

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

OEUVRES

DE L'ANNÆVS

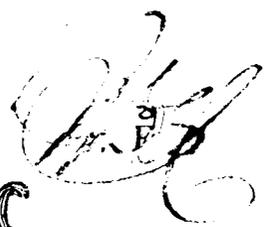
SENECA.



MISES EN FRANCOIS

Par MATTHIEV DE CHALVET, Conseiller
du Roy en son Conseil d'Etat, & President es
Enquestes du Parlement de Tolose.

AU ROY.



A ROUEN,

Chez LOVYS LOVDET, ruë aux Juifs,
près le Palais.

M. DC. XXVI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

PROFESSOR ROBERT A. SERBER

1991



A V R O Y.

I R E,



Voicy Sencque ce grand personnage Espagnol qui vient à vous, & se rend François. C'est le bruit & la gloire de vostre nom espanduë par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en vostre Maïesté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy desu ees en ce Prince, qu'il s'est tant estudié de former en ses escrits. Si vous les daignez voir, S I R E, vous vous y cognoistrez, comme dans un miroir, representé au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens : mesmes de ceste clemence incomparable, qui ne troune point d'exemple en l'antiquité, & ne laisse aucune esperance d'imitation aux siècles aduentr : laquelle vous a, plus que toutes vos autres vertus ensemble, bien que grandes, mis & affermy la couronne sur la teste. Il m'a voulu, S I R E, pour son truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous servir, & les Roys vos predecesseurs depuis cinquante ans, en l'office de Conseiller & President en vostre Parlement de Tolose, & depuis n'agueres de Conseiller en vostre conseil d' Estat, que ie serois propre à le vous presenter. Aduoüez le, S I R E, comme vostre, & l'embrassez aüec la mesme douceur de visage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autaut, de fois que j'ay paru deuant vostre Maïesté, & vous comblerez d'honneur & de contentement,

S I R E,

Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidelle subject & seruiteur,
MATTHIEV DE CHALVET.

FRANCOIS DE CHALVET SIEVR DE
FENOUILLET, PRESIDENT ES ENQUESTES DV
Parlement de Tolose, fils de l'Auteur.

 V t'en vas-tu, beau Liure? où vas-tu, docte escrit?
Faire hõneur à la France? Adieu doncques cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'un mesme pere:
Car ie suis fils du corps, & tu Pes de Pesprit.

Ce Pere, de l'amour de la Vertu s'esprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il espere
Que comme vn bon enfant, tu seruiras ta mere;
Car pour elle, sans plus, cest œuure il entreprit.

Certes; qui lira bien tes discours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,
Du plus celebre honneur, dont l'homme est reuestu,

Aura par ton moyen, Pheureuse jouissance:
Car c'est de la Vertu que l'honneur prend naissance,
Et tu nous fais au vray cognoistre la Vertu.

MATHÆI CALVENTII

V. C. ELOGIUM.

Auctore. SCÆVOLA SAMMARTHANO.

MATHÆVM CALVENTIVM, togati ordinis hac ætate inſigne orna-
mentum, genuit Aruernia ſuperior ex antiqua nobilitate familia; nec ſibi
tamen ipſa vindicauit. Auunculum enim is habebat primæ notæ Senatorem,
Perrum Liſerum, in ſuprema Pariſiorum Curia (cuius poſtea princeps fuit)
ea tempeſtate fiſci patronum; quo ſuaſore & impulſore generoſus adoleſcens
bonis in literis à parentibus educatus eſt: conſectiſque tum in Gallia, tum in Italia Iuriſpru-
dentia ſtudiis, Tholoſæ tandem vrbe ampliſſimâ & ſecundum Luretiam inter Gallicas nobi-
liſſimâ conſedit; a deo quidem laetis inſiſtus, vt breui tempore & vxorem duceret claro loco vir-
ginem, & in Senatum allegereſtur, & interiectis aliquot annis ad ipſam Præſidis auctoritatem
ex vniuerſi Collegarum conſenſu & electione perueniret. Floruit in his tanti momenti magi-
ſtratus ad quinquaginta quatuor ipſius annos, incredibili apud omnes tum doctri-
nâ & ſoler-
tia, tum æquitate & prædentiæ famâ, non minus quàm ipſo roge ſplendore ſpectabilis & con-
ſpicuus: vel eo magis quod ſupra tam raras & excellentes animi doctores ipſa perſonæ dignitas
& formæ gratiſſimus decor eum quoque non mediocriter honeſtarent: in eoque tantus existeret
blandiſſimi ſermonis lepos, tanta morum elegantia, tanta comitas, vt ſuauiſſimo ſuo congreſſu
& allocutione, tanquam potenti quodam philoſtro, omnium ferè amorem & beneuolentiam exci-
taret ſibi que adiungeret. Nec ea porro tanti viri poſtrema laus fuit, quod rerum nouarum nuſ-
quam appetens acerbisſimis Gallia temporibus à Rege ſemper ſtetit, nec à boni ciuis officio vel
tantulum deſlexit. Vnde magno certè ſuo merito, factum eſt, vt cum is identiſdem grauiſſimis
de rebus nunc à Senatu, nunc à tota prouincia delegatus aulem adiret, cordatus ille princeps
HENRICVS MAGNVS hanc admiratus in egregio Senatore præſtantiam, cum tanta fir-
mi & conſtanti animi fidelitate conſtitutam, non modo ſemper eum exceperit amantiſſimè, ſed
& poſtremo nihil tale cogitatem, nec ambientem, ſacri conſiſtorij conſiliarium renuntiarit.
Auctus igitur hac ſuprema dignitate ſenex laudis & gloriæ plenus, in ea demum acquieuerat,
eiuſdemque Præſidis honore in gratiam Franciſci filij, præſtantiſſimi quoque Senatoris, orio
tandem & quieti ſe dederat, cum enatus in latere lethalis abſceſſus oculam artulit febrem,
qua hominem longa iam ætate affectum, & penè octoginta natum annos facile oppreſſit. Elatus
eſt magno Senatus & omnium ordinum luctu ſub finem Iunij menſis, anno ſupra ſeſquimilleſi-
mum & centefimum ſepimo: Purimâque reliquit moriens eruditæ ſuaſitatis poemata, que
nondum in vulgus exiere: ſed Senecam Philoſophum Gallicè nunc legimus, diligenti eius la-
bare & induſtria luculentiſſimè tranſlatum.

DISCOVRS SOMMAIRE
DE LA VIE DE MONSIEVR DE
CHALVET, TRADVCTEUR DE SENEQVE.



ESSIRE Mathieu de Chaluet, issu de la famille des Chaluetz de Rochemontez en la haute Auvergne, nasquit l'an mil cinq cens vingt & huit au mois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir sa maison & ses parens durant les vacations de l'annee mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ses freres, & l'amena à Paris, où il le fist estudier és bonnes lettres fixans, sous Oronce Finance, Tufan, Buchanan, & autres sçauans hommes qui fleurissoient en ce siecle. Fut conduit à Tolose en l'an mil cinq cens quarante & six pour y apprendre le droict civil: où il logea en diuers temps avec Turnebe, Mercerus, Goucan. Il passa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ses estudes: ouit quelques mois Aiciat à Paue, & puis le Socin à Bologne la grasse: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y retourner bien tost apres: mais il fut conseillé de s'en aller derechef à Tolose, y acheuer son cours és loix, où il fut compagnon des sieurs Roaldes & Rodin, lisant ensemble le droict aux escolles publiques avecque reputation. Durant les estudes de sa iuence, il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps auxquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau danseur, & le meilleur ioueur de paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des loix, par la douceur de la poësie Latine & Françoisse, esquelles il n'estoit point des derniers: comme il paroïstra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris les degrez de docteur à Tolose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arresté & marié à Tolose, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, avec Jeanne de Bernüy fille du Seigneur de Palficat Baron de Villeneuve: & tost apres, à sçauoir en l'an mil cinq cens cinquante-trois, fut receté en vn office de Conseiller du Roy au Parlement de Tholose: puis créé Iuge de la Poësie Françoisse & mainteneur des ieux floraux de Clemence qui se celebrent si solennellement tous les ans en ladicte ville. En l'an mil cinq cens soixante & treize il y fut fait President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eust force amis, aussi les sçauoit-il bien cultiuier: mais sur tous, il y eust vne singuliere & parfaite amitié entre Monsieur du Faur de saint Iory premier President de Tolose, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quartee, l'œil riant, le poil blond, le visage doux & venerable, le maintien graue, modeste & plein de maiesté: le propos & la conuersation des plus agreables du monde. Aucun presque ne l'abordoit, qu'il n'en restast comme char-

mé: car il estoit d'un naturel affable, courtois, bien-faisant, franc, sans hypocrisie, sans ambition, sans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autrui, que pour ses affaires propres: Craignant Dieu, detestant & condamnant toute sorte de vices, & principalement les violences & les nouveutez, mesmes celles de la religion. Il ayuoit l'ordre, la droicteure, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les desordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Tolose, se retira en sa maison en Auvergne: où pour se consoler des miseres publiques, & pour employer vtilement son loisir, il se mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confusions de la France, il perseuere constamment en l'obeissance de son Prince: le party duquel comme le iugeant seul iuste & legitime, il a tousiours fidellement suiuy. Aussi lors que le Parlement fut transferé de Tolose à Castelsarrasy, il fut choisi entre tous, pour aller de sa part saluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: dequoy le Roy fut merueilleusement content, comme il tesmoigna par le gratieux accueil qu'il luy fit, & par vn present qu'il luy donna: Et luy s'estima tres-heureux d'auoir esté le premier officier du Parlement de Tolose que le Roy vid depuis son aduenement à la Couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à son seruicé. Derechef en l'an mil six cens & trois, il fut delegué par le mesme Parlement dauers sa Maiesté, pour plusieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompense de ses longs seruices, le Roy de son propre mouuement & sans qu'il l'eut demandé, le fit Conseiller en ses Conseils d'Etat & Priué, dont il presta le serment és mains de Monsieur le Chancelier de Bellieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres son retour de ceste commission, il print resolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit seruy honorablement cinq Rois en ses offices de Conseiller ou de President, durant cinquante & quatre annees. Il resigna plustost sa dignité de President à François de Chaluet l'un de ses fils, qui l'exerce à present: & se retira chez soy, pour ne penser plus deslors qu'à prier Dieu, & à coeler doucement le reste de ses iours parmy le repos & les liures. Il vesquit apres ceste heureuse retraite deux annees avec tant de satisfaction, qu'il disoit souuent à ses parens, que tout le long du reste de sa vie passée, il n'auoit aucunement vescu. En fin atteint d'une fiebure causée par vne tumeur interieure, & par vn abscez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ni appliquer: ayant tousiours l'ame saine, la parole ferme, & le iugement rassis, iusques à son dernier soupir: il mourut Chrestienement parmy les siens dans Tolose, le vingtiesme de Iuin mil six cens & sept, aagé de soixante & dix-neuf ans, & regretté vniuersellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant sa vie.



A V M E S M E.

S O N N E T.



A France qui souloit t'honorer & te suivre,
Se reueft en ta mort de tristesse & de dueil,
Et vouldroit volontiers t'arracher du cercueil,
Si par force on pouuoit faire le mort reuiare.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
N'attriste point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy: vn plus plaisant soleil
De vitales douceurs mes sentimens enyure,

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure: ainsi qu'en vne eschole
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes esprits sont reclus.
Comme on dit le Phœnix de sa cendre renaistre,
Ainsi de ces escrits i'ay prins vn nouuel estre.

NIC. DROVET.

STANCES SVR LE
TRESPAS, ET SVR LES ESCRITS
DE FEV MONSIEVR DE CHALVET,
President au Parlement de Tolose.



OY de qui la despoille en la tombe est recluse,
 Grand CHALVET, qui te vois par les vers consumé,
 Accorde au beau souhait de ma rampante Muse,
 Qu'on t'avoüe tout haut par ces vers t'animé,
 Ceste mer de sçavoir & feconde & profonde,
 Ce CHALVET immortel est doncques au cercueil?

Viuant de son renom il esclaireroit le monde :
 Mourant, hélas ! quel change ? il l'obscurcit de dueil :

La Vertu d. son ame estoit la chaste hoesse,
 Il estoit sa retraite, & sa douce prison :
 Et depuis son depart ceste belle Deesse
 Se void parmy le monde errante & sans maison.

Luy mourant la Vertu d'une bouche dolente,
 Dit tout haut, l'ay perdu mon plus fidelle amy.
 L'ignorance au rebours, d'une bouche riante,
 Dit tout haut, l'ay perdu mon plus grand ennemy.

Je n'auray plus, dit-elle, vn si fort aduersaire,
 Dont, tremblante de peur, ie redouois l'effort :
 Celuy qui se monstrois à tous mes vœux contraire,
 Est mort, me poursuivant pour me donner la mort.

Cent aiguillons de dueil percerent nos poëtrines,
 Quand pour auoir la vie il receut le trespas :
 Hélas ! que ceste fleur nous produisit d'espines,
 Lors qu'en naissant au Ciel elle mourut çà bas.

Mille rares vertus en sa vie on contemple,
 Il fut de sa Tolose vn esclairant flambeau :
 Il fut de tout sçavoir le venerable temple,
 Et ie crains qu'estant mort il en soit le tombeau.

Le temps qui fait tomber les fleurs de la iuuesse,
 Alloit dessus sa teste vne neige espanchant :
 Il paroïsoit aux yeux Cygne par la vieillesse,
 Et quand il discourroit, Cygne par son beau chant.
 Il a des plus discrets la memoire estouffée,

Non pas en attirant les rochers & les bois,
Comme faisoit le son de la Lyre d'Orphée;
Mais attirant les cœurs par sa faconde voix.

Les neuf Sœurs l'ont pleuré tout ainsi que leur frere,
Quand il toucha le terme à son aage presis:
Le fauts, elles l'ont plaint tout ainsi que leur père:
Le fauts, elles l'ont plaint tout ainsi que leur fils.

Son ame n'estoit rien qu'une perle espurée,
Sur la terre vivants comme l'on vit és cicux:
Cette perle montant en la voûte azurée,
Fit descendre & rouler des perles de nos yeux.

Son DV FAVR immortel; cet-astre de doctrine,
Qui rend les plus luyfans de son lustre obscurcis:
A fait, que comme en terre, en la grand Cour divine,
Il est aupres de luy fatalement assis.

Son los, ores qu'il est en l'obscur de la bierre,
Luyt plus que s'il faisoit au monde son seiour:
De mesme que les feux iettent plus de lumiere
En l'obscur de la nuit, qu'en la clarté du jour.

La mort voyant le poi de sa teste chemée,
Alla dessus ce blanc ces fleches décochant,
L'aage courboit son corps, & la mort survenuë
L'a couppe de sa faux comme vn esty panchant.

Blasmant le reconfort que l'on prend de son aage,
Le dy que par son aage est mon dueil renforcé:
L'aage l'auoit parfait; & ie plains d'auant aage
Vn pourtrait accompli, qu'un pourtrait commencé.

Pour la celeste vie, il m'istrifioit l'humaine:
Vn sçauoir recherché luyt en ses propos:
Preuant pour le sçauoir vne incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeste repos.

Content il a voulu dans la tombe descendre,
Pour esleuer son ame au seiour glorieux:
Le feu de son esprit a mis son corps en cendre:
Ce feu montant en haut l'a fait monter aux Cicux.

Il n'estoit enuié bien qu'il fust enuiable:
La seule Parque a peu son travail limiter,
Qui luy fust dommageable, & à nous profitable;
Qui se peut admirer, & non pas imiter.

Les Eschecs par CHALVET ont veu la lumiere,
La mort desira prendre à ce ieu son esbat:
Elle luy donne eschec par sa fleche meurtriere,
Ses escrits à la mort donnent eschec & mat.

Par luy le grand Senèque a sa langue quittee,
Et par luy la lumiere il reuoit autres fois:
CHALVET a de son corps la vieille robe ostée,
Monstrant qu'un Espagnol peut parler bon François.

Nous dismes, en lisant cét ouvrage celeste;
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas;
Ton chant, auant-courrier de ton heure funeste,
Estant par trop diuin, presage ton trespas.

Les plus obscurs secrets de Seneque il reuele,
Et par sa docte main de leur ombre les sort;
En terre, comme au Ciel, sa gloire est immortelle,
Pour rair les viuans-faisant parler ce mort.

Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,
Et de tous ses destours il sort heureusement:
Ayant pris pour sa seule & sa seure conduite,
Le fil de son sçauoir & de son iugement.

Il bastit son tombeau dans l'enclas de ce liure,
Tombeau de main sçauoir, non de iasse ennuy,
Qui fait de papier mol est plus dur que le cuyure,
Pour resister aux coups de l'age & de l'oubly.

Ce liure est des vertus le magnifique temple,
Pour estre veu de tous, il verr a tout ce rond:
Il sert d'estonnement, & non pas d'un exemple;
Comme il n'a de premier, il n'aura de second.

Il fait taire l'enuie & parlet la memoire,
Et donne à son auteur pour vn present des cieux,
Cent lauriers qui pour fruit ne portent que sa gloire,
Cent ailles à son nom pour voler en tous lieux.

Par ton sang esbandu fut ton ame rauie,
O Seneque qui fus Chrestienement Pagen:
Mais CHALVET te redonne & le sang, & la vie,
Et cause ton honneur si tu causes le sien.

Pour d'un Prince brider la ieune intemperance,
Tu fus avec honneur de l'exil r' appelle:
Et CHALVET te r' appelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu semblois exilé.

Narcisse deuint fleur: & mon ame affligée,
Croit, lisant de CHALVET les rauissans escrits,
Qu'en quelque belle fleur, sa despaïlle est changée,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands esprits.

Nous esperions encor mille rares ouvrages,
Qui de l'age vainqueur auroient esté vainqueurs,
Dont le facond discours eut haussé nos courages,
Et le second sçauoir abbatu tous nos cœurs.

Il fit couler ces mots de sa bouche faconde
Approchant de sa mort; Seneque mon soucy,
Tu fais que constamment ie delaisse le monde;
I'y suis entré pleurant, mais ie n'en sorts ainsi.

O nomparsil esprit, qui méprisant la terre!
T'enuoles bien ioyeux nous quittant les douleurs;
Voy ces vers que ie grave au tombeau qui t'enferme,

Que ie nettoyeray tous les iours de mes pleurs.
C'est le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,
Pour marquer le regret de mes sens possesseur:
Ce sont des vers plaintifs, au lieu d'une Hecatombe,
Qui cruelle à meurtir eut fascbé ta douceur.

Bien te dois-ie payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs.
Et puis que ià mes vers commençoient à te plaire,
Me disant que leur verd produiroit quelques fleurs.

Helas! i'allois croyant que le ciel favorable
Ne t'auoit point soumis à la rigueur du sort:
Ie croyois que ton chef en lauriers venerable,
Te pouuoit preseruer des foudres de la mort.

Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceste cruelle
Qui ses dards meurtrisseurs iette par tout ce rond:
Mais tu voulois au ciel la couronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAVÉ DE
FILERE, Tolosain.



I N S E N E C A M
GALLICE EXPRESSVM.

A

MATTHÆO CALVENTIO PRÆSIDE
Tolosano & in sacro consistorio Regis Consiliario.

NON modo Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Seneca, mentemq; animûmque resignas,
Ora sed Annai das, conspicienda, verendam
Canitiem, morésque pios, nulloque madentes
Felle mali, quos non tetrici censura Catonis
Carpserit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin magis crediderim, Sansius si vera magister
Edocet, Hispanum Senecam, ciuémque togatum,
Iam brachis mutasse togam, vultûque renatum
Apparere tuo; tum, que pagina dicat,
Ipsius auctoris, non verba interpretis esse.

G. CRITONII Professoris Regij.



ORDRE ET SVITTE DES

LIURES ET DIVERS TRAITÉZ

DE SENEQVE, SELON LA

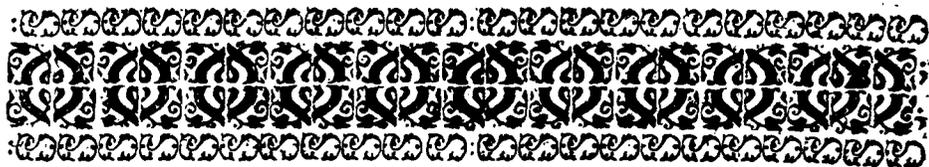
presente Edition.

D es bien-faits, à Ebutius Liberalis.	vii. liures.
Les Epistres. à Lucilius.	cxxiiii.
De la Prouidence, ou, Pourquoi les gens de bien sentent & souffrent souuent des maux.	i. liure.
De la Cholere, à Nouatus.	iii. liures.
De la Clemence, à Nero Cesar.	ii. liures.
De la vie heureuse, à Gallio son frere.	i. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus.	i. liure.
Que le Sage ne peut souffrir aucune iniure, à Serenus.	i. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus.	i. liure.
De la Consolation, à Polybius.	i. liure.
De la Consolation, à Marcia.	i. liure.
De la Consolation, à Heluia.	i. liure.
Des Questions naturelles.	vii. liures.
Apocolocyntose, ou discours plein de mocquerie, sur la mort de Claudius Cesar, nouvellement traduit.	
Certains beaux passages recueillis & ramassez de diuers endroits des liures de Senque.	
Diuers remedes contre les cuenemens de la Fortune.	
Des Controuerses.	

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



EPISTRES DE LVCIVS ANNÆVS SENECA, A LVCILIVS.

EPISTRE PREMIERE.

Les anciens auoient souuent en la bouche quelques sentences briefues, qu'ils rapportoient à Dieu, lesquelles en peu de mots contenoient vne grande sagesse, comme furent celles-cy, Ayez cognoissance de vous : Suiuez Dieu : Rien par trop, & autres semblables ; Mais entre les plus celebres & renommées a esté cette-cy, Ne perdez point le temps. C'est pourquoy Scneque en cette Epistre enseigne, comme il faut arrester & apprositer la course & legereté du temps, lequel se perd par trois diuerses façons qu'il dit, & qu'un homme n'est point pauvre, pour si peu qu'il ait de bien.



Combien il importe de bien employer le temps. &

Quelle est la misere de ceux qui le perdent.

Mais ainsi, mon Lucilius, reprends ta liberté sur toy-mesmes, amasse & approsite le temps qu'on te rauilloit cy deuant, ou qu'on te desroboit, ou qui t'eschappoit. Croy fermement que ce que ie t'escriis est veritable. Quelque partie du temps nous est rauie, quelque partie nous en est desrobée, & quelque autre nous en eschappe. Mais la perte la plus honteuse que nous faisons, est celle qui aduient par nostre nonchalance. Et si tu veux y prendre bien garde, vne grande partie de la vie se perd à ceux qui font mal, la plus grande à ceux qui ne font rien, & toute la vie entiere à ceux qui ne pensent point à ce qu'ils deuroient faire. Quelle personne trouueras-tu qui sçache priser le temps ? qui sçache estimer ce que vaut vn iour ? qui ait cognoissance qu'il s'en va tous les iours mourant ? C'est en cecy que nous sommes trompez : Nous regardons la mort comme venant de loin : toutesfois la plus grande partie en est desia passée : elle tient en son pouuoir tout le temps qui est derriere nous. Continuë donc de faire (Lucilius mon amy) ce que tu m'as escript que tu faisois. Embrasse toutes les heures du iour : tu ne desprendras pas du lendemain, si tu te saisis du temps auiourd'huy. Pendant qu'on differe & remet la vie, elle passe. Toutes autres choses (Lucilius mon amy) sont hors de nous : il n'y a que le temps qui soit nostre. Nature nous a mis en la possession de cette chose seule subjecte à la fuite, & à s'eschapper vistement, de laquelle celuy qui voudra nous pourra chasser. Mais la folie des hommes est si grande qu'ils se confesent obligez quand ils ont obtenu des biens de peu de valeur, desquels ils pourroient aisément rendre la pareille : & toutesfois il n'y a pas vn qui se sente redevable du temps qu'on luy a donné, combien que ce soit la seule chose de laquelle le plus recognoissant homme du monde ne pourroit rendre la pareille. Tu me de-

manderas , peut-estre , qu'est-ce que ie fais , moy qui sçay si bien commander tout cela? ie te confesseray librement , que i'en vse comme fait vn prodigue & grand despensier , toutesfois diligent. Ie tiens bon compte de ma despenſe. Ie ne puis pas dire que ie ne perde beaucoup de temps , mais au moins ie rendray bon compte de ma pauvreté. Il m'aduiet comme à plusieurs qui sont tombez en indigence sans leur faute , desquels tout le monde a pitié , mais pas-vn ne leur ayde. Qu'est-il donc de faire? Ie n'estime point pauvre celuy à qui ce peu qui luy reste , peut suffire. Toutesfois i'aime mieux que tu gardes tes biens , & que tu commences de bonne heure à les conseruer: par ce , (comme disoient nos anciens ,) qu'on s'aduise trop tard d'espargner , quand on est au fonds du vaisseau. Car ce qui demeure au plus bas , est non seulement fort peu , mais encore c'est le pire.

Assez riche est celuy qui se contente , & qui espargne de bonne heure.

E P I S T R E II.

Des personnes qui ne peuuent s'arrester longuement en vn lieu , & qui pensent que le frequent changement de lieux puisse oster les tristesses & fascheries de l'esprit.

IE conçois vne belle esperance de toy , & par ce que tu m'escriſ , & par ce que i'en loy dire. Tu ne cours point çà & là , tu ne trauailles pas ta personne par diuers changemens de lieux. Ceste agitation & ce remuement est signe d'un esprit malade. La principale cognoissance d'une ame bien rassise , c'est de pouuoir s'arrester , & demeurer avec elle-mesme. Au reste prends garde que la lecture de tant de diuers auteurs , & de toutes sortes de liures , ne soit vn tesmoignage d'inconstance & de legereté. Il te faut nourrir & arrester aux esprits de certains auteurs , si tu en veux tirer quelque chose que ta memoire puisse fidellement retenir. Celuy qui veut estre par tout , en fin n'est en aucun lieu. Il aduiet à ceux qui despendent toute leur vie à voyager par les pays estrangers , de faire beaucoup de logis , mais pas-vne amitié. Il faut qu'il en aduienne autant à ceux qui courent , & ne se rendent familiers du sçauoir d'aucun auteur certain , mais passent legerement & comme à la haste sur toutes choses. La viande qu'on rend aussi tost qu'on l'a mangée , ne profite de rien , & ne donne aucune substance au corps : il n'y a rien qui empesche plus la guarison , que de changer souuent de remedes : la playe ne se peut bonnement cicatrifer , si on essaye la guarir par trop de diuers onguens : vne plante ne peut se prendre , si elle est souuent transplantee. Bref il n'y a rien , pour si profitable qu'il soit , qui nous puisse faire bien en passant. La multitude des liures ne fait qui distraire l'esprit. Par ainsi ne pouuant lire tous ceux que tu as , il te suffira d'en auoir autant que tu en pourras lire. Mais ie veux , (diras-tu ,) feuilletter maintenant cestuy-cy , & maintenant cestuy-là. C'est signe qu'on est degousté , de vouloir taster de plusieurs viandes , lesquelles avec leur diuersité & changement , gastent vn estomach , au lieu de le nourrir. Ly donc ceux qui sont les plus approuuez , & si quelquefois tu veux faire vn court passage vers les autres , retourne bien tost aux premieres. Fay tousiours prouision de quelque remede qui te puisse seruir contre la pauvreté , cõtre la mort , & contre les autres pestes de la vie. Et apres que tu auras discoursu sur plusieurs choses , chois- en quelqu'une que tu puisses digerer ce iour-là. I'en fais ainsi moy-mesmes : de plusieurs discours que ie lis , i'en retiens quelqu'un. Voicy ce que i'ay trouué auiourd'huy dans Epicure , car i'ay accoustumé de m'aller promener quelquesfois dans le camp des ennemis , non point comme fuitif , mais comme vn es-

Diuers changemens de lieux & la lecture de diuers auteurs sont marques d'inconstance & de legereté. car estre par tout , c'est estre nulle part.

Pluralité d'auteurs , distrait l'esprit. comme

Diuersité de viandes gaste l'estomach.

Methode pour bien lire.

Doctrine
d'Epicure
touchant la
pauvreté &
les richesses.

pion. Vne pauvreté ioyeuse (dit-il) est chose fort honneste. Mais ce n'est pas desia pauvreté, si elle est ioyeuse. Car celuy qui se peut accorder avec la pauvreté, est riche. Celuy qui a peu de bien, n'est pas pauvre: c'est celuy qui en desire encore d'auantage. Que sert-il à vn homme de faire estat des grands thresors qu'il a dans ses coffres, des bleds qui sont en ses greniers, des pasturages qui sont à luy, & de l'argent qu'il donne à vsure, s'il espie encor à se ietter sur les biens d'autruy: s'il ne conte point seulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il veut acquerir d'auantage? Demandes-tu de quelles richesses on se doit contenter? Premièrement d'auoir ce qui nous fait besoin, en second lieu ce qui nous peut suffire.

E P I S T R E III.

Il reprend Lucilius familièrement de ce qu'il auoit vsé de ce mot, Amy, comme fait le vulgaire, & monstre que celuy seul est vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & secrets, comme à vous-mesmes.

Examen du
nom d'amy,
& quel est
celuy qu'il
faut esti-
mer tel.

TV m'escriis auoir baillé des lettres à vn tien amy pour me les faire tenir. Tu m'aduertis apres que ie me garde bien de luy communiquer tous les affaires, parce que toy-mesme n'as point accoustumé de le faire. C'est donc par meisme lettre que tu dis qu'il est ton amy, & que tu nies qu'il le soit. Par ainsi tu as vité de ceste premiere parole, comme d'vne parole commune & vulgaire, de laquelle tu te fers à l'endroit de tout le monde: Tu l'as appellé amy, de meisme façon que nous appellons gens de bien, ceux qui briguent quelque dignité: & de meisme façon que nous appellons, Monsieur, celuy que nous rencontrons par la ruë, s'il ne nous peut fouuenir de son nom. Passons cela. Mais si tu mets quelqu'vn au rāg de tes amis, auquel tu ne vueilles autant fier qu'à toy-mesmes, tu te trompes grandement, & tu n'as pas assez parfaictement cogneu la force de la vraye amitié. Celuy se trompe qui ne cherche vn amy que dans la basse-cour, & né l'esprouue qu'à sa table. Vn homme qui est empesché de la grandeur de ses biens, & qui est assiéé par ses propres richesses, n'a mal-heur aucun plus grand, que de croire que ceux-là soient ses amis, desquels il ne l'est point. Pren donc conseil de ton amy en tous tes affaires: mais pren plustost conseil qui doit estre ton amy. Il se faut fier apres vne declaration d'amitié, mais il en faut au preallable faire le iugement. Certainemēt ceux qui iugent apres auoir aimé, & n'aiment point apres auoir iugé, sont contre les preceptes de Theophrastes, & mettant l'vn deuant l'autre, cōfondent l'office & le deuoir qu'on y doit apporter. Pense longuement si tu dois donner entree à quelqu'vn en ton amitié, & quand il t'aura pleu de le faire, reçois-le d'vn cœur tout entier. Parle avec luy aussi confidemment, comme avec toy-mesmes. Mais quand à toy, ie te conseille de viure de telle façon que tu n'ayes à luy fier aucune chose, que celle que tu pourrois fier à ton ennemy, Et parce qu'il peut suruenir quelques cas, que la familiarité doit faire tenir secrets, communique hardiment à ton amy toutes tes pensées & toutes les falcheries de ton esprit. Tu le rendras fidele, si tu penses qu'il le soit. Car plusieurs ont appris comme on les deuoit tromper, quand ils ont eu crainte qu'on les trompast, & par leur soupçon ont esté causé que ceux desquels ils se desioient, leur ont fait quelque faute. Pourquoy donc me retiē. Iray-ie de parler deuāt vn mien amy? Pourquoy ne feray-ie estat d'estre tout seul, quand ie suis avec luy? Il y en a quelques vns qui content au beau premier qui leur vient deuant, tout

Il faut bien
sonder vne
personne
deuant que
faire pro-
fession d'a-
mitié avec
elle.

&
Ne luy fier
qu'auant
qu'à son en-
nemy.
A-oyen de
rendre vn
amy fidele.

re qu'ils ne deuroient fier qu'à vn amy: & qui deschargent dans les oreilles de qui que ce soit tout ce qui les ronge dans le cœur. Au contraire il y en a qui redoutent la conscience des plus chers amis qu'ils ont, & lesquels, comme s'ils ne se fioient point d'eux-mêmes, tiennent tous leurs secrets cachez dedans leur estomach. Il ne faut faire ni l'vn ni l'autre: car tous ces deux sont vices, se fier de tout le monde, & ne se fier de pas-vn. Mais ie dis que l'vn est plus honneste, & que l'autre est plus asseuré. Tout ainsi pourrois-tu reprendre ceux qui ne sont iamais en repos, & ceux qui sont tousiours en repos. Car la diligence qui prend tant de plaisir à se tourmenter, n'est point diligence, c'est vne agitation d'vne ame furieuse. Et le repos qui pense que tous mouuemens soient pleins de fascherie, n'est point repos: c'est vne lascheté, & vne langueur d'esprit. Tu retiendras donc ce que l'ay leu dans Pomponius: Il y a quelques vns qui sont si longuement cachez dans les lieux tenebreux, qu'il leur semble que tout ce qui est à la clarté du iour ne soit qu'obscurité. Il est besoin d'entre-mesler cela: il faut en reposant faire quelque chose, & en faisant, il se faut reposer. Pren conseil de la nature mere des choses, elle te dira qu'elle a fait le iour & qu'elle a fait la nuit.

Inconueniēs
où tombent
ceux qui ne
sçauent pas
discerner les
amis.

E P I S T R E I I I I .

*Il admoneste Lucilius de poursuyure l'estude de la Philosophie, & de
s'accoustumer au mespris de la mort, & se mocque des choses
qui sont superflues à la vie de l'homme.*

Perseuere comme tu as commencé, & aduance-toy le plus que pourras, afin que tu puisses iouyr plus longuement d'vne ame bien reformee: tu en iouïs pendant le temps mesmes que tu la rends meilleure, & que tu la prepares. Toutesfois c'est bien vn autre plus grand plaisir qu'on reçoit de la contemplation d'vne ame pure & nettoyye de tous vices. Tu te peux encore souuenir de l'aïse que tu sentis, lors que laissant l'accoustrement d'enfance, tu vestis la robe virile pour estre mené à l'assemblée du peuple. Attens encore vne volupté plus grande, apres que tu auras laisse le sens que tu auois en enfance, & que la Philosophie t'aura fait escrire au roolle des hommes: car l'enfance n'est point seulement demeuree dans nostre esprit: mais, ce qui est plus dommageable, l'imperfection de l'enfance y est encore logee. Et le pis est, qu'ayant l'autorité qu'ont les gens vieux, nous auons les vices non seulement d'enfans, mais des plus petits enfans. Les vns ont peur des choses legeres, & les autres des fausses. Mais nous craignons les vnes & les autres. Profite seulement, & tu cognoistras qu'il y a quelques choses desquelles il faut d'autant moins auoir peu, qu'elles nous portēt plus grande frayeur. Il n'y a aucun mal qu'on doïue estimer grand, s'il peut estre nostre dernier mal. La mort vient-elle à toy? Tu la deurois craindre si elle pouitoit demeurer avec toy. Il faut par necessité ou qu'elle ne viēne point, ou qu'elle passe tout outre. C'est vne chose fort difficile (diras-tu) de faire trouuer bon à nostre ame, qu'elle vueille mespriser la vie. Ne vois-tu pas pour combien d'occasions fort legeres on la mesprise? L'vn s'est pendu deuant la porte de son amie: l'autre s'est ietté du toit de sa maison en bas, pour ne voir plus longuement son maistre tousiours en cholere contre luy: & vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein, que d'estre ramené à son seruice. Ne penses-tu point

La perseuerance en l'estude reforme l'esprit, & le rend plus rassis: mais

On reçoit encore plus de plaisir apres auoir quitté le sens d'enfance: car

On apprend à mespriser les choses legeres & fausses. Voir la mort mesmes. &

que la vertu aura les mesmes effects, que peut auoir la crainte ? Aucun ne peut iouir d'une vie bien assuree, qui pense trop affectionnément à la prolonger, & qui met entre ses plus grands biens, d'auoir veu beaucoup de Consuls. Pense donc tous les iours à cecy, comme tu pourrois constamment, & sans te fâcher, laisser ceste vie : laquelle quelques vns embrassent & s'uyuent de mesmes façons, que font ceux qui estans tombez dans vn torrent desbordé, sont portez par la violence contre des espines & des choses aspres. Plusieurs personnes vont flottans miserablement entre la frayeur de la mort, & les tourmens de la vie. Ils n'ont aucun desir de viure, & ne sçauent mourir. Fay donc que ta vie soit ioyeuse, oubliant tout le soucy qu'elle te donnoit. Car aucun bien ne peut estre agreable à celuy qui ne resout son ame à ne s'en soucier point, s'il le pert. Or il n'y a perte plus facile à supporter, que des choses que nous ne pouuons plus desirer, apres que nous les auons perduës. Endurcy-toy donc, & t'exhorte contre tous les malheurs qui peuuent aduenir, mesmes aux plus grands seigneurs. Vn pupille & vn chastité firent le iugement de la teste de Pompee: le Parthe cruel & insolent, de celle de Crassus. Caius Cesar commanda que Lepidus presentast son col à couper à Decius mareschal de son camp, & Cesar le tendit apres à Cherea. La fortune n'a iamais donné aucune grandeur à vn homme, qu'elle ne luy ait fait autant de menaces que de promesses. Ne te fie point à ceste bonasse, la mer se change & renuerse en vn instant. En mesme iour les nauires s'abysment au lieu où elles s'estoient jouées. Pense qu'un voleur, vn ennemy te peut porter la dague à la gorge. Et sans parler d'autres plus grands Seigneurs, tou esclau a puissance sur ta vie & sur ta mort. Le dis que quiconque voudra mespriser sa vie, il sera maistre de la tienne. Remets en ta souuenance les exemples de ceux qui sont morts par la trahison de leurs domestiques, ou par force ouuerte, ou par quelque secrette conspiration: tu trouueras qu'il s'en faut peu, qu'il n'y en ait plus de tuez par la fureur de leurs serfs que par celle des Roys. Pourquoi regardes-tu donc, si celuy que tu crains est vn puissant Seigneur, veu qu'il n'y a pas vn qui n'ait le pouuoir de faire ce que tu crains ? Mais si par fortune tu tombes au pouuoir des ennemis, le vainqueur commandera qu'on te meine, sçauoir est, au lieu où tu allois tousiours. Pourquoi prens-tu plaisir à te tromper, & pourquoi commences-tu de t'appercevoir tant seulement à ceste heure de ce que tu souffrois il y auoit long-temps ? Le dis cela ; On te meine à la mort depuis l'heure que tu nasquis. Il faut souuent en nostre entendement discourir de ces choses, & autres semblables, si nous voulons attendre avec quelque tranquillité d'esprit, ceste heure derniere, la crainte de laquelle nous oste le repos de l'ame en toutes autres heures de la vie. Mais pour mettre fin à ma lettre, apprens vne chose qui m'a donné auourd'huy beaucoup de plaisir, & encore l'ay-ie cueillie dans le iardins d'autruy. Ce sont de grandes richesses qu'une pauureté qui s'accorde avec la loy de la nature. Veux-tu sçauoir que c'est, dont la nature veut que nous soyons contens ? de ne souffrir point de faim, & de soif, & de ne sentir point de froid. Il n'est pas besoin de s'asseoir dans les porches de superbes maisons, ny que tu souffres ces regards desdaigneux, ou aucun outrage couuert sous ie ne sçay quelle courtoisie. Il n'est pas besoin de se hazarder aux dangers de la mer, ny de s'uyure les armées. Ce que nature desire, ne couste guere à dresser. Il est tout appresté. Le superflus ne nous donne que peine & sueur, nous fait vser la robbe, nous fait enuieillir sous vne tente de camp, nous fait aller suiure les bords des mers estrangeres. Ce qui nous doit suffire, nous le pouuons recouurer quand il nous plaist. Celuy se peut dire riche, qui s'accorde avec la pauureté.

Comme on peut quitter cette vie. Et comment la posséder,

Plutarque des vies de Pompeius & Crassus: Suetone en Caligula.

Dont l'incōstance paroit en ce qu'il n'y a promesse qui ne soit contrairrée d'une menace.

La meditation de la mort nous fait viure avec de la tranquillité d'esprit.

& Nous apprend à rejeter les superfluités de cette vie.

EPISTRE V.

Mauuaise conſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout addonnez à la Philoſophie, portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfrongnez, eſtoient deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encore quelques vns de voſtre temps.

LE loüe grandement, & me reſioüis que toutes autres choſes meſpriſees, tu pourſuis opiniaſtremment tes eſtudes, & que tu ne penſes à rien tant qu'à te rendre tous les iours plus vertueux. Je ne te veux pas ſeulement conſeiller de perſeuerer, mais ie t'en prie de bon cœur. Toutesfois ie te veux bien admoneſter que tu ne faces rien qui puiſſe eſtre trop remarqué, comme font ceux qui n'ayment pas tant le bien de leur ame, comme ils font d'eſtre regardez du peuple en la façon de leurs habillemens, ou en la maniere de leur viure. Fuy, ie te prie, à porter les cheueux longs, ſalles & mal peignes, la barbe ſans aucun ſoin: fuy la hayne que quelques vns font ſemblant de porter à l'argent: fuy le coucher par terre, & tout ce que l'ambition peut ſuyure par vn chemin qui va au rebours de tous les autres. Ce nom de Philoſophie, pour ſi modeſtement qu'on la ſuyue, eſt allez hay de luy-mesmes. Mais quoy? ſi nous commençons de nous retirer de la commune façon de viure des hommes: que les actions de noſtre ame ſoient tant qu'on vouldra au dedans du tout diſſemblables aux leurs, au moins noſtre viſage ſe doit accommoder au commun des autres. Je ne veux point que noſtre robe reluife, ny qu'elle ſoit ſalle. Je ne veux point que nous ayons de l'argent enrichy d'ourages dorez par deſſus. Mais ne penſons pas auſſi que ce ſoit vne grande ſobrieté, de ne vouloir tenir ny or ny argent. Taſchons de mener vne meilleure vie, & plus ſaincte que celle du vulgaire, pluſtoſt que contraire au vulgaire. Autrement nous chafferons loing de nous, & rebuterons ceux que nous voulons reformer. Nous ferons auſſi qu'ils ne voudront rien imiter de noſtre vie, quand ils penſeront qu'il leur ſoit force d'imiter tout ce que nous faisons. Le premier bien que la Philoſophie nous promet, c'eſt de ſçauoir conſentir avec nos citoyens, & d'entretenir l'humanité & la ſocieté, de laquelle la diuerſité de ceſte profeſſion nous ſepareroit. Prenons garde que ce que nous faisons pour eſtre admirez du peuple, n'engendre pluſtoſt vne haine & vne riſee. Certainement nos intentions ſont de viure ſelon nature. Mais c'eſt choſe contre nature de tourmenter ſon corps, d'eſtre hayr la netteté qui ne couſte guere, ou ſuyure vne crasseuſe nonchalance: & ſe nourrir non ſeulement de viandes de peu de prix, mais encore de viandes meſchantes & qui font horreur. Tout ainſi que c'eſt ſuperfluité de deſirer choſes trop delicates, auſſi c'eſt folie de reietter les choſes ordinaires, & qui ſe peuuent achepter avec peu d'argent. La Philoſophie demande la ſobrieté, & qu'on ſe contente de peu, mais non pas qu'on tourmente ſon corps: & encore la ſobrieté ne doit point eſtre du tout mechanique. C'eſt cette façon de viure qui me plaiſt. Accommodons noſtre vie entre les bonnes mœurs & les mœurs du vulgaire. Que tout le monde ait en admiration noſtre vie, & qu'il la cognoiſſe. Mais quoy? Ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-il point quelque difference entre nous & eux? Si aura: il y en aura beaucoup. Faisons que celuy qui nous controollera, cognoiſſe que nous ſommes fort diſſemblables au commun des hommes. Que celuy qui entrera dans noſtre maiſon, face plus de

Quelle doit eſtre la conuerſation & maniere de viure du Philoſophe, contre ceux qui ſous vne vaine apparence extérieure preſument auoir quelque choſe par deſſus le commun: lesquels

Se penſans faire admirer, s'expoſent en haine & riſees; car C'eſte vie auſtere & ſordide eſt contre nature,

& Contre la Philoſophie, qui ne veut point meſme de ſobrieté mechanique.

Epistres de Senèque.

cas de nous que de la richesse de nos meubles. C'est vne grande vertu à vn homme qui se contente autant d'vne vaisselle de terre, que si elle estoit d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent comme d'vne vaisselle de terre. L'hōme a le cœur bien lasche, qui ne sçait supporter les richesses. Mais afin que ie te face part du profit que i'ay fait ce iour d'huy, i'ay trouué dans nostre Hecaton, que la fin & le but de nos desirs, peut beaucoup aider aux remedes dont nous auons besoin contre la peur. Tu n'auras iamais crainte d'aucune chose, si tu ne souhaites iamais rien. Tu me demanderas comme il est possible que deux choses si contraires puissent estre ensemble? Cela est vray (Lucilius mon amy) & iaçoit qu'il semble qu'elles ne soient point d'accord, elles sont toutesfois iointes l'vne à l'autre. Car tout ainsi qu'vne mesme chaisne tient liez le prisonnier & le soldat qui le garde : pareillement ces deux choses si diuerses l'vne de l'autre, marchent ensemble. La peur suit l'esperance: & ie ne m'estonne pas qu'elles aillent ainsi : car l'vne & l'autre, est le tourment d'vn esprit qui vit en suspens, & l'vne & l'autre est le tourment d'vne attente fascheuse. Mais la principale cause de l'vne & de l'autre, c'est que nous ne iettons point nos pensées aux choses presentes, mais nous les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voila comment la prouidence, qui est le plus grand bien qui soit en la condition de la vie humaine, est changée en malheur. Les bestes sauuages fuyent aux dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux : & apres qu'elles en sont eschappées elles sont en toute seureté. Mais nous sommes tourmentez & de l'aduenir & du passé. Beaucoup de biens que nous auons, nous apportent dommage. Car la memoire nous rameine le tourment de la crainte, & la preuoyance la fait venir auant le temps. Il n'y a pas-vn qui soit si miserable seulement par les choses presentes.

Qui ne souhaite rien, n'a iamais faute de rien.

Esperance iointe avec crainte tourmente fort l'ame.

EPISTRE VI.

Il se resouyt avec Lucilius de ce qu'il cognoist que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu : & apres il enseigne que la hantise & familiere conuersation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enseignemens des Philosophes.

La cognoissance de ses imperfections & vices, est vn bon cheminement à la vertu: & ceux qui les cognoissent, mieux approchent le plus de la perfection.

IE cognois (Lucilius mon amy) que non seulement ie me rends meilleur, mais ie me transforme. Ie n'ose toutesfois ny promettre, ny esperer, qu'il n'y ait encore quelque chose en moy, qui ait besoin de changement. Pourquoy ne puis-ie auoir beaucoup de choses, qui meritent d'estre ou corrigées, ou rabaisées, ou rehaussées? C'est desia vn suffisant argument pour cognoistre que mon esprit s'est changé en mieux, de ce qu'il recognoist ses vices, lesquels il auoit auparauant ignorez. On se resouit avec quelques malades, quand ils ont senty leur mal. Ie serois donc tres-aise de te pouuoir faire part de mon changement si soudain : i'eusse commencé lors de concevoir vne esperance plus certaine de nostre amitié : de cette vraye amitié, dis-ie, que ny l'esperance, ny la crainte, ny le soin de l'vtilité ne peut rompre : de celle amitié avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils prennent plaisir de mourir. Ie t'en nommeray plusieurs qui n'ont point eu faute d'amis, mais faute d'amitié. Cela ne peut point aduenir, lors qu'vne pareille volonté attire les ames à vne societé de desirer les choses hōnestes. Pourquoy ne pourroit aduenir cela? c'est pource qu'ils sçauent que toutes choses leur sont communes, voire leurs

plus grandes aduersitez mesmes. Tu ne sçauois comprendre le bien & l'aduancement que ie sens de iour en iour. Enuoye-moy donc (diras-tu) ces choses qui ont eu tant de vertu sur toy. Quant à moy, ie ne desire rien plus, que de pouuoir tout verser dant ton sein. Car la plus grãd plaisir que ie puis receuoir, c'est d'apprendre quelque chose pour apres l'enseigner. Il n'y a rien, pour si profitable, pour si excellent qu'il soit, qui me peust apporter plaisir, si ie ne le sçauois que pour moy-mesmes. Si on me vouloit donner la sagesse sous telle condition que ie la tinsse enfermee dedans moy, & que ie ne la peusse enseigner à quelqu'un, ie la refuserois. La iouissance d'aucun bien ne peut estre agreable, si on n'y reçoit quelqu'un en compagnie. Je t'enuoyeray donc les mesmes liures: & pour n'auoir pas beaucoup de peine à chercher par tout, ce qui te pourroit estre profitable, ie mettray des marques, afin que tu puisses incontinent te ietter sur ceux que ie prise & que j'admire le plus. Toutefois & la viue voix, & la conuersation, te pourroit porter plus de profit, que la lecture des liures. Il faut que tu viennes sur le lieu. Premièrement, parce que les hommes se sient plus à leurs yeux qu'aux oreilles. En outre patce que le chemin est trop long par les preceptes: mais il est court & a plus d'effect par les exemples. Cleanthes n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust seulement contenté de l'ouïr. Il a vescu avec luy, & a veu comme il viuoit: il a remarqué ses secrets, il a pris garde à tout ce qu'il faisoit, pour voir s'il se conformoit à la façon de viure. Platon, Aristote, & toute la troupe des sages qui ont introduict tant de sectes diuerses, ont plus appris aux mœurs qu'aux paroles de Socrates. Ce n'a pas esté à l'escole, c'a esté en la compagnie d'Epicurus, que Metrodorus, Hermachus, & Polyænus se sont rendus si grands personages. Je ne t'appelle point seulement pour faire ton profit, mais afin que tu puisses estre profitable. Nous nous aiderons beaucoup l'un l'autre. Cependant, parce que ie te dois vne petite rente de ma iournée, ie te diray ce qui m'a auourd'huy beaucoup pleu dans Hecaton. Tu demandes (dit-il) ce que j'ay appris? C'est d'estre amy de moy-mesmes. Il a gagné beaucoup: il ne lera jamais seul. Aheure toy que celuy qui est amy de soy-mesme, le sera de tous.

Ceux là mesmes doivent faire part de leurs graces aux autres.

La frequentation & les deuis communs avec les doctes & vertueux apportent plus solide instruction que la lecture.
Preuves par exemples de Cleanthes, De Platon & d'Aristote. Des disciples d'Epicure.

Ainsi Senèque communique son sçauoir à Lucilius.

EPISTRE VII.

Il apprend qu'il faut fuir les assemblées, les spectacles des jeux publics, comme aussi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuent rendre meilleurs, ou qui peuent eux-mesmes se rendre tels en nous bantant.

Demands-tu ce qu'il me semble que tu doies principalement fuir? Les assemblées des hommes. Tu ne y pourrois encore seulement fier. Quant à moy, ie confesse librement ma foiblesse, ie n'en rapporte iamais les mœurs que j'y auois apportées en y allant. Quelque chose de ce que j'auois chassé dehors, reuiet encore. Et comme ceux qu'une longue maladie a tellement affoiblis, qu'ils ne peuent sortir dehors sans rechoir en quelque mal: il en aduiét aussi de mesmes en nous, de qui les ames commencent à reuenir d'une longue maladie. La cōuersation & la hantise de plusieurs, nous est fort contraire. Il n'y a pas vn qui ne nous apporte quelque vice, ou qui ne l'imprime dans nous: ou, sans que nous y prenions garde, qui ne nous en souille. Certainement tant plus l'assemblée du peuple est grande, tant plus elle est dangereuse pour nous. Mais il n'y a rien de si dommageable aux bonnes

Pour estre orné de bonnes mœurs, il faut euitter les grandes assemblées.

mœurs que de s'aller seoir aux ieuX, & aux spectacles publics : car alors les vices avec le plaisir qu'on y prend, s'escoulent plus facilement dedans nous. Que penses-tu que ie vueille dire ? en reuiens-ie plus auaricieux, plus prodigue, i'en reuiens mesmes plus cruel, & plus inhumain, pour auoir esté parmy des hommes. De fortune ie me trouuay aux ieuX de midy, regardant les esbats, les farceries, & les autres recreations qu'on dōnoit afin que la veüe des hommes se delafait de l'horreur du sang humain qu'elle auoit veu respandre le matin. Mais ce fut tout le contraire: tous les combats qui s'estoient faits de deuant, au prix de cecy n'estoient que misericorde & douceur. Mais maintenant laissant tous autres passe-temps à part, ce n'estoient que vrais meurtres : ils n'auoient rien pour parer aux coups, ils estoient descouuerts de tous les endroits du corps, ils ne tiroient iamais qu'ils ne se blessassent. Il y en a qui prenoient plus de plaisir à voir cela, que de voir combattre les couples des gladiateurs ordinaires, ou celles que le peuple demādoit. Pourquoy n'y prendroient-ils plus de plaisir ? Ils n'ont ny morion ny bouclier pour se couvrir. Dequoy leur pourroit seruir la deffense? dequoy l'art, & l'adresse: ce ne sont que vrais massacres. Au matin les hommes sont exposez aux ours & aux lyons: & à midi au peuple qui les auoit regardez. On commande à ceux qui auoient tué, de cōbattre contre d'autres qui les tueront: on retiēt celuy qui auoit esté vainqueur, pour estre tué incontinent apres: la fin de ces cōbats est vne mort toute certaine: on y va à feu & à sang. Cela se fait pendant que l'arene est vuide d'autres ieuX. Mais quelqu'un de ceux-là estoit voleur: qu'auoit-il meritē: d'estre pendu. Il auoit tué vn homme pour auoir fait ce meurtre, il meritoit bien de souffrir ceste peine. Mais toy qu'as-tu meritē, miserable d'aller voir cela? & oüir dire, Tuē, brusle, foüette. Pourquoy se iette-il si laschemēt sur les armes? pourquoy meurt-il si poltrōnemēt? que ne meurt-il avec plus de gayeté de cœur: On les contraint à coups de fouets d'aller receuoir des playes: ils s'enferment l'un l'autre: les vns prennent les coups des autres, qu'ils s'entretiēt sur leurs poitrines toutes nuës. Si les ieuX sont intermis, on fait cependant entre-couper la gorge à des hommes, afin qu'on ne demeure pas sans rien faire. Ne considerez-vous pas, que les mauuais exemples redondent contre ceux qui les donnent? Rendez graces aux Dieux, au moins de ce que vous enseignez d'estre cruel, à celuy qui ne le peut apprendre. Il faut retirer de telles assemblees du peuple vn esprit ieune & tendre, & qui n'est pas encore bien assureé à la vertu. On passe facilement à ce que plusieurs font. Vne assemblee si diuerse & dissemblable aux mœurs de Socrates, de Catō & de Lelius, pourroit esbranler leur ame: tant s'en faut qu'aucun de nous, pour si bien que nous ramassions les forces de nostre entendement, puisse resister à la violence des vices qui nous assaillent parmy des troupes si grandes. Vn seul exemple de prodigalité ou d'auarice a esté cause de beaucoup de mal. La compagnie d'un friand qui mange à nostre table, nous rend effeminez & delicats. Vn riche voisin nous fait venir enuie d'auoir des biens. Vn compagnon meschant noircit de sa rouïllure son compagnon, pour si blanc & net, pour si simple qu'il soit. Que penses-tu à quoy puissent venir les mœurs sur lesquelles on court d'une impetuositē publique? Il faut par force que tu leur ressembles, ou que tu les haysses. Mais il faut fuir & l'un & l'autre, afin que tu ne te rendes semblable aux meschans, parce qu'ils sont en grand nombre: ou que tu ne te faces ennemy de plusieurs, parce qu'ils sont dissemblables à toy. Retire-toy dans toy-mesmes le plus que tu pourras: ne hâte que ceux qui te peuuent faire plus vertueux. Ne reçois en ta compagnie que ceux que tu peux rendre meilleurs. C'est vn mutuel office que l'un fait à l'autre. Les hōmes s'apprennent eux-mesmes, quand ils

Les ieuX & spectacles publics.

car

On n'en reuiens que plus depraue.

&

Les duels des gladiateurs

Romains n'estoient qu'aiguillons à cruaute.

C'est vne impertinente repartie dire qu'aussi bien auoient-ils d'ailleurs meritē la mort.

Ces spectacles ne doiuent estre permis aux ieunes gens, comme estant de mauuais exemples.

La hantise des vertueux est d'une tres-vtile efficace à toutes personnes.

en enseignent d'autres. Il ne faut donc point que la gloire de faire cognoistre ton esprit, te face sortir aux assemblees publiques, pour reciter deuant eux quelque œuvre que tu auras faite, ou pour disputer. Ce que ie te conseilerois, si ton esprit se pouuoit accommoder à celuy du peuple. Il n'y a pas vn d'entre eux qui te peult entendre. Tu en pourras rencontrer seulement vn ou deux : & encore te faudra-il façonnet celuy-là, & l'instituer à ta capacité. Pourquoy dont (diras-tu) auray-ie appris tout ce que ie sçay ? Ne crain point d'auoir perdu ta peine : c'est pour toy mesmes que tu l'as appris. Mais afin que ie n'aye rien appris aujourd'huy pour moy seulement, ie te veux faire part de trois belles sentences qui se sont presentees à moy presque sur ce mesme propos. Democritus disoit, Vn seul me vaut autant que tout vn peuple : & tout vn peuple ne m'est qu'un homme seul. Celuy (quel qu'il fut) respondit aussi fort bien, (parce que l'auteur qui l'a dit est incertain) quand on luy demanda, pourquoy il prenoit tant de peine d'enseigner vn art qui ne profiteroit qu'à peu de personnes ? Peu de personnes (dit-il) me tiennent lieu de plusieurs. C'est assez qu'un tout seul, c'est assez qu'il n'y ait pas vn. Mais ceste troisieme sentence est la plus belle de toutes, Epicurus escriuant à vn sien compagnon d'estudes, l'escriis cecy, (dit-il) non pour seruir à plusieurs, mais à toy : car l'un de nous sert à l'autre d'assez grand auditoire. Il faut bien grauer ces choses dans nostre memoire, afin que tu puisses mespriser le plaisir & la volupté qui procede du iugement & consentement de plusieurs. Beaucoup d'hommes te louent : mais quelle chose as-tu, dont tu puisses plaire ? Si tu es tel que plusieurs pensent que tu sois, il faut qu'ils regardent tes biens dedans ton ame.

Il vaut mieux estre, approuue de peu de personnes qui meritent que tu iugement volage d vne populace.

EPISTRE VIII.

On pourroit penser que Senèque fust contraire aux auteurs de sa secte, quand il conseilloit à Lucilius, qu'il quittast tous affaires, & qu'il fust la frequentation presque de toutes personnes, pour aimer le repos d'esprit & la solitude. Car Zenon & Chrysippus, & les plus grands d'entre les Stoyciens preschoient qu'il falloit prendre le soing & gouvernement de la chose publique, & que le sage ne deuoit pas vieillir au repos. Mais Senèque dit qu'il ne veut prendre ce conseil pour soy, ny le bailler à pas vn, de s'adonner à l'oisiuete & à la faineantise. Il apprend toutesfois qu'il faut se retirer à part : afin que l'exemple des meschans, le nombre desquels est fort grand, ne nous plonge dans leurs vices : & quitter le soin de tous autres affaires pour nourrir l'esprit au repos pendant lequel le sage pourra mettre par escrit les preceptes de la Philosophie. Car le vice de ceux qui font cela, porte beaucoup plus de fruit à toutes sortes d'hommes, que si s'estans adonnez aux affaires du Palais, & aux plaidoiries, ils despendoient tout le temps à des choses legeres, qui n'appartiennent aucunement à ce qui peut rendre la vie de l'homme bien-heureuse.

TV me commandes (dit-tu) de fuir les assemblees, de me retirer à part, & me contenter que ie sçache moy seul ce que ie fais. Que sont deuenus vos beaux enseignemens, qui commandent de mourir en faisant toujours quelque chose ? Quoy ? te semble-il que cependant ie demeure assis, le me suis retire, i'ay fermé les portes, afin que ie puisse profiter à plusieurs. Ie ne passe point vn seul jour en oisiuete : ie donne vne partie de la nuict à mes estudes : ie ne cherche pas le sommeil, mais i'attens qu'il me suprenne. Ie tiens mes yeux lassez, & ennuyez de trop veiller sur la besongne, iusques à ce qu'ils n'en pouuent plus. Ie me suis retiré, non seu-

Encore que le sage & vertueux se tire loin de la presse, si ne laisse il pas de crauailler pour son prochain, & pour la posterité.

lement de la compagnie des hommes, mais de toutes affaires, & tout premierement des miennes: ie ne trauaille que pour ceux qui viendront apres moy. l'escriis quelques choses qui leur pourront estre vtiles: ie leur laisse par memoire des admonitions qui leur seront salutaires, comme des receptes de quelques bons medicamens, ayant experimenté la vertu que elles auoient sur mes vlcères: lesquels si ie n'ay peu entierement guarir, au moins les ay- ie garde de croistre. l'enseigne le chemin, dans lequel ie m'estois esgaré & lassé, & le fournoyement duquel ie n'ay recognu que trop tard. le crie, Gardez vous de ce qui est agreable au vulgaire, & de ce que la fortune donne. Craignez les biens qui vous aduiennent d'auanture, tenez-les pour suspects. Les bestes sauuages, & les poissons se prennent sous l'esperance de quelque chose qui leur plaist. Pensez-vous que ce soient des presens de fortune? ce sont des embusches. Celuy d'entre nous qui voudra mener vne vie bien assuree, doit fuyr le plus qu'il luy sera possible, ces biens couuerts de glu: dans lesquels nous sommes si miserablement trôpez, que quand nous les pensons tenir, ils nous tiennent. Ceste course que nous prenons, nous iette dans vn precipice. La fin d'vne vie si haut esleuee, c'est de tomber en bas. Outre ce qu'il n'est pas possible de s'arrester quand les richesses nous font rouller hors du vray chemin. Tien-toy debout, ou fuy-t'en. Ceux qui sont ainsi, la fortune ne les renuerse point, mais elle les pouffe la teste premiere, & les renuerse contre terre. Tien donc ceste reigle de viure, qui te sera salutaire & profitable, de ne nourrir ce corps plus delicatement qu'il ne sera de besoin pour l'entretenir en vne bonne santé. Il le faut traicter rudement, afin qu'il ne refuse point d'obeya à l'ame. Il faut seulement que la viande puisse appaiser la faim, le boire estancher la soif; la robbe chasser le froid, & que la maison nous serue de deffense contre ce qui pouuoit nuire au corps. Il ne sert de rien qu'elle soit bastie de gazons, ou de plusieurs sortes de pierres portees de pays estrangers. Sçaches qu'vn homme est aussi bien à son aise couuert de chaume, comme, d'or. Mesprise tout ce que le trauail superflu peut dresser pour seruir d'ornement & d'embellissement. Souuienne-toy qu'apres l'esprit il n'y a rien en toy qu'on doie admirer: & que s'il est grand il n'y a rien qui luy puisse sembler grand. Si ie parle ainsi avec moy-mesme, si ie parle ainsi avec ceux qui viendront apres moy, ne te semble-il point que ie te face plus de bien, que si i'estois prié d'estre caution, que si ie signois vn testament avec mon cachet, ou si ie prestois ma main & ma parole dans le Senat à celuy qui poursuiuroit vne dignité? Croy-moy, ceux qui semblent ne faire rien, ou bien peu, sont ceux qui font les actes les plus grands: ils manient les choses humaines & diuines tout ensemble. Mais il faut mettre fin à nostre discours: il faut, comme ie me suis resolu, de payer quelque chose pour la rente accoustumee de mon epistre. Ce ne sera pas de ma bourse, ie ne cesse point encore de piller Epicure; dans lequel i'ay leu auourdhu y ces mots: Il faut que tu serues à la Philosophie pour iouïr d'vne vraye liberté. N'atten point au lendemain. Celuy qui s'est du tout assubiccti & donné à elle, a bien tost fait le tour pour estre affrâchi. Car seulement seruir à la Philosophie, c'est estre en liberté. Il pourra estre que tu me demanderas, pourquoy ie vay prendre ces belles sentences plustost aux liures d'Epicure que des nostres. Mais qui empesche que tu ne puisses estimer ces paroles d'Epicure estre communes & publiques? Combien de Poëtes ont dit ce que les Philosophes deuoient dire, ou cela mesmes qu'ils ont dit? ie ne parleray point des Tragiques, ny de nos Comedies Romaines: car elles ont aussi quelque feuerité, & marchent au milieu d'entre les Comedies Greques, & les Tragedies. Combien de beaux vers & très-elegans sont escripts par les iouïeurs de farses? Combien di

Il fait Poissuete, & mesprise neantmoins ceste vie tumultueuse, luy preferant la contemplatiue.

Enseigne que le corps pour sa santé ne veut estre nourri delicatemēt, & que

L'esprit seul doit estre cultiue. car

Au moyen d'iceluy on serend capable de toutes choses d'ailleurs. La Philosophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté.

beaux mots de Publius se pourroient dire non seulement par les ioyeurs qui montent nuds pieds, mais avec des brodequins, sur les schafaux? Le reciteray vn de ses vers, parce qu'il appartient & depend de la Philosophie, & mesmes du propos que nous auons maintenant entre mains, par lequel il nie qu'il faille faire estat des biens de fortune, comme s'ils estoient à nous:

Les autres biens, forspits ne s'ont point proprement nôtres;

Ce bien n'est pas à nous qui nous vient par souhait.

Je me souuiens de t'auoir ouy dire cet autre vers qui n'est pas de beaucoup meilleur, mais plus contraint toutesfois:

*Cela ne peut estre tien,
Que la fortune a fait tien.*

Je ne veux point oublier encor cette meilleure parole, que i'ay apprise de toy:

Le bien qu'on peut donner se peut aussi auoir.

Je ne veux pas que ces deux-là me tiennent lieu de payement, car ie les ay pris de ta bourse.

EPISTRE.

Il monstre que l'homme sage, encore qu'il soit content de soy-mesme, a besoin d'un amy. Et en fin pour un petit present, qu'il a accoustumé de faire au fonds de ses lettres, il y met vne sentence d'Epicure.

TV desires sçauoir, si Epicure a iustement repris en quelque epistre, ceux qui soustienent que le sage se contente de soy-mesmes tout seul, & que pour celle raison il n'a pas besoin d'un amy. Cela est reproché à Stilpon par Epicure, & à ceux qui pensent que le souverain bien soit d'auoir vne ame qui ne souffre aucune passion. Nous tomberions en ambiguité, si nous voulions elegamment signifier par vn seul mot, ce que les Grecs nomment Apathie, & l'appeller Impassibilité: d'autant qu'on pourroit par ce mot entendre le contraire de ce que nous voulons dire. Car nous voulons parler de celuy qui reiette loing le sentiment de tout mal: on entendroit que ce fust de celuy qui ne pourroit supporter aucun mal. Regarde d'oc s'il vaudroit mieux dire, vne ame qui ne peut receuoir aucune playe: ou vne ame qui ne sent du tout rien. C'est la difference qui est entre nous & eux: car nostre sage surmonte toutes les fascheries, mais il les sent: & le leur, ne les veut point seulement sentir. Nous auons bien cela de commun ensemble, que le sage est content de soy-mesme tout seul: mais veut auoir vn amy, vn voisin, vn homme qui luy tienne compagnie, encore que tout seul il puisse suffire à soy-mesmes. Voy, ie te prie, combien il est content de soy, & cōme il est encore quelquesfois cōtent d'une partie de soy. Si quelque maladie, ou si son ennemy luy a fait perdre la main, si quelque malheur luy a creué vn œil, le reste de sa personne luy suffira. Il sera aussi ioyeux estant manchot, & ayant perdu vn membre, comme quand il estoit tout entier. Il ne trouue point à dire ce qui luy defaut. Il aime mieux toutesfois que rien ne luy de-

Quel est le contentement du Sage des Stoiques, & enquoy il differe d'avec les autres sages.

Il ne peut estre sans amy.

faillie. Ainsi le sage est content, non point qu'il vueille viure sans quelque amy; mais il veut pouuoir viure sans luy. Et ce que ie dis pouuoir, se doit entendre, que s'il le perd, il n'en sent aucune tristesse, mais il ne sera iamais sans amy. Il est en sa puissance d'en recouurer incontinent vn autre. Comme si Phidias auoit perdu vne statuë, il en peut tout aussi tost refaire vne autre, pareillement cest ouurier qui sçait si bien faire les amitez, en mettra vne autre au lieu de celuy qu'il aura perdu. Demandes-tu comment il pourra si tost faire vn amy? Je te le diray, pourueu que nous soyons d'accord d'vne chose, sçauoir est, que ie te paye tout presentement ce que ie te dois, & que pour raison de ceste epistre tu me tiennes quitte de la pareille. Hecaton dit, le t'apprendray vne recepte d'amour sans breuuage, sans herbes, sans enchantement d'aucune sorciere: Aime si tu veux estre aimé. Car non seulement l'usage d'vne ancienne & certaine amitié, apporte beaucoup de contentement, mais le commencement & la poursuite d'vne nouvelle amitié est aussi agreable. La difference qu'il y a entre vn laboureur qui coupe la moisson, & celuy qui seme, ceste mesme difference est entre celuy qui a desia fait vn amy, & celuy qui est apres à le faire. Le Philosophe Attalus souloit dire qu'il y auoit plus de plaisir à faire vn amy, que de l'auoir desia tout fait: comme vn ouurier a plus de plaisir de faire vne peinture que de l'auoir faite. Car la peine qui est employee sur l'ouurage, porte vn fort grand plaisir, pendant qu'on est apres la besongne. Celuy qui a desia retiré la main d'vn ouurage acheué, n'y prend pas tant de plaisir. Il iouit maintenant du fruit de son art: mais il iouissoit de l'art mesmes, lors qu'il peignoit. La ieu nesse de nos enfans nous porte plus de profit, mais leur enfance nous estoit plus douce. Reuenons à nostre discours. Le sage donc, encor qu'il soit content de soy, si est-ce qu'il veut auoir vn amy, quand ce ne seroit pour autre consideration, que pour practiquer l'amitié, & pour ne souffrir point qu'vne si grande vertu luy demeure ocieuse: non point pour la raison qu'Epicure alleguoit dans ceste mesme epistre, afin qu'il ait vn amy qui se tienne au cheuct de son l. & quand il sera malade, & qui luy puisse aider, ou quand il sera prisonnier, ou quand il sera tombé en pauureté: mais pour auoir vn amy aupres duquel il puisse estre luy mesmes, quand cest amy deuiendra malade, ou pour le pouuoir mettre en liberté, quand l'ennemy le tient prisonnier aux fers. Celuy qui ne regarde seulement qu'à soy, & qui sur ceste intention bastit vne amitié, pense tres-mal, & acheuera comme il a commencé. A-il acquis vn amy pour le tirer des fers quand il sera prisonnier? Il n'orra pas si tost le bruit de la chaisne, qu'il s'en reculera. Ce sont des amitez, comme on dit, pour quelque temps. Celuy qui n'a esté pris que pour nostre vtilité, ne sera agreable que pour autant de temps que nous pourrôs tirer profit de luy. C'est pourquoy les amis sont à troupes à l'entour de ceux à qui la fortune fleurit: mais il n'y a qu'vn desert vuide à l'entour de celui qui est ietté par terre. Les amis fuyent loing des lieux où ils deuroient faire preuue de leur amitié. C'est pour cela aussi qu'on a veu tant de meschans exemples, des vns qui par crainte fuyent loing de leurs amis, & des autres qui par crainte les trahissent. Il faut par necessité que la fin ressemble au commencement. Si quelqu'vn a commencé d'estre amy, parce qu'il luy estoit profitable de l'estre, sans doute il rendra plaisir de faire pour de l'argent quelque chose cõtre l'amitié, & mesmement s'il pense qu'il y ait aucun autre loyer qui nous doie plaire en l'amitié que l'amitié seule. Pour quelle autre raison donc veux-je chercher vn ami? A fin que i'aye quelqu'vn pour qui ie puisse mourir, que ie puisse suiure en son exil, à la mort duquel ie me puisse opposer, & y employer la mienne propre. Car cela que tu descris, c'est plustost vn trafic qu'vne amitié: lequel

Veut neant-moins pou-
uoir viure
sans luy.
&

L'vn perdu
il en remplace
ce aisément
vn autre.

Moyens de
le faire en
peu de tēps.

Auquel des-
sein le sage
desire auoir
vn amy.
Contre la
raison d'Epi-
cure.

Donc la foi-
blesse appa-
roit en ce
que la plus-
part des amis
ne sentent
gnoissent
plus es affli-
ctions.

Pour quel
dessein il
saut auoir
des amys.

ne pense qu'au profit, lequel ne regarde qu'à ce qu'il y pourra gagner. La passion des amoureux a sans doute quelque ressemblance à l'amitié. Mais tu pourrois dire que c'est vne amitié furieuse. As-tu veu jamais qu'un homme deuint amoureux pour son profit, ou pour son ambition, ou pour la gloire? Cet amour-là, mesprisant toutes autres choses, brusle les cœurs pour soy-mesmes, pour le seul desir d'une beauté, & sous l'esperance qu'il sera aussi mutuellement aimé. Et que seroit-ce donc, voudrois-tu dire, qu'une affection vilaine fust conceüe par vne occasion plus honneste que l'amitié? Il n'est pas question (diras-tu) maintenant de cela, à sçavoir-mon si l'amitié se doit desirer pour elle-mesme, ou pour quelque autre chose estrangere. Car si elle doit estre desirée pour l'amour d'elle-mesme, celuy qui est content de soy-mesme, se peut approcher de telle amitié. Comment donc s'en deura-il approcher? Comme d'une chose tres-belle, sans estre poulé d'aucun profit, & sans estre estonné ou rebuté d'aucun changement de fortune contraire. Celuy oste toute la Maiesté de l'amitié, qui ne la pourchasse que pour les heureux succez. Le sage est content de soy. Quelques-vns (Lucilius mon amy) interpretent fort mal cela. Ils chassent le sage de tous lieux, ils le veulent contraindre à demeurer dans sa seule peau. Il faut distinguer, que c'est que cette parole nous promet, & iusques où elle s'estend. Le sage est content de soy, pour viure bien & heureusement, mais non pas pour viure: car pour cecy il a besoin de beaucoup de choses, mais pour cela il ne faut qu'une ame sage, vn courage grand, & qui mesprise la fortune. Je te veux enseigner aussi la distinction de Chryssippus. Il dit que le sage n'a besoin d'aucune chose, & que toutesfois il a faute de plusieurs choses: au contraire, le fol n'a besoin de rien, parce qu'il ne sçait vser d'aucune chose, mais il a faute de tout. Le sage a besoin de ses mains, de ses yeux, & de beaucoup de choses qui sont necessaires tous les iours à son vsage: mais il n'a faute d'aucune chose: Car auoir faute, est signe de necessité: mais le sage n'a necessité de rien. Parquoy encore qu'il soit content de soy-mesmes, il a besoin d'auoir des amis. Il desire d'en auoir en grand nombre, non pas pour viure heureusement: car sans amis il peut heureusement viure. Le bien souuerain ne cherche point des instrumens de dehors, il s'entretient dans sa maison, il despend tout de soy. Il commenceroit d'estre subiect à fortune, s'il cherchoit hors de soy quelque partie de soy. Mais quelle pourra estre la vie du sage, si estant mis en prison, il est delaisié de ses amis, s'il est abandonné tout seul en quelque pays estrangere, s'il est retenu en vne longue nauigation, ou s'il est ietté sur le bord d'un pays desert? Elle sera pareille à cellé de Iupiter, quand ce monde se resoudra, & que le Ciel & la terre seront confus & meslez en vn, & que cessant la nature de rien faire pour quelque peu de temps, il se reposera en soy, du tout arresté à ses propres pensées. Le sage fait quelque chose de semblable à cela. Il se cache dans soy-mesmes, il est avec soy-mesmes, & aussi longuement qu'il peut ordonner luy seul de ses affaires, selon sa volonté & iugement, il est content de soy. Il prend femme, encores qu'il peult viure content tout seul: il fait des enfans, encores qu'il se contente de soy. Et toutesfois il ne pourroit viure s'il estoit contraint de viure sans la compagnie d'un homme. Le desir naturel le contraint de faire amitié, & non le profit. Car comme le desir & la douceur des autres choses est née avec nous, tout ainsi l'est celle de l'amitié. Comme nous hayffons la solitude, ainsi la douceur de la compagnie nous est agreable. Comme la nature rend l'homme aimable à l'homme, il y a pareillement quelque aiguillon en cela qui nous fait rechercher les amitez. Neantmoins encore qu'il aime infiniement ses amis, qu'il les tienne aussi chers que soy-mesmes, voire encore qu'il en face souuent plus de compte que de soy, il

Amitiez tromperces, qui ressemblent aux passions amoureuës.

Côme il faut entendre que le sage est content de soy.

C'est pour viure heureusement. Quelles choses sont requises pour cet effect. Comme il faut aussi prendre le dire de Chryssippus, touchant ce point.

Comme le sage conformé sa vie en aduersité,

Pourraict du sage Stoïque.

*Diog. Laërt
en la vie
d'iceluy.*

bornera ce bien dans soy-mesmes. Il dira ce que Stilpon dit, ce Stilpon que l'Epistre d'Epicure reprend. Car voyant sa ville prise, ayant perdu ses enfans & sa femme, se sauuant de cet embrasemēt public, tout seul, & toutesfois heureux, luy estant demandé par Demetrius, qui fut, à cause de plusieurs villes qu'il auoit prises, sur-nommé Poliorcetes, s'il auoit rien perdu: l'ay, dit-il, tous tes biens avec moy. Voy donc comment cet homme vertueux & vaillant surmonta la victoire mesmes de l'ennemy de sa patrie. l'ay, dit-il, rien perdu. Il mit Demetrius en doute, s'il estoit victorieux ou non. Tous mes biens sont avec moy: la iustice, la vertu, la temperance, la prudence, & encores cela, de ne conter entre les biens ce qui luy pouuoit estre-rauy. Nous auons en admiration quelques bestes qui passent à trauers le feu sans se faire aucun mal: mais combien est plus admirable cēt homme qui est passé sain & sauue par les armées, par les feux, & par tant de ruynes? Tu vois qu'il a esté plus facile de vaincre tout vn peuple, que de vaincre vn seul homme. Cette parole luy est commune avec le Stoïque: car cettuy-cy porte pareillement ses biens à trauers des villes bruslées; il est content de soy-mesmes; il borne sa felicité par cette marque-là. Et afin que tu ne penses que nous soyons seuls qui nous vantons de ces genereuses paroles, Epicure mesmes qui se courrouce tant contre Stilpon, a prononcé vne parole semblable, laquelle tu prendras en bonne part, iacoit que i'aye desia rayé cette iournée de mon compte: S'il y a aucun à qui les biens qu'il a, ne semblent estre fort grands, encores qu'il fust seigneur de tout le monde, il est toutesfois miserable. Ou si tu penses qu'il soit mieux dit en cette façon, (car il faut prendre garde de n'estre pas sujet aux paroles, mais au sens:) Celuy est miserable, qui ne s'estime tres-heureux, encore qu'il commandast sur tout le monde. Et afin que tu sçaches que ce sens est commun, & que c'est nature qui le nous apprend, tu le trouueras dans vn Poëte comique.

*Epicure mes-
me sous si-
gne la do-
ctrine des
Stoïques,
touchant le
contentemēt
du sage.*

Celuy n'est pas heureux qui ne pense pas l'estre.

Car que te sert-il en quel estat tu sois, si tu as opinion d'estre mal heureux? Que sera-ce donc, diras-tu, si cettuy-cy qui a si vilainement amassé des richesses, & li ce maistre d'un si grand nombre d'esclaves, qui est toutesfois luy-mesmes esclave d'une infinité de personnes: se veut dire bien-heureux? sera-il pour son dire bien-heureux? Il faut sçauoir non seulement ce qu'il dit, mais ce qu'il en pense, & non seulement ce qu'il en pensera pour vn seul iour, mais ce qu'il en pense certainement tous les autres iours de sa vie. Toutesfois il ne faut pas que tu ayes peur qu'une chose si excellente ne puisse arriuer à vne personne qui en soit indigne. Il n'y a que le sage qui se plaist aux choses siennes. Toute folie se desdaigne & desplaist à soy-mesme.

EPISTRE X.

Que la solitude est vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle est pernicieuse aux fols, comme sont aussi toutes autres choses. En fin il adiouste vn fort bel enseignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

*Le sage cher-
che la solitu-
de, pource*

CE que i'ay dit est vray, ie ne veux point changer d'opinion, fuy les grandes assemblées, fuy les petites, fuy encor vn hōme tout seul. Il n'en trouue pas-vn

en la compagnie duquel ie te puisse fier. Voy combien mon iugement va loïn: i'ose te fier à toy-mesmes. Grates, comme on dit, auditeur de ce mesme Stilpon, duquel nous auons parlé en la precedente Epistre, ayant veu vn ieune garçon se promenant retiré à part, luy demanda qu'il faisoit-là tout seul? le parle (dit-il) avec moy. Aduise bien, ie te prie, (respōdit Grates,) & pren garde que tu ne parles point avec vn mauuais garçon. Nous auons accoustumé de faire garder ceux qui portent impatientement la mort de leurs amis, ou qui sont peureux, afin qu'en se voyans seuls ils n'v sent mal de la solitude. Il n'y a pas vn de ces personnes mal-aduisees qu'on doieue laisser tous seuls en la garde d'eux-mesmes. C'est à ceste heure-là que quelques mauuais conseils leur passent par la fantasia: c'est à ceste heure-là qu'ils baissent quelque meschant dessein, ou contre eux-mesmes, ou contre quelque autre personne: c'est lors qu'ils s'apprestent à quelque mauuais desir. Tout ce que leur ame tenoit caché, ou par honte, ou par crainte, c'est lors qu'elle le tire dehors: c'est alors qu'elle aiguise sa temerité, qu'elle reueille ses vilains appetits, & qu'elle eschauffe sa cholere. Finalement l'homme fol perd alors toute la commodité qui est en la solitude, sçauoir est de ne fier ses secrets à pas vn, & de ne craindre aucun qui le puisse descourir. Il s'accuse & se trahit luy-mesmes. Pense donc que c'est que j'espere de toy, ou bien que c'est que ie m'en puis promettre: car l'esperance est le nom d'un bien incertain. Le ne trouue pas vn avec lequel i'aime mieux que tu sois, qu'avec toy-mesmes. Le me souuiens de quelle grandeur de courage quelques paroles t'eschaperent, & de quelle constance celles estoient pleines: ie m'en resioiis incontinent, ie dis lors en moy-mesmes: Ce ne sont point paroles dites du bout des lèures seulement: ces propos sortent du profond du cœur. Cestuy-cy n'est pas vn homme vulgaire, il ne pense qu'au bien de tout le monde. Parle tousiours de ceste façon, vy de ceste façon. Prend garde que rien ne te puisse estonner. Encore que tu quittes aux Dieux les biens que tu leur auois cy-deuant demandez, fay-leur-en encore demande de tout nouueaux. Prie-les de te donner vn bon entendement, vne bonne santé d'ame, & apres vne bonne santé au corps. Pourquoi ne ferois-tu souuent ceste priere: Demâde à Dieu hardiment, tu ne luy peux rien demâder qu'il luy faille emprunter d'autrui. Mais afin que suiuant ma coustume ie t'enuoye mon Epistre avec quelque petit present, ce que j'ay trouué dans Athenodorus, est veritable: Sçache que tu seras eschappé à tous tes mauuais desirs, quand tu seras paruenu à ce poinct, que tu ne demanderas rien à Dieu, sinon ce que tu luy pourrois demander en la presence de tout le monde. Mais combien est grande maintenant la folie des hommes? Il font tout bas des prieres vilaines & des-honestes. Si quelqu'un veut approcher son oreille pour les ouyr, ils se taisent tout court. Ils osent bien dire des choses à Dieu, qu'ils ne voudroient point que les hommes sçeuissent. Aduise, si pour leur grand bien on ne leur pourroit pas commander cecy: Vy tout ain si deuant les hommes, comme si Dieu le voyoit, & parle tout ain si avecque Dieu, comme si les hommes l'entendoient.

qu'elle luy aide, & le fol la suit, pour ce qu'il en abuse.

Doctrine touchant ce qu'il faut demander à Dieu, & Reprehensio de ceux qui forment mal leurs prieres, ou qui requierent choses illicites.

E P I S T R E X I.

Il veut monstrier qu'il a bonne esperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à son aduis, encore apres qu'il sera paruenù à la perfection de sagesse, ne perdra iamais ceste grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy est commun avec plusieurs autres grands personnages. Il adionste à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui se veulent retirer de toute vilanie. C'est qu'ils se doiuent proposer deuant les yeux quelque grand & vertueux personnage, sur lequel ils ietteront tousiours leur pensee, & s'imagineroit qu'il soit present à toutes leurs actions. D'où il aduendra qu'ils ne feront rien, encore qu'ils soient seuls, qu'ils ne vou-
lissent faire en leur presence. Il y a vne exemple pareil en l'Epistre xxv.

La pudeur que demonstre vn visage rougissât, fait conceuoir de belles esperances d'vn ieune homme.

C E tien amy a parlé avec moy. le l'ay trouué de belle esperance: son premier propos m'a fait cognoistre combien il auoit l'ame belle, & l'entendement bon, & combié il auoit desia profité. Il nous a donné vn bon goust, duquel ie pense qu'on ne sera pas trompé. Car il n'auoit pas en loisir de penser à ce qu'il nous a dit, parce que ie l'auois pris de court. Quand il reuenoit à soy, il ne pouuoit chasser là honte qu'il auoit (qui est vn fort bon signe en vn ieune homme) tant la rougeur luy estoit montee au visage. Ceste honte, comme ie puis cognoistre, le suiura encore apres qu'il se fera ralleuré, apres qu'il aura despouillé tous ses vices, & qu'il sera entiere-
ment deuenù sage: parce que les vices naturels, soient-ils dans l'ame, soient-ils dans le corps, ne se peuuent perdre par aucune sagesse. Tout ce qui est nay avec nous, & qui est enraciné en nous, se peut addoucir par enseignemens: mais non pas surmonter. A quelques-vns des plus constans & asseurez, quand ils se voyent deuant vne assemblee de peuple, la sueur leur degoutte par tout le corps, comme s'ils auoyent pris quelque grande peine vn iour de grande chaleur. A d'autres les genoux tremblent sur le point qu'ils veulent commencer de parler, les dents martellent à quelques-vns, la langue begaye, & les léures se serrent à d'autres. Ces choses-là ne se peuuent chasser ny par art, ny par vsage: mais la nature exerce sa puissance, & fait souuenir les plus forts de leurs vices. Entre ces choses-là, ie sçay aussi qu'on peut mettre la honte, qui surprend soudainement les hommes les plus sages, & les plus asseurez. Il est bien vray qu'elle apparoist plus en la face des ieunes hommes, parce qu'ils ont plus de chaleur dans le corps, & la peau du visage plus delicate. Si est-ce toutesfois qu'elle surprend aussi les vieilles gens, & anciennes personnes, Il y en a d'aucuns qui sont plus a craindre quand ils deuiennent rouges: comme s'ils auoyent ietté toute la honte au dehors. Sylla estoit plus cruel & furieux, quand le sang luy estoit monté au visage. Il n'y auoit rien plus tendre que la face de Pompee: il ne se trouua iamais deuant quelque peu de personnes, qu'il ne rougist aussi bien que s'il eust parlé deuant vne grande assemblee. Il me souuiet que Fabianus rougist quand il fut mené deuant le Senat pour estre ouy à tesmoin, & que ceste honte luy fut merueilleusement bien seante. Cela ne vient point de foiblesse d'entendement: mais de la nouueauté d'vne chose, laquelle encore qu'elle n'estonne point, toutesfois elle esmeut ceux qui ne sont aucunement exercitez, & qui par vne facilité de nature ont la complexion du corps suiuite à cela. Car comme il y en a quelques-vns qui ont le sang bon, aussi y en a-il qui l'ont subtil & mobile, & qui monte facilement au visage. Ces choses-là, comme j'ay dit, ne se peuuent

Pourquoy la rougeur paroist plus en la face des ieunes gens. Les effets de ceste rougeur s'ont differens. Sylla rougissoit furieusement. Pompee tendement. Fabianus de- centement. D'où procede ceste rou- gour.

dit, ne se peuvent chasser par aucune sagesse : car autrement la sagesse auroit pou-
 uoir & commandement sur la nature mesmes, si elle pouuoit arracher toutes sor-
 tes de vices. Tout ce que nous auons pris par la cōdition de nostre naissance, & par
 la température de nostre corps, pour si bien & pour si longuement que l'ame se fa-
 çonne, demeuré encor attaché avec nous. Il n'y a aucune de ces choses qu'on puisse
 chasser, quand elle vient, non plus que la faire venir quand nous voudrions. Ces
 bons ioueurs de comedies, qui sçauent si bien imiter toutes les passions, qui sçauēt
 si bien représenter la crainte, l'effroy, & contre-faire la tristesse: représentent la hō-
 te par ce signe cy : ils baissent la teste, ils parlent doucement, ils tiennent les yeux
 fichez contre terre : Mais avec tout cela, ils ne peuuent pas faire monter la rou-
 geur au visage: on ne peut chasser ceste couleur, ny la faire venir. La sagesse ne pro-
 met rien contre cela, elle n'y fert de rien. Ces choses ne sont au pouuoir de person-
 ne, elles viennent sans qu'on le commande : elles s'en-vont sans qu'on leur donne
 congé. Ceste Epistre demande desia que ie face fin : pren-la donc: car elle sera vile
 & salutaire. le veux que tu la graues dans ton cœur. Il nous faut choisir quelque
 vertueux hōme, il le nous faut auoir tousiours deuant nos yeux, & que nous viuions
 comme s'il nous regardoit, & que nous facions toutes choses comme s'il nous vo-
 yoit. C'est ce qu'Epicurus a commandé, (mon amy Lucilius,) il nous a donné vn
 gardien, vn pedagogue, & non sans cause. La plus grande partie des pechez sera
 ostee, si on baille vn tesmōin qui n'abandonne iamais ceux qui pourroient pecher.
 Il faut que nostre ame ait quelqu'vn qu'elle craigne, & sous l'autorité duquel elle
 rende ses secrets plus saincts. O que celuy-là est bien-heureux, qui n'amende point
 seulement les fautes qui se voyent au dehors, mais qui corrige aussi ses pensées!
 O que celuy est bien-heureux, qui peut auoir en telle reuerence quelqu'vn, qu'à sa
 seule souuenance il vueille régler & ordonner sa vie & ses mœurs ! Celuy qui aura
 ainsi quelqu'vn en reuerence, sera bien tost luy-mesme reueré. Choisi donc Caton,
 & s'il te semble trop seuer, choisi Lelius, qui auoit l'esprit plus doux & facile,
 Choisi quelqu'vn de qui la vie & la façon de parler t'aura esté bien agreable, &
 mettant tousiours deuant tes yeux & son ame & son visage, fay cognoistre que c'est
 ton gardien, que c'est ton exemple. Nous auons besoin, dis-ie, de quelqu'vn au pa-
 tron duquel nos mœurs se puissent dresser. Tu ne dresseras iamais vne chose tor-
 tué, qu'avec la reigle.

Elle est si
 naturelle
 qu'on ne la
 peut empes-
 cher de ven-
 nir, ny la fai-
 re monter au
 visage par
 artifice.

Precepte
 profitable à
 ceux qui veu-
 lent suivre le
 chemin de
 vertu, De se
 proposer de-
 uat les yeux
 quelque hō-
 me de bien.

EPISTRE XII.

*Il raconte de fort bonne grace, comme estant venu à sa maison des champs, il y trouua
 plusieurs tesmōignages & premes de sa viellesse. En outre, il dit qu'vn chacun de nous doit
 estre à toute heure appresté & disposé à la mort.*

DE quelque costé que ie me tournē, ie trouue par tout des marques de ma vieil-
 lesse. T'estois allé au domaine que i'ay hors la ville, & me plaignois de la des-
 pense que ie faisois pour reparer la maison qui tomboit par terre. Le fermier me
 dit que cette faute ne venoit point de sa negligēce, qui l'entretenoit le mieux qu'il
 pouuoit, mais que ce bastiment estoit vieil. Ceste maison s'est enuieillie entre mes
 mains. Que sera-ce de moy, si les pierres de ma souuenance sont desia toutes pour-
 ries? M'estant ainsi mis en cholere contre luy, ie pris la premiere occasion que ie
 trouuay pour me courroucer encor d'auantage : le cognois bien, dy-ie, qu'on ne

Plaisant dis-
 cours des
 choses qu'il
 a veuës en sa
 maison aux
 champs, par
 lesquelles il
 est inuité à
 penser à son
 aage, & à se
 preparer à la
 mort.
 qui

tient conte de ces planes : elles n'ont desia point de feuilles, les branches sont toutes seiches, le tronc est crasseux, & couuert de mouffe : elles ne seroient pas ainsi, si quelqu'un les fossoyot à l'entour, & s'il les arrousoit. Il me iura par mon bon ange, qu'il faisoit tout ce qu'il pouuoit, qu'il estoit tousiours apres, & que iamais il ne reposoit : mais que elles se perdoient de vieillesse : & toutesfois (ce qui sera dit icy entre nous) ie les auois plantees, i'auois veu leur premiere feuille. Ayant apres ietté mes yeux sur l'entree de la maison, Qui est, dis-ie, ce vieil homme qu'à bon droict on a mis-là pour garder la porte: car il regarde dehors. Où l'as-tu trouué: quel plaisir prens-tu de vouloir enseuelir les trespasses d'autrui? Alors ce vieillard respondit, Ne me cognoissez-vous point: ie suis (dit-il) Felicio, à qui vous auiez accoustumé, quand i'estois petit, de porter des poupees & des iouets : Je suis le fils de Philostus vostre fermier, i'estois vostre petit mignon, avec qui vous preniez tant de plaisir. En bonne foy (dis-ie) voila ce vieillard qui refue bien : il a esté mon petit mignon: Cela se peut bien faire, maintenant que les dents luy tombent. Je dois cela à ma maison des champs, que de quelque costé que ie me sois tourné, ie n'y ay veu qu'enseignes & marques de ma vieillesse. Embrassons-là, aimons-là, elle a encor ses plaisirs & ses douceurs, si tu en sçais bien vser. On trouue les pommes meilleures quand elles cōmencent de faillir: la plus grande beauté de la ieunesse est en la saison que nous en sortons. Les bons yurōnes prennent plus de plaisir aux derniers verres de vin qu'ils boient, & à ceux qui les noient, & qui acheuent du tout de les enyurer. Ce que la volupté de l'homme a de plus agreable, elle le garde pour faire sa derniere main. L'age desia aduancé est celuy qui plaist le plus. Je ne dis point c'est aage, qui est prest à donner du nez par terre. Je pense encore que celuy qui est sur la derniere tuille, tout prest à tomber, a ses plaisirs & ses voluptez, ou ce bien au moins (qui a succedé à toutes les voluptez) qu'il se peut passer d'elles. O que c'est vne chose fort douce d'auoir donné congé aux desirs, & de les auoir quittez! C'est aussi chose bien fascheuse (diras-tu) d'auoir tousiours la mort deuant les yeux. Premièrement la mort doit estre autant deuant les yeux des ieunes personnes, que des vieilles. Car on ne nous appelle point à tour de roolle de nostre naissance. D'auantage il n'y a homme, pour si vieil qu'il soit, qui n'ait quelque meschante esperance de viure encor vn iour. Vn iour c'est vn degré de nostre vie. Toute la vie est composee de ses parties, & de cercles & de replis bien grands, enuolopez d'autres plus petits. Il y en a vn qui contient & enuironne tous les autres. C'est celuy qui procede du premier iour de nostre naissance, iusqu'à celuy qui sera nostre dernier. Il y en a vn autre circuit terminé qui chasse les sens de nostre ieunesse. Il y en a aussi vn qui termine nostre enfance. Apresy est encore l'an qui contient en foy tous les temps, de la multiplication desquels nostre vie est composee. Le mois est ceint d'un lien plus estroit, & le iour à le tournoyement le plus court de tous. Mais cestuy-là va du commencement à la fin, & du Leuant iusques au Couchant. C'est pourquoy Heraclytus, (celuy qui pour l'obscurité de son langage fut surnommé Scotinus, c'est à dire obscur.) Vn iour (dit-il) est tout semblable à l'autre. Quelqu'un prit ces mots autrement : car il dit qu'il estoit semblable au nombre des heures. En quoy il ne mentoit point, parce que si le iour est l'espace de vingt & quatre heures, il faut par necessité que les iours soient tous pareils entre eux : car la nuit a pris ce que le iour a perdu. Vn autre dit, qu'un iour est pareil à tous autres par ressemblance: parce que l'espace du temps le plus long, n'a rien que tu ne trouues dans le iour, sçauoir est la lumiere & la nuit, & les changemens des saisons du Ciel l'une apres l'autre. Vne nuit plus courte à ceste heure, ou le

Doit tousiours estre deuant les yeux d'un chacun.

iour vne autrefois plus long, nous fait cognoistre cela clairement : & par cette raison il faut ainsi ordôner tous les iours, comme si le iour comprenoit tous le cours du temps, & comme s'il acheuoit & remplissoit nostre vie. Pacuius, qui auoit si longuement hanté la Syrie, qu'il sembloit qu'il fust nay en ce pays-là, apres s'estre enseuely dans le vin & dans les banquetz funebres qu'il dresseoit, comme si luy mesmes eust voulu faire les funerailles, estoit apres soupper porté dans sa chambre, avec grande ioye & battement de mains de ses vieux bardaches, & en le portant ainsi on chantoit ces mots avec vn air de musique, Il a vescu, Il a vescu. Ce que cestuy-là disoit d'vne mauuaise ame, faisons-le nous d'vne saincte conscience: & comme nous voudrons partir de ce monde, disons avec vne contenance ioyeuse.

*J'ay vescu ce qu'il faut, j'ay acheué le cours
Dont fortune a borné le nombre de mes iours.*

Si Dieu veut y adiouster encore le lendemain, receuons-le ioyeulement. Celuy est très-heureux & sçait iouïr de soy-mesme avec beaucoup d'assurance, qui attéd le lendemain sans aucune crainte. Tous ceux qui disent, J'ay vescu, se leuent tous les matins avec gain. Mais il est temps de fermer ceste Epistre. Et quoy? sera-ce, diras-tu, sans me porter quelque present? N'aye point ceste peur, elle portera quelque chose. Pourquoy ay-ie dit, quelque chose? le deuois dire beaucoup. Car quelle parole plus belle pourroit-on trouuer que celle que ie luy ay baillee pour te porter? C'est vn grand mal de viure en necessité. Mais il n'y a aucune necessité qui nous puisse contraindre de viure en necessité. Comment pas-vne? Parce qu'il y a de tous costez plusieurs chemins qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu de ce que pas-vn ne peut estre contraint de s'arrester en ceste vie malgré luy. Nous pouuons fouler aux pieds toutes les miseres du monde. C'est Epicurus (ce dis-tu) qui l'a dit: qu'as-tu affaire avec cest estrangier? Ce qui est fondé en verité est à moy. Je continueray de te mettre dans le sein Epicurus tout entier, afin que ceux qui ont iuré de croire tout, & qui ne considerent point ce qu'on dit, mais seulement qui est celuy qui le dit, sçachent que ce qui est fort bon, doit estre commun à tous.

Heureux celuy qui attend le lendemain sans peur.

Paradoxe Stoyque, des moyens de quitter ceste vie.

E P I S T R E X I I I .

Il propose plusieurs remedes viles & necessaires, contre la crainte des choses qui sont espouuantesables plus par opinion que par effect, & lesquelles peunent aduenir & n'aduenir point.

IE sçay que tu as beaucoup de courage. Car avant que ie t'eusse enseigné les preceptes qui seruent à bien viure, & à pouuoir surmonter les choses difficiles, tu prenois assez de plaisir à te rendre constant contre la fortune. Mais tu le fais maintenant encore plus volontiers, depuis que tu as combatu cõtre-elle, & que tu as esprouué tes forces, desquelles on ne se tient iamais bien assure, iusqu'à ce que plusieurs difficultez se seront presentées, où qu'elles t'auront assailly de plus pres. C'est ainsi qu'on cognoist vn cœur genereux, & qui ne pourroit tomber sous la puissance d'autruy. C'est la plus certaine preuue qu'on en face. Vn luiteur ne peut

Vn cœur genereux se cognoist bien mieux apres auoir esproué ses forces: ainsi l'esprit se renforce par affliction & se roidit contre tous sinistres accidens.

bonnement s'asseurer de ses forces entant au combat, s'il n'a quelquesfois auparavant receu des coups sur le visage. Celuy qui a desia perdu de son sang, de qui les dêts ont craqueté sous les coups de poing: celuy qui estant rüé par terre a soutenu son aduerfaire sur son corps: qui estât couché dessous luy, n'a point perdu le cœur: qui s'est releué plus courageux toutes les fois qu'il est tombé: est celuy-là qui rentre aux combats avec plus d'assurance. Or donc (afin que ie pour suiue ceste cōparaison) la fortune t'a mis souuent le pied sur la gorge: toutesfois tu ne t'es pas rendu, mais tu t'es bien sçeu releuer, tu t'es trouué sur tes pieds, plus eschauffé au combat qu'auparauant. Car la vertu souuent esprouuee, s'est acquis beaucoup de forces. Mais encore, si tu le trouues bon, pren du secours que ie te veux donner, auoc lequel tu te puisses mieux deffendre. Il y a plus de choses, Lucilius mon amy, qui nous font peur, que de celles qui nous poignent. Nous sommes plus souuent malades d'opinions que d'effect. Ie ne parle point à toy avec l'eloquence & le langage Stoicien, mais avec cestuy-cy qui est plus commun & abaissé. Car nous disons que tout ce qui nous fait icter des souspirs & des plaintes, est chose fort legere & laquelle nous deuions mespriser. Laissons à part ces graues paroles, lesquelles (ô bons Dieux!) sont neantmoins veritables. Ie te veux apprendre de ne te rendre point miserable deuant le temps: veu que ce que tu craignois, comme s'il estoit desia sur sa teste, ne t'adiendra peut estre iamais: au moins n'est-il pas aduenü encore. Car il y a des choses qui nous tourmentent plus qu'il ne faut, quelques vnes plustost qu'elles ne deuroient, & quelques autres, encores qu'elles ne le deüssent aucunement faire. Ou nous augmētons nostre douleur nous-mesmes, ou nous la faiguōs, ou nous la prenons auant qu'il en soit temps. Quant au premier point, par ce que la chose est desia venuë en procez, & que la cause est contestee, ie suis d'aduis de la plaider tout maintenant. Sur donc, ce que ie pense estre leger, tu le soultiendras estre insupportable. Ie sçay qu'il y en a qui rient parmy les coups de fouet, & d'autres qui pleurent pour vn petit soufflet: & apres nous verrons si ces choses nous aduient de leur propre force, ou par nostre imbecillité. Ie te prie, fay cecy pour l'amour de moy: Quand il y aura quelques-vns aupres de toy, qui te voudront faire croire que tu es miserable, que tu te mettes lors à considerer, non point ce qu'on te dit, mais ce que tu sens, & que tu entres en conseil avec ta constance, que tu demandes à toy-mesmes, qui as meilleure cognoissance de toy que nul autre: Quelle occasion ont ceux-cy de pleurer ma fortune aupres de moy? de quoy s'effrayent-ils? Ont-ils peur que ma calamité leur soit contagieuse, & qu'elle puisse passer iusques à eux: y a-il icy rien de mauuais? Ceste chose est elle plus pleine d'infamie que de malheur? Demande à toy mesmes encore cecy. Ne me tourmentay-ie pas sans cause? Ne me plains-ie pas sans occasion? Ne fais-ie pas mon malheur de chose qui ne l'est point? Comment est-ce, (dit-tu:) que ie pourray entendre, si ce qui me tourmente est faux ou veritable? Apprens ceste regle certaine: Ou bien nous sommes tourmentez d'vn malheur present, ou d'vn que nous craignons pouuoir aduenir, ou de tous deux ensemble. Quant au present, le iugement en sera bien facile: en considerant si ta personne est libre, si elle est en bonne santé, si tu sens douleur d'aucune iniure qu'on t'ait faite: nous verrons apres que ce pourra estre de l'aduenir, au moins n'auons nous d'auourd'huy aucune faschetie. Mais pour certain elle aduendra. Premierement, regarde de bien près si les causes que tu as à craindre, sont certaines. Car le plus souuent nous sommes tourmentez par des seuls soupçons, & le faux bruit qui nous fait souuent la guerre à tous, nous abuse, &

Beaucoup de choses nous estonnent, mais nous les apprehendōs plus par opinion que par raison.

&

L'opinion que le mal soit grand, accroist la douleur.

Comment il se faut gouuerner avec ceux qui nous tourmentent ceste opinion.

&

Comment on peut discerner si ceste apprehension est vraye ou faulse.

Bien souuent les seuls soupçons nous font de la peine.

peut encores plus facilement tourmenter vne seule personne. C'est la verité (Lucilius mon amy) nous conceuons trop legerement des opinions, nous ne contredisons iamais à ce qui nous met en crainte, nous ne le repoussons point : mais nous tremblons incontinent de peur, tournons aussi tost le dos, comme ceux à qui la poussiere élevée par vn troupeau de moutons qui fuyent, fait quitter le champ, ou comme ceux qui s'effrayent d'un faux bruit: duquel il n'y a aucun certain auteur. Et si ie ne sçay encore pourquoy les opinions fauces le plus souuent nous troublent d'auantage. Car les choses vrâyes se retiennent dans quelque certaine mesure. Mais ce qui procede d'une opinion incertaine, est sujet au chagement qu'une ame craintive voudra faire avec toute la licence qu'il luy plait. C'est pourquoy il n'y a point de frayeurs si dangereuses ny plus hors de remede que celles des lymphatiques. Car encore que les autres soient sans raison, toutesfois celles-cy sont du tout sans iugement. Enquerons-nous donc soigneusement d'où la chose procede. Mais il est vray-semblable qu'il aduendra quelque malheur : cela pourtant n'est pas incontinent vray. Combien de choses sont aduenues qu'on n'attendoit point? combien en a-t-on attendues qui ne vindrent iamais? Et si rien doit aduenir, pourquoy voulons-nous aduancer nostre mal-heur? Tu ne sentiras que trop tost la douleur quand elle sera venue. Cependant promets-toy vne meilleure fortune. Mais que gagnerois-tu à cela? Le temps pour le mois. Plusieurs choses pourroient suruenir, par le moyen desquelles vn danger prochain & qui te menaçoit de bien pres, s'arrestera, ou prendra fin, ou tombera sur la teste d'autrui. Le feu a fait quelques-fois vne ouverture par laquelle on s'est sauué. La ruine d'une maison a porté doucement quelques-vns par terre. L'espée a esté souuent retirée de dessus le col, & quelques personnes condamnées ont plus vescu que le bourreau. La mauuaise fortune mesmes a son inconstance. Par aduerture elle viendra, par aduerture non : au moins n'est-elle point encores venue. Mets toy donc deuant les yeux vne meilleure esperance. Quelquesfois nostre ame conçoit des fauces imaginations, & sans apparence d'aucuns signes qui nous puissent annoncer du mal : elle prend en mauuaise part vne parole douteuse, qui peut signifier vne autre chose : ou elle se represente auoir esté offensée de quelqu'un plus griefuement qu'elle n'a esté : & ne pense pas tant combien celuy-là est courroucé, comme elle pense au grand pouuoir de celuy qui est courroucé. Je ne vois point comment on puisse iurer, ie ne vois pas que nos miseres puissent iamais prendre fin, si nous craignons autant comme nostre crainte se peut estendre. C'est là qu'il faut que la sagesse & la constance de ton ame te serue. Repousse la crainte, mesme quand elle se presentera deuant tes yeux : & si tu ne le peux faire, au moins chasse vn vice par vn autre : & adoucy ta crainte par quelque esperance. Il n'y a rien si certain de tout ce que nous craignons, qu'il ne soit encores plus certain que ce qui nous fait peur se puisse arrester, & que ce que nous esperons, nous puisse tromper. Il te faut donc bien examiner ton esperance & ta crainte : & quand toutes choses seront incertaines, donne-toy quelque allegement, & croy plustost ce que tu aimerois le mieux. Encore que la crainte ait plus d'opinion pour elle, toutesfois prends plustost de l'autre party, & celle de tourmenter ainsi ton esprit. Mets quelquesfois deuant tes yeux, que la plus grande partie des hommes se troublent d'effroy, & se met en alarme lors qu'il n'y a aucun mal, & qu'ils ne sont point certains qu'il y en doie aduenir. Pas-vn n'a resisté à soy-mesme, s'il commence vne fois à s'embrasler, & s'il ne veut s'enquerir si l'opinion de sa crainte est veritable. Il n'y a aucun qui die, L'auteur de ce bruit est vn menteur : ou, il l'a feint : ou, il l'a trop legerement creu. Nous donnons trop le-

Pour ne point contre-quarter ces legeres & fauces opinions.

Elles sont de plus grande efficacité pour nous troubler.

Ces apprehensions sont d'autant plus ridicules que le plus souuent elles n'ont aucun effect.

L'ame humaine se iette souuent en horribles troubles pour conceuoir des imaginations.

Si elle n'applique en icelles sa constance & sagesse, sa condition est tres-miserable.

gerement creu. Nous donnons trop de croyance aux rapporteurs. Nous tréblons aussi-tost pour les choses fausses, comme pour les veritables. Nous ne gardons aucune mesure: d'un petit doute nous en faisons vne grande peur. J'ay honte de parler ainsi avec toy, & de te vouloir rassurer avec des remedes si legers. Qu'un autre die, Parauanture cela n'aduendra point. Mais quant à toy, dis hardiment. Que m'en chaut-il encore qu'il aduienne? Le verray s'il aduendra. Ce sera peut-estre mon grand bien qu'il aduienne. Ceste mort portera grand honneur à ma vie. Le eiguë que beut Socrates, luy a donné ceste grande reputation qu'il a. Ostez de la main de Caton le poignard avec lequel il garda sa liberté, vous luy osterez la plus grande partie de sa gloire. Je mets trop de temps à t'exhorter, tu as plus de besoin d'aduertissement que d'exhortation. Je ne te meine pas loia de ta nature. Tu es nay pour bien sçauoir faire tout ce que ie dis: que cela te serue pour agrandir ton bien; & l'honorer d'auantage. Mais ie vay mettre fin à mon Epistre, apres que ie l'auray scellée de mon cachet, c'est à dire apres que ie luy auray commandé de te porter quelque belle & magnifique sentence. La folie entre tous ses maux a encor cestuy-cy, qu'elle commence tousiours de viure. Pense, que ceste parole signifie, (mon bon Lucilius,) & tu cognoistras combien est des-honneste l'inconstance & la legereté des hommes, qui iettent tous les iours de nouueaux fondemens de leur façon de viure, & qui conçoient des nouuelles esperances sur la fin de leur aage. Regarde-les bien l'un apres l'autre. Il se presentera deuant toy des vieillards que s'apprestent plus volontiers en ce temps-là à l'ambition, aux voyages des pays estrangers, aux trains de marchandise. Mais que peut-on voir de plus laid qu'un homme desia vieil qui ne face que commencer de viure? Je n'alleguerois point l'auteur de ceste belle parole, si elle n'estoit bien secrette, & si elle se voyoit entre les vulgaires sentences d'Epicure, lesquelles ie me suis permis & de louer, & de les rendre toutes miennes.

Quelle resolution doit prendre l'homme vertueux, ores mesme que ses apprehensions sortissent leur effect.

Vanité du monde depeinte au

EPISTRE XIV.

Qu'il s'est retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & mesmement des siens propres: qu'il employe tout son temps à l'estude, & qu'il ne pense qu'à bien de la postérité, par des enseignemens & admonitions salutaires qu'il met par escrit.

Quel soin nous deuons auoir de nostre corps.

IE confesse que nous aimons naturellement nostre corps. Je confesse que nous son mes comme ses tuteurs, que nous le deuons traicter doucement: mais ie nie pourtant que nous deuions nous rendre ses esclaves. Celuy qui veut seruir le corps, qui a trop de crainte que mal ne luy aduienne, qui ne traaille & ne fait rien que pour luy, se rendra suiet à trop de choses. Nous deuons nous porter en son endroit de telle façon, qu'on ne cognoisse pas que nous ne viuions que pour l'amour de luy, mais plustost comme si nous ne pouuions viure sans luy. Le trop grand amour que nous luy portons, nous trouble continuellement de peur & de frayeur, nous accable de peine & de soucis, & ne nous fait souffrir que honte. Celuy mesprise l'honneur, qui chérit son corps plus qu'il ne doit. Nous pouuons hardiment auoir soin de luy, mais à la charge que quand la raison le commandera, quand l'honneur & le foy promise le requerra, l'on le iette dans vn feu. Toutes-fois, tant qu'il nous sera possible, fuyons non seulement les dangers, mais

encor les incommoditez. Retirons-nous donc en quelque lieu d'assurance, & pensions apres comme nous pourrions retirer les choses que nous devons craindre: qui sont trois, si ie ne me trompe. Nous craignons la pauvreté, nous craignons les maladies, nous craignons le mal qui nous peut aduenir par la force & violence d'un plus grand que nous. De toutes ces trois choses rien ne nous estonne si fort, que ce dont nous sommes menassez par la puissance d'autrui. Car auant que cela aduienne, il mene un grand bruit, & vne grande tempeste: mais ces autres maux naturels, que j'ay dit, sçauoir est la pauvreté & les maladies, viennent tout doux sans donner aucun estonnement, ny à nos oreilles ny à nos yeux. L'autre traine avec soy vne grande brauade: elle est accompagnée d'armes, de feux, de chaines de fer, d'une grande suite de bestes sauages pour deuorer les entrailles des hommes. Fais estat qu'aupres de ceux-là tu ne verras que prisons, gibets, eschafaux, geines, crocs, hommes empalez par le milieu du corps, à qui la pointe d'un pieu sort par la bouche, les membres tirez à quatre cheuaux, vne robbe ointe & frottee de souffre, ou d'autres matieres, qui prennent facilement feu, & tels autres tourmens que la cruauté des hommes a peu imaginer, il ne se faut donc point esmerueiller si la crainte est si grande, d'une chose en laquelle nous voyons tant de diuersité de tourmens, & un appareil si espouventable. Car tout ainsi qu'un bourreau qui a mis plus grand nombre d'instrumens deuant les yeux d'un patient, le tourmente d'auantage, parce que tels qui eussent constamment souffert, sont vaincus du seul regard de tous les outils: pareillement des choses qui vainquent & abatent nostre courrage, celles aduancent le plus qui se peuuent monstrier à nos yeux. Ces pestes ne sont pas moins insupportables: j'entends la faim, la soif, le crachement des poulmons, & la fiéure qui nous brusle les entrailles: mais elles sont cachees, on ne les void point. Elles n'ont rien dont elles nous puissent menasser, ou presenter à nos yeux. Elles sont comme les grandes armées victorieuses, quand on les voyoit venir avec un si puissant appareil. Prenons doncques garde soigneusement de n'offencer personne. Mais quelquesfois c'est de tout un peuple que nous devons auoir peur: quelquesfois si c'est la coustume d'une cité que toutes choses presque passent par l'aduis d'un Senat, il faut craindre ceux qui ont plus d'autorité là-dedàs: quelquesfois des personnes seules, entre les mains desquelles tout le peuple a mis sa puissance souueraine sur le peuple mesmes. Et s'il y a trop de peine à gagner l'amitié de ceux-là, il suffira qu'ils ne soient point ennemis. Par ainsi un homme sage ne prouoquera iamais le courroux des grands seigneurs, ains tout au contraire il s'en donnera garde comme le marinier d'une forte tempeste. Quand tu allois en Sicile, tu passas la mer: le patron de nauire se monstrant peu sage, ne tint compte des menasses du vent d'Autan. C'est le vent qui tourmente plus ceste mer là, & qui engendre de plus grands orages. Il ne frappe pas le bord gauche, mais le costé qui s'approche plus pres de Charybde, où il enfle la mer de grandes vagues, & de tourbillons. Mais un autre patron plus sage s'enquiert avec ceux qui cognoissent les endroits du pays, quelle tempeste il y a sur la mer, quel signe on peut prendre des nuées: & s'esloignant de ces quartiers descriez à cause des gouffres qu'on y void, va chercher un autre chemin plus assuré. Le sage en doit faire de mesmes. Il doit s'esloigner d'une puissance qui luy pourroit nuire. Il la doit fuir, prenant garde toutesfois sur tout qu'on ne s'apperçoie point qu'il s'en vaille esloigner. Car vne partie de son assurance est qu'on ne cognoisse point ouuertement qu'il se vaille assurer contre les grands; parce que celuy qui fuit vne chose, la blasme

Comment nous pouuons esquier les choses redoutables.

Pour nous garantir de la plus importante des trois choses, redoutables à l'homme, qui est la violence d'un plus puissant que nous, il faut aduiser à n'offencer personne car

Le courroux des grands est dangereux à guist de celuy de la mer irritée.

Le sage prouoquent comparé au pilote bien aduisé.

allez. Il nous faut donc soigneusement aduifer comment nous pourrons estre assurez contre vn peuple. Premièrement, ne poursuyuons iamais vne chose dont il puisse aduenir contention entre les poursuyuans. En apres, n'ayons rien en nostre pouuoir de si grand, dont celuy qui nous guettera pour l'auoir, se puisse de beaucoup enrichir en le nous rauissant. Fay qu'il n'y ait point grand butin à prendre sur ton corps. Pas vn n'entreprint iamais d'espandre le sang humain pour l'amour du sang mesmes, ou fort peu de personnes. Il y a plus d'hommes qui comptent ce qu'ils peuuent gagner sur toy, que de ceux qui te bayssent. Vn volleur laisse passer volontiers vn homme nud : vn pauuré passe paisiblement par vn chemin assiegé & couuert de soldats. Bref, pour fuir ces gens-là, il se faut garder de trois choses, comme dit le vieil prouerbe, de la haine, de l'enuie & du mespris. La seule sagesse nous apprendra comme cela se peut faire. Il est bien difficile de suyure ce temperament. Il est à craindre que l'enuie & la peur ne nous mettent en mespris : & que, quand nous ferons semblant de ne vouloir pas estre mis sous les pieds, on ne cognoisse que nous le pouuons estre. La puissance que plusieurs ont eue de se faire craindre, a esté cause qu'ils sont tombez en crainte. Assurons-nous de tous costez. Il ne nous est pas moins dommageable d'estre mesprisé, que d'estre trop crainct & reueré. Il nous faut donc ietter entre les bras de la Philosophie. Ces lettres-là seruent comme de mettre pour la faire reuerer, non seulement aux bons, mais encor à ceux qui ne sont qu'un peu mauuais. Car l'éloquence & le bien-dire en public, & toutes autres choses qui peuuent faire suyure vn peuple, ont leurs contraires & ennemis. Mais la Philosophie qui est pleine de repos, & laquelle ne se mesle que de ses affaires, ne peut estre mesprisee de pas-vn : luy portans toutes les autres sciences, à l'opinion mesmes des meschans, beaucoup d'honneur & de respect. La meschanceté des hommes ne pourra iamais tant, il n'y aura iamais vne conspiration si grande contre la vertu, que le nom de la Philosophie ne soit saint & sacré, & qu'il ne soit venerable. Au surplus, il faut manier doucement & modestement la Philosophie. Et quoy ? diras-tu, te semble-il que Caton fust modeste en sa Philosophie, quand il vouloit par son opinion esteindre la guerre ciuile ? quand il se mettoit au milieu des armes de ces deux Princes furieux ? quand il reprenoit en mesme temps ces deux partis : dont l'un estoit bandé contre Pompee, & l'autre contre Cesar ? Quelqu'un pourroit demander iustement, si en ce temps-là, vn homme sage deuoit desirer d'auoir aucun maniere de la chose publique. Que veux-tu faire, Caton ? Il n'est plus question de la liberté publique, il y a long-temps qu'elle est mise sous les pieds : il n'est question que de voir qui demeurera maistre & seigneur de la chose publique, ou Cesar, ou Pompee. Qu'as-tu à faire de te mesler en ceste querelle ? Ta sagesse n'y peut de rien seruir. On veut choisir vn maistre : quel interest y as-tu lequel des deux vaincra ? Le meilleur ne demeurera pas vainqueur. Celuy qui sera vaincu, pourra estre le plus meschant : mais celuy qui vaincra, ne pourroit pas estre plus homme de bien. J'ay parlé du dernier office & deuoir, que fit Caton sur la fin. Mais les precedentes années ne souffroient point qu'un homme vertueux peust estre receu en part au pillage de la chose publique. Qu'a peu faire autre chose ce pauure Caton, que crier incessamment & perdre les paroles qu'il disoit, lors que le peuple maintenant le portoit leué sur ses mains, & qu'il luy couuroit le visage de crachats : lors qu'on le tiroit par force pour l'enuoyer en exil : ou quand on le iettoit hors du Senat pour le mener en prison ? Mais nous traiterons apres, si vn

Aussi faut-il quiter la furie d'un peu ple: le moyen est, de ne desirer rien de ce dont plusieurs debattent à qui l'aura. N'estre point somp tueux.

Fuir la haine l'enuie, & le mespris du monde.

Pour c'est effect il faut recourir à la Philosophie.

Comment il la faut manier.

Censures de quelques actions de Caton d'Vti que.

homme sage se doit hazarder de perdre la peine. Cependant, ie t'appelle deuant les Stoïques, qui estans chassés hors de leur république, se sont retirez pour enseigner comme on doit iustement viure, & pour ordonner des loix profitables aux hommes, hors de crainte d'estre offensez d'un plus puissant qu'eux. Vn homme sage ne troublera iamais les mœurs & les coustumes publiques: il n'atirera iamais vn peuple à soy par vne nouvelle façon de viure. Quoy donc? celuy qui suyura ce dessein, pourra-il au moins viure avec seureté? Le ne te puis nō plus promettre cela, qu'une bonne santé à celuy qui vit sobrement: & toutesfois la sobriété nous conserue la bonne santé. Quelques nauires se perdent dans le port: que penses-tu dōc qu'il leur puisse aduenir au milieu de la mer? O que le danger sera bien tousiours plus grand pour celuy qui se mesle de tant d'affaires, & qui meine tant d'entreprises: si celuy-mesme qui demeure oisif, & qui ne fait rien, à grand' peine encore est-il assure! Quelquesfois les personnes innocentes perissent. Qui peut nier cela? Mais les meschans plus souuēt. Celuy est bon maistre d'escrime qui ne se laisse toucher que sur ses armes. Finalement l'homme sage ne regarde qu'au commencement de toutes choses: il ne pense point à la fin. Les commencemens sont en nostre puissance, mais la fortune iuge des euenemens: au iugement de laquelle ie ne me veux point soubmettre. Ouy, mais elle apporte tousiours quelque tourment d'esprit & quelque aduersité. Le brigand n'est pas condamné dès l'heure qu'il fait le meurtre. Tu tends la main, afin que ie te donne quelque piece d'argent, comme i'ay de coustume. Ie veux remplir ta bourse de pieces d'or. Et puis que ie parle de l'or, appren comme l'usage & le fruit d'iceluy te pourra estre plus agreable. Celuy iouit des richesses mieux que nul autre, qui n'a aucun besoin de richesses. Tu me diras que ie dois nommer l'autheur de ceste sentence. Afin que tu cognoisses combien ie suis gracieux & honnête ie veux louer la vertu d'autruy. Elle est d'Epicure, ou de Metrodorus, ou de quelque autre de ceste boutique-là. Et que te sert-il de sçauoir qui a tenu ce propos? Il l'a dit pour seruir à tout le monde. Celuy qui a besoin des richesses, vit en perpetuelle crainte pour elles. Mais pas-vn ne peut iouir d'un bien qui luy donne peine, s'il est tousiours soigneux d'y en adiouster d'autres, s'il pense à les augmenter. Il en oublie l'usage, il est incessamment empesché d'ouïr ses comptes, il ne bouge des Cours à plaider: il fueillette à toutes heures ses liures de raisons: bref au lieu d'estre maistre, il n'est que procureur.

Comportés du sage durât les cōfusions publiques.

Celuy est le plus riche qui a moins besoin de richesses. Elles tiennent en cōtinuel le perplexité coluy qui en a besoin.

E P I S T R E X V.

Si le sage doit estre content de soy-mesme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il se puisse fier & prendre conseil.

C'Estoit la coustume des anciens, laquelle a esté gardée iusques au temps où ie vis, d'escrire au commencement des lettres, Si tu te portes bien, cela va bien? Il me semble donc que ie puis dire à bon droit, Si tu suis la Philosophie, cela va bien. Car en fin c'est se bien porter: sans cela nostre ame est malade: nostre corps mesmes, pour si grandes forces qu'il ait, ne peut estre puissant, que comme l'est vn furieux ou vn phrenetique. Aye donc tout premierement soing de la santé de ton ame: en second lieu, de celle du corps: laquelle ne te coustera guere, si tu te veux bien porter. Ce ne seroit que folie (Lucilius mon amy) à vn homme de lettres, &

Il faut preseruer les exercices de l'esprit à ceux du corps: car sans la Philosophie on ne se peut bien porter.

Quels exercices du corps il faut blâmer &

chose mal-seante à luy, d'employer le temps à faire exercice de ses bras, d'engrossir son col, & de renforcer les reins. Apres que tu te seras bien engraislé, que tes bras seront deuenus bien renforcez, tu n'auras iamais la force, ny la pesanteur d'un bœuf de haute graille. En outre la charge, & la grosseur du corps accable l'esprit, & le rend plus morne. Par ainsi referre, & estrain ton corps le plus que tu pourras, & mets ton esprit au large. Ceux qui prennent tant de soin & de peine, sentent beaucoup d'incommoditez: Premieremēt, par les exercices trop penibles, qui font perdre l'haleine, & la rendent si foible, qu'elle ne peut apres faire aucun effort, ou quelque autre exercice plus subtil. En lecond lieu, pour l'abondance des viandes, qui empesche la vigueur de l'esprit. Apres cela viennent des esclaves de tres-meschante vie, que nous prenons pour nous enseigner les exercices: gens occupez tousiours à l'huile & au vin, qui pensent auoir bien employé la iournee s'ils ont fort sué, & si au lieu de la sueur qu'ils ont renduë, ils peuuent avec vn gosier alteré aualer beaucoup de vin, aux despens de quelqu'un. Certainement c'est la vie

Quels louer.

d'un cardiaque, de ne faire que suer & boire. Il y a des exercices faciles, courts, qui recreent le corps en peu d'heure, & qui espargnent le temps, auquel il faut sur toutes choses penser: la course, le mouuement des mains avec des contrepoids: le sauter & leuer le corps en haut, ou le pousser & ietter au loing: ou celuy des prestres de Mars, qu'on appelloit Saliens: ou pour parler encore plus deshonnestement, le mouuement pareil à celuy des froullons, Choisi, celuy que tu voudrois de tous ceux-là: l'vsage te le rendra facile. Mais quoy que tu faces, laisse bien-toft celuy du corps, & reuiens à celuy de l'ame: exerce le & de nuit, & de iour: peu de travail nourrira cestuy-là: car ny le froid, ny le chaud ne pourront empescher c'est exercice, ny la vieillesse mesmes. Accoustume-toy à ce bien, qui se rend meilleur, tant plus nous deuenons vieux. Il ne te commande point pour cela, d'estre

Mais il faut soudain reuenir à ceux de l'ame.

Lesquels doiuent estre relâchez, pour relâcher l'esprit, non le desbander. Il est bñ aussi d'exercer la voix, & façonner ses contenances.

tousiours panché sur le liure, ou sur tes tablettes à escrire. Il faut donner quelque recreation à ton esprit, avec telle façon toutesfois, qu'il ne se desbande point du tout, mais qu'il se relâche vn peu. Le pourmenoir, où l'on a accoustumé de se faire porter en vne chaire à bras, secouë le corps, & n'empesche point l'estude. Tu peux lire, tu peux dicter, tu peux parler, tu peux escouter: toutes lesquelles choses le pourmenement n'empesche point que tu ne faces. Ne mesprise point aussi d'efforcer ta voix: laquelle ie te deffens de hausser par degrez, & par tons, & de la baisser apres. Et si tu veux sçauoir encore apres cela, comme tu deuras cheminer, tu en trouueras quelques vns, auxquels la faim à fait apprendre de nouueaux artifices. Tu trouueras quelqu'un, qui t'enseignera à moderer tes allures: qui prendra garde à ta bouche quand tu mangeras: & qui te voudra enseigner autant de choses, comme la douceur de ta patience permettra que son audace s'estende. Comment doncques deuras-tu faire? faudra-il que du beau premier coup tu te mettes à crier, & que ta voix commence par vn grand efforcement? La nature nous apprend de s'eschâuser peu à peu: comme ceux qui plaident, commencent avec vne parole accoustumee, & apres se mettent à crier à plein gosier. Pas-vn du commencement de son oraison n'implore la foy & l'aide des Quirites. Par ainsi comme l'impetuositè de ton esprit te le conseillera, commence maintenant d'vsar d'iniures contre les vices avec vne grande vehemence, maintenant plus doucement: comme la moderation de ta voix & de tes costez le pourront souffrir. Et apres que tu auras recouré ta voix, apres que tu l'auras reprise, fay qu'elle descède peu à peu, & qu'elle ne tombe pas tout d'un coup: qu'elle suyue la modestie, & le temperament de son maistre: & qu'elle ne se mette pas en fureur: comme celle d'un ignorant, ou d'un vilageois.

Car ce n'est point nostre dessein d'exerciter nostre voix: nous voulons qu'elle nous serue d'exercice. Vn peu d'argent pour le loyer que tu leur donneras, t'aura osté hors d'vne grande peine. Tu pourras apres recompenser leur bien-faict de quelque plus honneste present. Mais voicy vn beau precepte, que ie te veux enseigner. La vie d'vn fol est desagreable, pleine de frayeur, n'ayant sa pensee que sur l'aduenir. Qui est celuy (demanderas-tu) qui dit cela? C'est celuy, qui nous apprenoit ce que i'ay dit cy-dessus. Quelle vie doncques estimes-tu maintenant estre folle? Est-ce celle de Baba & d'ixion? Non, ce n'est pas ceste-là: c'est la nostre, qui sommes precipitez par vn desir auégulé sur des choses, qui ne font que nous porter dommage, & qui ne pourroient jamais nous saouler. Nous serions desia contents de ce que nous auions, si iamais aucune chose nous eust peu contenter: qui ne pensous iamais au plaisir que nous seririons de ne rien souhaitter. Combien seroit-il plus magnifique d'estre plein de contentement, & de ne dependre point de la fortune? Souuienne-toy en fin, Lucilius, des grands biens qui te sont aduenus. Apres que tu auras regardé combien il y a de personnes qui te precedent, aduise aussi combien il y en a qui marchent apres toy. Si tu veux estre recognoissant enuers les Dieux & enuers ta propre vie, pense combien il y a d'hommes, auxquels tu as mis le pied deuant. Qu'as-tu à faire des autres? Tu t'es deuançé toy-mesmes. Propose-toy quelque but, que tu ne puisses outre-passer, quand bien tu le voudrois. Quelque iour ces richesses trompeuses passeront, lesquelles semblent estre meilleures à ceux qui les esperent, qu'à ceux qui desia les ont acquises. Si elles estoient accompagnées d'aucune fermeté, elles nous eussent quelquesfois saoulez: mais elles ne font qu'exciter la soif de ceux qui les amassent, & les irriter par leur superbe appareil. Pourquoy iray-ie plustost impetrer de la fortune qu'elle me dōne ce que le hazard incertain du temps peut trainer avec soy, que d'obtenir de moy-mesme, que ie ne le demande point? Mais pourquoy ne me souuenant pas de la fragilité humaine, le demanderay ie? Assembleray-ie? Et sur quoy? Trauail sur trauail? Ie suis au dernier iour de ma vie: & si ce n'est pas le dernier, il n'en est toutesfois guere loing.

La vie humaine est pleine de miseres & de facheries: & le sage n'y trouue aucun contentement.

Les riches sont choses corruptibles, & tendent à honne insatiable. & s'occuper à la recherche d'icelles, c'est assembler trauail sur trauail,

EPISTRE XVI.

Qu'il ne faut pas reindre legerement nostre esprit dans les preceptes de la Philosophie, mais il l'en fait saouler & abreuuer de tout. Apres il dissout l'argument par lequel quelques vns vouloient soutenir, soit que toutes choses fussent gouvernees par le destin, comme les Stoiciens croyent, ou qu'elles aduinsent, sans raison & par aduenture, comme les Epicuriens enseignent, que la philosophie est inutile. En dernier lieu il expose vne tres-belle sentence d'Epicure, Quelle mesure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez.

IE scay bien que tu crois, Lucilius, qu'aucun ne peut heureusement ny assez passablement viure, sans l'estude de la Philosophie: & que la vie se rend du tout heureuse par la perfection de la sagesse: voire qu'elle est passable pour auoir seulement commencé de la suyure. Mais il te faut bien asseurer en l'opinion de ce que tu crois: il le faut grauer dans ton ame par vne continuelle pensee. Il y aura plus de peine à bien garder & suyure les honnestes resolutions que tu

On ne peut auoir aucun contentement en ceste vie sans l'estude de la Philosophie: & la volonté qu'on

vn a, se doit
renforcer par
vne constan-
te & ferme
resolution.

auras faictes, que non point à les faire. Il te faut perleuerer. Il faut donner coura-
ge à ton continuel estude iusqu'à ce que la volonte que tu as, soit passée & par-
uenue à vne ferme & parfaicte resolution. Par ainsi il ne t'est pas besoin d'em-
ployer enuers moy tant de sermens d'assurance, ny tant de longues paroles: car ie
cognois bien que tu as beaucoup profité. Je sçay d'où part ce que tu m'escriis. Ce
ne sont point propos feints ny desguisez. Toutesfois ie t'en diray ouuertement ce
qu'il m'en semble. I'ay desia bonne esperance de toy, mais non point encore vne
certaine assurance. Ie veux que tu sois en ceste mesme opinion que ie suis. Il ne
faut point que tu ayes si tost & si facilement ceste croyance de toy. Fouille dans
ton sein: espluche-toy de toutes parts: regarde-toy bien: & regarde sur tout, si tu

Description
de la vraye
Philosophie.

as plus apprins, ou en la philosophie, ou en ta façon de viure. La Philosophie n'est
pas vn artifice pour complaire au peuple, ou qu'on doiuë apprester pour l'osten-
tation. Elle ne consiste point en paroles, mais en effects. Elle n'est point inuentee
pour passer le iour tout entier en quelques plaisirs, ou pour se garder de se fascher
de l'oisiueté. Elle façonne l'ame, elle dispose la vie, elle gouverne nos actions, elle
enseigne ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut laisser. Mais avec le gouvernail qu'elle
tient en main, elle dresse le cours de la vie de ceux qui flottent comme incertains
de ce qu'ils doiuent faire. Bref, sans elle aucun ne vit en assurance. Il y a vne infi-
nité d'accidens qui suruiennent à toutes heures, qui ont besoin de conseil, lequel

Son vsage.

Elle nous af-
feure contre
tous acci-
dens qui sont
& de conseil,
& de fortune.

il faut aller demander à la Philosophie. Quelqu'vn me dira, Dequoy me peut ser-
uir la Philosophie, s'il y a vne destinee? Que me sert-elle, s'il y a vn Dieu qui gou-
uerne tout? Que sert-elle, si la fortune & le sort commande: Car les choses cer-
taines ne se peuuent changer, & l'on ne se peut armer contre les incertaines? si
Dieu a gaigné le deuant à mon conseil: s'il a arresté ce que ie dois faire: ou si la for-
tune ne donne aucune liberté au conseil que ie pourrois prendre. Quoy qu'vne de
ces choses-là soit vraye, ou que toutes le soient, Lucillius, il faut philosopher. Car
soit que les destinees nous tiennent attachez par loy inexorable, ou que Dieu
dispose de tout cest vniuers comme il luy plaît, ou que la fortune roule çà & là,
sans aucun ordre, & pousse à la fantasie les choses humaines, la Philosophie nous
doit tenir assurez. Elle nous exhortera d'obeyr volontairement à Dieu, de resister
vertueusement à la fortune: elle t'enseignera de suyure le vouloir diuin, & sup-
porter constamment les cas de fortune. Mais il ne se faut point ietter pour ceste
heure sur ceste question, qu'est-ce que nous deuous faire, si la prouidence com-
mande sur toutes choses, si la suite des destinees nous traine enchainé & liez
apres elle, ou si les cas inopinez & soudains de la fortune ont toute puillance sur
nous. Ie reuiens maintenant à ce point-icy, qui est de t'exhorter & t'admonester
de ne laisser point eschapper & refroidir cette belle chaleur de ton esprit. Retien-
là, afin que ce qui n'est qu'vne impetuosité, deuienne vne certaine habitude de ton
ame. Tu as ietté les yeux (si ie te cognois bien) dès le commencement de cette Epi-
stre, pour voir quel present elle t'apportoit: fouille-là bien, tu le trouueras. Ne t'es-
merueille point de la coustume de mon esprit. Ie suis encores liberal du bien d'au-
truy. Mais pourquoy ay-ie dit, d'autruy? Tout ce qui a esté sagement & bien dit
par qui que ce soit, est mien: par mesme raison ce qui a esté dit par Epicure: Si tu
vis selon ta nature, tu ne seras iamais pauvre: mais si tu veux suiure tes opinions,
tu ne seras iamais riche. Nature se contente de peu: l'opinion embrasse tout. Si on
mertoit dans ton sein tous les biens que plusieurs hommes riches ont possédé: si la
fortune t'esleuoit par dessus les felicitez de toutes autres personnes priuées: si elle
te couuroit d'or, te vestoit de pourpre, si elle te haussait à vne telle grandeur de ri-
cheses

Elle fournit
de preceptes
utile à la vie
humaine.

Pour viure
content il
faut suyure
Nature, non
point l'opi-
nion.
car.

chesses & de voluptez, que tu peusses pauer la terre de marbre : que tu n'eusses point seulement en ton pouuoir, mais encore que tu fusses contraint de marcher dessus les richesses, & les fouler aux pieds : si d'auantage tes maisons estoient ornées des statues, de peintures, & de tous les beaux ouurages que l'art a inuêtez pour la prodigalité des hommes : tout cela ne t'apprendroit que d'en desirer encor de plus grandes. Les desirs naturels ont quelque mesure : mais ceux qui naissent d'une faulx opinion ne trouuent aucune fin, à laquelle ils se puissent arrester. Car la faulxeté n'a point de bornes. Celuy qui va par vn chemin certain, en trouue la fin : mais l'égarément & le fouruoyement est sans mesure. Retire-toy doncques de ces vanités ; & quand tu voudras cognoistre si tes desirs sont naturels, ou aueuglez d'une sottise gloire, regarde s'ils se peuuent arrester à quelque chose certaine. Mais si apres estre allez fort loin, ils veulent encor passer plus auant, croy que ces desirs ne sont point naturels.

Les desirs naturels se renferment dans quelques bornes, mais non ceux qui sont d'opinions.

EPISTRE XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doine differer le temps de philosopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puisse porter aucune incommodité qu'au contraire, elle est commode à ceux qui veulent vrayment & d'un bon courage philosopher.

Reiette loïn de toy toutes ces choses-là, si tu es sage : ou plustost, si tu veux deuenir sage : cours d'une grande vitelle & de toute ta force à rendre ton ame bonne. S'il y a quelque affaire qui te retienne, depesche-le, ou quitte-le du tout. Les affaires de ma maison (ce dis-tu) me retardent. Je la veux disposer de telle sorte, qu'elle ne puisse point auoir faute d'argent, afin que la pauureté ne me soit point fascheuse, ou que ie ne sois fascheux à quelqu'un. Quand tu tiens ce propos, il semble que tu ne cognois pas la vertu & la grandeur de ce bien auquel tu penses tant. Tu vois bien en gros ce qu'il en est, & combien la philosophie est profitable : mais tu ne cognois point encores assez subtilement toutes ses parties, Tu ne sçais pas combien elle nous peut aider en tous lieux, & de quelle sorte (afin que i'vse des mots de Ciceron) elle nous donne secours aux choses plus grandes, & comme elle s'abaisse iusqu'aux plus petites. Croy-moy, appelle-la en ton conseil, elle te persuadera de ne t'asseoir point pour faire tes comptes aux gettôs. Ce que tu cherches doncques en retardant ainsi, c'est afin que tu n'ayes point occasion de craindre la pauureté. Que diras-tu s'il la faut souhaitter ? Les richesses ont donné empeschement à plusieurs de suiure la sagesse : mais la pauureté est deschargée de tout soin, elle est pleine de seureté. Si elle oyt sonner la trompette, elle sçait bien qu'on ne la cherche pas. Si elle oit crier au feu, elle cherche seulement quelque trou pour sortir, sans qu'elle soit en peine de rien sauuer. Ou s'il faut qu'elle se mette sur mer, les ports ne se remplissent point de bruit : ils ne sont pas importunez pour vne seule personne. Elle n'a point ceste grâde suite de seruiteurs apres elle, pour la nourriture desquels il faudroit desirer la fertilité des regions d'outre-mer. Il est facile de paistre peu de ventres bien enseignez, & qui ne desirent autre chose que d'estre emplis. Il ne couste gueres d'oster la faim : mais estre desgousté par trop de viandes couste beaucoup. La pauureté se contente de satisfaire à ses desirs les plus pressés. Qu'est-ce donc ? Pourquoy voudrois-tu refuser de la loger dans ta maison, veu que l'homme sage, pour si riche qu'il soit, prend plaisir de suiure sa façon de viure ? Si

L'appréhension de pauureté ne doit destourner l'homme de l'estude, & amour de sagesse : au contraire,

Les richesses y donnent souuent de l'empeschement.

& La pauureté a mesmes ses commoditez es temps incommodes.

Epistres de Seneque.

Les plus sages en font comme profession, & reconnoissent qu'elle leur est expediente. Folie du commun des hommes, qui veulent premierement acquérir ce qui leur est moins necessaire. L'extreme necessité ne doit pas mesme diuertir de la philosophie: car sa recompense est grande & singuliere. &

La recherche d'icelle ne diminue pas les moyens du sage, qui Trauailled'extreme indigence peut abregerses iours, luyuant l'vn des paradoxes Stoyiques: autrement

Il se contentera d'auoir dequoy se nourrir & vestir. Les biens que la sagesse donne, ne sont point corruptibles. mais

tu veux estre en liberte d'esprit, il faut que tu sois pauvre, ou que tu faces semblant de l'estre. On ne peut faire aucun estude profitable sans la sobriete, & la sobriete n'est autre chose qu'une pauvrete volontaire. Chasse donc au loin telles excuses: Ha ie n'ay point encores tout ce qu'il me faut: mais que j'aye amasse toute ceste somme, lors ie m'addonneray entierement à la Philosophie. Et toutesfois il n'y a rien qu'il faille plustost apprestre, que ce que tu mets en arriere, & que tu veux acquerir le dernier. C'est par là qu'il te faut commencer. Je veux au preallable assembler (ce dis-tu) quelque bien dont ie puisse viure. Appren aussi en mesme temps comme tu le dois assembler. Si quelque chose t'empesche de bien viure, rien ne t'empesche de bien mourir. Il ne faut point que la pauvrete nous retire de la Philosophie, non pas l'indigence mesme de toutes choses. Il faut que celuy qui la veut suiure, face estat d'endurer la faim qu'ont enduree quelques-vns qui ont esté assiegez. Et quelle autre recompense pouuoient-ils attendre d'auoir tant souffert, que de ne tomber point à la mercy du vainqueur? Mais de combien est plus grand le bien par le moyen duquel on nous promet vne perpetuelle liberte, de n'auoir iamais peur, ni des hommes, ni de Dieu? Et certainement on ne peut paruenir à cela qu'avec la faim. Les grades armees ont souffert necessité de toutes choses, ont vescu de racines d'herbes, & ont endure vne si grand' faim, qu'on auroit honte de le dire. Elles ont endure tout cela pour la conqueste d'un Royaume, & lequel (chose qui te doit plus faire esmerueiller) ils poursuiuoient pour antruy. Se trouuera-il aucun qui doie faire difficulte d'endurer la faim pour deliurer son ame des fureurs qui la tourmentent? Il ne faut point doncques penser plustost d'acquerir. Ou peut paruenir à la Philosophie sans faire prouision de viures pour le chemin. Vrayemēt c'est bien dit: apres que tu auras amassé tō saoul de bien, tu voudras lors acquerir la sagesse. Elle sera donc le dernier instrument de ta vie, ou comme vn surcroist & adioustement à icelle. Tout au contraire, si tu as quelque bien, mets toy incontinent à philosopher. Car cōment peux-tu sçauoir si tu en as desia plus qu'il ne t'en faut? Et si tu n'as rien, cherche la Philosophie plustost que toute autre chose. Ouy, mais j'auray faute de ce qui m'est necessaire. Premieremēt, rien ne te peut defaillir, d'autant que ce que nature demande est peu de chose, & que le sage s'accommode à la nature. Mais si quelque extreme necessité luy suruient, il est en sa puissance de sortir hors de ceste vie quand il voudra, & de n'estre plus ennuyé à soy-mesmes. Et si c'est quelque legere & petite infortune qui le puisse encore laisser viure, il le prendra en bonne part. Et sans se soucier plus qu'il ne sera besoin, il donnera à son ventre & à ses espales, ce qui leur sera besoin: & plein de toute asseurance & de ioye, se moquera des occupatiōs des riches, des chemins & des voyages de ceux qui courent apres les richesses: & dira, Pourquoi te remets tu en plus grande longueur? Attendras-tu que tes deniers ayēt encores gagné de plus grades vsures, ou le profit que tu peux faire sur la vente de ta marchandise, ou que quelque riche vieillard te face heritier, si tout maintenant tu te peux faire riche? La sagesse nous met incontinent en main des biens qu'elle donne à celuy à qui elle apprend de mespriser les richesses. Mais ces propos tombent sur quelques autres: car pour ton regard tu approches fort pres des plus riches. Change de bourse, tu as trop de bien. On trouuera dans toutes pochettes ce qui doit suffire. Je pouuois en cest endroit mettre fin à mon Epistre, si ie ne t'enseignoie vne mauuaise façon de faire. Il n'est permis à pas-vn de saluer les Roys des Parthes sans quelque present. Ie ne te puis dire à Dieu, sans te dōner quelque chose. Et que sera-ce? Ie l'emprunteray d'Epicure. Il y en a plusieurs qui pour auoir amassé beaucoup de richesses, n'ont

point pour cela mis fin à leur miseres : ce n'a esté qu'un changement. Je ne m'esmerueille point de cela : car le vice n'est point aux choses, il est en l'ame. Et le mesme vice qui nous faisoit trouuer la pauureté pesante, nous fait aussi trouuer les richesses fascheuses. Comme c'est tout vn que tu mettes coucher vn malade dans vn liêt de bois, ou dedans vn liêt doré : parce qu'en quelque part que tu le portes, il traîne avec soy sa maladie : pareillement il n'importe à vn esprit malade, qu'on le mette sur les richesses, ou sur la pauureté : son mal le suit par tout.

Les richesses de ce monde ne rabattent rien des miseres de l'homme,

EPISTRE XVIII.

Comment celuy qui s'est addonné à l'estude de la philosophie, se doit porter à quelques certains iours de l'année, esquels en toutes les villes les personnes pour recreeer leurs esprits, denient publiquement soles, ainsi qu'il se faisoit iadis à Rome au mois de Decembre, & aujourdhuy nous faisons durant quelques iours du mois de Feurier. D'auantage, il dit qu'il faut choisir quelques iours pour essayer comme nous pourrions souffrir la pauureté. Apres il met fin à sa lettre par vn dire d'Epicure, touchant le voisinage qu'il y a entre la cholere & la fureur.

C'Est au mois de Decembre principalement que la ville se fond en sueur. On permet toute sorte de dissolutions, de desbauches, & de folles despenses : on n'oit par tout que le bruit d'un grand appareil. Comme s'il y auoit aujourdhuy aucune difference entre les festes Saturnales & les iours ouurables. Il y en a si peu, qu'à mon aduis celuy qui disoit qu'anciennement il n'y auoit qu'un mois de Decembre, mais qu'aujourdhuy c'est toute l'année entière, ne se trompoit point. Si ie te tenois icy, ie discourrois volontiers avec toy, que c'est que tu penserois qu'on deust faire : s'il faudroit retrancher aucune chose de ceste coustume ordinaire, ou s'il nous seroit force de banqueter plus ioyeusement, & despoüiller nostre robbe longue, afin qu'il ne semblast pas que nous eussions en mespris les coustume de la ville. Car pour prendre plaisir les iours de ceste feste, j'ay changé de robbe, & fait ce qu'on n'auoit accoustumé de faire qu'aux temps les plus tristes & mal-heureux de nostre cité. Mais si ie te cognois bien, ie pense à mon aduis, que parlant comme arbitre, tu n'eusses pas voulu que nous eussions ressemblé du tout au commun vulgaire, ny que nous eussions voulu nous rendre du tout dissemblables à luy, sinon qu'il fust besoin de retenir la bride entieremēt ces iours-là à nostre ame, afin qu'elle seüle s'abstint des voluptez, lors que tout le peuple y est plongé. Elle prend vn tres certain signe de sa constâce, si elle ne va, ou si elle ne se laisse traîner aux delices & aux amorces de la dissolution. Elle est encore plus vertueuse d'estre seiche & sobre, quād tout le reste du peuple s'est enyuré, & qu'il red la gorge par les ruës. Cela est encor plus plein de modestie, de ne se bannir point de ces compagnies, de ne se faire point remarquer par dessus les autres, de ne se mesler parmy tous, & faire neantmoins toutes choses, mais non pas de la mesme façon qu'ils les font. Car on peut passer le iour de la feste, sans faire aucune dissolution. Au reste, il me plaist tellement d'essayer la fermeté de ton ame, que suiuant le commandement des plus grands hommes de ce monde, ie te commande aussi de prendre quelques iours, auxquels te contentant de fort peu de viande, & de la plus pauvre que tu pourras trouuer, & vestu d'une robe herissée, rude & pesante, tu puisses dire à toy-mesmes : Est-ce tout ce que ie craignois ! Il faut que l'ame estât ainsi en seureté s'appreste à cōbater

Quelle doit estre la vacation du sage durant les desbauches, & dissolutions publiques,

Il se peut lacher en certaines choses, mais se doit roidir en d'autres.

S'accorder aux compagnies, mais sans ambition particuliere, & avec choix. Moyens de supporter la pauureté.

les choses difficiles, & qu'au milieu des biens que fortune luy donnera, elle se rende constante, pour souffrir les aduersitez qu'elle luy pourroit esmouuoir. Le gendarme durant la paix court la lance sans voir l'ennemy, ruë la barre & le pal, & se lasse apres vn trauail inutile, afin qu'il puisse prendre ceste peine quand il sera besoin. Celuy que tu voudras ne s'estonner point en quelque affaire, il le faut exercer auparauant. C'est ce qu'ont fait ceux qui contre-faisans tous les mois la pauureté, sont presque deuenus pauvres, afin qu'il n'eussent iamais plus crainte de ce qu'ils auoient appris auparauant. Ne pense pas donc maintenant que ie te vueilles ramener à vn petit souper, ou aux armoires des pauvres gens, & à toutes autres choses, où la superfluité des richesses, quand elle est trop saoulle, prend plaisir à se delasser. Il faut que ce soit vn vray liët de mendiant, vne haire, & vn pain bis & fascheux à manger. Pren ceste patience trois iours, & quatre avec, & encores quelquesfois d'auantage, afin que ce ne soit point vn passe-temps, mais vne experience. Groy moy, Lucilius, qu'alors tu sauteras d'aïse, quand tu te feras saoulé pour deux grands blancs de viande. Tu cognoistras que pour manger ton saoul, tu n'as que faire de la fortune. Car quand elle seroit bien courroucée contre nous, elle nous bailleroit ce qui peut suffire pour nous saouler. Il ne faut point que pour cela tu ayes opinion d'auoir fait beaucoup pour toy : car tu ne feras que ce qu'une milliaice desclaues, & vne milliaice de pauvres ont fait. Toutesfois, tu te peux prifer d'une chose, que tu le feras sans estre forcé. Il te sera aussi facile de souffrir cela tousiours, que de l'essayer quelquesfois. Exerçons-nous comme au pal. Et afin que la pauureté ne nous puisse prendre au despourueu, faisons qu'elle nous soit familiere. Nous serons riches avec plus d'assurance, si nous pouuons apprendre que ce ne soit point chose fascheuse d'estre pauure. Ce maistre de la volupté Epicurus, auoit certains iours auxquels il chassoit la faim avec vn mauuais traitement, pour voir s'il defailloit quelque chose à vne pleine & parfaite volupté : ou combien il y en defailloit : & si cela meritoit que quelqu'un y employast beaucoup de peine. Certainement il dit cela aux Epistres qu'il escriuoit à Polyenus, au temps que Charinus estoit preteur. Et se vantoit ne manger point pour vn sol de viande à son repas : & que Metrodorus, qui n'auoit point encor tant profité que luy, despendoit bien le sol tout entier. Penses-tu que viuant de ceste façon on se puisse pas saouler ? C'est plustost vne grande volupté. Ce n'est pas comme vne volupté legere qui passe bien tost, ou qui nous puisse eschapper, & laquelle il faille souuent renouveler. C'est vne volupté certaine & perdurable. Non pas que ce soit grand plaisir de boire de l'eau, & de manger de la bouïllie, ou vne piece de pain d'orge : mais c'est vn grand plaisir de pouuoir tirer du plaisir d'un tel subiect, & de s'estre reduit à vn tel estat, que la plus meschante fortune du monde ne pourroit le nous raur. La nourriture des prisons est encor plus abondante que cela : mais quand on a mis à part ceux qui sont condamnez à perdre la vie, celuy qui les doit executer, ne les nourrit pas ce iour-là si chichement. Mais de combien est plus grande la vertu de couragé de se rendre de soy-mesmes au point que ceux qui sont reduits en vne extremité ne doiuent pas craindre ? C'est aller au deuant des armes de la fortune. Commence donc, mon amy Lucilius, de suiure la coustume de ceux-là, & choisi quelques iours auxquels tu te retireras de tes affaires, & t'accoustumeras à te contenter de fort peu. Commence de te rendre familier à la pauureté.

Il faut peu pour rassasier le sobre.

Et vaut mieux l'estre volontairement.

Voiez Vegece, liu. i. chap. xi. liu. ij. ch. xij. A l'exemple d'Epicure, grand maistre neantmoins de volupté.

*Courage, mon amy, mesprise la richesse.
Rends-toy digne de Dieu avec ta sagesse.*

3. Encid.

Il n'y a autre personne qui soit digne de Dieu, que celuy qui a mesprisé les richesses: la iouissance desquelles ie ne te veux pas interdire, mais ie te veux apprendre de les sçauoir posséder sans aucune crainte. Ce que tu pourras faire par ce seul moyé, si tu te persuades que tu puisses viure sans elles, & si tu les regardes cōme chose qui te peut laisser. Mais il est desia temps de plier ma lettre. Paye moy premiere-ment (diras-tu) ce que tu me dois. Le te bailleray vne descharge sur Epicure: il payera pour moy. Vne trop grande cholere, se conuertit en fureur. Il te sera force de le sçauoir, quand tu auras vn seruiteur & vn ennemy. Ceste passion s'allume contre toutes sortes de personnes: elle s'engendre aussi bien d'amour cōme de haine: & aussi tost entre les passe-temps & les ieux, comme entre les choses serieuses. Il ne faut point considerer si elle prend sa naissance de quelque grande occasion, mais sur l'ame de qui elle tombe. Il en est ainsi du feu: il n'importe combien il est grand, mais en quel lieu il est ietté. Car les choses dures & massiues ne se peuuent allumer pour si grand que le feu soit: au contraire, les matieres seches & faciles à s'embrancher, nourrissent vne petite bluette de feu, iusqu'à ce qu'elles s'embranchent du tout. Il n'est aussi rien plus certain, Lucilius, que l'issuë d'une grande cholere, c'est la fureur: c'est pourquoy il faut fuyr la cholere, non seulement pour estre estimé modeste, mais pour nostre santé.

Expedient utile pour vrayement mesprimer les richesses, & les posseder deuëment.

Quelle conuenance il y a entre la cholere excessive & la fureur,

La modestie & la santé mesme requierent que on fuye telle cholere,

EPISTRE XIII.

Il veut persuader à Lucilius, qu'il ne se retire pas à la solitude ni à cachettes, mais que reietant tous ennuis, & les siltres d'honneur pleins de vanité, il suiue le repos d'esprit.

IE me resioüis infiniement toutes les fois que ie reçois de tes lettres, parce qu'elles me remplissent d'une belle esperance: elles ne promettent point deormais simplement pour toy, mais elles entrent en plegement. Le te prie donc de continuer ainsi. Car de quelle meilleure chose puis-ie prier mon amy, que de celle pour laquelle ie voudrois faire prieres aux Dieux pour luy? Retire-toy de toutes ces occupations, & si tu ne peux de bon gré, arrache-t'en par force. Nous auons assez despëdu de temps, oommençons en nostre vieillesse d'amasser nos hardes. Cela peut-il estre suiet à l'enuie? Nous auons tousiours vesçu sur mer, venons mourir au port. Le ne te voudrois pas pourtant conseiller de vouloir acquerir aucune reputation de t'estre retiré au repos: dequoy tu ne te dois ni trop vanter, ni trop cacher. Car ie ne te chasseray pas si loin, que blasmant la fureur des hommes, ie voulusse que tu cherchasses quelque cachette pour te couvrir & pour estre oublié de tout le monde. Fais en sorte que ton repos ne soit point trop remarqué: il suffit qu'il paroisse. Puis apres, ceux qui sont encore en leur entier, & qui se gouvernent par leur propre conseil, prendront garde à cela, s'ils veulent passer leur vie à l'obscur, & sans faire parler d'eux: car deormais tu ne le pourrois faire. La grandeur de ton esprit, l'elegance de tes escripts, les amitez que tu as acquises avec les plus grands & les plus nobles, t'ont fait desia cognoistre à tout le mode. Tu es si cogneu d'un chacun, qu'encor que tu voulusses aller plonger & cacher au bout du mode, toutes fois les belles choses

Il se faut même a force arracher du tracas de ce monde, pour iouyr de quelque repos, & viure sans enuie. En forte neantmoins qu'il soit trop affecté.

que tu as faictes par cy-deuant, te rendroient assez renommé: tu ne peux estre surprins d'aucune obscurité, en quelque lieu que tu vueilles fuyr. Ceste grande clarté que tu as gagnée par le passé, te suiura par tout. Tu peux mettre ton esprit en repos: tu te peux retirer, sans que pas-vn t'en porte enuie, sans aucū regret & ennuy de tō esprit. Car qu'est-ce que tu laisseras apres toy, à quoy tu puisses auoir regret? Seront-ce ceux qui se sont mis sous ta prote&tiō & deffense? pas vn desquels ne te suit pour respect qu'il te porte, mais pour tirer quelque bien de toy. Seront-ce tes amis? on cherchoit anciennement les amitez, & maintenant la proye. Les personnes vieilles qui se verront abandonnees, changeront-elles leurs testamens? Ceux qui auoient accoustumé de te venir saluër tous les matins, iront-ils à vne autre porte? Tu ne peux point acquerir ce grand bien qu'il ne te couste cher. Choisi seulement si tu aimes mieux t'abandonner toy-mesmes, que quelque partie de ton biō.

Le but des humains, est leur profit & auancement particulier.

Les hōneurs & dignitez publiques sont extrêmement cōtraires au repos de l'esprit.

&
L'ambitiō & conuoiſe n'a ny commencement ny fin en ſcs deſirs.

Et qui pis est subiecte à l'enuie d'autrui.

Plus l'homme iouye de prosperité, plus il est assailly de crainte.

Apophthegme de Mecenas sur ce propos.

Pleust aux Dieux que tu eusses peu enuieillir dans la mesme fortune de tes maieurs, & que ta felicité ne t'eust point esseué si haut. Mais vn soudain bon-heur, les charges publiques, & le gouuernemēt des prouinces, & tout ce que ces grandeurs promettent, t'ont ietté loin de la veuē d'vne vie heureuse & salutaire. Tu auras encor des dignitez plus grandes, qui naistront les vnes apres les autres. Quelle fin prendra cela? Qu'attens-tu? Que tu n'ayes plus en ton pouuoir ce que tu desireras trop tard? Tu ne trouueras iamais le temps à propos. Telle que nous disons estre la liaison & l'ordre des causes, avec lesquelles les destinees sont attachez: telle est celle des cupiditez: l'vne naist de la fin de l'autre. Tu es plongé en vne telle condition de vie, qu'elle ne mettra iamais fin, ni à tes miseres, ni à ta seruitude. Retire ta teste hors de ce ioug. Il vaut beaucoup mieux la laisser couper vne bōne fois, que de sentir tousiours ceste pesanteur. Si tu te peux remettre en ta raison priuee, ie confesse que toutes choses te seront plus petites, mais elles ne te contenteront que trop: au lieu que maintenant vne infinité de biens, venus & portez de toutes parts, ne te peuuent saouler. Mais que dois-tu plus desirer, ou bien de te saouler en ta paureté, ou de mourir de faim avec vne si grande abondance de biens? La riche se desire tousiours dauantage, & si est-elle suiette au desir & à l'enuie d'autrui. Pendant que tu ne seras iamais content en toy-mesmes, les autres ne le seront iamais de toy. Mais comment en pourray-ie fortir? (diras-tu) par quelque moyen que ce soit. Souuienne toy en combien de hazard tu t'es mis pour amasser des richesses, combien de choses penibles tu as entreprises pour l'hōneur. Il faut aussi, oser entreprendre quelque chose pour la tràquillité & pour le repos de l'ame: ou bien il faut faire estat d'enuieillir avec le soin de l'administration & du gouuernement des prouinces, & dans le tumulte des offices & charges de la cité, & sentir ordinairement des nouvelles tēpestes, que nulle modestie, ou nul repos de la vie ne peut euitter. Car dequoy te sert-il que tu te vueilles mettre en repos? Ta fortune ne le permet point. Et que sera-ce, si tu la laisses encor croistre d'auantage? tant plus elle s'approchera du bon-heur, tant plus elle s'approchera aussi de la crainte. Ie te veux à ce propos raconter ce que Mecenas disoit. Il nous apprenoit la verité au milieu de la gehenne qu'il souffroit: La hauteſſe mesme tonne, & traîne espouuātément aupres des choses hautes. Si tu me demandes en quel liure il dit cela, c'est en celuy qui est intitulé Prometheus. Il a voulu dire qu'elle tient les choses hautes en effroy. Y a-il puissance & grandeur aucune, que tu voulusses tant estimer, pour tenir apres vn tel langage d'yrongne? C'estoit vn homme d'vn bel esprit, qui eust serui d'vn grand exemple d'eloquence aux Romains, si ses richesses ne l'eussent effeminé: ou pour mieux dire; si elles ne l'eussent chastré. Tu feras vne pareille fin, si tu ne plies

voile, & si tu ne te retires en terre ferme comme il voulut faire, mais trop tard. Le pouuois avec ceste sentence de Mecenas payer & compenfer ce que ie dois. Mais, ou ie ne te cognois pas bien, ou tu feras difficulté de receuoir ce que ie te dois en deniers tous neufs, encore qu'ils soient fort bons. Et puis qu'il en va ainsi, il faut que l'emprunte à interest, de la vieille monnoye d'Epicurus: Il faut plustost regarder avec qui tu mangeras & boiras, que ce que tu boiras & mangeras. Car de manger tout seul sans la compagnie d'un amy, c'est la vie d'un lyon & d'un loup. Cela te peut aduenir, que tu ne te sois retiré: ou bien tu n'auras aucun autre à table, que ceux que ton contreroleur aura choisis d'entre ceux quite viennét salüer tous les iours. Certainement celuy se tröpe bien, qui cherche vn amy en sa basse-court, & qui pense s'asseurer de sa fidelité par la table. Vn homme empesché en tant d'affaires, & assiegé de ses richesses, ne peut auoir vn malheur plus grand que d'estimer que ceux-là soient ses amis, desquels il ne l'est pas: & de penser que ses bien-faiçts luy peussent acquerir des amis: veu qu'il y a des personnes qui hayssent d'auantage, lors qu'ils sont plus redeuables. Peu d'argent presté fait bien vn debteur: mais vne grande somme le rend ennemy. Que seroit cecy? les bien-faiçts n'acquerent-ils point d'amitez? Ouy, il vous en acquierent, si vous auez bien peu choisir ceux à qui vous le deuiez donner, & s'ils ont esté bien employez, & non point espandus à l'aduanture. Par ainsi pendant que tu commences d'estre en ton bon sens, fers-toy de ce conseil des sages: Qu'il faut plustost regarder qui est celuy qui receura, que non pas ce qu'il aura recen.

Resipience trop tardius est vne double gehenne.

Deuant que boire & manger, il faut aduiser en quelle compagnie. Quel estat il faut faire de tous ces beaux amis de table. Prester argent, c'est faire bien soucy d'un amy vn ennemy.

Il conuient regarder à qui l'on fait bien.

EPISTRE XX.

Qu'il faut philosopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui vouldra suivre à bon escient la philosophie, doit rechercher la pauureté.

SI tu te portes bien, & si tu t'estimes digne de pouuoir estre quelque iour tout à stoy, j'en suis tres-aise. Ce me seroit beaucoup d'honneur si ie te pouuois retirer du lieu où tu es, agité de tant de tempestes, sans esperance d'en pouuoir sortir. Sur tout ie te prie, Lucilius, ie t'en admōeste, que tu mettes la philosophie le plus profondement que tu pourras dedans ton esprit: & que tu faces experience de ce que ru auras profité, non point par ton langage, ou par tes escrits, mais par la constance de ton ame, & par le retranchement de tes desirs. Fay cognoistre avec effects que tes paroles sont vrayes. L'intention est autre de ceux qui declament, & qui pourfuyuent d'acquerir de l'honneur à l'opinion d'une grande assemblée qui les oit, & autre de ceux qui par diuerfes sortes de disputes, & par des argumens trouffez legerement, retiennent les oreilles des ieunes hommes pleins de loisir. La Philosophie nous apprend à faire, & non point à parler. Elle requiert que chacun choisisse vne regle & vne loy pour viure: que sa vie ne soit point dissemblable à son dire: & que sans aucune contrariété en ses actions, elle soit tousiours d'une mesme couleur. C'est l'exercice le plus grand, & le plus beau de la sagesse, & la marque par où elle se peut mieux faire cognoistre, quand l'homme sage est en tout & par tout semblable & pareil à soy. Mais qui pourra gagner ce point-là: peu de personnes: toutesfois quelques-vns le feront. Cela est bien difficile: ie ne dis pas pourtant qu'un homme aille tousiours d'un mesme pas, pourueu qu'il aille par vn mesme chemin. Pren garde donc si ton accoustremēt respond aux

L'un des principaux profits qu'on tire de la philosophie, c'est le retranchement de ses desirs. Le faire & le dire du philosophe n'est qu'un.

Vsage de la philosophie. &

La marque d'icelle, qui se trouue en peu de personnes.

meubles de ta maison : si tu es liberal enuers toy, & chiche enuers les tiens : si tu fais maigre chere à table, & basts trop somptueusement. Choisis en fin vne façon de viure, sur laquelle tu compasseras toute ta vie. Quelques-vns vivent chichement dans leurs maisons, & sont les grands, & les magnifiques par les ruës. Ceste diuersité est vicieuse : c'est le signe d'un esprit inconstant, & qui n'est point bien arresté. Encore te veux-je dire d'où vient ceste legereté, & ceste dissimilitude de faicts & de conseils. Pas-vn ne fait estat certain comme il veut viure : & s'il le fait, il n'y perseuere point, il passe plus outre. Il ne change point seulement d'aduis, ains retourne prendre, & reuiet à la façon de viure qu'il auoit delaissee & blasmee auparavant. Mais pour ne parler point des anciennes définitions de sagesse, & pour dire toute la façon comme on doit viure, ie me contenteray de cecy. Qu'est-ce que sagesse? C'est vouloir tousiours vne mesme chose, & reietter tousiours vne mesme chose: Encore que ie n'y se point de ceste petite exception, Pourueu que ce que tu desires soit iuste & raisonnable. Vne chose ne pourroit pas tousiours plaire, si elle n'estoit iuste & raisonnable. Les hommes donc ne scauent jamais ce qu'ils veulent, sinon sur le point mesmes qu'ils le veulent. Bref, il n'y a pas-vn qui se soit resolu de ce qu'il doit vouloir, & de ce qu'il ne doit point vouloir. Ils changent de iugemēt tous les iours, & le tournent en actions contraires. Et encor y en a-il, qui passent toute leur vie comme par ieu. Continuë donc ce que tu as commencé. Car peut-estre seras-tu conduit au plus haut, ou à tout le moins à ce degré, que tu seras tout seul, qui cognoistras que ce n'est point le plus haut. Que deuiendra, dis-tu, ceste grande troupe de ceux qui me sont amis & familiers? Toute cette troupe-là se nourrira elle-mesmes, quand tu ne la nourriras plus: ou tu apprendras par le moyen de la pauureté ce que tu ne peux apprendre de toy-mesme. Elle retiendra les vrais & fidelles amis : & ceux qui suiuoient plustost quelque autre chose que toy, se retireront. Ne dois-tu pas aimer la pauureté, quand ce ne seroit que pour ce regard-là, qu'elle te fera cognoistre ceux de qui tu es aimé? Hé quand viendra ce iour, que pas vn ne mentira pour te faire honneur? Iette donc là dessus toutes tes pensees : n'aye autre soin, autre desir que cestuy-là. Quitte tous les autres vœux & prieres que tu fais à Dieu, & contente-toy de toy-mesmes, & des biens qui peuuent naistre de toy. Quelle felicité te peut aduenir, qui s'aprouche le plus de Dieu? Retrâche-toy dans vn petit bien d'où tu ne puisses jamais estre chassé: & pour te persuader à cela plus volontiers, tu te pourras seruir du tribut de mon Epistre, que ie te vay payer tout à cest' heure. Et encore que tu m'en portes enuie, Epicurus le payera pour moy de bon cœur. Croy-moy, tes paroles me sembleront plus belles & plus magnifiques dans vn meschant liçt, & sous vn simple accoustrement de gros drap. Car cela ne se dira point seulement, il se prouuera par effect. Certainement i'apprens mieux ce que dit nostre Demetrius, quand ie le voy couché tout nud sur vne paillasse: car adonc il n'est point precepteur de la verité : il en est le tesmoing. Et quoy? ne sera-il pas loisible de mespriser les richesses que nous auons chez nous? Mais pourquoy ne nous seroit-il permis? l'estime cely estre homme de grand cœur, qui les ayant longuement veües & admirees estenduës à l'entour de soy, se rit quelles soient venues deuers luy, & qui a ouy plustost dire qu'elles fussent siennes, qu'il ne le sceut. C'est vn grand bien de ne pouuoit estre corrompu par la familiarité des richesses. Cely est homme de grand cœur, qui est pauure au milieu de ses richesses: toutesfois il viuroit en plus grande seureté, s'il n'auoit point du tout. Ie ne scay (diras-tu) comment cestuy-là pourra souffrir la pauureté, s'il y est iuc fois tombé.

Marque diuerse & vicieuse, d'un esprit inconstant & leger, dont les faicts ne respondēt point aux paroles,

Definition de sagesse.

Qui veut philosopher à bon escient doit suiure la pauureté.

Par elle nous recognoissons nos amis.

Les paroles d'un pauvre sage sont mieux recueillies que celles d'un riche. Le mespris des richesses est signe d'un grand courage: mais encor vaudroit-il mieux n'en auoir point du tout.

car

Et moy qui annonce la doctrine d'Epicure, ie ne sçay si ce pauvre vouldroit mespri-
 ses les richesses, quand il les auroit vne fois goustées. C'est pourquoy il faut plu-
 tost considerer l'intention de l'un & de l'autre: & prendre garde si cestuy-cy prend
 plaisir à la pauureté, & si cestuy-là se desplaist aux richesses. Autrement & le cou-
 cher sur le foarre, & porter la robe d'un drap grossier, sont marques fort legeres d'un
 ne bonne volonté: sinon qu'on cognoisse, que quelqu'un ne souffre point cela par
 necessité, mais parce qu'il aime mieux viure ainsi. Au demeurant, c'est signe d'une
 grande vertu, de ne se hastier point d'y courir, comme à vne vie meilleure, mais de
 s'apprester comme à des choses plus faciles. Certainement, Lucilius, elles ne
 sont point seulement faciles: mais quand, apres y auoir longuement pensé, tu y ar-
 riueras, elles te seront agreables. Car tu y trouueras vne grande assurance, sans la-
 quelle il n'y a rien qui nous puisse plaire. Le iuge dont estre necessaire ce que ie t'ay
 escrit, que plusieurs grands personages ont fait souuëtesfois, d'entre-mesler quel-
 ques iours, ausquels auec vne pauureté contrefaite, nous puissions nous exercer à
 la vraye. Ce qu'il nous faut plustost entreprendre, parce que nous sommes trop plongez
 en delices, & que nous estimons toutes choses aigres & difficiles. Il vaut mieux
 esueillee nostre ame de son sommeil. Il luy faut tirer l'oreille: il luy faut faie voir
 ce que la nature nous a ordonné, est de petite valeur. Aucun ne peut naistre riche:
 tous ceux qui viennent à la lumiere de ce monde, sont condamnés à se contenter
 d'un peu de lait, & de petits langes. Et toutesfois n'ayans que ces commencemens-
 là, les Royaumes entiers ne nous peuuent apres contenter.

Il y a dan-
 ger que les
 ayant vne
 fois goustées
 on n'en soit
 alleché.

On ne peut
 bien reco-
 gnoistre vne
 bonne vo-
 lonté par
 marques ex-
 terieures.
 La pauure-
 té est non
 seulement
 facile à sup-
 porter mais
 agreable.
 Pource
 qu'elle nous
 empêche
 d'estre en-
 uieux par
 autruy.
 Moyen de
 s'y disposer.
 La conside-
 ration de
 nostre nais-
 sance nous y
 doit ache-
 miner.

E P I S T R E X X I.

*Ceux ne doiuent pas craindre de n'estre point cogneus des hommes, qui ayans laissé les
 beaux titres d'honneur se sont jettez entre les bras de la Philosophie. Car vne belle renommée
 & vne gloire qui dureva à la posterité, ne se peut mieux acquerir que par les escrits, & par
 la familiarité des hommes sçauans.*

Penses-tu n'auoir affaire qu'avec les choses que tu m'auois escrites? Le plus
 grand affaire que tu as, c'est avec toy-mesmes. Il n'y a rien qui te soit plus
 ennuyeux que toy: tu ne sçais que tu veux: tu cognois mieux les choses honnestes
 que tu ne les suys. Tu vois bien où gist la felicité, mais tu n'oses point l'aller trou-
 uer. Ie te veux apprendre ce qui t'en garde, puis que tu te soucies si peu de le co-
 gnoistre. Tu as opinion que ce qu'il te faut quitter, soit quelque grand cas. Et
 quand tu te veux resoudre de suyure ceste sèureté, à laquelle tu dois passer, la lueur
 & la splendeur de la vie, que tu veux quitter, te retient, comme si tu deuois choisir
 en quelques lieux sales & obscurs. Tu te trompes, Lucilius: c'est de ceste façon de
 vie qu'on monte à l'autre. Autant qu'il y a de difference entre la clarté & la lumie-
 re: veu que la lumiere a vne certaine origine propre à elle-mesme, & que la clarté
 reluit par autruy: autant y en a-il entre cette vie & l'autre. A l'une, parce qu'elle
 est frappée d'une clarté estrangere, si quelqu'un se met au deuant, il luy engen-
 dera vne ombre espaisse: mais l'autre est reluisante par sa propre lumiere. Tes étu-
 des te rendront illustre & renommé. Ie te rapporteray vn exemple d'Epicure, quand
 il escriuoit à Idomeneus, le voulant retirer de la vie pleine de grandeurs, & d'hon-

La grande
 estime que
 nous faisons
 des commo-
 ditez de
 ceste vie,
 nous y tient
 seulement
 attachés,
 que nous en
 negligons
 l'estude de
 vertu.

qui
 Neantmoins
 apprend le
 moyen de
 paruenir à la
 felicité eter-
 nelle, & read
 l'homme
 immortel.
 Exemple en
 Idomeneus.

neur qu'il suiuoit, pour le ramener au chemin d'une vraye & asseurée gloire : maniant lors avec vne grande puissance & seuerité les plus importants affaires d'estat : Si tu es, dit-il, ambitieux de gloire, mes Epistres te feront plus cognoistre, que ne feront tous ces hōneurs que tu prises, & par lesquels tu te vois prié. Dy-moy donc s'il a menty ? qui auroit cognoissance d'Idomeneus, si Epicure n'en eust parlé dans ses lettres ? Vn oubly profond tient enseuelis ces grands Seigneurs & Satrapes, & ce Roy mesmes duquel Idomeneus prenoit sa grandeur. Les Epistres de Ciceron ne permettront iamais que le nom d'Atticus se perde. Il ne luy eust rien serui d'auoir Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-nepueu: entre tant de noms honorables, il ne se parleroit plus du sien, si Ciceron ne l'eust fait cognoistre. Vne longue-suitte d'années tombera dessus nous. Peu de beaux esprits leuont haut la teste: & quelques-vns auant que se perdre dans le silence, resisteront loquement, & se defendront contre l'oubly. Je te promets, Lucilius, ce qu'Epicure auoit promis à ce sien amy. Je seray agreable à la posterité. Je pourray trainer avec moy des noms, qui viuront longuement. Nostre Virgile promet à deux vne vie eternelle, & leur a tenu promesse.

Dont la memoire seroit esteinte, sans les Epistres d'Epicure. & En Atticus immortalisé par les Epistres de Ciceron.

*O vous deux bien-heureux, si mes vers ont pouuoir,
Nul iour vostre memoire esteinte pourra voir,
Tant que de Capitol cette roche esleuée
Logera les nepueux & la race d'Enée:
Et tandis qu'on verra que le pere Romain,
De ce monde vainqueur, aura l'Empire en main.*

9. *Aceid.*

Tous ceux qui se sont agrandis par la faueur de fortune, ou qui ont esté membres & comme parties de la puissance d'autruy, leur credit a duré & leur maison a esté frequentée, tant qu'ils ont vescu: mais apres eux leur memoire a bien tost pris fin. L'honneur des beaux esprits croist tousiours: on ne fait point seulement cas d'eux: mais tout ce qui est attaché à leur memoire, est bien receu. Or afin qu'Idomeneus ne soit couché pour-neant dans ma lettre, luy-mesme le payera de sa bourse. Epicurus luy escriuit cette sentence remarquable, par laquelle il l'exhortoit de rendre riche Pythocles, par vn chemin qui ne fust ny ordinaire, ny incertain: Si tu veux faire (dit-il) riche Pythocles, il ne luy faut rien adiouster à ses richesses, mais plustost retrancher ses ambitions. Cette sentence est trop claire pour auoir besoin d'interpretation: & si bien dite, qu'il ne la faut pas expliquer. Je t'aduertis seulement de ce point, que tu ne penfes pas que cela soit dit pour les seules richesses: elle aura puissance sur tout ce que tu la voudras appliquer. Si tu veux iétre Pythocles honorable, il ne faut rien adiouster à ses hōneurs, ains retrancher ses ambitions. Si tu veux que Pythocles soit en perpetuelle volupté, il ne faut rien adiouster à ses voluptez, il ne faut que retrancher ses ambitions. Si tu veux que Pythocles deuienne vieil, & qu'il puisse paruenir à vne pleine vie, il ne faut rien adiouster à ses ans, il ne faut que retrancher ses ambitions. Il ne faut point que tu penfes que ces paroles soient d'Epicure, elles sont vulgaires à tous. Il me semble qu'il faut suivre en la Philosophie, ce qu'on a accoustumé de faire au Senat. Si quelqu'un en disant son aduis, a dit quelque chose dont vne partie me plaise, ie le prie d'opiner par articles: & en cestuy-là ie suis son aduis. Je ramentoy plus volontiers ces mots excelens d'Epicure, afin que ie prouue à ceux qui s'y retirent, poussez d'une mali-

Les Grands modaines s'estouffent quand & le corps: mais les belles occupations anoblissent l'homme. Le moyen d'enrichir, c'est de donner borne à ses appetits & conuoitises.

Des escrits d'Epicure on peut mesme apprendre qu'en quel-

cieuse esperance, & qui pensent qu'ils pourrôt eux-mesmes estre la couuerture de leurs vices, qu'en quelque lieu qu'ils aillent, il y faut viure honnestement. Quand ils seront entrez dans ces iardins, & qu'ils verront ces mots escripts sur les portes: Passant, c'est icy que tu seras bien logé: c'est icy que la volupté est estimee le souuerain bien: le concierge de ceste maison est tout prest à te receuoir, à te traicter gracieusement, à te donner des gâteaux & de l'eau tout ton saoul: & il te dira: Et quoy? n'es-tu pas bien traicté: Ces iardins, dy-ie, n'aiguisent point la faim, ils l'appaissent: ils n'excitent point vne plus grande soif apres auoir beu, mais ils l'esteignent avec vn remede naturel, qui ne couste rien. Je me suis enuicilli en ceste volupté, ie discours avec toy de ces desirs & cupiditez, qui ne reçoient aucune consolation, auxquelles il faut donner quelque licence pour les faire perdre peu à peu. Car quand à ces autres extraordinaires, qu'on peut retarder, qu'on peut chasser, ou qu'on peut estouffer, ie t'apprendray seulement, que ceste volupté là n'est point naturelle, n'est point necessaire: tu n'es pas contraint de luy obeyr: si tu y employes quelque chose, c'est de ta seule volonté: mais le ventre n'escoute aucun enseignement: il demande, il crie: il n'est pas toutesfois creancier rigoureux, on le contente de peu: pourueu que tu ne luy donnes sinon ce que tu luy dois, & non tout ce que tu pourrois.

que lieu que on soit, il faut mener vne vie honneste. Contre ceux qui prestement courent leurs vices par eux-mesmes.

Il faut donner quelque licence à certains desirs: mais contraindre les extraordinaires. qui ne sont point naturels.

EPISTRE XXII.

Par quel moyen se doit deuelopper & deffaire celuy qui se voyant chargé du maniment de beaucoup de grands affaires, pense de s'adonner à la Philosophie.

TV cognois maintenant qu'il te faut retirer de ces miserables occupations, qui ne sont belles qu'en apparence. Mais tu demandes comme tu en pourrois venir à bout. Il y a des choses qui ne se peuuent enseigner, qu'on ne soit present. Le medecin ne peut montrer par lettres, comme il faut choisir l'heure du repas & du bain. Et puis il faut taster le pouls. C'est vn vieil prouerbe, que l'escriueur à outrance prend conseil au milieu du camp clos. Le visage de l'ennemy, le remuement d'une main, la posture de la personne, apprend tousiours quelque chose à celuy qui la regarde. On peut bien en general donner vn aduis, ou de bouche ou par escript, de ce qu'on a accoustumé, ou de ce qu'il est besoin de faire: & tels conseils se donnent aux absens, & à la posterité. Mais aucun ne voudra de loin donner aduis en quel temps il faudra qu'il mange, ou qu'il boiue: il en faut deliberer sur les choses mesmes. C'est le deuoir d'un homme qui est non seulement present, mais bien aduisé de prendre l'occasion quand elle vient. Et par ainsi fait bon guet apres elle. Pren-la au poil, quand tu la verras: & avec toute l'ardeur de ton esprit, & de toutes tes forces, mets peine de te depouiller de toutes les charges, que tu auois prises. Sur tout pren garde quel en est mon aduis. Je iuge ou qu'il te faut perdre ceste façon de vie, ou qu'il te faut perdre la vie. Mais ie iuge aussi qu'il y faut aller avec quelque douce façon: afin que tu puisses facilement deuider ce que tu auois broüillé, plustost que le rompre: & quand il n'y auroit pas moyen de le demesler, que tu le rompes hardiment. Il n'y a point homme de si peu de cœur, qui aimast mieux demeurer tousiours pendu en l'air, que de tomber vne bonne fois. Cependant garde-toy principalement de ne t'enfoncer plus auant: contente-toy des affaires que tu as entrepris, ou (puis que tu veux qu'on le croye ainsi) qui t'ôt surpris. Il ne faut point que tu en embrasses d'auantage: ou bien tu prendras toutes tes excuses, &

On prend conseil selon les choses qui se presentent, &

Faut employer l'occasion quand elle se presente. Aduis de Senecque sur ce propos.

feras cognoistre qu'ils ne t'ont pas surpris. Car ces excuses qu'on allegue, sont fausses: le ne pouuois faire autrement: le ne l'eusse pas voulu: il estoit force de le faire. Il n'y a homme, qui soit contraint de suyure la felicité à bride abbatuë. C'est beaucoup si on la peut repousser, au moins luy faire teste, & resister à la vistesse de la fortune. T'offences-tu si ie viens non seulement donner conseil, mais si i'en appelle encore d'autres? Certainement ils sont plus sages que ie ne suis. C'est d'eux que ie prens aduis, si i'ay rien à deliberer. I'ay leu vne Epistre d'Epicure, qui appartient à ce propos. Elle est escrite à Idomeneus, lequel il prie de s'enfuir en diligence, auant qu'une autre force plus grande suruienne, qui luy oste la liberté de s'en retourner. Toutesfois il adiousté en ceste mesme lettre, qu'il ne faut rien tenter, qu'on ne le puisse entreprendre bien à propos, & en temps conuenable. Mais quand le temps, qu'on aura attendu longuement, sera venu, il dit qu'il faut soudain desloger. Il defend le dormir à celuy qui pense à s'enfuir. Il espere encor vne bien-heureuse issuë des choses les plus difficiles: si nous ne nous hastons point auant le temps, si nous ne sommes paresseux, quand il sera temps de se haster. Mais ie pense que tu demandes l'aduis des Stoïciens. Il ne faut point qu'aucun les accuse enuers toy de temerité: ils sont plus fins qu'ils ne sont vertueux. Tu attends peut-estre qu'on te dise cecy. C'est hôte de defaillir sous le faix: il te faut luitter contre la charge que tu as prise. Vn homme qui fuit au trauail, n'est ny vaillant, ny hardy: celuy l'est à qui le courage redouble, tât plus la difficulté des affaires croist. On te dira tout cela, si la perseuerance doit porter quelque profit, si elle est necessaire, s'il ne faut rien faire ny souffrir qui soit indigne d'un homme de bien. Autrement il ne se tuera pas apres vn trauail honteux & des-honeste, & ne se voudra point mester d'affaires pour n'y auoir que de la peine: moins-fera-il ce que tu pensois qu'il feroit, que se trouuant enuelpé en des affaires pleins d'ambition, il vueille tousiours supporter ceste passion. Mais apres qu'il aura cognu les dangers où il s'est plongé, pleins d'incertitude & de doutes, il s'en voudra reculer doucement arriere, & sans leur tourner le dos tout d'un coup, il se retirera peu à peu en lieu bien assure. Certainement il est facile, Lucilius mon amy, d'eschapper aux occupations, si tu mesprises le profit des occupatiôs. C'est ce qui nous retient, & qui nous arreste. Que feray-ie donc? Quitteray-ie toutes ces belles esperances: m'en iray-ie sur le point qu'il faut couper vne si riche moisson? n'auray-ie plus aucun à mon costé qui me face la court? ma litiere ne sera elle suyuie de personne? ma basse-court sera-elle desormais toute vuide? C'est avec beaucoup de regret, que les hommes se departent de ses esperances: ils aiment le profit qui prouient de ces miseres, & si les detestent. Ils se plaignent de leur ambition, comme de leurs amis: & si tu consideres bien leur vraye affection, ils ne les hayssent point, mais ils se couroucent avec elles. Fouille ces gens-là, qui se plaignent des choses qu'ils ont desirees, & parlent de fuir celles sans lesquelles ils ne pourrout viure: tu verras qu'ils tiennent tres-volontiers compagnie à ce qu'ils disent incessamment leur estre ennuyeux & desagreable. C'est la verité, Lucilius mon amy, que la seruitude retient peu de personnes, & que plusieurs retiennent la seruitude. Mais tu es resolu en ton ame de t'en deffaire, & c'est à bon escient que la liberté te plaist. Toutesfois tu demâdes seulement conseil en cela, que tu le puisses faire sans te voir iamais plus en ce continuel trauail d'esprit, où tu estois. Mais pourquoy est-ce que toute la compagnie des Stoïciens ne trouueroit bon cela: Tous ces Zenons ces Chrysippes ne t'apprendront que choses modestes, honnestes & veritables. Mais si tu fais du retif pour aduiser que c'est que tu en apporteras avec toy, &

Du Philo-
sophe Epicure.

Des Stoy-
ciens.

Le moyen
de se tirer
arriere des
affaires du
monde,
c'est de mes-
priser le
profit qui
en reuient.
&

Pour renon-
cer à l'ambi-
tion, il se
fait aussi
despeſſer
des choses
qui reien-
nent l'ame
en cōtinuel
le inquietu-
de.

quelles grandes richesses il te faut pour viure en repos, tu n'en fortiras iamais. Car vn homme chargé de ses hardes ne se peut sauuer à nage. Sors delà, pour entrer, avec la faueur des Dieux, en vne meilleure vie : pourueu que ceste faueur ne soit point semblable à celle de ceux, ausquels ils ont donné des maux d'un riant & gracieux visage : se pouuans couvrir de ceste seule excuse, que ces biens qui poignent & qui bourrellent, n'ont esté donnez qu'à ceux qui les souhaittoient. L'auois desia cacheté ceste lettre, mais il la faut ouurir, afin qu'elle soit accompagnée d'un honneste present, & qu'elle porte avec elle quelque magnifique sentence. Et en voicy vne qui s'est offerte : ie ne sçay si elle sera plus veritable, que pleine d'eloquence. De qui est-elle prise: diras-tu. D'Epicure : car i'entichis encor les besongnes d'autrui. Aucun ne sort hors de ceste vie, que comme s'il n'y faisoit que d'entrer. Surpren tel homme que tu voudras, ieune, de moyen âge, vieil: tu le trouueras auoir autant de peur l'un que l'autre de la mort, & sçauoir ausli peu l'un que l'autre, que c'est que la vie. Aucun n'a iamais rien acheué: car nous remettons nos affaires tousiours à l'aduenir. Il n'y a rien en ceste sentence qui me plaise tant, que quand il reproche aux vieillards, qu'ils sont encore enfans. Aucun (dit-il) ne sort de ceste vie, que tel qu'il y est entré. Et toutesfois cela est faux. Car nous mou-

L'hôme sort du monde en mesme estat qu'il y est entré.

Mais en pire.

Il faut apprendre en vne autre eschole quelle est la vraye sagesse, & le moyen de viure & mourir heureusement.

EPISTRE XII.

Que le sage seul ressent vne vraye & ferme ioye, & que plusieurs hommes acheuent plustost de viure, qu'ils n'ont commencé.

TV penses que ie te doiure escrire, combien nous auons passé gracieusement cest Hyuer, combien il a esté doux & court : combien le Printemps est mauuais, & le froid hors la saison, & telles autres sottises de personnes qui ne demandent qu'à railler. Pour mon regard, ie te veux escrire quelque chose, qui soit profitable & à toy & à moy. Mais que pourroit estre cela, sinon que t'exhorter d'auoir l'ame bonne? Demandes-tu quel en sera le fondement? Ne te resioüir point des choses vaines. L'ay dit que c'en estoit le fondement : mais s'en est le plus haut faiste. Celuy est paruenü à la perfection, qui sçait dequoy il se doit resioüir: & qui n'a pas engagé son bon-heur sous la puissance d'autrui. Celuy est tousiours en peine, il est incertain en soy-mesme, qui s'est chatouillé de quelque esperance : encore qu'elle vienne à la main, qu'il n'y ait aucune difficulté à la rechercher, & que son esperan-

Le comble d'une bonne ame, c'est de ne s'esioüir point de choses vaines, & ne s'entretenir point d'une esperance frivole.

ce ne l'ait iamais trompé. Sur toutes autres choses, Lucilius mon amy, appren dequoy tu te dois resiouir. Tu penses que ie te vueille maintenant retrancher beaucoup de tes plaisirs, en te voulant oster les biens que la fortune donne, & croyant qu'il faille fuir les esperances qui apportent tant de plaisirs agreables. C'est tout au contraire: ie veux que tu n'ayes iamais faute de ioye, ie veux qu'elle naisse dans ta maison. Elle y naistra, pourueu qu'elle soit dans toy-mesme. Toutes autres ioyes ne remplissent point l'ame: elles derident seulement le front, elles sont fort legeres: sinon que tu vueilles dire que celuy qui rit, soit en ioye. L'ame doit estre alaigre, pleine d'assurance, esleuee par dessus toutes choses. Croy-moy que la vraye ioye est accompagnee de seuerité. Penses-tu qu'aucun avec vn visage content, ou comme disent ces delicats, d'un œil riant, puisse mespriser la mort, vueille ouvrir la porte à la pauureté, tenir les voluptez en bride, se resoudre à souffrir patiemment les douleurs? Celuy qui pense souuent à ces choses, est en vne grande ioye, qui ne flate gueres. Je veux que tu entres en possession de ceste ioye. Elle ne faillira iamais, si tu as vne fois trouué le lieu d'où il la faut prendre. Le fruct des plus legers metaux se prend sur la crouste de la terre: mais les plus riches, & qui donnent plus de profit à ceux qui les fouillent, sont ceux dont la veine est profondement cachee. Les biens plus agreables au commun des hommes, n'ont qu'un plaisir fort leger, & de peu de duree: & la ioye qui vient de dehors n'a point de fondement. Mais celle dont ie parle, & à laquelle ie tasche de te conduire, est ferme, & se cognoist mieux, tant plus on la sonde. Fay donc, ie te prie, Lucilius mon tres-cher amy, vne chose laquelle seule te peut redre bien-heureux. Iette par terre, soule aux pieds ces biens, qui ne luissent que par dehors, qui te sont promis par autruy. Iette tes yeux sur les vrais biens, & te resiouy de ce qui est à toy. Qu'est-ce à dire, de ce qui est à toy? C'est de toy, & de la meilleure partie qui est en toy. Croy aussi, que ce petit corps, encore que sans luy on ne puisse rien faire, est bien chose necessaire, mais ce n'est pas grand cas. Il nous fait sentir quelques vains plaisirs, qui ne durent gueres, suiuis d'une soudaine repentance, & qui tiendront un chemin tout contraire, s'ils ne sont retenus d'une grande modestie. Le leueux dire ainsi, que les plaisirs sont subiects à bien tost doner par terre. Ils panchent sur la douleur s'ils ne sont pris avec mesure. Or il est mal-aisé de tenir mesure en vne chose que tu crois estre bonne. Mais la faim & le desir du vray bien, est chose tres-asséuree. Demandes-tu quel il est, & d'où est-ce qu'il sort, ie te le diray: d'une conscience bonne, d'honnestes conseils, d'actions vertueuses, du mespris de fortune, d'une façon de vie tousiours douce, tenant continuellement un mesme chemin. Car ceux qui d'une deliberation qu'ils auoient prise, sautent en vne autre, ou n'y sautent pas, mais y sont plustost transportez par aduenture, comment pourroient-ils auoir rien de certain & d'arresté en leur ame, veu qu'ils sont tousiours vagans & irresolus? Il y a peu d'hommes, qui se conduisent en leurs affaires par conseil: & le reste des autres, ne vont point, ains sont portez: ressemblans aux choses qui flottent sur les riuieres: vne partie desquelles a esté retenuë par vne eau plus petite, qui l'a trainee mollement: vne autre a esté rauie par vne eau plus violente: vne autre par un cours languissant a esté doucement ietee sur la riue, & l'autre a esté par la roideur d'un torrent pouffee dans la mer, C'est pourquoy il se faut resoudre à ce que nous voulons, & perseverer en cela. Mais voicy l'endroit où il me faut payer ce que ie dois. Car ie puis acquiter ceste lettre, en te rendant vne parole de ton Epicure. C'est vne grande peine de commencer tous les iours vne nouvelle vie: ou bien, si cela se peut mieux dire en ceste façon, Ceux viuent mal, qui commencent à viure tous les iours.

Quelle est la
vraye ioye,
&

sa nature.

Pour estre
heureux, il
faut reietter
les biens for-
tuits,
&

Faire peu
d'estat des
plaisirs du
corps: mais

Pour s'uyre
le vray bien
& le sçauoir
cognoistre.

Leurs &
vanitez du
monde, com-
parees à ce
qui va flot-
tant sur les
riuieres.

Peu de gens
ont apprins
à viure lors

Pourquoy diras-tu. Car ces paroles meritent bien d'estre expliquées. C'est parce que la vie de ces gens-là n'est iamais contente. Or celuy ne peut estre bien prest pour mourir, qui ne fait que commencer à viure. Il faut faire en sorte que nous ayons assez vescu. Mais pas-vn ne pense l'auoir fait, qui ne fait que commencer sa vie. Tu ne dois pas penser que ce nombre soit petit. Tout le monde en est. Quelques-vns commencent à viure sur l'heure qu'il faudroit auoir acheué. Si tu t'esmeruilles de cela, ie diray encore chose qui te fera bien esmeruiller d'auantage: Quelques-vns ont acheué de viure, auant qu'ils eussent commencé.

mesme qu'ils viennent à mourir: & qui pis est, aucuns acheuent leur vie deuant que l'auoir commencée.

EPISTRE XXIV.

Tres-belle Epistre, par laquelle il monstre à Lucilius qui craignoit l'euénement & l'issuë de quel que iugement, premierement quelle folie c'est de se tourmenter de l'attente d'une chose qu'on ne sçait si elle doit aduenir. Apres il enseigne des remedes tres-certains contre les euénemens des hommes dont les hommes ont accoustumé de s'espouuenter.

Tu m'écris que tu es en peine quelle sera l'issuë du iugement, duquel la fureur de ton ennemy te menace: & penfes que ie te conseilleray d'en attendre vn meilleur succes, & de te reposer sur vne bonne esperance. Car quel besoin auons-nous d'appeler les maux auant l'heure, & de leur aller au deuant, puis qu'on ne les sentira que trop tost, quand ils seront arriuez, & perdre le fruit du temps present par la crainte du futur? C'est vne grande folie de vouloir estre desia miserable, parce que tu le dois estre quel que iour. Mais ie te veux mener à ta seureté par vn autre chemin. Si tu veux despoüiller toute crainte, fais estat que ce que tu as peur qui t'aduienne doie aduenir: & quelque mal que ce soit, mesure-le avec ton iugement, & mets quelque mesure à ta crainte: certainement tu cognoistras qu'il ne sera pas grand, ou qu'il ne sera pas long. On aura bien tost ramassé les exemples qui te pourront confirmer. Il n'y a siecle qui en ait porté. Sur quelque sorte d'affaires, que tu vueilles ietter ta souuenance, ou sur celles de nos citoyens, ou sur celles des estrangers, tu verras des esprits qui ont beaucoup aduancé, & beaucoup entrepris. Te peut-il aduenir, quand bien tu serois condamné, rien de plus grief que d'estre banny? que d'estre mené en prison? que peut autre chose craindre le corps, que mourir? Mets tous ces dangers deuant tes yeux, & nomme apres, ceux qui les ont mesprisés il ne les faut pas aller querir gueres loin: il ne faut que les choisir. Rutilius supporta sa condamnation, comme si rien ne l'eust fasché que d'auoir esté mal condamné. Metellus endura constamment son exil, & Rutilius y alla volontairement. L'vn de ceux-là reuint pour le bien de la republique, & l'autre refusa son retour à Sylla, auquel en ce temps-là pas-vn ne refusoit rien. Socrates disputa dans la prison, & ne s'en voulut iamais fuir, encore qu'on luy promist de luy en donner le moyen: il y demeura pour faire perdre aux hommes la crainte de deux choses qui leur sont plus pesantes & fascheuses, de la mort, & de la prison. Mutius mit sa main dans le feu: c'est chose cruelle d'estre brûlé: mais combien l'est-elle d'auantage, quand c'est chose cruelle d'estre brûlé: mais combien l'est-elle d'auantage, quand toy-mesmes le fais? Voy cest homme qui n'estoit instruit d'aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, qui n'estoit eschauffé que d'vn courage militaire, qui se veut chastier luy mesme d'auoir failli le coup qu'il vouloit faire. Il demoura ferme pour regarder la main qui degouttoit sur le foyer de l'ennemy, &

C'est folie d'appréhender l'issuë d'vn accidé certain.

car La crainte de ce temps à venir fait perdre le fruit du temps present.

Moyens de se desfaire de toute crainte.

A l'exemple de Rutilius. De Metellus.

De Socrates;

De Mutius Secuola.

Tit. li. 1.

Det. li. 2.

& Plus en la vie de Pa-

blissola.

ne retira plustost ceste main decoulante, & où il n'y auoit rien plus que les os tous nuds, que l'ennemy ne luy ostant le feu de dessous. On eust peu dans ceste armee faire quelque acte plus heureux, mais non point vn plus courageux. Voy de combien la vertu est plus ardante à fuyre les dangers, que la cruauté à les presenter. Porfenna pardonna plus volontiers à Mutius, qui l'auoit voulu tuer, que Mutius à soy-mesme, pour auoir failly son coup. Ce sont (diras-tu) des fables qu'on a coustume de declamer en toutes escholes. le croy que quand il sera temps de mespriser la mort, tu me feras des contes de Caton. Mais pourquoy ne le ferois-ie ? La nuit qui fut la dernière de sa vie, lisant le liure de Platon, ayant caché vn poignard sous sa teste (car voyant ses affaires du tout perdus & desesperés, il auoit pourueu par deux instrumens, qu'il eust le courage & le pouuoir de mourir) apres auoir donné ordre, ou moins tel que les choses rompuës & dissipées, comme elles estoient, le pouuoient permettre, il pense qu'il falloit empescher qu'autre que luy n'eust moyen de tuer Caton, ny de luy sauuer la vie. Et desgaignant lors le poignard qu'il auoit iusques à ce iour-là gardé pur & net de toute autre meurtre : Tu n'as (dit-il) rien aduancé, Fortune, pour t'estre opposee à tous mes desseins. Je n'ay point encore combattu pour ma liberté particuliere, ç'a esté pour celle de ma patrie : ce n'estoit pas pour moy que ie poursuyuois si opiniastrement d'estre libre, c'estoit seulement pour viure avec des personnes libres. Mais maintenant que tous les affaires du monde sont deplorz, il faut mettre Caton en lieu de seureté. Il se donna apres vn coup mortel dans le corps, lequel ayant esté pensé & bandé par les Medecins, ayant beaucoup moins de sang & de forces, mais autant de cœur que jamais, n'estant pas seulement courroucé contre Cesar, mais contre soy-mesmes, il enfonça ses mains nuës dans sa playe : & ne rendit pas ceste ame genereuse, qui auoit tousiours desdaigné les trop grandes puissances, mais il la chassa par force hors du corps. Je ne ramasse point tous ces exemples pour donner exercice à mon esprit, mais pour te rendre constant cõtre ce qui semble estre la plus terrible chose de ce monde. Or ie te persuaderay cela plus facilement, si ie te fais voir que non seulement les plus courageux ont mesprisé ce moment de temps, dans lequel on rend l'ame : mais encor que quelques-vns, qui estoient laches en autres entreprises ont esgallé en cela la vertu des hommes les plus magnanimes. Comme fit ce Scipion beau-pere de Pompee, lequel estant porté en Afrique par vn vent contraire, & voyant que ses ennemis estoient desia entrez dans son nauire, se donna vn coup de dague dans le sein : & comme on demandoit, où estoit le general de l'armee, il respondit qui le general se portoit bié. Ceste parole le rendit pareil à ses ancestres, & ne permit point que la gloire des Scipions, fatale à l'Afrique, n'y fust encor continuee. Ce fust beaucoup de vaincre Carthage, mais plus encor d'auoir vaincu la mort. Le general (dit-il) se porte bien. Vn general, & mesmement qui commandoit à Caton, deuoit-il mourir autrement ? Je ne te veux pas renuoyer aux histoires : ie ne te veux pas ramasser ceux qui ont en to^s les siecles passez mesprisé la mort, qui sont toutesfois en grand nombre. Regarde ceux de ce temps, de la mignardise & volupré desquels nous nous plaignons : tu trouueras des hommes de toutes conditions, de tous estats, de tous aages, qui par leur mort ont mis fin à leurs maux. Croy-moy, Lucilius : ma mort n'est pas tant à craindre qu'il ne faille estimer le bien qu'elle nous donne, par dessus tous les autres. Escoute donc avec toute assurance les menaces de ton ennemy. Et iaçoit que ta conscience te puisse rendre assez assureé toutesfois parce que plusieurs choses qui sont hors du procès peuuent beaucoup seruir, espere d'auoir vne bõne iustice, & appreste-toy aussi à souffrir la plus grande

De Caton
d. Vtique.
Plutarq. en
saviés

Application
des remedes
precedents,
selon les
preceptes
Stoyques.

Autre ex-
ples de
Scipion.

Remede
contre les
incouueniës,
don. l'ap-
prehension
estonne nos
sens.

grande iniustice qu'on ne pourroit faire. Souuienne-toy sur tout de chasser l'effroy que les choses apportent, & de bien cognoistre ce qui est au dedans de ch'aque chose. Tu trouueras qu'il n'y a rien de terrible que la seule peur. Ce que tu vois arriuer aux petits enfans, nous arriue aussi quand nous sommes grands, mais encor enfans. S'ils voyent masquez ceux qu'ils aiment, qu'ils hantent, & avec lesquels ils ont accoustumé de se iouier, ils s'effrayent. Il faut leuer le masque non seulement aux hommes, mais aux choses, & leur faire reprendre leur naturel visage. Pourquoi me molestes-tu ces espees nuës, ces feux, & ceste suite de bourreaux qui grincent & hurlent aupres de toy? Oste cest appareil sous lequel tu te caches, avec lequel tu espouuantes les fols. C'est la mort, que ma seruante, que mon esclau nagueres mesprisoit. Pourquoi viens-tu apres desplier ces foüets, & ceste gehenne avec vn si grand apprest? Pourquoi appliques-tu à ch'aque iointure, des engins pour les bourreller, & mille autres instrumens qui ne seruent qu'à deschirer les hommes piece à piece? Oste ces choses qui nous espouuotent. Commande que ces plaintes & ces cris, qui eschappent à la cruauté de ce deschirement, se taisent. Ce n'est en somme que douleur qu'un goutteux porte patiemment: qu'un qui est trauillé de colique & de mal de stomach, endure au milieu de ses delices: qu'une ieune femme souffre en accouchant. Elle est legere, si ie la puis souffrir: elle sera courte, si ie ne la puis supporter. Remets en ta memoire ce que tu as souuent ouy, ce que tu as souuent dit. Mais si ce que tu as ouy, si ce que tu as dit, est vray, montre-le par effect. Ce qu'on nous reproche tous les iours, est fort vilain, que nous ne traictons que les paroles, & non point les effects de la Philosophie. Mais que diras-tu? Est-ce d'as ceste heure seulement que tu as sçeu que tu estois suiet à la mort, & maintenant à vn exil, & tantost à vne douleur? tu es nay à tout cela. Pensons que tout ce qui peut aduenir, nous aduendra. Certainement ie sçay que tu as fait ce que ie te cõseille de faire. Mais maintenant ie te prie de ne plonger pas trop ton ame dans ce soucy. Car elle s'affoiblirait, elle auroit moins de force quand il faudroit s'esueiller. Retire-là de son fait particulier, au pensement du public: dy que tu as vn corps mortel & fragile, suiet à sentir douleurs, non seulement par iniure d'autruy, ou par la force des plus puissans, mais qu'aussi les voluptez mesmes se changent en tourmens. Les viandes engendrent cruditez d'estomach: l'yurognerie, stupidité & tremblement de nerfs: la paillardise cause la goutte aux pieds, aux mains & aux iointures. Deuiédrai-je pauvre? l'auray force compagnõs. Seray-je enuoyé en exil? le feray estat d'estre nay au lieu où l'on m'euoyera. Seray-je enchainé? Et quoy? suis-je à ceste heure en liberté? C'est dans ce pesant fardeau de mon corps que nature m'a attaché & lié. Mourray-je? Quand tu dis cela, c'est autant que dire, le perdray de pouuoir iamais plus estre malade, de pouuoir estre lié & garotté, & de pouuoir mourir. Je ne suis pas si sot de vouloir icy poursuiure la chanson d'Epicure, ni dire que la crainte des enfers soit vaine, qu'il n'ion ne soit attaché à vne rouë, que Sisyphus ne pousse incessamment de son espaul vn rocher, qu'il n'y ait aucun à qui le foye puisse tous les iours estre mangé & renaistre. Car il n'y a pas vn si enfant qui ait peur de Cerberus & des tenebres, ni de ces fantosmes qui n'õt que les os tout nuds. La mort nous aneantit du tout, ou nous fait passer ailleurs. Il reste vn meilleur estat à ceux qui sont passez, & deschargez de leur pesant fardeau: mais il ne reste rien pour ceux qui sont aneantis & du tout consumez. Le suiet du mal & du bien est osté. Permet qu'en c'est endroit ie face mention d'un vers que tu as fait: mais que ie t'aye auparauant admonnesté de penser que tu n'as pas escrit cela tant pour autruy que pour toy-mesmes. C'est chose honteuse de dire d'un & de penser d'autre. Mais combien est

Se roidit contre la crainte des maux, & les bien-fonder.

Faire estat qu'ils sont aillez à supporter.

Qu'un grand mal est incõtinent passé,

Que l'homme est nay subiet à iceux,

Que les plaisirs mesmes luy deplaisent & le trauaillent.

Qu'ils sont communs à d'autres.

Que par la mort les plus grands maux pretendus se couuertissent en tres grands biens.

Quelle aneantit le corps, mais afferanchit l'ame.

il plus vilain d'écrire l'un & de penser l'autre? Le me souviens que tu as autrefois traité ce point, Que nous ne tombons pas tout d'un coup à la mort, mais que nous y allons peu à peu. Nous mourons tous les iours, car tous les iours quelque partie de la vie nous est ostée: voire lors mesmes que nous croissons, nostre vie décroist. Nous auons perdu l'enfance: nous perdons apres la ieunesse, & l'adolescence: tout ce qui s'est passé iusques au iour d'hier est perdu. Ce iour d'huy mesmes que nous viuons, nous le departirons avec la mort. Et comme la dernière goutte ne vuide pas plus un horloge d'eau, que ce qui en estoit escoulé deuant: pareillement l'heure dernière que nous defaillons, ne fait pas toute seule la mort, mais elle seule l'acheue. C'est lors que nous y paruenons, mais nous auons demeuré longuement pour y venir. Apres que tu eus écrit tout cela avec ton beau langage accoustumé, qui n'est iamais plus graue, que lors que tes paroles s'accoumodent à la verité, tu dis en fin,

*L'homme sent plusieurs morts, toutes fois la dernière
C'est celle qui mettra son corps dedans la biere.*

Que tous les iours de la vie sont cōme autant de morts.

Que ceste mort, laquelle nous craignons, n'est pas seule.

En somme il ne faut ny craindre ny souhaitter la mort.

Ny trop aimer, ny trop hayr sa vie.

Contre ceux qui se procurent la mort eux mesmes.

Perpetuelle vicissitude, qui fait que plusieurs s'ennuyent de viure.

J'aime mieux que tu te lises toy-mesmes, que mon Épiſtre. Car tu cognoistras que ceste mort, que nous craignons, c'est bien la dernière, mais non pas la seule. Au reste ie voy bien où tu vives. Tu demandes que c'est que j'ay fourré dans ceste lettre: si c'est quelque beau mot d'un autre auteur, ou quelque sentence profitable. Je t'enuoyeray quelques traités de ceste mesme matiere, que nous tenons entre mains. Epicure ne blasme pas moins ceux qui se desirent la mort, que ceux qui la craignent: disant, C'est vne sottise de courir à la mort pour le regret que tu as de viure, puis que tu as fait par ta façon de viure, que tu coures à la mort. Il dit pareillement en un autre lieu, Quelle plus grande sottise que de souhaitter la mort, apres que tu as rendu ta vie mal-heureuse par la crainte de la mort: Tu peux encor adiouter cecy qui appartient à ce propos, que l'imprudence des hommes, voire la folie est si grande, que quelques-uns pour la crainte de la mort sont cōtrains de se donner la mort. Quelque argument de ces deux-là que tu vueilles traiter, tu ne feras qu'assurer ton ame à la patience de la vie, ou à la patience de la mort. Nous deuons nous exhorter, & resoudre à l'un & à l'autre: à n'aimer par trop nostre vie, & à ne la hayr par trop: voire d'y mettre fin, quand la raison le commandera. Mais il ne faut point temerairement s'aduancer, ni prendre course pour y aller à corps perdu. L'homme sage & vertueux ne doit pas s'enfuir, mais sortir hors de la vie. Sur tout il faut quitter le desir furieux de mourir, qui s'est ietté dans l'ame de plusieurs. Car cōme nous auons en toutes autres choses, Lucilius, vne inclination inconsiderée, nous l'auons pareillement pour la mort, & laquelle saisit souuent les hommes genereux, & de vertueux naturel: & souuent aussi ceux qui ont le cœur lasche; & les faineants: les uns desquels desdaignent la vie, & les autres s'en faschent. Quelques-uns sont saouls de faire & de voir tousiours vne mesme chose: ayans un desdain plustost qu'une haine de la vie: dans lequel nous tombons par la persuasion de la Philosophie, quand nous disons, Iusqu'à quand sera-ce que nous ne ferons qu'une mesme chose? Le me reueilléray tous les iours, apres dormir: ie me saoulleray, puis j'auray faim: j'auray froid, apres j'auray chaud: ce n'est iamais fait. Toutes choses sont enchainées en rond: elles s'uyent, & se suiuent. La nuit chasse le iour, le iour chasse la nuit: l'Esté s'acheue par l'Automne, l'Hyuer le suit incontinent: lequel finit, quand le Printemps reuient. Toutes choses passent, pour reuenir apres: ie ne

voyn rien, ie ne fais rien de nouueau : de sorte qu'on se fâche aussi de cela. Il y en a plusieurs qui pensent qu'il ne soit pas fâcheux, mais qu'il ne sert rien de viure.

E P I S T R E XXV.

Il dit que l'esprit de deux amis de Lucilius, l'un desquels est encore ieune homme, & l'autre plus vieil, ne sont point semblables, & qu'ils ne se peuvent corriger par vn mesme remede. Il emprunte apes de l'eschole d'Epicure des raisons pour l'exhorter à ce que, obeyssant à l'ordonnance de la nature, il s'accoustume à se contenter de peu. Il y adiouste encor cecy d'Epicure, qu'il doit faire toutes choses, comme s'il estoit tousiours à la veuë & à la presence de quelque vertueux homme plein de grauité & seneuerité.

Pour le regard de ce qui appartient à nos deux amis, il y faut aller par deux diuers chemins: car il faut corriger les vices de l'un, & rōpre du tout ceux de l'autre. I'en vseray avec toute liberté. Ie ne l'aime pas, si ie ne l'offense. Et quoy donc? diras-tu: penses-tu contenir vn pupille de 40. ans sous ta tutelle? Considere que son aage est desia dur. Il ne peut perdre son ply: il ne se peut redresser. Les choses tendres prennent la forme qu'on veut. Ie ne sçay si i'aduanceray rien: mais i'aime mieux perdre ma peine, que de ne l'essayer pas. Tu ne perds point l'esperance de pouuoir guarir ces maladies fort longues, si tu gardes le malade de faire excez, si tu le contrains de faire & d'endurer beaucoup de choses contre son gré. Ie n'ay pas aussi vne fiance bien assleurée de l'autre, si ce n'est qu'il rougit de faire mal. Il faut nourrir ceste honte: car tant qu'elle luy durera, on en peut esperer quelque chose de bon. Pour le regard de celuy qui est plus vieil, ie pense qu'il le faut mener plus doucement, afin qu'il ne perde point le courage. Il n'y a pas vn temps plus propre de parler avec luy, que quand on cognoist qu'il a son esprit repose, & qu'il semble estre du tout corrigé, & en son bon sens. Ceste intermission en a trompé quelques-vns, mais elle ne me trompe pas: ie crains de voir bien tost redoubler les vices, qui reposent pour le present, & ne sont pas esteints. Ie despendray volontiers le temps à cela, pour essayer si l'on y peut faire quelque chose ou non. Mais pour ton regard, montre-toy vertueux & coustant, comme tu fais, & trouble bagage. Il n'y a rien de ce que nous auons, qui nous soit necessaire: reuenons à la loy de nature. Les richesses nous sont toutes apprestees: le bien dont nous auons besoin, ne couste rien, ou bien peu. Nature ne demande que du pain & de l'eau: pas-vn ne peut estre pauvre de ce bien. Et qui arreste son desir, & son contentement à cela, il peut comparer sa felicité à celle de Iupiter, ce dit Epicure: duquel ie mettray quelques paroles dans ceste Epistre. Fay toutes choses (dit-il) comme si quelqu'un te voyoit. Sans doute il sert grandement de se donner à soy-mesme vn gardien: & d'auoir vne personne, sur laquelle tes yeux soient tousiours fichez; & que tu la croyes tousiours estre presente à tes pensees. Mais il seroit encores plus magnifique de viure ainsi comme tu serois en la presence, & à la veuë de quelque homme de bien: toutesfois ie me contente, que tu faces tout ce que tu feras, comme si quelqu'un te regardoit. La solitude ne nous met que maux en la fantasie. Mais quand tu auras si bien profité, que tu puisses porter reuerence à toy-mesmes, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Cependant garde-toy sous l'authorité de quelqu'un: soit Caton, soit Scipion,

Tous esprits ne se corrigent point par vn mesme remede, ains se faut accommoder à leurs aages & humeurs.

La rougeur en vn ieune homme promet quelque chose de bon.

Nature se contente de peu.

&

Pour le bien de l'ame il est bon de s'imaginer quelque graue reimoin, & de respect present à nos pensees. car

Les plus vicieux mesme ont honte de manifester leurs vices deuant ieux. Qui ne trouue bonne compagnie en soy, ne la trouue point ailleurs.

ou Lelius, ou autre, à l'arriuee duquel les plus meschans voudroient couvrir leurs vices: iusqu'à tant que tu te seras rendu tel, que tu n'oseras plus pecher deuant toy. Quand tu auras gagné ce poinct-là, & que tu commenceras de porter quelque reuerence à toy mesmes, ie commenceray de te permettre ce qu'Epicure conseille: Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande assemblee, retire toy principalement dedans toy-mesme. Il est bon que tu lois dissemblable à plusieurs. Et lors que tu ne pourrois avec assurance sortir hors de toy, prend garde à tous. Il n'y a pas-vn qui ne soit plus cõtent d'estre avec quelque autre que ce soit, qu'avec soy. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande assemblee, sur tout retire-toy dedans toy-mesme, si tu es homme de bien, si tu es homme paisible, & modeste. Autrement il faut que tu sortes hors de toy, pour te ietter dans l'assemblee: car estant là, tu es fort pres d'un mauuais homme.

EPISTRE XXVI.

Qu'il n'est pas seulement vieil, ains qu'il est en decrepitude, & qu'il a encor l'esprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.

Am prix que le corps du veru eux se casse, son ame se renforce, pour se consoler en la vieillesse.

IE te disois n'agueres, que l'estois à la veüe de ma vieillesse: mais ie crains maintenant que ie n'aye laisse ma vieillesse derriere moy. Vn autre nom est desia plus propre à cest aage, & à ce corps: parce que vieillesse est le nom d'un aage lasse, & non pas casse. Tu me peux mettre au nõbre de ceux qui sont en decrepitude, & qui touchet aux extremittez de leur vie. Toutesfois ie me resioüis avec toy, de ce que ie ne sens en mon ame aucune incõmodité de mes ans, encore que i'en sente en mon corps. Il n'y a que les vices, & ce qui seruoit aux vices, qui soit enuieilli. L'esprit est gaillard, & se resioüist qu'il n'ait que peu d'affaires à demesler avec le corps: il s'est deschargé d'une grande partie de son fardeau: il s'en esioüit, & soustient qu'il n'est pas vieil. Il dit que c'est la fleur de son aage. Ie suis bien aise de le croire, & le voir iouir de ce bien-là. Ie prens plaisir d'entretenir mes pensees, & discourir en moy mesmes, dequoy ie suis redevable à la Philosophie, dequoy à ma vieillesse, de la tranquillité, & de la modestie de mes mœurs, & d'esplucher soigneusement que c'est que ie ne puis, ou que ie ne veux pas faire, & si ie ne puis quelque chose que ie ne voulusse point faire. Car si ie ne puis riẽ, ie suis aise de ne le pouuoir pas. Quelle plainte puis-je faire, quelle incõmodité pourray-je sentir, si ce qui doit prẽdre fin est desia failli? C'est vne grande perte, diras-tu, de se voir diminuer, & perir peu à peu, & à parler plus proprement, se voir fondre. Car nous ne sommes pas tout à coup ruez & tõbez à terre: nous nous descheõs sans le sentir, & chaque iour nous desrobe quelque partie de nos forces. Et quelle mort pourroit estre meilleure, que de tomber avec la nature qui va elle-mesme chercher sa fin? Pour cela, ie ne dis pas, qu'un coup de poignard, ou de sortir de la vie par vne mort soudaine, soit mal: mais parce que c'est vne belle sorte de mort, d'estre retiré doucemẽt de ce monde. Certainement ie prends garde à moy, comme si i'en deuois bien-toist faire l'experience: & cõme si ce iour, qui doit donner sa sentence de toute ma vie, estoit desia venu, ie parle ainsi avec moy: Ce n'est encor rien, dis-je, ce que nous auons monstré iusqu'icy, ou de parole, ou d'effect: ce ne sont que quelques tesmoignages de nostre esprit, legers & trompeurs, couuerts de beaucoup de couleur & d'artifice: pour scauoir que c'est que i'ay profité, i'en croiray la mort que ie feray. Par ainsi, ie m'appreste à n'auoir

Puisque la vie doit prendre fin, pour neant trouue-on la mort gracieuse & ennuieuse.

point de crainte à ce iour-là, auquel iettant loin toutes subtilitez, & tous fards, ie prononceray si i'ay la vertu au bec, ou en l'ame: si toutes ces paroles iniurieuses, que i'ay si souuent dites contre la fortune, estoient vne feinte & vn masque. Mets à part l'opinion des hommes: car elle est tousiours incertaine, & prend souuent les choses en bonne ou en mauuaise part. Mets à part tes estudes, & ressouuien-toy de toute ta vie. La mort donnera son iugement de toy. Ie veux bien dire cela, que les disputes, les sçauans discours, les beaux mots recueillis des preceptes des sages, le docte parler, ne font point cognoistre la vraye force de l'ame. Car les plus paoureux ont quelquesfois la parole braue & audacieuse. Il se cognoistra ce que tu auras fait, lors que tu feras le dernier souspir. Ie me soubsmets à ceste cõdition-là: ie n'ay pas peur de ce iugement. C'est ce que ie dis en moy-mesme: mais pense aussi que ie parle à toy. Tu es plus ieune. Qu'y fait cela? on ne conte point les ans. Il est incertain en quel lieu la mort t'attend. Par ainsi tu la dois attendre en tous lieux. Ie voulois mettre fin à ceste lettre, & la main estoit ià toute preste pour la clorre: mais il faut premierement faire le paquet, & luy bailler son sauf-conduit. Pren le cas que ie ne dis point d'où ie le dois emprunter. Tu sçais bien du coffre de qui ie me sers: attends vn peu, & ie te payeray de ma maison mesme. Cependãt Epicure m'en prestera: lequel dit, Aduise ce qui doit estre plus comme, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Voicy comme cela s'entend. C'est chose excellente d'apprendre, ce qu'on ne fait qu'une fois? Mais c'est pourquoy il y faut souuent songer. Il faut tous les iours apprendre ce que nous ne pouuons essayer, ni cognoistre si nous le sçauons. Songe à la mort. Celuy qui dit cela, nous commande de songer à nostre liberté. Celuy qui apprend de mourir, oublie de seruir. Il est par-dessus toutes les puïssances humaines: & qui plus est, hors de toutes les puïssances. Dequoy luy peut nuire la prison, les gardes, & les lieux fermez? il a la porte ouuerte. Il n'y a qu'une chaîne qui nous tienne attachez: c'est l'amour de ceste vie: laquelle comme il ne faut point du tout reietter, aussi la faut-il amoindrir & accourcir: afin que s'il en estoit quelquesfois besoin, rien ne nous retienne, & n'empesche que nous ne soyons tousiours prelists de faire tout soudain, ce qu'il faudroit quelque iour faire.

C'est par el-
le que nous
esprouons
le profit
qu'auons
fait en ceste
vie.

Elle descou-
ure commẽt
nous auons
veicũ.

En quel tẽps,
& en quel
lieu il la faut
attendre.

La seule
amour de
ce ste vie
nous empes-
che de pre-
uenir la
mort.

EPISTRE XXVII.

On ne peut souffrir vn homme qui reprend en aury les vices ausquels il est luy-mesme subiet. Il amene vne plaisante histoire d'vn certain Caluissius Sabinus: & à la fin traite quelles sont les vrayes richesses.

TV me donnes conseil, dis-tu: mais c'est apres que tu t'en es desia donné, & que tu t'es corrigé. C'est pourquoy tu employes maintenant ta peine à rendre les autres meilleurs. Ie ne suis pas si eshonté de me mester de guarir les autres, tant que ie seray malade. Mais comme si t'estois couché dans vne mesme maladerie, ie parle avec toy de nos maux communs, & te fais part des remedes que ie sçay. Escoute moy donc, comme si ie parlois avec moy-mesme. Ie te veux laisser entrer dans mes secrets: & apres que tu y feras receu, ie veux demander compte de ma vie à moy mesmes. Ie crie apres moy, Compte les ans que tu as, & tu rougiras de honte, de uouloir les mesmes choses, que tu voulois estãt ieune garçon, & d'auoir les mesmes

Qui ne sçait
corriger soy-
mesme, est
incapable de
reprendre
aury.

desseins. Sur tout, sans attēdre le iour de ta mort, fay que tes vices meurent plustost que toy: donne congé à ces voluptez, qui ne font que troubler l'esprit, & qu'il te faudra vn iour cherement payer. Non seulement celles qui sont à venir, mais celles qui sont passées nuisent. Or comme le remors de la conscience ne s'en va point avec les crimes, encor qu'ils n'ayent peu estre descouuerts quand on les commettoit: tout ainsi les voluptez detestables laissent, apres qu'elles sont passées, vn facheux repentir. Elles ne sont ni assurees, ni durables: & encore qu'elles ne nuisent pas, elles s'enfuyent bien-tost. Lette plustost tes yeux sur quelque bien qui soit perdurable: & tu n'en trouueras aucun, que celuy seul que l'ame a trouuē dās elle mesme. Il n'y a que la seule vertu, qui nous puisse donner vne ioye perpetuelle, & pleine d'assurance. Et si quelque chose se met au deuant, ce n'est que cōme les nuees, qui volent bas, & ne peuuent vaincre la clarté du iour. Quand est-ce qu'on pourra iouir de ce contentement? On ne s'arreste pas en chemin, mais aussi l'on ne s'y haste pas. Il y reste encor beaucoup de besogne à faire: apres laquelle il faut que tu trauailles toy-mesmes, & que tu y employes ta peine, si tu veux qu'elle s'acheue. Il n'en faut point donner la charge à vn autre. Il y a bien quelque autre sorte d'estude, auquel on peut bien estre aidé. Caluissus Sabinus estoit vn homme fort riche de nostre tēps, & qui auoit vn des plus nobles & des plus beaux biens. Je ne vey iamais hōme qui meritaist moins ceste bōne fortune. Il auoit si pauvre memoire, qu'il oublioit tantost le nom d'Ulysses, ou celuy d'Achilles, & tantost celuy de Priam, desquels il cognoissoit aussi bien que nous cognoissons nos pedagogues. Il n'y eut iamais aucun vieillard, seruant de protocole, qui nommast plus à rebours les noms des citoyens, qu'ils forgent à plaisir quand ils ne s'en souuiennent point, qu'il faisoit ceux des Troyēs & des Grecs. Et toutesfois il vouloit avec tout cela qu'on l'estimast sçauant. A ces fins, il s'aduifa d'vn chemin plus court. Il accepta des seruitours cherement, l'vn qui sçauoit Homere sur le doigt, vn autre qui sçauoit Hesiodē, puis neuf autres qui sçauoiēt chacun vn des neuf Poētes Lyriques. Il ne te faut point esmerueller s'ils luy coustoient beaucoup: car il ne les auoit pas trouuez tout appris, il les auoit fait enseigner. Apres qu'il eust drellé tout ce train, il commença d'estre importun à ceux qui venoient manger avec luy: il auoit à ses pieds ces esclaves, ausquels il demandoit à tous coups les vers qu'il vouloit dire: mais le plus souuent la moitié du vers luy eschappoit. Satellius Quadratus, qui faisoit mestier d'aller ronger ces riches fols, & par consequent de rire, quand ils rioient, & ce qu'on fait aussi ordinairement avec ces deux autres choses, de se moquer d'eux, luy cōseilla que ceux qui baleroient sa maison fussent bons grammairiens. Mais quand Sabinus luy dit, qu'il n'auoit aucun de ces esclaves, qui ne luy coustast deux mille escus: Quadratus luy respondit, qu'il eust achepté à meilleur marché autant de cabinets pour mettre ces Poētes. Toutesfois il estoit si fol de croire, qu'il sçauoit tout ce que ceux de sa maison pouuoient sçauoir. Ce mesme Satellius cōmença de luy conseiller apres, combien qu'il fust maladif, maigre & desfaict, de passer son temps à luitter. Mais comme Sabinus luy eust respondu, Et comme le pourrois-ies-tu assez à faire de viure. Ne dy point cela (dit-il) ie te prie: ne vois-tu pas le grand nombre d'esclaves forts & puiffans que tu as? Le bon entendement ne se peut prester, ni accepter: & s'il se pouuoit vendre, ie pense qu'il ne se trouueroit aucun qui en voulust achepter: & toutesfois le mauuais s'achepte tous les iours. Mais pren maintenant ce que ie te dois, & adieu. Ce sont de grandes richesses qu'une pauuareté restreinte à la mesure & à la loy de nature. Epicure redit cela fort souuent, encore que ce soit en diuerses façons. Mais on ne peut iamais assez dire ce qu'on ne pourroit

Voluptez, ou passées ou future, nuisibles.

La seule vertu donne vn plaisir perpetuel & certain. Comparaison bien accommodee.

Histoire facieuse de Caluissus Sabinus, riche hōme. &

Satellius Quadratus escornifleur & bouffon. Par laquelle il appert que les riches ignorans & forts acheptent bien cherement leur riche: impertinēce.

Ainsi telle maniere de gens se moquent de ceux qu'ils magēt & pillent. Pauuareté cōtente & assez riche. Ce qui ne se peut trop ramener.

assez apprendre. Il y a des personnes à qui il ne faut monstrier qu'une fois un remède, & d'autres auxquels il les faut mener par force dans la teste.

EPISTRE XXVIII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices avec eux. Cest argument est presque semblable à celuy de l'Epistre seconde.

Tu penses estre seul à qui cela soit aduenü, & t'en esmeruelles, cōme si c'estoit quelque chose nouvelle, qu'en vn voyage si long, & en voyant tant de diuers pays, tu n'ayes peu perdre la tristesse, & la fascherie de ton esprit. Tu deuois chāger d'entendement, & non pas d'air. Iacoit que tu ayes traueré la mer, pour, si large qu'elle soit: iacoit, comme dit nostre Virgile, que la terre & les villes se recullent de toy, les vices te suivront quelque part que tu ailles. Socrates dit à vn qui luy faisoit vne pareille plainte: Pourquoi t'esmeruelles-tu que les voyages loingtains ne te profitent de rien, quand tu y vas avec toy-mesme? la mesme cause qui t'a chassé te tourmente. Dequoy te peut seruir. la nouueauté des regions? dequoy la cognoissance des villes, & des lieux estrangers? ce changement est du tout inutile. Veux tu sçauoir pourquoy ceste fuitte ne t'apporte aucun bien? tu t'en-fuis quand & toy. Il faut descharger tout ce qui te pese dans l'ame: tu n'auras iamais autrement plaisir en aucun lieu. Croy que ta contenance est à ceste heure pareille à celle de la deuineresse que descript Virgile esmeü & concitee, ayant dedans soy vne impetueuse vehemence d'un esprit qui n'estoit pas sien.

Pour changer d'air on ne deuoit point plus sage, si l'on ne quitte ses imperfections. Apophthegme de socrates sur ce propos

Pour auoir du plaisir en pays estranger, il n'y faut porter aucun vice.

*La prestresse taschant ietter de sa poitrine
La puissance du Dieu, comme folle chemine.*

6. Aeneid.

Tu cours çà & là pour chasser ceste pesāteur, qui te presse, qui se rend plus fascheuse par l'agitation. Comme dans vn nauire la charge qui ne peut bouger d'un lieu, donne moins d'empeschement, & celle qui est mal-rangée, & qui en remuant panche vers quelque costé du nauire, le fait plōger dans l'eau. Tout ce que tu fais c'est contre ton propre bien, & ton agitation te nuit: car tu ne fais que tourmenter vn malade. Mais quand tu aurois osté ce mal hors de ton esprit, tout chāgement de lieu te seroit agreable. En quelque pays qu'on te chasse, en quelque coin de terre barbare qu'on te mette, tu prendras plaisir d'y habiter. Il importe plus quel, qu'en quel lieu tu es venu. Et pōurant nous ne deuous attacher nostre fantasie à vn lieu plus qu'à l'autre. Il faut viure avec ceste opiniō: Je ne suis pas nay pour vn seul lieu: mō pays est par tout le mōde. Si tu cognoissois bien cela, tu ne t'esmerueillerois pas, que les diuerses regions où tu voyages, & le chāgement de celle qui te fasche, à vne autre ne te peuent donner plaisir: car la premiere te plairoit, si tu faisois estat que toutes fussent tiennes. Tu ne voyages point, tu erres, & t'esgares: tu ne fais que sauter d'une place à vne autre, iacoit que le bien-viure que tu cherches, se puisse trouver en tout lieu. Pourroit-on voir rien plus tumultueux, & plein de bruit, que la salle des plaids? toutesfois on y viuroit avec repos d'esprit, si la necessité nous y contraignoit. Mais si on pouuoit disposer de soy, ie m'enfuitois le plus loin que ie pourrois hors du voisinage des plaideurs. Car comme les lieux mal seins esbranlent la santé, si assurée qu'elle soit: pareillement il y a des choses qui

Belle similitude.

L'homme vertueux se trouue bien par tout.

Par tout on peut bien viure.

Mesme dans vne vie tumultueuse. Laquelle toutesfois il vaut mieux sur porter que rechercher.

pourroient esbranler vne bonne ame, qui est en chemin de guarison, & qui n'est encor bien parfaitte. Le ne suis pas de l'aduis de ceux, qui se iettent au milieu des flots: & n'aimans qu'une vie tumultueuse, combattēt tous les iours avec vn grand courage contre les plus difficiles affaires. L'homme sage fera bien de les supporter: mais non pas de les rechercher. Il aimera mieux viure en paix qu'en debat. Car il n'y a pas grand profit d'auoir chassé loin les propres vices, s'il faut apres cōbattre contre ceux d'autruy. Trente tyrans, dis-tu, estoient tout à l'entour de Socrates, & ne peurent iamais fieschir son courage. Mais que sert-il de dire, combien il y a de maistres, veu que cē n'est qu'une mesme seruitude? Celuy qui l'a mesprisee, est libre au milieu d'une troupe de Roys, pour si grande qu'elle soit. Il est temps de mettre fin à ma lettre, pourueu que i'aye au preallable payé le port. Le commencement du salut c'est la cognoissance du peché. Il me semble que ces paroles d'Epicure sont admirables. Car celuy qui ne scait pas s'il peche, ne veut pas se corriger. Il faut que tu te trouues en faute, deuant que t'amender. Outre ce qu'il y en a qui font gloire de leurs vices. Crois-tu que ceux qui mettent leurs meschancetez au nombre des vertus, pensent à corriger leur mauuaise vie? C'est pourquoy tu te dois reprendre toy-mesme, le plus que tu pourras: tu dois informer contre toy-mesme. Pren premierelement la personne d'accusateur, & apres celle de iuge: & en dernier lieu confessant ta faute, demande pardon à toy mesme, & quelquefois condamne-toy.

Exemple de Socrates.

Fondement de nostre repos. Pour se pouoir corriger il faut scauoir qu'est en peché Moyen de s'amender.

EPISTRE XXIX.

Qu'il est difficile que Marcellius, homme ciuil & de bel esprit, puisse recevoir correction: toutes fois qu'il n'en a point perdu l'esperance, & qu'il essayera toutes choses pour y paruenir. Il adouste à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'est addonné à la Philosophie, ne doit point desirer de plaire au peuple.

L'homme vicieux craint de se trouuer deuant ceux qui cognoissent son vice, & ne le peuuet celer. Deauoir mo, s'il faut reprendre ceux qui ne veulent escouter correction. Si vn homme de grande qualité le doit faire.

TV demandes des nouvelles de Marcellinus nostre commun amy, & desires scauoir ce qu'il fait. Il ne nous vient voir gueres souuent, non pour autre raison, que pour la crainte qu'il a qu'on luy die la verité. Il est toutesfois maintenant hors de ce danger, car il ne la faut dire qu'à celuy qui la veut ouyr. C'est pourquoy & plusieurs ont douté, si Diogenes & les autres Cyniques, qui ont indifferēment & avec vne liberté ouuerte repris tous ceux qui leur venoient au deuant, l'ont deu faire ainsi. Car que sert-il de tanser les sourds, & ceux qui de nature, ou par maladie sont deuenus muets? Mais pourquoy aussi (diras-tu) espargneray-ie les paroles? Elles ne coustent rien. Le ne puis deuiner, si ie dois porter profit à celuy que ie reprends: mais ie scay bien, si i'en admoneste plusieurs, que ie profiteray à quelqu'un. Il faut tendre la main. Il ne se peut faire, que celuy qui entrepréd beaucoup de choses, n'en vienne à bout de quelqu'une. L'estime toutesfois, Lucilius mon amy, qu'un homme de grande reputation ne doit point faire ce mestier. Son autorité en seroit amoindrie: elle n'auroit point assez de croyance à l'endroit de ceux qui prendroient moins de correction, quand il la verroient raualee & perduë. Il ne faut point dire qu'un archer doine quelquesfois toucher au blanc, mais qu'il peut quelquesfois faillir. Ce n'est point art, si elle fait par rencontre ce qu'elle veut. La sagesse est vn art, il faut qu'elle pretende sur quelque chose asseuree & certaine. Quelle choisisse donc ceux qui pourront profiter dessous elle, & qu'elle quitte ceux de qui elle aura perdu esperance: non

toutesfois qu'elle les abandonne du premier coup, & sans auoir, sur le desespoir qu'elle en prend, essayé les derniers remedes. Je n'ay point perdu esperance de nostre Marcellinus : on le peut encore sauuer, pourueu qu'on luy tende bien-toist la main. Il est toutesfois à craindre, qu'il ne traîne à soy celuy qui la luy baillera. Il a vne esprit fort esueillé, panchant du tout sur le vice. Je me veux neantmoins mettre en ce danger. L'ose bien entreprendre de luy faire cognoistre ses maux. Je sçay bien qu'il en vsera comme de coustume. Il fera le plaisant, il me dira des sottises, qui feroient rire vn homme qui seroit en dueil. Il se moquera premieremēt de soy mesme, & puis apres de moy. Il viendra au deuant de tout ce que ie voudray dire. Il ira rechercher tous les vices de nos sectes. Il reprochera aux Philosophes les pensions, que les Princes leur font, leurs amoureuses, & leur gourmandise. Il m'en nommera vn, qui a esté surpris en adultere, vn autre dans vn cabaret, & vn autre à la cour & à la suite d'vn Roy. Il me monstrera ce beau parleur Ariston Philosophes qui disputoit pendant qu'on le trainoit dans son coche à l'esbat : car c'est le temps qu'il auoit choisi pour montrer ce qu'il sçauoit. C'est celuy duquel (quand on demanda de quelle secte il estoit) Scaurus dit : Au moins n'est-il pas Peripatetique. C'est de luy aussi duquel Iulius Grecinus, homme d'excellent esprit, quand on voulut sçauoir ce qu'il luy sembloit d'Ariston, respondit : Je ne le puis dire, car ie ne sçay point ce qu'il feroit en cheminant : comme si on s'estoit enquis d'vn qui voulost combattre sur vn chariot : Il me mettra incontinent sur le nez vn tas de bateleurs, qui eussent plus honnestemēt fait, de n'auoir iamais tenu compte de la Philosophie, que de la rendre comme ils font. Toutesfois ie suis resolu d'endurer ses gaufferies. Peut-estre s'il me fait rire, que ie le feray pleurer : ou bien s'il continuē les risées, ie me resioüiray, que parmy les autres maux, ceste plaisante humeur de folie luy soit aduenüe. Mais cest ioye ne dure pas longuement à ces gens-là. Prends y garde. Tu les verras en fort peu de temps extremement rire & extremement recaner. L'ay deliberé de l'attaquer, & de luy faire cognoistre, qu'il valloit encor plus, lors qu'à l'aduis de plusieurs il estoit moins estimé. Si ie ne puis du tout arracher ces vices, au moins ie les arresteray. Il ne se perdront point du tout, mais ils cesseront pour quelque temps : & peut-estre se perdront-ils, s'ils ont accoustumé de prendre intermission. Il ne faut point mespriser cela, veu qu'aux personnes mesmes qui sont griefuement malades, vn bon relasche du mal, est vne espee de santé. Or pēdant que ie m'appreste à le combattre, ie te prie, toy qui peux & sçais comprendre, d'où, & iusques où tu es paruenü, & par là cognoistre encor iusques où tu pourras paruenir, pren quelque belle façon de viure, hausse ton courage, fay reste à ce que tout le monde craint, ne vueilles point compter sur le doigt ceux qui te font peur. Celuy ne te sembleroit-il pas fol, qui craindroit toute vne troupe d'hommes, en vn lieu où tout le monde passe ordinairement ? Tous n'ont point vn egal pouuoir sur ta mort, encor que plusieurs te menacent. Nature la ordonne ainsi. Vn tout seul te peut oster la vie, comme vn seul te l'a donnée. Au reste, si tu auois quelque honte, tu m'auois quitté la dernière pension. Mais pour mon regard ie ne me veux point monstrier chiche à payer l'interest ce que j'ay emprunté. Je ne veux ietter-là ce que ie te dois : Je n'ay iamais voulu plaire au vulgaire : Car ce que ie sçay, le vulgaire ne le trouue pas bon. Et ce que le vulgaire trouue bon, ie ne sçay point. Qui est-ce qui dit cela ? demanderas-tu : comme si tu ne sçauois pas qui ie commande. C'est Epicure. Mais tous les Peripatetiques, les Academiques, les Stoyques, les Cyniques, crieront ceste mesme chose, chacun de son costé. Car si est celuy qui puisse plaire au peuple, s'il se plaît à la vertu ? C'est par des mes-

Comme il faut traicter avec vn esprit qui tourne toutes choses en risées, Coustume des gaudisseurs.

Qui veut reprendre au-truy, nommement des esprits vifs ne se doit rebuter du premier coup.

L'homme vertueux ne se soucie de complaire, au peuple, ni ne le craint. La mort est vn passage commun, c'est d'ou folie de la craindre.

On ne peut complaire au peuple & à la vertu tout ensemble.

chans moyens qu'on acquiert la faueur du peuple : Il faut que tu en rendes semblable à eux. Ils ne t'aimeront iamais, qu'ils ne t'ayent cogneu tel. Mais il t'est beaucoup plus profitable de iuger, quel tu veux estre à ton aduis, que quel tu veux estre au iugement d'autruy. On ne peut gagner l'amitié des personnes des honnestes, que par des moyens vilains. Quel profit donc t'apportera ceste Philosophie qu'on louë & qu'on estime par dessus toutes disciplines, & toutes autres choses du monde? C'est de vouloir plustost plaire à toy, que non point au peuple : de peser plustost les iugemens & opinions, que de les nombrer : de viure sans craindre ny les dieux ny les hommes, & de surmonter les vices, ou d'y mettre vne fin. Au demeurant, si ie te voy honoré par les voix fauorables d'un peuple: si quand tu viendras aux spectacles publiques, i'oy hausser vn grand cry, si ie voy battre des mains, si les ornemens des bateleurs & ioueurs de farces menent bruit à ton arriuee, si les femmes & les petits enfans te louent par toute la ville : qui me pourroit garder d'auoir pitié de toy, sçachant quel chemin tiennent ceux qui veulent acquerir ceste faueur?

Quel profit apporte la Philosophie.

E P I S T R E X X X.

Il escrit qu'encor que Bassus Aufidius soit cassé du corps, toutesfois avec vne ame ferme & constante, il n'est aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche.

C'est chose bien louable de combattre la vieillesse, & d'attendre le dernier assault de pied ferme & sans apprehension. Comparaisons propres.

I'Ay veu Bassus Aufidius, ce grand homme de bien, desia tout cassé, combattant cõtre la vieillesse. Mais elle l'a tellement abattu, qu'il ne se peut plus releuer. L'age le tient entierement accablé de toute sa pesanteur. Tu sçais qu'il a tousiours eu le corps subiect à maladies, & tout essucé. Il l'a longuemēt entretenu, & rabililé: maintenant il dechet tout à coup. Tout ainsi qu'en vn nauire, qui commence de prendre eau par le fond, il est facile de boucher vne fente, ou deux : mais quand il se relasche, & s'entr'ouue de plusieurs endroits, on n'y peut donner aucun remede : Pareillement en vn corps desia vieil, on peut bien aucunement appuyer & soustenir sa foiblesse, & son imbecilité : mais quand toutes les ioinctures commencent à se des-faire & desassembler : comme en vn vieil bastiment pourry, & que quand tu en racoustres l'un, l'autre se fend, il est temps alors de te sauuer, & despier par quel costé tu pourras sortir. Toutesfois. Bassus nostre ban amy a le courage encore gaillard. C'est la Philosophie, qui luy apporte ce bien-là & le rend constant & resolu en quelle disposition que le corps soit ioyeux à la veüe mesme de la mort, sans iamais faillir de cœur, lors mesmes qu'il defaut. Vn bon piloté fait encor aller son nauire, apres que les voiles sont deschirees : & iacoit que l'equipage soit rompu, il redresse encor ce qui reste, pour faire aller son vaisseau. Bassus nostre amy fait le semblable. Il void venir la fin avec vn visage aussi assure, que tu iugerois qu'il auroit trop de constance pour regarder la fin de quelqu'autre. C'est vn acte grand & genereux, Lucilius mon amy, & qu'on ne peut apprendre qu'avec beaucoup de temps, de s'en aller franchement, & sans regret, quand ceste heure ineuitable est venuë. Toutes autres sortes de morts sont meslees avec quelque esperance. On peut guarir d'une maladie: vn embasement de feu s'esteint : vne ruine pose quelquefois doucement ceux qu'elle menaçoit d'estoufer : la mer a ietté sur le bord quelques-vns avec autant d'impetuosité, qu'elle les auoit engloutis : le bourreau a souuent retiré le

Nous auons ceste obligation à la Philosophie qu'elle nous dispose fort bien à la mort.

Nous fait gayement passer ceste vie.

glaive de dessus la teste de celuy qui estoit condamné à mourir. Mais celuy que la
 vieillesse conduit au tombeau, ne peut auoir esperance en aucune chose. C'est elle
 seule à qui rien ne se peut opposer. Il n'y a aucune espece de mort plus douce, ny
 plus longue. Il m'est aduis que Bassus suit ses honneurs funebres, qu'il s'allonge
 dans son tombeau, qu'il vit encore apres sa mort, suruiuant à soy-mesmes, & qu'il
 endure constamment la separation de son ame. Car il tient plusieurs beaux propos
 de la mort. Il faut tout ce qu'il peut pour nous persuader que s'il y a quelque
 douleur & quelque crainte en elle, c'est par la faute de celuy qui meurt, & non
 point de la mort: & qu'il y a aussi peu de mal & de tourment en elle, comme il y
 en a apres elle. Certainement l'homme seroit aussi fol de craindre ce qu'il ne peut
 sentir, comme celuy qui craint ce qu'il ne peut souffrir. Se trouueroit-il aucun qui
 pensast pouuoir aduenir, qu'on sentist vne chose, qui fait que iamais nous ne sen-
 tons rien plus? D'où il s'ensuit (ce dit-il) que la mort est tellement exempte de
 tout mal, qu'elle est hors de crainte de tout mal. Je sçay bien que cela a esté sou-
 uent dit, mais il le faut encor dire plus souuent. Toutesfois quand ie lisois ces
 discours ou que ie les oyois faire à ceux qui nioient qu'on deust craindre les choses
 de la crainte desquelles ils estoient encor fort estoignez, ils ne m'ont apporté au-
 cun profit. Mais cestuy-cy gagne beaucoup sur moy, quand ie l'ouïr parler de sa
 prochaine mort. Car ie te diray franchement ce qu'il m'ensemble. Je pense que
 celuy qui est sur le point de la mort, est plus asséuré & resolu, que celuy qui en est
 aupres. D'autant que lors que la mort est approchée de bien pres, elle fait
 prendre courage à ceux mesmes qui sont les plus ignorans, de ne vouloir point eui-
 ter ce qui est ineuitable. C'est ainsi qu'un gladiateur, qui auoit esté craintif du-
 rant le combat, tend le gosier à son aduersaire, & adresse son espee, si elle
 faut d'y donner droit. Mais la mort qui est prochaine, & qui ne peut fail-
 lir de venir, a besoin d'une longue constance de courage qu'on ne void qu'en
 peu de personnes, & qui ne peut estre practiquée, que par vn homme sage.
 C'est pourquoy ie prenois vn extrême plaisir de l'ouïr, comme s'il eust voulu
 prononcer vne sentence contre la mort, & faire iugement de son naturel,
 comme l'ayant de bien pres cogneüe. Je pense que tu donnerois encor plus de
 foy & plus de créance à quelqu'un qui seroit resuscité, & qui te raconter-
 oit comme l'ayant essayé, qu'il n'y a aucun mal en la mort. Or quel estonnement,
 & quel troublement d'esprit elle porta à son arriuee, ceux te le pourroient certain-
 nement dire, qui se sont approchez d'elle de bien pres, qui l'ont veüe venir, &
 l'ont receüe. Tu peux au vray compter au nombre de ceux-là, Bassus qui n'a peu
 trouuer bon que nous fussions trompez. Il dit que celuy qui craint la mort, est aussi
 fol, comme celuy qui craint la vieillesse. Car comme la vieillesse suit l'adolescéce,
 ainsi la mort suit la vieillesse. Celuy n'a pas voulu viure, qui n'a pas voulu mourir.
 Parce qu'on nous a donné la vie sous ceste condition, qu'il nous faut mourir.
 C'est là où tout le monde va. C'est folie de la craindre, parce qu'on attend les cho-
 ses certaines, & qu'on craint les douteuses. La mort a vne necessité iuste & inui-
 nible. Qui est celuy qui se puisse iustement plaindre d'estre subiet à vne condition,
 laquelle pas-vn n'est exempt? Car la principale partie de l'equité, c'est l'egalité.
 Mais ce seroit peine perduë de vouloir defendre la cause de nature, qui n'a pas voulu
 nous rendre subiets à autre loy, qu'à celle qu'elle est subiecte. Elle ancantit tout ce
 qu'elle fait, & ce qu'elle a ancanti, elle le rassëble derechef. S'il aduient à quelqu'un
 de la vieillesse le mettre doucement dehors, sans l'arracher tout soudain de la vie,
 mais l'ē retire peu à peu, ne doit il pas rēdre graces à tous les Dieux, qu'apres s'estre

La plus dou-
 ce mort, c'est
 de vieillescē.

Il n'y a nul
 mal en la
 mort fors
 celuy que se
 donne le
 mourant.

&
 La repetitiō
 de ce pro-
 pos est veile.
 Ceux qui
 sont sur le
 pas de la
 mort, ont
 plus de re-
 solution que
 ceux qu'elle
 menace en-
 cor.

car
 Elle renfor-
 ce l'homme
 pour se dis-
 poser à ce
 qu'il ne peut
 euitier.

mais.
 Ceste const-
 stance ne se
 pratique
 sinon par
 le sage.
 Si quel-
 qu'un refus-
 citoit, il
 tesmoigne-
 roit qu'il
 n'y a point
 de douleur
 en la mort.

ainsi
 C'est vne
 egale folie,
 craindre la
 mort, &
 craindre la
 vieillesse:
 pource que
 elles s'ētre-
 suivent;

&
 Nous viuons
 à condition
 de mourir:
 ioint qu'il
 ne faut
 craindre que
 les choses
 douteuses.
 Qui meurt
 de vieilles-
 se, en doit
 rendre.

graces à Dieu. La mort qui vient de vieillesse est Je repos d'une personne: &

Pour l'accepter avec gayeté de cœur, il la faut prévoir de longue main.

Raisons qui forcient l'homme en l'article de la mort.

Le mal qu'on sent en la mort vient de l'apprehension d'inselle.

Causes de mort: e crainte, & quelles.

saoulé de viure, il est parueni au necessaire à l'homme, & agreable à vne personne lasse: Tu en vois quelques-vns qui desirent la mort, voire avec plus de deuotion qu'on ne souhaitte la vie. Je ne scay lesquels de ceux-là nous donnent plus de courage, ou ceux qui appellent la mort, ou bien ceux qui l'attendent avec vn visage ioyeux & constant. Car l'vn procede quelquefois d'une rage, & d'un despit ioudainement conceu, & l'autre d'une tranquillité d'esprit, & d'un iugement certain. Il s'en trouue bien quelqu'un, qui de cholere & de fureur court à la mort: mais aucun ne l'embrasse ioyeusement, que celui qui s'y est préparé de long-temps auparauant. Je confesse donc, que ie suis venu bien souuent, & pour beaucoup d'occasions, voir cest homme, qui m'est si cher, pour scauoir si ie le trouuerois en mesme resolution: & si les forces de son ame se diminueroient avec celles du corps. Mais elles luy croissoient tousiours, comme on void la ioye paroistre au visage de ceux qui iouent à la course du cheual, quand sur la septiesme carriere ils s'approchent de la palme & du prix. Il disoit, suyuant les enseignemens d'Epicure, premierement qu'il esperoit qu'il ne sentiroit aucune douleur en ce dernier soupir: toutesfois s'il y en auoit, il se consoloit qu'elle seroit fort courte. Car aussi vne douleur, qui seroit fort grande, ne pourroit longuement durer. Au reste qu'il seroit soulagé de se ressouvenir, sur le point de la separation de l'ame d'avec le corps, que si elle se faisoit avec passion & tourment, qu'apres ceste douleur, il n'en sentiroit iamais plus. Qu'il ne doutoit point que l'ame de ce vieil corps, ne se tint sur le bord des lèures, & qu'il n'y faudroit pas guere grande secousse pour l'en tirer dehors. Il faut quelquesfois esteindre le feu qui s'est pris à vne forte & puissante matiere avec de l'eau, & quelquesfois avec la ruine mesmes de l'edifice. Celuy à qui l'on oste la viande & les viures, tombe de luy-mesme. Je pren grand plaisir d'ouyr ces propos, Lucilius non point comme chose nouvelle, mais comme estant conduit sur la chose mesme, pour la mieux comprendre. Et quoy? n'en ay-je pas ouy parler d'autres, qui se sont eux-mesmes osté la vie: ouy, & moy mesme ie l'ay veu. Toutesfois ie prise beaucoup plus ceux qui vōt à la mort sans porter haine à la vie & qui la reçoient sans l'attirer par violence. Il disoit d'auantage, que le tourment que nous sentions, c'estoit par nostre faute, parce que nous tremblons de peur, lors que nous pensons que la mort s'approche de nous. Mais dites-moy, qui est celui, de qui la mort ne soit prochaine, & preste en tous lieux, & à tous momens? Considerons encor, dit-il, si lors qu'il nous semble que quelque occasion de mort s'approche de nous, combien il y en a d'autres plus prochaines qu'on ne craint point? Vn ennemi menaçoit quelqu'un de le faire mourir. Mais l'indigestion de son mauuais estomach a gagné le deuant. Si nous voulons faire difference des causes de nostre crainte, nous trouuerons qu'il y en a quelques-vnes qui sont vrayes, & quelques autres qui semblent l'estre. Nous ne craignons point la mort, mais l'apprehension de la mort: parce que nous en sommes autant esloignez, comme l'apprehension en est reculee. Parquoy s'il faut craindre la mort, il la faut tousiours craindre: car quel temps y a-il qui soit hors du pouuoir de la mort? Mais ie deurois craindre que ces longues Epistres ne te fussent autant ennuyeuses que la mort. C'est pourquoy i'y mettray fin. Apres toutesfois t'auoir admonnesté, que tu dois tousiours penser à la mort, pour ne la craindre iamais.

EPISTRE XXI.

Que la seule vertu est nostre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple.

L'Adoué & recognois Lucilius pour mien. Il commence de se monstrier tel qu'il auoit promis. Suy ceste ardeur d'esprit, avec laquelle ayant mis sous les pieds, les biens que le commun peuple prise tant, tu embrassois les choses meilleures. Je ne veux pas que tu te rendes ny plus-homme de bien, ny plus grand que tu auois fait dessein d'estre. Les fondemens que tu auois ietté occupent vne grande place. Acheue seulement ce que tu t'es efforcé de faire, & ne manie autre chose que ce que tu auois mis en ta fantasia. En somme tu seras sage si tu bouches les oreilles, dans lesquelles il ne suffit point de mettre de la cire: Il faut bien vn bouchon plus ferme que celui duquel on dit qu'Ulysse se seruit, pour celles de ses compagnons. Ceste voix qu'ils craignoient, estoit bien attrayante & flatteresse: ce n'estoit point toutesfois la voix d'un peuple. Mais celle qu'il faut craindre, ne sort point d'un seul rocher, on l'oit venir de tous les coins du monde. Tu ne seras pas mené par un seul endroit suspect de voluptez, qui nous trompent. Ce sera par toutes les villes: fay du sourd enuers ceux mesmes qui t'aimeront plus. Ils te souhaitent des maux avec vne bonne intention. Mais si tu veux viure heureusement, prie les Dieux, que rien de ce qu'on te desire ne t'aduienne. Ce n'est pas bien, ce que ces gens-là souhaitent qu'il t'aduine. Il n'y a qu'un seul bien, qui soit la cause & l'assurance d'une heureuse vie, c'est de se fier à soy-mesme. Mais cela ne peut aduenir, que tu ne mesprises le traual, & que tu ne le mettes au rang des choses qui ne sont ni bien ni mal. Car il ne se peut faire qu'une chose soit maintenant mauuaise, & tantost bonne: soit maintenant legere & supportable, & tantost qu'elle face peur. Le traual n'est pas un bien. Qu'est-ce donc qui est bien? le mespris du traual. Par ainsi ce seroit sans raison que ie reprendrois ceux qui aiment à traualler. Au contraire, d'autant plus que ceux qui entreprennent choses honnestes & vertueuses s'efforceroient, & qu'ils ne voudront permettre d'estre vaincus, ny reprendre haleine en montant; ie les auray en admiration, & me mettray à crier: Relene-toy avec plus de courage, & retien ton haleine: gaigne si tu peux sans la reprendre le haut de ceste montagne. Le traual nourrit les ames genereuses. Il n'est point raisonnable, que selon le premier desir de tes parens, tu choisisses ce que tu dois deuenir, & ce que tu dois entierement desirer. Ce seroit vne grande honte à toy, qui as desia eu le maniement des plus grands affaires, d'importuner les Dieux de prieros. Qu'as-tu besoin de souhaits? Rends-toy bien-heureux toy-mesmes. Tu le pourras faire aisément, si tu cognois que les vrais biens sont ceux qui sont meslez avec la vertu: & que les choses des-honestes sont celles qui sont meslées avec le vice. Tout ainsi qu'il n'y a rien qui reluisse sans clarté, ny rien de noir, que par le moyen des tenebres & de l'obscurité qui l'environne: tout ainsi qu'il n'y a rien de chaud sans l'aide du feu: ny rien de froid, que par le moyen de l'air. Pareillement c'est la compagnie de la vertu ou du vice, qui rend les choses honnestes, ou vilaines. Qu'est-ce donc que le bien? C'est la cognoissance des choses. Qu'est-ce que le mal? C'est l'ignorance des choses. Or l'homme, qui est sage, l'homme qui est bon ouvrier, il reiette les choses selon le temps, ou les choisira. Mais il ne craint point ce qu'il

C'est chose de dange-reuse consequence, de presser l'oreille aux flatteurs: car

Ils nous souhaitent des maux sous vne bonne intention. Le bien des Stoïques, c'est de se fier à soy-mesme. &

Mespriser le traual.

Le vray souhaite, c'est de se rendre bien-heureux. Moyen de le faire: Et quels sont les vrais biens, & les maux. Le sage les reierte ou choisit selon le temps.

reiette, ni n'admire point ce qu'il choisit, pourueu qu'il ait vn cœur grand & inuincible. Je te deffens de t'abaïsser, en rien, ni de te laisser mettre le pied dessus. C'est peu de cas de ne refuser point la peine: Il la faut rechercher. Quel traual donc (diras-tu) sera inutile & superflu: C'est celuy, auquel les choses basses & de peu d'importance t'appelleront. Il n'est point mauuais, non plus que le traual qu'on employe aux belles choses. Parce que c'est vne constance de l'ame, qui se donne courage apres les choses aspres & difficiles, & qui parle ainsi: Pourquoi t'arrestes-tu? ce n'est point honneur à vn homme, de craindre la sueur. Il faut qu'il aille deçà & delà, afin que la vertu parfaite, soit vne egalité & vne constance de vie, qui s'accorde en tout avec elle mesme. Ce qui ne peut estre sans la cognoissance des choses, & sans l'art, par laquelle on prend ce qui appartient aux hommes & aux Dieux. C'est le souuerain bien, duquel si tu peux auoir la iouissance, tu commences d'estre leur compagnon, & n'as plus que faire de les prier. Comment (diras-tu) peut-on paruenir à cela? Il ne les faut point aller trouuer par l'Apennin, ou par les montagnes de Grece, par les deserts de la Candaue, par les Syrtes, par la Scylle ou par la Charybde: lesquelles toutefois tu as autrefois passées pour l'appetit de la charge & gouuernement d'un petit pays. Le chemin est sans danger, plein de ioye: nature mesme te l'enseigne. Elle t'a donné des choses, que si tu ne les abandonnes point, tu te rendras egal à Dieu. La richesse ne te scauroit faire pareil à Dieu: car Dieu n'a rien. Ta robbe d'escarlate ne le fera point: car Dieu est nud. Ta renommee ne le fera pas aussi, ni ta gloire, ni cognoissance de ton nom. que tu as enuoyee en tant de pays estrangers: car pas vn ne cognoist Dieu: Et si, plusieurs ont des meschantes opinions de luy, qui n'en sont point pour celà punis. Ce ne sera pas aussi vne grande troupe de seruiteurs, qui portent ta litiere par les ruës de la ville, & aux voyages que tu fais dehors: car ce Dieu tres-grand & tres-puissant, est celuy qui porte toutes choses. Ta beauté mesmes, ny tes forces ne te peuuent rendre heureux: il n'y a rien de cela que la vieillesse ne ruine. Il faut donc chercher quelque chose, qui ne se puisse pas gaster par le temps, à qui rien ne puisse donner empeschement, & par dessus laquelle on ne puisse rien souhaiter de meilleur. Que sera donc cela? C'est vne belle ame, qui soit droite, entiere, & grande. Comment la pourrois-tu appeller autrement: qu'un Dieu qui s'est venu loger dans un corps humain? Ceste ame se peut aussi bien loger dans un gentil-homme Romain, que dans un affrâchi, ou dans un esclau? ce sont des noms que l'ambition engendré, & que l'iniure & la tyrannie font naistre. On peut monter au Ciel du coing le plus bas de la terre. Leue-toy donc en haut, forme-toy, rentoy digne de Dieu. Mais tu ne te formeras pas tel avec de l'or, ou de l'argent. On ne peut tirer de ceste matiere vne image semblable à Dieu. Souuienne-toy que quand ils estoient propices & fauorables, ils n'estoient que de terre:

La vertu est le souuerain bien.

Elle fait les hommes compagnons des Dieux.

Non point les richesses. Ni les habits somptueux.

Ni la quantité des valets. En somme nulle chose corruptible ne rend l'homme heureux. Mais bien vne ame pure & reueue. Qui se loge indifferement.

E P I S T R E XXXVI.

Il loüe ceux qui viuent retirez au repos d'esprit sans qu'on sçache ce qu'ils font. Que nous rendons nostre vie plus courte par nostre inconstance. Il blasme le desir que les peres ont d'embrasser leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure.

IE m'enquiers soigneusement de toy, ie demande à tous ceux qui viennent du pays où tu es, que c'est que tu fais, en quel lieu, & avec qui tu demeures. Tu ne me scaurois tromper, ie suis toujours avec toy. Il te faut donc viure de telle façon comme si ie pouois ouyr ce que tu fais? voire comme si ie le voyois. Si tu me demandes que c'est qui me plaist le plus, de ce que i'ois de toy? C'est que ie n'en oys rien dire: & que la plus grande partie de ceux à qui ie m'enquiers ne scauent rien de ce que tu fais. Il nous peut aduenir beaucoup de bien, de ne hanter point ceux qui sont d'autre humeur que de la nostre, & qui desirent des choses diuerses à nos souhaits. Ie me fie biē tant de toy, qu'on ne te pourra pas destourner, & que tu demeureras ferme en ta resolution: encor que tu fusses enuironné d'une troupe de gens qui te sollicitassent au contraire. Qu'est-ce donc? Ie ne crains point qu'on te puisse changer, ie crains seulement qu'on t'empesche. Car celuy, qui nous retient, porte beaucoup de dommage: mesmement en ceste vie, qui nous est si courte, laquelle nous rendons encor plus courte par nostre inconstance, commençant maintenant vne façon de viure, & tantost vne autre. Nous la taillons & la couppons en petites pieces. Hasté-toy donc, Lucilius mon tres-cher amy: represente-toy de quelle vilté te t'aduancerois, si ton ennemy te suiuiot par derriere, si tu craignois qu'un homme à cheual te suiuisit à la trace, & qu'il te tallonnast de bien pres. On te suit, on t'a presque atteint, aduance le pas, sauue-toy, retire-toy, en quel que lieu de seureté. Et apres considere que c'est vne belle chose de pouoir acheuer sa vie auant que de mourir, & de regarder apres avec vne ame assuree, la portion qui reste du temps, qui consiste en la possession d'une vie heureuse, laquelle ne se rend point plus heureuse, pour estre plus longue. O quand veras-tu ce temps, que tu ne te soucieras plus du temps, que tu seras en vne agreable tranquillité d'esprit, que tu ne tiendras compte de viure encore le lendemain, que tu seras du tout saoul d'auoir vescu? Veux-tu sçauoir ce qui rend les hommes si affamez du temps aduenir? C'est que pas-vn n'a eu encor le soin qu'il deuoit auoir de soy. Les pere & mere t'ont souhaitté autre chose que tu ne desirois. Mais moy au contraire, ie te desire le mespris des biens, desquels il te souhaittoiet abondance. Leurs desirs desrobent à beaucoup de personnes, pour t'enrichir. Tout ce qu'ils mettront dans ta maison, il le faudra oster à quelqu'un. Ie souhaite que tu ayes toute puissance sur toy, afin que ton ame, apres qu'elle se sera tourmentee de plusieurs vaines pensees, se puisse en fin arrester, & deuenir constante, & qu'elle se puisse plaire elle-mesmes, & ayant acquis la cognoissance des vrais biens, en la possession desquels on entre aussi-tost qu'on les a cogneus, elle n'ait aucun besoin d'une plus longue vie. Apres tout, celuy a surmonté toutes necessitez il est congedié, il est libre, qui vit encor apres auoir acheué de viure.

C'est le fait d'un homme sage, ne desirer point d'estre veu, & ne hanter gens de diuerse humeur à la nostre.

La vie de l'homme est courte & nous l'abregeons encore par nostre inconstance. Les hazards d'icelles sont grands: & pour vne loquemer, on n'est point plus heureux.

Faute de soin fait que plusieurs souhaitent longue vie.

Durant laquelle on ne peut estre vraiment libre.

EPISTRE XXXIII

Il loue Epicure, & l'estime homme plein de courage. Il parle aussi des discours des Stoïciens qui sont graues & sententieux: & qu'il ne se faut pas tant arrester sur les inuentions des anciens, qu'on ne doine essayer de faire de nouveaux chemins à la vertu.

Les discours des Stoïques sont graues & sententieux: &

Tu trouues bon que ie mesle encor parmy ces Epistres, comme i'ay fait en mes precedentes, quelques paroles choisies de nos principaux Philosophes. Ils ne se font pas amusez apres les fleurettes des beaux mots: tous leurs escrits sentēt leur homme. Tu iugerois qu'il y auroit de l'inegalité, quand on pourroit remarquer vne chose qui surmontast l'autre. Vn arbre n'est point admiré, si toute la forest est d'vne pareille grandeur. Le carmes des Poëtes, & les histoires sont pleines de ces belles paroles. Par ainsi ie ne veux point que tu penses qu'elles soient d'Epicure. Elles sont publiques, & communes à tout le monde, & principalement à nous qui sommes Stoïques. Mais on les remarque plus en luy, tant parce qu'elles y sont rares, & clair-semees, & parce qu'on ne les esperoit point de luy, que parce aussi qu'on s'esmerueille qu'un hōme qui s'estoit du tout addonné aux delicateesses, eust rien peu dire de magnanime, & de courageux. C'est le iugement que plusieurs font de luy. Mais quant à moy ie tiens Epicure pour homme de cœur, & de vertu, encor qu'il porte vne robe à manches. La hardiesse, le trauail, le courage prompt à la guerre: chet aussi bien en l'ame d'un Persan, que de ceux qui ceignent plus haut leur accoustrement. Il n'est donc pas besoin que tu demandes des mots ramaliez, & recherches cà & là. Tout ce que les autres cueillent ailleurs par essite, s'entretient & se void continuel dans les escrits de nostres. Nous n'auons aussi rien de parfumé, & ne trompons iamais vn achepteur: il n'en trouuera pas moins dedans, que ce qui pend pour monstre deuant la boutique. Nous luy permettons d'en prendre du plus beau, & de tel endroit qu'il voudra. Penses-tu que nous vueillons choisir à part quelques sentences singulieres, d'entre vne si grande abondance que nous en auons? De qui dirons-nous qu'elles sont? ou de Zenon, ou de Cleanthes, ou de Chrysippus, ou de Penetius, ou de Posidonius? Nous ne sommes pas sous la puissance d'un Roy. Chacun soustient qu'il est à soy-mesmes. Mais pour leur regard, tout ce que dit Hermachus, tout ce que dit Metrodorus, est rapporté à vn seul. Tout ce qu'aucun de ceste escole a dit, c'a esté par la bouche & de l'autorité d'un seul. Nous ne pouons, dis-ie, en vne si grande fertilité de choses toutes esgales, pour tant que nous l'essayons, en tirer rien de choisi.

Plus ils sont rares en quelqu'un, plus aussi sont-ils remarquables. Jugement de Senèque touchant Epicure.

Quelle est la doctrine des Stoïques.

Lesquels font tous bien vn ensemble.

C'est à faire à vn pauvre à comper son troupeau.

En quel lieu que tu iictes l'œil, tu ne verrois rien qui ne fut eminent, si on ne le cueilloit entre choses du tout parcellles. C'est pourquoy il te faut perdre l'esperance que tu auois de pououir goulter vn peu les esprits de ces hommes excellens. Il te les faut cognoistre entierement de bien pres, il te les faut voir d'un bout à autre. C'est vne besongne qui se fait, & vn ouurage qui se lie par les lineamens de son artifice, duquel on n'en peut rien tirer, que le reste ne tombe en ruine. Ie ne te veux pas garder pourtant que tu ne consideres à ton aise, tous les membres l'un apres l'autre, mais que ce soit sur l'homme entier. Vne femme n'est point belle, si

Comme il faut considérer les gens par les parties

on peut loüer ou iambe ou son bras. Celle l'est dont le corps tout entier, peut en le regardant oster l'admiration de chacune des autres parties. Toutesfois si tu en demandes, ie ne seray point si chiche enuers toy, ie t'en donneray à pleines mains. Tu les trouueras à grands monceaux estenduës par tout, tu n'auras peine que de prendre, & non pas de les choisir. Car elles ne tombent point en terre, elles coulent perpetuellement, & se tiennent iointes ensemble. Ie ne doute point qu'elles ne portent beaucoup de profit aux nouueaux apprentifs & à ceux qui n'apprennent que de la voix d'autruy. Car on apprend plus facilement peu de paroles troussées court, & contenuës comme dans des vers. C'est pourquoy nous baillons des sentences aux enfans pour les apprendre par cœur, que les Grecs appellent *Cbries*, c'est à dire, paroles sententieuses, d'autant que l'esprit d'un ieune enfant les peut plus aisément conceuoir : Et d'autant aussi qu'il ne pourroit encor faire aucun autre profit plus certain. Mais ce seroit honte à vn qui est desia homme fait, de ramasser çà & là de beaux mots choisis, & s'appuyer sur quelque peu de paroles entenduës d'un chacun, & ne se fier qu'en sa memoire. Il est ià temps qu'il l'appuye sur soy-mesme. Il faut qu'il les dise, & non point qu'il les apprenne. C'est chose des-honneste à vn homme desia vieil, ou qui s'approche de la vieillesse, de ne sçauoir rien que par registre. Zeno a dit cela. Et toy que dis-tu? Cleanthes a dit cela. Et toy que diras-tu? Iusqu'à quand te remuëras-tu par l'aide d'autruy? Ordonne donc, & dis quelque chose qu'on doiue grauer en la memoire. Dis quelques beaux mots de ton creu. Par ainsi ie pense que ces gens-là, qui ne furent iamais autheurs, qui ne sont que porteparoles d'autruy, qui se nourrissent sous vne ombre estrangere, n'ont rien de genereux dans l'ame, n'ayans encor osé rien faire de ce qu'ils auoient par si long-temps appris. Ils n'ont trauaillé leur memoire, que sur les œuures d'autruy. C'est autre chose se souuenir, & autre chose sçauoir. Se souuenir est conseruer ce que nous auons mis dans la memoire. Au contraire le sçauoir est quand quelqu'un rend vne chose du tout sienne, & qu'il ne dépend point d'un registre qu'il a copié, & qu'il ne regarde point si souuent vers son maistre. Zeno dit cecy, Cleanthes dit cela. Il faut qu'il y ait difference entre toy & ton liure. Iusques à quand apprendras-tu? Il est temps d'enseigner. Pourquoy veux-tu que j'oye ce que tu peux lire? La voix viue (dit-il) profite beaucoup. Ouy, mais non pas celle qui prend son honneur des paroles d'autruy, & qui est recitée comme par vn iouëur de farces: Ioint que ceux-cy qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, premierement ils ne font que suiure les premiers en vne chose, en laquelle il n'y a pas vn, qui n'ait quitté les premiers: en second lieu ils les suiuent en vne chose, qui est encor en doute. Or il ne se trouuera iamais rien de nouueau, si nous sommes cõtens de ce qui est desia trouué. D'auantage celuy qui suit vn autre, il ne suit rien, il ne trouue rien, & qui pis est il ne cherche. Quoy donc? ne suiuray-ie point les traces des anciens? Ie tiendray bien les vieux chemins: mais s'il s'en trouue vn qui soit plus pres, ie le racoustreray. Ceux qui ont remuë cela deuant nous, ne sont point nos maistres, ils ne sont que nos guides. La verité se montre à tous, elle n'est point du tout cogneuë. Il en reste encor beaucoup pour ceux qui viendront apres nous.

Et comme
choisir leurs
sentences.

Instruction
pour les en-
fans.
&
pour les gens
d'aage.

C'est vne
honte de ne
sçauoir rien
que par l'ai-
de des liures.

Se souuenir
& sçauoir, en
quoy diffé-
rent.

Panure con-
dition de
ceux qui ap-
prennent
toufiours
d'autruy.

On trouue
toufiours à
profiter.

E P I S T R E X X X I V .

Il se resiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait , & ce qu'il escrit , & soustient que celuy est parfaictement bon, qui ne peut par aucune force ni par aucune necessite deuenir meschant.

C'est vn grand contentement d'auoir achemine quelqu vn à la vertu.

IE m'enraisse, ie me resiouïs, & chassant ma vieilleſſe, ie me rechauffe, toutes les fois que l'apprens, ou par ce que tu fais, ou par ce que tu escrits, combien (car tu as laissé long-temps a, derriere toy le vulgaire) tu te surmonte toy-mesme. Si vn laboureur se resiouit de voir vn arbre qu'il a planté de sa main, desia prest à porter fruit : si vn berger prend plaisir de regarder la portee de son troupeau: si pas-vn ne iette les yeux sur vn sien nourrisson, qu'il ne luy semble que la ieunesse de cestuy là, soit la sienne mesme : que penſes-tu que doiuent faire ceux qui ont nourry les esprits, & qui voyent desia grand, & haut-esleué ce qu'ils ont formé en sa tendre ieunesse ? Le t'aduouë & te tiens pour mien : tu es ma creature. Dés aussi tost que ie vis ton bon naturel, ie mis la main dessus, ie t'exhortay, ie te donnay courage, ie ne peus prendre patience à te voir cheminer mollement : ie t'esueillois quelque-fois, comme ie fais encor maintenant. Il est vray qu'à ceste heure ie donne courage à vn qui court volontiers, & qui m'en donne aussi à moy. Qu'est-ce (diras-tu) que ie veux d'auantage ? C'est beaucoup que cela. Ce n'est pas toutesfois ainsi des œures de l'airie, comme des autres besongnes, où le commencement vaut besongne à demy faite. La plus grande partie de la bonté, c'est de vouloir estre bon. Sçais-tu qui l'appelle bon ? C'est vn homme parfaict, en qui on ne peut rien desirer, qu'aucune violence & qu'aucune necessité ne pourroit rendre meschant. Ie preuois que tu seras tel, si tu veux perseuerer, si tu veux mettre peine, & si tu tafches que toutes tes actions, & tes paroles se respondent & s'accordent ensemble, & soient comme forgees à mesme coin. L'ame de celuy n'est pas droicte, de qui les actions ne s'accordent point.

Vne partie de la vertu, consiste au vouloir.

E P I S T R E X X X V .

La difference qu'il y a entre aimer & estre amy, & que pour estre constant il faut auoir aujour d'hu y la mesme volenté qu'on auoit hier.

En quoy differe aimer & estre amy.

QUand ie te prie avec tant d'affection, que tu vueilles estudier, ie fais mes affaires: ie veux auoir vn amy: ce qui ne me peut aduenir, que tu ne perseueres à te rendre parfaict, comme tu as commencé. Car tu m'aimes bien maintenant, mais tu n'es pas amy. Et quoy ? sont-ce choses differentes ? voire toutes dissemblables. Celuy qui est amy, il est certain qu'il aime, mais celuy qui aime n'est point pour cela amy. Par ainsi l'amitié est tousiours profitable, mais l'amour est quelquesfois pernicieuse. Quand ce ne seroit pour autre raison, fais au moins ce profit, d'apprendre comme il faut aimer. Hastte-toy donc, veu que tu peux m'apporter ce profit, & ne l'apprés à pas-vn autre. I'en reçois desia vn grand fruit, quand ie me represente que nous n'aurons qu'un mesme cœur, & que toute la vigueur que j'ay perduë de mon aage, ie la recouureray du tien, encor qu'il ne soit guere esloigné du mien.

Vraye amitié, n'auoir qu'un cœur.

Toutesfois ie me veux encor resioür de la chose presente. Car il nous vient bien quelque plaisir de ceux que nous aimons, encor qu'il soient absens, il est vray que c'est vne ioye assez petite, & qui s'esuanouit bien-tost. Mais la veüë, la presence, & la conuersation a quelque volupté plus viue: meismement quand non seulement vous voyez celuy que vous desirez, mais quand vous le voyez tel que vous le desirez. Apporte-moy donc ce grand present de toy-mesme, & pour te halter d'auantage, considere que ie suis-vieil, & que tu es mortel. Viens doncques en diligence vers moy, ou plustost vers toy. Profite en vertus, & sur toutes choses mets peine que tu sois constant en ce que tu veux estre. Quand tu voudras essayer, si tu as rien aduancé, pren garde si tu veux auioird'huy ce que tu voulois hier. Le changement de volonté donne à cognoistre, que l'esprit flotte en vn lieu, & se monstre en vn autre, comme le vent le pousse: mais ce qui est ferme & arresté ne vague point. Cela aduient parfaictement à celuy qui est du tout sage, & aucunement à celuy qui profite, & qui est desia aduancé à la sagesse. Quelle difference doncque y a-il entre ces deux? cestuy-cy s'esbranle bien quelque peu, & chancelle sans bouger de sa place, mais l'autre ne se meut aucunement.

Moyen de cognoistre si l'on a profité. Marque d'esprit qui n'a point d'arrest.

Deux sages Stoïques.

EPISTRE XXXVI.

Quelque ieune homme à la persuasion de Lucilius s'estoit retiré à l'estude de la philosophie, dequoy plusieurs le reprenoient comme tousiours les choses bonnes desplaisent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de mespriser ces folles reprehensions, & de perseverer au dessein qu'il a fait. Il enseigne aussi à ne craindre point la mort.

Donne cœur à ton amy, pour mespriser hardiment ceux qui le tacent de s'estre retiré au repos & à l'ombre, & de s'estre desfait de son estat, & lors qu'il pouuoit deuenir encor plus grand, auoir preferé la tranquillité de son esprit à toutes autres choses. Il leur fera cognoistre de iour en iour, qu'il a bien-fait ses besongnes. Ceux à qui l'on porte ceste enuie, ne laisseront point de passer outre. Quant aux autres, les vns seront froissez, les autres tomberont par terre. La trop grande fortune ne donne que rompement de teste. Elle se tourmente elle-mesme, elle trouble le cerueau en mille façons: elle incite les vns à nouveaux plaisirs, ceux-cy à la tyrannie, ceux-là aux folles despenfes. Elle enfle le cœur des vns, & l'ostant à d'autres, les red effeminez & lasches. Mais il s'en trouue quelqu'un qui la supporte bien. Ouy, mais c'est comme il porte bien son vin. Par ainsi il ne faut point que ceux-là te vueillent faire croire que celuy soit bien-heureux, qui est assiegé d'une grande suite d'hommes. On court vers luy comme à un lac, lequel en fin ils tarissent & troublent. Ils l'appellent un fay-neant, un paresseux. Mais tu sçais bien qu'il y a des gens qui parlent au rebours & au contraire de la verité. Ils appelloient cest autre bien-heureux. Et quoy? l'estoit-il? Je ne me soucie point aussi de ce qu'il semble à quelques-vns qu'il ait l'esprit trop rude & seuer. Ariston disoit, qu'il aimoit mieux un ieune homme triste, que ioyeux & agreable à tout le monde. Car le vin deuiet ordinairement bon, si venant d'estre fait il est rude & aspre: & au contraire il ne dure guere en sa bonté, s'il est doux d'as la cuue. Permits qu'ils l'appellent triste, & ennemy de la bonne fortune. Ceste tristesse se changera en mieux, tant plus il vieillira. Qu'il perseuere seulement de suiure la vertu, & boire son saoul dans

L'homme vertueux piclere la tranquillité de son esprit aux plus grandes dignitez.

car Trop de prosperité donne tous les iours nouveaux tourmens.

& Peu se trouuent qui la sçachent bien supporter.

Comparaison d'un esprit triste avec un vin rude.

Epistres de Seneque.

les sciences liberales non point de celles dont il se faut seulement arrouser, mais de celles dont il faut entierement teindre & colorer l'ame. C'est le temps auquel il faut apprendre. Et quoy y a-il quelque temps auquel il ne soit pas bon d'apprendre? Nenny. Mais comme il est tres-honneste d'estudier en tous aages, il est honneste aussi de n'estre point enseigné en tous aages. C'est chose vilaine, c'est vne moquerie, de voit vn homme en sa vieillesse apprendre l'alphabet. Il faut acquerir cela en ieunesse, & s'en seruir en vieillesse. Tu feras donc chose qui te sera grandement profitable, si tu le rends fort homme de bien. Ce sont ces bien-faits là, qu'on dit qu'il faut desirer, & qu'il faut donner, & qui sans doute, sont de la meilleure & de la premiere marque, & auxquels il y a autât de profit à les donner qu'à les recevoir. Apres tout, il ne s'en peut plus desdire. Il l'a promis. Or y a-il moins de deshonneur à faire banqueroute à vn creancier, qu'à vne belle esperance qu'on a de nous pour payer ces deniers qu'on doit, il ne faut au marchand que faire heureusement son voyage sur mer, & au laboureur, vne fertilité sur les champs qu'il a couuert, & la faueur du Ciel. Mais ce que cestuy-cy doit, il le peut acquitter avec la seule volunté. La fortune n'a point de pouuoir sur les mœurs. Il les doit disposer, & mettre peine que son ame puisse paruenir à la perfection de sa tranquillité: lors il ne sentira iamais qu'on luy ait rien osté, ni rien donné: & demeurera tousiours en mesme estat, de quelque costé que les choses tombent. Lequel pareillement encor qu'on luy donnast les biens que le vulgaire desire, il sera tousiours esleué par dessus les richesses: ou si quelque mauuaise fortune luy en raut vne partie ou entierement tout, il n'en sera point plus petit pour cela. S'il estoit nay au pays des Parthes, il auroit appris dès son enfance à bander vn arc: Si en Alemagne, estant encor ieune garçon il se fust accoustumé de branler vne petite pique. S'il eust vescu au temps de nos ayeulx, il eust appris de monter vn cheual, & d'aller frapper l'ennemy de pres. C'est ce que la discipline de son pays apprend & commande à vn chacun. A quoy donc faut-il que cestuy-cy pense? à vne chose qui sert & profite contre toutes sortes d'armes, & contre toutes sortes d'ennemis: c'est de mespriser la mort. Pas-vn ne doute, qu'elle n'ait quelque chose de terrible en elle, & qu'elle n'espouuâte nos ames, que nature a formées en l'amour d'elles-mesmes. Il ne luy seroit pas besoin de s'apprester & de s'aigrir à ce que l'instinct naturel nous pousse volontiers, comme toutes personnes sont apprises à leur conseruation. Pas-vn n'apprend, s'il y estoit quelque iour forcé, de se seoir à son aise & mollement sur des roses: Mais il s'endurcit bien à cela, que la gehenne & les tourmens ne luy puissent rien faire dire contre sa foy: & s'il en est besoin, que tout debout, & quelquefois blessé, il passé la nuict entiere sans dormir sur le bord des tranches, & sans oser s'appuyer seulement sur son iavelot: parce que le sommeil surprend bien souuent ceux qui se soustiennent sur quelque appuy. La mort ne traîne avec elle aucune incommodité. Car il faudroit qu'il y eust quelque chose à laquelle elle portast incommodité. Mais si tu as si grand desir d'vne plus longue vie, louuienne-toy que rien de ce qui se desrobe à nos yeux, rien de ce qui se cache dans le sem de la nature, (d'où il estoit sorty, & d'où il en sortira encor bien-tost apres) ne se consumera. Ces choses-là cessent seulement, & ne perissent point. Et ceste mort que nous craignons tant, que nous refuyons tant, ne fait qu'vne intermission de vie, & ne l'oste pas. Il viendra vn iour qui nous remettra encor à la lumiere de ce monde. Laquelle plusieurs refuseroient, si elle ne nous y remettoit avec vn oubly d'y auoir iamais esté. Mais j'enseigneray plus soigneusement apres que tout ce qui semble perir, ne fait que se changer. Celuy qui doit vn iour reuenir, ne doit point partir avec regret.

Le deuoir des ieunes c'est d'apprendre pour pratiquer en vieillesse.

Profit qui reuint de la Philosophie.

C'est qu'elle destourne des apprehensions de la mort. On n'a que faire d'apprendre à pouoir viure en delices. Contre ceux qui desirent viure loguement. La mort n'est qu'vne intermission de vie: &

Toutes choses sont subiectes à vne perpetuelle vicissitude.

Prends garde au cerne que font toutes choses qui retournent dans elles-mêmes, tu verras que rien ne s'esteint en ce monde, mais que tout descend & remonte à son tour. L'Esté s'en va : mais l'année apres le rameine. L'Hyuer passé, il reuiendra dans quelque mois. La nuit enseuelit la clarté du Soleil, mais le iour le chassera bien tost. Tout ce que la course des estoilles aura outrepassé, elle le reprendra. Vne partie du Ciel s'esleue incessamment, & l'autre se couche. En fin i'acheueray ce discours, mais que i'aye encor dit ce mot, que les enfans, que les ieunes garçons, & ceux qui ont perdu l'entendement, ne redoutent point la mort : & que c'est chose tres-vilaine, si la raison ne nous peut apporter l'assurance à laquelle la folie nous ameine.

Les enfans, les ieunes & les fols font hôte à ceux qui craignent la mort.

E P I S T R E XXXVII.

La folie est subiecte à beaucoup de passions cruelles & seruiles : & la sagesse les chasse bien loin. Si tu veux rendre toutes choses subiectes à toy il te faut assubiectionner à la raison.

LE lien le plus fort qui te tient attaché pour rendre ton ame toute bonne, c'est que tu as promis d'estre homme de bien. On t'a demandé si tu le voulois estre, tu l'as iuré solemnellement. Celuy te trompe qui dira que la guerre soit vne chose douce & sans peine. Le ne veux pas que tu sois trompé. Les paroles de ce tant honneste serment, & celles de cet autre qui est si vilain, sont toutes semblables, d'estre bruslé, d'estre tué à coups de fouets & d'espées. On fait iurer ceux qui se loüent pour mener les mains aux combats à outrance sur l'arene du theatre ; qui mangent & boient ce qu'ils doiuent rendre bien tost apres avec leur sang, d'endurer tout cela encor en despit d'eux : Mais le serment qu'on desire de toy, n'est que pour souffrir de ta franche & libre volonté. Ceux-là peuuent baisser les armes pour essayer si le peuple aura pitié d'eux, & si leur voudra sauuer la vie : Mais tu ne le pourras point mettre bas, ni demâder grace. Il faut que tu meures debout, & sans estre vaincu. Que sert-il aussi de gagner quelque peu de iours ou d'années ? Nous naissons avec ceste condition, qu'on ne nous peut sauuer la vie. Comment donc m'acquitteray-ie en ce combat ? Tu ne peux point euitter les necessitez, mais tu les peux bien surmonter. Il te faut tracer vn chemin, la Philosophie le fera. Retire-toy à elle si tu te veux sauuer, si tu veux viure en assurance, & si tu veux estre heureux. Et ce que i'estime encor pour vn plus grand bien, si tu veux estre libre, tu ne le peux estre autrement. La folie au contraire est chose vile, mesprisée, deshonneste, seruile, & subiecte à beaucoup de cruelles passions. Et toutesfois la sagesse, qui est la seule liberté, chassera loin de toy tous ces maistres imperieux, qui te commandent si superbement, quelquesfois l'vn apres l'autre, & quelquefois tous ensemble. Il n'y a qu'un chemin pour aller deuers elle : il est tout droit, tu ne le scaurois faillir. Marche d'un pas certain & assuré. Si tu veux que toutes choses soient subiectes à toy, rēds toy subiet à la raison. Tu pourras commander sur plusieurs, si tu permets qu'elle commande sur toy. Tu apprendras d'elle que c'est, & comment tu dois commencer. Tu ne tomberas point par rencontre sur les choses. Tu ne me scaurois nommer vn seul homme, qui sçache pourquoy il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Ce n'est point par aucun conseil, c'est par hasard qu'il a heurté là. La fortune tombe aussi souuent sur nous que nous sur la fortune. C'est vne grande honte, de

C'est vne grande obligation, promettre d'estre homme de bien.

La Philosophie appréd le chemin de paruenir à vraye liberté.

Pour ce faire il faut auoir la raison pour Guide.

n'aller point, ains d'estre poussé : & s'estonnant aussi-tost au milieu d'une tempeste d'affaires, demander, Ho dieu, comment suis-ic venu icy?

EPISTRE XXXVIII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices avec eux. Cest argument est presque semblable à celui de l'Epistre seconde.

Vn propos familier, bref & non elaboré est plein d'efficace, &

Les paroles basses sont persuasives & sentent la philosophie.

Et en prend des paroles comme d'une semence.

C'Est avec raison que tu m'as prié de nous entrescrire souuent l'un à l'autre. La parole qui entre peu à peu dans l'ame, profite grandement. Et les disputes auxquelles on s'est appresté de long-temps auant, & preschees en public pour les faire ouïr à tout vn peuple, ont plus de bruit & de tumulte, & ne se reçoient pas si familièrement. La philosophie n'est autre chose qu'un bon conseil. Or il n'y a pas vn qui donne conseil en criant. Toutesfois il est force aucunesfois vsfer (si ie le dois dire ainsi) de ces façons de presches, & quand quelqu'un est en doute de croire, il le faut contraindre. Mais quand il ne faut point se trauailler pour luy faire venir l'enuie d'apprendre, ains seulement pour l'apprendre : il est besoin lors de venir à ces paroles basses. Elles entrent plus facilement, elles y arrestent aussi. Il ne faut point vsfer de beaucoup de paroles, mais qu'elles soient pleines d'efficace. Il les faut ietter comme vne semence : laquelle, encor bien qu'elle soit petite, si elle tombe sur quelque terre fertile, multiplie sa vertu, & ce peu qui auoit esté semé suffit pour en couvrir apres plusieurs arpens de terre. La raison en fait de mesmes : si tu la consideres, elles n'est pas grande : mais elle croust & s'augmente en son courage. Ce sont peu de mots que l'on dit : mais si nostre ame les reçoit bien, ils prennent vigueur & montent bien haut. La nature, dis-ie, des preceptes & enseignemens est pareille aux semences. Ils profitent beaucoup, & encor qu'ils soient dits en peu de paroles, il faut seulement qu'une ame bien disposee les rauille, & les attire à soy. Elle en engendrera apres plusieurs autres dans elle-mesme, & en rendra beaucoup plus qu'elle n'en aura receu.

EPISTRE XXXIX.

Vn parler ordinaire est plus profitable & sert plus que les abregéz & commentaires bien veliez qu'on portoit sur soy. La grandeur du courage, est de mespriser les choses grandes, & suivre les mediocres.

Il faut à ceux qui apprennent, vn propos continué aux doctes vn abregé. L'un enseigne & l'autre soulage la memoire.

I me mettray donc en deuoir de dresser avec le plus d'ornement qu'il me sera possible, & par abregé, les commetaires que tu me demandes : Mais pren garde que la composition commune & ordinaire ne te fust plus profitable, que celle qu'on appelle auourd'huy vulgairement abregé. Anciennement quand nous parlions bien Latin, il s'appelloit sommaire. Le langage ordinaire est plus necessaire à vn qui apprend, & l'abregé à celui qui sçait. Car cestuy-là enseigne, & l'autre sert à la memoire. Mais ie t'en fourniray de l'un & de l'autre. Il ne faut point que tu m'en demandes ou l'un ou l'autre des deux. Celuy est incogneu, qui est contraint de mener quelqu'un qui le cognoisse. L'escriray donc ce que tu me demandes. Mais

ce fera à ma façon accoustumee. Cependant tu en as plusieurs, mais ie ne sçay point si leurs liures sont bien ordonnez. Pren en tes mains l'indice des Philosophes. Cela seul te contraindra de t'esueiller. Apres que tu auras veu combien d'hommes ont trauaillé pour toy, il te prendra enuie d'estre mis au nombre de ceux-là. Car vne ame genereuse a cela de bon en soy, qu'elle est aisément poussee aux choses honnestes. Il n'y a homme d'excellent esprit qui se puisse plaire aux choses basses & vilaines. La beaulté des choses grandes les appelle & les attire à soy. Comme la flamme monte droit en haut, & ne peut aussi peu s'abaissier & toucher la terre, comme elle ne peut aussi s'arrester: Pareillement nostre ame est tousiours en mouuemens: elle est d'autant plus remuante & actiue, qu'elle est plus ardente & impetueuse. Mais celuy est heureux qui employe ceste ardeur aux choses meilleures. Il se mettra hors de la puissance & de la tyrannie de la fortune: il vsera de temperance en ses felicitez, il rompra les aduersitez, & mesprisera ce que les autres admirēt. C'est la vertu d'une ame magnanime, de mespriser les choses grandes: & d'aimer mieux les mediocres, que les excessiues. Car celles-cy sont profitables, & les autres nuisent d'autant plus qu'elles sont superflues. C'est ainsi que les blés se couchent par vne trop grande fertilité: c'est ainsi que les branches se rompent pour estre trop chargees de fruiets: c'est ainsi qu'une trop grande fecondité ne peut venir à meurisson. Il en adient ainsi aux esprits qui se perdent d'une trop grande felicité, les forces de laquelle ils employent non seulement pour outrager autruy, mais pour s'offenser eux-mesmes: Quel ennemy a iamais esté plus cruel & plus outrageux enuers aucun, que leurs voluptez mesmes sont à l'endroit de quelques-vns? à la fureur & à la folle impudicité desquels, tu pourrois seulement pardonner, parce qu'ils souffrent sur eux les vilanies qu'ils ont faites: Et non sans cause ceste fureur les tourmente: car il est force que ce desordonné desir, depuis qu'il a surpassé la mesure & la reigle de nature, s'estende infiniment plus loin: Parce que le desir naturel a sa fin: mais les fols & vains desirs qui naissent d'un appetit desreglé, n'ont aucune borne. L'vtilité mesure ce qui luy est necessaire, mais en quel rang mets-tu la superfluité? Certainement ils se plongent si auant dans les voluptez, qu'apres en auoir fait vne coustume, ils ne s'en peuuent plus passer: & se sont rendus les plus miserables du monde, pour estre paruenus finalement en ce mal-heur, que ce dont ils se pouuoient bien passer, leur soit apres deuenu comme necessaire. Aussi ne font ils que seruir à leurs voluptez, au lieu d'en iouir: & ce qui est le cõble de tout mal, ils aiment & fauorisent leur mal. Mais le mal-heur est venu en son plus haut degre, quand les choses vilaines non seulement plaisent, mais quand on se baigne dedans: & qu'il n'y a plus aucun lieu de remede, lors que ce qui n'estoit que vice, est deuenu coustume.

L'ame genereuse se releue tousiours en haut a guise de la flamme.

Et neantmoins aime mieux les choses mediocres que les excessiues.

Belles comparaisons.

Les voluptez sont le plus cruel ennemy que nous ayons: &

La superfluité passé en tel desbordement, que

Ce qui n'estoit que vice, se tourne en habitude & mal cõme necessaire.

EPISTRE XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiste, qui versoit un torrent de mots pressés & pouffez par force. Et apprend que la parole d'un Philosophe doit estre moderee & retenue comme sa vie. On peut comparer le parler de ce Serapion au langage de plusieurs qui parlent aujour'd'uy au peuple, qui aiment plustost gagner quelque reputation de penser bien dire, que d'enseigner ceux à qui ils parlent.

IE te rends graces de ce que tu m'escriis souuent. Car tu te fais voir à moy, par le seul moyé que tu peux. Je ne reçois iamais aucune de tes lettres que nous ne soyons tout aussi tost ensemble. Si nous prenōs tant de plaisir à voir les pourtraits de nos amis absens, parce qu'ils nous retraischiſſemēt leur souuenance, & par vne cōsolatiō tiree de leur image addoucissent la tristesse que nous sentons de leur absence: de combiēt trouueriōs-nous leurs lettres plus agreables, qui nous portēt les vraies marques & enseignes de nostre amy absent? Car la main de nostre amy grauee sur la lettre, nous represente ce qui nous estoit si doux & agreable à nos yeux, & le nous fait cōme receuoir. Tu m'escriis auoir ouy le Philosophe Serapion, quand il fut venu au lieu où tu es, & qui est accoustumē de dire hastiuement vn grand nombre de paroles, lesquelles il semble ne verser point, mais plustost les presser, & pouſſer par force. Car il luy en vient en la bouche plus qu'un seul gosier & vne seule voix n'en pourroit desployer. Je ne puis trouuer bon cela à vn Philosophe, la prononciation duquel doit estre aussi modeste que sa vie. Certainement rien ne peut estre bien reiglē, s'il est si hastē & precipitē. C'est pourquoy dans Homere ceste façon de parler esmeuē & sans intermission, qui coule dru comme neige, est donnee à l'orateur: Mais le langage gracieux, & doux comme miel coule de la bouche d'un vieillard. Tu dois donc faire iugement que ce torrēt de paroles impetueux, est plus propre à vn charlatan, qu'à celuy qui manie quelque affaire graue & d'importance, ou qui enseigne. Je ne veux pas aussi qu'elle tombe goutte à goutte, nō plus que ie veux qu'elle coure la poste. Il ne faut point qu'elle tienne les oreilles suspēduēs, ni qu'elle les estourdisse. Car ceste pauureté, & rareté de paroles rēd l'auditeur moins attentif, par l'ennuy, qu'une tardiuetē interrompuē apporte. Toutesfois on retient plus facilement ce qu'on a vn peu attendu, que ce qui vole sans s'arreſter. Dauantage quand les hommes ſcauans enseignent quelques preceptes à leurs disciples, on dit que c'est par maniere de tradition: mais on ne pourroit pas bailler par tradition ce qui fuit si viste. En outre le langage duquel on se sert pour enseigner la verité, doit estre simple & sans fard, mais celuy qu'on employe enuers le peuple, n'a rien de veritable: il ne tasche qu'à esmouuoir, & attirer à foy par violence les oreilles d'une sorte populasse, qui n'a point de iugement, & qui se laisse emporter à vn langage vehement. Mais comment pourroit ce langage bien conduire vn auditeur, s'il ne peut estre luy mesme bien cōduit? Et qui plus est, ne faut-il pas que ceste façon de parole qu'on employe pour guarir les ames, descende profondement dans nous? Les remedes qu'on applique ne profitent point, s'il ne demeurent longuement sur le mal. Au surplus, elle a beaucoup de vanité qui ne sert de rien, elle a plus de bruit que d'effect. Il faut appaiser ce qui m'espouuante, il faut brider ce qui m'esmeut, il faut esclarcir ce qui me trompe & deçoit, retrancher la folle despēse, & chasser l'auarice. Quelle de ces choses pourroit-on faire à la haste?

Les amis s'entreuoyēt par lettres, qui sont comme pourtraits des absens.

Serapion Sophiste, image d'un vain haraguer ou babillard. La parole du Philosophe ne doit estre moins modeste que sa vie. Le parler hastif & brusque rēd du charlatan. Mais aussi ne faut-il pas qu'il soit trop pesant ou tardif: &

Celuy par lequel on pretend enseigner la verité, n'a rien de veritable, ne veut point de fard.

Il doit penetrer bien auant à guise des bons remedes. Avec autre efficace que le babil precipite. lequel

quel medecin voit-on qui guarisse les malades en passant? Et quoy? il n'y a pas seulement plaisir d'oïr le bruit de ces paroles desbordées, qui roulent sans jugement: mais comme il y a plusieurs choses que tu n'eusses iamais creu se pouuoir faire, qu'il suffit de cognoistre: pareillement c'est assez d'auoir ouy parler vne seule fois, ceux qui ont tant de langage. Car qu'est-ce qu'aucun voudroit apprendre, qu'est-ce qu'il voudroit imiter, quel jugement voudroit-il faire de l'entendement de ceux, la parole desquels est tellement esmuë & troublée, qu'elle ne se peut arrester? Tout ainsi que les pas de ceux qui courent contre bas, ne se peuent retenir quand il leur plaist: mais ayans pris vne grande secousse, avec la pesanteur du corps, ils descendent plus loin qu'ils ne vouloient: De mesme ceste vistesse de parler n'a n'y puissance sur elle, ny rien qui soit bien-seant à la Philosophie: laquelle doit asseoir gradement ses paroles, & non pas les esprendre, mais cheminer doucement. Et quoy? ne pourra-elle pas quelquefois se hausser & s'esmouuoir? Pourquoy non? Mais ce sera sauue la dignité de ses mœurs, laquelle ceste trop grande & impetueuse violence despoüille du tout. Je trouue bon qu'elle ait de grandes forces: toutesfois modérées: que ce soit vne eau qui coule tousiours: mais non pas vn torré. A grand' peine voudrois-je permettre à vn Orateur ceste vistesse de langage, qu'on ne peut retenir, qui court tousiours sans aucune bride. Car comment pourroit vn iuge, mesmement qui seroit ignorant, & nouveau à faire son estat, fuire la roideur de ces paroles, principalement lors, ou que sa vaine gloire, pour se faire estimer d'auantage, ou que l'affection de son impetuositè l'emportera? Il faut donc qu'il ne se haste pas, & qu'il n'entalle point plus de paroles que les oreilles n'en pourront souffrir. Tu feras donc fort bien, si tu ne vois iamais ces gens-là, qui s'estudient plustost à parler beaucoup, qu'à parler bien à propos. Ou si tu aimes mieux, lors qu'il en seroit besoin, parler comme faisoit P. Vinicius, duquel quand on demanda, de quelle façon il parloit, Asellius respondit, Tardiuement. Car Geminus Varius dit: le ne sçay pas pourquoy vous appelez cét homme eloquent: il ne peut ioindre trois mots ensemble. Mais pourquoy n'aimerois-tu pas mieux parler cōme faisoit Vinicius? Il pourroit suruenir quelque sot, lequel voyant qu'il arracheroit les mots l'un apres l'autre, comme s'il dictoit, & non comme s'il parloit, diroit ainsi: Parle, ou ne parle iamais plus. Car quant à moy, ie desire qu'un homme de bon iugement chaste loin la roideur qu'auoit Haterius, qui fut l'Orateur de son temps le plus renommé. Il parloit tousiours sans crainte, il ne rompit iamais le filet de son braison. Il n'auoit pas commencé, qu'il auoit acheué. Ie pense toutes fois qu'il y a quelques façons de parler, qui sont propres à quelques nations, qui ne le sont point à d'autres. Tu permettrois bien cela aux Grecs. Quand nous escriuons nous mettons des points entre les mots: Et nostre Ciceron mesmes, duquel l'eloquence Romaine a pris sa naissance alloit l'amble, & parloit doucement. Le langage Romain se prise, s'escoute, & se presente pour estre estimé. Fabianus homme excelent en mœurs, & en son sçauoir, & ce que ie mets le dernier, en eloquence, disputoit plustost facilement, que vistemēt: tellemēt que vous eussiez dit que c'estoit vne facilité, & non point vne vistesse. Ie la supporteray plustost en vn homme sage, que ie ne la desireray, afin que son langage sorte sans empeschement. I'aime toutesfois mieux qu'il soit vn peu retardé, que s'il courroit. Mais ie te veux faire auoir ce mal en horreur, principalement, parce que cela ne te pourroit pas aduenir, que tu n'ayes du tout perdu la honte. Il faut que tu sois effronté, & que tu ne te puisses entendre. Car ceste course & roideur inconsiderée de langage t'apportera force choses que tu voudrois reprendre. Cela (dis-je) ne te peut aduenir qu'il ne te face

Ne tiēt rien de la Philosophie, dont les paroles sont graues & posees. Et ne se hausset point par delà sa bien-scance.

Le parler posé sent l'homme d'honneur.

Exemples De Vinicius trop lent.

De Haterius trop roide,

De Ciceron posé & doux. De Fabianus facile, & non trop viste.

Le parler brusque & inconsideré tient de l'effronié.

rongir de bonte. D'auantage, il se faut continuellement exercer à ceste façon de dire: il faut quitter le soin de toutes autres affaires pour l'employer aux paroles: Lesquelles, quand bien elles viendroient à la bouche d'elles mesmes, & qu'elles couleroyent sans aucune peine, toutesfois il les faudroit moderer. Car comme le marcher graue & modeste, est conuenable à vn homme sage, aussi est bien vn parler pesant, & qui ne soit trop hardy. En somme & pour toutes sommes, ie te commande que tu sois tardif à parler.

Le pesant & nō trop hardy, du sage.

E P I S T R E X L I .

L'argument & le sujet de ceste Epistre est tout diuin. Il monstre que Dieu est pres de nous, avec nous & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit louer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raison.

L'homme de bien est tousiours accōpagné d'un saint Esprit, qui veille sur ce qui luy peut aduenir, sans lequel nul ne peut estre homme de bien, ni ne pourroit cōtrequarrer les affaires de fortune. C'est toutesfois par vn conseil inognu à la sagesse humaine. Cōparaisons pour mōstrer que Dieu habite es choses rares.

TV fais vne tres-belle chose, & qui te sera grandement profitable, si tu perseueres (comme tu m'escriis) à rendre ton ame bonne. Ce seroit folie d'en faire aucune priere à Dieu, veu que tu peux gagner cela sur toy-mesme. Il ne faut point leuer les mains au Ciel, ny prier le secretain d'un temple, qu'il nous laisse approcher des oreilles d'une image, comme si nostre priere en deuoit estre mieux exaucée. Dieu est fort pres de toy, il est avec toy, il est dedans toy. Je te veux bien assurer, Lucilius, qu'il y a vn esprit saint & sacré qui fait sa demeure dans nous, qui prend garde & veille sur les biens, & sur les maux qui nous aduiennent. Cestuy-là nous traite de la mesme façon que nous le traitons. Aucun ne peut estre homme de bien, sans Dieu. Pourroit-on voir aucun homme, qui se peust releuer contre la fortune, s'il n'estoit secouru de luy? C'est luy qui donne les conseils hardis & couragieux: on ne peut pas cognoistre quel Dieu c'est, qui habite dans les hommes de bien. Toutesfois vn Dieu y habite. Si tu entres par fortune dans vn bois espais consacré à quelque Dieu, peuplé d'arbres qui surpassent la grandeur accoustumee de tous les autres, & où l'espeisseur des branches qui se couurent les vnes les autres empesche qu'on ne puisse voir la clarté du Ciel: la hauteur de ceste forest, le secret de ce lieu, l'horreur & l'estonnement de ceste ombre, qui est si obscure, & si continué au milieu d'une large campagne, te fait certainement croire qu'il y a quelque diuinité cachée. S'il se trouue vne profonde cauerne dans des rochers pourris & rongez, pendue à demy air, en croupe d'une haute montagne, & que c'est autre soit caué & percé profondement, non point par ouurage fait de main d'homme, mais par aucunes causes naturelles: sans doute il faisira soudain ton ame d'une opinion de quelque religion. Nous portons pareillement veneration à la source & à la teste des grandes riuieres: si quelque fleuue naist tout d'un coup dessous terre, tout aussi tost on luy dresse vn autel. On adore les fontaines des eaux chaudes: Et la grande profondeur, ou la tenebreuse obscurité de quelques estangs, les ont rendus sacrez. Mais quand tu verras vn homme, que les perils ne pourroient estonner, que les voluptez ne pourroient corrompre, vn homme qui s'estime heureux en ses aduersitez, qui est assuré au milieu des tempestes, qui regarde les autres mortels comme d'un lieu haut, & qui va au pair avec les Dieux, ne luy porteras-tu point reuerence? Ne diras-tu pas, C'est quelque chose plus grande, & plus haute que de pouuoir croire, qu'elle soit semblable à ce petit corps, où elle est enclose: Vne vertu diuine est

Notamment en l'homme vertueux.

descendüe sur cest homme-là. Il y a quelque puissance celeste, qui agit ceste ame, excellente & moderee, qui mesprise toutes choses comme trop basses pour elle, & qui se moque de tout ce que nous craignons, ou que nous souhaitrons. Certainement vne chose si grande ne pourroit estre sans vne diuinité. Par ainsi la meilleure partie d'elle est encor au lieu d'où elle est descendüe. Comme les rayôs du Soleil s'estendent iusqu'en terre, & toutesfois ils ne bougent du lieu d'où ils sont enuoyes: Pareillement ceste ame grande & saincte, qui a esté expressément enuoyée çà-bas, pour nous faire cognoître de plus pres les choses diuines, elle conuert bien avec nous, mais elle demeure neantmoins attachée à son origine, Elle despend de là, elle regarde, & aspire là. Cependant elle est parmi nous, comme la meilleure partie que nous ayons. Qu'est-elle donc? C'est vne ame qui ne reluit que de son propre bien. Car quelle folie plus grande pourroit-on voir, que de louer vn homme de ce qui n'est pas sien? quelle faute d'entendement plus grande, que d'auoir en admiration les biens qu'on te peut oster pour les bailler à vn autre? Les freins dorrez ne font point vn cheual meilleur. Le lyon reluit d'vne autre façon, quand on le manie doucement avec sa criniere luisante comme l'or, & quand on le contraint à force de le fâcher, de souffrir l'ornement qu'on luy met dessus: & d'vne autre façon quand il est encor herissé & sauuage avec son naturel tout entier: Car cestuy-cy, qui est furieux & sauuage, & tel que nature l'a fait naistre, qui est agreable avec ceste horreur, comme de sa propre beauté, & qui ne peut estre regardé sans crainte, est encor plus estimé, que cest autre qui est couuert de clinquant, & qui a perdu le cœur. Pas-vn ne se doit priser que de ce qui est sien. Nous estimons vne vigne si elle a les sermens chargez de raisins, si elle fait courber en terre de leur pesanteur l'eschelas qui la soustient. Qui seroit celuy, qui ne la voulast preferer à vne vigne qui eust les grappes & le feüilles d'or? La propre vertu d'vne vigne, c'est la fertilité. Il faut par mesme raison louer en l'homme ce qui est sien. Il a vn grand nombre de valets bien vestus à son seruice. Il a vne belle maison, il seme beaucoup de terres, il a force deniers en banque: rien de tout cela n'est dedans luy, il n'est qu'à l'entour de luy. Il faut priser & louer ce qui ne luy peut estre osté, ny donné. Veux-tu sçauoir ce qui appartient proprement à l'homme? L'ame, & la raison parfaite dans l'ame. Car l'homme est vn animal raisonnable. Son bien arriüe à sa plus grande perfection, s'il peut paruenir à ce point, pour lequel il est nay. Mais qu'est-ce que la raison desire voir en luy? vne chose tres-facile, de viure selon sa nature: Mais la commune folie des hommes, la rend difficile. Nous nous poussons les vns les autres aux vices. Mais comment pourroit-on ramener à vne meilleure vie, ceux que pas-vn ne retient, & que le peuple pousse & incite?

Duquel l'ame recherche tousiours son origine.

Il ne faut estimer en l'homme rien que l'ame & la raison laquelle seule constitue l'homme.

Non point les ornemens externes.

Pour lesquels il n'est pas né.

EPISTRE XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que qu'elqu'un soit homme de bien: Il y en a plusieurs à qui la volonité & le courage ne desaut point pour estre meschans, mais seulement la puissance & les moyens.

CEstuy-cy t'a desia fait à croire qu'il est homme de bien. Et toutesfois il n'est pas possible qu'en si peu de temps on le puisse deuenir, ny qu'il se puisse cognoître. Veux-tu sçauoir qui sont ceux en ce temps, que j'estime gens de bien: ceux qui sont de ce second rang. Car cest autre ne peut naistre par fortune dans cinq

Deux sortes d'hommes de bien selon la doctrine des Stoïques.

cens ans, qu'une fois, comme le Phenix. Or il ne se faut esmerveiller, que dans un
 si long espace de temps quelque chose grãde ne se puisse engendrer. La fortune en
 produit souuent de moyennes, & en assez grand nombre. Mais elle fait priser d'au-
 uantage les excellentes par leur rareté. Quant à cestuy-cy, il est encor fort esloigné
 de la profession qu'il fait. Et s'il scauoit que c'est qu'estre homme de bien, il ne
 croiroit point qu'il le fust encor, & peut estre perdroit-il l'esperance de le pouuoir
 estre iamais. Ouy: mais il tient les meschans en fort mauuaise opinion. Les mes-
 chans font bien cela aussi: & la plus grande peine de la meschanceté, c'est qu'elle
 desplaist à soy-mesme & aux siens. Mais il a aussi en grande haine ceux qui abu-
 sent de la puissance & de l'authorité qu'ils ont en peu de tēps acquise. Il en feroit
 de mesme, s'il auoit un pareil pouuoir. Les vices de plusieurs demeurēt cachez par-
 ce qu'ils sont foibles, lesquels ne deuiendroient pas moins audacieux, si leurs for-
 ces leur sembloient assez grandes, que ceux qu'une grande fortune & prosperité a
 fait descourir. Ils n'ont que faute d'instrumens, & de moyens de faire sentir leur
 mauuaistié. C'est ainsi que sans aucun danger on manie un serpent venimeux, quand
 il est roide de froid. Il n'a pas lors perdu son venin, il n'est qu'égourdy. La cruauté,
 l'ambition, & la folle despense de plusieurs, n'a faute que de fortune, pour n'oser
 entreprendre autant que les plus meschans. Tu cognoistras que leurs desirs sont
 pareils, si tu leur donnois la puissance qu'ils voudroient auoir. Tu te peux bien
 souuenir quand tu m'assurois auoir toute puissance sur un certain homme, que ie
 te dis, que c'estoit un esprit volage & leger, & que tu ne le tenois point par le pied,
 tu n'en tenois que la plume. Mentis-ie? tu le tenois par la plume, laquelle il te laissa,
 & s'enfuit. Tu scais quels ieux apres il te fit voir, combien de choses il entreprit,
 qui luy fussent en fin tombees sur la teste. Il ne preuoyoit pas que par le peril d'au-
 truy, il bastissoit son malheur: il ne consideroit point la pesanteur de la charge
 qu'il poursuiuoit, encor qu'elle ne fust point inutile. Nous deuons donc prendre
 garde qu'en tout ce que nous poursuyuons avec tant d'affection & de peine, il n'y
 a profit aucun, ou qu'il y a plus d'incommodité. Quelques choses sont du tout inu-
 tiles, & quelques autres ne meritent point qu'on les poursuiue. Mais nous ne per-
 çons pas si auant pour les bien cognoistre: il semble qu'on nous donne pour rien,
 ce qui couste bien cher. On peut cognoistre nostre bestise en cecy, que nous pen-
 sons que ce bien seul soit proprement achepté, pour lequel nous auons desbourfé
 de l'argent: Et toutesfois il nous semble, qu'une chose nous est donnée, pour la-
 quelle nous nous sommes donnez nous mesmes en prix: pour des choses que nous
 ne voudrions point achepter, s'il nous en falloit bailler nostre maison, ou quelque
 plaissant & fertile domaine: ce sont celles qu'avec un extrême soucy, avec beaucoup
 de dangers, avec la perte de nostre honneur, de nostre liberté, & du temps, nous
 voulons acquerir. Tellement qu'il n'y a rien dont pas un tienne moins de compte,
 que de soy-mesme. Faisons au moins en tous nos conseils, en tous nos affaires,
 ce que nous auons accoustumé de faire, quand nous entrons en la boutique d'un
 marchand: scaçons pour quel prix il nous veut laisser ce que nous demandōs. C'est
 quelquefois un grand prix, que de ne rien payer. Je te pourray môstrer plusieurs cho-
 ses, lesquelles apres les auoir acquises, apres les auoir receuës, nous ont rai la li-
 berté. Nous serions encor à nous si elles n'estoient pas à nous. Pense donc souuent
 en toy-mesmes à cecy, quand il sera question non seulement de faire ton profit,
 mais de fuir ton dommage: Cela doit quelque iour perir, c'est un bien estrange. Tu
 viuras aussi bien à ton aise par cy-apres sans cela, cōme tu as vescu iusqu'icy. Si tu
 l'as eu longuement, tu le perds apres que tu t'en es saoulé. Si ce n'a pas esté longue-

La rareté
 des choses
 les fait pri-
 ser.
 Combien il
 est difficile
 d'estre hom-
 me de bien.

La meschâ-
 eete se des-
 plaist à soy-
 mesme.
 Plusieurs
 aussi ne sont
 meschans,
 pource
 qu'ils n'ont
 pas moyen
 de l'estre.

Tesmoigna-
 ge de l'in-
 certitude de
 nostre iuge-
 ment & de
 l'inconstan-
 ce humaine.

Entrant que
 l'on pour-
 suit souuent
 des choses
 esquelles y a
 plus d'in-
 commodité
 que de pro-
 fit.

Et que l'on
 fait moins
 d'estime de
 soy mesme
 que de toute
 autre chose.

ment, tu le perds auât que tu l'ayes acoustumé. Ouy, mais tu auras moins d'argent, tu auras aussi moins de peine & de fascherie. Tu auras moins de faueur & de credit: tu en auras aussi moins d'enuieux. Regarde soigneusement ces choses qui nous passionnent, & nous rendent furieux, & que nous pleurons tant apres les auoir perduës. Tu cognoistras que la perte n'en est point fascheuse, que c'est la seule opinion de la perte. Pas-vn ne sent ceste perte, il ne l'a qu'en l'opinion. Celuy qui a la possession & la iouissance de soy, n'a rien perdu. Mais qui est celuy à qui ce bien aduient, de pouuoir iouir de soy?

L'apprehension de la perte nous afflige plus que la perte mesme.

EPISTRE XLIIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conscience ne craint point le bruit & la renommence du peuple.

TV. demandes comme i'ay peu sçauoir cela, qui est celuy qui me peut auoir dit que tu ayes pensé ce que tu n'auois iamais descouuert à pas-vn. C'est vn qui sçait force choses: le bruit commun. Quoy? (diras-tu) suis-ie si grand, que ie puisse faire leuer vn bruit parmy le peuple? Il ne faut point que tu te mesures, eu esgard à ce lieu-cy, regarde seulement à celuy où tu demoures. Tout ce qui surpasse les choses voisines à luy, est grand au lieu où il les surpasse. Car la grandeur n'a point en soy de mesure certaine: c'est la comparaison qui la hausse, ou qui la baillie. Vn vaisseau qui sera grand sur vne riuiere, sera petit sur la mer. Vn gouuernail qui sera grand à vn nauire, sera petit à vn autre. Tu es grand maintenant en ta prouince, encor bien que tu te mesprises toy-mesme. On s'enquiert là, de tout ce que tu fais, comme tu te traites, & comme tu dors: & on le sçait icy. C'est pourquoy tu dois soigneusement prendre garde à ta façon de viure. Tu te pourras estimer bien-heureux, quand tu viuras au veu & sçeu de tout le monde, & quand les parois de ta maison te conuiront, & ne te cacheront point: lesquelles nous pensons le plus souuent estre basties, non point tant pour viure en assurance, que pour pouuoir pecher à couuert. Ie te diray chose qui te fera cognoistre quelles sont nos mœurs. A grand'peine trouueras-tu aucun qui vueille viure laissant la porte de la maison ouuerte. C'est nostre conscience, & non point nostre superbe, qui nous fait tenir des portiers. Nous viuons de telle façon que nous pensons estre surpris aussi-tost que nous sommes veus. Mais que sert-il de se cacher, & de fuir les yeux & les oreilles des hommes? Vne bonne conscience est bien aise que tout le monde la voye. Mais la mauuaise, dans vn desert mesmes, vit tousiours en trouble & en defiance. Si ce que tu fais est honneste, vn chacun le doit sçauoir: s'il est vilain, que sert-il que pas-vn ne le sçache, puis que tu le sçais? O que tu es miserable, si tu n'as honte d'vn tel tesmoin.

Quel profit on doit recueillir de la commune renommence.

La grandeur humaine n'a point de bornes.

&

Mauuaise conscience aime les cachettes: au contraire. La bonne s'expose en veu à tout le monde.

EPISTRE XLIV.

De l'origine de la vraye Noblesse, & quelle s'acquiert par la vertu & par la Philosophie.

A tort se
plaint-on de
nature & de
fortune.

Chacun a
dequoy se
conter en
sa condition.

La vraye no-
blesse, c'est
la Philoso-
phie.

Non la race,
mais l'ame
annoblit,
&

Tel roturier
peut mesme
estre seul li-
bre entre les
nobles.
Erreur com-
me en la
recherche de
la vie heu-
reuse.

Tu te fais derechef fort petit, & de bas lieu en parlant à moy. Tu dis que la nature t'a premierement fait grand tort, & la fortune apres, combien qu'il soit en ton pouuoit te tirer hors de la troupe du vulgaire & s'esleuer en la plus haute felicité, que les hommes puissent auoir. S'il y a quelque autre chose de bon en la Philosophie, c'est cela, qu'elle ne regarde point de quelle race on est extrait. Si l'on veut auoir esgard à la premiere origine, les hommes sont tous descendus des Dieux. Tu es gentil-homme Romain: ton bel esprit t'a conduit à ce degré d'honneur. Et toutesfois les quatorze rangs destineez au theatre pour les cheualiers, sont clos à plusieurs. Le Senat ne reçoit pas tout le monde. Les armées mesmes choisissent avec vn grand rebut, ceux qu'elles reçoient, pour souffrir les trauaux, & les dangers de la guerre. La bonté de l'ame s'estend sur tous: nous sommes tous nobles pour ce point. La Philosophie ne reiette & ne choisit pas-vn: elle reluit sur tous. Socrates n'estoit point descendu de race de Senateurs. Cleanthes puisoit de l'eau, & se loüoit pour arrouser vn meschant iardin. Plato n'estoit pas noble quand la Philosophie le reçut: ce fut elle qui l'annoblit. Pourquoi pers-tu l'esperance de te pouuoit rendre pareil à eux? Ces hommes-là sont tes ayeulx, si tu te monstres digne d'eux. Et tu te pourras monstrer tel, si tu te persuades incontinent, que pas vn ne te peut surmonter de Noblesse. Tous les hommes ont pareil nombre d'ayeux, que nous en auons eu deuant nous. Il n'y a pas-vn duquel la naissance ne soit hors la memoire des hommes. Plato soutient qu'il n'y a Roy, qui ne tire son origine d'un esclau, & les esclaves des Roys. Vne longue diuersité de races a meslé tout cela, & la fortune a renuersé tout dessus-dessous. Qui sera doncques noble? Celuy qui de sa nature est bien disposé à la vertu, il ne faut regarder que cela. Autrement si tu me renuoyes à l'ancienneté, il n'y aura pas-vn, qui ne descende d'une race, deuant laquelle rien ne fut. Depuis la naissance du monde iusqu'au temps où nous sommes, vne entresuite diuerse nous a conduits, tantost par des races nobles, & tantost par des roturieres. Les images enfumées, qui remplissent l'entree & la basse court d'une maison, ne rendent point les hommes nobles. Nous ne pouuons nous attribuer la gloire de ceux qui ont vescu par le passé: & ce qui a esté deuant nous, n'est pas nostre. C'est l'ame qui nous rend nobles: c'est l'ame qui peut nonobstant la condition de sa naissance, s'esleuer contre la fortune. Pren le cas que tu ne sois point gentil-homme Romain, & que tu sois affranchi: tu peux gagner encor cest aduantage, que tu seras seul libre entre ceux qui sont noblement nais. Comment cela? diras-tu. Si tu fais difference des choses bonnes d'avec les mauuaises, non point par l'opinion du peuple. Il ne faut considerer d'où c'est qu'elles viennent, mais où c'est qu'elles vont. S'il y a rien qui puisse rendre la vie des hommes heureuse, il se peut à bon droit appeller bien: car il ne peut estre corrompu ny conuertit en mal. Qu'est-ce donc en quoy l'on faut? C'est qu'un chacun desire vne vie heureuse, & n'a que les instrumens au lieu d'elle & que quand il la suit, c'est lors qu'il s'en recule. Car iaçoit que la perfectiō de la vie heureuse soit vne ferme tranquillité & assurance qui ne s'esbranle iamais, toutesfois

ils ne cherchent qu'occasions de soucis , & de rompement de teste & ne portent point seulement leur charge par le chemin d'une vie tres-dangereuse , mais ils la traînent avec peine. C'est pourquoy ils s'esloignent d'avantage de la fin de ce qu'ils desirent , & que tant plus ils prennent de peine, d'autant plus ils s'empeschent: ils reculent en arriere. Il en adient ainsi à ceux qui cheminent viste dans vn labyrinthe, car la vistesse mesme les enfonce, & les embrouille d'avantage.

EPISTRE LXV.

Il n'est pas besoin de beaucoup de liures , mais de bons : & qu'en nos estudés nous ne devons pas rechercher les choses subriles, ainsi seulement les vriles & profitables.

TV te plains qu'il y a grande faute de liures au lieu où tu es. Il ne sert de rien, que tu en ayes beaucoup , pourveu que tu en ayes de bons. La lecture d'un autheur certain est profitable : la diuersité ne donne que plaisir. Celuy qui veut arriuer au lieu où il va , ne doit point tenir diuers chemins , il n'en doit suyure qu'un seul : autrement ce n'est point cheminer , c'est plustost s'esgarer & se fouruoyer. L'aimerois mieux , dis-tu , qu'on me donnast des liures, que du conseil. De ma part ie suis tout prest de t'enuoyer tous ceux que j'ay , & de fouïller tout mon estude. Je me transporterai moy-mesmes deuers toy si ie pouuois : & si ie n'esperois que tu fusles bien tost à la fin de ta charge, i'eusse entrepris ce voyage nonobstant ma vieillesse : sans que les dangers de Charybde & Scylla , & les fables qu'on raconte de ceste mer, eussent peu m'en destourner. Je n'eusse entrepris seulement d'y aller dans vn vaisseau , ie l'eusse plustost passé à nage pour auoir ce bien de t'embrasser, & y estant present, cognoistre & iuger combien le courage t'estoit creu. Au reste, encor que tu desires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'estime point pour cela plus eloquent, que ie ne m'estimerai beau , si tu me demandois mon pourtraict. Je sçay que c'est plus d'amitié, que tu me portes, que de iugement. Et si tu le fais par iugement, c'est l'amitié qui te trompe ainsi. Mais tous tels qu'ils sont, ie te prie les lire comme si i'estois encor apres à chercher la verité : ou ne la sçachant point, la cherchant opiniaistrement. Car ie ne me suis assery à pas-vn ; ie ne porte le nom d'aucune secte: ie donne beaucoup de creance au iugement des sçauans hommes, mais i'estime quelque peu le mien. Car ils ne nous ont point seulement laissé des choses à inuentees, ils nous en ont laissé encor à rechercher: Et peut-estre eussent-ils trouué les plus necessaires, ils ne se fussent amusez aux inutiles. Quelques paroles pleines de cauillation, & de tromperie, & les disputes fines & rusees, qui exercent en vain vn esprit subtil, leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous entrelassons des difficultez, nous attachons à vn mot vne signification double, & apres nous y donnons vne solution : Comme si nous n'auions que trop de loisir de viure, & comme si nous sçauions desia comme il faut bien mourir. Il faut plustost employer toutes les forces de nostre, ame pour apprendre que les choses ne nous trompent, & non point les paroles. Pourquoy me veux-tu faire distinction de la similitude des mots, pour laquelle aucun n'a iamais esté trompé qu'en disputant ? Ce sont les choses qui nous trompent, apprens à les distinguer. Car nous prenons souuent le mal pour le bien. Nous souhaittons maintenant au contraire de ce que nous souhait-

La pluralité de liures donne du plaisir mais peu de profit.

Nous devons sur tout deterrer à nos amis, de les voir croistre en esprit.

Il ne se faut point tant attacher au iugement des hommes, qu'on n'apporte le sien en la lecture des liures.
&

S'attacher à la substance des choses, non point aux mots.

tions tantost: nos desirs sont contraires à nos desirs, & nos conseils à nos conseils. O combien la flatterie ressemble à l'amitié. Non seulement elle la ressemble: mais qui pis est, elle la surmonte, & luy met le pied deuant. Nous la receuons avec les oreilles ouuertes & fauorables: elle descend au profond des entrailles, elle nous plaist, parce qu'elle nous blesse. Enseigne-moy par quel moyen ie pourray cognoistre ceste ressemblance. Mon ennemy est venu deuers moy sous le semblant d'un gracieux amy. Les vices s'escolent dans nous, sous le nom des vertus. La temerité se cache sous le tiltre de hardiesse, La paresse est appellee modestie. L'homme sage est appellé couïard. Il y a grand danger que nous soyons trompez en ces choses, mets-y quelque inarque qui me les face cognoistre. Au demeurant, celuy à qui l'on demande s'il a des cornes, n'est pas si fol d'aller taster son front, ny encore si sot, & si despourueu d'entendement, qu'il ne sçache bien, qu'il n'en a point. Et toutesfois avec vne subtile suite d'argumens tu luy persuaderas cela. Ces choses nous trompent sans nous faire mal, comme les gobelets, & les balotes d'un bateleur, où nous prenons toutesfois plaisir d'estre trompez. Fay que ie puisse comprendre comment cela se fait, parce que j'en ay perdu l'usage. Je dis le mesmes de ces cauillations: car de quel autre nom puis-je appeller telles sophistiqueries? Elles ne portent aucun dommage à celuy qui les ignore, ny aucun profit à celuy qui les sçait. Si tu veux donc dissoudre l'ambiguité des paroles, appren-nous cecy: que celuy que le peuple appelle heureux, sur qui tant de richesses se sont assemblees, ne l'est point: Mais c'est celuy qui a tout son bien dans son ame, qui a le courage grand, & haut esleué, & qui foule aux pieds ce que les autres admirent: qui ne peut voir aucun, avec qui il voulust estre changé: qui estime & prise vn homme de la seule partie qu'il est homme: qui n'a point d'autre precepteur que la nature, qui se conforme à ses loix, & vit comme elle le commande: à qui nulle puissance ne pourroit faire perdre ses biens: qui fait son profit du mal comme du bien: qui est certain, & resolu en ses iugemens: qui ne s'ebranle, ne s'effraye de rien: qui peut bien s'esmouoir de quelque violence, mais non pas se troubler: lequel, la fortune iettant de toute sa puissance contre luy les traicts les plus dommageables & pernicieux qu'elle a, peut seulement poindre, & non pas blesser, & encor cela peu souuent. Car tous les autres traicts, desquels les hommes sont cōbatus, fautelent çà & là comme vne gresse menuë, laquelle tombant sur les toicts, craquette sans faire mal à ceux qui sont dans les maisons, & se fond aussi-tost. Mais pourquoy m'amuses-tu si longuement en ceste sorte d'argument, que tu appelles toy-mesmes *pseudomenon*, c'est à dire menteur: duquel on composé tant de liures? Mais voicy toute ma vie qui me paist de menterie: repren-la, & si tu es si subtil, ramene-la au point de la verité. Elle pense que la plus grande partie des choses superflües dont elle se peut passer, luy soient necessaires: Et celle encor qui n'est pas superflüë, n'a point la puissance de rendre vn homme heureux & bien fortuné. Car s'il y a quelque chose qui soit nécessaire, elle ne merite point pour cela d'estre incontinent appellee bien. Mais nous rauallons trop le nom du bien, si nous le donnons au pain, aux gateaux, & aux autres choses sans lesquelles on ne peut viure. Ce qui est bien, est pareillement necessaire: mais ce qui est necessaire, n'est point pour cela bien. Car il y a beaucoup de choses necessaires, qui sont de fort petite valeur. Il n'y a pas-vn qui cognoisse si peu la dignité du bien, qui le voulust rabaïsser aux choses qui nous sont besoin pour viure du iour au lendemain. Quoy donc? ne voudrois-tu pas employer plustost la peine, pour faire

Desquels la ressemblance est mal-aisée à cognoistre.

Subtilitez sophistiques à quoy ressembolent

Quel est l'homme vrayement heureux contre l'opinion commune &

Que c'est qu'il faut proprement appeller bien.

faire entendre à tout le monde, qu'on dépend vne grande partie du temps à chercher des choses superflües, & que plusieurs ont passé toute leur vie, seulement à chercher les instrumens de leur vie. Remarque-les tous l'un apres l'autre, & apres considere-les tous ensemble: Il n'y en a point vn seul, de qui la vie ne pense au lendemain. Quel mal y a-il en cela? diras-tu. Infiny. Car ils ne vivent point cependant, ils pensent comme ils deuront viure, ils remettent tout à l'aduenir. Encor que nous y prinsons garde de bien pres, la vie nous laisseroit derriere. Mais pendant que nous vsons d'attentes, & de remises, elle court & passe comme sur chose qui n'est pas sienne, & perissant tous les iours, elle finit au dernier. Mais afin que la presente n'excede la longueur d'une lettre, qui ne doit du tout remplir la main gauche de celuy qui la lit, ie remettray cette dispute à vn autre iour, contre les Dialecticiens, qui me semblent trop subtils, & ne se soucier seulement que de former ainsi leurs argumens, Non cecy, mais cela.

Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires.

EPISTRE XLVI.

Il loüe vn liure composé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

I'Ay receu ton liure que tu m'auois promis, lequel i'ay ouuert pour le lire apres à mon loisir, ne faisant estat seulement que de le gouter. Mais il m'a tellement plu, qu'il m'a mené plus loing. Tu peux cognoistre par là si le langage en estoit beau. Il m'a semblé fort court: encor qu'il ne fust de mon temps, ny du tien, & que du premior rencontre il semblast estre de Tite-Liue, ou d'Epicurus. Au reste, il me retint & me rauit avec vne si grand douceur, que sans pouuoir attendre dauantage, ie l'acheuy entierement de lire. Le Soleil me conuioit, la faim me pressoit, & les nuées me menaçoient: toutesfois ie l'auallay tout. Il ne m'a pas seulement donné du plaisir, il m'a infiniement resioüy, Mais quel esprit auoit-il quel courage? Ie dirois encor, quelle ardeur impetueuse, s'il se fust arresté, s'il se fust quelque peu apres-rehaussé. Ce n'estoit point impetuositè, c'estoit vn ordre & vne teneur bien reiglée, c'estoit vne composition d'un homme constant & sainct. Toutesfois la douceur & la bonne grace y estoit entremeslée à son temps. Tu es du tout grand & droit. Ie desire que tu t'entretiennes en ceste façon, & que tu chemines ainsi. Ie cognois que la matiere y a beaucoup aidé. C'est pourquoy il en faut choisir qui soit fertile, qui soit digne de l'esprit, & qui le puisse esueille. Ie t'escriuy encor plus particulièrement de ton liure, apres que ie l'auray repassé par mes mains: car ie n'en pourrois faire maintenant vn iugement assure: ce n'est que comme si ie l'auois ouy & non pas comme si ie l'auois leu. Permits que ie le puisse bien esplucher. Il ne faut point que tu craignes. Tu n'orras que la verité. O que tu es bien-heureux de n'auoir rien, pourquoy aucun te voulust mentir de si lojn! si ce n'est que quand l'occasion de mentir nous est ostée, nous voulussions mentir par vne mauuaise coutume.

Il y a du plaisir à lire de bons liures, & quelle matiere il conuient choisir pour en faire de tels.

Stile louable es auteurs.

EPISTRE XLVII.

Il reprend la superbe & la cruauté de quelques-uns envers leurs esclaves & seruiteurs, & loue Lucilius de ce qu'il vit familièrement avec les siens.

Vn maistre
notamment
sage & docte
doit estre
assable &
gratieux à
ses serui-
teurs, de
quelque co-
dition qu'ils
soient.

Miserable
condition
des serui-
teurs, dont
les maistres
sont dissolus
superbes, in-
solens, igno-
rans.

Fidellité de
ceux qu'on
traite beni-
gnement.

Inuétude
continuee
contre les
maistres
glorieux &
infames.

L'Ay pris grand plaisir d'entendre par ceux que tu enuoyes deuers nous, combien tu vis familièrement avec tes esclaves. Cela est digne de ta sagesse, cela est bien seant à ton sçauoir. Quoy? sont-ce des esclaves? ce sont hommes. Sont-ce des seruiteurs: ils sont plustost nos compagnons. Sont-ce des esclaves: ils sont plustost nos bien-humbles amis. Sont-ce des esclaves: ce sont plustost nos compagnons du seruage, si tu veux penser que la fortune a mesme pouuoir sur nous, qu'elle a eu sur eux. C'est pourquoy ie me moque de ceux qui prennent à des-honneur de manger avec leur seruiteur. Pourquoi cela? Si ce n'estoit que par vne trop superbe coustume il faut qu'une grande troupe de seruiteurs demeurēt debout à l'entour de leur maistre: cependant qu'il soupe. Il mange plus que son estomach n'en peut porter il charge d'une grande auidité son ventre trop enflé, qui ne luy sert desia plus de ventre, pour ietter dehors la viande avec plus de peine, qu'il n'auoit eu à la fourrer dedans. Cependant ces miserables esclaves n'oseroient auoir remué les léars, non point seulement pour dire vn mot. On fait taire à coups de baistons tous ceux qui sont bruit: si la toux, l'esternuement, le sanglot par fortune leur eschappe, cela mesme n'est point exempt de coups de foüets. S'ils rompent le silence d'une seule parole, ils en sont rigoureusement chastiez. Ils passent la nuit entiere tout debout sans manger, sans parler, d'où il aduient que ceux à qui il est deffendu de parler deuant leur maistre, parlent mal de leur maistre. Au contraire, ceux qui parloient non seulement deuant leur maistre, mais avec eux, & ausquels on n'auoit point cousu la bouche, estoient prests à toutes heures d'estendre le col pour leur sauuer la vie, & de receuoir sur leur teste, le peril qui menaçoit celle de leur maistre: ils parloient au milieu des banquetz, & se taisoient sur la gehenne. D'auantage on dit vn prouerbe qui n'est pas moins arrogant, qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'esclaves. Nous ne les auons pas pour ennemis; nous les faisons tels. Je ne parle point cependant de beaucoup d'autres cruautés & traictemens inhumains: ni de ce que nous ne nous seruons point d'eux comme d'hommes, mais plustost comme de bestes: & que quand nous sommes assis pour soupper, l'un torche les crachats, l'autre amasse sous les tables les reliques de ceux qui se sont enyurez: l'un tranche le gibier chèrement achepté, & d'une main bien apprinse, qu'il fait courir sur les poitrines & les cuisses, sans faillir iamais son coup les met habilement en piéces. Misérable qui ne vit qu'à ce seul mestier, & à decouper la volaille: si celui qui t'enseigne à cela pour sa volupté, n'estoit encores plus miserable que celui qui apprend par necessité. Vn autre qui luy sert d'eschanson, richement vestu d'accoustremens de femme, combat contre son aage. Et sur le point que sa ieunesse passe, on la retarde le plus qu'on peut. Incontinent apres on l'habille en soldat: & luy ayant attaché le poil, l'ayāt pinseté & pelé du tout, il est cōtraint de veiller toute la nuit laquelle, il despart à l'yurongnerie, & à la paillardise de son maistre: luy seruant d'estalon dans sa chambre, & de page à la table. Cest au miserable, qui a la char-

ge de contreroller ceux qu'on a conuiez, demeure pareillement debout toute la nuit, & attend pour remarquer qui seront ceux qui aurót mieux flaté son maistre, qui auront mangé ou parlé plus dissoluément, pour les rappeler encore au lendemain. Tu peux encor y adiouster les despenfiers, qui ont vne subtile cognoissance du goust de leur maistre, qui scauent quelle viande il trouue meilleure, & celle qui luy est plus agreable à voir, quels mets nouueaux luy pourroient aiguiser l'appetit, s'il se trouue degousté, & qu'est-ce qui luy pourroit esueille l'estomach pour en estre desfra trop saoul, ou qu'il auroit enuie de manger ce iour-là. C'est avec ceux-là, qu'il se desdaigne de manger: il penseroit diminuer quelque chose de sa maiesté, s'il faisoit asseoir à la table vn de ses seruiteurs. Mais plaíse aux Dieu de les mieux conseiller, puis que des esclaves ils en font leurs maistres. L'ay veu demeurer tout debout deuant la porte de Callistus, celuy qui auoit esté auparauant son maistre, celuy dis-ie qui luy auoit fait mettre l'escrieau dessus luy, & qui l'auoit exposé en vente parmy les autres esclaves, dont il faisoit rebut, estre chassé dehors, pour laisser entrer d'autres. C'est esclave qu'on auoit ietté dans le premier troupeau, sur lequel le crieur public commence d'essayer sa voix, luy rendit bien la pareille: il se moqua bien de luy à son tour, & ne l'estima pas digne d'estre receu seulement dans la maison. Le maistre vendit Callistus: mais combien peu de choses a vendu Callistus à son maistre? Si tu y veux bien penser, ne verras-tu pas que celuy que tu appelles ton esclave, prend son origine d'une mesme semence que toy, ioiút du mesme Ciel, respite le mesme air, vit, & meurt de mesme façõ que toy? Tu le peux aussi bien voir quelque iour libre, comme il te peut voir esclave. Durant les malheurs qui aduindrent au temps de Marius, combien vit-on de citoyens mais de grand & honorable lieu, qui pensoient par le moyen & l'honneur des armes estre faits Senateurs, tomber en vne miserable fortune? Elle en fit l'vn berger, & l'autre gardien d'une pauvre loge. Va donc à ceste heure, & mesprise vn homme reduit à la mesme fortune, en laquelle tu peux, en le mesprisant, t'õber toy-mesmes. Je ne me veux pas ietter sur vn grand discours, & disputer comme on se doit seruir des esclaves, enuers lesquels nous sommes trop excessiuement superbes, cruels, & outrageux. Toutesfois voicy en somme la fin de ce que ie veux enseigner: vis de la mesme sorte avec ton inferieur, que tu voudrois que ton superieur vesquist avec toy. Toutes les heures que tu penseras, combien tu as de pouuoir sur ton serf, souuienne-toy aussi que ton seigneur à pareil pouuoir sur toy. Mais, diras-tu, ie n'ay point de maistre: Tu es encor d'assez bõ aage: peut-estre en auras-tu quelque iour. Ne scais-tu pas en quel temps Hecuba commença d'estre en seruage, en quel Cræsus, en quel la mere de Darius, en quel Platon, & en quel Diogenes? vis gracieusement avec ton seruiteur. Reçois-le doucement à parler avec toy, à te conseiller, & à manger avec toy. Sur ce poinct icy toute la bande de ces hommes delicats criera contre moy, qu'il n'y a rien plus lasche, rien plus vilain que cela. Mais ie prendray tous ces galans sur le fait, ie les trouueray baísans les mains des esclaves d'autruy. Ne voyez vous pas encore cecy, comme les anciens ont voulu descharger les maistres de toute enuie, & les esclaves de tous outrages? Ils nommoient les maistres, peres de famille, (& ce qui dure encore entre les ioüeurs de farces) les esclaves, ils les appelloient familiers. Ils instituerent aussi vn iour de feste, auquel non seulement ils mangeoient avec les esclaves, mais qui plus est, ils leur permettoient d'exercer tous actes honorables, ordonner & iuger dans la maison, estimans qu'elle fut comme vne petite republique. Et quoy? feray-ie asseoir à ma table tous les seruiteurs? Nenny non plus que toutes autres personnes libres. Tu te trompes si tu penses que i'en

Exemple contraire de Claude Cesar, qui de son valet fit son maistre.

La vicissitude de choses humaines deuroit retener les maistres en modestie,

Exemples à ce propos: 4. De Hecuba. De Cræsus. De la mere de Darius. De Platon. De Diogenes. Obiection des maistres insolens, refutee.

Autre obiection respondue.

vueille reietter quelques-vns pour la condition du seruice moins honnestes qu'ils font, comme ce muletier, ou comme ce bouuier. Je ne les iugeray point par les charges, & seruices qu'ils font, mais par les mœurs. Chacun se donne la façon de ses mœurs, & la fortune la sorte du seruice. Permetts que les vns mangent avec toy, parce qu'ils en sont dignes: & les autres, afin qu'ils le deuiennent. Car s'il y a rien de seruite, que la conseruation sale & orde luy ait apporté, le manger avec les personnes honnestes le fera perdre. Il n'est pas besoin; Lucilius, que tu cherches les amis seulement dans le Senat, ou dans le Palais. Si tu y prens bien garde, tu en pourras trouuer dans ta maison. Souuent vne belle matiere chaume à faute d'ouurier. Il te le faut essayer, il le faut experimenter. Tout ainsi que celuy seroit homme de peu d'entendement, si voulant achepter vn cheual, sans le visiter autrement, il ne regardoit que la selle, & la bride: Pareillement celuy seroit bien fol, qui voudroit estimer vn homme par la robbe, ou par la condition de sa vie, qui nous enveloppe comme vn vestement. Est-il esclau? mais peut-estre il l'ame libre. Est-il esclau? Cela nuit à luy seul, & ne porte dommage à pas-vn. Monstre-m'en vn qui ne le soit. L'vn est esclau de sa paillardise, l'autre de son auarice, l'vn de son ambition, & tous le sont de la crainte. Je t'en nommeray vn qui fut iadis Consul, qui est à ceste heure seruiteur d'vne vieille rideoe. Je te monstreray des ieunes gentils-hommes de fort noble maison, qui sont esclaves de bateleurs & de ioueurs de farces. Il n'est point seruitude plus vilaine que la volontaire. Pourquoi il n'y a point de raison, que ces galans desdaigneux t'empeschent de te rendre plusost gracieux, & familier à l'endroit de tes seruiteurs, que superieur plein de superbe: fay qu'ils t'aiment & honorent, & non pas qu'ils te craignent. Quelqu'vn me dira maintenant que j'appelle les esclaves à la liberté, & que ie veux ietter les maistres hors de leur autorité, quand ie dis qu'il vaut mieux qu'ils aiment leur maistre, que de le craindre. Est-ce donc ainsi qu'ils le doiuent tant seulement honorer, comme feroient des vassaux ou ceux qui viennent saluer, & donner le bon-iour aux grâds? Mais celuy qui diroit cela, auroit oublié que ce qui suffit enuers Dieu, lequel se contente d'estre aimé & reueré, seroit trop peu enuers les maistres. L'amour ne se peut mesler avec la crainte. L'estime donc que tu fais tres-bien, si tu ne veux pas estre craint de tes esclaves, & si tu aimes mieux les chastier de parole. On peut corriger beaucoup de fautes par remonstrances. Tout ce qui nous offense ne nous blesse point. Mais les trop grands delices contraignent de venir furieux, & s'il y a chose qui ne responde à souhait, cela met en cholere. Nous prenons vn cœur aussi grand que les Roys. Car oublians la grandeur de leur puissance, & la foiblesse d'autrui, les Roys se mettent en vne ardente cholere, ils deuiennent cruels, comme si on les auoit offensez, combien que la grandeur de leur fortune le rende asseurez contre toutes iniures: ils scauent bien qu'ils ne sont pas iniuriez, mais en se plaignant ils ne cherchent qu'occasion de nuire. Ils feignent d'auoir receu iniure, pour en pouuoir faire. Je ne te veux pas-retenir plus longuement. Car tu n'as pas besoin d'exhortation. Les bonnes mœurs ont entre autres choses cela, qu'elles plaisent, & durent fermes. Au contraire le vice est inconstant, il change souuent, non pas en mieux, mais en quelqu'autre chose.

La plus for-
dide seruite-
de, c'est la
volontaire.

Obiection
avec sa res-
ponse.

Trop de de-
lices rendēt
l'homme fu-
ricux,

Les bonnes
mœurs durent
fermes, mais
le vice est
inconstant,

EPISTRE XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit estre communiqué entre les amis. Il se mocque après des sophisteries & des argumens cornus que quelques Philosophes faisoient au lieu d'enseigner la vertu & la sagesse. Ceste Epistre auoit esté departie en deux parts, & Marc Ant. Muret les a remises en vne.

IE feray cy-apres responce à la lettre que tu m'as escripte en chemin, laquelle est aussi longue, que le chemin mesme qu'elle a fait. Cependant ie me veux retirer en secret, pour bien penser à ce que ie te dois conseiller. Car si toy-mesme, qui demandes conseil, as longuement songé si tu le deuois demander, combien d'auantage faut-il que i'y pense, veu qu'on demeure beaucoup plus à souldre vne question qu'à la proposer? Mesmement quand ce qui t'est profitable, ne l'est pas à moy. Ie parleray encor comme fait Epicure : C'est que ie croy, que ce qui t'est profitable, l'est aussi à moy : ou ie ne suis point amy, si tout ce qui te touche, & t'appartient, ne me touche aussi. L'amitié engendre entre nous vne communauté & société de toutes choses. Pas-vn de nous ne doit sentir seul vne bonne fortune, ou vne aduersité. Nous viuons en commun. Aucun ne peut heureusement viure, qui ne pense qu'à soy, & qui veut tout conuertir à son profit particulier. Il faut que tu viues pour le bien d'autruy, si tu veux viure pour le tien. Il est besoin d'entretenir soigneusement & sainctement ceste société, qui nous mesle tous avec toutes personnes, & nous montre qu'il y a vn droit commun à tous le genre humain. Elle sert grandement aussi à l'entretienement de ceste plus interieure liaison d'amitié. Car celuy qui aura beaucoup de choses communes avec tous les autres hommes, les aura toutes avec ses amis. I'aimerois mieux, Lucilius, que ces gens qui font tant les subtils, m'enseignassent plustost ce que ie dois faire pour vn ami, & ce que ie dois faire pour vn autre homme, que non point en combien de sortes est appellé vn amy, & comme plusieurs significations conuiennent à l'homme. Il est certain que la sagesse & la folie vont par des chemins tout diuers : auquel veux-tu que ie me rende ? lequel veux-tu que ie suiue ? Vn homme tient lieu d'amy à cestuy-cy, & cest amy ne tient pas lieu d'homme à cestuy-là. L'vn veut faire vn amy, & l'autre veut faire pour celuy qu'il a desia fait. Tu ne fais que destourner les sens aux paroles, & entre-couper les syllabes. Voire comme si ne faisant point de tels subtils & cauteleux interrogatoires, si ne bastissant vn mensonge, qui par vne fausse conclusion naistra d'vne maxime veritable, ie ne pourrois discerner ce que ie dois suiure, d'avec ce que ie dois fuyr. I'ay honte de cela, & qu'en chose si graue, & en nostre vieillesse nous ne faisons que nous mocquer. Le rat est vne syllabe : le rat mange le fromage : la syllabe donc mange le fromage. Pren le cas maintenant que ie ne sçache point souldre cela, quel danger en doy-ie craindre, quelle perte m'en peut aduenir ? Sans doute ie dois craindre que ie ne puisse quelquefois prendre des syllabes dans la fourmiere : ou si ie n'y pren garde, que mon liure ne mange le fromage. Si par fortune cest argument que voicy n'estoit encor plus aigu : Le rat est vne syllabe : la syllabe ne mange point de fromage : le rat donc ne mange point de fromage. O sottises dignes d'enfans ! Est-ce pour apprendre cela, que nous auons renfroigné les sourcils ?

La regle d'amitié est que vn amy viue pour l'autre, & non pour soy seul.

Difference entre la sophisterie & la philosophie.

Vanité des sophistes decouuerte.

& condamné.

Est-ce en apprenant cela que nostre barbe est venue si longue? Est-ce la science pour laquelle-enseigner nous deuenons tristes, & pallez? Veux-tu sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes? Cõseil. La pauureté desseche cestuy-cy: cest autre est tourmenté ou de ses propres richesses, ou de celles d'autruy. L'un a en horreur la mauuaise fortune, l'autre veut eschapper à sa trop grande prosperité: Les hommes traictent cruellement cestuy-cy, & les Dieux cestuy-là. Pourquoy me viens-tu donc entretenir de ces fornettes? Il n'est plus-temps de se mocquer. On t'a appellé au secours des personnes miserables. Tu as promis de secourir ceux qui ont fait naufrage, ceux qui sont prisonniers & malades, qui sont necessiteux, & qui sont en danger d'auoir bien tost la teste tranchée. Où te vas-tu-escarter si loin? que fais-tu? Celuy avec lequel tu te ioues ainsi, tremble de peur. Va soulager, toy qui as plus d'eloquence, les peines de ceux qui sont sur le point de mourir. Tout le monde te tend les mains. Ceux qui se sont perdus en leur façon de viure, & ceux qui sont en danger de s'y perdre, s'adressent à toy pour auoir quelque secours: ils n'ont esperance qu'en toy, ils ne pensent estre aidez que de toy. Ils te prient de les tirer de ceste tempeste: & se trouuans esgarez & fouruoyez, de leur monstret la claire lumiere de la verité. Dy-leur qu'est-ce que nature a fait qui nous soit necessaire, & ce dequoy nous pouuons nous passer; combien ses loix sont faciles: combien la vie est agreable & vuide de traual d'esprit à ceux qui les suiuent: combien elle est ennuyeuse à ceux qui ont donné plus de creance à leur opinion qu'à la nature. Mais qu'est-ce qui peut retrancher les cupiditez de ces gens, qu'est-ce qui les peut temperer? Pleust à Dieu que nous-fussions quittes, que ces disputes ne profitassent point. Elles nuisent. Je te feray ouuertement cognoistre quand tu voudras, qu'un esprit autrement bien nay, qui s'est addonné à ces argumens subtils, ne fait que se perdre & s'affoiblir. J'ay honte de dire quelles armes ils mettent en main, & quels moyens de se defendre ils donnent à ceux qui doiuent combattre contre la fortune. C'est par ce chemin de nature, qu'on peut paruenir au bien souuerain: & par cest autre de la Philosophie, on n'y trouue que des exceptions trompeuses, obscures, & vilaines, qui seroient indignes-mesmes d'un chiquaneur, qui est tousiours assis aux salles des-pleidoyez. Car quelle autre chose faictes-vous, quand vous troyez à vostre escient celuy que vous interrogez, que luy vouloir faire croire, qu'il est vaincu & qu'il a perdu la cause? Mais tout ainsi que le Preteur le restitueroit, pareillement la Philosophie restituera ces autres en leur entier. Pourquoy vous departez-vous de ces belles promesses, & pourquoy apres vous estre vantez avec tant de paroles enflées que vous feriez que la lueur d'une espee esbloüiroit aussi peu ma veüe, que celle de l'or, & que ie mettrois sous les pieds avec vne grande cõstance toutes ces choses que le monde desire, & celles qu'il craint, descendez-vous aux premieres lettres des Grammairiens? Que dites-vous? Est-ce le chemin par lequel on va au Ciel? Car c'est ce que la Philosophie me promet: de me rendre pareil à Dieu. C'est ce à quoy on m'a appellé, c'est pourquoy ie suis venu: tiens-moy promesse. Retire-toy donc le plus que tu te pourras, Lucilius, de ces subtiles distinctions & argumens trompeurs des Philosophes: la bonté ne cherche que les choses ouuertes & simples: & encor bien qu'il nous restait beaucoup de temps, si le faudroit-il mesnager sagement, afin qu'il peust suffire aux choses necessaires. Mais quelle folie est-ce-maintenant, en vne si grande cherté de temps, vouloir apprendre des choses inutiles, & qui ne seruent de rien?

Vanité de la Philosophie, contre les miseres des Sophistes.

Les disputes pour les maux, sont nuisibles.

La Philosophie remercie leur entier ceux que la sophistrie a desuoyez.

Et promet de rendre l'homme semblable à Dieu.

EPISTRE XLIX.

Il parle de la vifesse du temps. Se moque des Poëtes & des Dialecticiens, & qu'il faut employer l'estude aux choses qui peuuent apprendre nostre amé à la vertu.

ENcors que celuy soit bien nonchalant & oublieux, qui ne se ressouient de son amy, si ce n'est lors que quelque endroit de pays le remet en memoire: si est-ce que les lieux que nous auons autrefois hantez familièrement, esueillent souuent l'amitié qui demouroit enfeuelie dans nostre ame: ils ne remettent pas dans nous vne souenance du tout esteinte, mais il resueillent celle qui dormoit. Ainsi que la tristesse de celuy qui fait deuil, encor qu'elle soit addoucie par le temps, se renouuelle, s'il voit le seruiteur domestique, ou la robbe, ou la maison du trepassé. Tu ne scaurois croire combien la campagne de Rome, & sur tout la ville de Naples, lors que ie vis tes Pôpeiens, me firent tout aussi tost resouenir de toy. Tu semble estre deuant mes yeux, & principalement il me semble que ie pars d'avec toy, & que ie te vois, retenant les larmes: & que ne pouuant resister à tes affections, elles sortent dehors malgré toy. Il me semble qu'il n'y a presque rien que ie viens de te perdre. Car qu'est-ce dequoy on ne peut dire qu'il n'y a presque rien, s'il t'en resouient? Il n'y a presque rien que i'estois assis ieune garçon à l'escole de Sotion le Philosophe. Il n'y a presque rien que ie commençay à plaider les causes au barreau: Il n'y a presque rien que ie perdis la volôte de plaider: Il n'y a presque rien, que i'en perdis le pouuoir. La vifesse du temps est infinie: elle est toutesfois mieux cogneüe de ceux qui iettent les yeux sur le passé. Car elle trôpe ceux qui ne songent qu'au present, tant le passage de la fuitte precipitee du temps est soudain. Veux-tu scauoir la cause de cela? Tout le temps qui est passé, est tombé en vn mesme lieu: on le void tout joint ensemble. Il est tout couché l'un sur l'autre. Et de là tout tombe en vne grande profondeur. Autrement aussi les interualles ne peuuent pas estre longs, en vne chose qui est toute courte. Ce n'est qu'un point que nous viuons, & encor moindre qu'un point. Mais tout petit qu'il est, Nature l'a departy, comme si c'estoit quelque plus long espace. Elle en a fait le temps de l'enfance, vn autre de la puerilité, l'autre de l'adolescence, vn autre qui est sur la cheute de l'adolescence à la vieillesse, & le dernier la vieillesse mesme. O combien de degrez a-elle mis en vne espace si petite! Il n'y a gueres que ie te suiuis sur ton parterment, & toutesfois ce gueres-là, est vne bonne partie de nostre vie: la briefueté de laquelle nous pouuons penser deuoir vn iour aduenir. Par le passé le temps ne me sembloit point couler si viftement, mais maintenant sa fuitte me semble estre croyable: ou par ce que ie sens, que ie m'approche de la dernière ligne, ou par ce que i'ay cōmencé de m'apperceuoir, & de compter ma perte, & mon dommage. Mair ce qui me fasche plus, c'est qu'il y a quelques-vns, qui de ce peu de tēps qu'ils ont, (lequel ne pourroit seulement suffire aux affaires necessaires pour si bien mesnagé qu'il fust) en despendent la plus grande partie en choses inutiles. Cicéron disoit que quand on luy redoubleroit le temps de sa vie, il ne pourroit seulement lire les Poëtes Lyriques, ou les liures des Dialecticiens. Ils sont miserables en leurs folies. Car les Poëtes font professiō expresse de folastrier: & les autres ont vne sottē opiniō qu'ils

Diueres occasions resueillent en nous la souenance de nos amis.

Ce qu'il preue par luy-mesme.

Le temps s'escoule d'une vifesse infinie.

La vie humaine ne dure qu'un moment, encore est-il diuisé en diuers aages.

En vaines speculatiōs

peuvent porter quelque profit. Le ne veux pas nier qu'on ne puisse ietter les yeux dessus: mais ietter les yeux seulement, & les saluer de l'entree de la porte: afin que nous ne soyons pas trompez, & que nous pensions plus certainement iuger, s'il y a aucun bien secret & caché dedans. Pourquoi te romps-tu la teste, & te travailles-tu apres ceste question, laquelle tu pourrois plus subtilement mespriser, que dissoudre? Celuy seroit bien asseuré, il auroit bien du loisir, qui amasseroit les plus menues hardes sur le point qu'il faudroit s'en aller. Quand l'ennemy nous est à dos, & qu'on a commandé au soldat de desloger, la necessité fait ruer par terre tout ce qu'on auoit amassé durant le repos d'une paix. Le n'ay point maintenant le loisir d'esplucher ces paroles à double sens, ny d'essayer sur elles la subtilité de mon esprit.

*Voy quel peuple s'assemble, & combien de gens-d'armes
Dedans ceste cité vont aiguissant les armes.*

Il faut que i'oye sans estonnement aucun, le bruit de cest appareil de guerre. Tout le monde pourroit iustement penser que j'eusse perdu le sens, si lors que les personnes vieilles & les femmes porteroient des gros quartiers de pierres pour remparer les murailles: si lors que la jeunesse toute armee entre les portes de la ville, n'attendroit, ou ne demanderoit que le signe de faire vne saillie: Lors que l'ennemy ayant gagné les portes, ietteroit des dards dans la ville, & que la terre trembleroit par mines & creusemens: ie demourois assis en repos sans faire autre chose, que proposer ces petites questions: Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as encores: tu n'as point perdu les cornes: tu as doncques des cornes: Et tels autres argumens semblables, dignes de ceste fole subtilité. Certainement tu pourrois avec vne pareille raison m'estimer insensé, si i'employois le temps apres ces argumens. Je suis desia assiegé: Et quand bien ie le serois par vn estranger, il y auroit vne muraille entre luy & moy. Mais maintenât les dangers qui me menacent de mort, naissent dans moy-mesme. Je n'ay point loisir de m'amuser apres ces folies. J'ay bien vn plus grand affaire entre mes mains. Que feray-je? La mort me talonne, ma vie s'enfuit: appren-moy quelque chose contre cela: apporte-moy quelque enseignement, pour ne fuir point la mort, & que la vie ne s'efuye point de moy. Exhorte-moy contre les choses difficiles, appren-moy d'estre patient cõtre ce qui est ineuitable: fay que ie croye que la briefueté du temps a esté assez longue. Appren-moy que le bonheur de la vie ne gist point en vn long espace d'annees, mais en l'usage: Comme il se peut faire, voire qu'il se fait souuent, que celuy qui a longuement vescu, n'a gueres vescu. Dis moy quand ie voudray dormir, Peut-estre tu ne te resueilleras iamais. Dy apres que ie seray resueillé, Peut-estre que tu ne dormiras iamais plus. Dy quand ie sortiray, Peut-estre que tu ne retourneras iamais. Dy-moy quand ie reuiendray, Peut-estre que tu n'en sortiras plus. Tu te trompes, si tu pèses que ce soit seulement à ceux qui sont dans vn nauire, qu'il y ait peu de distance entre la vie & la mort. Ceste distance est aussi petite en tous lieux. La mort ne se montre pas de si pres en tous lieux: mais elle est toutesfois aussi pres de nous en tous lieux. Chasse ces tenebres loing de moy: & apres tu m'enseigneras plus facilement, les preceptes auxquels ie suis preparé. Nature nous a fait naistre dociles: la raison qu'elle nous a donné est imparfaicte: mais elle peut arriuer à la perfection. Dispute-moy de la iustice, de la pieté, de la sobrieté, de l'une & de l'autre pudicité, tant de celle qui s'abstient du corps d'autruy, que de celle qui a le soin de

Lesquelles il vaudroit mieux negliger que dissoudre.

Comparaison qui montre la vanité de ses esprits qui s'amuse à des questions pleines d'une vaine subtilité.

Quelles considerations nous doiuent retenir, & quels aduertissemens recourir à nos oreilles.

conferuer le sien. Si tu ne me veux pas conduire par des chemins escartez, j'arriueray plus facilement au lieu où ie veux paruenir. Parce que comme (dit ce Tragicque.) la verité ne demande qu'une parole simple. C'est pourquoy il ne la faut point embrouïller. Car il n'y a rien plus indigne de ceux qui pensent aux choses hautes, que ces tromperies pleines de trop grandes subtilitez.

Ces trompeuses subtilitez sont indignes de gens d'honneur.

E P I S T R E L.

La faine que plusieurs font croire que les vices qui naissent de nous, prouiennent des choses: Que les choses encor tendres se corrigent facilement: & celles qui sont enuieillies, le peuuent estre avec la peine & la diligence.

IE ne receu ta lettre que plusieurs mois apres qu'elle fut escripte. C'est pourquoy il me sembla que c'estoit peine perduë de m'enquerir avec le porteur de ce que tu faisois. Il eust eu la memoire trop bonne s'il s'en fut souuenu. Et toutesfois j'esperere que tu vis desia d'une telle façon, que ie sçay au vray, comme tu vis en quelque lieu que tu sois. Car quelle autre chose pourrois-tu faire, que de toy-mesme te rendre tous les iours plus vertueux, & perdant les fausses opinions que tu as, t'ascher de cognoistre, que les vices que tu penses prouenir des choses, sont tes propres vices. Nous en attribuons quelques vns aux lieux, & aux temps. Mais en quelque lieu que nous allions, ils nous suiuront partout. Tu sçais que Harpaste, qui estoit la folle de ma femme, m'est demeurée en la maison comme vne charge hereditaire: quant à moy ie hay infiniment ces monstres: si ie veux quelquefois passer le temps avec vn fol, il ne me le faut point aller chercher loin, ie me moque de moy-mesme. Ceste folle perdit la venë tout d'un coup. Ie te conte vne chose fort difficile à croire, qui est toutesfois veritable. Elle ne pense point estre deuenüë auuegle, & prie incessamment son gouverneur de la mener en quelqu'autre lieu, parce qu'elle trouue ceste maison obscure. Fais estat que nous sommes tombez en vn auueglemēt pareil que celuy que nous rions en elle. Pas-vn ne peut cognoistre qu'il soit auare, qu'il soit ambitieux, & toutesfois les auuegles demandent vne guide. Mais nous qui ne voulons point de guide, nous fouruoyons, & disons: Ie ne suis point ambitieux, mais on ne peut autrement viure dans Rome. Ie ne suis point grand despenseur, mais on est contraint de spender beaucoup dans la ville. Ce n'est point mon imperfection d'estre cholere. Si ie n'ay point encor arresté la façon de viure que ie dois tenir, la ieunesse en est cause. Pourquoi nous trompons nous ainsi? Nostre mal ne vient point de dehors, il est dedans nous, il s'est plongé au fonds de nos propres entrailles. Il nous sera mal-aisé de guerir, puis que nous ne pensons point estre malades. Si nous ne commençons à vouloir guerir, quand sera-ce que nous aurons challé tant de maux, & tant de fascheuses maladies? Mais nous ne cherchons point encor de medecin qui auroit beaucoup moins de peine, s'il estoit appellé quand le vice ne commence qu'à naistre. Les esprits encor ieunes & tendres suiuroient celuy qui leur apprendroit la vertu. Aucun ne trouue difficulté de reprendre sa nature que celuy qui l'auoit abandonnée. Nous rougissons de honte d'apprendre comme nous pourrions auoir l'ame bonne. Certainement c'est chose deshonneste, de chercher vn precepteur pour cela. Il est hors de nostre esperance, qu'un si grand bien nous puisse aduenir par quelque influencé: Mais il faut prendre peine, & à dire verité, vne peine qui n'est pas grande, si comme j'ay

Il ne faut imputer nos vices ny aux lieux, ny aux tēps, ains à nos propres personnes.

Lesquels nous ne pouuons descouuoir non plus que la folle de Senecque son auueglement. Le moyen de corriger vne peuenite enuieillie, c'est

d'y remedier de bonne heure.

dit, nous commençons plustost a preparer nostre ame, & corriger sa mauuaistié, auparauant qu'elle s'endurcisse, combien que ie ne perds point l'esperance de ce qui seroit endurcy. Il n'y a rien qu'un travail opiniastre, & vn soin assiduel & diligent ne surmonte. Tu feras reuenir les chesnes tortus à droit fil: la chaleur redresse les pieces de bois courbees. Et encor qu'elles soyent autres de naissance, nous les mettons au point que nous voulons. Combien donc plus aisément pourra l'ame, qui est facile à se plier & fleschir, & qui plus est obeyssante, que nulle humeur qui soit, prendre la forme qu'on voudra? Car quelle autre chose est l'ame, qu'un vent subtil, qui se change en diuerses façons? Or tu vois que le vent est d'autant plus simple & facile, d'autant qu'il est plus subtil & deslié que nulle autre matiere. Il ne faut point, Lucilius mon amy, que tu laisses à bien esperer de nous, encor que le vice nous ait desia saisis, & que des long-temps il ait pris possession dessus nous. L'ame bonne ne vient iamais sur aucun, deuant que la mauuaise. Nous sommes desia gagnez & subiets à cela, qu'il nous faut apprendre les vertus, & oublier les vices: Mais nous deuons avec plus de courage entreprendre d'amender nostre vie, & voire d'autant plus, que la possession qui nous est donnee de ce bien, & perpetuelle, la vertu ne s'oublie iamais. Car les vices qui luy sont contrairés, s'y logent comme en lieu estranger. Et c'est pourquoy on les peut chasser, & desraciner. Mais les choses qui viennent en vn lieu, qui leur est propre & naturel, elles y prennent place pour iamais. La vertu nous est comme naturelle, les vices nous sont ennemis & importuns aduersaires. Or tout ainsi que les vertus que nous auons receués dans nostre ame, n'en peuuent plus sortir, & que nous les pouuons facilement garder: Pareillement le premier essay d'aller deuers elles, & de les rechercher, est facheux & difficile, parce que premierement c'est le propre d'une ame foible & languissante, de craindre ce qu'elle n'a pas accoustumé. C'est pourquoy il faut contraindre & forcer l'ame pour la faire commencer. Mais bien tost apres la medecine ne semblera point amere, & nous la trouuerons agreable à mesure qu'elle nous guarira. On ne sent le plaisir des autres remedes, qu'apres la guarison, mais la Philosophie est agreable au temps mesme qu'elle guarit.

L'ame humaine res-semble aux ieunes plantes qu'on plie comme l'on veut.

Les vertus sont comme biens naturels & se peuuent garder, estās vne fois receués.

EPISTRE LI.

Il faut fuir les lieux dans lesquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminées & laschees: & qu'il est bon de s'addonner au travail & à la peine pour ne tomber aux vices.

Les lieux plusants & bien accommodez sont dangereux: car il nous retiennent tellement au monde, que nous en negligons les exercices de verue. Ce qu'il preuue tant par les lieux de Baia,

Chacun fait comme il peut, Lucilius mon amy: mais au lieu où tu es maintenant, tu as ce Montgibel, mont le plus renommé qui soit en Sicile: lequel ie ne sçay pourquoy Messalla ou Valgius, (car ie l'ay ainsi leu dans tous ces deux) ont appellé vnique, veu qu'il y a plusieurs autres lieux, non seulement de ceux qui sont hauts, où toutesfois cela aduient plus souvent, à cause que le feu monte tousiours contremont, mais encor de ceux qui ont la situation basse, qui iettent du feu. Quant à moy ie me contente le moins mal qu'il m'est possible, de la ville de Baia, de laquelle ie me retiray le lendemain apres que i'y fus arriué, d'autant que c'est vn lieu qu'il faut fuir, encor qu'il soit enrichy de plusieurs beaux dons de nature, parce que la superfluité, & la folle despense sont venus loger là dedans. Et quoy? faut-il porter haine à pas-vn lieu que ce soit? rien moins que cela. Mais comme il y a quelque sorte de robbe, qui est mieux seante à vn homme

sage, que ne seroit point vne autre : comme il ne hait aucune espede de couleur, mais il pense qu'il y en a quelqu'une qui est plus propre à celuy qui fait profession de la sobriété : Pareillement il y a des pays qu'un homme sage ou qui fait estat de suivre la sagesse, doit fuir, comme contraires aux bonnes mœurs. Et par ceste raison quand il vouldra se retirer en quelque lieu pour viure en repos d'esprit, il ne choisira iamais la ville de Canope: combien que Canope n'empesche point qu'on n'y puisse viure sobrement. Il ne choisira pas aussi la ville de Baia : Parce que ces lieux ont commencé d'estre vne vraye hostellerie de vices. C'est en ces lieux que la felle despenfe & la dissolution se sont donnees toute liberté. C'est là où elle est plus destachée, comme si vne plus grande licence estoit deuë à celieu. Nous devons choisir quelque lieu qui soit salutaire non seulement au corps, mais aux mœurs. Et tout ainsi que ie ne voudrois pas viure entre des bourreaux, aussi ne voudrois-je pas viure parmy des cabarets & des rostisseries. Quel besoin est-il de voir des yurongnes se promenant sur les bords de la mer, des banquets qui se font dans les nauires, le bruit de la musique, qui remplit les lacs, & telles autres choses, par le moyen desquelles la dissolution, qui ne tient compte des loix, ne peche pas seulement, ains les met à la veuë de tout le monde? Nous devons mettre peine de chasser le plus loin que nous pourrons, tout ce qui nous peut inciter aux vices. Il faut endurcir nostre ame, & la retirer de tous allechemens de voluptez. Les seiours de l'hyuer attiedirent toute l'ardeur d'Annibal: & la bonne chere qu'il fit en la terre de Labour, luy firent perdre ses forces, & ce cœur que les neiges & les Alpes n'auoient peu abbaïsser, Il vainquit par les armes, mais il fut vaincu par les vices. Il nous faut pareillement porter les armes, & faire la guerre d'une façon que nous n'aurons iamais ny repos ny loisir. Il faut premierement vaincre les voluptez, lesquelles comme tu vois, ont peu rauir & attirer ces esprits furieux & barbares. Si quelqu'un se veut représenter combien est grande ceste entreprise qu'il a faicte, il iugera qu'il luy faut quitter les mignardises & delicatesses. Quel besoin ay-je de ces estangs & de ces eaux chaudes? Quel besoin ay-je de ces estuues, dans lesquelles nous enfermons vne vapeur seche, qui ne fait qu'extenuer, & tirer la substance des corps: Il vaut mieux que la sueur en sorte par quelque travail. Si nous faisons ce que fit Annibal, si rompant le cours de nostre fortune, & quittans l'entreprise de la guerre, nous ne pensons qu'à nourrir delicatement nostre corps: il n'y a pas vn qui ne nous reprochast iustement l'oïsiuete, que nous suyurions hors de saison, & laquelle est tres-dangereuse, non seulement à celuy qui a desia vaincu, mais à celuy qui poursuit sa victoire. Cela nous est encor moins permis qu'à ceux qui marchent sous les enseignes de Carthage. Il y a plus de danger pour ceux qui tournent le dos, & plus encor de besongne pour ceux qui perseuerent de vaincre. C'est la fortune, qui me fait la guerre. Je ne veux pas obeyr à ses commandemens. Je ne veux pas me courber sous son ioug: ains au contraire, (& ce qu'il faut faire avec plus de vertu) ie le veux secouër. Il ne faut pas laisser amollir nostre courage: si ie quitte les armes à la volupté, il faut aussi que ie les quitte à la douleur au travail, & à la pauureté. L'ambition, & la cholere voudront auoir pareille autorité dessus moy. Je seray deschiré, ou plustost mis en pieces entre tât de cruelles passios. La liberté m'est proposée, c'est le prix du ieu pour lequel il faut travailler. Demandes-tu quelle est ceste liberté? C'est de n'estre esclau ny subiect à chose aucune, ny à necessité, ny aux accidens de ce monde, faire teste à la fortune. Le iour qu'on me dira qu'elle a plus de pouuoir, elle ne pourra du tout rien. Sera-il dit que ie la souffre, estant en ma main de pouuoir motirir? Celuy

& de Canope, villes desbordées.

Comme par la personne d'Annibal, qui se laissa vaincre aux vices.

Il vaut mieux prendre plaisir au travail, & s'accoutumer aux incommoditez de ceste vie:

car

Elles apprennent beaucoup de biens & d'auantage à l'homme vertueux.

Epistres de Senèque.

qui se plaît à ces belles pensées, doit choisir quelque endroit saint, où il ne se face point de folies. Ces lieux trop plaisants & recreatifs rendent les esprits effeminez : & sans doute le naturel des pays peut quelque chose pour corrompre nostre vigueur. Les chéaux, desquels la corne des pieds s'est endurcie en des lieux secs & pierreux, ne craignent de marcher par quelque chemin que ce soit. Mais ceux qui se sont engraissez en quelques pasturages marescageux, se gastent & brisent aisément la corne. Le soldat qui est nay en vn pays aspre & rude, est plus robuste. Au contraire celuy qui est nay dans les villes, & dans nos maisons est plus lasche & pesant. Les mains qu'on a retirees de la charruë pour les employer aux armes, ne refusent aucun trauail. Ce mignard parfumé perd le cœur au premier combat. La discipline des lieux où l'on vit plus austerement, renforce le courage, & le rend plus apte aux grandes entreprises. Scipion fit plus honnestement de passer son bannissement à Linterno, qu'en la ville de Baia. Sa ruyne ne se deuoit pas coucher si doucement. Ceux mesmes auxquels tous premiers la fortune & le malheur du peuple Romain, donna les richesses de la Republique, sçauoir est C. Marius, Cn. Pompeius & Cesar bastirent bien quelques maisons aux enuirons de Baia, mais ils les mirent aux plus hauts sommets des môtagnes. Cela encor sentoit plus son homme de guerre, afin que de ces lieux hauts esleuez, ils peussent voir au long & au large les campagnes qui estoient au dessous. Regarde bien quelles situations ils ont choisies, & en quels lieux ils ont dressé des edifices : regarde quels ils sont, tu iugeras que c'estoit plustost des forts, que maisons des champs. Penses-tu que Caton eust peu demeurer dans Biserte pour compter sur le doigt les femmes adulteres, qui passoient deuant luy se pourmenant sur la mer, & pour voir tant de sortes de gallions peints de diuerses couleurs, & les roses qui nagent sur ce lac: ou pour oïr les iniures que s'entredisoient ceux qui passoient la nuit à chanter. N'eust-il pas mieux aimé demeurer dans les tranchees, que d'auoir veillé vne seule nuit entre tels exercices? Qui est l'homme de cœur, qui n'aimast mieux qu'une trompette luy rompist le sommeil, qu'un accord de musique? Or c'est assez crié contre la ville de Baia, mais nous ne pourrions assez contre les vices. Auxquels ie te prie, Lucilius, faire la guerre incessamment & sans fin. Car aussi ils ne cessent & ne finissent iamais. Iette au loin ce qui te rôge le cœur, & si tu ne t'en pouuois autrement tirer, il te faudroit avec cela arracher le cœur mesme. Sur tout chasse les voluptez dehors: porte-leur autant de haine, que font les Egyptiens à vne sorte d'assassins qu'ils appellent *phileres*, c'est à dire baiseurs. Ils nous accolent pour apres nous estrangler.

Diuerses comparaisons sur ce propos.

Exemples illustres.
De Scipion.

De Marius, Pompée & Cesar.

De Caton.

En forme des delices engendrent des vices lesquels il faut soigneusement contre-quarter.

E P I S T R E L I I .

Il y a trois sortes d'hommes qui suivent & s'approchent de la Philosophie & de la sagesse. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'estudient à bien & vistement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enseignent à bien viure.

Il n'est pas en la puissance d'aucun homme, d'apercevoir la source ny la cause

QV'est-cela, Lucilius, quand nous voulôs aller en vne part, qui nous traîne en vne autre, & nous rechasse au lieu d'où nous voulôs partir? Qu'est-ce qui combat cōtre nostre fantasie, & ne nous permet de rien vouloir de certain? Nous flottons entre diuers conseils. Nous ne voulons rien librement, rien parfaitement, rien constamment pour tout temps. C'est diras-tu, vne vraye folie, à laquelle

il n'y a rien de constant, ny rien qui luy puisse longuement plaire. Mais quand sera-ce, & par quel moyen que nous pourrôs nous desfaire d'elles? Il n'y a pas-vn qui ait assez de force de luy-mesme, pour s'en retirer: Il est besoin que quelqu'un nous tende la main, & que quelqu'un nous en tire. Epicurus dit qu'il y en a qui sont paruenus à la cognoissance de la verité sans aide de pas-vn, & qu'eux-mesmes se sont tracez le chemin. Il louë grâdemēt ceux qui ont eu ceste ardeur & ceste force, & qui se sont aduancez d'eux-mesmes. Il dit aussi qu'il y en d'autres qui ont besoin du secours d'autrui, qui ne marcheront iamais si quelqu'un ne va deuant, qui scait-roient toutesfois bien suyrt. Il dit que Metrodorus est vn de ceux-là. C'est vne esprit excellent, qui ne doit toutesfois estre mis qu'au deuxiesme rang. Nous ne sommes pas de ce premier coing: mais ce seroit vn grand aduantage pour nous si nous pouuions estre du second. Tu ne dois pas aussi mespriser celuy qui se peut sauuer par le bien-faict d'autrui: Car c'est encor beaucoup de se vouloir sauuer. Outre cela, tu trouueras encor vne troisieme sorte de gens, qu'il ne faut point aussi reietter: ce sont ceux qui peuuent estre forcez & contrainctz à la vertu, & qui ont besoin non seulement d'une guide, mais d'une aide, ou à mieux dire, d'un qui les y contraigne. Ces gens-là sont d'une troisieme liurée. Et si tu veux qu'on t'en baille vn exemple, Epicurus dit que Hermachus fut tel. C'est pourquoy il en scait plus de gré à l'un & admire d'auantage l'autre. Car encor bien que ces deux soient paruenus à vne mesme fin, toutesfois il y a plus de louange, d'auoir sceu faire vn mesme ouurage sur vne matiere plus difficile. Pren le cas qu'on ait basti deux edifices tous pareils, & aussi hauts & magnifiques l'un que l'autre: l'un sur vne place dure, où l'on a peu bien-tost hausser le bastiment, & l'autre ayant les fondemens dans vne terre molle & destrempee, où il falloit profondement cauer, & employer vne peine infinie, auant que trouuer la baume ferme. En l'un tout ce qu'on a basti se monstre incontinent à l'œil: En l'autre la meilleure partie, & la plus difficile est cachée. Il y a pareillement des esprits prompts & faciles à comprendre: Il y en a d'autres qu'il est force de dresser (comme on dit) à la main, & qu'il faut longuement tenir occupez à faire leurs propres fondemens. Et par ainsi ie diray, que cestuy-cy est plus heureux, qui ne s'est donné aucune peine: & que l'autre qui a vaincu la mauuaistie de sa nature, qui ne s'est pas conduit à la sagesse, mais s'y est trainé par force, a plus merité de soy. Il faut que tu sçaches qu'on nous a ietté sur ceste peine & sur ce fascheux travail. Nous allons par vn chemin plein d'empêchemens. Combattons donc, & appellons quelqu'un à nostre secours. Mais lequel sera-ce, (dirastu,) que j'appelleray? Cestuy-cy, ou cestuy-là. Quant à toy, ie te conseille de retourner aux premiers, qui n'ont desia rien plus à faire. Car non seulement ceux qui sont auourd'huy, mais encor ceux qui ont cy deuant esté, nous peuuent aider. Et entre ceux qui vivent, choisissons, non pas ceux qui deuident force paroles d'une grande viltessé, qui desplient tout plein de lieux communs, qui assemblent force gens dans leur maisons: mais bien ceux desquels la vie nous sert d'enseignement: ceux qui apres auoir dit ce qu'il faut faire, le preuuent par effects: qui apprenent ce qu'il faut fuir, & ne sont iamais surpris faisans ce qu'ils ont defendu aux autres. Choisi pour te seruir d'aide, celuy que tu auras en plus grande admiration: plustost apres l'auoir veu faire, qu'apres l'auoir ouy parler. Ie ne veux pas pour cela te defendre d'ouïr ceux qui ont accoustumé de receuoir le peuple en leurs maisons, disputer & discourir deuant eux, s'ils se presentent à ceste assemblée pour se rendre meilleurs eux-mesmes, & pour faire les autres meilleurs: & s'ils ne font point cela d'ambition. Car que pourroit-on voir plus vilain, qu'une Philosophie qui recherche la faueur

des desordres qui sont en l'ame.

Et la faut appréhender d'une autre Philosophie.

Trois sortes d'hommes qui suyent la philosophie.

Les vns y paruenient d'eux-mesmes.

D'autres ont besoin d'une guide.

Et d'autres encor d'un aiguillon, selon que les esprits sont differents.

Quelle aide ou guide il faut choisir en ceste vie.

Ceux dont la maniere de viure sert d'instruction,

& Qui sçauent mieux faire que dire.

& Qui sont exempts d'ambition.

& les acclamations du peuple? a-on iamais veu malade, qui louë le medecin pendant qu'il le taille & l'incise? faites silence, escoutez, & presentez-vous à la guari-
 son: pourtant que vous me faciez d'acclamations de faueur, ie ne les oiray point, si vous ne sangloitez quand ie toucheray à vos vices. Voulez-vous par là tesmoi-
 gner, que vous estes attentifs, & que vous estes ravis d'admiration pour la grâdeur
 des choses que vous oyez? ie le trouue bon. Si c'est pour faire iugement, & donner
 vostre voix à ce que vous estimez estre meilleur, pourquoy ne le permettois-je pas?
 Sous Pythagoras les disciples demeuroient cinq ans sans parler. Penfes-tu donc
 qu'il leur fust permis incontinent, & de parler & de louer? Mais combien grande
 est la folie de celuy, qui sort plus ioyeux de son escole, pour auoir ouy le bruit, &
 l'acclamation de quelques ignorans? Pourquoy te resiois-tu d'estre loué d'aucun,
 que tu ne peux toy-mesme louer? Fabianus disputoit deuant le peuple, mais on l'es-
 coutoit avec beaucoup de modestie. Il s'esleuoit quelquefois vne grâde acclamatïõ
 de ceux qui louoient, laquelle procedoit de la grandeur des beaux propos qu'il te-
 noit, & non point de la voix d'vne oraison, qui coulast doucement, & sans rudes-
 se. Il faut qu'il y ait quelque difference entre les acclamations d'vn theatre, & d'v-
 ne escole. Et à dire vray, quelque liberté de louer peut bien estre permise. Il y a
 tousiours des indices, & des signes de toutes choses qui se descouurent, si on le
 remarque bien. Et peut-on encore par argumens de choses fort petites, iuger des
 mœurs d'vne personne. La façon de cheminer, le remuement de la main, & quel-
 quesfois vne seule response, ou le doigt porté à la teste, ou les œillades descou-
 urent l'impudicité d'vne personne. On cognoist vn meschant à son rire, & vn fol à
 son visage, & à sa contenance. Car ces choses se montrent au dehors par quelques
 signes. Tu iugeras quel est vn chacun, si tu prens garde de quelle façon on le louë.
 L'auditeur deçà & delà leue les mains contre le Philosophe, comme s'il le mena-
 çoit: & toute ceste troupe de gens qui l'admirent, se tiennent sur sa teste. Si tu le
 cognois bien, ce n'est pas estre loué, cela est plustost estre hué. Il faut laisser ces
 voix & ces crieries pour les arts, qui n'ont autre but que de plaire au peuple. La
 Philosophie doit estre adoree. On peut bien permettre quelquefois aux ieunes
 hômes, de suyure l'ardeur de leur esprit. Mais ils suyuront ceste impetuositë, quand
 ils ne pourront plus se commander le silence. Ceste façon de louange sert de quel-
 que exhortation aux auditeurs, & d'aiguillon à la ieunesse. Mais il vaudroit mieux
 qu'ils ne s'esmeussent que des choses, & non point des paroles fardees. Autrement
 l'eloquence ne leur porteroit que dommage, si elle engendroit plustost le desir d'el-
 le mesme, que des choses. Je n'en parleray point d'auantage pour le present. Car
 cela requiert vn bien plus long discours, pour scauoir comme il faut traicter vne
 matiere deuant le peuple, quelle liberté on se doit permettre enuers luy, & quelle
 on luy doit donner enuers soy. Il ne faut point douter que la Philosophie n'ait
 beaucoup perdu, puis qu'elle a esté prostituee en public pour de l'argent. Mais on
 la pourroit bien faire voir dans son plus secret magasin, si elle trouuoit vn iour,
 non pas vn marchand boutiquier, mais quelque honneste Prelat.

Il vaut mieux
 escouter, que
 par quelque
 vaine crierie
 descouurir
 son ignorãce.

Et faut que
 les cris de
 l'escole soient
 plus mode-
 stes que du
 theatre.

L'homme se
 manifeste
 selon qu'il
 prend es
 louanges
 qu'on luy
 donne.

L'eloquence
 quãd & à qui
 est inuisible,
 &
 Par qui la
 Philosophie
 doit estre
 traictee.

EPISTRE LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de se mettre sur la mer, des maladies de l'ame & de la guerison que la seule Philosophie leur peut donner.

QV'est-ce qu'on ne me pourra désormais persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur mer? Je fis destacher mon nauire en vn temps calme & sans vents. Il est bien vray que l'air estoit couuert de nuées noires & obscures, qui se fondent le plus souuent en pluyes ou en vents: Mais ie pensay desrober visiblement ce peu de lieuës qu'il y a de ta ville de Naples à Pouzzoli, encor que le Ciel fust douteux & à craindre. A ceste cause pour faire ce chemin en peu de temps, sans suiure les rades, ie tiray droit en haute mer vers Nesidia. Quand i'eus passé iusques-là, & qu'il n'y auoit pas plus de chemin à passer outre, que pour m'en retourner, premieremēt ceste douceur de temps qui m'auoit trompé, se perdit. Ce n'estoit pas encor vne entière tempeste, toutesfois la mer commençoit à s'enfler, & les flots à s'esleuer plus espais. Je commençay alors de prier le patron qu'il me mist à terre en quelque port. Mais il me dit que les riuës de ceste mer estoient fascheuses & de mauuais abord, & que durant vne tempeste, il ne craignoit rien tant que la terre. L'estois encor si tourmenté, que ie ne me souuenois d'aucun danger. Car vne enuie languissante de vomir qui me souleuoit l'estomach sans le pouuoir descharger, me trauailloit infiniement. Cela fut cause que ie m'opiniastray si fort contre le patron, que ie le contraignis voulüst-il ou non, de prendre port. Aupres duquel estant arriué, ie n'attens pas qu'on face ce que Virgile commande, qu'on tournast vers terre la prouë du nauire, ou qu'on iettast l'anchre dans la mer: mais me souuenant de ce que i'auois accoustumé de faire, ie me iettay dans l'eau, couuert d'une mante ve-luë, comme font ceux qui se lauent dans l'eau froide. Que penses-tu que i'aye enduré quand i'ay voulu passer à trauers ces lieux aspres & difficiles: quand ie cherchois quelque chemin, & que ie le faisois moy-mesme? Je cogneus bien que non sans cause les mariniers craignent la terre. Il est incroyable ce que i'ay supporté, veu que ie ne pouuois me supporter moy-mesme. Appren de moy que la mer ne fut pas si coutroucée à la naissance d'Vlysses, qu'il deust faire naufrage en tous lieux. Il vomissoit facilement. Quant à moy l'aime mieux demeurer vingt ans par chemin, que d'aller iamais plus par mer en aucun lieu. Aussi-tost que i'eu remis mon estomach, (tu sçais bien qu'en perdant la mer on ne perd pas l'enuie de vomir) & que ie me fus oingt tout le corps pour me delasser, ie me mis à penser en moy-mesmes, quel oubly de nos vices nous auoit surpris, non seulement des vices lesquels, d'autant qu'ils sont plus grands, se tiennent plus cachez, mais aussi des vices du corps, qui à toute heure nous sont souuenit d'eux. Vne legere esmotion peut bien trôper quelqu'un: mais quand elle s'est augmentée, & qu'elle est venuë en fiëure ardante, elle se fait confesser par force aux plus robustes & aux plus endurcis. Les piëds nous font mal, les ioinctures sentent quelques petites poinctures: nous dissimulons encores, & disons que c'est vne entorse, ou que nous nous sommes trop efforcez en faisant quelque exercice. Nous sommes en peine comment nous appellerons vn mal qui n'est point encor cogneu. Mais quand il a commencé de nous enfler les talons, il nous est force de confesser que c'est la goutte. Il en aduiet tout au contraire pour le regard des maladies qui saisissent l'ame. Car d'autant plus que

Es voyages lon trouue des incōmoditez & des commoditez selon la disposition des personnes.

En euitant vn danger on en rencontre souuent vn autre.

Les maladies du corps nous doiuent amener à la cōsideration de celles de l'ame, & à rechercher les moyens de les guerir.

Epistres de Senèque.

quelqu'un est malade, tant moins il en a de sentiment. Tu ne dois pas t'esmerueller. Lucilius, de cela, parce que celui qui ne dort que d'un sommeil léger, & qui durant son repos fait quelques songes: aucune fois en dormant il songe qu'il dort. Mais un pesant sommeil chasse les songes, & enseuelit l'ame si profondément, qu'il luy oste le pouuoir d'vser d'aucune de ses intelligēces. Pourquoy est-ce que pas-un ne reconnoist ses vices? Parce qu'il est encor piogé dedās. Il faut estre refueillé pour raconter ses songes: & confesser ses vices est un signe de santé. Esueillons-nous doncques, afin que nous puissions blâmer & corriger nos erreurs. Ce sera la seule Philosophie qui nous esueillera: elle seule chassera nostre pesant sommeil. Adonne-toy entierement à elle. Tu es digne d'elle, elle est digne de toy. Embrassez-vous l'un l'autre. Refuse courageusement & ouuertement de te ioindre à toutes autres choses. Tu ne peux pas philosopher sans prendre quelque peine. Si tu estois malade, tu abandonerois tout le soin des affaires de ta maison, & de tes procès. Il n'y auroit amy si chery de toy, duquel tu voulusses aller plaider la cause. Tout le soin de ton esprit, seroit de guarir bien tost. Et quoy? Pour cecy n'en feras-tu pas autant? Quitte tout ce qui t'empesche, & ne pense qu'à rendre ton ame plus parfaite. Aucun qui soit occupé apres ses affaires, n'y peut paruenir. La Philosophie vse de puissance souueraine comme un Roy. Elle depart le temps, & ne le reçoit de pas-un: elle ne veut pas estre serui à temps perdu & desrobé: Elle est ordinaire, elle est maistresse, elle est presente, elle commande. Alexandre, auquel vne ville promettoit donner la moitié de leurs champs & de leurs autres biens: Je suis venu dit-il, en Asie avec resolution de ne prendre point ce que vous me donneriez, mais au contraire, que vous n'aurez que ce que ie vous laisserois. La Philosophie vse de mesme authorité en toutes choses: Je ne veux pas, dit-elle, prendre le temps qui vous demeurera de reste: au contraire vous n'aurez que celui que ie vous donneray. Dresse toute ton ame vers elle, sois toujours apres d'elle: rends-luy tout l'honneur que tu pourras: fay qu'il y ait vne grande distance entre toy & le commun des autres hommes. Tu surpasseras tous les mortels, & les Dieux te surpasseront de fort peu. Veux-tu sçauoir quelle difference il y aura entr'eux & toy? Ils dureront plus longuement. Mais certainement c'est l'honneur d'un bon maistre, d'auoir acheué son ouurage en peu de temps. L'homme sage est aussi content de l'espace de sa vie, comme Dieu l'est de tout le temps de son eternité. Encor veux-je dire que l'homme surpasse Dieu de quelque chose. Dieu n'est sage que par le bien-faict de la nature, & le sage l'est par le sien. C'est vne chose esmerueillable d'auoir la fragilité d'un homme, & l'assurance d'un Dieu. La vertu de la Philosophie est incroyable, pour repousser toutes les forces de fortune. Il n'y a aucune sorte d'armes qui la puisse entamer: elle est couuerte d'armures espaisles & massiues: Elle lasse quelques choses qui la combattent: & comme si c'estoit des traicts fort legers, elle ouure le sein, & les secoüe à terre, & en repousse d'autres iusques sur celui mesme qui les auoit iettez.

La Philosophie seule fera ceste guérison.

Elle vse d'une autorité souueraine en toutes choses.

Elle separe les gens d'avec le commun: &

Leur apprend à se contenter de la briueseté de ceste vie Paradoxe Stoïque.

EPISTRE LIIII.

De la maladie à laquelle Senecue estoit plus subiect, des meditations & belles-pensees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de son mal: de sa resolution à la mort. Ceste Epistre doit estre luee avec beaucoup de ingement pour l'honneur, & la bonne reputation de l'auteur.

MOn indisposition m'auoit donné quelque trefue assez longue, mais elle m'est venuë reprendre tout d'un coup. Quelle forte de mal, diras-tu? Certainement tu as raison de le demander, car il n'y a pas-vn que ie n'aye senty. Toutesfois ie suis comme du tout suiet à vn. Je ne sçay pourquoy ie ne l'appelle du nom que les Grecs luy ont donné. Mais on le peut assez proprement appeller soupir. Il dure fort peu en sa violence, qui est pareille à vn orage, & passe presque dans vne heure. Car qui est celuy qui demeure longuemēt à rendre l'esprit? Tous les dâgers & tous les maux qui peuuent traouiller vn corps, sont passez sur moy: ie n'en ay point toutesfois senty vn qui soit accōpagné de plus grande douleur. Comment cela? parce que de tel autre mal que ce soit, ce n'est en fin qu'estre malade. Mais cest ui-cy, c'est mourir: & ceste cause les Medecins le nomment meditation à la mort. Ceste haleine pantoise fait quelquefois ce qu'elle a fort souuent assayé de faire. Penserois-tu bien que ie t'escriue cecy fort ioyeux pour estre ainsi eschappé? Si ie me resioüissois de ceste fin que mon mal a pris, comme si i'en estois bien guaruy, ie le ferois aussi sottement qu'un criminel qui penseroit auoir gagné sa cause, pour auoir obtenu vn renouvellement de delay à se presenter. Je ne laisseray point toutesfois au plus fort de ceste suffocation, de me consoler de quelques agreables & sages discours, qui me venoient en la pensee: Qu'est-ce cy? disois-ie. La mort me vient-elle si souuent assaillir? qu'elle le face hardiment. De ma part il y a long-temps que ie l'ay esprouuee. Quand fut-ce? diras tu. Auant que ie nasquisse. C'est vne mort que de n'estre point. Je sçay desia quelle chose c'est: Ce sera apres mon trespas, ce que c'estoit auant ma naissance. Si on sent quelque tourment en cela, il faut de necessité que nous l'ayons senty auant que nous vinssions en la lumiere du monde. Et toutesfois nous ne sentismes iamais aucune douleur. Je te prie, ne seroit-ce pas vn grand sot, celuy qui penseroit qu'une lampe fust plus mal-heureuse apres qu'on l'esteinct, qu' auparauant qu'on l'allumast. Il en est ainsi de nous: on nous allume, & apres on nous esteinct. Entre ces deux temps, nous souffrons quelque chose. Mais auparauant & apres, c'est vne certaine & profonde assurance de tous maux. Car nous faillons en cecy, Lucilius, (si ie ne me trompe) nous pensons que la mort nous suiue seulement, combien qu'elle a esté deuant nous, & nous suiura encor apres. Tout ce qui estoit deuant nous c'estoit vne mort, Car quelle difference fait on ou que tu ne commences point, ou que tu prennes fin? Les effets de l'un & de l'autre c'est de n'estre point. Je ne laisse pas de parler à moy mesme avec telles ou semblables exhortations: car le parler n'auoit point de lieu. En fin peu à peu ceste suffocation & ce soupir qui commençoit desia de reuenir à son haleine, prins des intervalles plus longs, & se ralentissent demeura à son point accoustumé. Et toutesfois encor qu'il ait pris fin, la respiration ne passe point à son aise naturel. Je sens quelque difficulté qui la retarde. Qu'il face ce qu'il voudra, pourueu que ie ne sou-

Les maladies du foye l'amenent à de belles meditations & pensees pour se deuëment preparer à la mort.

Le corps ne sent non plus de mal en la mort qu'il en sentoit auparauant la naissance: pour ce le sage mesprise plus aisément le passage de ceste vie à l'autre.

Quitte volontiers ce monde mesme an milieu de ses prosperitez.

spire point dans mon ame. Fay moy ce bien de croire, que quand ie me verray à l'extremité, ie ne m'estonneray point. Je suis desia tout resolu comme si ie ne pensois point viure vn iour entier. Tu dois louer, tu dois ensuiure celuy qui se foucie peu de mourir, encor qu'il prenne plaisir de viure. Car quelle vertu seroit-ce de t'en aller quand on te chasse par force? Et toutesfois il y a encor quelque vertu en cela. Il est vray qu'on me chasse, mais c'est comme si ie sortois de bon gré. C'est pourquoy le sage n'est iamais chassé, c'est estre ietté d'un lieu maugré toy. Or le sage ne fait iamais rien par force. Il fuit à toute contrainte & necessité: parce qu'il veut ce qu'elle le pourroit contraindre de faire.

EPISTRE LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la santé du corps. Du repos d'esprit que sentent ceux qui se sont retirez aux champs. Description de la maison de Vatia.

Puisque nous auons des pieds & des yeux, il vaut mieux les exercer pour entretenir la santé, que d'agiter nostre corps par le moyé d'aeruy. Car telles delicatesses ne font qu'affoiblir le corps.

QVand ie reuiens de me faire porter sur ma chaire, ie suis le plus souuent aussi las, comme si ie me fusse pourmené autant de temps que i'ay demeuré assis. C'est peine que d'estre porté longuement: Et si ie pense qu'elle est d'autant plus grande, qu'elle est contre nature, laquelle nous a donné des pieds pour cheminer de nous mesmes, & des yeux pour voir de nous mesmes. Les delicatesses nous ont causé ceste foiblesse: Nous ne pouuons plus faire ce que nous n'auons long-temps à voulu faire. l'auois toutesfois besoin de trauailler le corps, & de faire exercice, afin que s'il y auoit ou des flegmes qui se fussent arrestez au gosier, ie les arrachasse, ou si l'haleine estoit deuenue pantoise, que ie la remisse avec ceste agitation, laquelle i'ay cogneu m'auoir esté profitable. C'est pourquoy ie me fis plus longuement porter pour le plaisir que ie prenois sur ce bord de mer qui fait coude entre la ville de Cumes, & la maison de Seruilius Vatia, enfermée comme vn chemin estroit entre la mer qui est d'un costé, & le lac qui est de l'autre, parce qu'il estoit alors plus dur & plus espais à cause de la tempeste qu'il auoit fait peu auparauant. Or comme tu sçais quand les vagues des flots impetueux le couurent souuent, elles le rendent plein & vny. Mais vne longue tranquillité de temps fait relascher & fendre le sable, qui s'estoit endurcy avec l'eau, apres que l'humeur a esté du tout sechee. Toutesfois comme i'ay accoustumé de faire, ie commençay de ietter mes yeux çà & là pour voir si i'y trouuerois quelque chose qui me peust porter profit, & dressay ma veuë sur vne maison des champs, qui auoit autrefois appartenu à Vatia. C'est là où ce riche homme, qui auoit esté autrefois Prêteur, & qui n'auoit iamais esté cogneu par autre moyé que pour s'estre retiré là, pour y viure en repos d'esprit, voulut passer sa vieillesse, & qui fut pour ceste seule raison estimé fort heureux. Car tout aussi tost que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la haine ou la faueur que Seianus portoit à quelques vns, les auoit plongez en disgrâce (parce qu'il fut vn tēps aussi d'agereux de l'auoir aimé, que de l'auoir offensé) tout le monde s'escrioit, O Vatia tu es le seul qui sçais comme il faut viure! Et toutesfois il ne sçauoit que se cacher, & non pas viure. Certainement il y a grâde difference, à sçauoir si ta vie est vn repos d'esprit, ou bien vne lascheté & faineantise. Je ne passeray iamais deuant la maison de Vatia, que ie ne disse: C'est icy que Vatia est enterré. Mais la Philosophie, amy Lucilius, est vne chose si sacrée & si venerable, que s'il y a rien qui la ressemble, ou

La solitude de Vatia le rendit bienheureux selon la commune opinion de son temps.

Il n'estoit néanmoins pas pour se cacher, que pour y trouuer du repos en son esprit.

prend plaisir à ceste fausseté. Car le vulgaire estime qu'un homme qui s'est retiré de la ville pour viure en repos, soit plein d'assurance & de contentement, & qu'il ne viue qu'à soy: Combien que l'un & l'autre ne puisse aduenir qu'à l'homme sage. Il est bien certain que le sage ne se soucie d'aucune chose, & qu'il sçait viure à soy: car (ce qui est le principal bien) il sçait viure. Parce que celuy qui fuit les affaires & les hommes, celuy que le mal-heur de ses ambitiōs a banni hors de la ville, qui ne peut voir aucun plus heureux que luy, qui s'est allé ietter dans vn cachot comme vne beste lasché & craintive: cestuy-là ne vit point à soy: Mais (ce qui est des-hōneste & tres-villain) il vit pour le ventre, pour le sommeil, & pour les plaisir. Il ne faut point dire que celuy qui ne vit à pas vn, viue incontinent à soy. Toutesfois la constance & la perseuerance des premiers desseins, est chose si grande qu'une paresse opiniastre retiēt encor quelque authorité. Je ne te puis escrire rien de certain de ce bastiment, car ie ne le cognois que par le dehors, & par le visage qu'il mōstre à tous les passā. Il y a deux grottes d'un merueilleux ourage, pareilles d'une large entree, basties à la main: l'une desquelles ne void iamais le Soleil, & l'autre en est rostie iusqu'au soir. Il y a vn lieu semé de planes, au milieu duquel passe vn ruisseau qui tombe apres dans la mer & dans le lac Acherusia, & qui se depart comme vn Euripe suffisant à nourrir force poisson, encor qu'on en print tous les iours. On l'épargne quand la mer se peut pescher: & quand la tempeste fait chommer les pecheurs, on iette les mains sur celuy qui est plus pres. Mais la plus grande comōdité qui soit en ceste maison, c'est qu'elle est au derriere des murailles, la ville de Baia, & qu'estant exempte de toutes ses incommoditez, elle iouist de toutes les delices & plaisirs qu'elle a. J'ay bien cogneu qu'on luy peut donner toutes ces loüanges, mais ie crois d'auantage qu'on y peut habiter en toutes saisons de l'annee. Car elle est opposee au vent feuillu, & le prend si à propos, qu'elle l'espesche de souffler dans Baia. Il semble que Vatia a sagement fait de choisir ce lieu pour y iouir du repos de sa paresse & de sa vieillesse. Toutesfois le lieu ne sert pas de beaucoup à la tranquillité d'esprit, c'est l'ame qui la fait trouuer bonne. I'en ay veu aucuns en des maisons des champs fort plaisantes & recreatiues, viure tristement: i'en ay veu d'autres en des lieux solitaires, viure come s'ils auoient force occupation. Par ainsi il ne faut point que tu penses estre mal à ton aise, encor que tu ne sois pas à la campagne de Rome. Mais pourquoy n'y es-tu pas? Enuoye tes pēsees iusqu'icy. Tu peux conuerser avec tes amis absens, toutes & quantesfois que tu voudras, & aussi longuement qu'il te plaira. Nous iouissons plus souuent de ceste volupté, qui est la plus grāde que nous ayons, lors que nous sommes absens. La presence nous fait perdre le goust, & parce que nous parlons, que nous nous pourmenons, & que nous sommes quelquesfois assis ensemble, aussi tost que nous sommes departis, il ne nous souuiēt plus de ceux que nous auons perdus de veüe. Et à ceste cause nous ne nous deuons point facher de l'absence de nos amis. Car il n'y a pas vn qui ne soit fort absent d'eux en leur presence mesmes. Si tu veux premierement compter les nuicts qu'on demeure separé d'avec eux, les diuerses occupations que les vns & les autres ont, les études secrets, les allees & venuēs hors la ville: tu iugeras que le temps que les lōgs voyages font perdre, n'est pas fort grand. C'est avec l'ame qu'il faut iouir de l'amy. Ceste là n'est iamais absente, elle void tous les iours celuy qu'elle veut voir. Par ainsi dōc ie te prie studie avec moy, soupe avec moy, pourmene toy avec moy. Nous viurons bien à l'estroit, s'il y auoit rien de clos à nos pensees. Je te voy, amy Lucilius, mieux à mon gré quand ie t'oy. Je suis si veritablement avec toy, que ie suis en doute si ie dois commencer de t'escrire non point des lettres, mais des liures.

La seule Philosophie donne ce contentement & repos, dont le seul sage est capable.

Tel fait quartier à part, qui cherche piustost les plaisirs que la tranquillité de son ame.

Description de la maison champêtre de Vatia.

Diuers effets de la solitude.

Plus souuent on voit les amis moins en les goulte: mais

Les cœurs des amis ne sont iamais absens l'un de l'autre.

EPISTRE LVI.

Il décrit le bruit qui se fait aux bains & aux estuues : & que ceux sont trop delicats qui ne peuuent estudier qu'avec vn grand silence : & que souuent les choses exterieures ne nous troublent pas plus que nostre ame mesmes, laquelle ne peut sentir vn parfait repos, qu'elle ne soit bien composee & deschargee des vices.

Les bruits externes n'incommodent point l'estude d'un esprit bien recueilly, ny n'offensent les oreilles d'une ceruelle bien ferree.

Bruit confus & tumultueux des estuues ou cabarets, pour lequel

Vn esprit ferme & solide ne se laisse point distraire de ses occupations, car

Il se roüille contre, & s'endurcit

LE meure, si le silence est si necessaire qu'on dit à celuy qui s'est retiré pour estudier. Voy quels bruits diuers soyent de tous costez. Je suis logé sur les estuues mesmes : represente toy toutes sortes de voix, qui peuuent offenser les oreilles. Quand les plus robustes font leurs exercices, quand ils seçoient les mains pesantes de plomb, quand ils trauaillent, ou qu'ils contrefont ceux qui trauaillent, i'oy des gemissemens: Quand ils laschent l'haleine qu'ils ont longuement retenuë, i'oy des sifflemens & des respirations pesantes. Si on tombe entre les mains de quelque sot mal appris, qui fait mestier d'oindre les personnes, & qui se contente de les seruir, comme il feroit quelqu'un du menu peuple, i'entends le coup de sa main, qui frappe sur les espaulés, laquelle selo qu'il la pose, ou plate, ou creuse, chage de son. Mais si par fortune celuy qui iette les bales graissees de poix pour nourrir le feu sous les bains, y suruiet, & qu'il commence à les compter, tout est perdu. Cöptez-y aussi celuy qui nettoye les ordures, & le larrö pris sur le fait, & celuy encor qui prend plaisir d'ouïr retentir sa voix dans le bain. Adioustez pareillement à ce nombre, ceux qui se iettöt d'un plain fault avec vn grand bruit dans le baignoir. Mettez-en outre ceux-là, lesquels s'ils ne font autre chose, ont au moins la voix toute preste, comme celuy qui tire le poil des aisselles, qui iette incessammēt vne voix gresse & trablante, pour estre mieux remarqué sur tous: qui ne se taise, jamais, que lors qu'il pelle les aisselles à quelqu'un qu'il contraint de crier pour luy. On oyt apres vne infinité de cris des vendeurs de gasteaux, de sauffices, de craquelins, & de tous les valets de rostisseries, qui vendent leurs viandes chacun avec sa propre chanson pour estre mieux remarquez. O que tu aurois bien la ceruelle ferree, (diras-tu) ö que tu serois bien sourd, si ton esprit ne se troubloit point entre tant de tintamarres & de diuers cris : veu que nostre Chrylippus tomboit presque mort, douir ordinairement les bons iours qu'on luy donnoit en le sauuant. Quant à moy, ie te iure bien, que ie me soucie aussi peu de toutes ces crieries, que des flots, ou de la cheute d'une riuere: encore que i'aye ouy dire qu'un peuple fut contraint pour ceste seule cause, d'aller rebastir leur ville en vn autre pays, parce qu'il ne pouoit endurer le bruit que la cheute du Nil faisoit. Il me semble que la parole destourne plus que les bruits. Car la parole amuse l'esprit, & le bruit ne fait qu'emplir & battre les oreilles. Entre les choses qui bruyent sans me destourner l'esprit, ie mets les carrosses, & le mareschal, qui loüe ma boutique, le serrurier mon voisin : & celuy qui demeure aupres du temple de Paix, quand il essaye ses trompettes & ses haubois, & qu'il ne chante point seulement, mais quand il crie le plus qu'il peut. Le bruit aussi qu'on intermet par temps, n'importune plus que celuy qui est toujours continué. Mais ie me suis tellement endurcy à tout cela, que ie pourrois ouyr maintenant vn Comite de gallere quand il commande avec

vne voix fort aiguë aux forçats, la façon de ramer. Car ie contrains mon esprit à s'attendre à soy-mesme, & de ne se destourner point à penser autre chose. Qu'on face tant de bruit qu'on voudra dehors, pourueu qu'il n'y ait point de noise dans mon ame, pourueu que le desir & la crainte ne soient point en debat, pourueu que l'auarice & la prodigalité n'ayent point de different ensemble, & que l'vne ne face point la guerre à l'autre. Car dequoy sert le silence des enuiron, si les passions de l'ame bruient?

N'ayant aucun trouble en son ame.

La nuit tout reposoit d'un paisible silence.

Cela est faux. Il n'y a point de sommeil paisible, si la raison ne l'engendre. C'est la nuit qui nous represente toutes nos fascheries, au lieu de les chasser, & ne fait que changer nos soucis. Car les songes de ceux qui dorment, sont aussi troublez que leur est le iour. C'est vne vraye tranquillité, celle sur laquelle vne ame bonne & sainte se peut reposer. Regarde-moy celuy qui cherche le sommeil dans vne large & spacieuse maison, & comme pour garder qu'aucun bruit n'offense ses oreilles toute la troupe des seruiteurs fait silence, & demeure coye: & comme ceux qui se veulent approcher de son liçt, haussent le pied, & le posent doucement à terre. Certainemēt il ne fait que se tourner & virer cà & là, il ne prēd qu'un leger sōmeil entremeslé de fascheries d'esprit: il se plaint d'ouïr ce qu'il n'oit point. Que penses-tu qui soit cause de cela? C'est vn tumulte, qui s'engendre dans son ame: c'est elle qu'il faut appaiser, c'est la sedition de l'ame qu'il faut esteindre: laquelle tu ne dois pas estimer estre à son aise, encore que le corps soit couché. Le repos est souuent sans repos. C'est pourquoy il sera bon de nous esueilleir par le maniemēt de quelques affaires, & de nous occuper au traicté des bons arts & des sciences, quand nous sentirons qu'un engourdissement de paresse (qui ne se peut souffrir elle-mesme) nous saisit. Les plus grands chefs d'armées, lors qu'ils s'apperçoient, que les soldats se rendent desobeyssans, ils les font trauailler, pour les contenir en leur deuoir, & leur font entreprendre quelque voyage de guerre. Ceux qui ont des occupations, n'ont pas loisir de se desbaucher. Il est tres certain, qu'il n'y a rien, qui rompe plus les vices engendrez par l'oïsiueté que le trauail & l'occupation. Il semble aduis que le plus souuent nous sommes retirez de la ville, par regret du mauuais maniemēt des affaires publiques, & par repentance d'auoir trop demeuré en vn lieu, où nous ne receuons que malheurs & desplaisirs. Et toutesfois dans ce cachot, où la crainte & la lassitude nous a iettez, nostre ambition se reuerdit. Car elle n'est pas perduë du tout, elle s'est seulement faschee, elle s'est rebutee, voyant que ses affaires n'alloient point à son souhait. l'en dis autant de la prodigalité, & de la folle despenſe, qui semble quelquefois s'estre retiree, & vient apres solliciter derechef ceux qui se sont resolu de viure sobremēt & sagement, & au milieu de leur espargne, reprend le voluptez (qu'elle n'auoit pas du tout condamnées, mais seulement delaisſées pour vn temps) avec vne force d'autant plus violente, qu'elle est plus couuertemēt cachee. Car les vices qui paroissent au dehors, sont moins dangereux, & les maladies mesmes commencent à prendre guarison, quand elles sortent à descouuert, & quelles monstrent leur venin. Fay donc estat, que l'auarice, l'ambition, & les autres mauuais passions qui trauaillent nos ames, sont plus pernicieuses, quand nous feignons d'en estre guaris, & de les auoir perduës. Il semble aduis, que nous soyons en repos d'esprit (mais il n'en est rien. Car s'il estoit vray, que nous y fussions, si nous

Aussi n'y a il point de repos que celui qui vient de la raison:

&

Remede contre la fainteise,

Le trauail dissipe les vices qu'engendre l'oïsiueté:

&

La solitude oïsiue ne fait qu'embrouiller l'esprit,

Les vices cachez sont plus dangereux.

auions formé la retraicte pour nous retirer des vices, si nous auions en mespris ce qui paroist estre beau par dehors, comme i'ay dict n'agueres : il n'y a rien qui nous peult destourner, il n'y a chant d'oyseaux, ny musique d'hommes, qui peult rompre nos saintes pensees, quand elles seront desia fermes & assurees. L'esprit de celuy est bien leger, il ne s'est pas encor biē retiré dans soy-mesme, s'il s'esueille au bruit du moindre accident. Il a quelque soin caché dans son ame, & quelque frayeur qui le rend soucieux, & comme dit nostre Virgile :

Signe d'une ame mal assurée.

2. Aencid.

*I'ay veu que ny les traictz, qu'on dar doit contre moy,
Ny les troupes des Grecs ne donnoient effroy.
Ores le moindre vent, qui bat à mon oreille,
Le moindre bruit que i'oy, tout soudain me resueille,
Me tient en ceste peine, & me fait craindre ainsi
Pour celuy que ie porte, & qui me suit aussi.*

Ce premier est sage, & ne s'estonne de traictz qu'on iette contre luy, ni de la menace des armes d'une grāde troupe d'ennemis, ni des cris d'une ville esmeuē de sedition. Mais l'autre est vn sot ignorant, il a peur de perdre ses biens, il s'estonne au premier bruit qu'il oyt, il luy semble qu'une petite voix soit vne grande rumeur, & le moindre mouuement luy abbat le cœur. La pesanteur de ses richesses le rend ainsi craintif. Choisi celuy que tu voudras d'entre tous ces riches qui portent force biens, qui traient force richesses ? tu verras qu'il est tousiours en crainte, & pour celles qu'il porte sur soy, & pour celles, qui le suiuent. Croy donc que ton ame sera bien composee, quand aucune crainte ne te pourra esmouuoir : quand aucune voix ne te fera sortir hors de toy, non pas lors mesme qu'elle te flattera, ni lors qu'elle te menacera, ni lors qu'avec vne vaine rumeur elle bruira à tes oreilles. Et quoy ? n'est-il pas en fin plus commode de n'ouïr plus ces mesdisances ? Te le confesse. C'est pourquoy ie me veux retirer de ce lieu. Mais i'ay bien voulu m'essayer, & m'exercer en ma patience. Quel besoin a-on de se laisser longuement tourmenter, si Vlysses a trouuē pour ses compagnons vn remede si facile contre les Sirenes mesmes ?

D'une paisible & bien raisie.

E P I S T R E L V I I.

Sur l'occasion d'un voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame souffre quelques passions que les plus sages & vertueux ne peunent euitter, prouenans de la nature de nostre mortalité.

Quand ie voulus partir de la ville de Baia, pour m'en retourner à Naples, ie creus assez facilement, que nous deuions auoir tempeste pour ne me mettre plus sur vn nauire. Mais ie trouuay tant de bouës par tout le chemin, qu'ō pouuoit bien dire que i'estois allé par eau. Il fallut que i'endurasse entierement ce iour-là toute la fatalité des lutteurs. Car apres auoir esté bien arrousez, nous eusmes tousiours la poussiere dans la Grote de Naples. Il n'y a rien plus long que ceste prison, riē plus obscur que ceste entree de caue, laquelle faisoit que nous voyōs non point

Les incommoditez mesmes, & les accidens facheux, donnēt tousiours à l'homme vertueux de quoy mediter en sa pensee.

à trauers des tenebres, mais les tenebres mesmes. Et au reste encor qu'il y eust quelque clarté dans ce lieu, la poussiere, qui est mesmes fascheuse & mal plaisante au descouuert, l'osteroit. Que penfes-tu donc qu'elle doüue estre dans ce creux, où apres s'estre esleuee comme vn tourbillon, enfermee en vn lieu, où aucun air ne respire, elle retombe sur ceux qui l'ont esleuee? Nous auons souffert deux grandes incommoditez contraires, en mesme chemin, en mesme iour: nous auons esté tourmentez de la bouë & de la poussiere. Toutesfois ceste obscurité me mit quelque belle chose dans ma pensee. Je sentis comme vne grande secousse, & vn changement sans crainte dans mon ame, que la nouveauté d'une chose inaccoustumee, & l'ordure de ce lieu auoit causé. Je ne parle point avec toy maintenant de moy-mesme, qui suis fort esloigné, non seulement d'un homme entierement parfaict, mais encor d'un homme passablement appris: Je parle de celuy sur lequel la fortune n'a plus de pouuoir: car cest autre-là changeroit de couleur & de courage. Car il y a des passions, qu'on ne peut eüter par aucune vertu. Nature luy represente deuant ses yeux, qu'il est mortel. Et par ainsi il ridera le front sur la premiere tristesse, il tremblera de peur à vn soudain accident, sa veüë se troublera: si estât porté au plus haut d'une montagne, il void vn profond precipice. Ce n'est pas crainte: c'est vne passion naturelle, que la raison ne peut vaincre. C'est pourquoy il y a des hommes fort courageux, & tous prests d'espandre leur sang, qui ne peuuent voir le sang d'autruy: Quelques-vns, qui ne peuuent regarder vne playe fraische, & quelques autres, qui s'esuanouissent seulement d'en toucher vne vieille, qui rend encor de l'ordure, & d'autres, qui ont peur de voir par ieu, vne espee nuë, & ne craignent point d'estre tuez. Je sentis donc, comme ie disois, non pas vn estonnement, mais vn changement. Derechef aussi-tost que nous reuismes la clarté, vne ioye soudaine sans y penser me reprit. Je commençay alors de dire en moy-mesme: Comme sans raison nous craignons plus quelques choses, & quelques autres moins, encores que la fin de toutes soit semblable! Car quelle difference fais-tu, que la ruine d'une tour, ou d'une montagne tombe sur vne sentinelle? tu n'y en trouueras point. Il y en a toutesfois, qui craindront plus la cheute d'une tour, combien que toutes deux soient assez puissantes pour les faire mourir. Parce que la crainte apprehende plus les effects, que la cause qui les engēdre. Tu pēses peut-estre, que ie vueille parler des Stoïciens, qui ont opinion que l'ame d'un homme qui est estouffé & froissé sous vne grande ruine, ne peut pas sortir, & qu'elle se dissipe incontinent, parce qu'elle n'en a peu eschapper librement. Mais ie ne le fais point. Et ceux qui le disent se trompent fort à mon aduis. Comme vne flamme ne peut estre suffoquee parce qu'elle s'enfuit & se retire avec ce qui la chasse: comme l'air ne peut estre blessé d'un coup, ni entrecoupé de la secousse d'un fouët, ains se respand tout à l'entour du corps, auquel il fait place: Tout ainsi l'ame, qui est la chose de ce monde la plus subtile & deliée, ne peut estre retenuë ni tourmentee dans le corps, mais par le moyen de sa subtilité, elle eschappe à trauers tout ce qui la presse: Et tout ainsi que le foudre apres qu'il a ietté ses esclairs, & saccagé à son aise dans vne maison, s'en reuia par vn fort petit trou: pareillement l'ame, qui est encor plus subtile que le feu, passe & s'enfuit à trauers toute sorte de corps. Et par ainsi il faut disputer, si elle peut estre immortelle. Mais tien pour chose toute certaine, que si elle suruit au corps, par consequent elle ne pourroit perir par aucun moyen que ce fust, parce qu'elle ne peut perir. Car il n'y a aucune immortalité subiette à exception, ou condition, & n'y a rien aussi qui puisse nuire à ce qui est eternal.

Neantmoins il rencontre des hazards qui luy font recognoistre qu'il est mortel & subiect à passion.

Resitation, par belles comparaisons, d'une flamme, & de l'air.

Du foudre

Dont s'enfuit quelle est immortelle.

EPISTRE LVIII.

Premierement il monstre la pauvreté de la langue Latine : apres comme ceux font sottement qui veulent restraindre ceste langue pauvre d'elle-mesme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques-mots familiers à Platon comme de celuy qu'il appelle ens, de l'essence, du genre, de l'espece, de l'idée, pour lesquels il faut inuenter des mots nouveaux : Et que des disputes qu'on fait seulement pour esueille l'entendement, on en peut tirer du profit pour instruire nos mœurs & nostre bonne vie.

La langue Latine est defecueuse en plusieurs mots & c'est fortifié de vouloir troquer vn langage māque de soy, au lieu de l'amplifier.

Amais ie n'ay mieux cogneu la pauvreté, ou (à vray dire) l'indigence que nous auons de paroles, que ie fais aujourd'huy. Mille choses sont suruenues, comme par fortune nous parlions de Platon, auxquelles nous cherchions des noms, parce qu'elles n'en auoient point : & d'autres qui auoient perdu par nostre delicatesse, celuy qu'elles auoient de toute ancienneté. Mais qui pourroit trouuer bon ce degoutement-là, en vne si grande pauvreté ? Ce Tahon que les Grecs appellent, *αστρον*, qui pique & chasse le bestail, & l'escarte dans les forests, nos Latins l'appellent *Asilus*. Tu en peux croire Virgile ?

3 Georgic.

Et les tahons, qu'on void à grand's trouppes voler
Pres du mont de Liburne, au verd bois de Siler,
Que iadis les Romains Asiles appelloient,
Et qu'OEstres les Gregeois en leur langue nommoient:
Piquans, bruyans, qui font les trouppes escarter
Courir par les forests d'ffroy espouuentez.

Ie pense qu'il entendoit, que ce mot estoit du tout perdu. Et afin que ie ne te face point plus loguement attendre, il y auoit quelques mots simples en vsage, comme quand ils disoient, *cernere ferro inter se*, c'est à dire, battre entr'eux leurs querelles par armes. Le mesme Virgile te prouuera cela :

Mesme le Roy Latin

S'estonne grandement, que ces deux hommes nez
En pays estrangers, en lieux si estoignez,
D'vn bout du monde à l'autre, ayent peu s'assembler,
Et leur noise & querelle ainsi battre par fer.

Aeneid. 12.

Ce que nous disons maintenant, *decernere*, c'est à dire debattre : l'vsage de ce mot simple en est perdu. Les anciens pareillement disoient *si iusso*, c'est à dire, *si iussero* : qui signifie, si ie le commande. Ie ne veux pas que tume croyes de cela : Virgile en est fidele tesmoin.

Aeneid. 11.

Le reste des soldats
Que ie commanderay, vienne apres aux combats.

Te ne tasche point par la diligence, dont i'vse maintenant, à te montrer combien j'ay perdu de temps apres les Grammairiens, mais à te faire cognoistre combien de mots qu'on lit dans Ennius, & Attius, se trouuent aujourd'huy rouillez & moisfis: veu que de Virgile mesme, dans lesquels nous fouiillons tous les iours, nous en auons desia perdu quelques-vns. Que veut dire (demanderas-tu) cest auant-ieu? à quoy tend-il? Je ne te le veux pas taire. Je voudrois bien sans offenser tes oreilles, pouuoir dire, essence: sinon ie le diray encor qu'il te doie faucher. Ciceron est au-
 theur assez suffisant à mon aduis, de ce mot. Si tu en veux vn plus recent, j'ay Fa-
 bianus hōme eloquent, qui parle tresbien, & qui a le langage si net, & si affecté, que
 quelquesfois i'en suis degousté. Que ferois- ie donc, amy Lucilius? comment dirois-
 ie ce mot Grec, *ousia*, c'est à dire essence, chose si necessaire, cōtenant la nature, &
 le fondement de toutes choses? Je te prie donc permettre que i'vse de ce mot. Tou-
 tesfois ie n'yseray de la liberté que tu me dōneras, que le moins que ie pourray. Et
 peut estre me contenteray- ie de la seule permission. Mais dequoy me seruira la
 grâce que tu me fais, veu que ie ne puis en aucune façon exprimer en latin ce mot,
 qui est cause que j'aye dit des iniures à nostre langue? Tu accuseras encor d'avan-
 tage la pauureté des Romains, quand tu sçauras qu'il y a vne syllabe, que ie ne puis
 tourner. Demādes-tu quelle, c'est τὸν, c'est à dire ce qui est. Il te sēblera que ie suis
 homme d'vn fort rude esprit, & qu'il est fort aisé de le faire, qu'on le peut tourner
 en ceste façon, & dire, *quod est*, ce qui est. Mais il y a grande difference. Car ie suis
 contrainct de mettre vn verbe pour vn nō. Et s'il est besoin d'y en donner vn, ie di-
 ray, *quod est*, ce qui est. Vn mien amy homme de grand sçauoir nous discourroit
 aujourd'huy, que Platon donnoit six significations à ce mot. Je te les expliqueray
 toutes six, apres que ie t'auray monstré, qu'il y a quelque genre, Car premierement
 il nous faut chercher ce genre duquel dependent toutes les autres especes, duquel
 naissent toutes les differences & diuisions, & sous lequel tout est cōprins. Or nous
 le trouuerons, si nous commençons de lire tout à rebours. Car par ce moyen nous
 paruiendrons au premier. L'homme est vne espece, comme dit Aristote: le cheual
 est vne espece, le chien est vne espece. Il faut donc chercher quelque commun lien
 qui embrasse toutes ces choses, & qui les comprenne sous soy. Que fera donc cela?
 l'animal. L'animal doncques a commencé d'estre le genre de tout ce que ie disois
 maintenant, de l'homme, du cheual, & du chien. Mais il y a quelques choses qui
 ont ame, & ne sont point animaux. Car il est certain, que les semées, & les arbres
 ont ame. C'est pourquoy nous disons qu'ils vivent, & qu'ils meurent. Les animaux
 doncques tiendront le plus haut lieu: parce que les animaux sont sous ceste forme
 & les semences aussi. Mais il y a quelques choses, pareillement qui n'ont point
 d'ame, comme les rochers. Il y a donc encor quelque chose plus haute, & plus grā-
 de, c'est à sçauoir le corps. Je le diuiseray ainsi, & diray que tous corps ont ame ou
 n'ont point d'ame. Et apres tout cela, il y a encor quelque chose plus haute, que le
 corps. Car nous disōs qu'il y a quelques choses corporelles, & quelques autres in-
 corporelles. Qu'est-ce doncques qu'il y aura, d'où cela depende? C'est cela à quoy
 nous auons donné cy-dessus vn nō assez mal propre: Ce qui est. Car nous le pour-
 rons ainsi departir en especes, en disant: Ce qui est, ou il est corporel, ou il est incor-
 porel. Voila donc ce premier genre, & le plus haut, & si ie dois parler ainsi, le ge-
 neral. Tous les autres, à vray dire, sont bien genres, mais ils sont speciaux: Comme
 l'homme est bien vn genre: car il contient sous soy les especes des nations, les
 Grecs, les Romains, les Parthes: & des couleurs, les blancs, les noirs, les rouffaux:
 Il a encor les particuliers, Caton, Ciceron, Lucrece, A ceste cause quād il contient

Preuve de la
 diuette d'i-
 celle lan-
 gue,

Abondance
 de la Grec-
 que.

Termes
 Philosophi-
 ques expo-
 sez.

plusieurs choses sous soy, il prend le nom de genre. Et quand il est contenu sous quelque autre, on l'appelle espece. Mais ce genre qui est general, n'a rien qui soit par dessus luy. C'est le commencement de toutes choses. Tout ce qui est, au dessous de luy. Les Stoiciens ont voulu mettre au dessus de cestuy-là, vn autre gère encor plus principal, duquel ie parleray tout maintenât: mais que i'aye auparauant monstré, que ce genre duquel i'ay parlé, doit à bon droit estre mis le premier, puis qu'il peut cōprendre toutes choses. Je diuise ce qui est en ses especes, sçauoir est en corporelles, & incorporelles. Il n'y a point de tiers. Mais cōment feray-ie diuision des corps? Il faut dire qu'ils ont ame ou qu'ils n'en ont point. En apres comment est-ce que ie feray diuision des choses animees? Je diray que les vnes ont entendement, & les autres n'ont qu'ame: ou bien ainsi: Quelques vnes sont impetueuses, ou cheminent, ou passent: quelques autres, sont attachees à la terre, se nourriſſēt & prennent accroissement par les racines. Derechef en quelle especes dois-ie repartir les animaux? où ils sont mortels où ils sont immortels. Il y a des Stoiciens auxquels il semble, que le premier genre. * Mais ie diray apres pourquoy ils le pésent ainsi, Il y a (disēt-ils) en la nature quelques choses qui sont, & quelques choses qui ne sont point: & que nature comprend les choses qui ne sont point, & se presentēt en nostre entendement: Comme sont les Centaures, les Geans, & toute autre chose, qui estant formee par vne faulſe imagination, commence d'auoir quelque image, encore qu'elle n'ait point de substance. Le reuiens maintenant à ce que ie t'ay promis, sçauoir est, comme Platon a diuisé toutes choses, qui sont en six façons. Ce premier qui est, on ne le peut comprendre, ny par la veuë, ny par l'attouchement, ny par aucun autre sens. Ce qui est general n'est qu'en l'imagination. Comme l'homme en general, ne se void point par les yeux: mais si fait bien l'homme particulier, comme Cicéron & Platon. L'animal ne se void point, mais se comprend par l'entēdement: on void toutesfois son espece, vn cheual, & vn chien. Des choses qui sont, Platon met pour le second genre, sçauoir est celuy qu'il appelle eminent, & qui surpasse. Il dit que cestuy-là est par excellence. Comme, poëte, est vn nom commun: & tous ceux qui sont des vers s'appellent ainsi. Mais desia entre les Grecs ce mot n'en signifie qu'vn. Et quand tu oyras dire, le poëte, tu dois entēdre que c'est Homere. Qu'est-ce donc ce que tu veux dire? C'est Dieu qui est le plus grand, & le plus puissant de toutes autres choses. Le troisieme genre est des choses qui sont proprement: elles sont sans nombre, mais elles sont aussi hors de nostre veuë. Me demandes-tu qu'est-ce là? C'est la propre mesnagerie & les meubles de Platon. Il les appelle Idee, sur lesquelles toutes choses sont formees. Elles sōt immortelles, immuables, inuiolables. Oy ie te prie, qu'est-ce qu'Idée: elle est vn patron & vn moule éternel des choses qui se font par nature. Je te veux interpreter encor ceste definition, afin que la chose te soit plus claire, l'ay volenté de faire ton pourtraict: tu es les patron de ma peinture, duquel mon entendement prendra les traicts qu'il mettra sur sō ouurage. Par ainsi ceste face qui m'instruit, & m'enseigne, de laquelle ie prens le pourtraict, c'est l'Idée. La Nature donc mere de toutes choses a vne infinité de ces patrons, comme d'hommes, de poissons, & d'arbres sur lesquels est pourtraict tout ce qu'elle doit faire. Le quatrieme lieu est donné à l'image. Mais il faut, que tu sois bien soigneux, d'entendre que c'est quel'image, & que tu riectes sur Platon, & non point sur moy, la difficulté de ces choses. Toutesfois il n'y a rien de subtil, qui ne soit accompagné de difficulté. J'ay vſé n'agueres de la comparaiſon de l'image que faisoit vn peintre. Quand il vouloit par ses couleurs au yif représenter Virgile, il le regardoit: La face de Virgile estoit l'Idée, &

Doctrine
des Stoyques
quant aux
genres &
especies des
choses:
&

M. A. M.
ret pèse que
quelques
mots faillēt
icy.

De Platon
touchant la
diuision di-
celles.

Rien n'est,
que Dieu, à
parler propre-
ment.

Idees Plato-
niques,
&

Les formes
ou patrons
tirez d'icel-
les.

le patron de l'ouillage qu'il vouloit faire. Or ce que le peintre a tité de ce visage, & ce qu'il a peint sur son tableau, est *éidos*, c'est à dire l'image. Demandes-tu quelle difference il y a ? l'un est le patron, & l'autre est la figure tirée du patron, & mise sur l'ouillage. L'une est celle que le peintre imite, & l'autre est celle qu'il fait. Vne statuë qui represente vn homme, a quelque face, c'est *éidos*, qui vaut à dire l'image: Le patron mesme aussi a quelque face, sur laquelle l'ouurier, en la regardant, a formé son image: & c'est l'Idée. Demandes-tu encor vne autre distinction? *éidos*, c'est à dire l'image est l'ouillage qui est fait: & l'Idée est hors de l'ouillage: & n'est point seulement hors de l'ouillage, ains elle est auparavant que l'ouillage. Le cinquième genre, est des choses qui sont communément, & celles-là commencent à nous appartenir. C'est là, où tout est, & hommes, & bestes, & toutes autres choses. Le sixième genre est des choses, qui semblent estre, comme le vuide, & le temps. Platon ne met en ce compte rien de ce que nous voyons & touchons, parce qu'il pense veritablement, & proprement que cela est: parce qu'elles coulent & passent, & sont: mais c'est par le moyen d'une diminution, ou adioutement continuel. Il n'y a pas vn de nous, qui soit en sa vieillesse, ce qu'il estoit en son ieune âge. Pas vn n'est au matin, ce qu'il estoit le soir auparavant. Nos corps sont roulez, & raius comme les riuieres. Tout ce que tu vois court avec la course du temps. Rien ne demeure de ce que nous voyons. Moy mesmes pendant que ie dis que les choses se changent, ie me suis changé. C'est ce que dist Heraclerus, nous ne descédons iamais deux fois dans vne mesme riuiere. Le mesme nom de la riuiere demeure bien, mais l'eau s'est escoulee. Cela se cognoist mieux en vne riuiere, qu'en vn homme. Si est-ce toutesfois qu'une course, qui n'est pas moins legere, nous emporte. C'est pourquoy ie m'esmerueille de nostre folie, que nous puissions aimer si fort ce corps, qui est vne chose si subiecte à la fuite, & que nous ayons crainte de mourir quelque iour, veu que chascun moment est vne mort du premier estat, auquel nous estions. Veux tu craindre que ce qui se fait à toute heure, ne se face quelquesfois? L'ay parlé de l'homme, qui est vne matiere caduque & perissable, & subiecte à tous accidens de fortune: Mais le monde aussi, encor qu'il soit eternal, inuincible, il est subiect aux changemens, & ne demeure pas en mesme estat. Car iacoit qu'il ait encor tout ce qu'il a eu iamais, il l'a neantmoins autrement qu'il ne l'auoit, & change son ordre. Dequoy (diras-tu) me seruira ceste subtilité: si tu me le demandes, ie te respondray, de rien. Mais comme ce graueur apres auoir tenu ses yeux sur son ouillage, si longuement qu'ils en sont lassez, les relasche, & les retire, ou comme on a accoustumé de dire, les repaist: Pareillement nous deuous recréer aucunesfois nostre esprit, & luy donner quelque passe-temps pour le resioür: pourueu que ces passe-temps soyent quelques ouillages. Parmy lesquels, si tu y prens bien garde, tu trouueras quelque chose qui te pourra estre salutaire. C'est cela, Lucilius mon amy, que l'ay accoustumé de faire: En toutes choses que ie m'occupe, encor qu'elles soient fort esloignees de la Philosophie, ie tasche d'en tirer quelque profit duquel ie me puisse ressentir. Mais quelle vtilité puis-ie prendre de ce discours que ie traittois maintenant, si esloigné de la reformation des mœurs? Par quel moyé est-ce que les Idées de Platon me pourroient faire meilleur que ie ne suis? Que pourray-ie tirer d'elles qui puisse retrancher mes voluptez? A tout le moins j'apprendray que Platon ne que rien de ce qui sert à nos sensualitez, qui nous y eschauffe & nous y prouoque, soit du nombre des choses, qui veritablement sont. Ces choses donc ne sont que par imaginations, & portent quelque apparence pour vn temps. Il n'y a rien en elles qui soit ferme & assuré. Et toutesfois nous les desirons comme si elles

Opinion de Platon touchant les choses visibles & sensibles. Lesquelles sont, mais ne demeurent point en vn estre,

Chaque moment est la mort du precedent. Le monde mesmes est subiect aux changemens. Quel profit on tire de ces dispuies, pour l'instruction.

Puis qu'il n'y a rien de ferme en ce monde.

de, esseons
nos cœurs
aux choses
eternelles.

Mesprifons
les choses
desquelles
on reuoque
en doute
l'estre.

Gouuernons
bien le cours
de nostre vie,
soit bref ou
long.

A l'exemple
de Platon,
duquel la sobriété & bon
regime,
Le fit estimer
auoir
quelque chose
par dessus
l'ordinaire
des autres.

Queſ plaisir
apporte la
longue vie, &
si lon se doit
aduancer, la
fin d'icelle.

Paradoxe
Stoique, re-
pugnant à
plus saincte
doctrinne.

deuoient tousiours durer, & tousiours demeurer avec nous. Nous sommes lasches & foibles, & nous arrestons par temps en chemin. Jettons nostre ame sur les choses eternelles, admirons les formes de toutes choses qui volent en haut: & comme Dieu se pourmenant parmy elles, & pouruoiant à tout, conserue contre la mort, ce qu'il n'a peu faire immortel, parce que la matiere l'empeschoit? & comme il surmonte par raison les vices du corps. Car toutes choses demeurent, non parce qu'elles sont eternelles, mais parce qu'elles sont defenduës par le soin de ce gouuerneur. Les immortelles n'ont point besoin de defendeur. L'ouurier qui les a faictes les conserue, surmontant par sa vertu la fragilité de la matiere. Mesprifons toutes choses, qui ne sont pas si precieuses, qu'on ait bien mis en doute, si elles sont. Pensons aussi par mesme moyen, que si la prouidence affranchit & garde ce monde (qui n'est pas moins mortel que nous sommes) de tous perils & dangers: que nous pouons pareillement par nostre prouidence allonger vn peu le temps, & la vie à ce petit corps, si nous pouons arrester & gouuerner les voluptez, par le moyen desquelles la plus grande partie des hommes se perd. Plato mesme par vn sage gouuernement est paruenue à sa vieillesse. Il auoit le corps puissant, & robuste, de sorte qu'on luy donna ce nom parce qu'il auoit la poitrine fort large: mais les voyages sur mer, & les dangers qu'il auoit passez, luy auoient de beaucoup diminué les forces: Toutesfois la sobriété, & la mesure de ce qui retranche la voracité, & le soin qu'il auoit de se contregarder, le conduirent à vne longue vieillesse, encor que plusieurs causes luy donnassent empeschement. Car tu sc̄ais (comme ie pense) qu'il aduint à Plato par le moyen de son bon gouuernement, qu'apres auoir iuste mēt veſu quatre vingts & vn an entiers, sans qu'il s'en fallust rien, il mourut au mesme iour qu'il estoit nay. C'est pourquoy quelques deuins, qui par fortune estoient lors dans la ville d'Athenes, luy firent vn sacrifice apres sa mort estimans que sa nature fust plus excellente que celle des autres hommes, parce qu'il auoit iustement ataint le nombre le plus parfait de la vie, que neuf fois neuf accomplissent. Ie ne doute point qu'il n'eust bien voulu voir retransché quelque peu de iours de ce compte, & se passer de ce sacrifice. La sobriété peut allonger la vieillesse: laquelle, comme à mon aduis il ne faut point desirer aussi ne la doit-on pas refuser. C'est chose qui peut apporter vn grand contentement, d'estre avec soy, le plus long temps qu'on pourra, & mesmement quand quelqu'vn par son moyen, s'est rendu digne de iouir de soy-mesme. C'est pourquoy nous donnerons nostre iugement sur ce point, si on se doit fascher de l'arriere saison de la vieillesse, & n'attendre pas sa fin, mais l'aduancer de ses propres mains. Celuy s'approche fort de la nature d'vn couïard, qui attend laschemēt le dernier iour de sa vie: comme celuy seroit estimé vn grand yurogne, lequel apres auoir beu tout le vin du tonneau, voudroit encor apres aualler la lie. Toutesfois nous voulons disputer plus auant, si la derniere partie de nostre aage est la lie de nostre vie: ou si c'est la chose la plus pure, & la plus liquide de nostre aage. Pourueu que l'ame ne soit aucunement affoiblie, & que les sens soient encor bien entiers pour la seruir, & que le corps ne soit point destitué de ses forces, & demy-mort auāt le temps: Car il y a beaucoup à dire entre vouloir allonger sa vie, ou sa mort. Mais si le corps est tellement inutile, qu'il ne puisse plus faire ses fonctions, pourquoy ne tireroit-on de prison vne ame qui ne fait qu'y languir, & paraenture vaudroit-il mieux le faire plustost qu'on ne doit: parce que, peut-estre, quand on le deura faire, on n'aura pas le pouuoir, & qu'il y a plus de danger de mal viure que de mourir bien-tost. Celuy est fol, qui au prix de la perte d'vn peu de temps, ne veut rachepter le hazard d'vn grad inconue-

nient. Il se trouue peu de personnes qu'une fort longue vieillesse ait conduits iusqu'à la mort sans auoir senti quelque malheur. Et plusieurs ont passé toute leur vie paresseusement sans rien faire. Mais pourquoy estimerois-tu qu'il fust plus cruel de perdre quelque partie de la vie, qui doit aussi prendre fin; Ne te fasche point d'entendre ce que ie dis, comme si ceste sentence deuoit estre prononcee contre toy: mais fay iugement de ce que ie dis. Je n'abandonneray point ma vieillesse si elle me reserue tout entier pour moy. Je dis entier de ceste partie, qui est la meilleure: Mais si elle a commencé de me troubler l'entendement, & d'en ruiner quelque partie, ou si elle ne m'a point laissé la vie, mais seulement l'ame: ie sortiray hors de ceste maison ruineuse & pourrie. Je ne fuiray point vne maladie par le remede de la mort, pourueu qu'elle se puisse guarir, & qu'elle n'apporte point de dommage à l'ame: Je ne me tueray point moy-mesme, pour mettre fin à ma douleur: car c'est estre vaincu que de mourir ainsi. Toutesfois si ie cognoissois qu'il me la fallust endurer tout le reste de ma vie, ie sortiray, non point pour la douleur, mais parce qu'elle me donneroit empeschement à faire toutes choses, pour lesquelles on desire de viure. L'homme est bien lasche, & de peu de cœur, qui meurt pour fuir à la douleur. Il est bien fol aussi s'il vit pour ne sentir que douleur. Mais ie suis allé trop loin. D'auantage il y a encor de la matiere, qu'on ne pourroit acheuer d'un iour. Or comment pourroit celuy mettre fin à la vie, qui ne la peut pas mettre à vne lettre? Adieu dōc: car tu liras plus volontiers ces derniers mots, que ces autres discours qui ne parlent que de la mort.

Plaisante fin pour recree l'esprit esmeu par le paradoxe precedent.

EPISTRE LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit prise à lire vne lettre de Lucilius, il apprend comme par occasion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoïques. Il escrit le plaisir & contentement qu'il a pris de ceste lettre: Quelle est la vie du sage: Du iugement seuer que chacun doit faire de soy, & de ne croire point les flatteurs.

I'Ay leu ta lettre avec vne grande volupté. Permits ie te prie, que i'vse de paroles communes à tout le monde, sans le reuoker à la signification que les Stoïciens leur donnent. Nous croyons que la volupté est vn vice. Pren le cas qu'elle le soit: Toutesfois nous auons accoustumé d'vser de ce mot, pour monstrier vne affection de ioye dans nostre ame. Je sçay bien (dis-ie) que la volupté, (si nous voulons que nos paroles visent à nostre blâc) est vne chose infame, & que la ioye ne peut aduenir qu'à l'homme sage: Car la ioye est vn esleuement de l'ame, qui se fie de ses propres biens, & de ses propres forces: Toutesfois nous parlons vulgairement ainsi, & difons que nous auons senti vne grande ioye du consulat de cestuy-cy, ou de ses nopces, ou de l'enfantement de nostre femme. Ce qui n'est pas vne si certaine ioye, que ce ne soit le plus souuent vn commencement de tristesse. Mais la vraye ioye a vn bié, qui l'accôpaigne tousiours: c'est qu'elle ne préd iamais fin, & qu'elle ne se trouue iamais en son cōtraire. Par ainsi quand nostre Virgile dit: & les mauuais ioyes de l'ame: il parle egalemēt, mais non pas propremēt, Car il n'y a mal aucun qui porte ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & a fort bié exprimé ce qu'il vouloit dire: Car il a signifié les hōmes qui se resioüissent de leur malheur. Toutesfois ie n'auois pas dit sans raisō, que i'auois leu ta lettre avec vne grāde volupté. Car encore qu'un

Differences que les Stoïques mettent entre ioye & volupté.

Que c'est que volupté & ioye à eux.

6. Aeneid.

homme ignorant se resioüisse avec vne iuste occasion : si est-ce que l'appelle cestè affectiõ, qu'il ne peut retenir, & qui se jettera bien tost sur autres diuers subiets, ie l'appelle, dis-ie, volupté conceü par opinion d'vn faux bien, conduite sans mesure & sans discretion. Mais pour reuenir à mon propos, oy ie te prie ce qui m'a pleu dās ta lettre. Tu as les paroles à ton cõmandement, ton discours ne te transporte point, & ne te traine pas plus loin que tu ne veux. Il y en a plusieurs qui sont attirez par la beauté de quelque parole, qui leur plaira, à escrire plus qu'ils n'auoient proposè: mais cela ne t'aduiet point. Tout y est bien arrangé & bien accõmodé au subiet. Tu parles tant qu'il te plaist, & signifies encor plus que tu ne parles. C'est le signe de quelque autre chose plus grãde. En outre, il appert que ton esprit n'a rien de superflu, rien d'orgueilleux. Je trouue toutesfois des metaphores, qui ne sont ny trop hardies, ny despourueuës de beauté & qui ont desia fait preuue de leur bõne grace. P'y trouue des cõparaisons, desquelles s'il y a quelqu'vn qui nous vueille interdire l'vsage, & les permettre seulement aux Poëtes, il me semble qu'il n'a leu aucun des anciens autheurs, dans lesquels on ne recherchoit point encores vn langage pour gagner la faueur du peuple. Ceux qui parloient simplement, & pour nous faire entendre seulemēt ce qu'ils vouloient dire, estoient pleins de paraboles & similitudes: lesquelles à mon aduis estoient necessaires, non point pour la mesme raison, que les Poëtes auoiēt d'en vser, mais pour aider la foiblesse de nostre esprit, & pour représenter comme à l'œil au disciple & à l'auditeur ce qu'ils disoient. Cõme voicy, quād ie lis entre autres, Sextius, homme vehement & subtil, philosophant d'vn langage Grec à la façon Romaine: ie prens grand plaisir de voir la similitude & cõparaison dont il vse: qu'vne armee, qui craint d'estre assaillie: par l'enyemy, marche en ordonnance quarree de tous costez, pour estre plus prestè au cõbat. Le sage, dit-il, doit faire le semblable: Il doit desplier ses vertus de tous costez, afin que s'il y a quelque dāger qui le menace, son secours soit tout prest, & que sans aucun desordre il obeisse à son gouverneur. Ce que nous voyons aduenir aux armees, que les grands Capitaines scauent rāger, où toutes les troupes sont si bien à point disposées, qu'elles entendent l'vne & l'autre en mesme temps le commandement de leur chef, & que le signe est ouy aussi-tost, parmy les troupes de l'infanterie, que de la caualerie. Mais Sextius dit, que cela nous est de beaucoup plus necessaire, qu'aux gēs de guerre: Car ceux-là ont eu souuent peur de l'enyemy sans cause, & le chemin qu'ils craignoiēt d'auantage, leur estoit le plus asscuré. La folie n'a rien qui soit exempt de crainte. Elle craint autant d'enhaut que d'embas. Elle a peur d'vn quartier & d'autre. Il y a des dangers qui luy viennent au deuant, & qui la suiuent derriere. Elle s'effraye de toutes choses. Elle n'est iamais en defense, & son secours mesmes luy fait peur. Mais le sage qui est armé, & aduisé contre toutes fortunes & violēces, encor que la pauureté, la misere, l'ignominie, & la douleur, luy facent vne charge, il ne reculera iamais. Il marchera sans aucune peur contre ses maux, & au milieu d'iceux. Plusieurs choses nous tiennent liez & attachez, plusieurs autres nous ostent les forces: nous auõs si longuement croupi dās les vices, qu'il est bien difficile de nous en nettoyer. Car nous n'en sommes pas seulement souüillez, nous en sommes entieremēt empoisonnez. Et afin que d'vne comparaison nous ne passions à l'autre, ie demanderay (ce que i'ay souuēt consideré en moy-mesme) pourquoy c'est que la folie nous tient si opiniastrement attachez: C'est en premier lieu, parce que no'ne la repoussons point vertueusement, & que nous ne voulons pas avec toutes nos forces chercher nostre guarison. En apres nous ne donnons point assez de creāce à ce qui a esté trouué par

Quel est le contentemēt qu'on peut recevoir des lettres d'vn amy. Les figures y ont bonne grace.

Et les comparaisons y sont licites.

Vn langage figure & poli a beaucoup d'efficace.

Le fol n'est iamais exempt de crainte, mais

Le sage, quoy qu'assailli, le toutes parts, ne branle mais.

Pourquoy l'on ne peut deuenir sage. &

Les hommes sages, & que nous ne le receuons pas avec vne poitrine ouuerte, & passons, trop legerement sur vne chose de grand' importance. Mais comment pourroit vn homme apprendre autant qu'il seroit besoin contre les vices, s'il n'apprend qu'autant de temps qu'il luy en reste, apres celuy qu'il a employé aux vices? Il n'y a pas-vn de nous, qui vueille descendre iusqu'au plus profond: nous ne cueillons que ce qui est au dessus. C'est trop d'auoir esté occupé, d'auoir donné vn fort peu de temps à la Philosophie. Mais ce qui nous empesche le plus, c'est que nous nous plaçons trop tost à nous mesmes. Si nous trouuons quelqu'vn qui nous appelle gens de bien, sages & saints, nous le croyons. Nous ne sommes pas contens d'vne mediocre louange. Tout ce qu'vn flatteur impudent dira de nous sans honte, nous le receuons comme si cela nous estoit deu: nous consentons à ceux qui disent que nous sommes fort sages, & fort bons, encor que nous sçachions bien, qu'ils ont accoustumé de mentir. Nous nous flattons si auant, que nous voulons estre louiez pour des choses du tout contraires à ce que nous faisons. Il y a tel qui oit que ceux mesmes qu'il enuoye au supplice, l'appellent doux & clement, liberal en ses larrecins & pilleries sobre & temperé en ses yurongneries & paillardises. D'où il aduient, que nous ne voulons faire aucun changement en nous, parce que nous pensons estre gens de bien. Alexandre lors qu'il couroit par toute, l'Indie, & qu'il saccoit par guerre, iusques aux nations mesmes qui n'estoient gueres cogneuës de leurs voisins, faisant le tour des murailles d'vne ville qu'il tenoit assiegee, pour recognoistre de quel costé elle seroit plus foible, & se trouuant blessé d'vn coup de fiesche, il demeura longuement à cheual, & continua son entreprise. Mais apres que le sang fut estanché, & que la douleur de la playe, qui estoit desia seche, commença de croistre, & le genouil qu'il auoit porté pendu à l'arçon du cheual, à s'engourdir peu à peu: il fut contraint de se retirer, & de dire, Tout le monde iure que ie suis fils de Iupiter, mais ceste playe crie à haute voix que ie suis homme. Nous deuous faire le semblable: apres que chacun de nous, à force de flatterie sera deuenu fol, disons: Vous dites que ie suis sage, mais ie cognoy combien de choses inutiles ie souhaite, combien i'en desire, qui me nueroient. Je ne cognois pas seulement (ce que toutesfois les bestes brutes cognoissent quand elles sont saoultes) combien ie dois boire, combien ie dois manger. Je ne sçay pas encor la mesure de ce que ie contiens. Je t'apprendray maintenant à quoy tu pourras cognoistre que tu n'es pas sage. Celuy se peut dire sage, qui se void plein de contentement, de ioye, & de repos d'esprit, & qui ne sentant aucune passion, vit au pair avec les Dieux. Pren donc conseil avec toy mesme: & si tu ne sens iamais aucune tristesse, si aucune esperance des biens que tu attends n'importune ton ame, & si les nuicts & les iours ton esprit iouïst d'vn repos esgal & alleuré, s'il est content en soy-mesme, tu es parueniu au comble du bien que l'homme peut desirer. Mais si tu recherches encor toutes sortes de voluptez, & deçà & delà: fais estat que tu es autant esloigné de la sagesse, comme tu le seras de la ioye & du contentement. Tu as bien enuie d'y paruenir, mais tu te trompes, si tu pense y pouuoir arriuer par le moyen des richesses. Cherches-tu la ioye entre les honneurs, c'est à dire, entre les soucis? Ces choses que tu desires ainsi, & que tu penses te deuoir apporter plaisir & contentement, ne sont qu'oc-

Le plus grand mal est que

Nous nous flattons par trop.

Exemple pour apprendre à chacun à cognoistre sa condition.

Comment chacun se doit césurer soy-mesme.

Quel est ce luy qui se peut dire sage.

casions de tristesses. Tous ceux-là, dis-je, ne pésent qu'à trouver la ioye & le plaisir: mais ils ne sçauent pas le moyen d'acquérir vn grand & perdurable contentement.

Folie estrêge de ceux qui cherehét du contentement par voyes obliques.

L'vn le prend des banquetz, & des folles despences: l'autre de l'ambition & d'vne grande troupe de vassaux, qui le suiuent & l'environnent: l'vn des faueurs de famie: l'autre d'vne vaine ostentation de l'estude des arts liberaux, & des sciences qui ne luy portent aucune guarison. Tous ceux-là sont abusez d'vn plaisir trompeur, qui ne dure guere, comme l'yurongnerie, laquelle donne quelque ioyeuse folie pour vne heure, & se void apres suiuite d'vne fort longue repentance: Ou comme l'honneur d'vn applaudissement, & d'vne acclamation fauorable du peuple, qui a esté acquis, & finira avec beaucoup de peine. Il te faut donc penser cecy, que l'effect de la sagesse, est vne ioye tousiours esgale. L'ame de l'homme sage est telle & semblable, que l'estat & le visage du monde par dessus le ciel de la Lune, l'air y est tousiours serein. Voila pourquoy tu dois desirer d'estre sage: car le sage n'est iamais sans ioye. Ce contentement ne peut naistre, que de la conscience des vertus. Aucun ne se peut resiouir, que l'homme constant, iuste & temperé. Et quoy donc, diras tu? les fols & les meschans ne se resiouissent-ils iamais Nenny, non plus que les lions de la proye qu'ils ont trouuee. Quand ils sont las & saouls du vin, & de toutes autres plaisirs: quand la nuit, qu'ils passent entierement à boire, leur est encor courte: quand on a mis dans vn petit corps plus de voluptez qu'il n'en peut contenir, & qu'ils a commencé de les rendre, & de les ietter dehors: c'est lors qu'ils se mettent à crier ce vers de Virgile:

Quel est l'effect de la sagesse, & à quoy ressemble le sage.

Quelle est la ioye des fols & des meschans.

6. Aencid.

*Tu sçais que nous auons passé la nuit dernière
Entre des faux plaisirs.*

Elle est briefue & faulce, mais.

Cells des fanges est vaaye & perpetuelle.

Ceux qui sont adonnez aux folles despences, & à la superfluité, passent entre des faux plaisirs toute la nuit, comme si ce deuoit estre la dernière. Mais le plaisir & la ioye qui suit les Dieux, & ceux qui vivent comme eux n'est iamais interrompü, & ne prend iamais fin. Elle en prendroit, si on l'auoit empruntée d'ailleurs. Mais parce qu'elle ne vient point du bien-faict d'autruy, elle ne dépend point aussi du pouuoir ny de l'authorité d'autruy. La fortune ne peut oster ce qu'elle n'a pas donné.

E P I S T R E L X.

Quelques-vns pensent que ceste Epistre & les deux autres qui suyuent apres, ne sont que fragment d'autres Epistres. En ceste-cy il desire le vœu de nos parens qui nous souhaitent des richesses: & la gourmandise qui entre en despence par ambition, & nous fait desirer & ebercher les biens de la terre & de la mer.

L'homme seul entre les animaux a cōme on dit communément) les yeux plus grands que la pensée. & ne sçait tenir mesure en ses souhaits.

LE me plains, ie me tourmente, ie me mets en cholere. Tu souhaites encores au iourd'huy cela mesme que ta nourrice, que ton pedagogue, & ta mere te desiroient. Tu ne cognois pas encor cōbien de maux ils te louhaittoient. O cōbien les souhaits de nos amis nous sont dōmageables, voire de beaucoup plus dommageables, lors qu'ils nous ont succedé plus heureusement! Le ne m'emerueille point maintenant, si tous les maux du monde nous suyuent dès nostre premiere enfance. Nous sōmes creuz entre les maudissons de nos peres & meres. puissent les Dieux quelque fois

fois oüir nos paroles sans leur demander rien. Iusques à quand sera-ce, que nous demanderons tousiours quelque bien aux Dieux, comme si nous n'auions point de quoy nous nourrir? iusques à quand sera-ce, que nous emplirons de nos semences les champs, qui pourroient nourrir des grandes villes? Durant combien de temps sera-ce que tout vn peuple entier sera empesché à couper nos bleds? Durant combien de temps sera-ce, qu'un grand nombre de nauires seront employez pour apporter de plusieurs mers, le bled qui ne doit nourrir qu'une seule table? Vn taureau se peut nourrir dans vn pasturage de peu d'arpens. Vne seule forest suffit à plusieurs elephans: & l'homme veut paistre, & sur la terre, & sur la mer. Et quoy? Nature nous a-elle fait vn ventre tellement insatiable, au regard d'un petit corps qu'elle nous a donné, qu'il deust surpasser la voracité & la faim des plus grandes, & des plus gourmâdes bestes du monde? Non certainement: Car combien est petit ce que nous deuous à nature? on la peut contenter de peu: ce n'est pas la faim de nostre ventre, qui nous couste si cher: c'est la gloire & l'ambition. Et pour ceste raison (comme dit Salluste) ceux qui suiuent le plaisir de leur ventre, doiuent estre mis au nombre des bestes, & non point des hommes: & quelques-vns encor, non point au nombre des bestes, mais des morts. Or ceux qui se cachent pour viure engourdis de paresse, sont dans leur maison comme dans vn sepulchre. Celuy seul vit, qui sçait vser de soy-mesmes. Tu peux iustement grauer leur nom dans vn marbre sur la porte de leur maison. Car ils se sont enseuelis auant que mourir.

Les auares & intemperez doiuent estre mis au rang des bestes ou des morts.

& Les faineants enseuelissent deuant leur trespas.

E P I S T R E L X I.

Que tout le temps deuant la vieillesse on doit penser à bien viure, & en la vieillesse on doit penser à bien mourir.

IL faut perdre le vouloir de ce que nous voulons. De ma part tout vieil que ie suis, ie mets peine qu'il ne semble pas, que ie vueille ce que ie voulois quand i'estois enfant. I'employe tous les iours & les nuicts à cela: c'est mon seul traual, c'est mon soin, de pouuoit mettre fin à mes vieux maux. Ie veux seulement faire, qu'un seul iour me loit autât, que toute la vie. Et à dire la verité, ie ne le prens pas encor, comme si c'estoit le dernier: mais ie le regarde, comme s'il pouuoit estre le dernier. Ie t'escriis ceste lettre avec vne telle apprehension, comme si la mort me deuoit appeller en l'escriuant. Ie suis tout prest de sortir, c'est pourquoy ie iouis de la vie: car ie pense fort-peu, combien elle doit durer. Deuant la vieillesse i'auois soin de bien viure: & en ma vieillesse, ie pense à bien mourir. Et bien mourir n'est autre chose, que mourir sans regret. Mets peine de ne rien faire maugré toy. Tout ce qui est necessaire, doit aduenir. La necessité n'est que pour celuy qui refuse, & n'ost point pour celuy qui veut. Il n'y a point de necessité pour celuy qui a volonté. Ie soustiens que celuy qui reçoit de bon gré les commandemens qu'on luy fait, fuit à la plus cruelle partie de la seruitude, sçauoir est, de faire ce qu'il ne voudroit point faire. Celuy qui fait quelque chose par commandement d'autruy, n'est pas miserable: c'est celuy qui le fait en despit de soy. Prenons donc ceste resolution en nostre ame de vouloir ce que la necessité d'un affaire requerra. Et sur toutes choses pensons à nostre fin, sans monstrier aucune tristesse. Il nous faut apprestier à la mort, auparavant qu'à la vie. La vie n'a que trop de quoy pour s'entretenir, mais c'est nous.

La meditation de la mort est necessaire à tous, au lieu que chacun se plonge en abysmes de dissolution, d'ambition, d'auarice & vanité.

Qu'est-ce que bien mourir.

Il le faut vouloir, puis qu'il y a necessité.

qui sommes affamez de ce qu'elle s'entretient. Il nous semble qu'il nous defaut quelque chose, & tousiours il nous semblera. Pour auoir assez vescu ce ne sont pas les ans & les iours qui le font, c'est l'ame. Pour mon regard, Lucilius mon tres cher amy, ie suis content de l'age que j'ay vescu : l'attens la mort, comme estant saoul de viure.

EPISTRE LXII.

Que les affaires ne l'empeschent point à l'estude des sciences liberales. Que le mespris des richesses est le way chemin aux richesses.

Quel est le repos & le contentement du sage en tous les affaires:

CEux qui veulent faire croire qu'un grand nombre d'affaires les empeschent de faire les estudes liberales, ne font que mentir. Ils feignent d'auoir des occupations, ils les augmentent & les recherchent. Ie suis deschargé d'affaires, Lucilius mon amy: i'en suis deschargé: & en quelque lieu que ie sois, ie suis tout à moy. Car ie ne m'allubietis point aux affaires, ie m'y accommode. Ie ne cours point apres les occasions, qui me pourroient faire perdre le temps: Et en quelque part que m'arreste, c'est là que i'entretiens mes pensees, & que ie fais en mon esprit quelque discours profitable & salutaire. Si ie me donne à mes amis, pour cela ie ne me quite point moy-mesmes: ie ne m'arreste point aussi longuement avec ceux à la compagnie desquels ie ne me suis mis que pour quelque temps, & pour quelque cause que mon deuoir me commandoit. Mais ie suis avec les hommes vertueux, i'enuoye ma pensee & mon esprit deuers eux, en quelques lieux, & en quelque temps qu'ils ayent esté. Ie meinc tousiours avec moy Demetrius, qui a esté l'un des hommes de bien du monde: & laissant à part ces vestus de cramoy sin violet, ie parle avec cest homme demy-nud, ie l'admire. Mais comment ne l'aurois-ie en admiration? Il n'a faute de rien: un homme peut mespriser toutes choses, & aucun ne les peut toutes auoir. Le chemin des richesses le plus court, c'est le mespris des richesses. Mais nostre Demetrius vit de façon, qu'il semble n'auoir point mesprisé toutes choses, mais auoir seulement permis, que les autres en iouissent.

Le mespris qu'il fait des richesses.

EPISTRE LXIII.

Il console Lucilius de la mort de Flaccus son amy: & monstre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent seulement faire monstre de leur douleur, laquelle ils suiuent avec ambition.

Il est meschant à un homme qui fait profession de vertus de se douloir par trop: car

TV portes fort impatiemment la mort de ton amy Flaccus: mais ie ne puis trouuer bon de te voir plus attristé, qu'il ne seroit raisonnable. A grande peine oserois-ie te prier, de ne t'en douloir point du tout, encor que ie sçache que cela seroit mieux fait. Mais à qui est-ce qu'une belle constance d'ame peut aduenir, qu'à celuy seul, qui auroit mis la fortune sous les pieds? Et toutes-

fois cela le pourroit encores aucunement piquer. Je dis seulement piquer. Pour nostre regard on nous doit pardonner, quand les larmes nous seront eschapees, si elles n'ont point esté trop grandes, & si nous les auons bien tost laissées. Bref qu'à la perte d'un amy nos yeux ne soient ni secs, ni trop mouillez. Il faut ietter quelques larmes, & non pas pleurer. Il te semble que ie te vueille assubiectir à vne loy trop rigoureuse, veu que le Poëte le plus grand d'entre les Grecs, a bien donné temps à pleurer: mais ce n'estoit que pour vn iour seulement, quand il a dit que Niobé eut bien soin de manger. Veux-tu sçauoir d'où procedent ces plaintes & ces pleurs de mesurez? Par ces larmes nous cherchons vn tesmoignage que nous les regrettons: Et nous ne suiions pas tant la douleur, que nous la voulons montrer par dehors. Aucun n'est triste pour son sentiment seul. O la malheureuse folie! on a trouué encor quelque ambition en la douleur mesme. Et quoy? diras-tu, oubliroy-je donc mon amy? Certainement tu luy promets vne fort courte souuenance, si elle ne doit durer plus longuement que ta douleur. La moindre occasion de fortune te changera tantost les rides de ton front en ris. Je ne te baille point vn plus long temps: la longueur duquel toutesfois peut addoucir les plus grands regrets du monde, & mettre fin aux plus aspres douleurs. Aussi tost que tu delaisseras de plus flatter & nourrir ta douleur, ceste opinion de tristesse s'en ira. Tu entretiens maintenant ta douleur: mais pour si bien que tu la gardes, elle t'eschappe: & encor plustost, lors qu'elle est plus violente. Sur tout mettons peine que la souuenance des amis que nous perdons, nous soit agreable. Aucun ne prend plaisir de reuenir sur vn subiect, auquel il ne peut penser sans tourment. Toutesfois s'il ne se peut, faire, que le nom des amis que nous auons perdus, reuienne en nostre memoire, sans quelque pointe de douleur, ceste pointe mesmes a quelque plaisir en soy. Car comme nostre Attalus souloit dire: La memoire des amis decedez nous plaist, ne plus ne moins que l'amertume d'un vin fort vieil, ou comme les pommes aspres-douces nous sont agteables. Mais apres que quelque peu de temps est passé, tout ce qui nous tourmentoit s'esteind, & lors vne pure & vraye volupté naist dans nostre ame. Si nous voulons croire ce qu'il dit, se souuenir que nos amis se portent bien, c'est manger du miel & des gasteaux. Mais la memoire de ceux qui sont decedez, ne peut donner ioye, qu'elle ne soit meslee avec quelque peu d'aigreur. Or qui est celuy qui voudroit nier, que ces choses aigres, & qui ont en soy quelque aspreté, ne soient fascheuses à l'estomach? Je ne suis point toutesfois de cest aduis. La souuenance de mes amis decedez m'est agreable & douce. Car ie les auois, comme si ie les pouuois perdre: & ie les ay perdus, comme si ie les auois. Fay donc (Lucilius mon amy) ce que ton bon iugement requiert. Cesse de mal parler du bien-faict de nature. Elle l'a osté, mais elle l'auoit donné. Iouïssons donc à plein desir de nos amis, parce que nous ne sçanons point si cela nous durera longuement. Pensons que nous les auons souuent laissez, quand nous auons fait quelques longs voyages: & que souuent demeurans en vn mesme lieu, nous auons intermis de les voir: & nous trouuerons que nous auons encor perdu plus de temps, quand ils estoient en vie. Mais pourroit-on supporter ceux qui ne tiennent guere de compte de leurs amis, quand ils les ont, & les plaignent apres miserablement: & n'aiment pas vn, sinon qu'apres l'auoir perdu? C'est pourquoy ils le pleurent d'auantage, & craignant qu'on mette en doute s'ils les ont aimez, ils cherchent trop tard des tesmoignages de leurs amitez. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort, nous auons mauuaise opinion d'eux de penser qu'il ne nous puissent autant consoler, qu'un seul que nous auons perdu:

Le dueil excessif n'est qu'une mortifre exerceur de regret:

La memoire de nos amis defuncts n'estoit agreable, attendu leur amitié & merite. ioinct que

Nous ne les auons qu'à condition de les pouuoir prendre,

Plusieurs pleurent les morts qu'ils ont negligé viuans.

Et si nous n'en auons point du tout, nous mesmes nous faisons plus grand tort, que celuy que nous auons receu de la fortune. Elle nous en a osté vn seul : & nous n'en auons fait aucun. D'auantage celuy ne peut en auoir aimé aucun, qui n'en a peu aimer qu'vn. Si quelqu'vn qui auroit esté despoüillé, & qui auroit perdu vne seule robe qu'il auoit, aimoit mieux pleurer son malheur, que d'aduiser par quel moyen il pourroit euitter le froid, & trouuer quelque chose pour couvrir ses espaules, ne l'estimerois-tu pas vn grand fol ? Tu as porté en terre celuy que tu aimois : cherches-en vn autre, que tu paisses aimer. Il vaut mieux faire vn amy nouueau, que de pleurer l'autre. Je sçay bien, que ce que ie veux dire maintenant est fort vulgaire, & cogneu d'vn chacun, toutesfois ie ne l'obmettray point encor que tout le monde l'ait dit. Celuy qui par raison & conseil n'auoit peu mettre fin à sa douleur, la trouua avec le temps. Mais c'est deshonneur à vn homme sage de n'auoir autre remede à sa douleur, que de se laisser de douloir. L'aime mieux que tu laisses la douleur, que si la douleur te laissez. Laisse-le plustost que tu pourras de faire ce que tu ne pourrois longuement faire, quand tu voudrois. Nos maieurs ont donné aux femmes vn an à porter le deuil : non point afin qu'elles fussent tenuës de le porter l'an tout entier: mais au moins, afin que ce ne soit plus longuement. Pour le regard des homes, la loy n'a point ordonné de temps, parce qu'aucun temps ne leur estoit honneite. Mais quelle me pourrois-tu nommer d'entre ces pauures femmelettes, qu'on n'a peu qu'avec grande peine arracher de dessus le bucher, & avec force retirer de dessus le corps du trespassé, à qui les larmes ayent duré plus d'vn mois? Il n'y a rien qui nous desplaie plusost que la douleur : laquelle du commencement trouuera qui la consolera, & qu'en aura pitié: mais si elle dure trop, on ne fera que s'en rire. Et non sans cause : car ou elle est feinte, ou elle est folle. Je t'escri cy, moy qui pleureray si demesurément Anneus Serenus mon cher amy, qu'on me pouuoit (encor que ce fust à mon grand regret) mettre entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois ie blasme auioird'huy ma façon de faire, & recognois que la principale cause que i'eus de me douloir ainsi, estoit que ie ne m'estois iamais representé : qu'il peult mourir plustost que moy. Je pensois seulement, qu'il estoit plus ieune, & de beaucoup plus ieune, comme si les destinees nous appelloient par ordre de nostre naissance. Par ainsi pensons iournellement que nous, & tous nos amis sont mortels. C'est pourquoy donc ie deuois dire: Serenus mon amy, est plus ieune que moy. Mais qu'y fait cela ? Il doit mourir apres moy, mais il le pouuoit aussi plustost que moy. Et n'ayant point pensé à cela, la fortune me prenant au despourueu, me frappa ainsi. Maintenant ie cognois, que toutes choses sont mortelles, & qu'elles sont mortelles sous vne loy incertaine. Il se peut faire auioird'huy, tout ce qui iamais se peut faire. Pensons donc (Lucilius mon amy) que nous arriuerons bien tost au mesme lieu, où nous auons regret qu'il soit arriué. Et peut estre (si l'opinion des sages est veritable, & qu'il y ait quelque lieu, qui nous reçoie) celuy que nous pensons estre du tout pery, n'a fait que gagner le deuant.

Si la mort nous oste vn amy, il en faut faire vn nouueau, car n'en aimer qu'un c'est n'en aimer point.

C'est honte au sage de diminuer sa douleur par le temps: &

La plus vehemente deuiens ridicule avec le temps si elle dure trop.

Senecque mesme recognoist son erreur d'vn sien amy.

EPISTRE LXIII.

Il loue grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffoit à la vertu l'ame de ceux qu'ils lisoient, & n'osoit à pas-vn l'esperance de pouuoir atteindre à sa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la sagesse & les inuenteurs, & pense qu'on y peut à l'aduenir encore beaucoup adiouster.

TV fus hier avec nous: tu te pourtois plaindre, si ce n'auoit esté qu'hier tant seulement: c'est pourquoy i'y ay adioulté avec nous. Car tu es tousiours avecques moy. Quelques amis estoient iuruenus, à l'arriuee desquels la cheminee fumoit plus que de coustume: non pas que ceste fumee fust comme celle qui sort de la cuisine de ceux qui se traitent friandement, ou qu'elle fust pour faire peur au guet, qui marche la nuit par ville: mais vne petite fumee à laquelle on cognoissoit que i'auois des hostes chez moy. Nous eufmes plusieurs diuers propos, comme il aduient aux banquets, passans de l'vn à l'autre sans en acheuer pas-vn. Apres il nous fut leu vn liure de Q. Sextius pere, homme de grand sçauoir, si tu me dois croire en aucune autre chose, & Stoycien, encor qu'on le vueille nier. O bons Dieux, que cest homme est plein de constance, & de courage! tu ne trouueras pas cela en tous les Philosophes. Les escrits de quelques-vns n'ont qu'vn beau tiltre, le reste n'a point de sang. Ils font des institutions, des disputes, ils disent des brocards. Ils ne donnent point de courage, parce qu'ils n'en ont point. Apres que tu auras leu Sextius, tu diras, Il vit, il est plein d'ardeur, il est libre, il est plus qu'homme. Il me laisse tousiours accompagné d'vne grande assurance. En quelque disposition que mon ame soit, si ie le lis, ie te le confesseray librement, il me prend enuie de dire à haute voix: Pourquoi cesses-tu fortune? vien m'assaillir: tu vois que ie suis prest à te combattre. Je me reuefts du courage de celuy, qui cherche vn subiect, contre lequel il se puisse esproouer & où il puisse faire paroistre sa vertu.

*Je souhaite de voir qu'vn sanglier escumant,
Ou qu'vn fauue Lyon d'vn haut mont descendant
Viennent pour se ruer sur les brebis craintives.*

Je desire trouuer quelque chose que ie puisse vaincre, ie veux souffrir pour exercer ma patience. Car Sextius a cela encor d'admirable, qu'il te monstrera l'excellence d'vne vie bien-heureuse, & ne te mettra point hors d'esperance d'y paruenir. Tu cognoistras bien qu'elle loge en lieu fort haut, où toutesfois vn homme qui en aura le vouloir, pourra monter. Entre autres choses la seule vertu te peut donner cela, que tu l'auras en admiration, & si ne perdras point l'esperance d'en iouir. Certainement la seule contéplation de la sagesse me desrobe souuent beaucoup de temps. Je ne la regarde pas avec moindre estonnement, que ie fais le Ciel, & l'vniuers, sur lequel ie iette tousiours mes yeux, come si ie ne l'auois iamais plus veu. C'est pourquoy ie reueire & honore les inuentions de la sagesse, & les inuenteurs aussi. L'en veux aller prendre possession come d'vn heritage commun à plusieurs. Cela m'est acquis, on a traouaillé pour moy. Mais faisons comme vn sage pere de famille, augmentons le bien

Leçon aux hommes, de ne partir point d'vne compagnie sans auoir appris quelque chose de bon.

Indices auxquels on reconnoist les sophistes & ignorans.

Quel profit on tire des bons liures;

4. Aeneid,

La vertu se fait admirer elle meisme.

En la lecture des bons auteurs il faut imiter le bon pere de famille, & faire si bien vallois

leurs villes
enseigne-
mens, que
nous en rem-
portions ac-
croissement
de vertu pour
nous & no-
stre posterité.

qu'on nous a laissé: que cet heritage vienne à ma posterité plus grand que ie ne l'ay pris. Il reste beaucoup de besongne, & en restera encor beaucoup. Car apres que mille siecles seront passez, l'occasion ne sera iamais perduë à ceux qui naistront à l'aduenir, d'y adjouster encor. Et iagoit que toutes choses soient inuentées par les anciens, toutesfois l'usage, la science, & la disposition de ce qui a esté inuenté, sera tousiours chose nouvelle. Pren le cas qu'on nous a laissé la recepte des remedes, qui peueët guerir les yeux. Il ne m'est pas besoin d'en chercher d'autres. Il les faut seulement appliquer selon les maladies, & selon le temps. Par l'vn l'ardeur des yeux est ostée, par l'autre la chassie des paupieres est subtiliée: par l'vn vne soudaine descende de rheume est diuertie, & par l'autre la veuë deuiet plus subtile. Il faut que tu broyes & destremes bien ces remedes, & que tu sçaches par quelle mesure tu les dois employer. Les remedes de l'ame furent inuentez par les anciens. Mais c'est à nous à chercher la maniere & le temps de les appliquer. Ceux qui ont vescu deuant nous, ont fait beaucoup, mais ils n'ont point acheué: Il les faut toutesfois honorer, il les faut reuerer comme Dieux. Mais pourquoy est-ce que ie n'aurois l'image de ces hommes vertueux en ma maison, pour me seruir d'exemple? & pourquoy ne ferois-je feste du iour de leur naissance? Pour quoy est-ce que ie ne les nommeray iamais, qu'avec tiltre d'honneur? La mesme reuerence que ie dois à mes propres Precepteurs, ie la dois à ces Precepteurs de tout le genre humain, desquels ont coulé les commencemens d'un si grand bien. Si ie vois vn Consul, ou vn Pretcur, ie feray tout ce qu'on a accoustumé de faire pour leur rendre honneur & reuerence, ie descendray de cheual, ie descouuriray ma teste, ie me destourneray de mon chemin. Et quoy donc? me pourray-je souuenir des deux Mars Catons, du sage Lelius, de Socrates, de Platon, de Zenon, & de Cleanthes, sans vne grande marque d'honneur? Certainement ie les reuere: & oyant la grandeur de ces noms, ie me leue pour leur rendre honneur.

Combien il
faut honorer
la memoire
de ceux qui
ont donné
moyen d'ap-
prendre de
la vertu.

ÉPISTRE LXV.

Qu'à l'opinion des Stoiciens il n'y a que trois causes de toutes choses en ce monde, & par l'opinion d'Aristote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conseille aussi par un docte discours, apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame, de s'addonner à la cognoissance de l'vniuers.

Opinion des
Philosophes
touchant les
causes des
choses.

LE departis le iour d'hier par moitié: l'vne fut pour moy, & l'autre pour ma maladie, laquelle print toute la matinee pour elle, & laissa l'après dince pour moy. Parquoy i'essayay premieremēt les forces de mon esprit à lire quelque liure. Mais quād ie vis qu'il y prenoit plaisir, i'osay bien luy cōmander, ou plustost permettre d'estreprendre encor d'auantage. L'escriuis dōc quelque chose avec plus de soin que ie n'auois acoustumé pendant que ie m'estois opiniastré apres vne matiere difficile, & que ie ne voulois pas demeurer vaincu: iulqu'à ce que quelques vns de mes amis suruindrent, qui m'en retirerent par force, & me tancerent cōme vn qui ne se gouernoit pas bien en sa maladie. Au lieu de la plume, quelque propos fut mis en auāt, duquel ie te rapporteray tout ce qui demeura en dispute, de laquelle nous t'auons fait arbitre. Tu as plus de besongne que tu ne penses pas. Il est certain qu'il y a trois

causes. Et les Stoyciens (côme tu sçais) disent qu'il y a deux choses en la nature, d'où toutes les autres se font: la cause, & la nature. La matiere demeure paresseuse, toutes fois preste à toutes choses, laquelle neantmoins ne bougera, si pas vn ne la meut. Or la cause, c'est à dire la raison, donne forme à la matiere, & la tourne de quelque costé qu'il luy plaist, & en produit diuers ouurages. Il y doit auoir donc quelque chose, dont on peut faire vn ouurage, & apres, celuy par qui il est fait. Cestuy-là est la cause, & l'autre est la matiere: Tous les arts ne sont qu'imitation de nature. Par consequent tout ce que ie disois de l'vniuers tu le dois rapporter aux ouurages, que l'homme doit faire. Vne statuë a eu la matiere qui deuoit recevoir l'artifice, & l'artisan, qui deuoit dōner la forme à la matiere. Par ce moyen donc le bronze a esté la matiere de la statuë, & l'ouurier en a esté la cause. Toutes autres choses sont d'une pareille & semblable condition. Elles prennent leur essence de ce dequoy on les fait, & de celuy qui les fait. Les Stoyciens disent, qu'il n'y a qu'une seule cause, sçauoir est ce qui fait. Mais Aristote pense, que la cause se peut dire en trois façons. La premiere cause (dit-il) c'est la matiere mesme, sans laquelle rien ne peut estre fait. La seconde est l'ouurier. La 3. c'est la forme, qu'on met sur quelque ouurage que ce soit, comme sur vne statuë. Car Aristote l'appelle *eidos*, c'est à dire image. Il y a encor vne autre (dit-il) qu'on y adiouste pour la 4. c'est le dessein, & l'intention de tout l'ouurage. Ie te diray plus clairement qu'est cela. Le bronze c'est la 1. cause de la statuë: Car elle n'eust iamais esté faite, si ce dequoy elle a esté fondue & tiree n'eust esté. La seconde cause c'est l'ouurier: Car ce bronze n'eust peu se former en la façon d'une statuë, si quelques mains sçauantes ne s'y fussent employees. La 3. cause c'est la forme: car on n'appelleroit point cette image Doryphorus, ou Diadumenus, si on ne luy auoit imprimé ce visage. L'autre cause quatrième, c'est le dessein & l'intention pour laquelle on l'a faite. Car sans cela, on ne l'auroit pas faite. Qu'est-ce que l'intention? c'est ce qui a conuié l'artisan: c'est ce qu'il a suivi. C'est donc ou l'argent, s'il l'a faite pour la vendre: ou la gloire, s'il l'a faite pour la reputation: ou la deuotion, & pieté, s'il l'a voulu donner pour present à vn temple. Ceste cause quatrième donc est encor celle pour laquelle on fait. Penferois-tu qu'entre les causes d'un ouurage qui a esté fait, on n'y doie pas conter cela, sans quoy on ne l'eust point fait? Platon adiouste encor le patron pour vne 5. cause, lequel il appelle Idee: car c'est l'exēplaire, sur lequel l'ouurier iettāt ses yeux, fait ce qu'il auoit destiné. Et ne faut point faire difference s'il prend de dehors le patron, sur lequel il iette ses yeux, ou s'il tient en sa fantasie ce qu'il a conceu & mis au dedans. Dieu a les patrons, & les exemplaires de toutes choses dedans soy. Il a conceu dans son entendement les nombres, & les façons de tout ce qu'il doit faire. Il est plein de toutes ces formes & figures que Platon appelle Idees, lesquelles sont immortelles, immuables, iamais lasses. Par ainsi encor que les hommes perissent, toutes fois l'humanité, sur laquelle l'homme est pourtraict, demeure: & iacoit que les hommes deuiennent malades, & qu'ils meurent, elle ne souffre rien. Il y a donc cinq causes, côme dit Platō: celle dequoy, celle par qui, celle surquoy, celle à quoy, & celle pourquoy. En dernier lieu en l'ouurage, qui est fait de ces choses-là: côme en vne statuë (parce que c'est d'elle que nous auons cōmencé de parler) celle dequoy, c'est le bronze: celle par qui, c'est l'ouurier: celle surquoy, c'est la forme qu'on luy donne: celle à quoy, c'est le patron que l'ouurier imite: celle pourquoy, c'est le dessein & l'intention de celuy qui l'a fait: & ce qui est composé de tout cela, c'est la statuë. Le monde, & l'vniuers, côme dit Platon, a toutes ces choses-là. L'ouurier est Dieu: ce dequoy il fait, c'est la matiere: & la forme c'est la façon & l'ordre que nous

Il y a trois causes & deux choses desquelles les autres se font toutes selon les Stoyciens.

Opinion d'Aristote touchant la cause des choses, qui en trouue quatre.

De Platon lequel en establit cinq.

Toutes lesquelles se trouuent en la creation du monde.

voyons en cest vniuers: le patron & l'exemplaire, c'est ce surquoy Dieu a formé la grandeur de ce bel ouirage: l'intention, c'est le dessein pour lequel il l'a fait. Demandes-tu quelle fut l'intention de Dieu? sa bonté. Certainement Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon, il a fait des choses bonnes. C'est luy qui est bon ne porte enuie à chose aucune, qui soit bonne: c'est pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il a peu. Donne donc ton iugement là dessus, & prononce qui est celui qui te seblera s'estre de plus pres approché de la verité, non point, qui aura dit la verité. Car cela est autant esleué par dessus nous, comme la verité mesmes. Mais ce grand nombre de causes, qui sont mises par Aristote, & Platon, ou il comprend trop, ou il comprend peu. Car s'ils pensent, que la cause de faire vne chose, soit tout ce sans quoy rien ne peut estre fait: ils ont dit trop peu de causes. Ils y deutoyent mettre le temps, car rien ne se peut faire sans le temps. Ils y doiuent mettre le lieu, car s'il n'y a lieu où quelque chose se face, elle ne se fera point. Ils y deuroient mettre le mouuemēt: sans luy rien ne se fait, rien ne perit, & si n'y a-il point aucun art, ny aucun changement sans mouuement. Mais nous cherchons icy la cause premiere, & generale. Elle doit estre toute simple, car la matiere est simple. Nous demandons que c'est que la cause: c'est la raison qui fait, c'est à dire Dieu. Et par ceste raison que ie viens de dire, ce ne sont point plusieurs & particulieres causes, mais elles dépendent toutes d'vne: sçauoir est de celle qui fait. Tu dis que la forme est aussi vne des causes: & que c'est celle que l'ouurier met sur l'ouirage: c'en est vne partie, mais non point vne cause. Le patrō aussi ou l'exēple n'est point vne cause, c'est l'instrumēt necessaire de la cause. Par consequēt le patron est necessaire à l'ouurier, cōme est vn ciseau, ou cōme est vne lime. Car sans eux l'art ne peut rien aduancer. Et toutes fois ce ne sont ny parties, ny causes de l'art. L'intention (dit-il) de l'ouurier, pour laquelle il entreprēd de faire quelque chose, c'est vne cause. Mais encor que ce fust vne cause, elle n'est point efficiente, ains vne cause suruenāte. Or ces causes-là sont innombrables, & nous disputōs de la cause generale. Certainement ils n'ont point parlé avec leur subtilité acoustumee, quand ils ont dit que tout cest vniuers & cest ouirage si bien acheué, estoit la cause. Car il y a grande difference entre l'ouirage, & la cause de l'ouirage. Prononce donc ta sentence: ou bien (comme il est plus facile en ces choses douteuses) dy que ceste question n'est pas encor en estat d'estre iugee, & donne nous congé. Tu me diras, quel plaisir peux-tu receuoir à perdre le tēps apres ces choses, qui ne te peuuent oster aucune passion, ny aucune conuoitise? De ma part ie discours tout premieremēt de ce qui me peut mettre l'ame en repos, & ie m'enquiers plustost de moy-mesme, puis apres du monde & de l'vniuers. Faisant cela ie ne perds pas le temps comme tu penses. Car si ces discours ne sont point entrecoupez, & s'ils ne sont point tirez à des subtilitez inutiles, ils esleuent & haussent l'ame: laquelle se sentant pressée d'vne pesante charge, ne desire que de s'en depestrer & retourner aux lieux d'où elle a esté. Car ce corps ne sert que de fardeau & peine à l'ame. Elle est trauailliee de sa pesanteur, elle est en des liens, si la Philosophie ne la vient secourir. Mais elle luy a commandé de respirer en la contemplation de la nature, & luy a permis de quitter la terre pour se ioindre aux choses diuines. C'est la liberté qu'elle a, c'est son promenoir: elle sort cependant hors de la prison où elle est detenuë, & se va recreer dans le ciel. Tout ainsi que les artisans qui ont longuement tenu la veuë baissée sur quelque subtil ouirage qui les esblouissoit, mesmement s'ils trauailloient en lieu obscur & sans guere de clarté, sortent à l'air, & s'en vont en quelque place publique où le peuple a accoustumé de s'aller esbattre, & recreent leur veuë en la pleine

Lequel est bon, pource que Dieu qui est bon, l'a fait.

Ingement de Senèque touchant les opinions de Platon & d'Aristote.

Que c'est que la cause. Toutes lependent d'vne.

L'entendement humain ne se doit point arrester à ces disputes ains monter aux choses diuines, pour y trouuer repos à l'ame.

Laquelle est captiue dans le corps, & la Philosophie l'afranchit.

lumiere du iour: Pareillement ceste ame recluse, enfermee dans ce triste & tenebreux manoir, se met à l'ouuert le plus souuent qu'elle peut, & va prendre son repos en la contemplation de la nature. Le sage, & celuy qui suit la sagesse, est bien aucunement attaché à son corps. Mais il en est absent de la meilleure partie qu'il ait, & dresse les plus belles pensees aux choses hautes: & comme ayant presté vn serment de gendarme, il fait estat que le temps que sa vie dure, soit ses gages. Il s'est tellement resolu, qu'il ne porte ny amour ny haine à sa vie, & prend patience aux choses mortelles, encor qu'il sçache qu'vn plus grand bien l'attend apres. Me voudrois-tu interdire la contemplation de toutes ces choses de nature, & m'en retirant du tout, me restreindre à vne seule partie? Ne rechercheray-ie point quels sont les commencemens des choses vniuerselles: qui est celuy qui les forma, qui est celuy qui desbroüilla tout ce qui estoit confus & meslé dans vne masse, & dans vne matiere lourde & immobile? Ne chercheray-ie point, qui est l'ouurier de ce monde: par quelle sapience ceste incroyable grandeur de l'vniuers a receu ses loix & son ordre? Qui est celuy qui a ramassé tant de choses esparées, qui a separé celles qui estoient confuses, qui a departy la beauté entre celles qui estoient cachées sous vne vilaine deformité? D'où vient vne si grande clarté? si c'est feu, ou quelle chose plus luisante que feu? Ne m'enquerray-ie pas de cela? ne voudray-ie pas sçauoir d'où ie suis descendu: s'il faudra que ie ne les voye qu'vne seule fois, ou plusieurs? Ne sçauray-ie pas où ie dois retourner? Et quelle place attend mon ame apres qu'elle sera deliuree de ceste seruitude humaine? Me veux-tu empescher que ie ne monte point au Ciel? c'est à dire, me veux-tu commander de viure la teste baissée? Je suis plus grand, & nay pour des choses plus grandes que pour estre esclave de mon corps sur lequel ie ne iette iamais ma veüe que comme sur des chaines qui tiennent prise & liee ma liberté. C'est ce corps que ie presente cõtre la fortune afin qu'elle s'arreste-là: ie ne permets point qu'à trauers de luy aucune playe puisse passer iusques dans mon ame. Tout ce qui peut souffrir iniure dedans moy, n'est que ce domicile esclave & subiet: l'ame qui demeure dedans est libre. Iamais ceste chair ne me pourra faire sentir aucune peur, ny vsfer d'aucune feintise indigne d'vn homme de bien, ny mentir pour faire honneur à ce miserable corps. Quand il me plaira, ie rompray la compagnie que j'ay avec luy: Et maintenant encores que nous sommes ioints ensemble, nous ne serons pas compagnons par esgales portions. L'ame dira que tout luy appartient. Le mespris de son corps, c'est sa vraye liberté. Mais pour retourner à mon propos, certainement la contemplation de laquelle nous parlions n'aguere, pourra de beaucoup seruir à ceste liberté: Sçauoir est que toutes choses sont composees de la matiere & de Dieu. Dieu gouuerne toutes ces choses, lesquelles estant espanduës à l'entour de luy, suiuent leur gouuerneur & leur chef. Et Dieu qui est celuy qui fait, est plus puissant que la matiere qui souffre la forme que Dieu luy veut donner. Or le rang que Dieu tient dans ce monde, l'ame le tient dans le corps: Ce que la matiere est à Dieu, le corps l'est à nous. Il faut donc que le pire obeyssè au meilleur. Soyons fermes & constans contre la fortune: n'ayons point peur des iniures, des playes, des prisons, de la pauureté. Que est-ce que la mort? ou c'est la fin, ou c'est vn passage. Je n'ay pas crainte de n'estre plus, car c'est autant comme si ie n'auois oncques esté: ny de passer, car ie ne pourrois iamais estre logé plus à l'estroit.

L'homme de bien s'esleue au dessus de nature, par la recherche des choses naturelles.

Braue resolution & dignite de estre bien considerée pour se roidir cõtre la crainte de la mort.

EPISTRE LXVI.

Il monstre par l'exemple de Claranus qui estoit desja viel, & auoit le corps petit & contere-fait, que pour le rendre beau & agreable, sa seule vertu suffisoit: laquelle ne peut estre rendue plus honorable par la beauré du corps, ny par sa deformité estre estimee plus laide. Il discours apres de quelques propos tenus entr'eux: mesmement qu'encor qu'il y ait trois distinctions des biens, ils sont toutesfois tous esgaulx.

La vertu, belle de soy
meisme: n'accroit ny ne
decroist
pour la beauré
ou laideur
du corps.

I'ay veu Claranus mon compagnon d'estude, que ie n'auois veu long temps auoit. Tu n'attens pas à mon aduis, que ie dise qu'il soit vieil: mais au moins a-il encore l'esprit gaillard, & vigoureux, & qui combat contre ce petit corps. A dite la verité nature a eu grand tort d'auoir mal logé vne si belle ame: Ou bien elle a voulu peut-estre nous apprendre qu'un esprit tres-content, & tres-heureux pouuoit se cacher sous quelque peau que ce fust. Il a toutesfois surmonté tous empeschemens: & par le mespris de soy-mesme, il est venu à ce point, de mespriser toutes autres choses. Il me semble que celuy se trompoit qui disoit:

*La vertu nous plaist d'auantage
Dans le corps d'un beau personnage.*

3 Aencid.

Elle n'a besoin d'aucun ornement estranger: elle prend son honneur d'elle mesme: & rend son corps saint & sacré. Certainement ie commençay de regarder nostre Claranus de fort pres, mais ie le trouuay fort beau, & aussi droit du corps que de l'ame. Vn grand homme peut sortir d'une loge de berger, & vne vertueuse & belle ame se peut engendrer dans vn corps laid & petit. Il me semble, que nature en fait naistre aucuns de ceste façon, expressement pour nous faire voir, que la vertu se peut loger en tous lieux. Si elle eust peu engendrer les ames toutes nuës d'elles-mesmes, elle l'eust fait. Mais elle fait bien encor d'auantage: car elle en engendre quelques-vnes avec des incommoditez de nature, qui rompent neantmoins ces empeschemens. Le pense que Claranus a esté fait pour seruir d'exemple, & pour nous faire voir, que l'ame ne peut estre enlaidie par la deformité du corps, & que le corps peut receuoir ornement de la beauré de l'ame. Or iacoit que nous ayons demeuré fort peu de iours ensemble: se sont toutesfois passez plusieurs propos entre nous, que ie tireray l'un apres l'autre, & te les enuoyeray. Le premier iour nous disputasmes comme il se pouuoit faire que les biens fussent pareils, puis qu'il y en auoit de trois conditions. Les vns de ces biens-là (comme disent les nostres) sont mis au premiet rang, scauoir est la ioye, la paix, la felicité du pays. Les autres sont au second, qui ne se font cognoistre qu'en vn subiet miserable, comme la patience au milieu des tourmens, & la temperance en vne grande maladie. Nous desirons que les premiers nous aduientent tousiours, & les seconds, quand il en sera besoin. Il y a encor d'une troisieme sorte: comme le cheminer modeste & pesant, la face d'un preud'homme, les gestes & contenance d'un homme sage. Comment est-ce donc, que ces biens pourtoient estre pareils entr'eux, veu qu'on ne doit desirer les vns, & destourner les autres? Si nous les voulons distinguer, retournons au premier, & considerons quel il est. Vne ame, qui iette ses yeux sur la verité, qui cognoist ce qu'elle doit fuyr ou desirer, qui prise toutes choses, n'õ point par opinion: mais par les loix de nature, qui se mesle dans tout ce grand vniuers, & iette sa contemplation sur tous ses effects, qui est incessamment occupee à penser, & à faire,

Trois conditions de biens & opinions des Stoïques là dessus.

qui est aussi grande comme elle est vehemente, qui ne se laisse vaincre, ny aux choses tristes, ny aux ioyeuses, qui ne se soubmet ny à l'une ny à l'autre fortune, qui hausse la teste contre tous les malheurs qui peuvent arriuer, qui est belle avec vne bonne grace, qui a ses forces accompanees de santé & de sobriété, qui ne s'effraye & ne s'estonne iamais, qu'aucune violence ne peut esbranler, que la fortune ne peut enorgueillir ny rabaisser. Telle est la vertu de l'ame, telle est sa face, si elle se pouuoit monstrer tout à vn coup, & si elle se presentoit vne fois toute entiere à nos yeux. Au reste elle a plusieurs differences en elle, qui se descouurent selon la diuersité de la vie; & de ses actions: Et si ne se rend iamais plus petite, ou plus grande qu'elle est. Car le bien souuerain ne peut iamais descroistre, ny la vertu reculer en arriere. Mais elle se change bien en plusieurs qualitez, & se forme en la façon des choses qu'elle veut faire. Elle change & transfigure en sa semblance tout ce qu'elle touche: elle rend honorables les actions, les amitez, & quelques fois les maisons toutes entieres, où elle entre, & qu'elle a mises sous sa regle. Tout ce qu'elle manie, elle le fait aimable, admirable, & reluisant. C'est pourquoy la force & la grandeur ne se peut esleuer plus haut, parce que ce qui est tres-grand ne peut receuoir accroissement. Tu ne trouueras rien de plus iuste, que ce qui est iuste, rien de plus vray, que ce qui est vray, rien de plus temperé, que ce qui est temperé. Les vertus consistent en leur reigle & moyen, & la reigle c'est vne mesure certaine. La constance ne trouue rien où le pouuoir pouffer plus auant, non plus que l'assurance, la verité & la foy. Qu'est-ce qui pourroit aduenir d'auantage à vne chose parfaite? Rien: ou s'il y en pouuoit aduenir, elle n'estoit point parfaite. Et par consequent ny à la vertu aussi. Car ce qu'on y pourroit adiouster, y auroit defailli. L'honesteté aussi ne peut receuoir aucune augmentation. Car l'honesteté est au mesme rang des autres choses que i'ay dites. Mais que dirons-nous de ce qui est bien-seant, de ce qui est iuste, & de ce qui est legitime? ne penfes-tu pas qu'ils soyent d'une mesme forme, comprins sous des bornes certaines? Pouuoir croistre est signe d'une chose imparfaite. Toute sorte de bien tombe sous mesmes loix: l'utilité priuee & publique sont iointes ensemble, & certainement inseparables de mesme façon, qu'on ne peut separer ce qui est louable d'avec ce qui est deirable. Les vertus doncques sont pareilles & semblables entr'elles comme le sont aussi leurs effects, & tous les hommes sur lesquels ils sont aduenus. Or les vertus des semences & des animaux, parce qu'elles sont mortelles, fragiles, caduques & incertaines, se haussent, & se baissent, & à ceste cause ne se peuuent estimer à vn mesme prix. Mais les vertus humaines n'ont qu'une seule mesure. Car il n'y a qu'une droite & simple raison. Rien n'est plus diuin, que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Quand aux choses mortelles, on void qu'elles sont tantost haut, tantost bas: elles s'appetissent, elles croissent: elles s'espuisent, & se remplissent. Par ainsi estans d'une condition incertaine, elles sont inegales. Mais les diuines sont d'une mesme nature: Or la raison n'est autre chose, qu'une partie de l'esprit diuin, infus, & plongé dans le corps humain. Si donc la raison est diuine, & s'il n'y a aucū bien sans raison, tous biens de quelle sorte qu'ils soient, sont diuins. Au reste il n'y a aucune difference entre les choses diuines, par consequent il n'y en a point entre les biens. Et par ceste raison vne constante & obstinee souffrance des tourmens est égale à la ioye. Car il y a en l'un & en l'autre vne pareille grandeur de courage: mais en l'un elle est molle & relaschee, & en l'autre elle est roide & tendue. Et quoy? ne penfes-tu pas que la vertu de celuy qui assiege & veut prendre vne ville sur les ennemis, soit pareille à celuy qui sou-

Du souuerain bien & de la vertu. Paradoxe des Sroyques qui s'imaginent vne perfection de vertu en ceste vie, & tiennent que les vertus sont egales & semblables entre elles.

Les vertus des plantes & des animaux changent de prix & ne sont parfaites: mais les vertus humaines n'ont qu'un prix, & par consequent sont parfaites. Dispute subtile pour prouuer l'egalité des vertus.

tient le siege avec vne longue patience? Le courage de Scipion est grand, qui tient Numance si estroittement assiegee & bloquee, qu'il contraint ces gens inuincibles de se defaire eux-mesmes par leurs propres mains inuincibles. Le courage des assiegez est grand, qui scait bien n'y auoir rien d'enfermé & serré à qui la mort est ouverte, & qui peut rendre le dernier soupir entre les bras de sa liberté. Toutes les autres sont pareillemēt esgales entr'elles, la tranquillité, la simplicité, la liberalité, la constance, la douleur, la patience: Car il y a en toutes choses vne vertu, qui rend l'ame droite & immuable. Mais quoy? n'y aura il aucune difference entre la ioye & vne constante patience des tourmens? aucune pour le regard des vertus: mais beaucoup, pour le regard des sujets, sur lesquels l'vne, & l'autre de ces vertus se môstre. Car en l'vn on y void vne recreation & repos d'esprit, & en l'autre vne douleur contraire à la nature. Ces sujets donc en sont les moyens, qui reçoient entr'eux vne grande difference. Mais la vertu est egale en l'vn & en l'autre. La matiere ne change point la vertu. Celle qui est fascheuse & triste, ne la peut rendre pire, ny la ioyeuse & agreable ne la rend pas meilleure. Il faut donc que les vns, & les autres de ces biens là, soient esgaux. Car cestuy-cy ne se peut porter plus vertueusement en sa ioye, ny l'autre en ses tourmens. Et certes deux choses, par dessus lesquelles il ne se peut rien faire de mieux, sont esgales. Car si les autres qu'on voudroit rechercher hors de la mesme vertu, la peuuent diminuer ou agrandir, elle delaisse d'estre vn bien, qu'on nomme l'honesteté. Et si tu mel'accordes, l'honesteté s'en va. Pourquoi cela? ie te le diray. Car il n'y a rien qui soit honesté, s'il est fait par contrainte & en despit de nous. Il faut que tout ce qui est honeste, soit volontairement fait. Si vous y meslez de la paresse, des plaintes, des refus, de la crainte, il perà tout ce qu'il auoit de meilleur, scauoir est à se plaie. Rien n'est honeste qu'il ne soit libre. Car ce qui craint est esclau. Mais ce qui est honeste, est pareillement assuré, & plein de repos. S'il refuse quelque chose, s'il pleure, s'il iuge que ce soit mal, il entre en quelque perturbation, & sent vn grand discord en son ame. Car d'vn costé l'apparence du bien l'appelle, & de l'autre la crainte du mal l'en retire. Par ainsi celuy qui veut faire quelque chose avec honneur, doit iuger que rien de ce qui s'opposera à sa volonté, n'est mal, encor qu'il soit incommode. Tout ce qui est honeste, doit venir sans le commandement & sans la contraincte d'autruy: il est pur & sincere, il n'est meslé avec aucun mal. Je scaÿ bien ce qu'on me pourroit respondre icy. Tu te mets en peine de nous persuader, qu'il n'y a point de difference, qu'vne personne soit en ioye, ou qu'il soit couché sur le banc de la gehenne, pour laisser le bourreau plustost que de mot dire. Je pouuois respondre ce qu'Epicure disoit, que le sage qu'on brusleroit dans le taureau d'airain de Phalaris, crieroit à haute voix: O que ce tourment est doux, il ne m'apporte aucune peine! Pourquoi t'esmeruilles-tu, si ie dis, que les biens de celuy qui est assis au milieu d'vn festin, & de cest autre qui demeure debout & constant contre les tourmens, sont egaux? veu (ce qui est encore plus miserable) qu'Epicure soustient, que c'est chose douce d'estre mis à la gehenne? Mais ie respons à cela, qu'il y a grand' difference entre la ioye & la douleur. Car s'il falloit venir au choix, ie demanderois l'vn, & fuyerois l'autre: l'vn est amy de nature, & l'autre y est contraire. Tandis qu'on les estime à ce prix-là, elles sont fort differētes entre elles. Mais quand on vient à la vertu, l'vne & l'autre est toute pareille, tant celle qui fait son chemin par la ioye que celle qui le fait par la tristesse. La vexation, la douleur, & quelque autre incommodité que ce soit, n'est aucunement considerable. Car elles sont surmontees par la vertu. Comme la clarté du Soleil effa-

Lesquelles
different en-
semble selon
que different
les subiects
sur lesquels
elles s'esten-
dent.

Dispute tou-
chant l'hon-
nestete, si el-
le doit estre
mise au rang
des vertus
parfaites.

Obiection à
cette Philo-
sophie de
l'egalité des
vertus.

Response, &
différence
entre ioye &
douleur,
avec la con-
férence d'i-
celles.

es les petites lumieres; tout ainsi les douleurs, les tristesses, les iniures s'ont dissipées
 & abattues par la vertu, laquelle en quellieu qu'elle reluise esteint tout ce qui se
 monstre n'estre point esclairé d'elle. Et les douleurs & incōmoditez qui tōbent sur
 la vertu, n'ont point plus de pouuoir sur elle, que vne petite pluye sur la mer. Mais
 afin que tu croyes que cela soit vray, l'homme de bien courra sans que rien le retar-
 de, à vne chose belle, encoré que le bourreau soit là, que la gehenne soit prestte, & le
 feu tout allumé, il perseuerera: il ne pensera point à ce qu'il doit endurer, mais à ce
 qu'il doit faire: il se jettera sur vne chose honnestte, cōme entre les bras d'un homme
 de bien: il fera estat, qu'elle luy est profitable, assuree & pleine de bō-heur. La cho-
 se honnestte dōcques aura mesme lieu, & mesme credit enuers luy encor qu'elle soit
 triste & fascheuse, qu'auroit vn homme de bien, encor qu'il fust pauvre banni &
 malade. Sus donc, mets d'un coste vn homme de biē plein de richesses, & d'un autre
 costé vn qui n'a rien du tout, & qui a neāmoins toutes choses en soy: l'un sera au-
 tant homme de bien, que l'autre, encor qu'ils soiēt differés de fortune. On doit faire
 (cōme l'ay dit) mesme iugemēt des choses, qu'on fait des hommes; La vertu est
 aussi louable en vn corps sain & libre, qu'en vn corps malade & prisonnier. Ta ver-
 tu doncques ne sera pas plus louable, si la fortune t'a conseruē le corps tout entier,
 & sās blesseure, que s'il estoit mutilé de quelque mēbre. Autremēt ce seroit priser
 le maistre, par l'accoustremēt de ses valets. Car toutes ces choses, sur lesquelles la
 fortune exerce sa puissāce, sont basses & serviles: comme sont les richesses, le corps,
 les honneurs: elles sont debiles, perissables, mortelles & possēdees avec incertitu-
 de. Au contraire, les œures de la vertu sont libres, inuincibles, lesquelles il ne faut
 point souhaitter d'aūtage, quād elles sont fauorisēes de quelque douce fortune, ny
 moins aussi, quād elles sont suyues de quelque malheur. Ce que nous appellōs ami-
 tiē enuers les hommes, c'est desir, & conuoitise enuers les choses. Le pēte que tu ne
 porterois pas plus d'amitiē à vn homme de biē, pour estre riche, que tu ferois à vn
 pauvre: ny à vn homme robuste & puissant, qu'à vn homme foible & debile. Par
 ceste raison tu ne souhaitterois pas plustost vne chose gaye & paisible, qu'une pe-
 nible & laborieuse. Et si cela est ainsi, de deux qui seroient aussi hommes de bien
 l'un que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui seroit net & parfumé, que celuy qui se-
 roit crasseux & mal peigné. En fin tu en viēdrois-là, d'aimer plus vn homme qui se-
 roit entier de tous ses mēbres, ou qui n'auroit iamais esté blessé, qu'un machot, ou
 vn louche. Bref peu à peu ton desdain croistroit si auāt, que de deux, qui seroient aus-
 si sages & aussi iustes l'un que l'autre, tu aimerois-mieux celuy qui auroit vne belle
 perruque, & qui auroit le poil bien frisē, qu'un autre qui seroit chauue. Quand la
 vertu de l'un & de l'autre est pareille, l'inegalité des autres choses n'apparoit point.
 Parce que toutes ces autres choses ne sont point parties, ce ne sont qu'accelloires.
 Car qui est celuy qui voulust faire vn iugement tant injuste entre ses enfans, qu'il
 aimast mieux celuy qui seroit sain, que celui qui seroit malade: celui qui seroit grād
 & de belle taille, que celui qui seroit bas & petit? Les bestes sauuages ne font point
 de difference entre leur portée, elles se couchēt par terre, pour la nourriture de tous
 ensemble. Les oiseaux departent esgalement la bechée. Vlysses se hastoit de reuoir
 bien tost les rochers d'Itaque, avec autant de desir, qu'Agamēnon les superbes mu-
 railles de Mycenne. Car pas-vn n'aime la pattie parce qu'elle est grande, mais parce
 qu'elle est sienne. Mais à quoy peut seruir ce discours? C'est afin que tu t'achas que
 la vertu iette esgalement le regard de ses yeux sur les œures, comme sur ses pro-
 pres enfans, qu'elle les aime esgalement tous, & encor plus ceux qui sentent quel-
 que peine, parce que l'amour des peres s'estend plus sur ceux de lesquels ils ont pitié,

Belle com-
 paraison qui
 monstre
 l'effect de la
 vertu.

Comment
 elle doit
 estre con-
 derce.

La fortune
 exerce sa
 puissāce
 sur des cho-
 ses perissa-
 bles.

La vertu
 sur des per-
 durables.

Inconueniē
 qui s'ensui-
 ueroient si la
 vertu n'ega-
 loit les cho-
 ses diuerses.

Similitudes
 & exemples
 contre telles
 opinions.
 La vertu
 aime plus
 ceux qui s'ont
 affligés.

Pareillemēt la vertu ne porte pas plus d'affectiō a celles de ses œuures, qu'elle void souffrir plus d'affliction & de tourment, mais suyuant la façon des bons peres, elle les embraille & cherit d'auātage. Mais pourquoy est-ce qu'un biē ne peut estre plus grand qu'un autre? Parce qu'il n'y a rien plus apte, que ce qui est apte, n'y rien plus plein, que ce qui est plein. Tu ne peux pas dire, cecy est plus semblable à vne chose que cela. Par consequent il n'y a rien plus honneste que ce qui est hōneste. Or donc si la nature des vertus est toute pareille, toutes les trois sortes de biens sont egales. Par ainsi ie dis, que c'est chose du tout pareille d'estre moderé en la ioye ou d'estre moderé en la douleur. La ioye ne surmonte point la constance d'une ame qui deuore ses plaintes sous la cruauté d'un bourreau. Les vns de ces biens-là sont à desirer, mais les autres sont admirables. Neantmoins tous deux sont pareils: car tout ce qu'il y a de mal, est couuert sous le manteau d'un plus grand bien. Quiconque auroit opinion que ces deux choses ne fussent point egales, il mōstreroit qu'il ne voudroit iamais plus ietter ses yeux sur la vertu, & qu'il ne regarderoit que les choiēs exterieures. Les vrais biens poissent autant, & sont aussi grāds l'un que l'autre: mais les faux sont vains & trōpeurs. C'est pourquoy les biens qui semblent estre si beaux & si grands quand on les regarde à l'œil, nous trompent quand on les veut peser. Cela est vray, Lucilius mō amy: tout ce que la raison & la verité louē & prise, il est ferme, il est eternal, il rend l'ame assuree, & la hausse iusqu'au Ciel pour y demeurer toujours. Mais les biēs qu'on louē sans raison, & qui ne le sont qu'au iugement du vulgaire, ne font que remplir de vent ceux qui s'en resioüissent. Au contraire, ce qu'on craint comme mal, ne fait que donner frayeurs aux ames, & les espouuanter, comme les bestes se troublent sur l'apprehēssion de quelque dāger. Toutes ces deux choses donc resioüissent l'ame, ou la rongent sans raison: car ny l'une n'est digne de ioye, ny l'autre d'aucune peur. Il n'y a que la seule raison, qui soit immuable & cōstante en son iugement. Car elle n'obeit point; mais elle commande au sens. La raison est egale à la raison, comme le droit à ce qui est droit: La vertu donc l'est pareillement: car elle n'est autre chose qu'une droite raison. Toutes les vertus sont des raisons droictes: si elles sont droites, elles sont egales. Quelle est la raison, telles sont les actions. Toutes donc sont pareilles. Car puis qu'elles sont semblables à la raison, elles sont aussi semblables entr'elles. Et quā ie dis, que les actions sont egales entr'elles, c'est entāt qu'elles sont droictes & honnestes. Au reste elles sont differentes ensemble, selon que la matière sera diuerse, laquelle est maintenāt grande, & tantost petite: maintenāt, noble, tantost vile: appartenāt maintenant à plusieurs, & tantost à peu de personnes. Et neantmoins en toutes ces choses-là, ce qui est le meilleur, est egal. Comme les gens de bien sont tous egaux, entant qu'ils sont gens de bien: mais ils ont des differences d'age: l'un est plus vieux, l'autre plus ieune. Ils en ont aussi du corps: l'un est beau, l'autre est laid. Ils en ont pareillemēt de fortune: cestuy-cy est riche, cestuy-là est pauvre: Cestuy-cy a la bōne grace de tous, il a grāde autorité, il est cognū en toutes villes & pays, & l'autre est incogneu de plusieurs, sans qu'on parle de luy. Mais en ce qu'ils sont gens de bien, ils sont egaux. Le sens ne fait point de iugement des biens & des maux: il ne sçait ce qui est vtile, ou ce qui est inutile: il ne peut dire son aduis, que de ce qui luy est représenté deuant les yeux. Il ne peut preuoir les choses futures, ny auoir souuenāce des passees: moins sçait-il ce qui s'en peut ensuiure. Et toutesfois c'est de là que depend & l'ordre & la sùitte des choses: & toute la constāce de laviē, qui doit estre droite & parfaite. C'est donc la raison qui iuge des biens & des maux, qui n'estime rien les choses estrangeres qui viennent de dehors, & qui pense que celles qui ne sont ny bonnes

Les trois
fortes de
biens sont
egales si la
nature des
vertus est
pareille.

Des biens
vrais &
faux.

Les biens
que le vul-
gaire estime
moins sou-
haitables, le
sont le plus,
s'il faulloit
considerer
en iccux
quelque dif-
ference du
plus & du
moins.
Argumens
pour prou-
uer l'egalité
des vertus
& des actiōs.
Comme les
actiōs dif-
ferent.
Comment
different les
gens de biē.
&

Quelle dif-
ference y a
entre le sens
& la raison.

Quels biens
sont estimez
par la raison
&

ay. mauuaises, soient seulement quelques petits accroissemens, ne logeant tout le bien que dás l'âme. Au surplus, il y en a quelques-vns, qu'elle met au premier rang auxquels elle court avec dessein, comme la victoire, les enfans sages, & bien nais, & le salut de sa patrie. Il y a d'autres biés du second rang, qui ne se cognoissent qu'aux aduersitez: comme supporter patiemment vne maladie, ou vn exil: Et quelques autres indifferens, qui sont toutesfois plus amis, que contraires à nature: comme de marcher modestement: & tenir vne sage contenance, quand on est assis. Car c'est chose autant naturelle de s'asseoir comme d'estre debout, ou de se pourmener. Mais les deux premiers sont fort diuers l'vn de l'autre. Car les premiers sont selon la nature, sçauoir est de se resioiir, de la pieté de ses enfans, & de la felicité de sa patrie. Les seconds sont contre nature, soustenir les tourmens d'vne grande constance, & endurer la soif, quand la maladie brusle les entrailles. Que sera donc cela? y a-il quelque chose contraire à nature, qui se puisse appeller bien? Non certes. Mais ce bien se trouue quelquefois en vne chose, qui est ennemie de nature. Car d'estre blessé, d'estre seché & consumé dans le feu, d'estre affligé d'vne maladie, c'est contre nature. Mais de conseruer si bien son ame, qu'elle ne se lassé point de souffrir les tourmens, cela est amy de nature. Et afin que ie face entendre en peu de paroles, ce que ie veux dire, la matiere du bien est quelquefois contre nature: mais le bien ne l'est iamais, car il n'y aucun bien qui ne soit accompagné de raison: & la raison suit la nature. Qu'est-ce donc que la raison? c'est vne imitation de nature. Quel est le souuerain bien de l'homme? c'est de faire toutes choses selon la volóté de nature. Il n'y a point de doute, dit-il, qu'vne paix, qui n'a iamais esté interrompué, ne soit meilleure que celle qui a esté racquise avec effusion de sang. Il n'y a point de doute, dit-il, que la santé qui n'a iamais esté esbranlée, ne soit plus heureuse que celle que nous auós recouree presque par force, & par vne grande patience d'vne longue maladie, qui nous menaçoit de mort. Par mesme moyen il n'y aura point de doute, que la ioye en soit vn plus grand bien, qu'vne ame subiecte à souffrir les tourmens des playes & des feux. Il n'en est toutesfois rien: Car les choses qui aduiennent par fortune, reçoient vne grande difference: d'autant qu'elles sont estimees par l'vtilité de ceux qui les prennét. L'intention & la fin de tous biens, c'est de consentir à nature. Cela est egal en tous. Quand tout le Senat suit l'opinion de quelqu'vn, on ne peut point dire: Cestuy-cy est mieux de cest aduis que cest autre. Car tous ont suiuy ceste opinion. Je dis le mesme des vertus: Toutes consentent à la nature. Je dis le semblable des biens: ils consentét tous à la nature. L'vn est mort ieune, l'autre vieux, quelqu'vn encore est mort en enfance, qui n'a iouy d'autre bien que d'auoir veu seulement la vie: tous ceux-là estoient esgalement subiects à mourir, encor que la mort en ait laissé aucuns viure plus longuement, & qu'à d'autres elle ait coupé le filet de la vie sur la fleur de leur âge, & qu'elle ait interrompu les commencemens & la naissance de quelques-vns. L'vn est mort au milieu de son souper, à l'autre le dormir & le mourir n'a esté que tout vn, & quelqu'vn encor que l'embrasement d'vne femme a estouffé. Adioustez y aussi ceux qui sont morts par le couteau, ou que la morsure des serpens a tueez, ou qui ont esté froislez souz quelque ruine, ou qui sont morts par vne longue conuulsion de nerfs, qui les a peu à peu gehennez. On peut dire, que la fin de quelques vns est meilleure, & que la fin de quelques autres est pire. Mais la mort de tous est egale. Les moyens par lesquels elle vient sont diuers, mais le poinct où ils finissent n'est qu'vn. Il n'y a aucune mort plus grande l'vne que l'autre. Car elle a vne mesme mesure en toutes personnes, c'est de mettre fin à la vie. Je dis le mesme des

Quels sont
contre nature,

Que c'est
que raison,
& souuerain
bien.

Les choses
fortuites s'ót
estimees
plus ou
moins, se-
lon le plus
ou moins de
profit qu'on
y trouue
Les vertus
& les biens
se raportent
egalement à
nature.

La fin des
vns est meil-
leure ou pire
que des au-
eres, mais la
mort est e-
gale en tous,

Aussi font
les biens.

biens. L'un de ces biens se nourrit entre les plaisirs & les voluptez, & l'autre ne sent que choses tristes & facheuses. L'un a gouverné à son aise la douceur d'une bonne fortune, & l'autre a dompté la force d'une tyrannie. Et les vns & les autres biens sont entierement egaux, encor que l'un n'ait cheminé que par des lieux plains & bien aisez, & l'autre par des lieux aspres & raboteux. Bref la fin de tous est entierement semblable. Ils sont bons, ils sont louables, ils suiuent la vertu & la raison. La vertu rend egales entre elles toutes choses qu'elle reconnoist. Il ne faut point qu'entre les opinions que nous tenons, tu t'esmerailles de ceste-cy. Dans

Epicure tiét
deux sortes
de biens,
desquels est
composé le
souverain
bien.

Epicure il y a deux sortes de biens, desquels est composé cest heureux & souverain bien: C'est que le corps soit sans douleur, & l'ame sans passion & sans perturbation. Ces bien-là ne croissent plus, quand ils sont pleins. Car de quel costé pourroit croistre ce qui est plein? Le corps est sans douleur: qu'est-ce qui pourroit adiouster à ceste indolence? L'ame est paisible, & en un repos asseuré: que pourroit

Similitude

on adiouster à ceste tranquillité? Comme l'air bien serein, & le Ciel qui est en sa clarté la plus nette, ne peut recevoir aucune autre plus grande beauté: pareillement l'estat de l'homme, qui a soin de son corps & de son ame, & qui veut composer son bien par le moyen de l'un & de l'autre, est tout parfait, il est parvenu au comble de son souhait, s'il ne sent point de tempeste dans son ame, ny de douleur dans son corps. Si quelques autres contentemens estrangers nous aduenient, ils n'augmentent point ce bien souverain, mais si ie le dois dire ainsi, ils luy donnent quelque meilleur goust, qui est agreable. Car ce bien entierement parfait de la nature humaine, se contente de la paix du corps, & de l'ame. Je te bailleray dans Epicure

Epicure ac-
corde avec
les Stoyques
en la diuision
des biens.

mesme vne diuision des biens du tout semblable à la nostre. Il y en a chez luy, qu'il aimeroit mieux luy deuoir aduenir: sçauoir est le repos du corps, libre de toute douleur, & le contentement de l'ame, qui se puisse resiouir en la contemplation de ses biens. Il y en a d'autres qu'il loue & approuue, encor qu'il n'eust pas voulu qu'ils

luy fussent aduenus: comme ceste patience, que ie disois n'agueetes, en vne grande maladie, & en des extremes douleurs, qu'Epicure sentit ce dernier & le plus fortuné iour de sa vie: Car il disoit qu'il souffroit des tourmens en sa vessie, & en son ventre vlcéré, qui ne pouuoit recevoir vn plus grand accroissement de douleur. Et toutesfois il estimoit ce iour-là tres-heureux: or aucun ne peut faire l'homme bien-heureux, que celuy qui iouit du bien souverain. Il y a donc dans Epicure des biens

Que's biens
pourroient
estre prefe-
rables à
d'autres.

que tu aimerois mieux ne les sentir point. Mais parce que la fortune le veut ainsi, il les faut embrasser, il les faut louer, il les faut priser, comme les plus grands. On ne pourroit pas dire que le bien qui a mis fin à vne vie heureuse, & auquel Epicure par les dernières paroles qu'il a dictes, a rendu graces, ne soit egal, & pareil aux plus grands biens. Permetts-moy, mon bon Lucilius, de dire encor plus hardiment

ceste parole: Si quelques biens pouuoient estre plus grands, que les autres, j'aimerois mieux suyure ceux qui ne sont tristes, que ceux qui sont gracieux & delicats. Car il est plus honorable de rompre les choses difficiles, que de moderer les ioyeuses.

Je sçay que par mesme raison il se peut faire, que quelqu'un porte modestement sa felicité, & constamment ses calamitez. Aussi vaillant doit estre estimé celuy qui a passé la nuit en sentinelle sur les trenchées, encor que l'ennemy ne se soit point essayé de forcer le camp, que celuy qui apres auoir eu les iarets coupeez, a combattu encor à genoux, & n'a iamais quitté les armes. On dit à ceux qui reuiennent du combat couuerts de sang: Dieu vueille croistre vostre vertu. C'est pourquoy ie louerois tousiours d'auantage ces biens, qui se sont rendus constans par vn continuel exercice, & qui ont combattu contre la fortune. Feray-ie doute, de ne louer

pas plustost ceste main mutilée & rostie de Mutius, que la main la plus saine du plus vaillant homme qui soit ? Il demouroit debout mesprisant les ennemis & les flammes : il regardoit sa main, qui se fondoit & degouttoit sur le brasier ennemy : iusqu'à tant que Porfanna porta en fin enuie à la gloire de celuy, à la douleur duquel il auoit au commencement pris plaisir, & luy fit oster à son grand regret le feu de deuant. Pourquoy ne conteray -ie ce bien entre les premiers & principaux : pourquoy ne l'estimeray -ie d'autant plus que ceux desquels on iouit avec toute seureté sans crainte de la fortune, veu qu'il est plus rare d'auoir vaincu l'ennemy avec vne main seche & gaste, qu'avec vne main bien armée ? Mais quoy ? diras tu : voudrois tu souhaitter ce bien ? Pourquoy non ; car il n'y a pas vn qui puisse faire cela, que celuy qui le peut souhaitter. Dois -ie souhaitter plustost de bailler mes pieds à frotter doucement à vn de mes vieux bardaches, ou à quelque femme, ou à quelqu'vn qui d'homme seroit deuenu femme, pour m'estimer les iointures des petits doigts ? Pourquoy n'estimerois -ie Mutius plus heureux, d'auoir manié le feu de mesme façon, que s'il eust tendu sa main à quelqu'vn pour la luy frotter doucement ? Il repara toute la faute qu'il auoit faite. Il mit fin à la guerre tout desarmé & manchot, & avec ceste main estropiee il vainquit deux Roys.

S'il faut souhaitter vn bien conioinct avec de la douleur.

E P I S T R E L X V I I .

Après auoir en peu de paroles discouru de la foiblesse & imbecillité de sa vicillesse, il explique ceste question: Si tous biens sont desirables. En fin il conclud, que ceux qui ne semblent point estre tels, sont toutesfois tels.

A Fin que ie donne cōmencement à ma lettre par des propos communs, le printemps cōmence à s'ouuir: Mais comme il s'approchoit desia de l'esté, & qu'il deuoit estre chaud, il s'est attiedi: on n'ose pas encor s'y fier. Car il retourne souuēt à l'hyuer, Veux-tu sçauoir comme il est mal assuré? Te n'ose pas encor sortir à cest air froid: ie me garde encor de sa rigueur. C'est (diras-tu) ne pouuoir souffrir ni le chaud ni le froid. Cela est vray, Lucilius mon amy, mon aage est assez content de sa froideur, à grand' peine se peut-elle desgeler au milieu de l'esté: C'est pourquoy il faut que ie demeure la plus grand' part du temps couché sur le matelas. Je rends graces à ma vicillesse, de ce qu'elle m'a attaché dās mon lit. Mais pourquoy ne luy rendrois -ie graces de cela: Tout ce que ie deuois ne vouloir pas ie ne le puis plus. Je parle fort souuēt avec mes liures. Et si par fois quelques lettres m'arriuent de ta part, il me semble que ie suis avec toy: & reçois vn si grand plaisir en mon ame, que ie pense proprement ne te rescrire point, mais te respōdre de parole. C'est pourquoy ie traicteray de ce que tu me demandes cōme si ie parlois avec toy: nous rechercherons tqus deux quelle est ceste question. Tu veux que ie te dise si toutes sortes de biens sont desirables. Si c'est bien (dis-tu) d'endurer vertueusement vne gehenne, & de souffrir le feu avec vne grande constāce, & de supporter doucement vne maladie, il s'en suit que tout cela se doit souhaitter. Et toutes fois ie ne voy rien de cela qui soit digne de souhait. Certainement ie ne cognois encor personne qui ait payé aucun vœu qu'il ait fait, pour auoir eu le foüet, pour auoir esté tourmenté de la goutte, ou pour estre deuenu plus long quand on l'estiroit sur la gehenne. Il faut

La plus ferme & plus robuste personne est mesme contrainte d'aduouër & reconnoître l'imbecillité de la nature humaine.

Questions, si tous biens sont souhaittables.

resoluë par
distinction.

que tu faces vne distinction; mon Lucilius, de ces choses, & tu trouueras qu'il y a quelque point qui se peut souhaitter. Je voudrois bien que les tourmens fussent tousiours esloignez de moy : mais quand il me sera force de les sentir, ie souhaitteray lors, que ie les puisse supporter vertueusement, courageusement, & avec honneur. Pourquoy n'aimerois-ie pas mieux que la guerre ne suruint point ? Mais si elle se dresse, ie souhaitteray lors que ie puisse avec vne generosité de courage souffrir les playes, la faim, & tout ce que la necessité de la guerre porte avec soy. Je ne suis pas si fol que ie vueille desirer d'estre malade: mais s'il faut que ie le sois, ie souhaitteray aussi que ie ne face rien intemperamment, rien d'effeminé. Par ainsi les maux & les incommoditez ne sont pas desirables, mais bien la vertu qui les nous fait supporter. Quelques-vns de nos Stoyciens pensent, que la constance, la patience des tourmens & des maux ne doit estre ni desirée, ni detestée aussi. Car quand on fait vn souhait, ce doit estre d'un bien tout pur, tout paisible, exempt de toute tristesse. Mais ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoy ? Parce premierement qu'il ne se peut faire qu'une chose soit bonne, & qu'elle ne soit desirable. D'auantage, si la vertu est desirable, & s'il n'y a bien aucun sans vertu, il s'en suit que tout bien est desirable. En outre si vne constante patience des tourmens ne se doit desirer, ie te demande si pour cela on ne deuroit point desirer la constance: car c'est elle qui méprise & qui deffie les dangers & les perils. La plus belle partie qui soit en elle; & la plus admirable, c'est de ne fuyr point aux flâmes, & se presenter aux playes, & quelques-fois ne les euit point, & auancer l'estomach pour les recevoir. Si donc la patience est desirable, on doit aussi desirer qu'on puisse vertueusement souffrir les tourmens. Et toutesfois ce n'est pas seulement pour cela qu'il est desirable d'endurer les tourmens: car c'est vne partie de la patience. Mais fay, comme j'ay dit, distinction de ces choses: & lors tu ne trouueras rien qui ne te mette en erreur: Car on ne doit pas souhaitter de souffrir des tourmens, mais de les endurer constamment. C'est ceste constance que ie souhайте, parce que c'est vne vertu. Toutesfois qui est ce luy qui s'est iamais souhайте cela ? Il y a des vœux qui sont cogneus & entendus, comme ceux qu'on fait pour quelque chose particuliere: Il y en a d'autres qui sont couuerts & cachez, quand sous vn seul vœu on en comprend beaucoup d'autres. Comme quand ie me desire vne vie honneste (car vne vie honneste contient plusieurs actions) elle comprend le tonneau de Regulus, la playe de Caton deschirée par ses propres mains, l'exil de Rutilius, la couppe empoisonnée qui de la prison porta Socrates au Ciel. Quand doncques ie me suis desiré vne vie honneste, ie me suis pareillement souhайте toutes choses, sans lesquelles ma vie quelquefois ne pourroit pas estre honneste.

Aduis d'aucuns Stoyciens là dessus.

&
De Senèque au contraire.

La vertu qui se trouue es aduocitez, les rend precieuses & desirables.

2. Arcid.

*Heureux, ô bien heureux & trois & quatre fois
Ceux qui peuvent mourir sous les tours Phrygiennes
Deuant les yeux du peuple, & des meres Troyennes!*

T. linc, 1.
Dec. 8. &
10.

Quelle difference mets-tu, ou que tu souhaittes cela à quelqu'un, ou que tu confesses qu'il est souhaittable? Decius fit vn vœu solénel de mourir pour le salut public, & ne cherchant que la mort, poussa son cheual au milieu des ennemis. L'autre qui fut imitateur de la vertu de son pere, apres auoir prononcé les paroles solennelles, qui luy estoient desia familiares, courut la teste baissée du costé qu'il vid l'armée plus espaille, n'ayant autre soucy que d'impetrer des Dieux l'intention de son vœu: estimant qu'une bonne mort estoit chose desirable. Doutes-tu donc que ce ne soit

vn grand bien de mourir, pour laisser vne heureuse memoire de foy, & sur quelque vertueuse entreprinse? Quand quelqu'vn endure constamment les tourmens, il y employe toutes les vertus, encor que peut-estre il n'y ait que la patience seule qui puisse paroistre & se monstrer. Au reste la grandeur de courage & la constance est en cela, de laquelle la patience, la souffrance, la tolerance, sont comme branches; la prudence y est aussi, sans laquelle on ne peut prendre aucun bon conseil: elle te persuade d'endurer vertueusement ce que tu ne peux euitter. La constance y est pareillement qu'on ne peut tirer hors de la place & du rang qu'elle tient: & qui ne quitte iamais son dessein & sa resolution, pour quelque force & contrainte qu'on luy face. Bref toute la suite & l'assemblee des vertus, qui n'abandonnent iamais l'vne l'autre, y est. Tout ce qui se fait honorablement, vne seule vertu le fait, mais c'est par aduis de conseil. Or ce qui est trouué bon par toutes les vertus, encor qu'il semble que ce soit vne seule qui l'execute, est desirable. Mais quoy; as-tu opinion qu'il ne faille desirer que ce qui nous aduient avec plaisir & repos d'esprit, & ce que nous receuons les portes tapissées? Il y a quelques voluptez tristes, & quelques vœux qu'on celebre non point avec resioüissance, mais avec adoration & veneration de toute l'assemblee. Ne penses-tu pas que ce fust ainü que Regulus souhaitta de retourner entre les mains des Carthaginois? Il te faut vestir le cœur d'vn homme vertueux, & te retirer vn peu loin des opinions du vulgaire: il te faut conceuoir, comme tu, dois, l'image de la vertu: qui est la plus belle & la plus honorable chose du monde, laquelle nous deubns adorer non point avec des bouquets & festons, mais avec la sueur & le sang. Regarde Caton enfonçant ses mains tres-pures dans sa poitrine sacrée, pour eslargir la playe qui n'estoit point assez profonde. A sçauoir-mon si tu oserois dire en fin: Je voudrois bien ce que tu voudrois: & i'ay grand regret à ce que tu fais, ou, heureux te soit ce que tu fais. A ce propos ie me souuiés de nostre Demetrius, qui appelloit vne vie pleine d'assurance, & exempte de tous orages de fortune, vne mer morte. Car n'auoir rien qui t'esueille, rien qui t'esmeue, rien sur l'assault, & sur l'aduertissemēt dequoy tu puisses effayer les forces de ton ame, ains viure tousiours en vn repos qui n'a iamais esté troublé, ce n'est point tranquillité, c'est vne bonace & langueur de mer. Artalus Stoycien souloit dire, l'aime mieux que la fortune me nourrisse dans son camp, que dans ses delices. Je souffre la gehenne, mais c'est constamment: cela va bien: on me massacre, mais ie l'endure constamment: cela va bien. Oy encore Epicure. Il dira, ô que ie le trouue doux! Je ne donneray iamais vn nom delicat à vne chose si honneste, si seuer: on me brulle: mais ie demeure inuincible. Pourquoi ne seroit il desirable, non point que le feu me bruslast, mais qu'il ne me peust vaincre? Il n'y a rien de plus excellent, rien de plus beau que la vertu: Tout ce qui se fait par son commandement, il est bon, il est desirable.

Aucune fois
toutes les
vertus se ren-
contrent en
cel qui n'en
fait paroistre
qu'vne.

Exemples
pour confir-
mer le prece-
dent aduis.
De Regulus.
&

De Caton.

Voyez M.
Ant. Muret
liu. 9 des
Animad-
uersions. ch.
8.
Beau traict
de Demet-
rius.
D'Artalus.

D'Epicure.

EPISTRE LXVIII.

C'est chose salutaire de quitter les affaires pour se retirer au repos de l'ame : mais cela se doit faire en sorte que le monde ne s'en aperçoive point. Il enseigne aussi ce qu'on doit faire apres qu'on sera en ceste solitude: & que la vieillesse par les experiences qu'elle a faites, est un temps plus propre à la sagesse.

Les Stoyciens & par preceptes & par exemples retirent le sage du tracas de ce monde à la cõtèplation des choses diuines & humaines:

& Quoy qu'il soit en solitude, ne veulent pas qu'il face neantmoins semblant d'estre solitaire:

car Ce seroit vne sorte ambition.

& Il ne se faut point vanter de son bien.

Moyens de bien practiquer la solitude.

Comparaison propre à montrer le vray usage de la solitude.

IE veux estre de ton aduis: va te retirer, & cacher dans le repos: ou bien plustost cache ton repos. Si tu ne peux apprendre cela par les preceptes des Stoyciens, au moins tu l'apprendras par leur exemple. Et toutesfois tu l'apprendras encor par leur precepte. Je te le prouueray quand tu voudras. Nous ne t'ennyons point, en toutes republicques, ny pour tousiours, ny sans fin. D'auantage, quand nous auons donné au sage vne republicque digne de luy, c'est à dire, le monde, s'il se retire au repos, il n'est point hors de la republicque. Mais peut-estre plustost que laissant vn petit coing, il va en des lieux plus grands & plus spacieux: & se logeant dans le Ciel, il recognoist lors, que quād il estoit monté dans sa chaire, & dans son trosne, il estoit plustost descédu en vn fort bas lieu. Je veux mettre ce secret dans ton sein: Que l'homme sage n'aduance iamais tant, que lors que les choses diuines & humaines se sont presentees deuant ses yeux. Je reuiens maintenant à ce que i'auois cõmencé de te persuader, qu'on ne cognoisse point que tu vailles viure en repos. Il ne faut point que tu te couures, que ce soit pour vaquer à la Philosophie: Il vaut mieue que tu excuses ton dessein sous quelque autre nõ. Tu le peux appeller, maladie, foiblesse, paresse. C'est vne sottè ambition de vouloir prendre gloire à ne rien faire. Il y a des bestes qui effacent & broüillent leur piste à l'entour de leurs gistes, afin qu'on ne les puisse trouuer. Il faut que tu faces ainsi: autrement il n'y aura pas faute de gens, qui se mettront en questè apres-toy. Il y en a plusieurs, qui passent deuant les portes ouuertes sans entrer dedans, & regardent par les fentes de celles qui sont fermees. Les coffres cachetez font venir plus d'enuie aux larrons: on ne tient compte de ce qui n'est pas fermé: & les briseurs des portes ne s'arrestét point deuant ce qu'ils trouuent ouuert. Le peuple a ceste façon de faire, & les plus ignorans aussi. Ils desirent d'entrer par force dans les secrets d'autruy. Il ne se faut donc point vanter de son bien: c'est vne espee de vanterie, de se tenir trop caché, & de se retirer hors de la veüe des hommes. Cestuy-cy s'est enfermé dans Tarente, cestuy-là s'est retiré dans Naples, & c'est autre-n'a passé le sueil de la maison, depuis beaucoup d'annees. Certainement celuy semond le peuple à le venir voir, qui veut qu'on face des contes par la ville de ce qu'il s'est retiré à part. Apres que tu te seras retiré, il ne te faut rien faire, dequoy les hommes puissent parler de toy: parle seulement avec toy-mesmes. Mais quels propos te tiendras-tu? ceux que quelques hommes tiennent volontiers des autres. Ayes tousiours mauuaïse opinion de toy. Accoustume-toy de dire la verité, & de l'ouïr aussi. Sur tout parle souuent des imperfections que tu sentiras en toy. Chacū cognoist les vices qu'il a en sa personne. C'est pourquoy l'vn descharge son estomach par le vomissement, l'autre le remet en mangeant peu & souuét, & quelqu'vn encor le purge & l'espuise par ieufnes & par abstinences. Ceux que la douleur des pieds reprend souuent, s'abstiennent, ou

de se baigner ou de boire du vin : & ne tenans conte d'autre regime, ils vont au deuant du mal qui les trouble plus ordinairement. Il y a pareillement quelques parties dans nostre ame, qui nous causent des maladies, à la guarison desquelles il faut penser. Qu'est-ce que ie fais en ce repos où ie suis? ie penſe mon vlcere. Si ie te monſtrois mon pied enflé, la main toute meurtrie, les nerfs de mon iarret raccourcy & tous ſecs, tu me permettrois bien de ne bouger d'un lieu, & de penſer mon mal. Mais ce mal que ie ne te puis faire voir, eſt bien plus grand: c'eſt vne inflammation & vne apoſtume, que i'ay dans la poictrine. Ie ne veux point que tu me louës, ie ne veux pas que tu diſes? O le grand perſonnage, il a meſpriſé toutes choſes, & apres auoir condamné les fureurs de la vie humaine, il s'en eſt fuy! ha ie n'ay rien condamné que mes propres actions. Il ne faut point que tu ayes enuie de venir vers moy pour y faire ton profit. Tu te trompes, ſi tu eſperes trouuer icy quelque ſecours. Ce n'eſt pas vn medecin: c'eſt vn malade qui loge icy. I' aime mieux, quand tu t'en ſeras allé, que tu diſes: Ie penſois que ceſt homme fuſt heurieux, qu'il fuſt ſçauant: i' auois deſia dreſſé les oreilles, mais il m'a bien fait perdre ceſte opinion: ie n'ay rien veu, ie n'ay rien ouy que i'aye deſiré depuis: rien qui m'ait fait enuie de retourner vers luy. Si tu as ceſte opinion, ſi tu tiens ce langage, ie cognois que i'ay fait quelque profit. I' aime mieux que tu ayes pitié de mon repos, que ſi tu me portois enuie. Tu me louës donc (diras-tu) Senèque, le repos d'eſprit? tu te icctes en fin ſur les propos d'Epicure. Ie te recommande le repos, afin que par ſon moyen, tu puiffes faire des choſes plus grandes & plus belles, que celles que tu as laiſſées derriere toy. Heurter à la porte des grands Seigneurs, tenir regiſtre des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir beaucoup d'autorité par les cours: c'eſt vne puiffance pleine d'enuie, & qui ne dure guere, & ſi tu veux dire la verité, fort vilaine. Ceſtuy-cy me paſſe de reputation entre les aduocats du barreau: ceſtuy-là des gages qu'il a gagez aux eſtats militaires, & des dignitez qu'il a par ce moyen acquiſes: & ceſt autre d'une troupe infinie d'hommes, qui luy font la court: Ie ne puis auoir vne ſi grande ſuitte que ceſtuy-cy, ni vne ſi grande reputation que ceſtuy-là. Mais ie ne dois point faire ſi grand cas d'eſtre vaincu des hommes, pourueu que ie puiffe vaincre la fortune. Pleuſt aux Dieux que ta reſolution euſt eſté long-temps-a de ſuiure ce deſſein. Pleuſt aux Dieux que ce ne fuſt pas ſur l'heure que la mort ſe preſente à nos yeux, que nous tinſſions propos de la vie heurieuse: Toutesfois n'arrestons pas pour cela. Car nous croyons maintenant par experience pluſieurs choſes, que nous euſſions deu croire par diſcours de la raiſon, n'eſtre que ſuperfluitz & bouffonneries. Faisons comme ceux qui ſont partis trop tard, & qui par diligence veulent recouurer le temps qu'ils ont perdu: donnons des eſperons. Ceſt aage eſt encor fort propre à ceſt eſtude. Elle eſt deſia eſpuree de ſon eſcume, elle a deſia laiſſé les vices qu'elle ne pouuoit dompter en l'ardeur de ſa ieuneſſe: il s'en faut peu, qu'elle ne les ait entierement eſteints. Mais en quel temps (diras-tu) te pourra profiter ce que tu apprens ſur le point qu'il faut deſloger, ou à quoy? Il me profitera, pour en ſortir meilleur que ie n'eſtois. Il ne faut point toutesfois, que tu penſes, qu'il y ait aucun aage plus propre à la ſageſſe, que celle qui par beaucoup d'experience, & par vne longue & frequente patience des choſes, s'eſt domptée elle meſme? & laquelle apres auoir triomphé de ſes affections, eſt paruenue à la cognoiſſance de ſon ſalut. C'eſt le vray temps de ce bien qui ne dure gueres. Quelque vieille perſonne que ce ſoit, que eſt paruenue à la ſageſſe, c'eſt par les ans qu'elle y eſt paruenue.

Difference de la vie ſolitaire & deſcouuerte.

Il ne faut pas attendre l'article de la mort pour penſer à la vie bien heurieuse.

EPISTRE LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arrester la fuite du corps, pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut surmonter les vices: & non seulement recevoir la mort, mais l'appeller s'il en est besoin. C'estoit l'opinion des Stoiciens.

IE ne veux pas que tu changes de lieux, ny que tu sautes ainsi de l'un à l'autre. Premièrement parce qu'un si frequent changement, est signe d'un esprit inconstant. Tu ne pourras jamais tirer profit du repos, si tu ne laisses de voyager, & d'aller voir le pays çà & là. Si tu veux arrester ton esprit, arreste plustost la fuite de ton corps: Car ce faisant les remedes continuez profiteront beaucoup. Il ne faut point rompre le repos ny l'oubly de ta premiere vie. Permits que tes yeux oublient: Permits que tes oreilles s'accoustument à des paroles plus salutaires. Tous les coups que tu iras par les ruës, tu trouueras en passant quelque chose qui renouellera tes affections. Tout ainsi que celuy qui se veut despoüiller de l'amour, doit fuyr la fouenance de la beauté qu'il a aimée: car il n'y a rien qui reuërdisse plus aisément que l'amour: Pareillement celuy qui se veut descharger de l'affection de toutes choses, du desir desquelles il brusloit auparauant, il faut qu'il retire ses yeux & ses oreilles de ce qu'il a quitté. L'affection se reuolte bien tost: de quel costé qu'elle se tourne, elle trouuera toute preste quelque recompense de son occupation. Il n'y a mal aucun, qui n'ait son loyer. L'auarice nous promet de l'argent: la dissolution & le luxe, plusieurs & diuerses sortes de voluptez: l'ambition la robe de pourpre, & l'applaudissement du peuple: & à la fuite de cela, vne grande puissance, & tout ce que la puissance peut. Les vices te veulent corrompre par beaux gages & salaires. Mais il faut que tu viues icy sans rien prendre. On ne peut à grand' peine, dans vn siecle entier faire, que les vices qui sont deuenus orgueilleux par vne si longue tolerance, vueillent se laisser dompter, & mettre sous le ioug: moins se pourra-il faire, si nous entrecoupons à petites parcelles, le temps qui est si court. A grand' peine pouons nous mener à perfection vne chose toute seule, encore que nous veillons assiduellement dessus. Mais si tu me veux croire, pense seulement à cecy. Exerce toy à recevoir la mort, & à l'aller chercher, quand quelque occasion le conseillera. Il n'y a point de difference, qu'elle vienne à nous, ou que nous allions vers elle. Croy, ie te prie, que ceste parole, que les personnes les plus idiots ont en la bouche est faulse: c'est vne belle chose de mourir de sa bonne mort. Tu pourras d'auantage penser en toy-mesme cecy. Pas-vn ne meurt qu'à son iour. Tu ne perds rien du temps qui estoit à toy. Car celuy que tu laisses derriere est à vn autre.

Les frequen-
tes mutatiōs
de lieux font
signes d'in-
constance, &
ruynent la
vigueur des
corps & des
esprits.

Les vices
croissent par
tolerance, &
ne se peuuent
plus destrac-
ner.

Il faut donc-
ques les cō-
battre de
bonne heure:
ioinct que le
temps de la
vie est si
bref.

EPISTRE LXX.

Le temps & la vie s'escoule sans le sentir. Que c'est folie de se plaindre de la brieveté de la vie. Qu'il faut attendre la mort sans aucune crainte, & si l'occasion le requiert la procurer. Sur la fin suivant l'opinion de ceste sile sagesse des Stoyciens, il dit qu'il peut aduenir plusieurs choses pour lesquelles le sage peut se donner la mort. A la miennne volonité que Senèque se fust estoigné de ceste opinio, ou pour le moins qu'il se fust retenu d'en parler si souuent & si librement qu'il a fait en diuers lieux. Je pense qu'il apprehendoit la necessité qui le deuroit vn iour contraindre à cela, mesmement depuis le temps qu'il cogneut la vie perdue, & les mauuaises maxims de l'Empereur Néron.

L'Ay veu tes Pompeiens, où ie n'auois esté long-temps auoit. Mais il m'a semblé que l'estois reuenu à ma premiere ieunesse. Tout ce que i'auois fait autrefois en ce lieu, il me sembloit que ie le pourrois encore faire, & qu'il n'y auoit comme rien que ie l'auois fait. Nous auons par cy deuant, Lucilius mon amy, nauigé nostre vie, & tout ainsi que si nous estions sur mer, comme dit nostre Virgile,

L'age & le temps de ceste vie s'escoule sans que nous nous en aperceuios. puis

La terre se recule, & les villes ensemble.

3. Aeneid.

Pareillement dans ceste course si roide du temps, nous perdons de veüe, premièrement nostre enfance, & apres nostre adolescence, & encore tout le temps, qui est entre le ieune age, & le vieil, & qui se confine à l'vn & à l'autre: puis apres aussi les meilleures années de la vieillesse: En dernier lieu, la fin commune de tout le genre humain commence à se descouurir. Sommes nous bien si fols de penser, que ce soit vn escueil? C'est le port, qu'il nous faut vn iour desirer, & ne le refuser iamais. Dans lequel, si quelqu'un a esté ietté en ses ieunes ans, il ne se doit plaindre, non plus que feroit celuy, qui auroit bien tost acheué sa nauigation. Car quelqu'un (comme tu sçais) est amuré, & retenu par des vents lasches & pesans, & se lassé du lent ennuy, qu'il sent en ceste bonasse: Et quelqu'autre est vistemement porté par vn bon vent, qui ne le quitte iamais. Pense qu'il en adient autāt à nous. La vie en a emmené les vns fort vistemēt, encore qu'ils reculassent, au lieu où il falloit arriuer quelque iour: elle en a amigry & bruslé d'autres, Mais comme tu sçais, il ne la faut point tousiours retenir: car il n'y a nul bien à viure, mais seulement à biē viure. C'est pourquoy le sage vit autant qu'il doit, & nō point, tant qu'il peut. Il verra en quel lieu il doit viure, avec quelles personnes, en quelle façon, & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours, quelle doit estre sa vie, & non point combien elle doit estre longue. Si plusieurs ennuis & tristesses suruiennent pour rompre sa tranquillité, il ouure la prison luy-mesme. Il ne fait point seulement cela à vne extrême necessité: mais dès aussi tost que la fortune commence à luy estre suspecte, il prend soigneusement garde, si ce iour mesme il doit penser à ne viure plus. Il pense qu'il n'y a rien à dire, s'il fait luy-mesme la fin, ou s'il la reçoit: si elle se fait plus tard ou plustost. Il ne la craint pas comme il feroit quelque grande perte: aucun ne peut perdre beaucoup par vne gouttiere. Il n'importe rien de mourir plustost ou plus

La mort suruient, qui est le port où tous hommes arriuent.

Le sage regarde à la qualité non point à la quantité de sa vie, & sçait les moyens de preuenir vne extrême necessité suruiuant les paradoxes des Stoyques.

tard: de bien, ou de mal mourir, cela importe beaucoup. Mais bien mourir, c'est es-
 chapper au danger de mal viure. C'est pourquoy l'estime que le dire de ce Rhodiot
 est effeminé & lasche: Car estant ietté dans vne cage par le commandement du
 tyran, où il estoit nourry comme vne beste sauuage, il respondit à quelqu'un qui
 luy conseilloit de se laisser mourir de faim: Vn homme pendant qu'il vit, doit espe-
 rer toutes choses. Mais quand cela seroit bien vray, si ne faut-il point achepter la
 vie à tout prix. Il y a des choses, bien qu'elles soient grandes, bien qu'elles soient
 certaines, que ie ne voudrois point les acquérir par vne confession de la foiblesse &
 lascheté de mon cœur. Sera-il dit que ie croye que la fortune peut tout sur celuy
 qui vit, plustost que de croire, que la fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mou-
 rir? Il se gardera neantmoins quelquefois, encor qu'une certaine mort luy soit pro-
 chaine, & qu'il sçache le supplice qu'on luy a destiné, de prester la main à sa peine.
 C'est vne folie de mourir pour la crainte qu'on a de mourir. Celuy qui te doit tuer
 vient-il? attends-le. Pourquoy t'aduances-tu? Pourquoy entrepris-tu la charge de
 la cruauté d'autruy? Portes-tu enuie au bourreau, qui te doit executer, ou veux-tu
 luy espargner sa peine? Socrates pouuoit bien mettre fin à sa vie par abstinence, &
 mourir plustost de faim que de poison. Toutesfois il demeura trente iours entiers
 en prison attendât la mort. Non point avec intention, que toutes choses se peussent
 accommoder, ou que ce long-temps peust receuoir quelques esperances: mais pour
 obeyr aux loix, & pour laisser iouir à ses amis Socrates pour la derniere fois. Mais
 quelle folie plus grande eust-on peu voir, que mespriser la mort, & craindre le poi-
 son? Scribonia femme de grâde autorité fut tante paternelle de Drusus Libo ieune
 homme, qui auoit le cerueau aussi fol, comme il estoit noble, & qui esperoit des
 fortunes plus grandes, qu'aucun autre pouuoit esperer en ce temps-là, ou luy mes-
 me en aucune autre saison. Apres qu'on l'eust emporté du Senat, malade dans sa
 litiere, & que peu de personnes (car desia tous ses parés & alliez l'auoient lasche-
 ment quitté) l'eussent suiuy, non point comme criminel, mais comme vn hōme des-
 ia mort, il commença à demander conseil, s'il se deuoit aduancer la mort, ou s'il la
 deuoit attendre. Et lors Scribonia: Quel plaisir prens tu (dit-elle) de vouloir faire,
 ce qu'un autre doit executer? Mais elle ne luy peut rié persuader. Il se tua de ces pro-
 pres mains, & non sans raison. Car estant certain, que dans trois ou quatre iours a-
 pres, si on l'eust trouué en vie, il deuoit mourir de la mort qu'il eust pleu à son enne-
 my, il fit ce qu'un autre eust executé. Tu ne pourrois dōc faire vn iugemēt general;
 quād la violence d'un tyran estranger te denōce la mort, si tu la dois aduācer ou l'at-
 tendre. Car il y a plusieurs raisons qui nous tirēt à l'une & à l'autre opinion. Si vne
 mort doit estre accōpagnée de tourmēs, & si l'autre doit estre simple & facile, pour-
 quoy ne prendray-je celle-là? Tout ainsi que ie choisiray de nauire pour me mettre
 sur mer, & de maison quand ie me voudray loger: pareillement ie choisiray la mort
 la meilleure, pour sortir hors de la vie. D'auātage comme la vie la plus longue n'est
 pas la meilleure, aussi la mort la plus longue c'est la pire. Il n'y a rien en quoy
 nous deuons donner plus de contentement à nostre ame, qu'en la façon qu'il luy
 plaist que nous mourions. Quelle sorte donc par où elle se vaudra efforcer, soit
 qu'elle desire vne dague, ou vne corde, ou vn breuuaige empoisonné, qui luy saisi-
 ra tout soudainement les veines: qu'elle s'aduance, & qu'elle rompe les liens de
 sa seruitude. Chacun doit tascher de faire que sa vie soit au contentement d'au-
 truy, & sa mort au sien. Celle qui nous plaist le plus, c'est la meilleure. Ce n'est
 que folie de penser cecy: L'un dira que ie n'auray pas eu assez de courage: quel-
 qu'un que j'auray esté trop temeraire: & quelqu'autre, qu'il y auoit encōr vne mort

Si ne faut il
 pastoujours
 auancer la
 fia de sa vie.

A l'exemple
 de Socrates:
 &

de Scribonia.

Se voir mon
 s'il faut, &
 en quel cas,
 preuenir ou
 attendre la
 mort.
 Il la faut at-
 tendre d'es-
 perer rassis, se
 la procurer
 en cas de
 necessite, &
 choisir la
 plus douce.
 Mais c'est
 sans iours
 suuant la
 doctrine
 Stoique.
 Car nous ne
 sommes pas
 maistres de
 nostre vie
 ny de nostre
 mort.

plus genereuse. Penserai-tu bien qu'il fust en ta puissance de choisir vn conseil, duquel le bruit commun ne se mellaist de parler : Pense seulement à te mettre bien tost hors du pouuoir de la fortune ? autrement il n'y aura pas faute de gens, qui auront mauuaise opinion de ton fait. Tu en trouueras quelques-vns, voire de ceux mesmes, qui ont fait profession de la Philosophie, qui nient qu'on doiuue faire violence à sa vie : & qui soustienent que c'est vn grand forfait d'estre meurtrier de soy-mesme : qu'il vaut mieux attendre la fin, que nature aura determinee. Mais celuy qui dit cela, ne void point qu'il coupe le chemin à la liberte. La loy eternelle n'a rien fait de meilleur, que de nous auoir donnee vne seule entree à la vie, & plusieurs issues. Attendray-ie la cruauté d'vne maladie, ou d'vn homme, quand ie puis eschapper du milieu des tourmens, & chasser loin toutes aduersitez ? C'est le seul point duquel nous ne pouuons nous plaindre de la vie, qu'elle ne retient aucun. C'est vn grand bien pour les affaires des humains, qu'il n'y a pas-vn, qui soit miserable que par sa propre faute. Prends-tu plaisir à viure ? vis. N'y prends-tu point de plaisir : tu t'en peux retourner au lieu d'où tu es venu. Pour guarir vne douleur de teste, souuent tu t'es fait saigner : pour allegier le corps, on ouure la veine. Il n'est pas besoin de se fendre l'estomach d'vne large & profonde playe : on ouure le chemin à ceste grande liberte, avec vn petit coup de lancette. Et par vne petite piqueure, tu es en vn lieu plein d'assurance. Qu'est-ce donc qui nous rend laches & paresseux à desloger ? Il n'y a pas-vn de nous, qui pense qui luy faille vn iour sortir de ce domicile. C'est ainsi que quelque plaisir, & l'accoustumance retient les vieux locataires dans vn logis, où ils sont acoquinez, encor qu'ils y sentent des incommoditez. Veux-tu garder tousiours ta liberte cõtre ce corps ? habite-le comme si tu en deuois sortir : & fais estat qu'il te faudra vn iour estre priuè de sa compagnie. Tu seras apres plus constant & resolu, quand quelque necessite te cõtraindra d'en sortir. Mais comment pourroient penser à leur fin, ceux qui conuoient toutes choses sans fin ? Il n'y a rien en ce monde dont la souenance & la meditation soit plus necessaire. Car c'est peut-estre en vain, qu'on pense à toutes autres choses. Auions-nous preparè nostre ame contre la pauurete ? les richesses nous sont de-meurees. Nous estions-nous desia armez pour mespriser les douleurs ? la felicite d'vn corps entier & bien sain, n'a pas eu besoin que nous fissions essay de nostre vertu. Auions-nous gagnè ceste autorite dessus nous, de pouuoir porter constamment la mort, & la perte de nos amis ? toutesfois la fortune a conseruè & fait suruiure à nous, tous ceux que nous aimõs. Mais le iour qui aura besoin de l'usage, & de la pratique de ceste seule chose, doit ineuitablement aduenir. Il ne faut point que tu penses que les grands personnages seuls ayent eu ceste force, & ce courage de rompre les liens de la seruitude humaine. Il ne faut point que tu croyes, qu'vn seul Caton puisse arracher avec sa main l'ame qu'il n'auoit peu faire sortir avec le poignard : veu que des hommes de la plus basse condition qui soit, avec vne grande ardeur de courage sont paruenus en ce lieu plein d'assurance : & ne pouuans allez tost à leur aise trouuer de quoy mourir, ny choisir aucun instrument, qui leur fust propre à cela, se sont pris à la premiere chose qu'ils ont rencontree, & se sont seruis comme d'armes, de ce qui par sa nature ne fait point de mal. N'agueres vn Alexander, de ceux qu'on deuoit faire combattre contre les bestes aux spectacles & ieuu matin, se retirà, faignant de vouloir aller descharger le ventre, car on ne luy permettoit d'aller en aucun autre lieu secret, sans estre gardé. Et ayant trouuè l'esponge conceuè au bois qu'on tient là, pour torcher les parties honteuses, il la fourra toute entiere si profond dans sa bouche, qu'il se rma le passage à la respiration, &

La vie humaine n'a qu'une entree, mais plusieurs issues, & Nul n'est miserable que par sa faute.

Le moyen de viure avec liberte en ce monde, c'est de viure comme ayans à sortir vn iour hors de ce corps : & De penser soigneusement à la fin.

Laquelle on ne peut euitter.

Exemple d'vn homme determine à mourir.

Auis de Se-
neque sur
l'estrangeté
de ceste
mort.

s'estouffa. C'estoit faire vne brauade à la mort, encor que ce fust peu nettement, & peu honorablement. Mais aussi quelle plus grande folie pourroit-on voir, que de faire le delicat & le desdaigneux, quand il faut mourir? O le vertueux homme, ô l'homme digne à qui l'on eust donné à choisir de quelle sorte il eust mieux aimé mourir! Auec quelle grandeur de courage se fust-il seruy d'un poignard, s'il en eust trouué? auec quelle resolution d'ame, se fust-il ietté dans vn gouffre de mer, ou d'un haut rocher? Estant abandonné de toutes commoditez, il trouuera les moyens comme il pourroit estre redeuable à soy seul, & de ses armes, & de sa mort. A fin que tu sçaches, qu'il n'y a rien qui nous empesche de mourir, que faute de volunté. Que chacun iuge comme il voudra des actions de cest homme violent, pourueu qu'on tienne pour certain qu'il faut preferer vne mort salle & vilaine, à la seruitude la plus nette du monde. Mais parce que j'ay commencé d'vser de villains exemples, ie les continueray. Car chacun s'efforcera de mieux faire, s'il void que la mort soit mesprisée par les personnes les plus miserables. Nous pensons, que les Catons, les Scipions, & ces autres dont nous oyons parler auec grande admiration, soient inimitables. Mais ie monstreray tout maintenant, que ceste vertu est accompagnée d'autant d'exemples parmy les personnes miserables, de s'ineux & spectacles des bestes, que parmy les chefs des guerres ciuiles. Comme on amenoit n'a pas long temps auec seure garde, vn qui estoit enuoyé pour les spectacles du matin: penchant la teste comme s'il estoit pressé de sommeil, il la laissa pendre si bas, qu'il la mit entre les rayons de la rouë, & se tint si longuement en sa place, que la rouë en se tournant luy rompit le col. Il euita la peine dans le mesme chariot, sur lequel on le menoit à la peine. Il n'y a rien qui puisse empescher vn homme qui a bonne enuie, de sortir, & d'eschapper. La nature nous garde en lieux tous descouverts. Celuy à qui la derniere necessité le permet, peut aduiser à l'issuë qu'il trouuera plus douce. Celuy qui a plusieurs moyens en son pouuoir pour se mettre en liberté, peut choisir: il fera bien de penser comme il se pourra plus facilement deliurer. Mais celuy, à qui il sera difficile d'en trouuer l'occasion, qu'il empoigne la premiere qui se presentera, comme si c'estoit la meilleure, encor qu'elle soit inouye & nouvelle. Celuy qui n'aura pas faute de courage, n'aura pas faute d'inuention pour mourir. Tu vois comment les esclaves les plus miserables, quand la douleur les a piquez au vif, s'esueillent, & comment ils trompent leurs gardes les plus aduisees. C'est vn homme de grand cœur, celuy qui ne s'est pas seulement peu commander de mourir, mais qui en a sçeu trouuer les moyens. Je t'ay promis plusieurs exemples de gens de ceste condition que j'ay dict. Au second combat qui se fit sur l'eau, l'un des barbares se mit dans la gorge toute la iaueline, qu'on luy auoit baillee pour combattre ses aduersaires. Pourquoi (dit-il) n'ay-ie long temps-a fuy, tous ces tourmens, & toutes ces hontes? Pourquoi attendray-ie la mort, ayant les armes en main? Ce spectacle fut d'autant plus magnifique, qu'il est plus honneste aux hommes d'apprendre à bien mourir, qu'à tuer. Que sera-ce donc? Ce que les esprits les plus perdus, & les plus meschans peuuent auoir, pourquoi ne l'auroient pas ceux qu'un long estude, & la raison maistresse de toutes choses, ont enseigné? C'est ceste raison-là, qui nous apprend qu'il y a diuerses aduenues de la mort, mais qu'il n'y a qu'une mesme fin: & qu'il ne sert rien de sçauoir où commence ce qui doit vn iour aduenir. Ceste mesme raison t'admoneste, si tu peux, de mourir sans douleur. Mais si cela ne peut estre, fay le mieux que tu pourras: & empoigne tout ce qui se presentera pour faire violence sur ta vie. C'est chose contraire à tout droit de viure de rauiffemens: mais c'est chose tres-belle de mourir par vn rauiffement.

Il faut preferer vne mort hon-teuse & des-honneste à la plus nette seruitude.

Autre exemple singulier de vertu en la mort.

Signe de grand cœur, chercher & trouuer les moyens de mourir. Autre exemple de mesme nature.

EPISTRE LXXI.

Il faut, quand on veut prendre conseil de ce qu'on doit fuir ou désirer, avoir esgard au bien souverain, & de l'intention & delibération du cours de toute la vie entière. Il persuade apres que cela seulément est bon, qui est honneste, & que la vertu rend toutes choses heureuses: Qu'une mort honneste est autant à désirer qu'une honneste vie, comme il le prouve par exemples.

TV me demandes d'heure à autre conseil de tous affaires, ne te souvenât pas que nous soyons separez d'une large mer. Mais puis que la meilleure partie du conseil gît d'estre donné à temps, il faut qu'il aduienne par necessité, que l'aduis que ie te donne sur les affaires, te soit rendu quelquesfois à telle heure, qu'il vaudroit mieux, qu'en ce temps-là tu fisses tout le contraire. Car selon les choses, il faut seruir du conseil. Nos affaires vont viste, où à vray dire, elles roulent impetueusement. Il faut donc que le conseil vienne de iour en iour: encor, est-il quelquesfois trop vieil d'une iournee: il est besoin qu'il naisse, comme on dit, à la main. Mais ie te monstreray comme il le faut trouuer. Quand tu voudras sçauoir ce qu'il faut fuir, ou ce qu'il faut désirer, regarde au souverain bien, & à la delibération que tu dois prendre pour toute ta vie. Car tout ce que nous faisons se doit accorder avec ceste delibération. Celuy ne disposera iamais bien des parties de sa vie, s'il n'a fait vn estat certain & general de toute sa vie entière. Aucun ne pourra représenter l'image d'une chose, encor qu'il ait ses couleurs toutes broyees, s'il ne sçait desia ce qu'il veut pourtraire. C'est pourquoy nous faillons tous, parce qu'un chacun delibere des parties de sa vie, & que pas un n'entre en delibération de toute sa vie entière. Celuy qui tire, doit sçauoir ce qu'il veut toucher: & lors il doit viser droit, & conduire dextrement son trait avec sa main. Nos conseils se trompent, parce qu'ils ne sçavent où se dresser. Celuy qui ne sçait en quel port il doit prendre terre, n'a point de vent certain. Il faut que l'adventure ait vn grand pouuoir sur nostre vie, parce que nous ne viuons qu'à l'adventure. Il aduient à quelques-uns, qu'ils ne sçavent point, qu'ils sçachent quelques choses: côme nous demandons souuent des personnes qui sont tout auprès de nous. Pareillement il aduient souuent, que nous ne sçavons pas la fin du souverain bien, encor qu'il soit tout planté deuant nous. Tu pourras cognoître sans beaucoup de paroles, & sans long discours, qu'est-ce que le souverain bien. Il le faut môstrer (côme on dit) au doigt, sans l'estêdre sur tant de choses. Quel besoin est-il de le deschirer en tant de pieces, veu que tu peux dire, Le souverain bien est ce qui est honneste? Et ce que tu dois encor admirer d'auantage, n'y a qu'un seul bien, qui est l'honneur. Tous autres biens sont faux & bastards. Tu peux te persuader cela, & parfaitement aimer la vertu (car c'est peu que d'aimer simplement) tout ce qu'elle aura touché, quelle opinion que les autres en ont, te sera heurieux, & plein de felicité: voire quand ce seroit de souffrir la gemme, si tu demeures plus assuré, que le bourreau mesme: voire d'estre malade, si tu ne maudis point la fortune, & si tu ne te rends pas au mal. Bref tout ce qui semble à l'opinion des autres estre mal, s'adoncira, & se conuertira en bien, si tu le peux

Toutes nos actions se doivent rapporter au souverain bien & au but de toute nostre vie;

Pour bien ranger les parties de nostre vie; il en faut auoir comme vn sommaire deuant les yeux. Comparaissons pour esclaireir ce que dessus.

Quel est ce souverain bien & but;

vaincre. Tien pour chose toute certaine, que rien ne peut estre appellé bien sinon ce qui est honneste. Tous maux, & toutes incommoditez se pourront à bon droit appeller biens, si vne fois la vertu les a rendus honnestes. Il semble que nous promettons à plusieurs de plus grandes choses que la condition des hommes ne peut recevoir. Et non sans quelque raison: car ils ne regardent qu'au corps. Mais s'ils rentrent dans leur ame, ils verront que l'homme va au pair avec Dieu. Pren donc courage, Lucilius, l'homme de ce monde le meilleur, & d'one congé à l'estude des lettres que suyuent les Philosophes: lesquels ramenant la chose la plus magnifique du monde aux syllabes, qui enseignans des choses basses & menues, ne font que diminuer & gaster l'entendement. Tu deviendras semblable à ceux qui ont inuenté cela, & non à ceux qui l'enseignent, & qui ne veulent que gagner ce point, que la Philosophie semble estre plustost difficile, que grande. Suy ceux-la, si i'ay aucune autorité sur toy. Socrates, qui a reduit toute la Philosophie aux mœurs, a dit, que la vraye sagesse estoit de sçauoir cognoistre le bien & le mal. Afin que tu sois heurceux (dit-il) trouue bon que quelqu'un t'estime fol: Et que si aucun te veut outrager de parole qu'il t'offence encor de fait. Car pour tout cela tu n'endureras rien si la vertu loge dans ton ame. Si tu veux (dit-il) estre heurceux, si tu veux estre entierement homme de bien, trouue bon que quelqu'un te mesprise. Mais aucun ne pourra gagner ce point sur soy, qu'il ne soit accomply de tous biens. Car le bien ne peut estre sans l'honneur, & l'honneur est esgal en toutes choses. Quoy donc n'y auroit-il aucune difference pour Caton, ou d'estre fait Preteur, ou d'estre refusé? N'y auroit-il aucune difference qu'en la bataille de Pharsale Caton soit vaincu, ou vainqueur? Ce bien qu'il auroit, qu'estant son party vaincu, il ne peust estre vaincu, seroit-il pareil au bien, par le moyen duquel il pouuoit retourner victorieux dedans Rome, & faire vne bonne paix? Pourquoi ne seroit-il pareil: Car il faut auoir autant de vertu, pour vaincre vne mauuaise fortune, comme pour en establir vne bonne: Et la vertu ne peut deuenir plus grãde, ny se rendre plus petite. Elle est tousiours d'vne mesme mesure. Ouy, mais Ca: Pompeius perdra son armee: Mais ce plus beau lustre & pretexte de la Republique, les principaux citoyens, & les premiers rangs du party des Pompeiens, qui estant composé du Senat, qui portoit les armes, sera deffait en vne seule bataille: Les esclats & la ruine d'un si grand empire sauteront par tous les coings du monde: vne partie s'en verra en Egypte, vne partie en Afrique, quelque eschantillon en tombera dans l'Espagne: Et qui pis est, ceste miserable Republique ne pourra pas auoir ce bien d'estre ruinee tout en un coup. Aduienne tout ce qu'il pourra: encore que Iuba ne le puisse plus secourir dans son Royaume, par la cognoissance des lieux, ny par la constante vertu de son peuple: encore que la fidelité des habitans d'Vtique, rompuë par tant de malheurs se perde, & que la fortune du nom de Scipion abandonne dans l'Afrique mesmes: il a des long temps esté pourueu, que Caton ne sentist ny perte ny dommage. Toutesfois il a esté vaincu. Tu peux compter cela entre les refus de Caton. Il portera avec vne pareille constance, tant ce qui a esté contraire à sa victoire, qu'à l'estat de Preteur. Le iour qu'il fut refusé, il iouï, & le iour qu'il se voulut tuer, il leut. Il se soucia aussi peu de perdre la vie, que la Preture: il s'estoit persuadé & resolu de supporter tout ce qui luy aduendroit. Mais pourquoy est-ce qu'il n'eust constamment supporté le changement de la Republique: Car que peut-on voir exempt de changement: la terre, le Ciel, le bastiment de tout ce grand vniuers, encor qu'il soit conduit de Dieu, y est subiect. Il ne retiendra pas tousiours ce bel ordre, que tu y vois. Quelque iour viendra,

Resatation
d'ceux qui
blasment les
Stoyques
d'estre trop
austeres.

Conuirmee
par la sen-
tence de
Socrates:
&

Par l'exem-
ple de Ca-
ton d'Vti-
que, lequel
ayma mieux
mourir de sa
propre main
que voir un
changement
de Republi-
que.

Encores que
toutes cho-
ses soient
subiectes à
mutation, &
que l'vni-
uers roule
d'vne in-
conuante
reuoolution.

qui se iettera hors de son cours accoustumé. Toutes choses vont par temps certain & terminé : elles doiuent naistre, elles doiuent croistre, & apres auoir fin. Tout ce que tu vois se rouller dessus nous, & tout ce surquoy nous sommes soustenus & appuyez, comme sur choses tres-ferme & solide, s'aneantira, & defaudra. Il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. Nature fait descendre en vn mesme lieu toutes ces choses-là, par espaces de temps inegaux. Tout ce qui est, ne sera plus : & si ne perira point, mais il se dissoudra. Quant à nous, nostre dissoudre, c'est mourir. Car nous ne regardons qu'à ce qui est deuant nos yeux. L'ame pesante, & qui s'est du tout assubiectie au corps, ne regarde pas plus auant. Autrement elle porteroit plus patiemment la mort, & la fin, & celle des siens, si elle esperoit, que toutes ces choses allassent ainsi par tour, de mort à vie, & que ce qui est rassemblé se deffist, & que ce qui est desfait, se tournast rassembler, & que Dieu, qui gouuerne tout ce monde, employast son art eternellement sur cest ouurage-là. Par ainsi apres que Caton aura representé deuant ses yeux toute l'eternité du temps, il dira : Tout le genre humain, & celuy qui est, & celuy qui sera, est condamné à mort. Toutes les villes, en quel lieu qu'elles soyent, qui ont eu seigneurie sur leurs voisins, & qui se sont agrandies & honorees des Empires estrangers, on cherchera quelque iour les lieux où elles estoient basties, & se ruineront par diuerses fins malheureuses. La guerre en destruira les vnes. l'oisuete, & vne longue paix, qui se changera en fauenteuse, & les folles despences, qui viennent à bout des plus grâdes richesses, perdront les autres. Vne soudaine inondation de mer courra ces fertiles campagnes : ou bien vne ouuerture de terre les englutira dans vn profond abysme. Dequoy donc me dois-ie ressentir, dequoy me dois-ie plaindre, si ie m'en vay quelque petit moment plustost que la fin de toutes choses n'aduienne ? Il faut qu'une ame constante obeyse à Dieu, & qu'elle souffre sans retardement aucun, tout ce que la loy de ce grand vniuers commande. Car ou elle passera à vne meilleure vie, pour demeurer avec plus de clarté & de tranquillité entre les choses diuines : ou certainement elle se remessera avec la nature, & retournera dans son tout, pour n'y sentir iamais aucune incommodité ny douleur. Le bien souuerain donc de M. Cato, ne consistera pas plus en vne honneste vie, qu'en vne mort honneste. Car la vertu ne reçoit point d'accroissement. Socrates disoit, que la verité, & la vertu estoient vne mesme chose. Car comme elle ne croist point, ny la verité aussi, elle a sa perfection, elle est pleine. Il ne te faut donc point estonner d'oïr dire, que les biens sont pareils, tant ceux qu'il nous faut prendre par vne certaine resolution, que ceux qu'un soudain euénement de fortune apporte. Car si tu reçois aucune inegalité, & que tu vueilles compter la constance d'endurer vne gehenne entre les petits biens, tu la compteras aussi entre les maux. Tu appelleras Socrates malheureux dans sa prison, & Caton aussi remettant là main dans ses playes avec plus de courage, qu'il ne les auoit faites. Tu estimeras Regulus le plus miserable homme du monde, ayant la peine de la foy gardee à ses propres ennemis. Et toutes fois il n'y a pas-vn, pour si delicat, pour si effeminé qu'il soit, qui ait osé dire cela. Car encor qu'ils vent nié qu'il soit heureux, aussi nient-ils qu'il soit malheureux. Les anciens Academiques mesmes confessent bien qu'au milieu de ses peines & de ses tourmens il estoit heureux, mais non pas parfaictemēt, ny pleinemēt. Ce qui ne peut en aucune façon estre receu. Car s'il est heureux, il a atteint le souuerain bien. Le bien qui est souuerain ne peut auoir aucun degré par dessus, pourueu qu'il soit accompagné de vertu, pourueu que les aduersitez ne la surmontent, pourueu qu'elle demeure en repos & sauue, encor que le corps soit brisé : or il est certain qu'elle demeure en-

Comme la philosophie humaine demeure perplexe & vacillant en la consideration de l'auoir à venir. Toutes les vertus & actions vertueuses sont pareilles, & également louables, & également desirables.

Academiques reietez.

Il n'y a qu'un
seul bien : &
la vertu de
mesme na-
ture.

Comment
les maux
peuent estre
biens, & les
biens maux.

Contre les
Epicuriens &
voluptueux.

Quelle est
l'imperfec-
tion & per-
uerfité de
l'intelligen-
ce & de la
volonté hu-
maine.

Comparai-
sons pour
prouuer ce
que dessus.

tiere. Car ie parle d'une vertu excellente & courageuse, laquelle se roidit & s'es-
chauffe contre tout ce qui l'offence. Ce courage que les ieunes hommes de belle
esperance prennent souuent, quand la beauté de quelque chose honneste les a pi-
quez, & qui leur a fait mespriser les dangers de fortune, certainement ce sera la sa-
gesse, qui l'espanra & le versera dans nous, & nous persuadera qu'il n'y a qu'un
seul bien, c'est ce qui est honneste: qu'il ne se peut lascher, & ne se peut tendre d'a-
uantage: non plus qu'une regle avec laquelle on mesure ce qu'on veut faire droit:
laquelle si tu voulois ployer & flechir, tu n'y pourrois rien changer, qui ne fust tort
ou droit. Nous en dirons autant de la vertu: elle est droite, elle ne peut estre fle-
chie, elle est si roide qu'elle ne se peut tendre d'avantage. C'est elle qui fait iugement
de toutes choses, & rien ne iuge d'elle. Si elle ne peut point estre faite plus droite,
les choses aussi qu'elle fait, ne peuuent estre faites les unes plus droites que les au-
tres. Car il faut quelles respondent à la regle: & par ceste raison elles sont toutes
pareilles. Et quoy, diras-tu, sont-ce choses pareilles, d'estre assis en un banquet à
table, ou d'estre estendu sur le banc de la gehenne? Trouues-tu cela estrange? Il y
auroit plus d'occasion de s'esmerueiller de cecy: C'est chose mauuaise d'estre assis
en un banquet: c'est chose bonne d'estre estendu sur le banc de la gehenne: mesme-
ment si l'un est fait vilainement, & l'autre honnestement. La matiere ne fait point
que cela soit ou bié ou mal, c'est la vertu. En quel lieu qu'elle paroisse, elle fait que
tout soit de mesme mesure, & de mesme prix. Cestuy-cy, qui iuge de l'entédemment
d'autruy par le sien, leue maintenât les mains pour me creuer les yeux, quand ie dis
que les biens de celuy, qui porte constammét les aduersitez, & de celuy qui fait un
iugement honneste de la prosperité, sont tous pareils: quand ie dis que les biens de
celuy qui triomphe, & de celuy qui est avec un courage inuincible: mené en triom-
phe deuant le chariot, sont semblables. Car ils pensent que rien ne se face de ce
qu'ils ne peuuent faire, avec la foiblesse de cœur qui est en eux, ils veulent faire iu-
gement de la vertu. Pourquoy t'esmerueilles-tu, si quelques-vns se resioüissent,
quand ils se voyent brusler, bleisser, tuer, garrotter: Quelquesfois ils le souffrent
pour leur plaisir. La sobrieté sert de peine à un prodigue & dissolu. Le trauail sert
de supplice à un fainçant. Le delicat a pitié d'un homme de trauail: l'estude est
une gehenne à un paresseux. Par mesme raison toutes ces choses-là, pour lesquel-
les nos forces sont trop foibles, nous semblét à tous estre dures & insupportables,
sans nous souuenir combien il y a de personnes, qui sentent un grand tourment de
n'auoir point de vin pour boire, ou s'esueiller au point du iour. Cela n'est pas dif-
ficile de nature: Mais nous sommes lasches, nous sommes effeminez. Il faut iuger
des choses grandes, avec une grandeur de courage: Autrement il nous semblera,
que nostre vice soit le leur. C'est ainsi que plongeans quelques choses bien droites
dans l'eau elles semblent tortuës & rompuës à ceux qui les regardent. Il sert beau-
coup de prendre garde, non seulement à ce que tu vois, mais de quelle façon tu le
vois. Nostre entendement s'esbloüit, quand il veut cognoistre les choses vrayes.
Monstres-moy quelque ieune homme bien né, & de bon esprit: Il dira qu'il estime
plus heureux celuy qui porte constamment sur les espaules la pesanteur des aduer-
sitez, que celuy qui a du tout mis la fortune sous les pieds. Ce n'est pas grand cas de
ne s'estonner point en la prosperité. Mais il se faut esmerueiller, si quelqu'un se
hausse, quand les autres vont à fonds: si quelqu'un demeure debout, quand les au-
tres tombét par terre. Quel mal y a-il aux tourmens, & aux autres choses, que nous
appelons aduersitez? Le mal est, comme ie pense, quand l'ame s'estonne, quand
elle flechit, quand elle se couche sous le faiz: Mais rien de tout cela ne peut ad-

venir à l'homme sage. Il demeure tousiours debout, pour si chargé qu'il soit. Il n'y a rien qui luy amoindriffe le cœur, rien qui le fasche de ce qu'il doit endurer. Car il ne se plaint iamais, que rien de ce qui peut tomber sur l'homme, soit tombé sur luy. Il cognoist ses forces, il sçait qu'il est assez puissant à porter vne pesante charge. Je ne veux pas mettre le sage hors du roole des hommes : ie ne veux pas retirer ses douleurs hors de luy, comme hors de quelque rocher qui n'a point de sentiment. Je me souuiens bien qu'il est composé de deux parties. L'une est irraisonnable: c'est celle qui peut sentir les morsures, les brusleures, les douleurs: L'autre est raisonnable: c'est celle qui ne s'esbranle iamais de ses opinions : qui est hors de toute crainte, & qui est indomptee. C'est en ceste partie là, que se loge le souuerain bien de l'homme, auant l'accomplissement duquel, l'ame roule comme incertaine & douteuse: Mais apres qu'il est venu à sa perfection, c'est vne assurance & vne fermeté immuable. Par ainsi celuy qui n'a que commencé, & qui veut toutesfois monter au plus haut, & suivre la vertu, encor qu'il s'approche du bien qui est du tout parfait, n'ayant peu encor y mettre la derniere main: il s'arrestera quelquefois en chemin, & laschera quelque peu de la roideur de son ame, d'autant qu'il n'a pas encor franchy & passé par dessus les choses douteuses, & qu'il est encor en danger de cheoir, & de faillir. Mais celuy qui est heureux, celuy duquel la vertu est parfaite, s'aime encor d'auantage, lors qu'il a fait essay de sa constance: & s'il y a quelque chose que les autres craignent, pourueu qu'il puisse recevoir quelque honneste loyer de son deuoir & office, non seulement il l'endure, mais il l'embrasse: & aime beaucoup mieux ouïr dire, Il est plus homme de bien, que d'ouyr dire, Il est plus heureux. Je viens maintenant au point que tu attendois, afin que tu ne penses pas, que la vertu de laquelle ie parle, s'aïlle estendre par dessus la nature des choses. Le sage tremblera, il sentira les douleurs, il pallira: car tous ces sens appartiennent au corps. Où est donc la source de sa calamité? en quoy donc est-ce que son mal est vray? C'est lors que les passions estonnent l'ame, c'est lors qu'elles luy font confesser qu'elle est esclaué, & qu'elles engendrent quelque repentance en elle. Le Sage certainement surmonte la fortune par la vertu. Mais il y en a plusieurs, qui ont fait profession de la sagesse, & neantmoins se sont estonnez souuent d'une menace fort legere. Or pour ce regard nous faisons vne faute: car ce qu'on dit du sage, nous le dirions aussi bien en celuy qui commence de profiter en la sagesse. Je tasche bien à pouuoir croire toutes ces choses que ie louë, mais ie ne me les persuade point encor. Et quand bien i'en serois tout persuadé, toutesfois ie ne les aurois pas si prompts en main, ou si exercitees, que ie courusse la teste baissée contre tous les dangers. Tout ainsi que la laine prend quelques couleurs du premier coup, & qu'il y en a d'autres qu'elle ne peut boire, & retenir qu'elle n'y soit souuét rempec, & recuite: pareillement il y a des disciplines dont les esprits se peuuent déruir dès incontinent qu'ils les ont apprises: Mais ceste science si elle n'est descenduë profondément dans l'ame, & si elle n'y a prins place bien auant, elle n'a peu luy laisser sa couleur, elle n'a fait que la mouïller, & n'aduance rien de ce qu'elle auoit promis. Cccy se peut appréder bië tost, & en peu de paroles. C'est qu'il n'y a qu'un seul bien, sçauoir est la vertu: & que certainement il n'y en a aucun sans vertu: & que la vertu s'est logée en la meilleure partie que nous ayons, qui est la raisonnable. Que sera-ce de ceste vertu: vn vray & immuable iugement, duquel procedera l'arbitrage de l'ame, par lequel l'apparence des choses qui peuuent esmouuoir ceste ardeur, se rendra claire & certaine. Il faudra que ce iugement pour entretenir la suite de son opinion, trouue bonnes & pareilles entre elles, toutes choses qui

Le sage n'est pas insensible ains composé de deux parties. L'une sensible, l'autre immobile selon les Stoïques.

Aime mieux estre estimé homme de bien que heureux.

Les aduersitez estonnent l'ame de luy, mais il les surmonte par la vertu.

Comment Senèque sauue ce qu'il a dit du sage parfait: im- parfait.

Il n'y a que vn seul bien, la vertu. Que c'est que vertu.

auront esté faites par le conseil de la vertu. Pour le regard des biens corporels, ils sont bons pour le corps : mais ce ne sont point biens entierement parfaits. Ils pourroient bien estre estimez à quelque prix : mais ce sera sans aucune dignité. Il y aura vne grande difference entr'eux. Les vns seront plus grands, les autres plus petits. Aussi faut-il confesser qu'il y a vne grãde difference entre ceux qui suiuent la Philosophie. Quelqu'un a si bien profité qu'il ose bien hausser les yeux contre la fortune, mais non pas avec beaucoup de perseuerance: car il se rend bien-tost comme vaincu des rayons de sa trop grande lueur. Et quelque autre a tellement aduancé qu'il ose bien luy faire teste, s'il est paruenu à la perfection, & s'il est plein d'asseurance. Mais il faut que les choses imparfaites se ruinent, & que tantost elles penchent, & tantost qu'elles viennent en decadence, & donnent par terre. Or elles viendront en decadence, si elles ne perseuerent d'aller auant, & de s'efforcer: & si elles laschent rien de leur dessein, & de leur fidele roideur, elles reculeront en arriere. Aucun ne trouuera aduancement ny profit au lieu, où il l'auoit quitté. Soyons donc tousiours apres, perseurons. Il nous en reste encor plus que nous n'en auons ietté par terre. Mais la plus grande part du profit, c'est de vouloir profiter. Ma conscience me fera tesmoin de cela, que ie le veux, & que ie le veux de toute mon affection. Le voy bien aussi, que tu as ceste inspiration, & que tu cours d'une grande roideur apres les choses les plus belles. Aduançons donc : & ce faisant la vie nous fera cause d'un grand bien: autrement ce ne sera qu'un retardement, & encor fort vilain à ceux qui s'arrestent apres des choses sales & vilaines. Mettons peine que tout le temps soit à nous. Mais il ne le sera point si nous ne commençons d'estre à nous. Quand est-ce que nous aurons mis toutes nos affections sous les pieds, & sous nostre obeissance, & que nous pourrons dire: l'ay vaincu? Demandes-tu que c'est que l'ay vaincu? ce ne sont point les Perles, les Medois les plus esloignez, ou le peuple belliqueux qui est par delà la Transsiluanie: Mais l'ay vaincu l'auarice, l'ambition, & la crainte de la mort, laquelle a vaincu les vainqueurs de tout le monde.

Comment les biens du corps sont de divers prix. Ainsi sont differents ceux qui suiuent la Philosophie.

Application de ceste doctrine à soy & à Lucilius.

Pour remporter la plus excellente victoire de toutes.

EPISTRE LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait, discontinuer l'estude de la Philosophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'est qu'auoir l'ame saine : Qu'il faut donner conge aux affaires & negoces.

L'estude de la Philosophie ne veut point d'intermission, & Nonobstant les plus grandes occupations, il ne faut laisser d'y vacquer: car

LE scauois bien la question que tu me demandois, si ie m'en fusse resouenu. Mais il y auoit long temps, que ie n'auois essayé ma memoire : C'est pourquoy elle ne me sert pas à mon gré. Je cognois qu'il m'est adueni ce qui aduenit aux liures moisiss, qui ont les fueillets collez l'un à l'autre. Il faut ouuertir l'esprit : il faut souuent espouffeter & manier ce que nous auons mis dedans, comme en depest, afin qu'il soit tout prest, & qu'il vienne en main, quand nous en aurons besoin. Mais remettons cela à vne autre fois, parce qu'il requiert beaucoup de peine, & beaucoup de diligence. Aussi tost que ie pourray faire plus long sejour en vn lieu, ie prendray ceste besongne en main. Car il y a des ceures que tu pourrois composer dans ton coche, & quelques autres, qui desirent le lit, le repos, & les lieux solitaires.

utesfois, les iours mesmes qu'on est occupé, il faut faire quelque chose, voire
 15 les iours entiers. Car il n'y aura iamais faute de nouvelles occupations: nous
 semons de la graine, & d'une seule plusieurs naissent. Et qui pis est nous nous
 nnons des delais. Mais que j'aye mis fin à cecy, (disons-nous) ie m'y employeray
 toute mon ame: si ie puis accorder ce facheux affaire, ie m'adonneray à l'estude.
 ne faut point attendre, que tu sois de loisir pour suivre la Philosophie. Il faut
 s'apriser toutes autres choses, pour estre toujours avec elle. Ou ne peut trouver
 mps, qui soit assez long pour elle, encor qu'il nous durast depuis les ans de nostre
 fance, iusqu'à la plus longue vie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de difference
 quitter du tout la Philosophie, ou de la laisser pour quelque temps. Car elle ne
 meure pas arrestee sur le point qu'elle a esté interrompuë. Mais comme les cho-
 renduës se retirent roidement, si on les desbande: pareillement ce qui se depart
 la continuation, se recule, & s'en retourne du tout à ses comencemens. Il faut re-
 ter tous affaires & occupations: il ne faut point penser à s'en demesler, il les faut
 passer loin. Il n'y a nul tēps assez propre à vn estude salutaire. Toutesfois il y en a
 usieurs qui n'estudiet point les choses, qu'il faudroit estudier. Il surviendra quel-
 ue empeschement, qui destournera: Mais non pas celuy qui aura en tous affaires
 esprit esueillé & ioyeux. C'est aux personnes, qui ne sont point encores paruenus
 la perfection, que la ioye se rompt. Pour le regard des sages, la ioye s'entretiēt, elle
 a d'un mesme train: il n'y a aucune fortune, aucune occasion, qui la puisse rompre:
 lle est toujours tranquille & repesée. Car elle ne dépend point d'autruy. Elle
 attend aucune faueur de la fortune, ny des hōmes. C'est vne felicité, qui naist dans
 propre maison. Elle pourroit sortir hors de l'ame, si elle y entroit. Elle s'engendre
 dedans. Il peut bien suruenir quelque occasion pour le faire souuenir qu'il est
 mortel: mais elle est fort legere, & ne passe pas la premiere peau. Il sent bien, dis-je,
 quelque incommodité: mais ce bien qui est le plus grand qu'il ait, ne s'esbranle ia-
 ais. Je dis bien qu'au dehors il y a quelques incommoditez: tout ainsi que sur vn
 corps robuste & puissant il y vient par dehors quelques gales, quelques ampoules,
 quelques petits cloux: Mais au dedans il n'y a mal aucun. La difference, dis-je,
 n'il y a entre vn hōme qui a desia acquis vne parfaite sagesse, & celuy qui est apres
 sur l'acquerir, c'est celle qui est entre vne personne bien saine, & celle qui com-
 ence à se releuer d'une forte & longue maladie, qui pense se porter bien quand
 ccez de la sieure est plus legere. Si ceste personne n'est bien soigneuse de sa santé,
 sent parfois des frissons, & rechet aisément en son premier mal. Mais le sage n'y
 tombe pas, voire mesme il n'y peut iamais plus tomber. Car quant au corps, il n'a
 nté que pour quelque temps, & ce medecin qui l'a renduë ne la peut toujours
 re durer. Il est souuent rappellé par celuy qu'il auoit auparauant presque refus-
 é. Mais l'ame se guarit à vne seule fois pour iamais. Je diray comme tu dois entē-
 qu'un homme soit sain: s'il est content de soy-mesme, s'il se peut fier à soy, s'il
 it que tous les souhaits des hommes, & que tous les bien-faictz qu'on donne &
 on demande, ne peuuent seruir de rien, pour faire qu'un homme viue heureuse-
 nt. Car vne chose à laquelle on peut adiouster, est imparfaicte: Mais ce dont
 ne peut estre osté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye est perpetuelle, se peut
 ouïr de ce qui est à luy. Mais tous ces biens, apres lesquels le vulgaire aspire,
 coulent çà & là. La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et
 tesfois les biens de fortune nous sont agreables, quand ils sont temperez par la
 on, & qu'elle s'y est meslée. C'est elle qui nous fait trouuer bon les biens exte-
 rns: l'usage desquels desplaist, s'ils sont desirez trop ardāment. Attalus auoit ac-

Elle requiert
 l'homme
 tout entier,
 veire tout le
 temps de sa
 vie.

Plusieurs
 n'ensuiuent
 pas la droite
 methode.

Les sages en
 remportent
 autre cōten-
 tement.

Leur ioye &
 felicité s'en-
 gendre dans
 leur ame, &
 s'y main-
 tient.

Difference
 entre celuy
 qui a acquis
 & celuy qui
 acquiert la
 sagesse: &

Quel est
 celuy qui se
 peut dire
 sain.

Belle comparaison contre l'insatiable conuaitise des hommes.

De laquelle le sage se retire bien loin.

Trois rangs ou fortes de sages, haut, bas & milieu.

Pour vaquer deuenement à la philosophie, il se faut doncques retirer de toutes les occupations,

coustume d'vser de ceste comparaison : Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que son maistre luy jette ? il deuore incontinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure tousiours la gorge avec esperance qu'on luy en jette encor. Il nous en aduient autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attédons, nous l'aualons sans aucune volupté, & sommes aussi tost sur pieds attentifs, & beants apres vne autre proye. Or cela n'aduient pas au sage. Il est content & plein. Et si quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement, il le garde : il en sent vne fort grande ioye continuelle, & vrayement sienne. Y en a-il quelqu'un qui ait la volonté bonne, & qui profite quelque chose, mais qui ne touche point encores au plus haut ? Cestuy-là sera par fois abaissé, & par fois rehaussé. Il est maintenant esleué iusqu'au Ciel, & tantost raualé iusqu'en terre. Les ignorans & peu expérimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dans la confusion & chaos d'Epicure vuide & infiny. Il y a encor vne autre troisieme genre de ceux qui se ioient autour de la sagesse, laquelle ils n'ont point encor touchée : toutesfois ils sont à la veuë : & si ie dois parler ainsi, la peuuent frapper de la main. Ceux-là ne s'esbranlent ni ne tombent. Ils ne sont point encor en terre ferme, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a tant de distance entre ceux qui sont au plus haut, & ceux qui sont au plus bas : puis que ceux qui sont au milieu, sentent encor quelque orage, & qu'ils seroient suiuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaise vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations : nous les deuons reietter. Si elles y estoient vne fois entrees, elles en metroient d'autres en leurs places : Empeschons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commencent, que de les voir prendre fin.

EPISTRE LXXIII.

Il desse d les Philosophes qu'on accusoit d'auoir les Magistrats à mespris ! Et loere le Prince qui nourrit ses citoyens en paix, en repos, & en liberté : & qui leur donne moyen de pouuoir suivre la Philosophie.

Les doctes & vertueux, sur toutes autres qualitez de personnes reuerent les princes & Magistrats. Pour ce qu'aimans leur repos particulier, ils aiment aussi ceux par le moy desquels ils en iouissent.

Les ambitieux portēt beaucoup moins de

L me semble que ceux se trompent, qui pensent que les hommes entierement addonnez à la Philosophie, sont desobeyssans & rebelles aux Magistrats, & aux Roys : & qu'ils mesprisent ceux par l'autorité desquels les affaires publics sont administrées. Car au contraire, il n'y a pas vn qui les reuere & les respecte plus qu'eux. Et non sans raison : Parce que les Roys ne pourront faire plus de bien à personne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent jouir d'vn paisible repos. Il faut doncques par nécessité, que ceux auxquels l'assurance publique ouure la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere l'auteur de ce bien : Et certainement beaucoup plus que ces homes volages & irresolus lesquels estans infiniment redevables aux Princes, veulent neantmoins qu'on pense qu'ils leur en doiuent de reste : auxquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité si grande qu'elle soit, qui puisse saouler leurs desirs ambitieux, qui croissent tousiours d'auantage plus on les remplit. Or celuy qui pense à recevoir des bien-faits nouveaux, a desia oublié ceux qu'il auoit receus : & l'ambition n'a vice aucun plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouster à cela, qu'aucun de ceux qui ont le manient

affaires publics, ne iette iamais les yeux sur ceux qu'il a aduancez, mais seulement sur ceux qui le deuantent : & qu'ils n'ont point tant de plaisir de voir beaucoup de personnes qui viennent après eux, comme ils sont marris de voir quelqu'un leur mette le pied deuant. Toute sorte d'ambition a ce vice, qu'elle ne iette mais son regard sur le passé. Et l'ambition n'est pas seulement inconstante & changeable, mais toute conuoitise l'est aussi. Car elle commence tousiours par la fin. Mais c'est l'homme pur & entier, qui a quitté la cour des Princes, le palais, & toute l'administration de la chose publique, pour se retirer à des choses plus hautes, aime ceux sous l'autorité desquels il luy est permis de le pouuoir faire avec seureté. Il les loue luy seul d'un tesmoignage plein de recognoissance, & confesse leur estre redevable d'un grand bien, encore qu'ils ne sçachent pas sa bonne volonté. Tout ainsi qu'il honore & reuere ses precepteurs, par l'enseignement desquels il s'est despoüillé de ces vices-là : pareillement il respecte ceux, sous la deffense & gouvernement desquels il peut exercer les honnestes disciplines. Voire, mais un Roy en deffendant d'autres par le moyen de ses forces. Qui est celuy qui le nie? Mais comme en plusieurs lieux qui en leur voyage de mer, ont eu vne mesme tranquillité de temps, celuy pense estre plus redevable à Neptune qui apporte plus grande quantité de perles & de langues precieuses : & cōme le marchand paye son vœu de meilleur courage que ne fait point un passager : Et cōme aussi celuy d'entre les marchans qui portoit des parfums, des pourpres & autres choses precieuses, qui se vendent au poids de l'or, recognoist ceste faueur plus liberalement, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de simples marchandises, & autres choses qui ne doiuent seruir que de saburres & de charge au nauire : Pareillement le bien-faict de ceste paix, de laquelle tous peuuent profiter, descend plus profondement dans l'ame de ceux qui en sçauent bien user. Car il y a plusieurs de ces gens de robe longue, à qui la paix donne plus de peine & de travail que la guerre. As-tu opinion que ceux qui ne se seruent de la paix que pour employer en yrongneries, en paillardises, & en autres vices, pour la chasse desquels il seroit besoin d'entreprendre vne guerre, soient autant obligez pour elle? si non que par aduventure tu estimasses, que l'homme sage fust si iniuste, qu'il pensast estre en rien redevable de son chef pour les biens communs & publics. Je dois beaucoup au Soleil & à la Lune; & toutesfois ils ne luissent pas pour moy tout seul. Je suis particulierement obligé à l'an & au Dieu qui le tempere & le gouverne, en ce que qu'ils n'ayent point esté ordonnez pour mon honneur particulier : car les ans ne prenoient le nom des Consuls aux festes. C'est la folle auarice des mortels qui fait le partage des biens, & qui assigne la propriété d'iceux, & qui n'estime chose aucune estre sienne si elle est publique. Mais ce sage ne pense rien estre mieux à soy que ce qui est cōmun entre luy & tous les autres hommes. Car les biens ne pourroient estre cōmuns si les portions d'iceux n'appartenoient aux particuliers. On est fait cōpagnon, pour si petite part qu'on ait en vne chose cōmune. Adioustez-y encor ceste raison, que les plus grāds & les plus vrais biens, ne se partagent point de sorte qu'un petit portion en tombe à vn chacun. Il viennent tous entiers entre les mains d'un seul chacun. Des presens que les Princes font au peuple, les particuliers en prennent autant par teste, qu'il en a esté promis à vn chacun. Au banquet public, & au departement de la chair qu'on donne quand quelque grād seigneur est mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela se distribue par loy. Mais ces biens indiuisibles, comme est la paix & la liberté, sont aussi entiers à tous comme ils sont particuliers à vn seul chacun. C'est pourquoy le sage considere qui est celuy par le moyen duquel la necessité publique ne le contraint plus de porter les armes, de n'aller plus à la garde,

respect aux Princes que les Philosophes.

mais Les gens d'estat ne voyent point de bon œil ceux qui ont plus de suffisance qu'eux. Neantmoins nul ne rend plus de deuoirs à ceux qui manient l'estat que l'homme sage.

Belle comparaison pour prouuer l'affectiō des Philosophes envers les Princes.

Plusieurs font mieux leurs affaires en guerre qu'en paix.

&

L'auarice distingue les biens particuliers d'avec les communs.

mais

Les vrais biens ne se partagent point.

Pour ceste cause le sage honore celui

Sous la domination duquel il vit exempt de plusieurs fatigues.

de ne faire plus sentir inelle sur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de triburs, que la guerre traîne apres soy, & en'end graces à son Prince. C'est la Philosophie qui luy enseigne d'estre à bon droit redevable de ces bien-faits, de les bien payer: Et la seule confession quelquefois luy sert de payement. Il confessera donc qu'il est de beaucoup redevable à celuy, par le sage gouvernement & providence duquel, ce grand & heureux repos luy est advenu: & de pouuoir passer le temps de sa vie à son aise, avec vne tranquillité, qui n'est troublée d'aucunes occupations publiques.

Vir. 2. Egl.

*C'est vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceste paix.
Le le veux comme Dieu honorer à iamais.*

Si donc ces repos sont gaudement redevables à celuy qui nous en est autheur, le plus grand bien desquels est:

*Ainsi comme tu vois il nourrit mes trôneaux,
Et me laisse à mon gré sonner mes chalumeaux:*

Paradoxe Stoïque touchant l'excellence & prerogative du sage & vertueux qui mesme,

Combien deus-nous estimer ce repos, duquel on iouit avec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux? Le veux bien parler ainsi, Lucilius, & te veux mener au Ciel par vn chemin fort court. Sextius auoit accoustumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'un homme de bien. Iupiter a bien plus de moyens, pour estre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien, celuy n'est pas le meilleur qui est le plus riche: non plus qu'entre deux qui scauent aussi bien l'un que l'autre gouuerner vn nauire, tu n'appelleras point meilleur celuy qui mene vn vaisseau plus grand & plus richement garny. Quel aduantage a Iupiter sur vn homme de bien? c'est seulement qu'il est plus long-temps homme de bien. Le sage ne s'estime pas moins de ce que ses vertus soiēt terminees dans vn plus court espace de temps. Tout ainsi que de deux sages celuy qui est mort le plus vieil, n'est pas plus heureux que celuy, la vertu duquel a pris fin en moins d'annees: Pareillement Dieu ne surmonte point le sage de felicité, encor qu'il le surmonte d'age, La vertu n'est pas plus grande pour estre plus longue. Iupiter a toutes ces choses: Mais il en a donné l'usage & la iouissance à d'autres. Il en a ce seul usage, qu'il est cause que les autres en peuuent vser. Le sage est aussi aise de voir la iouissance de tous biens entre les mains d'autruy, & en tient aussi peu de conte que fait Iupiter, & se prise encor d'auoir cest aduantage sur luy, que Iupiter n'en peut pas iouir, & le sage ne le veut point. Croyons doncques à Sextius, qui nous montre vn beau chemin, & qui ne cesse de crier. C'est par là qu'on monte au Ciel, par la sobriété, par la tempérance, par la patience aux aduersitez. Les Dieux ne desdaignent pas-vn, ne portent enuie à pas-vn: ils reçoient & tendent la main à ceux qui montent en'haut. T'esmerueille-tu d'ouïr dire qu'un homme aille vers les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, voire (qui est s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui soit bonne sans Dieu. Il y a des semences diuines espanduës dans le corps des hommes, qui naissent semblables à leur origine, & croissent du tout pareilles à la graine d'où elles prennent naissance, si elles sont receuës dans le sein d'un bon labourer. Mais s'il est mauuais, il les estouffe comme feroit vne terre sterile & marescageuse: & en fin au lieu de grain ne porte que paille.

A quelque auantage sur les Dieux.

EPISTRE LXXIII.

Celuy qui mesure le bien par l'honnesteté, est riche dans son ame : il sime miserable ceux qui s'attristent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaison de l'homme sage & vertueux, avec la grandeur de Dieu. Ceste Epistre est pleine de beaux discours.

LA lettre m'a apporté beaucoup de plaisir: elle m'a esueillé comme i'estois tout languissant, & m'a encoré fait reuenir la memoire qui s'estoit desia renduë fort pesante & tardiuë. Mais pourquoy, Lucilius mon amy, ne voudrois-tu estimer, que se persuader & croire, qu'il n'y a qu'un seul bien, sçauoir est, ce qui est honeste, ne fust vn instrument tres-vtile pour paruenir à vne bien-heureuse vie? Celuy qui veut comprendre toute sorte de bien dans l'honneur, il est heureux dans son ame. Car ceux qui pensent que les autres choses soient biens, tombent sous la puissance de la fortune, & depèdēt de la volonté d'autruy. L'un est triste d'auoir perdu ses enfans, l'autre de les voir malades: & cestuy-cy, s'ils sont deshonorés & notés d'infamie. Tu verras que l'un est tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la sienne. Il y en aura encor quelqu'un qui se passionnera d'auoir esté repoussé d'une dignité qu'il demandoit: & quelque autre qui se fâchera de l'honneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui sont ainsi miserables, est de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous costez, pique & tourmente incessamment. Car il n'y a rien d'où ils ne pensent qu'elle ne doiuë sortir. C'est pourquoy il faut, comme s'ils estoient en terre d'ennemis, qu'ils fâcent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teste à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'ils ne chassēt ceste crainte hors de leur poitrine, ils viuent avec vn continuel battement d'estomach. Il s'en trouuera qui ont esté enuoyés en'exil, & priués de leurs biens: il s'en presentera encor (& c'est la plus miserable pauvreté du monde) qui sont pauures au milieu des richesses. Il s'en presentera qui ont fait naufrage, ou qui ont souffert vne infortune pareille au naufrage, lesquels le cholere d'un peuple, ou l'enuie (qui est le cousteau le plus pernicieux aux bons) a ietté par terre lors qu'ils n'y pensoient point, & qu'ils s'estimoient estre plus asseurez, & les a renuersez comme vn orage qui s'esleue lors que le temps semble estre plus calme: ou comme vn foudre soudain, au coup & à l'esclat duquel on a veu les lieux des enuirs s'esbranler. Car tout ainsi que celuy qui s'est trouué plus pres de ce feu, demeure aussi estonné que s'il en eust esté frappé: pareillement en ces accidens qui viennent par violence, la calamité n'en accable qu'un seul: mais la crainte que tous les autres en ont, leur engendre vne pareille tristesse d'en pouuoir souffrir autant. Les malheurs d'autruy qui leur suruiennent sans y penser, estonnent l'ame de tous ceux qui les voyent. Et tout ainsi que le vent vent d'une fonde, encor qu'elle soit vuide, espouuante les oyseaux: pareillemēt nous ne tremblons pas seulement au coup, mais au moindre bruit que nous oyons. Aucun donc ne peut estre heureux s'il se laisse persuader à ceste opinion. Car il n'y a rien de bien heureux que ce qui vit sans peur. La vie est miserable, si elle est accompagnée de crainte & de soupçon. Celuy qui s'est trop auant engagé dans les

La verité est le seul bien par lequel on parvient à la vie bien heureuse.

Qui croit qu'il y en ait d'autres, il tombe en de grandes perplexitez. mais

Les plus miserables de tous sont ceux qui craignent la mort: car

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les afflige: &

La crainte est directement contraire à la félicité.

Trop de fiance aux biens perissables engendre crainte. &

euemens de fortune, s'est appresté vne grande matiere de troublemēt d'esprit, & soit difficile à deuider. Il n'y a qu'un seul chemin que doit tenir celuy qui cherche vne vie pleine d'assurance: c'est de mespriser les biens de fortune, & se contenter de ce qui est honneste. Car si aucun pense que nulle autre chose soit meilleure que la vertu, qu'il y ait aucun autre bien que la seule vertu: il trouue son sein pour y mettre ce que la fortune espend, & avec vn extrême soucy attend les biens dont elle fait largesse. Pren le cas & feints en ton esprit, que la fortune fait des ieu publics, & qu'elle iette sur ceste grande assemblee d'hommes, des honneurs, des richesses, des faueurs: vne partie desquels se deschirent & rompent entre les mains de ceux qui les rauissent, vne autre partie est mal diuisee par vne desloyale societé, & l'autre a porté vn dommage inestimable à ceux qui les ont amassez: & du reste encor quelques autres en sont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y pensoient aucunement, & les autres se sont perdus pour courir apres trop aspremēt, & nous ont este arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper. Au reste, il n'y a pas vn, pour si heureux que soit son rauissement, à qui la ioye de ce qu'il a rauy puisse longuement durer. C'est pourquoy les plus sages quant ils voyent qu'on fait venir des presens, s'enyuyent hors du theatre, comme sçachans bien qu'une petite chose leur cousteroit bien cher. Pas vn ne se bat avec vn qui se retire, pas vn ne frappe celuy qui s'en va: c'est sur la proye que le debat s'esmeut. Il en aduient le semblable pour les biens que la fortune iette d'en haut. Nous bruslons miserablement apres ces biens. Nous en sommes en peine, nous voudriôs auoir force mains. Nous regardons maintenant cestuy-cy, maintenāt cestuy-là. Il nous sēble qu'on nous iette trop tard ce qui plaist à nostre ambition, & qui ne peut tomber qu'ētre les mains de peu, encor qu'il soit desiré de tous. Nous voulôs nous ietter sur ceux qui sont tōbez: nous rions si nous auons peu attraper quelque chose, & si quelques-vns se sont trompez d'une vaine esperance. Nous payons vne bien petite proye par vn dommage signalé, ou nous en demeurons bien trompez. Retirons-nous donc de ces ieu, & faisons place aux rauisseurs. Que ces gens-là mettent tant qu'ils voudront leur attente sur ces biens qui pendent en l'air, & qu'ils soient eux-mesmes encor plus en suspens. Quiconque se resoudra de vouloir estre heureux, il doit croire qu'il n'y a qu'un seul bien, c'est l'honnestete. Car s'il pense qu'il y ait aucun autre bien, premierement il iuge mal de la prouidence de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduient aux gens de bien: & parce que tout ce qu'elle nous donne, est de fort peu de duree, si tu le veux comparer à l'aage que doit durer cest vniuers. Et de ceste plainte il aduient que nous interpretons mal & ingratement les choses diuines. Nous nous plaignons que les biens ne nous viennent pas tousiours, qu'ils sont petits, qu'ils sont incertains, & qu'ils nous doiuent bien tost laisser. Il aduient de là que nous ne voulons ni viure, ni mourir: nous haylons la vie, & craignons la mort. Tous nos conseils sont incertains, & aucune prosperité ne nous peut saouler. La cause de tout cela n'est autre, sinon que nous ne sommes pas encor paruenus à ce souuerain bien, qui ne peut estre surmonté d'aucune autre chose, & sur lequel il faut que nos desirs s'arrestent. Car par dessus le lieu qui est le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demandes-tu pourquoy c'est que la vertu n'a besoin de rien? parce qu'elle se plaist aux choses presentes, & ne desire point les absentes. Il n'y rien qu'elle n'estime grand, parce que tout luy suffit. Et si tu te voulois departir de cette opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra suyure & l'une & l'autre, sera contrainct de souffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & despendre beaucoup, de ce que nous suyons comme bien

Qui les met au rang des biens il demeure tousiours inquiete.

Remede contre les peurs & apprehensions humaines. Misere de ceux qui hennissent apres les biens de fortune.

Ces bien là ne meritent pas tel nom, & qui pense y auoir autre bien que la vertu il tombe en impieté, & En ingratitude enuers Dieu. Florēt tousiours irresolus & sont inactables, à faute de cognoistre le souuerain bien. Qui est la seule vertu autrement.

D'avantage, la constance qui deuroit faire essay d'elle-mesmes, se perd: la magnanimité se perd aussi parce qu'elle ne se peut monstrier, si elle ne mesprise toutes choses comme trop petites, que le vulgaire toutesfois desire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de tous bien-faicts se perd: ce n'est que peine & travail si nous pensons qu'il y ait aucune autre chose plus precieuse que la foy, & si nous ne iettons nos yeux sur ce qui est de meilleur. Mais pour ne parler plus de cela, ou ce que on appelle bien ne l'est point, ou l'hōme seroit plus heureux que Dieu. Car Dieu ne se sert point des biens qui sont apprestez pour nous: les plaisirs deordonnez, la folle despense des banquets, les richesses, ny rien de ce qui peut allecher les hommes, & les attirer à vne sale volupté, ne le touche point. Il faudroit donc dire (ce qui est toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens: ou il faut croire par cest argument-là, que ce qui defaut à Dieu n'est pas bien. D'avantage, que beaucoup de choses qu'ils veulent qu'on estime estre biens, sont plus abondantes à l'endroit des bestes que des hommes. Elles mangent avec plus d'appetit, elles ne sont pas si tost lassées de se coupler ensemble, elles ont les forces plus grādes & plus perdurables. Au reste elles sont plus heureuses que les hommes: car elles vivent sans meschanceté & sans tromperie: elles iouissent de leurs voluptez, qu'elles sentent & plus grandes & plus faciles, sans crainte de honte & sans repentance. Considere donc maintenāt en toy-mesme, si on doit appeller bien vne chose par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le souverain bien dedans l'ame. Il perd toute sa grace si de la meilleure partie qui'est en nous, il fautoit à la petite, & s'il se iettoit sur les sens, qui sont encor plus prōpts & plus agiles dans les bestes brutes. Le but de nostre felicité ne doit point estre mis en la chair. Ce sont les vrais biens, ceux que la raison nous donne, fermes, eternels, qui ne peuent choir, & ne peuent décroistre ni diminuer. Les autres ne sont biés que par opinion: ils n'ont que le seul nom cōmun avec les vrais: mais la propriété & les effets n'y sont pas. Qu'on les appelle donc commoditez, ou bien selon nostre lāgue, profits & reuenus. Au reste faisons estat qu'ils soient comme biens meubles, & non point comme vne partie de nous: qu'ils soient tellement avec nous, que nous ayons souvenāce qu'ils sont hors de nous: & s'ils sont avec nous, il les faut mettre au nombre des choses les plus basses & les plus viles, & pour lesquelles aucun n'en doit devenir orgueilleux. Car quelle plus grande folie pourroit-on trouver, que de voir quelqu'un se plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela donc s'approche de nous, pourueu qu'il n'y soit point attaché: & s'il ne doit estre retiré, que ce soit sans emporter la piece. Seruons nous-en, & n'en deuenons point glorieux. Il nous en faut vser sobremēt & comme d'un depest fait entre nos mains, qui sera bien tost, retiré. Quiconque en a vsé contre raison, n'en a point longuement iouy. Car la felicité mesme nous nuit, si elle ne'est bien gouvernee: si elle a mis sa fiance sur des biés suiets à la fuite, elle est bien tost delaissee: & pour n'estre pas delaissee elle se tourmente infiniment. Peu de personnes ont peu despoüiller doucement de leurs richesses: le reste des hommes, avec les biens qui les faisoient priser par dessus les autres, donnent du nez par terre: & ce qui les auoit, vn temps estoit eleué, les abaisse. Il y faut donc apporter beaucoup de sagesse laquelle conduira tout par mesure, & par sobriété: Car une licence abandonnee precipite & destruit tellement ses propres richesses, qu'on n'a iamais veu durer longuement les despenses demesurees, si la raison par la moderation ne les a retenus. La fin miserable de plusieurs citez te fera connoistre cela: l'Empire desquelles a failli sur la premiere fleur, & t'apprendra que tout ce qui auoit esté acquis par la vertu, s'est ruiné par le luxe & par la folle

L'homme seroit plus heureux que Dieu mesme. Soit que

Les bestes excellent les hommes en beaucoup de tels biens.

Faudroit que le souverain bien logeait bien en la partie de l'homme.

Tels biens caduques ne sont biens que par opinion, & quel nom on leur peut donner.

Comme il s'en faut seruir. Peu de personnes en scauent vsage, & si la raison ne marche deuant, leur felicité ne dure gueres. car

Le iuxé ruine en brefce que la vertu a bâti. Quelles-armes il faut vestir contre ces malheurs. Vne bonne conscience, vne ferme confiance, Accompagnees de la raison, qui

despése. C'est contre ces malheurs que nous devons nous armer. Car il n'y a aucune muraille qui soit inexpugnable à la fortune, Et c'est par dedans qu'il nous faut armer. Si cest endroit est bien asséuré, on peut bien assaillir vn homme, mais on ne le sçauroit prédre. Veux-tu sçauoir quelle fortification est cela? Qu'il ne se fasche de rien qui luy puisse aduenir, & qu'il croye que cela mesme qui semble l'offenser, depend de la conseruation de tout l'vniuers, & que c'est vne partie de ce qui achue le cours & l'office du Ciel. L'homme doit prendre plaisir à tout ce où Dieu en prend. Il se doit admirer, & tout ce qui est en luy, pour ceste seule consideration, qu'il ne peut estre vaincu: qu'il tient le mal sous ses pieds: & qu'avec la raison, qui est l'arme la plus forte qui soit, il surmonte la fortune, la douleur, & l'iniure. Aime donc la raison: son amour t'armera contre les plus grandes fascheries qui soient. L'amour de leurs petits pousse les bestes sauuages à s'enfermer dans les espieux, lesquelles autrement par leur fierté, & soudaine ardeur estoient indomptables. Le seul desir de la gloire a mis quelquefois au courage des ieunes hommes de mesprier le fer, & le feu: l'opinion & l'ombre de la vertu, en a poussé quelques-vns à se donner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raison est plus forte & plus constante que tout cela, d'autant plus aussi se rendra-elle roide & violente contre la crainte & les dangers. Vous ne gagnez rien (dira quelqu'un) quand vous niez qu'il y ait autre bien que l'honnesteté. Ce rempart ne vous tiédra pas asséurez ny exempts de la fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeyllans, & la cité reglee par bonnes mœurs, & le pere & la mere qui sont gens de bien. Et toutesfois si ceux-là sont en aucun danger, vous ne le pouuez voir sans vous estonner. Car le siege mis deuant les murs de vostre cité, la mort de vos enfans, & la seruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'est qu'on a accoustumé de respondre pour nous à ceux-là: & apres i'y adiousteray ce qu'il me semble qu'il leur faut respondre encor outre cela. La condition est autre pour le regard des choses, qui nous estans ostees mettent en leur place quelque incommodité: comme la santé perduë se chäge en maladie, & la veuë creuee engendre vn ateulement: & quand les iarrets sont coupez, non seulement la vitelle s'en va, mais vne debilité nous surprend: & ce danger toutesfois ne tombe point sur ce que nous disons cy-dessus. Pourquoy? parce que si i'ay perdu vn bon amy, pour cela ie ne sentiray point de perfidie: ou si i'ay perdu des enfans vertueux, l'impieté ne viendra point en leur place pour me nuire. D'auantage par ceste mort les amis ou les enfans ne se perdent point: il n'y a que le corps. Mais le bien ne se peut perdre que par vn seul moyen, sçauoir est, s'il se changeoit en mal: ce que nature ne permet point: car toutes les vertus & toutes leurs œuures demeurent incorrompües: D'auantage encor que les amis, encor que les enfans desia esprouuez, & qui ne faisoient rien qui ne fust au souhait de leur pere, soient morts: il y a toutesfois quelque chose qui peut remplir leur place. Demandes-tu que peut estre cela? c'est que la vertu les auoit rendus gens de bien. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucun lieu de vuide. Elle n'aisist de toute nostre ame, elle chasse le regret de toutes choses, & se contente d'estre seule. Car la puissance & l'origine de tous biens est en elle. Que sert-il que l'eau qui coule, soit destrobée, ou qu'elle s'en aille, si la fontaine d'où elle sort est encor entiere? Tu ne diras pas qu'un homme soit plus iuste pour auoir encor ses enfans en vie, que pour les auoir perdus: ny plus moderé, plus sage, plus honneste, ny meilleur: par consequent vn grand nombre d'amis ne le fait point plus sage, ny la diminution d'iceux, ne le rend pas plus fol: & par consequent aussi, ny plus heureux, ny plus miserable. Tant que la vertu demeurera en son

Combat & abbat la peur & les dangers. Obédion contre ceste doctrine, que la vertu soit le seul bien.

Responce Les biens perissables se perdans apportent de l'incommodité:

mais

Le vray bien ne se perd, que se changeant en mal.

&

La perte de ces biens la ne peut aboier la bonne conscience.

er, tu ne te ressentiras iamais d'aucune perte que tu ayes faicte. Mais quoy? ce qui est environné d'une belle troupe de ses amis, & de ses enfans, n'en est-il pas heureux? Pourquoi ne le seroit-il? parce que le bien souverain ne peut estre inué ny augmenté: il demeure tousiours en sa façon. Comment que la fortune porte, soit que sa vieillesse soit longue, ou qu'il meure auant que d'estre vieil, c'est mesme mesure du bien souverain, encor qu'elle soit diuersé de l'age. Soit que ces vn cerne ou plus grand ou plus petit, cela ne regarde qu'à l'espece, & a point à la figure. Et iacoit que l'un ait demeuré longuement peint, & que tu s'incontinent effacé l'autre, & defait la poussiere où tu l'auois ietté, toutesfois vn & l'autre estoit d'une mesme figure. Ce qui est droit & iuste, ne s'estime point par la grandeur, ny par le nombre, ny par le temps: il se peut aussi peu estendre comme retirer. Pren tant que tu voudras vne vie honneste qui ait duré cent ans, fay-là retrancher à vn iour tout seul: aussi honeste est l'une que l'autre. La vertu s'estend maintenat plus au large: elle gouverne des royaumes, des villes, des provinces entieres: elle fait des loix, elle prise & honore les amitez, elle despart les offices & les devoirs entre les prochains parens, & entre les enfans: Et tantost elle se ranche au petit pied sur la pauvreté, sur l'exil, & sur la perte des enfans: toutesfois elle n'en est pas moindre, encor que d'un grand & haut estat elle tombe en vn lieu & particulier, & d'un siege Royal sur vn petit & bas lieu. Et si d'une puissance publique & bien ample, elle se restreint dans la petitesse d'une maison, ou de quelque coing, elle est tousiours aussi grande, si après qu'elle sera chassée de tous lieux, elle se retire seule dedans soy. Car ce nonobstant elle a le courage grand & dompté, vne prudence parfaite, vne iustice immuable: & par consequent elle est tousiours bien-heureuse. Car ceste beatitude & ce bien est logé en vn seul lieu, sçavoir est dedans l'ame. Il est perdurable, il est grand, & plein de tranquillité: ce qui ne seroit estre sans la cognoissance des choses diuines & humaines. Il s'en ensuit donc ce que i'auois dit que ie voulois respondre. Le sage ne se tourmente point de la perte de ses enfans, ny de ses amis: car il supporte leur mort avec vne pareille cōtance de courage qu'il attend la sienne. Il craint aussi peu l'une qu'il se deult de l'autre, parce que la vertu consiste en vn rapport & conuenance: toutes ses œuures accordent avec elle mesme, & se respondent ensemble. Cest accord se perdrait si l'ame qui doit estre assuree & constante se laissoit vaincre au dueil & au regret. Toute sorte d'estonnement & de crainte, toute paresse & retardement en quelque chose que ce soit, est deshoneste. Car tout ce qui est honneste, est plein d'assurance & de diligence: il n'est iamais estonné, il est tousiours prest. Et quoy donc? ne sent-il point quelque passion semblable à vn troublement? ne changera-t-il pas de couleur? son visage ne se monstrera-t-il pas esmeu? & ses membres ne se refroidiront-ils? & toutes autres choses qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne soudaine & inconsiderée ardeur de nature? Je confesse que si: mais il a tousiours ceste persuasion, que rien de tout cela n'est mal, ny digne qu'un esdement bien sain s'en doieue estonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera hardiment & proprement. Car qui est celuy qui ne dise, que c'est le propre naturel de l'ame, de faire laschement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pousser le corps en vn endroit, & l'esprit en l'autre, & se laisser tirer à tant de mouuemens contraires? La mesme pourquoy elle s'estime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle mesme, la fait mespriser: & qui pis est encor, elle ne fait pas de bon cœur ce qu'elle prend sa gloire. Mais si elle craint qu'aucun mal luy doie aduenir, elle se tourmente en l'attendant, elle se tourmente comme si desia il estoit arriué, &

La vertu empesche le sentiment des commoditez de ceste vie.

Ne peut sentir accroissement ny diminution. Elle est tousiours vne, bien que destituee de toutes commoditez humaines. Autre response à la doctrine presente. Les pertes n'estonnent point le sage. Non pas qu'il soit insensible.

Mais il ne tient point ces accidens au rang des maux. Naturellement fol & malheureux.

Prouvé par
similitude.

out ce qu'elle craint pouuoir vn iour souffrir, elle le souffre par le moyen de la crainte. Tout ainsi qu'il y a des signes qui courent par les corps auant que la fièvre vienne (car on sent vn estirement des nerfs, vne lassitude & vn bailllement sans auoir travaillé, & des frissons qui passent par tous les membres:) pareillement vn esprit malade sent des secouffes qui l'esbranlent au parauant que le mal le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auant le temps. Mais quelle plus grande folie peut-on voir que de se rompre l'esprit pour des choses qui sont encor à venir, & de ne se pouuoir reseruer à souffrir le tourment quand il viendra? mais appeler de loin les miseres, & les approcher de soy auant heure, lesquelles il vaudroit mieux retarder si on ne les pouuoit euitter? Veux-tu cognoistre que pas vn ne se doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque oira dire que d'icy à cinquante ans il doie estre mené au supplice, ne se tourmentera point qu'il n'ait passé la moitié de cest espace de temps, & qu'il ne se soit plongé dans ceste inquietude d'esprit, qui ne doit venir que d'un siecle après. Il en aduient autant à ces esprits qui sont volontairement malades, & qui ne cherchèt qu'occasions de se douloir, lesquels se contristent des choses desia vieilles & mises en oubly. Tout ce qui est passé, & qui est à venir, & absent. Nous ne sentons ny les vns ny les autres. Or il n'y a point de douleur, sinon de ce que tu sens.

Le sage ne
s'afflige ny
du passé, ny
de l'aduenir,
parce qu'ils
ne sont pas,

EPISTRE LXXV.

Quel doit estre le parler de l'homme sage: que son langage se doit accorder avec la vie. Comparaison du Medecin du corps à celuy de l'ame. Beaux enseignemens pour ne craindre les maux, & suyure la vertu.

Les lettres
familieres
doiuent estre
de vn meisme
stile que les
denis com-
muns.

&
Vaudroit
mieux par-
ler du cœur
que de la lan-
gue.

Propos se-
rieux se doi-
uent expri-
mer en bons
termes & re-
haussez.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne sont guere curieusement escrites. Mais qui est celuy qui parle d'un langage si affecté, sinon qu'il voulut déplaire? Quel seroit mon parler si nous estions assis, ou si nous nous pourmenions ensemble, facile & sans art: telles veux-je que soient mes lettres, & qu'elles n'ayent rien d'exquis, ny de fardé. S'il estoit possible qu'on entendist ce que j'ay en la pensee, j'aimerois mieux le montrer par signe, que le dire. Et encor quand ie disputerois, ie ne voudrois point frapper du pied contre terre, faire des gestes des mains, ny hausser ma voix: ie voudrois laisser cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions sans enrichir ma parole, ny la mespriser. Ie ne te voudrois clairement persuader ce seul point, que ie croy fermement tout que ie dis, & que non seulement ie le croy, mais que ie l'aime. Les hommes baissent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en cest embrassement si saint & si publique, l'affection se descouure assez. Certainement ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choses si grandes, soient maigres & secs. Car la philosophie ne reiette point la gentillesse d'esprit: mais il ne faut point aussi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle est en somme nostre intention. Ne disons que ce que nous auons en la pensee, & n'ayons en la pensee, que ce que nous disons. Que nostre parler soit d'accord avec nostre vie. Celuy s'est acquitté de sa promesse, qui sera le mesme quand tu le verras, & le mesme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il est, combien il est grand: mais il doit estre tousiours

vn. Il n'est pas nécessaire que nos paroles plaisent, il faut qu'elles profitent. Toutefois si l'éloquence peut aduenir à quelqu'un sans beaucoup de peine, si elle est desia toute acquise, ou qu'elle ne luy couste guere: qu'il s'en serue hardiment, & qu'il l'employe aux choses les plus belles. Quelle soit telle, qu'elle montre plustost les choses, que se montrer elle mesme. Les autres arts s'occupent du tout après l'esprit: mais il ne se traicte icy que des affaires de l'ame. Le malade ne cherche point vn medecin eloquent, mais vn qui sçache bien guarir: Toutesfois s'il aduient que celui qui sçait bien guarir, discoure elegamment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point estre marry. Si est-ce qu'il ne se doit point aussi resioür d'estre tombé entre les mains d'un medecin, qui fust beau parleur. Car c'est autant comme si vn sçauant patron de nauire, estoit pareillement bel homme. Pourquoi me viens-tu flatter les oreilles? pourquoi me veux tu donner ce plaisir? Il faut faire vne autre chose: il me faut donner vn bouton de feu, il me faut inciser, il me faut commander vne diete. C'est pourquoy tu es appellé. Ton deuoir est de guarir vne vieille maladie, dangereuse, publique. Tu as bien autant à faire qu'un medecin en temps de peste. Te yeux-tu amuser apres les paroles? d'icy à peu si tu m'en fais sentir des effects, tu te pourras resioür. Quand sera-ce que tu logeras si auant dedans toy, ce que tu auras appris, qu'il n'en puisse iamais plus sortir? Quand est-ce que tu en donneras experience? Car il ne suffit pas de les mettre en memoire comme les autres sciences: il faut essayer de les mettre en œuvre. Celui qui sçait tout cela n'est pas heureux: mais celui qui le fait. Et quoy? hors de ce degré n'y en a-il point d'autre? peut-on tout d'un saut, paruenir à la sagesse? Je ne le croy point. Car celui qui profite est conté encor au nombre des fols: toutesfois il est esloigné d'eux d'une grande distance: veu mesmes qu'il y a grand' difference entre ceux qui profitent. Ils sont despartis (comme quelques-uns disent) en trois bandes. Les premiers sont ceux qui n'ont point encor la sagesse, mais ils se sont arrestez aupres de son voisinage: combien que ce qui est pres, soit encor dehors. Tu demanderas, qui sont ceux-là? Ce sont ceux qui se sont despouillez de toutes passions, & de tous vices, & qui ont appris ce qu'ils deuoient embrasser: mais leur assurance n'est point encor experimentee ils n'ont point encor l'usage de leur bien. Toutesfois ils ne peuuent plus retomber sur ce qu'ils ont desia fuy. Ils sont si aduancez qu'ils ne peuuent plus reculer en arriere: mais ils ne le cognoissent pas encores: & comme ie me souuiens d'auoir escrit en quelque Epistre, ils ne sçauent point, qu'ils le sçachent. Ils peuuent desia iouir de leur bien, mais ils ne s'y osent pas fier. Quelques-uns parlent ainsi de ceste sorte d'hommes, qui profitent, & desquels ie tenois propos cy dessus, & disent qu'ils sont bien desia eschappez aux maladies de l'ame, & non point aux passions: & qu'ils sont encor en bransle de tresbucher, parce que pas vn n'est hors du danger du vice, que celui qui l'a du tout chassé dehors. Or pas vn ne l'a chassé, que celui qui a mis la sagesse en sa place l'ay souuent dit quelle difference il y a entre les maladies & les passions de l'ame: mais ie t'en feray encor ressouenir. Les maladies sont les vices inuetez & endurcis, comme l'auarice, & vne trop grande ambition, lors qu'elles ont empieté l'ame, & qu'elles ont commencé d'estre vne perpetuelle maladie. Et pour faire brief, la maladie est vn iugement opiniastre des choses meschantes, comme si on deuoit grandement desirer ce qu'il ne faut desirer que legerement. Ou si tu aimes mieux, il la faut definir ainsi: conuoiter trop alprement, ce qu'il ne faut que souhaitter legerement, qu'il ne faudroit aucunement souhaitter: Ou bien priser par trop, ce qu'il ne faudroit que bien peu priser, ou rien du tout. Les

La pensee & la parole du Philosophe, ne doit estre qu'une: & faut que les paroles profitent plustost que de plaire.

Geniile comparaisé a te propos.

Trois sortes d'hommes qui profitent en l'estude de philosophie.

Les premiers approchent de la sagesse, ayant despouillé les passions & vices de l'ame.

Differencé entre les maladies & les passions de l'ame.

affections & passions, ce sont des mouuemens de l'ame qu'on ne peut approuuer, soudains & violents : lesquels pour estre aduenus fort souuent, & pour auoir esté mesprisez, se sont conuertis en maladie: comme fait vne descence de reume, laquelle n'estant point encoré formée, n'engendre que la toux: mais si elle continué, & que elle chueillisse deuiet en phthisie. Par ainsi ceux qui ont ja beaucoup profité sont hors de maladie, toutesfois ils sentent encor des passions. Mais ils approchent du parfait. La seconde forte est de ceux qui sont eschappez aux plus grandes maladies, & passions de l'ame : mais c'est de telle façon, qu'ils ne sont point certains en l'assurance de ceste possession : car ils peuvent rechoir en leurs maux. Ceste autre troisieme forte est hors d'un grand nombre de grands vices : mais non point hors de tous. Il s'est despoüillé de l'auarice, mais il est encor picqué de la colere: Il n'est plus subiect aux plaisirs, ny aux voluptez : mais il est plein d'ambition. Il n'est point conuoiteux : mais il est encor timide, & craintif : mais en ceste crainte il est assez assureé en quelques choses, & se montre lasche en quelques autres. Il mesprise la mort : mais il craint la douleur. Pensons quelque peu à ce troisieme lieu: nous serons bien-heureux, si nous sommes receus en ce nombre-là. C'est avec vne grande felicité de nature, & avec vn estude accompagné d'une grande & assidue diligence, qu'on entre au second rang. Mais il ne faut point mespriser ceux de la troisieme liuree. Consideré combien de maux tu vois à l'entour de toy : regarde qu'il n'y a forfait aucun, qui soit si detestable qu'il soit, duquel on ne puisse monstrer des exemples. Voy combien d'accroissement la meschanceté prend tous les iours, & quelles fautes se font en public & en priué : Et tu cognoistras que nous gagnons assez, si nous ne sommes pas des plus melchās. Toutesfois i'esperé (dis-tu) estre d'un rang encor plus honorable. Je souhaitteray plus volontiers cela, que ie ne le me promettray. Nous sommes desia saisis & arretez. Nous courons apres la vertu, & sommes pliez & enuolopez dans les vices. I'ay honte de le dire, nous ne suivons les choses honnestes, que quand nous sommes de loisir. Et toutesfois, ô la belle recompense qui nous attend, si nous voulons du tout rompre nos occupations, & les maux qui nous tiennent si fort liez. Ny la conuoitise, ny la crainte ne nous pressera point, ains affranchis de tous effroyz, entiers, & incorrompus contre les voluptez, nous n'aurons peur ny de la mort, ny des Dieux. Nous aurons appris que la mort n'est point mauuaise, & que les Dieux aussi ne sont point mauuais. Ce qui peut nuire, est aussi foible & imbecile, comme ce à quoy il nuit. Les choses les meilleures, & qui ne portent iamais nuissance, nous attendent, quand nous sortirons quelque jour de ceste ordure, pour monter à ces lieux hauts & sublimes avec vne tranquillité d'ame, & apres que les erreurs en seront chaffez, avec vne entiere & parfaite liberte. Demandes-tu quelle elle est, ne craindre point les Dieux, ny les hommes : ne vouloir rien qui soit deshoneste, ny desirer aussi trop de choses: auoir toute puissance & autorité sur soy. C'est vn bien inestimable, que de pouuoir deuenir sien.

Les seconds
ont bien
despoüillé
lesdites
passions,
mais ils y
peuent
retomber:
Les troief-
mes en ont
eschappé
plusieurs,
mais non pas
tous.
Laquelle des
trois fortes
Senéque pre-
fere aux au-
tres,

Quelle re-
compense at-
tendent ceux
qui se don-
nent à la ver-
tu:

Quelle est la
vraye liber-
té.

79

EPISTRE LXXVI.

Qu'en sa vieillesse il va ouyr les leçons d'un philosophe, & ce faisant il apprend par mesme moyen, & enseigne qu'il faut toujours apprendre. Derechef il discours qu'il n'y a qu'un seul bien, sçavoir-est ce qui est honneste: parce que Lucilius s'estoit plaint que Senèque ne l'auoit pas assez amplement expliqué en l'Epistre precedente.

TV menaces de m'estre ennemy, si ie ne t'escriis iusqu'à la moindre chose de ce que ie fais tous les iours. Voy comme ie vis franchement avec toy; Car ie te veux bien fier encor cecy. I'oy vn Philosophe, & y a desia cinq iours que ie vais à l'eschole, & que ie l'oy disputer depuis les huit heures. Ie suis bien d'age, diras-tu pour y aller. Pourquoy cest âge ne seroit-il pas bon? Quel le folie pourroit estre plus forte, que de ne vouloir rien apprendre, parce qu'il y a long temps que tu n'as rien appris: Que sera-ce donc? ne feray-je autre chose que ce que font ces ieunes mignons refais, & en bon point? Ie m'estimeray bien-heureux, s'il n'y a rien de mal-seant en ma vieillesse, que cela. Ceste eschole reçoit les hommes de tous âges: Il faut vieillir en ceste eschole: il la faut suiure, comme si nous estions encor ieunes. Ie vay bien au theatre tout vieil que ie suis, ie me fais bien porter aux ieux & spectacles publiques: il n'y a pas vne seule couple d'escrimeurs à outrance qui doie combattre, que ie ne les voye: Et i'auray honte d'aller voir vn Philosophe? Il faut apprendre si longuement, que tu puisses dire, le ne suis plus ignorant: ou comme dit le proverbe, si longuement que tu viuras. Et ce dire ne se peut mieux accommoder à pas-vne autre chose, que la vie. Car tant & si longuement que tu vis, il te faut apprendre comment tu dois viure: Et toutes fois i'enseigne aussi quelque chose dans ceste eschole. Veux-tu sçauoir ce que i'enseigne? c'est qu'un homme pour si vieux qu'il soit, doit toujours apprendre. Certainement i'ay honte de voir come les homes viuent. Toutes les fois que i'entre à l'eschole, il faut que ie passe, comme tu sçais deuant le theatre des Neapolitaines: C'est le chemin de ceux qui vont à la maison de Metronactes. Ce theatre est desia tout farcy de peuple, combien que le plus grand estude qu'on y fait ne soit que de iuger, qui est le meilleur iouieur de flustes. Vn grand nombre de personnes accourent, pour ouïr les flusteurs & les trôpettes Grecs. Mais en ce lieu, où l'on apprend à estre homme de bien, peu de personnes s'y arrestent. Et encor semble-il à plusieurs, que ceux-là n'y ont aucune bonne besongne à faire, & les appellent gens de peu d'esprit & faineants. Ie seray bien aise qu'on se moque ainsi de moy. Il faut souffrir patiemment les iniures des ignorans: il faut que celuy, qui suit les choses honnestes, mesprise ce mespris-là. Courage dōc, Lucilius, aduançe le pas, afin qu'il ne t'aduienne ce qui m'est aduenu, & que tu n'attendes point d'apprendre en vieillesse. Mais au contraire haste-toy d'auantage, puis que tu as entrepris maintenāt ce que tu ne pourrois à grande peine acheuer d'apprendre, quand tu serois vieux. Qu'est-ce (diras-tu) que ie profiteray? Tout ce que tu voudras essayer. Qu'attends-tu donc? aucun n'a iamais esté sage par rencontre. La richesse viendra d'elle mesme: on te presentera des honneurs, on te donnera des faueurs, & des dignitez: Mais la vertu ne tombera pas dessus toy, sans y penser, ny encor avec vn leger traual, ou avec vne petite peine. Il ne faut point, que celuy ait regret au

En quelque aage que lo soit, il est bon d'apprendre nonobstant vne longue intermission

Rien, ne sied mieux à la vieillesse que l'estude de la philosophie. En apprenant on instruit les autres: mais

Il vaut mieux gagner le temps & apprendre d'une chose sans attendre la vieillesse:

car La vertu ne s'acquiert qu'avec traual.

travail qu'il prendra, qui doit tout d'un coup gagner tous les biens de ce monde. Car il n'y a qu'un seul bien, sçavoir est ce qui est honeste. Mais tu ne trouueras rien de certain, ny assureé aux biens, qui cherchent la reputation, & la renommee. Je te diray pourquoy c'est, que ce qui est honeste soit le seul bien: veu que tu fais iugement, que par ma precedente lettre, ie ne l'aye pas fait entendre assez clairement, & que tu penles que l'aye mieux loüee ceste proposition, que prouuee: Et racourciray en peu de paroles tout ce que i'en auois dit. Toutes choses ont leur propre bié. On estime la vigne par sa fertilité, le vin par le bon goust, & le cerf par sa legere course. Tu t'enquiers seulement, si un cheual a l'eschine bien forte, parce qu'il ne sert qu'à porter charge. La premiere chose qu'on demande en un chien, qu'on doit mener à la chasse des bestes sauuages, c'est le flairerment: & pour les suivre, la course: & pour les mordre, ou pour les assaillir, la hardiesse. En toute chose à quoy on est nay, & pourquoy on est prisé, est tousiours le meilleur. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme: C'est la raison. Par elle il surpasse les bestes, & suit les Dieux de bien pres. Or donques la raison parfaite, c'est le propre bien de l'homme: toutes autres choses luy sont assez communes avec les bestes. S'il est puissant, les lions le sont aussi: s'il est beau, le paon l'est pareillement: s'il est viste, le cheual l'est aussi. Je ne dis pas qu'il soit vaincu & surpassé en toutes ces choses-là. Je ne dispute point, que c'est qu'il a de plus excellent en soy: mais que c'est qui est propre à luy. Il a corps, les arbres en ont: il a vehemence & mouuement volontaire, les bestes & les vers en ont bien: il a voix, mais de combien l'ont les chiens plus claire, l'aigle plus aiguë, le taureau plus forte, & les rossignols plus douce, & plus delicate? Qu'est-ce donc qui est propre en l'homme: C'est ceste raison droite & parfaite: c'est celle, qui cõble la felicité de l'homme. Si donc toute chose qui a peu atteindre à la perfection de son bien, est digne de loüange, & si elle est paruenüe à la fin de sa nature: & que le bien de l'homme soit la raison: l'ayant cõduite à sa perfection, il est digne de loüange, & si est paruenü au but où sa nature tendoit. Ceste raison parfaite, est appellee vertu: & n'est autre chose que ce qui est honeste. Par ainsi il n'y a que ce seul bien en l'homme, qui luy est propre & vniue. Car maintenant nous ne demandons pas qu'est-ce qui est bié: mais qu'est-ce qui est le bié de l'homme. Et s'il n'y a aucun autre bien de l'homme que la raison, ce sera son seul bien, qui est plus precieux & plus estimable que tous autres biens. S'il y a quelqu'un qui soit meschât homme, ie pèse qu'il fera mesprisé: s'il est homme de bien, ie pense qu'il sera loüé. Cela donc pourquoy l'homme est loüé ou mesprisé, est propre & seul en l'homme. Tu ne doutes point que cela soit bien, mais tu doutes si c'est son seul bié. Si quelqu'un auoit toutes autres choses, santé, richesses, sa basse court réplie de beaucoup d'images de ses ayeux, & de peuple qui luy fait la court: & qu'à l'opinion de tout le monde il fust meschât, tu le mespriserois. Au contraire si quelqu'un n'auoit rien de tout ce que i'ay dit, ny argent, ny suite de courtisans, ny noblesse, ny aucunes images de ses ayeux & arriere-ayeux, arrangees par ordre, mais qu'il fust homme de bien à l'opinion d'un chacun, tu le loüerois. Il y a donc un seul bien en l'homme, duquel si quelqu'un se trouue saisi, encor qu'il soit priué de tous autres, il est à loüer: Et si quelqu'un ne l'a point, ayant toutesfois abondance de tous autres, il est mesprisé, il est reietté. Quelle est la condition de toutes choses, telle est celle des hommes. On dit qu'une nauire est bonne, non point celle qui est peinte de couleurs precieuses, ou qui a le bec d'argent ou d'or, ou l'autel du dieu tutelair enrichy d'iuoie, ou qui est chargée de biens & de richesses royales: mais celle qui est forte & ferme, qui a les costez & les iointures espais, pour repousser l'eau, puissante pour soustenir les secou-

Que c'est qu'il faut apprendre, & que c'est qu'on doit appeller bien.

La raison est le bien de l'homme, laquelle le fait differer d'avec les bestes.

Ceste raison quand elle est deuenüe parfaite, s'appelle vertu. Et n'y a point d'autre bien que'elle.

Quiconque est doué de ce seul bien, est à louer. Belles comparaisons contre l'erreur de ceux qui imaginés des biens hors de la vertu.

ses de la mer, obeyssante au gouuernail, legere, & qui va au gré du vent qui la poufse. Tu diras qu'une espée est bonne non pas pour auoir des beaux pendans ou vne gaine couuerte de pierres précieuses, mais celle qui a le fil bien tréchant, & la pointe bien acérée pour enfoncer vne armeure. On ne regarde point qu'une regle soit belle pourueu qu'elle soit droite. Toute chose doit estre louée quand elle est asfortie & pourueu de ce qui luy est propre. Il ne sert donc de rien à l'homme combien d'arpens de terre il faut labourer, combien d'argent il a en banque, combien de courtisans luy viennent ordinairement donner le bon iour, combien est riche & précieux le siege sur lequel il mange, & reluisante la couppe où il boit : mais combien il est homme de bien. Or il sera hōme de bien, si sa raison est parfaite & droite & si elle s'accommode à la volenté de sa nature. C'est celle qui est appelée vertu, c'est ce qui est hōneste, & le seul bien de l'homme. Car puis que la seule raison red l'homme parfait, la seule raison parfaite le rend pareillement bien-heureux. Or le seul bien de l'homme c'est celuy qui tout seul le peut rendre bien-heureux. Nous disons aussi que les choses qui prouiennent & s'engendrent de la vertu, c'est à dire toutes les actions, ce sont biens. Mais la vertu est le seul vnique bien, parce qu'il n'y a aucun bien sans elle. Si tout le bien gist en l'ame, tout ce qui la rend ferme & constante, tout ce qui l'esleue & l'agrandit, est bien. Or c'est la vertu qui rend l'ame plus forte, plus excellente & plus hardie: Car toutes les autres passions qui chatouillent nos voluptez, abaissent aussi l'ame & la ruinet: & quand il semble qu'elles la haussent, elles ne font que l'enfler d'orgueil, & la trompent avec leurs vanitez. Il n'y a donc qu'un seul bien: Celuy par lequel l'ame est faite meilleure. Toutes les actions de la vie entiere sont mesurées, ou par ce qui est honneste, ou par ce qui est vilain: C'est par là que la raison se conduit à faire ou à ne faire point quelque chose. Je te diray que veut dire cela. Vn homme de bien fera ce qu'il pensera pouuoir honnestemēt faire, encor qu'il soit accōpagné de beaucoup de trauail: accompagné de perte & de danger. Au contraire il ne fera rien qui soit deshonneste, encor qu'il luy apportast des richesses, des plaisirs, & des grandeurs. Rien ne le destournera de faire vne chose honneste, rien ne le conuiera de faire vne chose vilaine. Certainement doncques s'il doit suiure ce qui est honneste, il fuira pareillemēt ce qui est vilain: & en tous les actes de sa vie, il regardera ces deux choses, qu'il n'y a nul autre bien que ce qui est hōneste, ny aucun autre mal que ce qui est vilain. Or s'il n'y a que la seule vertu qui demeure incorrōpuē, si elle seule demeure tousiours en son entier, la vertu est le seul bien, à laquelle rien ne peut aduenir qui l'empesche d'estre bien. Car la sagesse est hors de danger de tout changement: la sagesse ne peut estre rauie, elle ne peut plus rechoir en folle. L'ay dit, si par aduenture il t'en ressouuiet, que plusieurs ont mesprisē & mis sous les pieds ce que le vulgaire par vne ardeur inconsidérée desirē ou craint. Il s'est trouuē qui a mis ses mains dans les flammes, à qui le bourreau n'a peu faire perdre le rire: qui n'a point iettē vne larme de voir porter en terre ses enfans: qui s'est presentē à la mort sans aucune frayeur. L'amour, la colere, & la conuouitise, ont fait souuent rechercher les perils. Si donc vne courte obstination de l'ame piquēe de quelque aiguillon peut faire cela: avec quelle plus grande resolution le fera la vertu, qui prend sa force non point d'une impetuositē, ny d'un soudain mouuement, mais d'une constance & d'une puissance perpetuelle? Il s'en suit que les choses qui sont quelquefois mesprisces par les personnes mal-adiuisees, & qui le sont tousiours par les sages, ne sont ne biens ne maux. La vertu doncques est le seul bien qui marche superbement entre l'une & l'autre fortune, & les mesprisē toutes deux. Et si tu entres en ceste opin on

Autre refu-
tation de la
mesme er-
reur.

Il n'y a
point d'au-
tre bien que
la vertu:

car
Elle gist en
l'ame & la
fortifie,

L'homme
de bien ne
fait rien
qu'avec
honneste: &

Puis que le
naturel de la
vertu est
d'estre in-
corrutable,
il s'en suit
qu'elle est le
seul bien.

Abſurditez
qui ſuy-
uroient s'il y
auoit autre

bien que la vertu. On n'en pourroit acquerir aucune. Elle seroit contraire à la raison, & à la verité: Nous serions insatiables en nos desirs mondains.

Les biens caducs ne sont pas biens, puis que les Dieux ne s'en seruent point, & les ames sorties des corps seroient plus malheureuses qu'auparavant.

Les bestes aussi iouyroient d'une vie bien-heureuse.

Que c'est que il faut faire pour trouver ceste doctrine veritable que la vertu soit le seul bien

& Quelles resolutions elle nous apporte contre la mort

qu'il y ait quelque autre bien que ce qui est honneste, toutes les vertus seront en peine. Car on n'en pourroit acquerir aucune, si elle desiroit chose qui fust hors d'elle mesmes. Et si cela estoit, elle seroit contraire à la raison, d'où les vertus procedent, & à la verité, qui est tousiours accompagnée de raison. Or toute opinion qui est contraire à la verité, elle est fausse. Il faut par necessité que tu confesses que l'homme de bien porte vne grande pieté & reuerence enuers les Dieux: & par ceste raison il endurera patiemment tout ce qui luy pourroit aduenir. Car il sçaura bien que cela luy est adueni par la loy des Dieux, par laquelle toutes choses sont conduites. Et si cela est, ainsi, il estimera que le seul bien est ce qui est honneste. Car en l'honnesteté gist d'obeyr aux Dieux, ne se mettre point en cholere contre les accidens qui suruiennent, ne pleurer point sa fortune, mais prendre en gré la volonté des Dieux, & faire ce qu'ils commandent. S'il y auoit autre bien que ce qui est honneste, vn desir insatiable de viure nous suiuroit, & vn desir de tout ce qui entretient la vie: chose intolerable, infinie, & qui s'estend trop loin. Le seul bien donc est, ce qui est honneste, qui a sa mesure certaine. Nous auons dit que la vie des hommes seroit plus heureuse que celle des Dieux, si ce dont les Dieux ne se seruent point, estoient biens, comme sont les richesses, & les estats. D'auantage si les ames apres estre sorties des corps les suruiuent, vn estat plus heureux les attend, que celuy où elles estoient lors qu'elles demeueroient dans les corps. Et toutesfois si les choses dont nous vsons par le moyen des corps, estoient biens, elle seroient plus malheureuses apres qu'elles en seroient sorties. Mais on ne doit aucunement croire qu'estans encloses & prisonnières, elles soient plus heureuses que quand elles sont relaschées & mises en liberté par tout l'vniuers. Y auois encor dit cecy, que si c'est bien ce qui aduient également à l'homme & aux bestes brutes, les bestes iouyroient aussi d'une vie bien-heureuse: ce qui ne peut estre vray en aucune façon. Il faut souffrir toutes choses pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit point faire s'il y auoit autre bien que l'honnesteté. Encor que i'eusse discouru plus amplement tout cecy dans ma precedente lettre, ie l'ay voulu maintenant racourcir en peu de paroles. Mais ceste opinion ne te semblera iamais veritable, si tu n'esleues ton ame, & si tu ne demandes à toy-mesmes, s'il estoit besoin que tu mourusses pour ta patrie, & que pour sauuer la vie de tous tes citoyens, tu perdisse la tienne, ne voudrois tu pas tendre le col non seulement avec patience, mais avec vne franche volonté? Si tu peux faire cela, il n'y a nul autre bien. Tu quittes toutes choses pour acquerir cestuy-là. Voy combien est grande la force de l'honneur. Tu voudras mourir pour la Republique. Et encor que tu ne le doiues pas faire presentement, ce sera au moins aussi tost qu'il te le faudra faire. Quelquefois en vn fort petit espace de tēps, on reçoit vne grande ioye d'une chose fort belle: Et iagoit qu'aucun fruit d'vn œuure desia acheué ne puisse de rien seruir au trespas, quand il sera hors de ce monde, toutesfois la seule pensée de ce qu'il veut faire, le resioit: & l'homme iuste & constant quand il met deuant ses yeux les prix de sa mort, qui est la liberté de sa patrie, & le salut de tous ceux pour lesquels il employe sa vie, il sent vne grande volupté, & iouit desia du fruit de son peril. Mais celuy aussi à qui on oste ce plaisir que l'execution de cest œuure luy donne, comme le plus grand & le dernier plaisir de sa vie, sans rien plus attendre se iettera sur la mort, & se contentera d'auoir iustement & sainctement fait. Au contraire mets-luy maintenant deuant les yeux plusieurs raisons qui le pourroient destourner. Dis-luy; Ce bel acte que tu as fait, sera bien tost mis en oubly, tes Citoyens ne t'en sçauront point si bon gré que tu meritois. Il te respondra: Tout cela est hors de l'œuure que i'ay fait: ie le con-

temple & le considere tout seul: ie sçay qu'il est honneste: C'est pourquoy en quel-
 que lieu qu'il me meine, en quelque lieu qu'il m'appelle, ie le fuy. C'est done le seul
 bien que sent non seulement vne ame parfaite, mais vn homme genereux & de
 bonne nature. Tous les autres, sont de peu d'estime, & subiects à changement. C'est
 pourquoy on ne les peut posseder qu'avec beaucoup de souci & de travail d'esprit,
 encor que la faueur de fortune les eust tous assemblez au pouuoir d'un seul hom-
 me: ils ne seruent que de pesanteur à leur maistre, ils les pressent tousiours, & quel-
 quesfois les accablent. Il n'y a pas vn de ceux que tu vois habillez de pourpre, qui
 soit heureux, non plus que ceux à qui on fait porter vn sceptre en main, & vn man-
 teau Royal sur vn eschafaut, en iouant vne farce. Car apres s'estre pourmeniez de-
 uant tout le peuple superbement vestus de brodequins, aussi tost qu'ils sortent de
 là, on les deschausse, & reuiennent à leur premier estat. Il n'y a pas vn de ceux que
 les richesses & les hõneurs ont esleuez aux lieux les plus hauts, qui soit grãd. Pour-
 quoy donc semble-il estre grand? tu le mesures avec son soubassement. Vn nain se-
 ra tousiours petit, encor qu'il soit posé sur vne haute montagne: & au contraire
 vn colosse retiendra sa grandeur, encor qu'il soit enfoncé dans vn puits. Nous som-
 mes aueuglez de ceste erreur: c'est ainsi qu'on nous trompe, que nous ne prisonz
 aucun par ce qui est en luy, mais nous luy adioustons les ornemens. Toutesfois
 quand tu voudras sçauoir ce qu'un homme vaut iustement, & cognoistre quel il est,
 regarde-le tout nud. Qu'il mette à part ses heritages, ses honneurs, & les autres
 biens mensongers de la fortune: voire qu'il se despoille mesme de son corps, &
 qu'il regarde seulement quelle, & combien grande est son ame, si c'est de son pro-
 pre bien, ou de celuy d'autrui. S'il void reluire les espees nuës sans que ses yeux
 s'esblouissent, & s'il sçait cognoistre que ce luy est tout vn que sa vie forté par la
 bouche ou par le gosier, tu le pourras appeller bien-heureux. Si lors qu'on luy
 aura prononcé qu'il luy faut endurer des tourmens sur son corps, & les maux qui
 aduiennent par accident, ou par l'outrage des grands, les fers d'une prison, ou l'exil,
 & telles autres frayeurs vaines qui tourmentent les pensees humaines, il ne s'e-
 stonne point: s'il est assure, & s'il dit:

L'ame par-
 faite ne sent
 point d au-
 tre bien que
 cestuy-là.
 Tous les au-
 tres ne sont
 qu'empe-
 tres & en-
 cheuestre-
 mens.

Moyen de
 sonner &
 cognoistre
 l'homme.

*Aucune souper on nouvelle de travaux,
 (O vierge) dedans moy ne s'estene, ou de maux:
 Je l'auois dans mon cœur long-temps à denancee:
 J'auois fait ce discours souuent dans ma pensee.*

6. AEneid;

Tu me denonces auioird'huy tout cela: mais ie l'auois tousiours denoncé à moy
 mesme. l'auois dispose l'homme à toutes choses humaines. Le coup du mal qu'on
 a preueu, en est plus leger: mais le visage de toutes choses semble nouveau & ino-
 piné aux fols, & à ceux qui se fient à la fortune: Et pour le regard des ignorans, la
 plus grande partie de leur mal c'est la nouveauté. Et pour te faire entendre cela, ils
 souffrent patiemment les choses apres, quand lils les ont accoustumées. C'est
 pourquoy le sage s'accoustume aux maux qui luy peuuent aduenir. Et ce que les
 autres par vne longue patience rendent leger & facile, le sage le fait apres y auoir
 longuement pensé. Nous oyons quelquesfois les propos de ces ignorans qui di-
 sent: Je ne pensois pas que cela m'attendist encore. Mais le sage sçait que tout l'at-
 tend, & confesse qu'il sçauoit bien tout ce qui pouuoit estre fait.

Difference
 entre les fols
 ignorans, &
 sages.

E P I S T R E L X X V I I .

Il descrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monstre qu'il ne la faut point craindre.

Tous lieux & routes occurrences seruent d'aduis au sage pour luy faire mediter sa fin. &

SI tu es en bonne santé, cela va bien. Nous auons descouuert auioird'huy les nauires d'Alexãdrie, qu'on a accoustumé d'enuoyer deuant pour faire sçauoir l'arriuee de la flotte qui suit apres : on les appelle les messageres. La veuë de ces vaisseaux resioiut fort la coste de la campagne de Rome. Tout le peuple de Pozzolo monte sur les digues, & recognoist aisement à la façon des voiles, pour si grande que la flotte soit, celles qui sont Alexandrines : Car à elles seules il est permis de desplier le bourset, qui est au plus haut des nauires : parce qu'il n'y a rien qui plus aide le cours, que ceste partie la plus haute de la voile, par laquelle le nauire est mieux poussé. C'est pourquoy l'on abaisse l'antenne quand le vent se renforce & se rend plus violent qu'il ne faut. Il a moins de force quand il ne donne que par le bas du nauire. Mais dès lors qu'elles sont entrees dans la plage du promontoire de Capree, duquel.

D'un sommet orageux Pallas du haut regarde,

Il est commandé à toutes les autres, de se contenter de la seule voile, seruant le bourset d'enseigne pour recognoistre celles d'Alexãdrie. Par my la course de tout le peuple qui se hastoit d'aller sur le bord de la mer, ie sentis vn fort grãd plaisir de ma paresse, de ce que pensant receuoir des lettres de mes agents, ie ne me hastay point pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & ce qu'ils m'apportoient : Car il y a ja long-temps que rien ne s'y gagne ou ne s'y perd pour moy. Je deuois encor que ie ne fusse pas vieil, auoir ceste opinion. Mais maintenãt ie la dois auoir avec beaucoup plus de raison: car pour si peu que i'eusse de prouision, i'en ay pour plus que ie n'ay de chemin à faire: veu mesmemet que nous sommes entrez en vn chemin qu'il n'est pas necessaire acheuer du tout. Il seroit bien imparfait si tu t'arrestois à demy chemin, ou par deçà le lieu où tu voudras aller : Mais la vie n'est point imparfaicte, pourueu qu'elle soit honorable. En quelque endroit que tu l'acheues, si la fin en est bonne, elle est entiere. Il faut maintesfois acheuer avec vne grãde force de courage pour des occasions qui ne sont pas des plus grandes: car celles aussi qui nous retiennent, ne sont pas des plus grandes. Tullius Marcellinus (que tu cognoissois fort bien) qui fut fort sage en sa ieunesse, & qui deuint bien tost vieil, estant surpris d'une maladie qui n'estoit point incurable, longue toutesfois & ennuyeuse, & qui luy commandoit de souffrir beaucoup, entra en opinion de se faire mourir. Il appella plusieurs de ses amis. Chacun comme il estoit craintif, luy donnoit le conseil qu'il eult pris pour soy-mesmes: ou s'il y auoit quelque flatteur, ou quelqu'un qui luy voulust complaire, il donnoit l'aduis qu'il pensoit deuoir estre plus agreable à celuy qui le luy demãdoit. Stoïcus nostre amy, hõme excellent, & (afin que ie le louë avec les paroles qu'il doit estre loué) homme courageux & hardy, l'exhorta ce me semble tresbien : car il commença ainsi : Ne te mets point en peine, Marcellinus mon

Quelque part qu'on acheue sa vie elle est parfaicte & entiere pour ueu que la fin soit bonne. Souuent des legeres occasions nous induisent à la chercher. A l'exemple de T. Marcellinus.

Raisons de
l'eschole
Stoyque,
pour inciter
vn homme à
se faire mou-
rir auant
terme.

amy, comme si tu deliberois de quelque affaire d'importâce. Ce n'est pas grand cas que de viure: tes esclaves viuent bien, & toutes les bestes aussi. Mais c'est vne grande chose de mourir honnestement, sagement, & courageusement. Souuienne-toy combien il y a de temps que tu ne fais qu'une mesme chose: la viande, le dormir, les plaisirs. C'est dans ce rond que tout le monde se pourmene. Ce n'est point seulement à l'homme sage, à l'homme courageux, & au miserable d'auoir desir de mourir: mais aussi à celuy qui desdaigne la vie. Il n'auoit point besoin d'un homme qui le persuadast, mais plustost d'un homme qui luy aidast. Les esclaves ne luy vouloient point obeyr. Premièrement Stoïcus leur osta toute crainte, & leur apprit que les esclaves estoient bien en danger, quand il estoit incertain si la mort auoit esté volontaire. Car autrement il seroit d'aussi pernicieux exemple d'empescher le maistre de mourir, que de le tuer. Apres il admōnesta Marcellinus qu'il seroit chose digne de soy, si comme apres que les tables sont leuees on depart des viandes à ceux qui seruoient, pareillement apres auoir acheué le cours de sa vie, il departoit quelque chose à ceux qui l'auoient tousiours seruy. Marcellus auoit le cœur benin & liberal, voire lors mesmes qu'il le faisoit de son propre bien. Par ainsi doncques il departit quelques menuës & petites sommes entre les esclaves qui ne faisoient que pleurer, & les consola luy-mesmes volontairemēt. Il n'eut pas besoin d'vser de feyny d'espandre son sang. Il demeura seulement trois iours sans manger, & commanda qu'on tendist son pauillon dans sa chambre: apres on porta sa baignoire, dans laquelle il demeura longuement, y faisant ietter souuēt de l'eau chaude. Il s'affoiblit peu à peu avec quelque plaisir (comme il disoit) qu'une legere foiblesse de cœur accoustumé d'apporter avec soy, qui n'est pas incogneuë à moy, à qui le cœur a defailli quelquefois. Le me suis ietté sur ce petit conte, qui ne te sera pas desagreceable, parce que tu entendras la fin de ce tien amy, laquelle n'a esté ny fascheuse ny miserable. Car encor' qu'il se soit donné la mort, toutes fois il s'en est allé, il est eschappé fort doucement à la vie. Mais ie pense que ce petit discours ne sera point inutile: veu que la necessité requiert quelquefois qu'on vse de tels exemples. Bien souuent nous deurions mourir, que nous ne le voulons point: & mourons aussi quand nous ne le voulons pas. Il n'y a homme tant ignorant qui ne sçache bien qu'il faut quelque iour mourir: toutes fois quand il s'approche de la mort, il tourne le dos, il tremble de peur, il pleure. Ne dirois-tu pas qu'un homme seroit vn grand fol qui pleurerait de n'estre nay il y a mille ans: Celuy est aussi fol qui pleure de ce qu'il ne sera point en vie d'icy à mille ans. C'est chose toute pareille, Tu ne seras plus ô, Tu n'as pas esté. Tous ces deux temps ne sont point à nous. Tu es ietté sur ce point-là, lequel encore que tu puisses allonger, iusques à quand le peux-tu allonger, Que pleures-tu? quels vœux fais-tu? tu pers ta peine.

La necessité
de mourir,
en doit oster
l'aprehension.

6. Aeneid.

N'espere point flechir les destins par prieres.

Ils sont fermes & arreztez ils sont conduis par vne necessité eternelle & puissante: tu iras là où toutes choses vont. Pourquoy trouues-tu cela nouueau? tu es nay sous ceste cōdition: cela est aduenü à ton pere, à ta mere, à tes ayeulx, à tous ceux qui ont vescu deuant toy, & aduiendra à tous ceux qui naistront cy-apres. C'est vne ordre & vne suite inuincible, qu'aucune force ne peut changer, & qui attache & traîne toutes choses apres soy. O quel grand nombre de peuple quand tu seras mort, te suiura! quel grand nombre t'accōpagnera? Tu serois, ce crois ie, plus constāt si plusieurs milliers d'hommes mouroiet avec toy. Et toutefois plusieurs milliers d'hommes

Nous con-
rons tous les
iours à la
mort.
Histoire
pour preu-
ner le para-
doxe, qu'il
vaut mieux
se tuer que
trainer vne
vie fardide
& seruite.
car

& de bestes perdent la vie de diuerses sortes de mort, sur le poinct mesmes que tu fais difficulté de mourir: Mais ne pensois-tu pas que tu deusses arriuer au lieu où tu courrois tous les iours: Il n'y a point de chemin sans illuë. Pêses-tu que ie te vueille raconter maintenant des exemples de grands personnages? Le n'en veux dire que de quelques ieunes garçons. La memoire ne se perdra iamais d'vn ieune Lacedemonien qui n'auoit eacor poil en barbe, lequel estât pris en guerre, crioit en son langage Dorique, le ne seruiay point. Lesquelles paroles il cõfirma par effect. Dès aussi tost qu'on luy eut cõmandé de faire seruice en quelque chose peu honneste (car on luy commãdoit de porter le baïlnet des ordures) il se rompit la teste contre la muraille. Estant la liberté si pres de nous, se peut-il trouuer aucun qui vueille seruir? Naimero.s-tu pas mieux dõc que ton fils mourust de ceste façon, que deuenir vieil menant vne vie lasche & paresseuse? Qu'est-ce donc qu'il y a dequoy tu te doieue estonner, puis que les ieunes garçons scauēt mourir avec rât de courage? Le pêse que tu ne voudrois pas suivre, mais on te menera. Fay qu'il soit en ta puillâce, ce qui est en celle d'autrui. Ne prêdras-tu pas le courage de ce ieune garçon, pour dire, le ne seruiray point: O miserable, tu es esclau des hommes, tu es esclau des choses, tu es esclau de ta vie. Car la vie, si le courage de mourir nous defaut, est vne vraye seruitude. Et qu'as-tu qui te retienne? tu as desia vñ les voluptez qui te regardoiēt & te retenoiēt icy. Il n'y en a aucune qui te soit nouvelle, aucune qui ne te soit odieuse, pour t'en estre trop saoulé. Tu sçais quel est le goust du vin, quel est celuy de l'hy-pocras. Il ne sert de rien si cent brocs ou mille passent par ta vieille. Tu es vn sac. Tu as souuent appris quellè viande sont l'huître & le barbehaut: ta folle despense ne t'a riē reserué pour les annees à venir que tu n'ayes desia deuoré. Et toutesfois voy-la tout ce qu'il te fasche tant de quitter. Quelle autre chose y a-il encor de laquelle tu sentes desplaisir de voir estre arraché? Sõt-ce tes amis & ta partie? L'as-tu iamais rât honoree, que pour elle tu voulusses auoir souppé plus tard? Tu estoufferois plustost la clarté du Soleil si tu pouuois. Car qu'as-tu fait iamais digne de la clarté du iour? Confesse ie te prie, que ce n'est point l'amitié que tu portes au Senat, au pala's, ou à la nature des choses, qui te retarde de mourir. C'est malgré toy que tu laisses la boucherie, ou tu n'as rien laissé. Tu crains la mort. Mais comment la mespriserois-tu au milieu de tes plaisirs: Tu ne desires qu'à viure: car tu le sçais biens faire, & as crainte de la mort. Mais quoy? ceste vie n'est-ce pas vne mort: Cesar passant par la ruë Latine, lors qu'vn soldat des compagnies de sa garde qui portoit vne longne & vieille barbe, l'eust prié de le laisser mourir: Vis-tu, respondit-il, encores? C'est ce qu'il faut respondre à ceux à qui la mort porteroit soulagement: As-tu peur de mourir? & quoy vis-tu encores? Mais (dit-il) ie veux viure. Car ie m'employe à beaucoup de choses honnestes: c'est à mon grand regret que ie laisse les fonctions & les deuoirs de ma vie, desquels ie m'acquittois encor fidèlement & habilement. Quoy? ne sçais-tu pas que c'est vn deuoir de la vie, que mourir: Tu n'oublies aucun deuoir, car le nombre des offices que tu dois accomplir n'estant point certain, il est acheuë. Il n'y a aucune vie qui soit courte. Car si tu la veux comparer à la nature des choses, celle de Nestor seroit courte, & celle aussi de Statilia, qui auoit commandé qu'on grauast sur son tombeau qu'elle auoit vescu quatre vingts dix-neuf ans. Vois tu comme ceste pauvre vieille se vantoit d'auoir longuement vescu. Mais qui eust peu supporter sa gloire, s'il luy fust aduenü de viure les cent ans entiers? Il est de nostre vie comme d'vne farce: il ne sert de rien si elle a duré longuement, mais si elle a esté bien iouëe. Il n'importe rien en quel lieu tu mettes fin à ta vie: meurs où tu voudras, pense seulement à y mettre vne bonne fin.

La vie n'est
qu'vne ser-
uitude, si
l'on n'a pas
le courage
de mourir.
&

Quand on a
longuement
praticque les
voluptez, il
ne doit point
estre grief
de quitter
le monde.

Comme il
faut rem-
barer ceux
qui courent
la crainte
qu'ils ont de
la mort, par
le secours &
seruice qu'ils
pretendent
faire au gen-
re humain.
La vie de
l'homme est
rousiours
assez lon-
gue.
&

Faut regarder non la
duree, mais
la bonne fin
d'icelle.

EPISTRE LXXVIII.

Il parle d'une longue maladie & de fluxions de rheumes qu'il auoit souffertes. Et les remedes que la visite de ses amis & le conseil des medecins luy donnerent, lesquels il apprend à Lucilius pour guarir d'un pareil mal qu'il auoit.

LE porte plus impatiemment de te voir trauaillé de ces continuelles descentes de rheumes, & de ces petites siéures, qui accompagnent volontiers les longues de fluxions, qui se sont desia formées en coustume: d'autant que i'ay experimenté ceste maladie, de laquelle au commencement ie ne tenois aucun contre. Mon ieune aage pouuoit encor supporter ceste violence, & se defendre gaillardemét contre les maladies, Mais en fin ie tombay sous le faix, & fus reduit à ce point, que ie n'estois que goutieres, Apres ie deuin peu à peu si maigre & si extenué, qu'il me print vne soudaine enuie de me donner la mort. Toutesfois la vieillesse de mon pere, qui me portoit vne tres-grande amitié, me retint. Car ie ne songeois pas tant avec quelle constance ie pourrois mourir, comme ie faisois, s'il pourroit supporter vertueusement le regret qu'il sentiroit de ma mort. Pourquoy ie me commanday de viure encor. Car quelquefois vouloit viure, c'est courageusement fait. Je te diray ce qui me consola lors beaucoup, mais que ie t'aye premieremét dit que les choses où ie trouuois quelque repos, me seruirent de medecine. Les honnestes plaisirs nous tiennent lieu de remede: & tout ce qui peut resioüy l'esprit, profite par mesme moyen au corps. Mes estudes me rendirent la santé. Je confessé deuoir à la Philosophie que ie fois resuscité, que ie fois reconualu. Je luy dois la vie, & ne luy dois rien moins que cela. I'ay esté aidé à recouurer ma santé par le moyen de mes amis, de leurs exhortations de leurs veilles, & des propos qu'ils me tenoiet, desquels i'estois fort consolé. Il n'y a rien, Lucilius, qui recrée & qui allege plus vn malade que l'affection des amis. Il n'y a rien qui desrobe tant le pensément & la crainte de la mort. Je ne pensois pas mourir quand ie le voyois suruiure à moy. Je pensois, dy-ie, que ie viurois encor, non point avec eux, mais par leur moyen. Il me sembloit que ie ne perdois point l'esprit, mais que ie le rendois entre leurs mains. Tout cela me donna courage de m'aider, & de souffrir toute sorte de tourmens. Ce seroit autrement vne chose fort miserable, apres que tu aurois perdu l'enuie de mourir, n'auoir pas desir de viure. Retire-toy donc à ces remedes: le medecin t'apprendra combien de temps tu dois dōner à te pourmener, & combien à tes exercices: Il t'enseignera de ne suyre point vn repos auquel vne santé paresseuse s'adonne: de lire tout haut, & d'exerciter ton haleine, quand le passage d'icelle & les poulmons se trouuent empeschez: de te faire porter sur l'eau, & secōier doucement ton estomach: de quelles viandes tu deuras yser: quand il sera temps de reprēdre le vin pour entretenir tes forces, & quand tu le deuras laisser pour vn tēps, afin qu'il n'esueille & n'irrite la toux. Mais quant à moy, ie te veux commander cecy, qui te seruira remede non seulement à ce mal, mais à toute la vie: Mesprise la mort: il n'y a rien de triste si nous pouuons fuir à la crainte de la mort. En toutes sortes de maladies ces trois choses sont facheuses: la crainte de la mort, la douleur du corps, & l'intermission des plaisirs. I'ay assez parlé de la mort. & n'en diray rien plus que cecy: que ceste crainte ne procede

Le corps est souvent affligé de tant de maladies, qu'elles l'induiroient à se donner la mort, si quelques respects & considerations ne l'endeteroient.

Il est loisible de prolonger sa vie par moyens honnestes:

comme Par honnestes plaisirs & recreations. Par l'estude. Par le moyen des amis.

Par des exercices & promenoirs reglez. Par bon regimc:

mais

Vn constant melpris de la mort, est le souverain remede, & pour la vie & contre la mort.

Trois incō-
moditez es
maladies.
Source de la
crainte de la
mort.
Nature par
sa benigne
providence
a fait les
douleurs
tolerables,
ou courtes.

point des maladies: elle precede de nature. Les maladies ont retardé la mort à plusieurs, à qui ç'a esté vn grand bien de s'estre veus sur le point de mourir, Tu mourras, non point parce que tu es malade, mais parce que tu vis. La mort t'attend encores apres que tu seras guarý, apres que tu seras reconualu, Tu n'eschapperas point à la mort, tu eschapperas à la sauté. Retournós maintenant à l'incōmodité propre à la maladie. Elle est accompagnee de grands & cruels tourmens, mais les intermissions les rendent tolerables: car quand la douleur est en sa plus grande force, elle prend plustost fin. Aucun ne peut sentir vne excessiue douleur pour long-temps. Car la nature (qui nous aime tant qu'il est possible) y a si sagement pourueu, qu'elle a fait les douleurs ou tolerables ou fort courtes. Les plus grandes douleurs se sentent aux parties du corps les plus maigres. Les nerfs, les ioinctures, & tous autres endroits minces & gresles, sont cruellement tourmentez, quand les humeurs corrompüs se sont enclofés en ces lieux estroits. Mais aussi ces parties s'engourdissent bien-tost, & par vne douleur trop forte perdent le sentiment de la douleur: ou parce que les esprits empeschent de pouuoir faire leur cours naturel, & changez en pis, perdent la force qui les rend vigoureux, & qui nous pique: ou parce qu'une humeur corrompüe n'ayant plus de puissance de s'escouler, s'estouffe elle-mesmes, & oste le sentiment aux lieux qui en sont trop remplis. C'est ainsi que la goutte des pieds & des mains, & les douleurs qu'on sent aux jointures & aux nerfs, s'appaissent quand elles ont engourdy les parties qu'elles gehennoient. C'est la premiere aigreur & poincte de ces douleurs qui tourmente: mais ceste violence s'esteind avec le temps, & la fin de la douleur, c'est d'estre du tout endormy. La douleur des dents, des yeux & des orilles, est la plus aiguë qui soit, parce qu'elle naist dans les plus estroittes & petites parties du corps: Et certainement non pas moins que celle de la teste: mais d'autant qu'elle est plus violente, d'autant plustost aussi se change-elle en fureur ou en stupidité. Il n'y a donc aucun autre soulagement à ceste douleur extrême, si ce n'est qu'il faut par necessité que tu ne la sentes plus, apres que tu l'auras par trop sentie. Mais ce qui fasche plus les hommes ignorans durant la douleur qu'ils sentent au corps, procede de ce qu'ils n'ont pas accoustumé de se contenter des biens de l'ame, & qu'ils ont trop d'amitié avec le corps. C'est pourquoy l'homme sage & vertueux, retire son ame hors du corps, & conuerse le plus souuent qu'il peut, avec ceste diuine & meilleure partie: & seulement entant qu'il luy est besoin, avec l'autre, qui est fragile, & qui ne fait iamais que se plaindre. Mais c'est vne chose fascheuse (diras-tu) de se voir priué des plaisirs accoustumez, de s'abstenir des viandes, de souffrir la soif & la faim. Je conselle que sur la premiere abstinence cela est fascheux: mais peu à peu ceste cupidité se refroidit, quand les choses que nous desirons se reglent, & se retrāchent d'elles-mesmes. Il aduiet de là, que l'estomac prend plus de patience, & que ceux qui mangeoient la viande avec plus grand appetit, l'ont en haine. Les cupiditez & appetits meurent d'eux-mesmes. Il n'y a point de regret à te passer d'une chose, de laquelle tu as perdu le desir. En outre, il n'y a douleur qui n'ait quelque intermission, ou quelque remission: D'auantage, on se peut garder des maux à venir, & s'opposer par remedes à ceux qui nous menaçent. Car il n'y a point de maladie qui n'ait quelque signe avant-coureur, mesmement celui qui retourne par coustume. Tu porteras patiēment vn maladie, si tu méprises l'extrémité dont elle te menace: ne ren point toy-mesme les maux plus griefs qu'ils ne sōt: & ne te charge point de plaines. La douleur sera plus legere & suportable, si l'opinion n'y adjouste rien. Au cōtraire, si tu cōmences à t'exhorter, & dire; Courage, ce n'est rien ou bien peu: endurós, il passera bien tost: tu le ren-

Pourquoy
les ignorans
& vicieux se
plaignent
beaucoup en
leurs dou-
leurs.
Et le sage,
noā.

Moyen de
les alleger.

L'opinion
les rend plus
griefues que
elles ne sont.

bras plus leger quand tu penseras qu'il le soit. Toutes choses dependent de l'opinion: Non pas l'ambition seulement, mais la folle despenſe & l'auarice se mesure par elle. Nostre douleur n'est qu'opinion. Vn homme n'est non plus miserable qu'il le pense estre. Je croy qu'il seroit bon d'oublier les plaintes des douleurs passees, & ces paroles: Iamais homme ne fut si mal: quels tourmens, quels maux-ay-ie endurez? pas vn ne pensoit que i'en deusse releuer. Cōbien de fois est-ce que mes amis m'ont tenu pour mort? combien de fois ay-ie esté abandonné des medecins? Ceux qu'on estire sur vn banc à la gehenne n'endurent point tant de mal. Encoire que ce'a soit vray, toutesfois il est desia passé. Quel plaisir sens-tu à te ressouuenir des douleurs passees, & te rendre derechef miserable pour l'auoir esté cy-deuant? Ioint mesme-ment qu'il n'y a pas vn qui ne vueille faire son mal plus grand, & qui ne mente à soy-mesme. D'auantage, c'est chose fort agreable de raconter le mal qui est passé. C'est aussi chose naturelle se resioür de la fin de sa douleur, Il faut donc chasser hors de nous, deux choses: l'vne est la crainte du mal futur, & l'autre la souuenance de celuy qui est passé: cestuy-cy ne me touche desia plus: & l'autre ne me touche pas encor. Mais quand il se trouuera en ces difficultez, il pourra dire,

Vn autre remede, contre les douleurs, c'est d'oublier les passees, & toutes paroles plaintiues.

Chasser hors de nous la crainte du mal à venir. &

Vn iour ie me plairay à m'en ressouuenir.

1. Aeneid.

Qu'il cōbatte donc de toutes les forces de son ame, il demeurera vaincu s'il se rend, il vaincra s'il s'esuertuē cōtre la douleur. Il y en a plusieurs en ce temps qui font cela: ils appellent sur eux la ruine à laquelle ils deuoient resister. Si tu veux te retirer du dessous de ce qui te presse, qui te pend sur la teste, & qui te menace, il te suura & cherra dessus toy avec plus de pesanteur: mais si tu luy fais teste, si tu veux tenir ferme, tu le repousseras. Combien de coups & de playes reçoient les lutteurs sur le visage, & sur tout le corps: toutesfois ils souffrēt tous ces tourmens pour l'ambition de la gloire: & endurent cela non seulement parce qu'ils combattent, mais afin qu'ils sçachent bien combattre. L'exercitation mesmes & l'apprentissage est vn vray tourmēt. Taschons doncques aussi à surmonter tous les trauaux, le prix & le loyer desquels n'est point vne simple courōne, vne palme, ou vn trompette qui commande à faire silence pour ouïr publier la louāge de nostre nom: mais la vertu & la constance de l'ame, & vne tranquillité d'esprit que nous acquerons pour iamais, si en quelque combat nous auons peu surmōter la fortune. Je sens vne cruelle douleur. Mais commēt ne la sentirois-tu, si tu ne la supportes sinon comme les fēmes font? Tout ainsi que l'ennemy charge plus viuement ceux qui fuyent: pareillement tous les malheurs que la fortune nous enuoye, chargēt plus fort celuy qui perd courage & tourne le dos. Mais ceste douleur est trop violente. Et quoy? Ne sommes-nous constans que pour souffrir les choses legeres? Qu'aimes-tu mieux, ou que la maladie soit longue, ou qu'elle soit violente & courte: Si elle est longue, elle a des intermissions & des entredeux: elle donne loisir de se refaire, elle donne temps. Il faut en fin qu'elle quitte, & qu'elle s'en aille. Vne maladie courte & violente fera l'vn ou l'autre: elle sera bien tost esteinte, ou elle t'esteindra. Et quelle differēce fait-on, qu'elle ne soit, ou que ie ne sois point? veu qu'en l'vn & en l'autre la douleur prend sa fin. Il peut aussi de beaucoup seruir de diuertir tes pensees à quelque autre chose, & de ne songer point à la douleur. Mets deuant tes yeux ce que tu as autrefois honorablement & vertueusement fait: discours en toy-mesmes les plus belles parties. Iette ta souuenance sur ce que tu as grandement admiré: & que lors les plus

Combattre courageusement la douleur.

A guise des lutteurs.

Surmonter tous trauaux.

Dont le prix ou salaire est grand & digne.

Autre remede contre la douleur, n'y songer point. &

Nous re-
mercer les
beaux exem-
ples de con-
stance.

constans, & ceux qui ont vaincu la douleur, se présentēt à ta pensée. Comme celuy qui tendoit sa jambe pour se faire couper les varices, perséuera de lire dans vn liure. Celuy pareillement qui ne perdit iamais le rire pendant que les bourreaux s'esmerueillans de cela, essayoient sur luy toutes sortes d'instrumens de cruauté. Ne vaincra-l'on point par raison la douleur, qui a esté vaincüe par rire? Dis maintenant tout ce que tu voudras, & des descentes des rheumes, & de la violence d'une toux continuelle, qui fait rendre vne partie des boyaux, & d'une fiéure qui cuit les entrailles, & de la soif, & des ioinctures des pieds & des mains que la douleur fait desordre & sortir hors de leur place. La flamme, la gehenne, les lames ardantes, & ce qu'on met, apres sus les playes enflées pour renoueller la douleur, & la faire entrer plus profondemēt, est encor plus cruel. Et toutesfois il s'est veu qui a souffert tout cela sans se plaindre. C'est peu que cela. Et qui n'a pas seulement prié qu'on cessast. C'est peu. Et qui n'a jamais voulu respondre. C'est peu. Qui s'en est mis à rire, & de tout son cœur. Apres tout cela veux-tu te moquer de la douleur? Mais la maladie, diras-tu, ne permet que ie puisse rien faire. Elle m'empesche en toutes mes fonctions. La maladie travaille bien le corps, mais non point l'ame. C'est pourquoy elle arreste bien les pieds d'un coureur, & attache les mains d'un cordonnier, & d'un menuisier. Mais si tu as biens appris à te seruir de ton ame, tu admōnesteras, tu enseigneras, tu escouteras, tu apprendras, tu demanderas, tu te ressouuiedras. Et quoy? ne penses-tu rien faire si tu es temperant en ta maladie? tu montreras que la maladie se peut vaincre, au moins qu'elle se peut supporter. Croy-moy, la vertu trouue encor lieu dans le liēt mesme. Les armes & la suite d'un camp ne portent pas tous seuls tesmoignage d'un cœur hardy, & que la crainte ne peut dompter. Vn homme se peut mōstrer courageux & vaillant en robbe. Tu as assez à quoy t'employer, combats vaillamment contre ta maladie: si elle ne te contraint à rien faire, si elle ne gagne rien dessus toy, tu seruiras d'un exemple signalé. O que la matiere de nostre gloire estoit grande, l'on nous fust venu regarder quand nous estions malades. Mais iette tes yeux sur toy-mesmes: donne-toy loüāge toy-mesmes. D'auantage il y a deux sortes de voluptez. La maladie empesche les corporelles, mais elle ne les oste point du tout, ains plustost, si tu en veux iuger à la verité, elle les incite. Il y a plus de plaisir à boire quand on a soif: & la viande est plus agreable à celuy qui a faim. Tout ce qu'on trouue apres vne longue abstinence, on le mange avec plus d'appetit. Mais quant aux autres voluptez de l'ame, qui sont & plus grādes & plus alleurees, il n'y a medecin aucun qui les defende aux malades: & quiconque les suit, & les scait bien cognōstre, il mesprise tous les allechemens & flatteries des autres sens. O qu'un malade est malheureux! Et pourquoy? parce qu'il n'ose pas tremper son vin avec de la neige: parce qu'il ne renouelle point la froideur qu'il boit mēlée dans vne grande coupe par les morceaux de glace qu'on rompt dedās: parce qu'on ne luy ouure point sur le bord de sa table les huistres peschees dans le lac Lucrin: parce qu'il n'oit point à l'entour de sa salle, le bruit des cuisiniers qui portēt les foyers mesmes avec les viandes. Car la prodigalité & la folle despense a desia trouué ceste inuention, afin qu'aucune viande ne se refroidisse, & que le Ciel de la bouche desia endurci, ne trouue riē qui ne soit bien chaud, la cuisine suit le souper. O qu'un malade est malheureux! Il ne māgera que ce qu'il pourra digerer: ou n'emmetra point deuant luy vn sanglier tout entier, qu'on réuoye cōme viande grossiere: on ne luy seruira point les poulpes des volailles (car on desdaigne maintenāt de les voir entieres) assemblees dās vn bassin à part. Quel mal t'aduiēt-il de cela? Tu souperas cōme vn malade. Mais ce sera pour soupper vn iour en fantē. Certainement nous endure-

Contre ceux
qui excusent
leur osiuerie
par leur ma-
ladie.

Contre les
voluptueux,
qui s'affli-
gent en leurs
maladies, et
ne pouuoit
librement
jouir de
leurs plai-
sirs.

rons facilement tout cela, & les bouillons, & l'eau chaude, & tous ces autres dioses qui semblent estre insupportables à ces personnes delicates, perdus en leur folles despenses, & qui ont l'ame plus malade que le corps. Oublions seulement l'horreur & la crainte de la mort. Or nous l'oublions si nous pouuons reconnoistre quelles sont les fins du mal & du bien. Et par ce moyen finalement nous ne sentirons aucun ennui de nostre vie, ny aucune crainte de la mort. Car on ne peut iamais estre las & fasché de la vie, quand elle s'occupe apres tant de choses si diuerses, si hautes & si diuines. Il n'y a que le repos oisif & paresseux qui la nous face hayr. La verité ne faschera iamais celuy qui se pourmene par les secrets de la Nature. Il n'y a que la fausseté qui nous faoule. Au contraire si la mort vient, si elle nous appelle encor que ce soit auant le temps, encor qu'elle nous retranche la moitié de la vie, il y a long temps que le fruit en a esté auparauant cueilli. Il a desia cognu la plus grande partie de la nature: il sçait aussi que les choses honnestes n'aggrandissent point pour auoir duré plus long-temps. Ceux-là doiuent par necessité trouuer toute la vie courte, qui la mesurent à l'aune de leurs voluptez vaines, & qui par ce moyen ne prennent iamais fin. Recree-toy avec tels & semblables pensemens: & iettant pendant les yeux sur nos Epistres, quelque temps viendra, qui nous reioindra, & nous rassemblera pour si petit qu'il soit, la science d'en pouuoir bien vsr le rētra assez long. Car comme dit Possidonius, vn iour entre les hommes sçauans, dure plus que l'aage le plus long d'vn homme ignorant. Cependant retien cecy fermement, il ne se faut point laisser vaincre aux aduersités, ni se fier aux prosperitez. Il faut auoir deuant les yeux le pouuoir ample de la fortune, comme si elle deuoit faire tout ce qu'elle pourroit. Ce qu'on a des long-temps preueu, aduient avec moins de fascherie.

Pour bien cōtre-lutter les frayeurs de la mort, il faut cognoistre les fins du mal & du bien. Le repos oisif rend la vie odieuse,

Le vertueux ne meurt iamais trop tost.

EPISTRE LXXIX.

Il prie Lucilius de luy escrire ce qu'il a cognu de Scylla, de Charibde, & du mont Aetna. Quelle sera nostre ame quand elle sera montee au Ciel: & qu'elle peut estre telle icy bas si elle se descharge des vices.

I'Attens tes lettres par lesquelles tu me dois faire sçauoir que c'est que le voyage que tu as fait par toute la Sicile, t'aura monstré de nouueau, & ce que tu auras appris de plus certain de Charybde. Car ie sçay que Scylla est vn escueil, qui n'est point espouuantable à ceux qui nauigent par là. Mais i'ay grand desir d'entendre, si tout ce que les fables racontent de Charybde est vray, & si d'auēture tu l'as remarqué. Car c'est chose digne d'estre remarquee. Rends-nous certain si c'est d'vn seul vent, qu'elle engendre tant de gouffres: ou si c'est de tous costez, que la tempeste la face esmouuoir: & s'il est vray aussi, que tout ce qui est englouti dans ceste mer par les tourbillons, est emporté cacher sous les flots par plusieurs milles, & rendu puis apres sur le bord du gouffre de Taormino. Si tu m'as vne fois escrit entiere-ment tout cela, i'oseray bien te prier de me faire cest honneur de monter sur le mont Aetna, lequel quelques vn ont opinion se consumer, & se fondre peu à peu: parce qu'on souloit anciennement le monstrer de plus loin à ceux qui alloient sur mer. Cela peut aduenir, non pas que la hauteur de ceste montagne s'abaille, mais parce

Merueilles des gouffres Scylla & Charibde, & du Mont-gibel.

C'est aujourdhuy le Mont-gibel.

que le feu s'est esuanouy, & qu'il en sort maintenant avec vne moindre abondance & violence, & par la mesme raison que la fumee du iour est plus petite. Mais ny l'un ny l'autre n'est incroyable, ny que la montagne, que le feu deuore continuellement, ne se diminue, ny que le feu demeure toujours aussi grand. Car il n'est point de luy mesme, mais engendré en quelque gouffre sous terrain, il s'esmeut, & s'alume, & se nourrit d'autre matiere, n'ayant que le seul passage & la sortie par ceste montagne, & non point son aliment. Il y a en Lycie vn quartier de pays fort cognu de tous les habitans des enuirs l'appellent Ephestion, où la terre est percee en plusieurs lieux. Cest endroit est enuironné d'un feu qui ne fait aucun mal à ce qui naist dessus. Ceste region est fort belle & verdoyante en herbages, que les flammes ne bruslent iamais, ne faisant seulement que reluire d'une clarté foible, & sans force. Mais reseruons cela pour nous en enquerir plus auant, lors que tu m'auras escript combien sont essongnez de la bouche & de l'ouuerture de ceste montagne, les neiges que l'esté mesmes ne peut fondre, tant elles sont assurees contre ce feu, qui leur est si voisin. Il ne faut point que tu dises, que ie sois cause de te faire prendre celle peine: Car tu le ferois pour contenter ta fantasie, encor que pas-vn ne t'en priast, iusqu'à tant que tu descriues le mont *Ætna* par tes vers, & que tu touches ce lieu tant célébré par tous les poëtes. Car encor que *Virgile* l'eust amplemēt décrit, cela n'espacha pas *Ouide*, qu'il ne le traitast: & ce que ces deux-là eu auoient escript, ne destourna pas *Seuerus Cornelius*. D'auantage ce lieu s'est monstré heureux à tous: Et ceux qui en ont traité les premiers ne me semblent point auoir desrobé ce qui s'en pouuoit dire: ils en ont plustost ouuert le chemin. Mais il y a grād' difference de t'approcher d'une matiere ià du tout despenduë, ou d'une qui soit bien apprestee. Ceste-cy croist tous les iours, & ce qui est cy-deuant inuenté, ne peut nuire à ceux qui doiuent inuenter apres. En outre, la condition du dernier venu, est meilleure. Il trouue les paroles toutes prestes, lesquelles accoustrees d'une autre façon auroit vn visage tout nouueau, & il n'y iettera pas ses mains comme sur vne chose estrangere: car elles sont publiques. Les *Turiconsultes* nient qu'une chose publique se puisse prescrire: ou ie ne te cognois point, ou le mont *Ætna* te fait venir la salue à la bouche. Tu as desir d'escrire quelque grand subiet pareil à ceux des anciens. Car ta modestie ne permet point que tu esperes d'auantage: laquelle est si grāde en toy, que ie croy que tu arresterois les forces de ton esprit, s'il y auoit danger qu'il deust vaincre, tant tu portes de reuerence aux premiers. Entre autre choses la sagesse a cela de bon: Aucun ne peut estre vaincu d'autrui, si ce n'est pendant qu'on monte. Mais apres que tu y seras parueniu, tout est esgal & pareil. Elle ne peut iamais plus croistre, elle demeure en l'estat. Le soleil peut-il rien adiouster à sa grādeur? & la Lune deuiet-elle plus grande, qu'elle n'a accoustumé d'estre? Les mers ne croissent point: le Ciel retient la mesme forme & la mesme mesure: Les choses qui sont paruenues à leur iuste grandeur, ne se peuuent hausser d'auantage. Tous ceux qui seront sages ils seront esgaulx & pareils: mais chacun d'eux sera doué de sa propre vertu: l'un sera plus doux en son langage, l'autre parlera plus facilement: l'un sera plus prompt, & l'autre plus eloquent. Cela dont nous parlons, qui rend les personnes bien-heureuses, est esgal à tous. Ie ne scay pas si ton mōt *Ætna* se peut abysser & ruiner dedans soy: si la force continuelle des feux peut consumer peu à peu le faiste de ceste montagne, qui se voyoit de si loing sur la mer: Mais ny la flamme ny la ruine ne fera iamais tresbucher en bas la vertu. Ceste maiesté seule ne se peut abaisser, ne peut s'auancer plus auant, ny reculer aussi: sa grandeur est arrestee, comme celles des choses celestes. Met tons peine de nous presenter à elle: nous auons

Merueilleuse montagne en Lycie.

Jugement de Senequetouchant la suffisance de Lucilius.

Lequel il tâche à persuader a descrire en vers le singularitez du Montgibel: puis Prend occasion d'entrer en vn autre discours, que ce qui rend les hommes heureux, est esgal en tous. Les plus fermes choses du monde periront mais la vertu ne tresbuchera iamais.

fait desjà beaucoup de besongne: & toutesfois non pas beaucoup si ie veu dire la verité. Car ce n'est pas bonté, d'estre meilleur que les plus meschās. Qui se voudroit glorifier d'auoir des yeux, qui peuuent regarder le iour, quand le soleil leur luit à trauers des broüillards? encore qu'il se contente cependant de n'estre point du tout en tenebres: toutesfois il ne iouit point encor du bien de la clarté. Nostre ame aura dequoy s'esioiir en elle mesme, apres qu'estant sortie hors des tenebres où elle est maintenant plongee, elle aura veu les choses claires, non point à demie veuë: mais apres qu'elle aura veu la clarté du iour tout entier, & qu'estât retournée dans son ciel, elle aura repris la place qu'elle eust par la condition de sa naissance. Sa premiere origine la rappelle là haut. Elle y sera auant qu'elle soit deliuree de ceste prison, dès aussi tost qu'elle aura deschargé les vices, & que deuenüe pure & legere, elle sera esleuee à la contemplation des choses diuines. C'est ce qu'il nous faut faire, Lucilius mon cher amy: c'est là où nous deuous aller de toute nostre ardeur, encor que peu de personnes le sçachent, & que pas-vn ne le voye. La gloire est l'ombre de la vertu: elle suyra les hommes en despit deus. Mais tout ainsi que l'ombre va quelquefois deuant, & quelquefois elle suit, vient par derriere: pareillement la gloire est quelquefois deuant nous, & permet que nous la voyos: quelquefois elle vient apres, & se rend plus grande, d'autant qu'elle vient plus tard, quand l'enuie s'est du tout retiree. Combien de temps vesquit Democritus, qu'on l'estimoit furieux? A grand' peine Socrates a peu auoir reputation. Combien de temps fut Rome à cognoistre Catõ: elle le chassa, & ne le cogneut, que lors qu'elle le perdit. L'innocence & la vertu de Rutilius seroit cachee, si on ne luy eust fait iniustice: mais quand il fut offensé, c'est lors qu'il reluisit plus: rendit-il pas graces à sa fortune, & ne fut-il pas bien aise de son bannissement? Ie parle de ceux que la fortune a rendus illustres: en les voulāt accabler. Cõbien en void-on desquels le trauail & les œuures ne sont venus en cognoissance qu'apres eux? Combien en void-on que la gloire n'a pas fauorisee durant leur vie, ains les va arracher du tombeau? Tu vois combien Epicure est admiré non seulement des plus doctes, mais encor du vulgaire ignorāt. Il fut incogneu dans la ville d'Athenes, où il vesquit tousiours caché. C'est pourquoy ayant long temps suruescu à son Metrodorus, apres auoir dans vne siene Epistre parlé auéc vne souuenance agreable de l'amitié qui restoit encor entre eux deux, il dit à la fin qu'entre tant de biens que Metrodorus & luy auoient eus en leur vie, il ne leur estoit aduenü aucun dommage de ce que la Grece tant renommée ne les auoit point seulement cogneus: voire qui plus est, que elle n'auoit jamais ouy parler d'eux. Mais cela a-il peu empescher qu'apres sa mort on ne l'ait trouuë? L'opinion qu'on a eu de luy, n'a elle pas surpassé tous les autres? Metrodorus aussi en quelqu'autre siene Epistre confesse que luy & Epicure n'auoient pas eu grande reputation? Mais qu'apres sa mort & celle d'Epicure ils deuoient auoir vn grand renom, qui leur estoit jà tout appresté, & à tous ceux aussi qui voudroient suyure le chemin qu'ils auoient tenu. Aucune vertu ne demeure jamais cachee: voire ce n'est point son dommage de l'auoir esté. Il viendra vn iour qui la mettra en lumiere, apres que la malice de son siecle l'aura quelque temps tenuë couuerte & serree. Celuy est nay au profit de peu de personnes, qui ne pense qu'au peuple de son aage. Plusieurs milliailes d'annees & de peuples viendront apres nous: c'est à ceux-là qu'il te faut regarder. Encor que l'enuie ait fermé la bouche à tous ceux qui viuoient avec toy, il en naistra d'autres, qui feront iugement sans haine, & sans faueur: & si la vertu doit receuoir quelque recompense par la gloire, elle ne la perdra pas. Nous ne sentirons point les propos, que la posterité

Estat de
l'ame deli-
uree du
corps.

Les hommes
vertueux
remportent
tost ou tard
la gloire de
leurs mérites
& l'enuie
ne peut
preualoir à
l'encontre.
Exemples en
Democrite.
En Socrates.
En Caton.
En Rutilius.

En Epicure.

En Metro-
dore.

La vertu ne
se peut ca-
cher que
pour vn
temps, pour
se manifester
en suite
à jamais.

Elle ne frustrer iamais personne de sa louange.

tiendra de nous: si est-ce quelle nous honorera, & parlera souuent de nous encor que nous ne le sentions pas. Il n'y a aucun que la vertu n'ait recognu, & durant sa vie, & apres sa mort, pourueu qu'il l'ait suiue sainctement & d'une bonne foy: pourueu qu'il ne se soit feint, & deguise: & s'il a tousiours esté semblable à foy, fust-ce qu'on l'aduertist auparauant, ou qu'on le prist au despourueu, & sans y penser. La simulation ne profite de rien: vn visage feint & fardé legerement par dehors, ne deçoit que bien peu de personnes. La verité de quelque costé qu'on la tourne, est tousiours vne. Ce qui trompe n'a point de fermeté. Le mensonge est fort mince: tu y verras à trauers, si tu le regardes de bien pres,

EPISTRE LXXX.

Il reprend ceux qui s'adonnent si fort aux exercices du corps qu'ils oublient ceux de l'esprit. Que l'homme de foy-mesme peut rendre son ame meilleure, & acquerir sa liberte.

Inuetiue contre ceux qui s'appliquent tellement aux exercices du corps & se repaissent les yeux à des spectacles triuoles qu'ils en negligent leur principale partie, & renfoncent leurs corps laissent affoiblir leur ame à faute d'instruction yu que

IE suis auourd'huy tout à moy, non pas tant parce que ie me fois moy-mesme procuré ce bien, que parce que le ieu du balon a tiré tous ces fascheux qui me venoient importuner. Pas-vn n'entre dans ma maison: pas-vn ne vient destourner ma pensee, laquelle sous ceste assurance chemine plus hardiment. On n'a guere souuent heurté comme de coustume à mon huis: il ne faudra point tenir le portier tousiours leué. Il me sera permis d'aller seul, comme il est plus necessaire à celuy qui va de foy-mesmes, & qui suit le chemin qu'il s'est tracé. Et quoy? ie ne suy d'oc pas les anciens? si fay: mais ie pren bien ceste autorité d'inuenter quelque chose, & de la changer, ou d'en laisser. Ie ne m'asseruis point à ce qu'ils disent: mais i'y consens. I'ay dit toutes-fois vne grande parole, encor que i'eusse promis de me taire, & de le tenir secret, si on ne me l'eust demandé. Mais voicy vne grande crierie qui sort du Theatre, où l'on s'exerce à la course, lequel toutesfois ne me peut arracher hors de moy, mais plustost me transporte à penser aux combats qui s'y font. Ie pèse en moy-mesme, combien d'hommes exercent le corps, & combien il y en a peu qui exercent l'esprit: combien est grand le nombre des personnes, qui courent à vn spectacle vain, & de peu de profit: & la grande solitude qui est aupres des bons arts: & combien ont l'ame foible ceux desquels nous admirons la force des bras & des espauls. Mais fut tout, ie pense en-moy-mesme, si quelqu'un peut avec l'exercice endurcir tellement le corps à ceste patience que d'endurer les coups de poings, & de pieds, que plusieurs luy donnent: & tout trempé de son sang, souffrir vn soleil tres-ardant sur vne tres-chaude poussiere, tout le long d'un iour: pourquoy ne pourroit-il aussi plus facilement renfoncer son ame, pour soustenir les coups de la fortune d'un cœur inuincible, afin que quand il sera porté par terre & foulé aux pieds, il se puisse encor releuer? Car quant au corps, il a besoin de beaucoup de choses, pour deuenir fort: Mais l'ame croist d'elle mesmes: elle se nourrit & s'exerce elle mesmes. Le corps a besoin de manger beaucoup, de boire beaucoup, d'estre oint de force huile, & d'un long exercice: Mais la vertu viendra sans aucun appareil, & sans aucune despense. Tout ce qui te peut rendre bon, est avec toy: dequoy as-tu besoin pour estre homme de bien? de la volonté seule. Et que pourrois-tu vouloir

La force du corps ne contre quare pas les assauts de fortune, mais bien la vertu de l'esprit, & que Pour estre homme de bien, il ne faut

mieux, que de t'attacher de velle seruitude, qui tyrannise tout le monde, & de laquelle les esclaves mesmes, de la plus miserable condition, & nais entre ces ordures, essayent de se despoüiller: Ils rachepent leur liberté avec l'argent qu'ils ont peu espargner en ne mangeant point la moitié de leur saoul. Ne tascheras-tu pas, à quelque prix que ce soit, de paruenir à ceste liberté: toy qui penses, estre nay libre? Pourquoy iettes-tu les yeux sur tes coffres? elle ne se peut achepter par argent. Ce seroit en vain qu'on mettroit dans vn cōtract le nom d'vne liberté, laquelle ni ceux qui l'acheptent, ni ceux qui la vendent, ne peuuent auoir. Il faut que toy-mesmes te donnes ce bien-là, il faut que tu le demandes à toy-mesme. Delivre toy auant toute œuvre de la crainte de la mort; car c'est elle la premiere qui nous a mis sous le ioug: & apres de la crainte de paureté. Si tu veux sçauoir combien il y a peu de mal en elle: fay comparaïson du visage des pauvres, & de celuy des riches. Le pauvre rit plus souuent & plus assurement que le riche. Les soucis ne peuuent estre en repos. Et s'il suruient quelque fascherie au pauvre, elle passe vistemment, comme vne legere nuce. Mais la ioye de ceux que on appelle riches, est feinte: ou c'est vne triste fascheuse, & pleine d'apostume, & d'autant plus pesante, qu'ils n'osent descouurer ouuertement leurs misereres. Mais parmy les ennemis qui leur rongent le cœur, il leur est force de feindre d'estre contents. Il faut que ie me serue fort souuent de cest exemple: La face de la vie humaine, qui nous assigne tel personnage qu'il luy plaist pour le mal iouer, ne peut estre plus viuement exprimee. Celuy qui superbe se pourmeine sur vn eschafault, & poussant sa pensee auant, dit ainsi:

Le premier point de liberté, c'est le mespris de la mort: puis celuy. Des riches, & biens de ce monde.

Embleme des riches malcontés comparés à des comedies.

*Le commande à la Grece, & depuis l'Ellespont
Les Royaumes puïssans, & les terres qui sont
Iusqu'à la mer qui bat les riuies d'Ionie,
Pelops me les laissa:*

C'est vn esclau: il gaigne cinq boisseaux de bled, & douze soulds & demy. Et cest autre qui fait tant l'orgueilleux & le braue, & qui tout bouffi d'vne confiance de ses forces tient ce langage:

*Si tu ne vis en paix, Menclus inhumain,
Je te feray mourir bien tost de ceste main:*

Il ne gagne que sa pitance ordinaire, & dort dans vne pauvre chambre louëe. Tu en peux dire autant de tous ces mignons delicats, qui sont pendus en l'air, dans vne lictiere portee plus haut que la reste des hommes, & dessus la troupe du peuple. La felicité de ces gēs-là est masquee. Tu te mocqueras d'eux si tu les despoüilles. Quand tu veux achepter vn cheual, tu luy fais oster la selle: tu fais despoüiller le vestement à vn esclau qu'on vend, afin qu'aucune imperfection ne soit cachee. Voudrois-tu mettre à prix vn homme enueloppé? Les reuendeurs couurent par quelque artifice ce qui pourroit desplaire. C'est pourquoy vn bel accoustrement est suspect à celuy qui veut achepter vn esclau. Si tu vois vn bras ou vn genouïl bandé, tu commanderois qu'on te le monstrast nud, & tout le corps descouuert. Vois tu ce Roy de la Scythie & de la Sarmatie paré de ce riche accoustrement de teste? Si tu le veux priser ce qu'il vaut, & cognoistre entierement quel il est, oste-luy son manteau Royal. O le grand mal qui se cache là dessous! Mais pourquoy parlé-je des autres: si tu te veux estimer, & priser au vray, mets à part ton argent, ta maison,

Notable ad. & ta dignité: & considere bien quel tu es au dedans. Car tu crois maintenant que
uertilemēt. tu es, parce que les autres t'en disent.

EPISTRE LXXXI.

Ceste Epistre contient vn abrégé presque de tout le traité des bien-faits, & monstre que que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faits: & comme il faut estre recognoissant.

L'ingratitude ne nous doit empêcher de bien faire à autrui. Remedes contre l'indignation qui prouient a cause d'ingratitude.

TV te plains d'estre tombé entre les mains d'un ingrat: si c'est maintenant la première fois, rends graces à la fortune, ou à telle diligence: combien que la diligence ne puisse de rien seruir en cest endroit, que te rendre plus mauuais & plus difficile. Car si tu veux fuir à cest inconuenient, tu ne feras iamais plaisir: & pensant garder qu'ils ne se perdent entre les mains d'autrui, ils se perdront entre les tiennes. Il vaut mieux qu'ils ne soient point recogneuz, que s'il ne s'en donoit point. Apres vne pauvre moisson, encor faut il retourner semer. Souuent ce qui s'estoit perdu par vne longue infertilité d'une mauuaise terre, se recouure par l'abondance d'une seule année. Pour en trouuer quelqu'un qui suit recognoissant, tu ne dois pas regretter d'en auoir trouué quelques-vns qui fussent ingrats. Il n'y a pas vn qui ait la main si assurée à donner des bien-faits, qu'il ne se trompe bien souuent. Il faut qu'ils faillent quelquefois pour deuenir plus assurez. Apres auoir fait naufrage, on se remet encor sur mer. Et l'vsurier ne se retient point de prester, pour auoir trouué vn banqueroutier. Nostre vie seroit bien-toit perduë dans l'oïsiuereté & dans la paresse, s'il falloit incontinent quitter tout ce qui nous fasche. Mais il faut que cela mesmes te rende plus benin & plus patient. Car si tu veux qu'une chose, dont l'euement est incertain, succede bien, il est besoin de l'essayer plusieurs fois. Mais nous auons amplement parlé de cela aux liures que nous auons escrit des bien-faits. Il me semble qu'il vaut mieux disputer d'un autre point que l'estime n'auoir esté assez discouru: à sçauoir, si celuy qui nous a fait vn plaisir, & nous a puis apres offensé, a compensé son bien-fait, & si nous demeurons quittes enuers luy: & si tu veux y adiouster encor cecy, qui nous a depuis porté beaucoup plus de dommage, qu'il n'auoit fait de profit. Si tu attends vne seueré sentence d'un iuge, qui voudra suiure la rigueur du droit, il les relaxera respectiuelement. Il dira encor que l'iniure soit plus grande, toutefois il faut donner au bien-fait, ce que l'iniure pesoit plus. Il a porté plus de dommage: mais c'est luy qui auoit tout premier profité. Et par ainsi il faut auoir esgard au tēps. Au reste, c'est chose si claire qu'il n'en faut point donner d'aduertissement, qu'il est besoin de sçauoir combien on a fait plaisir de bon cœur; & a uec quel regret on a offensé. Car les bien-faits & les iniures se mesurent par la volonté. Je ne voulois point faire ce plaisir: mais j'ay esté vaincu par honte, par l'instance poursuite d'un importun, ou par quelque esperance. Nous sommes redevables de toutes choses, de pareille volonté, à celle qu'on a en donnant. On ne doit point regarder si vn bien-fait est grand, mais de quelle affection il procede. Reiettons maintenant toutes cōiectures. Cecy a esté vn bien-fait: & ce qui a esté depuis fait par dessus la mesure de ce bien-fait, est vne iniure. Vn homme de bien fera tellement son compte, qu'il se trompera luy-mesmes. Il adioustera au bien-fait, &

Question notable touchant la compensation de l'iniure & du bien fait. Première resposē.

Le plaisir & les outrages se mesurent selon la volonté.

ostera de l'injure. Mais vn autre, qui jugera plus gracieusement comme ie voudrois faire, oubliera l'offense, & se souviendra du plaisir. Certainement c'est vn deuoir de iustice (dis-ie) de rendre à vn chacun ce qui luy appartient, au bien-faict la reconnaissance, & à l'injure la reuanche, ou pour le moins vn mauuais gré. Cela seroit bien vray quand vn auroit fait l'offense, & vn autre le plaisir, parce que si c'est vne mesme personne, la force de l'injure est estainte par le bien-fait. Car si nous deuous remettre l'offense à celuy à qui nous n'auons iamais fait plaisir, nous luy deuous encor plus volontiers pardonner, s'il nous offense apres nous auoir donné quelque bien-fait. Je ne les mets point à mesme prix: i'estime plus le bien-fait, que ie ne fais l'injure. Tout le monde ne sçait pas, comme il faut recognoistre vn bien-fait. Il est en la puissance d'un ignorant, d'un rustique, d'un homme de basse condition, de rendre vn bien-fait, & le recompenser, & mesme bien tost apres qu'il l'a receu: mais il ne sçait pas de combien il est redevable. C'est le sage seul, qui a cognoissance combien il doit priser les choses. Car le fol de qui ie parlois maintenant, encor qu'il ait la volonté bonne, ou il rendra moins qu'il ne doit, ou il ne le fera pas en temps & en lieu deub: il respand, & iette mal à propos ce qu'il faut recognoistre. Il y a vne propriété de mots en aucunes choses, & vne coustume du vieil langage admirable, qui signifie par des marques tres-expresses, pleines de grande efficace, & nous apprend noſtre deuoir, & comme nous deuous nous porter en quelques affaires. Nous auons donc accoustumé de parler ainsi: Cet homme a referé, c'est à dire recogneu la grace d'un bien-faict à vn tel. Car referer, c'est rapporter de soy-mesmes, & de bon gré ce que tu dois. Nous ne disons pas. Il a rendu la grace. Car ceux à qui on redemande, rendent: côme ceux aussi qui le font en despit d'eux, ou quand il leur plaist, ou par le moyen d'une autre personne. Nous ne disons point, Il a remis le bien-faict, ou il l'a payé: car les paroles, qui sont propres pour s'acquitter d'un argent presté, ne me plaisét point en ce subiect. Referer, c'est à dire aller recognoistre, c'est porter à celuy, de qui tu as pris. Ce mot signifie vne recognoissance volontaire. Celuy qui a referé, c'est à dire reconnu, s'est appellé & sommé luy mesmes. Le sage examinera toutes choses par sa raison, combien il a pris, de qui, en quel temps, & de quelle façon: C'est pourquoy nous nions qu'aucun puisse recognoistre vn bien-faict que le sage: non plus qu'autre que le sage, le sçache donner. Le sage, dis-ie, qui est plus aise de donner qu'un autre de recevoir. Quelqu'un mettra cecy au nombre des choses qui semblent estre cõtre la commune opinion, que les Grecs appellent paradoxes, & dira: Il n'y a donc pas vn qui sçache recognoistre vn bien-faict, que le sage? & par consequent donc aucun autre ne sçaura rendre à son creancier ce qu'il doit: ou quand il achepre quelque chose, payer le prix au vendeur? Mais afin que ceste enuie ne tombe pas sur moy, ie veux bien que tu sçaches qu'Epicurus en dit autât. Metrodorus dit aussi, qu'il n'y a que le sage que sçache recognoistre vn bien-fait. Le mesme Metrodorus s'esmerueille aussi, quand nous disons, Il n'y a que le sage qui sçache faire l'amour, & qui sçache estre amy. Et toutesfois rendre vn plaisir c'est vne partie de l'amour, de l'amitié: ou à mieux dire, c'est vne chose plus commune & plus vulgaire, & que plusieurs sçauét mieux, que non pas vne vraye amitié. D'auantage il s'esmerueille encor quand nous disons qu'il n'y a point de soy, sinon en l'homme sage: comme s'il n'en disoit pas autant que nous. Penſerois-tu qu'un homme eust soy, s'il ne sçauoit recognoistre vn bien-faict? Qu'ils cessent donc de parler mal de nous, comme si nous mettions en auant des choses incroyables: & qu'ils sçachent que l'honesteté loge dans l'ame du sage, & que le vulgaire n'a que l'image, & la semblance des choses honestes.

Autre ref.
ponſe.Le sage seul
est capable
d'eualuer les
choses.

&

La propriété
de ces
mots,
*gratiam re-
ferre, gra-
tiã reddere,*
ne se peut
bonnement
exprimer
par des mots
François.Nul autre
que luy ne
sçauoit re-
cognoistre
vn bien-
faict.Ce qu'il
preuue par
le témoi-
gnage d'E-
picure,

Par la considération de la prudence du sage.

Bref aucun ne sçait rendre la grace d'un bien-faict, que le sage. Que le fol toutes-fois le reconnoisse, comme il l'entend, & comme il pourra: & que la science luy defaille plustost que le vouloir. La volonté ne se peut apprendre. Le sage pesera toutes choses par sa raison. Le bien-faict se rend plus grand ou plus petit, (encor que ce ne soit qu'une mesme chose) par le temps, par le lieu, & par la cause. Fort souuent des richesses bien grandes, jettées dans vne maison, n'ont peu faire tant de bien qu'ont fait dix escus donnez bien à propos. Car il y a grand' difference, si tu as donné, ou si tu as secouru, & si par ta liberalité il a esté conserué, ou aggrandi. Ce qu'on donne est souuent fort petit, mais le bien qui s'en ensuit est grand. Quelle difference penfes-tu qu'il y a, ou quelqu'un ait repris ce qu'il auoit donné, ou qu'il ait receu un bien-faict d'un autre pour le donner? Mais pour ne retourner sur ce que nous auons assez soigneusement recherché, quand un homme de bien voudra entrer en comparaison du bien-faict, & de l'iniure, il fera iugement de ce qu'il trouuera plus equitable: mais il doit plus favoriser le bien-faict: il panchera plus de ce costé-là. Or la considération qu'on doit auoir des personnes, sert de beaucoup en ces affaires. Tu m'as fait un plaisir, en la personne de mon esclau: mais tu as offensé mon pere. Tu m'as sauué mon fils, mais tu m'as rauï mon pere. Il poursuira encor par le menu toutes les circonstances, qui peuuent venir en comparaison: & si ce qu'il s'en faut est fort petit, il le dissimulera. Mais s'il est grand, & qu'il se puisse pardonner sans faire tort à la pieté, ou à la foy, il remettra: c'est à dire si l'iniure est toute faite à luy. En somme voicy la fin de cest affaire: Il sera facile & gracieux en ceste compensation: il souffrira qu'il en soit mis plus sur son compte: & ne payera iamais un bien-faict par vne iniure, que ce ne soit avec vne grande contrainte: il inclinera tousiours en ceste partie, il pédra de ce costé là, de se sentir redevable du bien faict, & d'auoir la volonté de le reconnoistre. Car celuy se trompe, qui prend plus de plaisir à receuoir un bien-faict, qu'à le rendre. Et d'autant que celuy qui paye vne debte, est plus ioyeux que celuy qui emprunte: d'autant plus aussi doit estre content celuy qui se descharge d'une grand' debte, en rendant le bien-faict qu'il auoit receu, que cest autre, qui s'oblige en le receuant. Car les ingrats se trompent encor en cela, qu'ils payent bien à leur creancier ce qu'ils luy doiuent, & quelque chose encor par dessus le sort principal, & pensent toutesfois que l'usage des bien-faicts soit gratuit. Mais au contraire, ils croissent par la longue demeure, & en faut apres d'autant plus rendre, qu'on a plus longuement retardé: celuy est ingrat, qui rend le bien-faict sans v'sure. C'est pourquoy il faudra auoir esgard à ceste longueur, quand on fera le compte de la recepte & de la mise. Il faut faire tout ce que nous pourrons pour nous monstrier fort reconnoissans. Car ce bien est vrayement à nous, non point comme la iustice, laquelle ainsi que le vulgaire croit, touche le profit d'autruy, la plus grande partie de laquelle reuient dedans foy. Iamais aucun ne profite à autruy, qu'il ne profite à foy-mesme. Je ne le dis point avec l'intention de laquelle celuy qui a esté secouru, voudroit secourir, & que celuy qui a esté defendu voudroit defendre: parce qu'un bon exemple retourne sur celuy qui le donne: comme aussi les mauuais exemples tombent en fin sur leur autheur: & comme ceux qui souffrent quelque iniure, qu'ils ont enseigné en la faisant, leur pouuoir estre faicte, ne trouuent aucun qui ait pitié deux: Mais parce que le loyer des vertus gist en elles-mesmes: car on ne les exerce point pour en auoir recompense: le guerdon d'une chose bien faicte, c'est de l'auoir faicte. Je suis reconnoissant: mais ce n'est point afin que celuy à qui i'ay fait plaisir, conuïé par mon exemple, m'en face plus volontiers un autre: mais afin que ie face vne chose, qui est très-belle &

Resolution de la question susdite.

Iuſques où le ſage peut remettre vne iniure.

Imprudencce des ingrats, qui ne font aucune reconnoissance d'un bien fait.

Dont la nature est, que la meillieure part d'iceluy reuient au bien-faicteur.

Quel est le loyer des vertus.

tres-agreable. le suis recognoissant: non point parce qu'ils me doiuent porter profit, mais parce que cela contente mon esprit. Et afin que tu sçaches que ce que ie dis est vray: si ie n'ay moyen de recognoistre vn bien-faict sinon qu'en me monstrât ingrat: si ie ne le puis rendre sinon que sous vn pretexte de faire injure: ie dois de tresbon cœur suiure ce conseil, encor que ie sois en danger d'estre noté d'infamie. Il me semble, qu'il n'y a pas vn qui prise plus la vertu, pas vn qui soit plus deuotieux, enuers elle, que celuy qui a voulu perdre la reputation d'estre homme de bien, pour ne perdre pas sa conscience. C'est pourquoy (comme l'ay dit) tu fais plus de bien à toy-mesme, quand tu rends le bien-faict, que tu n'en fais à autruy. Car il ne luy aduient qu'une chose ordinaire & commune, de recouurer ce qu'il auoit donné: & à toy vn grand contentement, & qui procede de l'estat bien-heureux de l'ame, d'auoir recogneu vn bien-faict. Car si la mauuaistié rend l'homme miserable, & la vertu bien-heureux: & que ce soit vertu d'estre recognoissant: tu as rendu vne chose vstée & en as acquis vne autre, qui est inestimable, sçauoir-est la conscience d'auoir esté recognoissant, qui ne vient iamais que dans vne ame diuine & bien-heureuse. Au contraire, vn mal-heur extrême traueille la pensée d'un ingrat. Pas vn n'est ingrat, qui ne soit miserable: ie ne luy donne pas de terme, il l'est à mesme instant. Fuyons doncques à estre ingrats, non point pour le bien d'autruy, mais pour l'amour de nous-mesmes. La moindre partie de la meschanceté, & ce qui est le moins à craindre tombe sur autruy. Mais ce qui est le pire, & (si ie dois ainsi parler) ce qui est le plus espais demeure avec luy, & tourmente son possesseur. Comme nostre Attalus auoit accoustumé de dire, la mauuaistié boit la plus grande part de son poison. Le venin que les Serpens jettent dehors, pour endommager autruy, & qu'ils gardent dedans sans qu'il leur nuise, n'est pas semblable à cestuy-cy: car ce poison est pernicieux à ceux qui le nourrissent. L'ingrat se tourmente, il deuiet maigre, il a en haine ce qu'on luy a donné, parce qu'il le faut rendre, & l'amoindrit. Au contraire il augmente les injures, & les aggrandit. Or que peut-on voir de plus miserable, que celuy qui oublie les bien-faicts, & se souuiet des injures? Au contraire la sagesse parle honorablement de toutes sortes de bien-faicts: elle les louë dans soy-mesme, & se resioiit en la continuelle souuenance qu'elle en a. Les meschans au rebours n'en sentent qu'un seul plaisir, & encor bien court, & sur le point qu'ils recoiuent les bien-faicts, desquels le sage sent vne longue & perdurable ioye. Car il ne se plaist pas de prendre, mais d'auoir pris: dequoy il sent tousiours vn plaisir immortel. Il mesprise les choses qui l'ont offensé: & ne les oublie point par nonchalance, mais de bonne volonté. Il ne prend pas les choses au pis, & ne s'enquiert point à qui il en doie faire tort: Il pense plustost que les fautes des hommes aduiennent par vne mauuaise fortune. Il ne calomnie point les paroles, ni le visage: Il excuse avec vne gratieuse interprétation tout ce qui en aduient, & ne se souuiet pas plustost de l'offense, que du bien-faict. Il arreste sa memoire sur ce qui estoit & le premier & le meilleur. Il ne change point d'affection enuers ceux ausquels il a fait autresfois des plaisirs, sinon lors que les iniures surpassent, & que la difference en est toute manifeste, encor qu'il voulust fermer les yeux. Et lors encor seulement, afin qu'apres vne grande iniure il soit tel, qu'il estoit auant qu'il eust donné le bien-faict. Car quand le bien-faict est pareil à l'offense, il reste encor quelque peu de bonne volonté dedans l'ame. Tout ainsi qu'un criminel est absous quand les opinions des Iuges sont esgales & mi-parties: & qu'aux choses douteuses l'humanité pend tousiours du costé le plus doux: Pareillement l'ame du sage, quand les plaisirs sont pareils aux offenses, elle sortira

Qui font ceux qui plus les prient.

La recognoissance d'un bien-faict ne loge que dans vne ame diuine & bien-heureuse. Misere & saleté de l'ingratitudede. Apophtegme considerable par l'experience. Mauuais naturel de l'ingrat.

Naturel du sage.

Belle comparaison.

bien hors de debte, mais elle ne doit pas perdre la volonté d'estre encor redevable: & doit faire comme celuy, qui apres vne generale abolition de toutes debtes, veur neantmoins payer. Mais pas-vn ne peut estre bien recognoissant, s'il ne mesprise tout ce qui fait deuenir fol le commun des hommes. Si tu veux rendre graces d'un bien-faict, il te faut faire estat de souffrir vn exil, d'espandre ton sang; de tomber en pauureté, de voir souuent ton innocence tachée de faux bruiets, indignes & deshonestes. Certainement il couste fort cher à vn homme, d'estre recognoissant; Nous n'estimons rien plus precieux qu'un bien-faict, quand nous le demandons, ny rien plus vil quand nous l'auons receu. Veux-tu sçauoir que c'est qui nous fait oublier les plaisirs jà receus? C'est le desir & la conuoitise de ceux que nous voulons receuoir encor. Nous ne pensons plus à ce que nous auons obtenu, mais seulement à ce que nous voulons obtenir encor apres. Les richesses, les honneurs, la puissance, & toutes autres choses, que par nostre opinion nous estimons fort cheres, & qui ne valent pas beaucoup, à les bien priser, nous retirent de la vertu. Nous ne sçauons pas bien priser les choses, dont il faut faire iugement, non point par le bruit commun, mais par le conseil de nature mere de toutes choses. Elles n'ont rien de magnifique pour raurir nos ames à leur admiration, si ce n'est que nous auons accoustumé de les admirer: car elles ne sont pas loüees, parce qu'il les faille desirer: mais elles sont desirées, parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'un chacun l'aura fait & rendu public, le public le fera estre l'erreur d'un chacun. Or tout ainsi que nous auons creu cela, croyons aussi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien plus honneste, qu'une ame recognoissante. Toutes les villes du monde, tous les peuples des nations barbares le crient à haute voix: les bons & les meschans s'accorderont en cela. Il y en a qui loüeront la volupté, il y en a qui aimeront mieux le trauail: il y en a qui diront que la douleur est le plus grand mal qui soit: & d'autres qui seulement ne la voudroient point appeller mal: quelqu'un prendra les richesses pour le souuerain bien, vn autre soustiendra qu'elles furent trouuees pour ne seruir que de malheur à la vie humaine, & qu'il n'y a pas-vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue rien qu'elle luy puisse donner. En vne si grande diuersité d'opinions tout le monde te soustiendra (comme on dit) par vne même bouche, qu'il faut recognoistre ceux qui ont bien meritè de nous. Tout le peuple qui est si contraire en beaucoup d'autres choses, est d'accord en cela. Et toutesfois cependant nous rendons des iniures pour des bien-faicts. Et la principale cause que quelqu'un a de se rendre ingrat, c'est parce qu'il n'a peu estre assez recognoissant. La fureur en est venuë iusques-là, que c'est chose tres-dangereuse de donner de grands bien-faicts à quelqu'un. Car ayant opinion que c'est des-honneur de ne le rendre point, il desire que celuy à qui il doit rendre, ne soit point. Garde bien ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre: au moins que ie puisse viure en assurance apres t'auoir fait du bien. Il n'y a point haine plus pernicieuse, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien-faict.

Moyen d'estre bien recognoissant.

&
Combien il est difficile de l'estre. Quelle est la cause de l'ingratitude.

Que c'est qui nous retire de la vertu.

Il n'y a rien de plus louable qu'une ame recognoissante, mais

L'ingratitude est condamnée de tous indifferement. C'est chose tres-dangereuse d'auantager trop quelqu'un:

&
N'y a haine plus pernicieuse, que de celuy qui est contraint de se confesser ingrat.

EPISTRE LXXXII.

Il blasme la vie molle & delicate: loüe l'estude des lettres. Le reste de ceste Epistre est plein du mespris de la mort.

IL y a desia quelque temps que ie ne suis plus en peine de toy. Mais tu me diras, Quel Dieu as-tu pris pour plege de cela? l'en ay pris vn, qui ne trompa iamais pas vn. C'est vne ame qui n'aime que le bien & la vertu. La meilleure partie qui soit en toy, est desia en vn lieu plein d'assurance. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui est plus à desirer, ie ne crains pas au moins que tu t'en puisses faire. Tient seulement le chemin que tu as commencé : sois en ta façon de viure doux & paisible, & non point delicat. J'aime mieux estre mal, que mollemēt: Mal: pren cela comme le peuple a accoustumé de le dire, durement, asprement, peniblement. Nous oyons souuent louer ainsi la vie de quelques-vns auxquels on porte enuie: O qu'il vit delicatement! C'est autant que s'ils disoient, Il est mol & delicat. Car peu à peu l'esprit, deuiet effeminé. Il s'amollit & se relasche, deuenant semblable à l'oisiueté & à la paresse, dans laquelle il s'est enseuely. Et quoy? n'est-il pas plus honneste à vn homme, de s'endurcir? Mesmemēt que les delicats craignent tousiours la mort, à laquelle ils ont rendu semblable leur vie. Il a toutesfois grande difference entre l'oisiueté & le sepulchre. Et quoy? (diras-tu) ne vaut-il pas mieux se reposer ainsi, que de s'aller plonger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entreprend. Toutes ces deux choses sont mortelles, & la conuulsion des nerfs, & l'engourdissement. Je pense que celuy qui est enseuely dans les parfums, soit aussi bien mort, que celuy qu'on traîne avec vn croc. L'oisiueté sās lettres est vne mort, & le tombeau d'vn homme encor viuant. Mais en fin que sert-il de s'estre retiré, comme si le soin & les soucis ne nous suiuiroient point outre la mer? Quelle cachette pouuons-nous trouuer, que la crainte de la mort n'y penetre? quel repos si assuré, & si haut esleué, que la douleur n'espouuâte? En quelque lieu que tu voisés te cacher, les malheurs du monde viendront bruire à l'entour de toy. Il y a plusieurs choses au dehors qui nous enuironnēt, qui nous trompent, ou nous pressent. Il y en a plusieurs dedans, qui nous esmeuent comme vne tempeste. Il se faut armer de la Philosophie, qui nous seruira d'vne muraille imprenable, que la fortune avec toutes ses machines ne pourra percer. L'ame qui s'est despoüillée des choses externes, est logee en vn lieu qui est hors d'eschelle, & se defend dans sa forteresse, voyant tomber au dessous d'elle tous les traits qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues, comme nous pensons: elle ne retient que celuy qui la suit & l'embrasse. Par ainsi retirons-nous d'elle le plus loin que nous pourrōs. Ce que nous ferons par la cognoissance que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle sçache où elle doit aller, d'où elle prend son origine, où gist son bien, où son mal: ce qu'elle doit desirer, ce qu'elle doit fuyr: quelle est cette raisō qui luy faut cognoistre ce qu'elle doit fuire, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyē de laquelle la fureur des voluptez est vaincūe, & la cruauté de la crainte arrestee. Il y en a qui pensent auoir vaincu tout cela sans layde de la Philosophie: mais quand quelque malheur vient essayer ces personnes, qui sont les assurez, il leur eschappe trop tard de

L'oisiueté & la faincantise sont les pestes ordinaires des ames.

Les molles, ses & delicés effeminent, & sont apprehender la mort.

Le delicieux & l'oiff n'est moins mort, que celuy qu'on traîne au tombeau. La philosophie est assurée, rempart contre les troubles d'esprit.

mais

Les ignorās recognoissent trop tard leurs erreurs,

confesser laverité. Ces grandes paroles s'esvanoüissent, quand le boureau leur commande de bailler la main, & quand la mort s'approche deux. Tu luy pourrois dire à bon droict. Tu desfois hardiment les maux qui estoient loin de toy: voicy la douleur que tu disois estre facile à supporter, voicy la mort contre laquelle tu parlois audacieusement: on oit sonner les foyets, on void reluire les espees:

*C'est maintenant qu'il faut, AEnée, avoir courage
Il te faut rassurer.*

6. Aeneid.

Encores que la mort ait apparence de mal, neantmoins il la faut mettre au rang des choses indifferentes. Contre les inepties de Zenon,

Mais quand on y pensera continuellement, on deviendra ferme & assure: Mesmement si tu exerces l'ame, & non point les paroles: si tu te prepares à la mort, contre laquelle celuy ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux, qui par quelque subtilte matiere te voudroit persuader, que la mort n'est pas mal. Car ie veux, mon bon Lucilius, me rire des folies des Grecs, lesquelles ie n'ay pas bien recherchees, encor que ie les admire. Nostre Zenon vse de cest argument: Il n'y a aucun mal, qui soit accompagné de gloire: mais la mort est glorieuse: il s'ensuit donc que la mort n'est pas mal. Cela m'a beaucoup profité, ie suis maintenant deliuré de peur. D'ores-en-avant ie ne feray difficulté aucune de tendre le col. Ne veux-tu point parler plus seuerement, ny faire rire vn homme, qui s'en iroit mourir? Certainement ie serois bien empesché de te dire, qui a esté plus fort, ou celuy qui par cest argument a pensé du tout esteindre la peur de la mort, ou celuy qui l'a voulu dissoudre comme chose qui le meritoit. Car luy-mesme a opposé vn contraire argument, pris de ce que nous mettons la mort entre les choses indifferentes, que les Grecs appellent adiafores. Il n'y a chose, dit-il, indifferente qui soit glorieuse: Mais la mort est glorieuse: La mort donc n'est point indifferente. Tu vois bien où tend cest argument. La mort n'est pas glorieuse, mais mourir constamment est glorieux: Et quand il dit que rien qui soit indifferente, n'est glorieux: ie te l'accorde: mais ie dis toute fois, qu'il n'y a rien de glorieux, que sur les choses indifferentes. Or ie dis que les choses indifferentes ne sont ni bonnes, ni mauuaises: comme la maladie, la douleur, la pauureté, le bannissement, la mort. Il n'y a rien de tout cela qui soit glorieux de soy-mesmes: mais il n'y a rien, qui le soit sans cela. Car on louë non pas la pauureté, mais celuy qu'elle n'a peu vaincre, ny luy faire perdre le cœur. On louë non pas le bannissement, mais celuy qui ne s'est pas fâché d'auoir esté banny. On louë non pas la douleur, mais celuy que la douleur n'a contrainct de rien faire. Pas-vn ne louë la mort, mais celuy à qui la mort a plustost chassé l'ame du corps, que de l'estonner. Toutes ces choses-là ne sont ni honnestes, ny glorieuses d'elles-mesmes: mais si la vertu se mesle parmy aucunes d'elles, si elle les a manices, elle les rend honorables & pleines de gloire. Car d'elles-mesmes elles sont comme entre deux, & indifferentes. Il faut seulement scauoir si c'est la mauuaitié, ou la vertu, qui les a passées par ses mains. D'autant que ceste mort, qui estoit honorable à Caton, fut bien-tost apres vilaine & honteuse à Brutus. C'est ce Brutus qui estant cōtraint de mourir, ne cherchât qu'à prolôger la mort, se retira pour descharger son ventre: & luy estant commadé de reuenir, & de tendre le col: Ainsi Dieu me face viure, dit-il, ie le tendray. Mais qu'elle folie est-ce de fuyr vne chose, que tu ne peux euitier? Le tendray, dit-il: mais ainsi Dieu me face viure. Il s'en fallut bien peu qu'il ne dist, Viure quand ce seroit sous Antonius mesme. O homme digne qu'on le deust abandonner à viure encor ainsi! Or comme i'auois commencé à dire, prenant le cas, que la mort ne soit ny bonne, ny mauuaise. Caton en a vse tres-honorablement, &

La mort n'est pas glorieuse de soy: la gloire consiste à mourir en homme de bien.

&

On prise non les accidens, mais ceux qui contrentent.

La vertu rend les choses flouables indifferentes: mais le vice fait le contraire.

Ce qui se void en Caton & Brutus,

Brutus fort villainement. Toute chose, qui n'a point d'honneur d'elle-mesme, en prend quand la vertu se joint à elle. Nous appellons vne chambre claire, & toutes-fois elle est fort obscure la nuit : Le iour luy donne la clarté, & la nuit la luy desrobe. Tout ainsi les choses que nous appellons entredeux, & indifferentes: comme sont les richesses, la force, la beauté, les honneurs, les Royaumes, & celles aussi qui sont contraires à cela: comme la mort, le bannissement, les maladies, les douleurs, & telles autres choses, que nous craignons, ou plus, ou moins, prennent leur nom ou de la mauuaistie, ou de la vertu. Vne masse de fer de soy n'est ny chaude ny froide: si on la met dans la fournaise, elle s'eschauffe: la remettant dans l'eau, elle se refroidit. La mort est rendue honorable par ce qui est honorable: c'est à dire par la vertu, & par l'ame, qui mesprise les choses exterieures. Il y a encor, Lucilius, vne grande difference entre les choses que nous appellons indifferentes. Car la mort n'est point indifferente, comme seroit bien qui demanderoit si tu as les cheueux égaux. La mort est du nombre des choses, qui ne sont point mauuaises, mais ont apparence de l'estre. On s'aime, on a vne affection naturelle de durer longuement, & de se conseruer: On a horreur de la mort, parce qu'il semble qu'elle nous oste beaucoup de biens, & qu'elle nous retire de ceste abondance de choses, que nous auions si bien accoustumés. Il y a encor vne autre chose, qui nous fait craindre la mort: c'est que nous cognoissons les choses de ce monde, & que nous ne sçauons point quelles sont celles où il nous faut passer, & que nous auons horreur de ce que nous ne cognoissons point. D'auantage on craint naturellement les tenebres, & l'obscurité, dans laquelle nous croyons que la mort nous doit conduire. Par ainsi encor que la mort soit indifferente, elle n'est pas toutesfois comptée entre les choses qu'on puisse facilement mespriser. Il faut endurcir l'ame par vn fort long exercice, afin qu'elle puisse souffrir la veüe, & son approchement. Nous deuous mespriser la mort plus qu'on n'a accoustumé de faire, parce que nous croyons trop de choses d'elle. Plusieurs ont employé leurs esprits à la descrire, & la rendre plus espouventable. On a descrit vne prison d'enfer, & vne region couuerte d'une eternelle nuit, dans laquelle ce grand portier de l'Orque,

*Dedans vn antre obscur tout pleine de sang figé,
Couché dessus les os, qu'il a demy mangé,
Nuit & iour sans cesser gueule ouuerte il abbaye,
Et les ames d'enfer de ses abboys effraye.*

Mais apres que tu leur auras persuadé, que ces choses ne sont que fables, & qu'il ne reste rien aux personnes mortes, qui leur doie faire peur, vne autre peur les vient saisir: car ils craignent qu'ils ne soient ny aux enfers, ni en aucun autre lieu: Contre toutes les craintes qu'une persuasion a mises de longue main dans nostre fantasie, pourquoy est-ce que souffrir constamment la mort, ne seroit chose pleine de gloire, & vne de plus belles actions de l'ame: laquelle ne s'adonnera iamais à la vertu si elle pense que la mort soit mal: & toutefois elle s'y adonnera, si elle pense qu'elle soit indifferente. La nature ne permet point, qu'aucun se puisse approcher sans crainte de ce qu'il pense estre mal. Il y viendra laschement, & le plus tard qu'il pourra. Or il n'y a point de gloire de faire quelque chose à regret, & à cõtre-cœur la vertu ne fait rien par contrainte. D'auantage rien d'honorable ne se fait si ce n'est quand toute l'ame s'y est employee, qu'elle s'y est toute trouuee, & qu'aucune partie d'elle n'y a esté cõtrainte. Mais quand on s'approche de quel que mal, c'est ou pour

La vertu red-
honorable
les choses
qui mesme
n'ont point
d'honneur
d'ellesme-
me.

&
Les choses
indifferentes
prenent leur
nom ou de
vice ou de
la vertu.

Comment
elles diffé-
rent.

Pourquoy la
mort est en
horreur.
Miserable
incertitude
& perplexité
de l'esprit
irrésolu
quant à l'e-
stat de la vie
à venir.

6. AEncid.

Craindre la
mort & ai-
mer la ver-
tu, sont cho-
ses incom-
patibles.

en euitier vn plus grand, ou pour l'esperance de quelque bien pour auquel paruenir nous sommes bien aises d'auoir enduré du mal. Les iugemens de celuy qui fait cela, sont contraires entr'eux mesmes. Vne raison se presente d'vn costé, qui commande d'acheuer: il s'en presente vne autre, qui l'en retire, & qui luy conseille de le fuyr comme chose pleine de soupçon & de danger. C'est pourquoy il est agité de diuerses apprehensions: & si cela est ainsi, la gloire en est perdue. Car la vertu paracheue ses desseins avec vne ame resoluë, qui est bien d'accord en soy-mesme. Elle n'a aucune crainte de ce qu'elle fait.

Ne te rends point au mal, marche plus hardiment.

Tu ne pourras pas marcher hardiment, si tu crois que cela soit mal. Il te faut oster ceste opinion de la fantasie. Car autrement le soupçon & la crainte retarderoit l'ardeur que tu as. Il sera poussé sur ce qu'il faut assaillir. Nos Stoyciens veulent faire croire, que l'argument de Zenon est vray, & que l'autre qu'on luy oppose, est faux & trompeur. Mais ie ne reduits point cecy à vne regle de Dialectique, & aux laes de ce vieil artifice moysi. Car ie suis d'aduis qu'il faut chasser au loin ceste façon d'argumens, par lesquels celuy qui est interrogé, cognoist bien qu'il est trompé: & que lors qu'il est contraint de confesser, il respond vne chose, & pense vne autre. Il y faut aller plus simplement, pour la verité: & pour la crainte, plus roidement. Tous ces argumens, que ces gens-là desplient, j'aurois mieux les soudre, & les bien peser, pour persuader plustost quelqu'un, que pour le tromper. Avec quelles paroles voudriez-vous exhorter celuy, qui mettroit vne armee en campagne, resoluë de mourir pour le salut de leurs femmes & de leurs enfans? Ie te mets deuant les yeux les Fabiens qui chargerent la guerre de toute la Republique sur leur seule maison. Ie te montre ces Lacedemoniens plantez au milieu du destroit de Thermopyles, qui n'auoient esperance, ny de vaincre, ny de pouuoir retourner en leur maison. Ce lieu deuoit estre leur tombeau. En quelle façon les dois-tu exhorter d'exposer leurs corps, & prendre sur eux le peril de la ruine, qui deuoit tomber sur toute vne nation, & de mourir plustost que de quitter la place? Tu dirois volontiers, que ce qui est mal n'est pas glorieux: La mort est glorieuse: la mort doncques n'est point mal. O la belle harangue pleine d'efficace, que voy-la! Qui est-ce qui apres l'auoir ouye, puisse auoir crainte de se jetter sur la pointe des armes ennemies, & de mourir debout? Mais combien courageusement ce Leonidas parla avec eux? Mes compagnons, dit-il, disnez comme si vous deuez soupper aux enfers. La viande ne leur creut point dans la bouche: elle ne se prit pas au gosier, elle ne leur peut eschapper des mains: ils allerēt tous ioyeux à ce disner & à ce soupper. Que diray-ie de ce capitaine Romain, lequel parlant aux soldats, qu'il enuoyoit pour se saisir d'un certain lieu, & auxquels il estoit force de passer au milieu d'une grande armee, leur dit ainsi: Il est force, mes compagnons, d'aller là, d'où il n'est pas besoin de retourner. Voy comme la vertu est simple, comme elle commande brauement, Quel homme est-ce que nos trompeurs argumens puissent rendre plus hardy, & plus courageux? Ils ne font que rompre le courage, lequel il ne faut iamais moins racourcir, ny jeter en ces espineuses, & menuës perplexitez, que lors qu'on entreprend quelque chose de grand. Ce n'est point à trois cens hommes, c'est à tout le monde, qu'il faut oster la crainte de la mort. Comment leur apprens-tu qu'il n'y a point de mal en elle? avec quelles paroles leur arraches-tu les opinions, qu'ont eues les siecles passez, desquelles on les abbreue dès leur enfance?

Les subtilitez de la Dialectique ont peu d'efficace pour encourager.

Ti li dec.

Li. 2. Plutar. au traité de la magnité

d'Herodote

Quoy que la vertu soit simple, elle est neantmoins accompagnée d'authorité.

quel secours leur trouues-tu? que dis-tu pour releuer la foiblesse des hommes? quel propos leur tiens-tu, par lesquels ils soient enflammez de se ietter la teste la premiere dans les dangers? avec quelles harangues veux-tu destourner la crainte, que tout le monde a, & avec quelles forces d'esprit veux-tu faire perdre cesté ferme persuasion, que tout le genre humain a conceü, contraire à la tienne? Tu m'attires des paroles trompeuses, tu me veux prendre, & lier avec quelques petits argumens. C'est avec des grands traicts qu'il faut assaillir les grands monstres. Ce fut en vain qu'on assaillit avec des flesches & des fondes vn cruel serpent en Afrique, qui estoit plus espouuantable aux legions Romaines, que la guerre qu'ils faisoient. Le serpent *Plin. li. 8. ch. 14.* Python mesme ne pouuoit estre blessé. Mais cestuy-cy, qui par la grandeur sans mesure, & par l'espaisseur d'un corps dur & massif reiettoit le fer, & tout ce que les mains des hommes pouuoient darder contre luy, fut en fin assommé avec de grands quartiers de rochers. Et tu iettes des traicts si petits contre la mort? C'est avec la pointe d'une alefne que tu attends vn lyon. Ce que tu dis est bien aigu, aussi n'est-il rien plus aigu que la pointe d'un espi. La trop grande subtilité rend quelque choses inutiles & sans efficace.

EPISTRE LXXXIII.

Il parle de sa vicillesse & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il use pour entretenir sa santé. Puis apres de l'yrongnerie, & qu'on ne doit fier ses secrets à vn homme subiect au vin.

Tu me commandes de te rendre compte de ce que ie fais tous les iours & tous les momens du iour. Tu as fort bonne opinion de moy, si tu penses qu'il n'y ait rien que ie te doie cacher. Certainement il faut viure comme si nous viuions à la veüe de tout le monde. Il faut que nos pensees soient telles comme si quelqu'un pouuoit percer iusqu'au fond de nostre poitrine. Il le peut faire aussi. Car que sert-il que rien soit secret aux hommes? Il n'y a rien de clos & couuert à Dieu. Il est logé dans nos ames, il se trouue au milieu de nos pensees: Il s'y trouue, dis-ie, comme s'il s'en pouuoit retirer quelquesfois. Je feray donc ce que tu commandes. Je t'escrieray volontiers tout ce que ie fais, & par quel ordre ie le fais: ie vay controoller ma vie dès ceste heure (& ce qui me sera le plus profitable) ie feray la recognoissance de ma iournee. Ce qui nous rend plus meschans, c'est que pas-vn ne iette les yeux sur la façon de viure. Nous pensons, & encores peu souuēt, ce que nous deuons faire: mais nous ne pensons iamais à ce que nous auons fait. Et toutesfois le conseil de ce que nous deuons faire à l'aduenir, se doit prendre des choses passees. Ce iourd'huy a esté tout entier à moy. Pas-vn ne m'en a rien desrobé: Il a esté tout departy ou sur le matelats, ou sur la lecture. L'en ay fort peu employé à l'exercice du corps. Je rends graces de cela à ma vicillesse: car il ne me couste guere de l'acheuer: pour si peu que ie me pourmene ie suis las. C'est la fin de l'exercice, pour le regard mesmes des plus robustes. Tu voudras scauoir qui sont les maistres de mon exercice. Or t'en ay assez d'un. C'est Earinus ce ieune enfant, qui se fait bien aimer comme tu sçais. Mais ie le changeray: j'en cherche desia encor vn plus tendre. Il me dit que luy & moy sommes en mesme crises, parce que les dents nous

Il faut tellement regler nos actions & nos pensees, comme ayans & les hommes & Dieu mesme refinoins d'icelles.

Ce qui nous perd, c'est que nous ne pensons qu'à l'aduenir, nō point au passé.

Facecienne conference de la vicillesse avec l'enfance.

tombent à tous deux. Mais à grande peine le puis-je desia suiure quand il court, & deuant qu'il soit peu de iours, ie ne le pourrois faire. Voy combié peu me sert mon exercice continuel. Deux personnes qui suiuent diuers chemins, s'esloignent bien tost l'vn de l'autre? En mesme temps il monte & ie descens. Mais tu sçais combien l'vn se fait plus vistemét que l'autre. Encor ay-ie menty: car mon age ne descend desia plus: il tombe du tout. Demaudes-tu ce qui est aduenu auiourd'huy sur nostre combat? chose qui n'adient guere souuent à deux conteurs. Nous auons atteint aussi tost l'vn que l'autre en la ligne du milieu & au bout de nostre course. Apres ceste lasseté plustost qu'exercice, ie me mis dans l'eau froide. Pour moy ie l'appelle eau peu chaude. Je qui aimois tant à me baigner dans l'eau froide, qui me iettois le premier iour de Ianuier dans les canaux pleins d'eau: Et qui, comme l'auois accoustumé ce iour-là de commencer l'annee en lisant, en escriuant, & en dictant quelque chose, me iettois aussi ce iour-là dans l'eau vierge: Ay premierement transporté mon paillô & ma tente sur le Tibre, & puis apres dans ceste cuue, à laquelle, lors que ie me trouue plus fort, & robuste, & que ie veux tout faire rondement & sans façon, le Soleil dône sa temperature: Et peu s'en faut que cela ne vaille vn bain. Apres vient le pain sec, & vn disner sans table: apres lequel il ne faut point lauer les mains. Je dors fort peu, tu sçais ma coustume: mon sommeil est fort court, ie ne fais qu'entreueiller. Je me contente d'auoir perdu le veiller. Quelquesfois le cognois bien que j'ay dormy, quelquefois il me semble. Il s'esleue vn grand bruit dans le Cirque: mes oreilles sont frappees d'une grâde & soudaine voix: & toutesfois elle ne me fait point perdre le discours que ie faisois en ma pensee: voire ne le peut interrompre. l'endure fort patiemmet le bruit: les voix de plusieurs personnes meslees & confuses ensemble, ne m'importunent point d'auantage que les flots de la mer, ou les vents qui battent dans vne forest, ou toutes autres choses bruyantes qui ne rendent aucune certaine voix qu'on puisse entendre. Qn'est-ce donc? Je te diray à quoy ie pensois: Il me reste le discours que ie pensois hier, à quoy songoient ces sages hommes qui ont voulu assseuer des choses fort grandes, par des preuues fort legeres & douteuses: lesquelles encor qu'elles fussent vrayes, ressembloient neantmoins à vn mensonge. Zenon, homme de grand sçauoir, autheur de ceste saincte & vertueuse secte, nous veut faire auoir en horreur l'yurongnerie. Oy donc, ie te prie, comme il conclud qu'un homme de bien ne sera iamais yurongne. Pas-vn ne voudroit fier vn propos secret à vn yurongne: mais on fie vn secret à vn homme de bien: Il s'ensuit donc qu'un homme de bien ne sera iamais yurongne. Aduise maintenant comme on pourra moquer de luy par vn argument semblable. Car il suffit d'entre plusieurs, n'en mettre en auant qu'un seul. Pas-vn ne voudroit fier son secret à vn homme qui dort: mais nous le fions à vn homme de bien: il s'ensuit donc qu'un homme de bien ne dort point. Possidonius deffend la cause, de nostre Zenon par le seul moyen que voicy. Mais encor, comme ie pense, se peut-elle mal deffendre par ce moyen-là. Car il dit qu'on prend vn yurongne en deux façons: L'une quand vn homme est si chargé de vin, qu'il est hors du sens? Et l'autre quand vn homme accoustumé de s'enyurer, & qu'il est subiect à ce vice. C'est de cestuy-là qui est subiect à s'enyurer, que Zenon veut parler, & non point de celuy qui est yure: Et que c'est cestuy-là à qui pas-vn ne voudroit fier vn secret, que le vin luy pourroit faire descourrir. Mais cela est faux. Parce que ce premier argument s'entend de celuy qui est desia yure, & non point de celuy qui le doit estre. Car tu me confesseras bien qu'il y a difference entre vn yurongne, & vn qui est yure. Il se peut faire que c'est la premiere fois qu'il aura esté yure,

Bracte & particuliere description de la vie resserree de Senecue sur ses vieux ans.

Contre l'argument des Stoyques pour descrier l'yurongnerie.

Yurongne considere en deux façons selon Possidonius.

Difference entre yurongne & yure.

& qu'il n'est pas sujet à ce vice ; & qu'un yurongne peut souuent n'estre pas yure. Par ainsi i'entends seulement ce qu'on a accoustumé de signifier par ce mot : puis mesmement qu'il est dit par un homme qui fait profession d'estre diligent à bien examiner les paroles. D'auantage si Zenon l'a ainsi entendu, il a voulu pareillement que nous l'entendissions comme luy : & par l'ambiguité de ce mot, il a donné lieu à ceste tromperie. Ce qu'il ne faut jamais faire quand on cherche la verité. Certainement encor qu'il l'entendist de ceste façon, si est-ce que la consequence en est fausse, qu'on ne fie point un secret à celuy qui s'enyure souuent. Pense ie te prie à combien de gens d'armes, qui n'estoient pas tousiours sobres, le chef de l'armée, ou le mareschal de camp, ou le capitaine ont donné des charges qui meritoient bien d'estre tenuës secretes. On se fia bien de la conjuration faite sur la mort de Caius Cesar (ie dis de ce Cesar qui apres auoir desfait Pompée, mit la chose publique sous son obeissance) à Tullius Cimber & à C. Cassius. Cassius toute sa vie n'auoit beu que de l'eau. Tullius Cimber estoit par trop addonné au vin : homme sale & mal net, qui parlant de son yurongnerie luy-mesme, Comment pourrois-je (dit-il) supporter personne de ce monde, puis que ie ne puis supporter mon vin ? Que chacun donc maintenant nomme ceux qu'il pense à qui l'on puisse mal fier le vin, & bien fier un secret. Toutesfois afin que ie n'oublie point, ie veux reciter un exemple qui m'est venu en memoire. Car il faut enrichir nostre vie de beaux exemples : Il ne faut point aussi tousiours auoir recours à ceux des anciens. Lucilius Piso Preuost de la ville de Rome, depuis qu'il fut vne fois addonné à l'yurongnerie, passoit la plus grande partie de la nuict en festins, & dormoit le plus souuent iusqu'à midy. C'estoit son heure de matin. Toutesfois il s'acquitta fort soigneusement de sa charge, par laquelle la garde de la ville luy estoit commise. Le diuin Auguste luy auoit donné aussi des commandemens fort secrets, quand il luy donna le gouvernement de la Thrace, laquelle il reduisit entierement à son obeissance. Et Tyberius s'en allant en la campagne de Rome, & laissant dans la ville plusieurs affaires qui le tenoient en beaucoup de crainte & de soupçon, parce comme ie pense, qu'il estoit bien trouué de l'yurongnerie de Piso, fist Preuost de Rome Cossus, homme certainement sage & moderé, mais tellement trempé & noyé dans le vin, que quelque fois dans le Senat mesme (où il estoit venu, ne faisant que partir d'un festin) il se trouuoit surpris d'un si estrange sommeil, qu'on ne le pouuoit aucunement resveiller, & qu'on estoit contrainct de l'emporter tout endormy en sa maison. Toutesfois Tyberius luy escriuit plusieurs choses de sa propre main, qu'il iugeoit ne pouuoit estre fices-mesmes à pas-un de ses seruiteurs : Mais il n'eschappa iamais à Cossus aucun secret public ou priué. Mettons dorcques ces declamations à part: que l'esprit d'un homme attaché à l'yurongnerie n'a pas de puissance sur soy : & que tout ainsi que le vin nouueau esclate la vaisselle, & que la chaleur iette par la bouche ce qui est au fonds : pareillement que quand le vin bout dedans l'homme, tout ce qui est caché au plus profond, est poussé dehors, & descouuert deuant tout le monde. Et tout ainsi que ceux qui s'en sont trop chargez, ne peuuent retenir la viande que le vin fait regorger: aussi ne peuuent-ils retenir les secrets. Ils desgorget les leurs propres, & ceux d'autrui. Mais encor qu'on ait accoustumé de faire l'un, on a aussi accoustumé de faire l'autre, & prendre conseil des affaires de fort grande importance avec ceux que nous scauons prendre plaisir à boire. Il est donc faux ce qu'on allegue pour defense, qu'on ne fie point un secret à celuy qui a accoustumé de s'enyurer. O combien vaudroit mieux accuser quertement l'yurongnerie, & descouuoir tout ses vices: lesquels un homme medocierement

L'yurongne
peut bien
auçunesfois
celer un se-
cret.

Exemples
rars d'y-
urongnes
discrets &
aduisez.
Lucilius Pi-
so. &

Cossus.

Aduis de Se

chant l'y-
urongnerie.

L'yrögne-
ric est assez
vilaine &
des honnestes
d'elle mes-
me, sans
autre preu-
ue:

C'est vne
courte fu-
reur.

Exemple en
Alexandre.

Elle engen-
dre les mes-
maux.
&

L'yurelle les
pousse au
dehors.

Pourtraict
de l'homme
yure.

Malheurs
et fuis de
l'yurong-
nerie pu-
blique.

Exemples
particulie-
res en Ale-
xandre,
&

faictement sage pourra eüter, s'il se contente d'esteindre sa soif, & qui encor, s'il se faut quelquefois resioüir se trouuant en quelque banquet estranger, peut au moins résister à l'enyurement pour si long que soit le festin. Car nous verrons apres si le vin peut troubler la ceruelle d'un homme sage, & s'il fait chose que les yurongnes ont accoustumé de faire. Cependant si tu yeux soutenir qu'un homme de bien ne se doive point enyurer, pourquoy vses-tu d'argumens? Dy seulement combien il est vilain & deshoneste de mettre plus dans l'estomach qu'il n'en peut contenir, & ne cognoistre point sa mesure, & combien de choses commettent les yurongnes, qui les font rougir de honte apres que le vin est passé. Dy que l'enyurement n'est autre chose qu'une fureur volontaire. Si la contenance d'un yurongne duroit plusieurs iours, pourrois-tu faire doute que ce ne fust vne vraye fureur? Et maintenant mesmes elle n'est pas moindre, mais elle est plus courte. Raconte l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui tua en disant Clytus, le plus grand amy qu'il eust, & celuy auquel il se fioit le plus: puis ayant cognu la cruauté qu'il auoit faite, souhaitta de mourir. Certainement il deuoit l'auoir fait. Il n'y a vice que l'enyurement n'eschauffe & ne descouure. Il chasse loin la honte, par laquelle toutes meschantes entreprises sont empeschées. Car la plus grande partie des hommes se retient de faire aucune chose defenduë, plus par honte, que par bonne volonté. Apres qu'une trop grande force de vin a saisi le cerueau, tout ce qui estoit de mal caché, se descouure. L'yurelle n'engendre point les vices, mais elle les pousse au dehors. C'est alors que l'homme addonné à la paillardise, ne peut pas attendre d'estre dans sa chambre, mais lasche incontinent la bride à ses deshonestes desirs. C'est lors qu'une personne impudique descouure & publie son mal, & qu'un homme outrageux ne peut retenir sa main ni sa langue. La superbe croist à l'insolent, la cruauté au furieux, la malice à l'enuieux, toute sorte de vice se descouure lors & se manifeste. D'auantage l'homme ne se cognoist pas luy mesme: ses paroles sont douteuses & mal prononcées, les yeux inconstans, les pieds chancelans, la teste troublee & vertigineuse. Il luy semble que les parois tremblent, comme si quelque tourbillon esmouuoit la maison. Il sent un travail & vne douleur dans l'estomach pendant que le vin bout & qu'il estire les boyaux. Et toutesfois le vin est encor tolerable quand il est en sa force: Mais quand il est corrompu par le sommeil, & que ce qui n'estoit qu'yurelle deuiet vomissement, que penses-tu que soit cela? Represente-toy quelles ruines & desfaites a causé vne yurongnerie publique. C'est elle qui a fait tomber des nations tres-vailantes & belliqueuses au pouuoir de leurs ennemis. C'est elle qui a ouuert les murailles des villes qui auoient esté par longues années courageusement defenduës. C'est elle qui a reduit en l'obeissance des estrangers, aucuns peuples opiniastres, qui auoient longuement refusé de porter le ioug. C'est elle qui a dompté par le vin, des armées inuincibles. Cest Alexandre duquel nous parlions maintenant, apres tant de longs chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, durant lesquels il auoit vaincu & surmonté la difficulté des mauuaises saisons de l'année, & des lieux où il estoit passé, tant de riuieres tombans de sources incogneuës, tant de mers qui l'auoient laissé passer franc de tous dangers, l'imperance de boire, & ceste fatale coupe d'Hercules, l'enfeuelit. Quelle gloire est ce à un homme d'estre capable de tant de vin? Quand tu auras emporté la palme dessus tous: quand les vns desia endormis & couchez par terre, & les autres rendans leur gorge de trop aualler, ne pourront plus boire à l'enuy avec toy: quand tu seras seul de tout le festin, qui demeureras debout: quand tu les auras tous vaincus par ceste vertu magnifique, & que pas un n'aura peu contenir tant de vin que toy,

encor seras-tu vaincu par le tonneau. Marc Antoine homme de grand cœur, & de fort bel esprit, par quelle autre chose fut-il perdu, & comment s'accoustuma-il aux mœurs estrangeres, & aux vices qui n'estoient pas Romains, que par l'yurongnerie, & par l'amour de Cleopatra, qui ne fut pas moindre que le vin? C'est le vin qui le rendit ennemi de la Republique, & qui le garda de pouuoir estre pareil à ses ennemis. C'est ce qui le fit cruel, quand cependant qu'il soupoit on luy apportoit les testes des principaux citoyens de la ville: quand au milieu des viandes superbement apprestees, & des despenses & prodigalitez royales, il recognoissoit les mains & le visage de ceux qu'il auoit pros crits & condamnez à mort: & quand s'estant saoulé de vin, il estoit encor alteré du sang. Ce qu'il faisoit estant yure, eust esté mesme insupportable s'il l'eust fait estant sobre: Mais de combien plus estoit-ce chose insupportable, quand il le faisoit durant son enyurement? La cruauté suit presque tousiours l'yurongnerie. Car la santé de l'ame en est abrutié & violee. Comme les longues maladies rendent les yeux foibles & subiects à s'offenser au moindre rayon du soleil: pareillement l'yurongnerie continuelle fait deuenir l'entendement furieux & sauuage. Car quand ils sont si souuent hors du sens, les vices qui sont engēdrez par le vin, & qui se sont endurcis par vne fureur accoustumee, retiennent apres leur force sans le vin. Dy donc pourquoy c'est que le sage ne se doit point enyurer. Remonstre seulement la vilanie & la cruauté de ceste chose par effects, comme il te sera plus facile, & non point par paroles: monstre par preuue que ce qu'on appelle volupté, si elle passe mesure, n'est que peine & tourment. Car si tu veux prouuer par argumens, que le sage se peut enyurer en beuuant beaucoup de vin, & qu'il retient neantmoins sa raison entiere encor qu'il soit enyuré: tu pourrois conclure aussi que le sage qui boira du poison, ne mourra pas: qui prendra du ius de pauot, ne dormira point: & qui aura mangé de l'elebore, ne pourra arracher la pituite des intestins, & la faire sortir dehors. Mais si les pieds chancellent, & la langue n'est point asseuree, pourquoy l'estimeras-tu sobre d'vne partie du corps, & yure de l'autre?

M. Antoine:

Elle est ordinairement accompagnée de cruauté.
&

Rend à la longue l'entendement furieux.

EPISTRE LXXXIIII.

Que ceux qui s'addonnent à l'estude, doiuent lire, & apres escrire: par la comparaison des mouches à miel qui vont amasser le suc des fleurs, & apres le rangent en rayons.

IE cognois que ces petits voyages, qui chassent loin ma paresse, sont profitables à ma santé, & à mes estudes aussi. Tu vois pourquoy ils aident à ma santé, puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend paresseux, & me fait perdre le soin que ie deurois auoir de ma personne: ie suis contraint de faire mes exercices par le moyen & l'aide d'autrui. Je te diray comme ils profitent aussi à mes estudes. J'ay quitté la lecture, combien que ie pense qu'elle fust necessaire: Premièrement afin que ie ne me contente point de moy seul: en second lieu, afin que quand j'auray entendu ce que les autres auront recherché, ie face iugement de ce qui a esté inuenté, & que ie pense moy mesme d'inuenter. La lecture nourrit l'esprit: & quand il est ennuyé de l'estude elle le recree, non toutesfois sans quelque estude. Nous ne deuous

Les prouues sont utiles à la santé, & non moins à l'estude que la lecture & l'escriuic.

Lesquelles il faut entre-mesler l'une par l'autre, à guise des abeilles.

pas toujours escrire, nous ne devons pas aussi toujours lire. L'une de ces deux choses, j'entens l'escrire, nous ennuiera & affoiblira nos forces: Et l'autre nous rejoüyra & nous recreera. Il faut parfois changer, il faut temperer l'un avec l'autre, afin que ce que nous auons ramassé par la lecture, la plume apres le remette ensemble. Nous devons, comme l'on dit, imiter les abeilles qui volent çà & là cueillent les fleurs qui sont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce que elles ont porté, & le rangent en rayons, & comme dit nostre Virgile,

4. *Georgie.*

*Elles serrent le miel,
Et rangent en leur caye vn doux Nectar du Ciel.*

Desquelles il prend sujet de discourir de la confession du miel.

On ne sçait pas bien encore, si elles succent ceste liqueur des fleurs qui soit dés incontinent miel, ou si par quelque meslâge, & par la vertu & propriété de leur haleine elles conuertissent en ceste saueur ce qu'elles amassét. Car quelques-vns veulent dire qu'elles n'ont point la science de sçauoir faire le miel, mais seulement de l'amasser. On dit qu'aux Indes il se trouue du miel dans les fueilles de quelques roseaux, que la rosée du Ciel de ce pays-là, ou l'humeur douce & grasse de la canne produit. Il y a vne mesme vertu en nos herbes, mais qui n'est pas si remarquable & facile à cognoistre, laquelle est poursiuie & succee par ce petit animal, nay proprement à cela. Quelques-vns pésent que ce qu'elles ont cueilli des plus tendres parties des herbes, qui sont en verdeur, ou en fleurs, se confit, & conuertit en ceste qualité de miel, nō sans quelque leuain (si ie dois parler ainsi) par la force duquel ces choses diuerses se prēnent, & caillent ensemble. Mais afin que ie ne sorte point du propos que ie taitte nous devons imiter les abeilles, & separer tout ce que nous auons appris des diuerses leçons: pour autāt que ce qui est separé, & mis à part se garde mieux & puis apres avec le trauail, & la force de nostre esprit, mesler ensemble toutes ces choses cueillies de diuers endroits, & les reduire en vn seul goust: afin qu'ēcor qu'on s'apperceut d'ou elles auoient esté prises, ce neantmoins elles semblent estre autres, que du lieu où elles ont esté cueillies: comme nous voyons que nature fait en nostre corps sans nostre aide. Les viandes que nous mangeons, tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'elles nagent encor entieres sur l'estomach, ce n'est que charge & pesāteur: Mais apres qu'elles ne sont plus ce qu'elles estoient, & qu'elles se sont changees, alors elles se conuertissent en forces, & en sang. Essayons d'en faire autāt des choses dont nos esprits se nourrissent, & ne permettrōs point que ce que nous auons ramassé demeure entier, afin qu'on ne le prēne point cōme chose estrangere: il le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point dans l'entendement. Entendons-nous fidelement avec les choses, & faisons qu'elles soient comme du tout nostres: que de plusieurs, il en soit fait vne seule. Et comme il se compose vn compte vniuersel de plusieurs nombres particuliers, comprenans diuerses petites sommes differentes, il faut que nostre esprit face le semblable. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'est aidé & serui, & ne doit monstrer & descourrir que ce qu'il en a composé. Mais si lon recognoist en toy la ressemblance de quelqu'un, qui sera par admiration entré plus profondement dans ton ame, ie veux que tu luy ressembles comme vn fils ressemble à son pere, & non point comme vne image. L'image est vne chose morte. Et quoy? on ne pourra donc point cognoistre celuy duquel tu imites l'oraison? duquel l'argument? duquel les sentences? Ie pense qu'on ne pourroit quelquefois le cognoistre, mesmement quand on imite quelque grand homme. Car il n'a pas imprimé son image sur

Moyen d'apliquer à nostre vsage ce que les autres ont dit.

Belles comparaisons à ce propos tirées des viandes que nous mangeons.

D'un compte qu'il se fait de plusieurs sommes. De la ressemblance du fils au pere.

toutes les choses, dont il a tiré le exemples d'un chacun, pour faire sembler que ce ne fust qu'un seul ouvrage. Ne vois-tu pas de combien de voix est composé un chœur de Musiciens? Si est-ce qu'il n'en sort de toutes qu'un chant. L'une est deliée, & l'autre grosse, & l'autre moyenne: Celles des hommes sont meslees avec celles des femmes: On y adiouste encor des flustes: les voix d'un chacun sont incognues, & toutes sont entendues. Je parle de ce chœur dont les anciens Philosophes ont eu cognoissance. Car il y a plus de Chantres aujourdhuy en nos banquets, qu'il n'y auoit au temps passé de spectateurs aux theatres. Apres que le rang des chantres a remply toutes les allees, & que les caues du theatre sont ceintes & enuironnees de trompettes & clairons, & que toutes sortes de flustes & d'instrumens de musique sonnent dans les galeries hautes, il se fait un concert de sons dissemblables. Je veux que nostre ame soit semblable à cela: qu'elle soit ornee de plusieurs sciences & enseignemens, & d'exemples de plusieurs siecles, qui soient rapportes à un seul aage. Mais comment (diras-tu) se pourra faire cela? Si nous auons tousiours l'esprit bandé, si nous ne faisons rien que la raison ne le conseille. Si tu la veux escouter, elle te dira: Laisse ces choses, apres lesquelles il n'y a que trop long-temps que le monde court. Laisse les richesses, qui ne seruent que de malheur ou de charge à ceux qui les possèdent: laisse les voluptez & du corps & de l'esprit, qui nous effeminent & rédent lasches. Laisse l'ambition, ce n'est qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend jamais fin: elle est aussi faschee de voir quelqu'un, qui luy mette le pied deuant, comme d'estre suyue par quelqu'autre. Elle est tourmentee de l'enuie en deux façons. Tu peux bien cognoistre combien est miserable celuy à qui l'on porte enuie, s'il en porte aux autres. Vois-tu bien les palais de ces grands Seigneurs? leurs portes où ceux qui leur vont donner le bon iour, prennent des querelles pour estre des premiers? Il faut souffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouoir entrer: encor de plus grandes, quand tu seras dedans. Ne t'arreste point deuant les degrez de ces grands Princes, ny deuant ces porches esleuez sur un haut escalier. Tu seras contraint de demeurer debout en un lieu, qui pend en precipice glissant & dangereux à tomber. Retire-toy plustost deçà du costé de la sagesse, & cherche les biens qui sont les plus grands, & pleins de tranquillité. Voy tout ce qui semble estre le plus eminent & plus esleué sur les choses humaines, encor qu'il soit fort petit, & qu'il se puisse comparer aux choses les plus viles & basses, si est-ce qu'on n'y peut aller, que par des sentiers difficiles & mal-aisez. Le chemin par lequel on va au faiste des dignitez, est aspre & raboteux. Mais s'il te venoit fantasia de monter à ce sommet de sagesse, à laquelle la fortune s'est soubmise: tu verras toutes ces choses qu'on estime estre les plus hautes, se tenir au dessous de toy. Et toutesfois tu paruiendras aux lieux les plus hauts par un chemin fort plain.

D'un chœur
de Musiciens.

Application
des sudes
cōparaisons.
Conseil de la
Raison, salu-
taire contre
les vanitez
de ce mon-
de.

EPISTRE LXXXV.

Il assemble plusieurs raisons, par lesquelles les Stoïciens prouuoient que la seule vertu suffisoit à bien & heureusement viure. Et refute les opinions de ceux qui soustenoient le contraire.

La seule vertu suffit pour rendre la vie de l'homme bien heureuse. Ce qu'il prouue par vn amas de raisons prises en l'ehole Stoïque. Première raison. Obiection des Peripateticiens.

I'Auois voulu espargner ta peine, passant par dessus tout ce qui estoit plus difficile: & m'estois contenté de te faire sentir seulement le goust de ce que nos Philosophes disent, pour prouuer que la vertu toute seule suffit, pour rendre la vie de l'homme bien heureuse. Tu veux que ie ramasse tous nos argumens, & tous ceux qui ont iamais esté excogitez, pour ce que nous enseignons. Mais si ie le voulois entreprendre, il faudroit que ie fisse vn liure entier, & non point vne Epistre. I'ay tousiours protesté, que ie ne prens point de plaisir à ceste sorte d'argumens. I'ay honte de venir au combat, qui s'entreprend pour la deffense des Dieux & des hommes, n'ayant pour toutes armes, qu'vne alefne en main. Celuy qui est sage, est temperant: Celuy qui est temperant, est constant: Celuy qui est constant, ne se trouble iamais: Celuy qui ne se trouble iamais, vit sans tristesse: Celuy qui vit sans tristesse est heureux: Il s'ensuit donc que l'homme sage est heureux, & que la sagesse suffit à la vie heureuse. A ceste conclusion quelques-vns d'entre les Peripateticiens respondent ainsi, qu'en parlant de celuy qui ne se trouble iamais, & du constant, & de celuy qui vit sans tristesse, ils entendent que c'est de celuy qui se trouble peu souuent, & fort peu, mais non point de celuy qui ne se trouble iamais. Pareillement ils entendent que celuy qui vit sans tristesse, soit celuy qui n'est point subiect à tristesse, & qui n'est guere souuent triste & peu subiect à ce vice. Car nature ne permet point que l'ame d'aucun soit du tout exempte de tristesse: que le sage ne la sente quelquefois, iacoit qu'il ne se voye point vaincu par la douleur & par la tristesse, & autres choses semblables, qui conuiennent à leur secte. Ils ne leur ostent pas du tout la passion, ils la temperent seulement. Mais combien peu estimons-nous le sage, s'il n'est qu'vn peu plus constant que le plus imbecilles, vn peu plus ioyeux que les plus tristes, vn peu plus moderé que les plus dissolus, & vn peu plus grand que les plus petits? Quoy? Ladas voudroit-il admirer sa legereté en se comparant à vn boiteux, ou à vn qui a la iambe froissée?

Responce des Stoïciés.

7 Acneide.

*Elle semble voller dessus les hautes crestes
Des moissons par les champs, sans rompre les aristes.
Elle chemine à sec sur les eaux de la mer,
Sans ses deux pieds legers dedans les flots tremper.*

Replique des Peripateticiens.

C'est vne legereté louée par elle mesme, sans estre prisee par la comparaison des plus pesans & tardifs. Et quoy, voudrois-tu dire, qu'vn homme fust sain, quand il n'a qu'vn peu de fieure? ce n'est pas santé que de n'auoir qu'vne petite maladie. Et quand, dit-il, nous appellons sages ceux qui n'ont point l'ame troublée, c'est comme nous appellons les grenades apyrines, c'est à dire sans aigreur, non point, parce qu'elles n'ayent aucune aigreur, mais parce qu'elles en ont fort peu. Cela

toutesfois est faux. Car ie ne veu point penser qu'en l'homme sage il y doive auoir aucune diminution de mal, mais qu'il n'y en doit point auoir du tout. Car s'il y en-a quelque peu, il croistra, & luy donnera empeschement. Côme vn grand rheume & vne parfaicte cataracte fait du tout perdre la veüe, aussi vn petit rheume la trouble. Si tu accordes, que le sage soit subiect aux passions, la raison ne les pourroit pas dompter. Elle seroit emportee par elles comme par vn torrent: veu principalement que tu luy laisses non pas vne seule, mais toutes sortes de passios & mouuemens, con tre lesquels il faut qu'elle combatte. Vne troupe entiere, encor qu'elle ne soit que de personnes moyennes, a plus de force que la violence d'vn seul homme grand. Il a bien quelque cōuoitise des richesses, mais elle est petite: il a de l'ambition, mais elle n'est pas violente: Il a vne grande cholere, mais facile à s'appaïser: Il est subiect à inconstance, mais elle n'est pas trop legere & volage: Il est addonné aux femmes, mais non pas follement. l'estimerois plus heureux celuy qui seroit subiect à vn grand vice tout seul, que celuy qui le seroit à tous, encor qu'ils fussent plus legers. D'auantage, il ne faut point considerer si le vice est grand, car quel qu'il soit il ne peut obeyr, il ne reçoit point de conseil. Tout ainsi qu'il n'y a beste aucune capable de raison, soit elle sauuage ou domestique & traictable, parce que de leur nature elles sont sourdes à ceux qui les veulent persuader: Pareillement, les passions, pour si petites qu'elles soient, ne peuuent suyure, ny obeyr à la raison. Les tigres & les lions ne despoüillēt iamais leur cruauté, ils la cachēt bien quelquefois: mais lors que tu y penferas moins, ceste felonie que tu croyois estre appaïsee, se rallumera. Iamais les vices ne se radoucissent du tout. En outre si la raison gagne le dessus, ils ne commenceront iamais: mais s'ils commencent en despit de la raison, ils perseuerent tousiours en despit d'elle. Car il est plus facile d'empescher qu'ils ne viennent que de moderer leur violence. Ceste mediocrité donc est fausse & inutile: c'est autant comme qui diroit, qu'il faut estre vn peu fol, ou vn peu malade. La seule vertu reçoit temperament: les vices de l'ame n'en ont point. Tu les arracherois plustost, que de les moderer. Faut-il mettre en doute, que les vices inueterez & endurcis dans l'esprit de l'homme (que nous appellons maladie) ne soient immoderez: comme l'auarice, la cruauté, la superbe, la fierté, l'impieté? Les passions donc ne se peuuent moderer: car de l'vn on passe à l'autre. D'auantage, si tu donnes aucune autorité à la tristesse, à la crainte, à la conuoitise, & autres mauuaises mœurs, elles ne seront plus en nostre puissance. Pourquoi? Parce que les occasions qui les irritent sont hors de nous: par ainsi elles croissent, comme les causes, qui les concitent, sont grandes ou petites. La crainte sera plus grande, s'il void plus de choses, qui le peuuent effrayer, ou s'il les regarde de plus pres. La conuoitise sera plus aspre, si l'esperance d'vn plus grand bien l'attire. S'il n'est pas en nostre puissance d'empescher, qu'il n'y ait point de passions nous ne pouuons empescher qu'elles ne deuiennent grandes. Si tu leur as permis de commencer, elles croistront avec les occasions, & viendront aussi grandes que on les estimera. En outre ces vices, pour si petits qu'ils soient deuiennent plus grands: les choses pernicieuses ne retiennent point de mesure. Encor que du commencement les maladies soient petites, elles s'augmentent tellement peu à peu, qu'vn fort petit accez emporte quelquefois vn corps malade. Mais quelle folie seroit-ce, s'il n'a pas esté en nostre pouuoir d'empescher la naissance & le commencement de quelque chose, croire que nous puissions retenir & arrester son cours? Comment aurons-ie assez de force pour faire prendre fin à des choses que ie n'ay peu empescher de venir? Veü qu'il est plus facile de leur fermer la porte, que de les contenir & brider quand elles

Réponce
des Stoï-
ques.Seconde
raison des
Stoïques,
pour det-
pouiller des
passions
l'homme
vertueux.Troisieme
raison.

Quatrieme.

Cinquieme.

Sixieme.

Response des Stoïques aux aduis contraires au paradoxe precedent, contre les passions.

font entrécés. Quelques-vns ont vſé de ceste distinction, & ont dit, qu'il est ſage & temperant par le naturel de ſon ame, & qu'il eſt tranquille par la diſpoſition d'icelle: mais que par accident il ne l'eſt point. Car quant à la diſpoſition de ſon ame, il n'eſt point troublé, attriſté, ni effrayé: mais il ſuruient pluſieurs cauſes exterieures, qui le troublent. Ils diſent vne autre choſe ſemblable à cela, qu'il n'eſt pas ſubiet au deſpit, & au courroux, mais qu'il ſe courrouce quelquefois: qu'il n'eſt pas craintif, mais qu'il a quelquefois peur: C'eſt à dire qu'il eſt exempt du vice de peur, mais qu'il n'eſt pas exempt de ceste paſſion. Or ſi on laiſſe entrer la crainte par vne accouſtumance, elle paſſera en vice formé, & la cholere receuë dedans vous, renuerſera la diſpoſition de l'ame, qui eſtoit de ſoy vuide de cholere. D'auantage, ſi elle ne meſpriſe les cauſes qui ſuruiennent de dehors, & ſi elle entre en aucune peur, elle ira laſchement, & avec vn courage froid, lors qu'il ſe faudra preſenter: contre les eſpees, contre les feux, pour la patrie, pour les loix, & pour la liberté. Or ceste diuerſité d'ame ne tombe point ſur le ſage. Il me ſemble en outre que nous deuons prendre garde de ne meſler pas ces deux points, leſquels il faut prouuer ſeparément. Car on peut conclurre de ſoy que ce qui eſt honneſte eſt le ſeul bien, & que la ſeule vertu ſuffit à rendre la vie heureuſe. Si donc ce qui eſt honneſte, eſt le ſeul bien, tout le monde accordera que la vertu ſuffit pour viure heureuſement. Au contraire on ne pourroit pas dire, ſi la ſeule vertu rend vn homme heureux, que ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus penſent, qu'un homme peut eſtre heureux par la ſeule vertu: & non toutesfois que ce qui ſt honneſte ſoit ce ſeul bien. Epicurus pareillement penſe bien, que celuy qui a la vertu, eſt heureux, mais que la ſeule vertu ne ſuffit pas à rendre la vie bien ſeu- reuſe: parce que c'eſt la volupté procedant de la vertu, & non pas la ſeule vertu, qui la rend bien-heureuſe. Voila vne ſotte diſtinction. Car luy meſme nie que la vertu ſoit iamais ſans volupté: & par ceste raiſon ſi elles ſont ioinctes touſiours enſemble, ſi elles ſont inſeparables, la vertu ſeule ſuffit, car elle a touſiours avec elle la volupté, ſans laquelle elle n'eſt iamais, non pas lors meſmes qu'elle eſt ſeule. Au demeurant, c'eſt choſe, fort eſtrange de dire, qu'un homme pourra eſtre heureux avec la ſeule vertu, mais qu'il ne ſera pas parfaictement heureux: toutesfois ie ne trouue point de raiſon, pourquoy cela ſe puiſſe faire. Car la vie heureuſe contient en ſoy vn bien tout parfaict, par deſſus lequel il n'en peut eſtre de plus grand. Et ſi cela eſt ainſi, elle eſt parfaictement heureuſe. Si la vie des Dieux eſt telle qu'elle ne puiſſe auoir rien de plus grand, ni de meilleur, & que la vie heureuſe ſoit diuine, elle n'a donc rien par deſſus elle, où elle puiſſe plus amplement aspirer. D'auantage, ſi la vie heureuſe n'a beſoin de rien, toute vie heureuſe eſt parfaicte, elle eſt pareillement heureuſe, voire tres-heureuſe. Voudrois tu faire doute, que la vie heureuſe ne ſoit noſtre ſouuerain bien? Si donc elle eſt accompagnée du bien ſouuerain, elle eſt ſouuerainement heureuſe. Comme vne choſe rres-grande ne peut receuoir aucun accroiſſement (car quelle choſe pourroit eſtre par deſſus ce qui eſt tres-grand?) ni la vie heureuſe auſſi, laquelle ne peut eſtre ſans le bien ſouuerain. Mais ſi tu voulois nous mettre en auant quelqu'un qui fuſt plus heureux, tu engendrerois vne infinité de differences de biens ſouuerains. Iaçoit que i'entende que le bien ſouuerain ſoit celuy, par deſſus lequel il n'y a aucun autre degré plus grand. S'il y auoit quelqu'un qui fuſt moins henreux qu'un autre, il ſ'enluyuroit que ceſtuy-là ſouhaitteroit pluſtoſt la vie de celuy qui ſeroit plus heureux, que la ſienne. Et toutesfois celuy qui eſt heureux, n'eſtime rien par deſſus la ſienne. L'un & l'autre de ces deux points eſt incroyable: ou qu'il y a quelque choſe qui reſte au bien-heureux, qu'il

Contre les opinions de Xeuocrates, Speuſippe, & Epicure, touchant le ſouuerain bien,

La vie heureuſe n'a rien par deſſus elle où elle puiſſe aspirer. Elle eſt donc parfaicte- ment heu- reuſe: & par conſequent, noſtre ſou- uerain bien:

Et le ſou- uerain bien eſt celuy qui n'a rien par deſſus luy.

qu'il aimast mieux estre que ce qu'il est : ou qu'il n'aimast pas mieux estre meilleur, qu'il n'est pas. Car d'autant plus qu'il sera prudent, d'autant mieux estendra-il son desir sur ce qui est tres-bon, & talchera par tous moyens de l'acquerir. Or commēt seroit vn homme bien-heureux, si non seulement il pouuoit, mais qui plus est, s'il deuoit desirer quelque autre chose de plus? Je vous diray qu'est cela, & d'où cest erreur procede. Ils ne scaient point qu'il n'y a qu'une seule vie heureuse. Sa qualite la met au meilleur estat qu'elle peut estre, & non point sa grandeur. C'est pourquoy, & la longue, & la courte sont egales : la plus large, & la plus estroite: celle qui est departie en plusieurs lieux, & en plusieurs parts, & celle qui est estroitement serrée, Celuy qui la veut estimer par nombre, par mesure, & par departemens, luy oste ce qu'elle a de plus excellent. Mais qu'est-ce qui est plus excellent en la vie? C'est qu'elle soit pleine. La fin (pour t'en bailler vn exemple) de boire & de manger, c'est d'estre saoul. Celuy-cy mange plus, l'autre moins : qu'y fait cela, s'ils sont desia tous deux saouls? Cestuy-cy boit plus, & l'autre boit moins: qu'y fait cela? l'un & l'autre n'a plus de soif. Cestuy-cy a vescu beaucoup d'annees, & l'autre bien peu. Cela ne sert de rien, si cestuy-cy n'a pas esté plus heureux en beaucoup d'annees, que cest autre en peu. Celuy que tu appelles moins heureux, il n'est pas heureux. Car ce nom ne peut pas diminuer. Celuy qui est courageux, est sans crainte, & sans tristesse, qui est sans tristesse, est bien heureux. C'est l'argument de nos Stoiciens. Contre lesquels ils essayent de respondre ainsi: que nous induisons vne chose fausse, & reuoquee en doubte, pour vne confessee, que celuy qui est constant & courageux, soit sans crainte. Et quoy donc, dit-il, le courageux ne craindra-il pas les maux qui le menacent de pres? Ce seroit à faire à vn homme fol & aliené, de son sens, & non point à vn homme constant. Mais il respond qu'il craint avec vne grande moderation: & qu'il n'est pas du tout hors de crainte. Toutesfois ceux qui disent cela, reuiennent tousiours à vne mesme chose, & prennent les vices les plus petits, pour vertu. Car celuy qui craint aucunement, toutesfois rarement, & moins que les autres, n'est pas exempt de vice, mais il est trauaillé d'un plus petit. Ouy, mais l'estime fol celuy qui ne craint pas le mal dont il est menacé. Ce qu'il dit est vray, si ce sont maux. Mais s'il scait que ce ne soient pas maux, & s'il estime que cela seul qui est deshoneste, soit mal, il deura avec toute assurance regarder les dangers, & mespriser ce qui pourroit faire peur aux autres. Au contraire, si c'est à faire à vn fol & à vn insensé de ne craindre point les maux. d'autant aussi qu'un homme sera plus sage, d'autant plus il craindra. Vous estes donc d'aduis, dit-il, qu'un homme de cœur se doit presenter aux dangers? Rien moins que cela: il ne les craindra point, mais il les fuyra. Il fera bien d'y prendre garde, mais il seroit mal de les craindre. Et quoy donc (diras tu) ne craindra-il point la mort, la prison, les feux, & les autres armes de fortune? Nenny. Car il scait bien que ce ne sont point maux, encor qu'ils semblent l'estre. Il croit que toutes ces choses ne sont que frayeurs à la vie humaine. Mets-luy par inuentaite les captiuité, les foyers, les chaines, la pauureté, le deschirement des membres, ou par maladie, ou par tyrannie, & tous autres tourmens que tu scaurois raconter: il les met au nombre des peurs que sentent ceux qui ont l'esprit troublé de quelque vision: Cela doit estre craint par des personnes craintiuues. Penses-tu qu'une chose soit mal, à laquelle il faut que nous venions quelque iour par nostre propre volonté? Veux-tu scauoir ce qui est mal? C'est se rendre à ce qu'on appelle mal, & luy quitter la liberté, pour laquelle on doit plustost souffrir toutes choses. Nostre liberté se perd si nous ne mesprisons les choses qui nous ont fait plier sous

Il n'y a qu'une seule vie heureuse, & esgale.

Argument des Stoiciens touchant le parfait heureux.

Responce.

Autre replique, & responce.

De ce qui est mal & qui semble l'estre.

Que c'est que mal.

Que c'est
que constan-
ce. &

Le ioug: ils ne seroient pas en doute de cognoistre ce qui est conuenable à vn homme constant, s'il scauoient que c'est que la constance. Car ce n'est point vne temerité inconsiderée, ce n'est pas amour des perils, ny vn desir des choses qu'on craint. C'est vne science de bien pouuoir faire difference de ce qui est mal, & de ce qui ne l'est pas. La constance est fort soigneuse de sa conseruation. Elle est aussi fort patiente de ce qui a vne fausse apparence de maux. Et quoy? si on porte l'espee sur le col d'un homme constant & courageux: si on le blesse tantost d'un endroit, & tantost d'un autre: s'il a veu ses boyaux entre ses mains: si on luy donne à ceste heure vn coup, & quelque temps apres vn autre pour luy faire sentir plus de tourmens: si par vne playe desia sechee on luy fait couler du sang tout frais: diras-tu qu'il n'a point de peur, & qu'il ne sent point de douleur? Certainement il sent bien la douleur: car il n'y a vertu aucune, qui face perdre le sentiment à l'homme: mais il ne craint point. Il regarde comme d'enhaut ses douleurs d'un cœur inuincible. Demandes-tu quel courage il a pour lors? tel que l'ont ceux qui consolent vn amy malade. Ce qui est mal, nuit: & ce qui nuit, rend pire: La douleur & la paureté ne rendent point vn homme pire: Il s'ensuit donc qu'elles ne sont point mal. La proposition, dit-il, est fausse. Car s'il y a quelque chose qui nuise, il ne rend point pour cela l'homme pire. La tempeste, & l'orage nuit bien au patron du nauire, mais il ne le rend pas pire qu'il estoit. Quelques Stoïciens contre cela respondent ainsi: Que la tempeste & l'orage rendent le pilote de pire condition, parce qu'il ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, ni tenir le cours de son-voyage: mais qu'ils ne le font pas pire en son art, ains seulement en sa besongne. Il s'ensuit donc (dit le Peripateticien) que la paureté & la douleur, & telles autres semblables incommoditez, rendent pire l'homme sage: car encor qu'elles ne luy ostent pas la vertu, elles empeschent ses effects. Cela se pourroit bien dire, si la condition du pilote & du sage n'estoit fort dissemblable. Car le sage a ce dessein en tout le cours de sa vie, non seulement de faire ce qu'il entreprend, mais de faire bien & iustement tout ce qu'il fait. Et le dessein du pilote, est seulement de conduire son nauire à port. Les arts & les sciences ne sont que chambrieres, elles doiuent rendre le seruice qu'elles promettent. La sagesse est la maistresse & la gouuernante. Les arts seruent à la vie, & la sagesse commande.

Qui est l'ho-
me vaillant.
Obiection.
contre la
precedente
responce.

Responce du
Stoïque.

Replique
du Peripa-
teticien.
Responce.
Quel est le
dessein du
sage.

Responce de
Senèque.

Je pense donc qu'il faut autrement respondre: que l'art du pilote ne se gaste, & ne se diminue aucunement par la tempeste, ni la conduite mesme de l'art. Le pilote ne t'a point promis vne bonne fortune sur mer, mais seulement de tra-uailer à ton profit, & la science de bien gouuerner son nauire: laquelle se montre mieux, quand quelque fortune contraire luy donne empeschement. Ce-luy qui a peu dire, Neptune, iamais ce nauire que tout droit: il a satisfait à son art. La tempeste n'empesche point l'ouurage du pilote, mais seulement le succez. Et quoy donc? diras-tu que ce qui empesche le pilote d'arriuer au port, ne luy est pas nuisible? ce qui rend vains ses efforts, ce qui le porte en arriere, qui le retient & le desarme? Il luy nuit, non point comme à vn pilote, mais comme à vn qui va sur mer. Tant s'en faut, qu'il empesche l'art du patron, que plustost il l'a fait cognoistre. Car en bonace, comme on dit, chacun est bon marinier: c'est au vaisseau que cela donne empeschement, & non point au patron, tant qu'il est patron. Le gouuerneur du nauire ioué deux personnaz: l'un qui est commun avec tous ceux qui sont montez dans vn mesme vaisseau, entant qu'il est luy mesme porté: & l'autre propre & particulier, entant qu'il est pilote. La tempe-ste luy est dommageable comme à vn de ceux qui sont portez, mais non point

comme à vn pilote. D'auantage, l'art d'vn pilote, c'est le bien d'autruy, qui regarde à ceux qu'il meine, comme l'art d'vn medecin à ceux qu'il pense. La sagesse est vn bien commun, tant à ceux avec lesquels elle vit, que propre à elle mesme. Par ainsi il peut estre porté d'omage au gouuerneur du vaisseau, quand le seruice qu'il auoit promis aux autres, est empesché par la tēpeste. Mais le sage ne reçoit aucun d'omage ny par pauureté, ny par douleurs, ny par aucun orage qui tourmente la vie. D'autant que toutes ses œures ne sont point empeschées, mais seulement celles qui concernent autruy, car il est tousiours en action: ses effects se mōstrent plus grands, quand la fortune luy est contraire. C'est lors qu'il depesche les affaires de la sagesse, laquelle nous auons dit estre, & le bien d'autruy, & son bien propre. En outre, il n'est point empesché de porter profit à d'autres, lors mesmes que les necessitez le pressent. Il est bien empesché par sa pauureté, de monstrer comme vne republique doit estre maniee: Mais à tout le moins il enseigne comme on doit manier la pauureté. C'est vne besongne qui s'estend sur tout le temps de sa vie. Par ainsi il n'y a fortune, ny aucune autre chose en ce monde, qui puisse empescher les actions du sage: car au moins fait-il ceste œure, qu'il est empesché de faire aucune autre œure. Il est propre à tous: car il est gouuerneur des bons, & vainqueur des mauuais: il s'est, dis-ie, si bien exercé, qu'il a fait paroistre sa vertu autant en ses prosperitez, comme en ses aduersitez, & qu'il n'a pas tant regardé la matiere que la vertu mesme. C'est pourquoy ny la pauureté, ny la douleur, ny aucune autre chose, qui destourne les ignorans, & les fait tomber en desespoir, ne l'empesche point. Tu penses qu'il soit pressé de maux? il s'en sert. Phidias ne scauoit pas faire seulement des images d'yoire, il en faisoit aussi de bronze: si tu luy eusses présenté du marbre, ou quelque autre matiere plus vile, il en eust fait vne image avec toute la perfection qu'on pouoit desirer d'vne telle matiere. Le sage pareillement monstrera la vertu en ses richesses, s'il en a le moyen: sinon il le fera en sa pauureté. S'il peut, il la mōstrera dans sa patrie: sinon, ce sera en son exil. S'il peut il la monstrera estant chef d'armee: sinon, cōme soldat. S'il peut, tout entier: sinon, estropié. Quelque fortune qu'il rencontre, il en sera quelque chose digne de memoire. Il y a certains dompteurs de bestes sauuages, qui forcent les animaux les plus cruels, & qui du premier regard, espouuantent les hommes, de souffrir le ioug, & ne se voulans contenter de leur auoir fait perdre la fierté & la cruauté, les rendent si doux, qu'ils les font loger avec eux. Le gouuerneur des lions leur met la main dans la gueulle: & ce luy qui a le tigre en garde, le baise bien. Vn batteleur Ethiopien commande à vn elephant de se mettre à genoux, & marcher sur la corde. Le sage pareillement est le maistre de scauoir dompter les maux. La douleur, la pauureté, l'ignominie, la prison, l'exil, & toutes autres choses qui font horreur au monde, si elles tombent entre les mains du sage, deuiennent douces & traictables.

Les actions du sage different de celles des autres hommes.

Il fait paroistre sa vertu indifferement en toutes saisons. Comparaison du sage avec Phidias.

Avec les dompteurs des bestes sauuages,

EPISTRE LXXXVI.

Louangé de Scipion l'Africain, & de sa temperance: & méfmemment en ses baings. Blafme l'exceffiuue deffenfe & dissolution des hommes de son temps. Et quelques beaux & profitables difcours des vergers & des arbres fruitiers.

Ce n'est pas la valeur, ni le maniemét de grands affaires, mais la pieté & vertu qui rend l'ame bien heureufe, apres la mort.

IE t'efcris cecy m'estant venu reposer dans la mefme metairie qui fut iadis à Scipion l'Africain, apres auoir adoré ses Manes & son autel, que ie pense estre le sepulchre de ce grand capitaine: car quant à son ame, ie me fuis persuadé qu'elle soit retournée au Ciel d'où elle estoit venue: non point pour auoir conduit de grandes armées (car ce furieux Cambysez, qui vfa de sa fureur fort heureusement, en a bien fait autant) mais par sa modestie & par sa pieté, dont il surpassoit tous les hommes de son temps, & qui se sont monstrees plus admirables, lors qu'il abandonna sa patrie, que lors qu'il la defendit. Ou Scipion deuoit sortir de Rome, ou de Rome la liberté. Ie ne veux rien derogé, dit-il, de l'autorité des loix & des ordonnances: que le droit soit egal entre tous les citoyens: Sers toy, ô ma patrie, sans moy, du bien que ie t'ay acquis. I'ay esté cause de ta liberté, i'en veux estre aussi l'exéple. Ie m'en vay, si ie fuis deuenu plus grand qu'il n'est besoin pour ton assurance. Mais comment pourrois-ie faire, de n'admirer point la grandeur de ce courage? Il s'en alla de sa propre volonté en exil, & affranchit ainsi la cité. Les choses estoient venues à ce point, que la liberté faisoit tort à Scipion, ou Scipion à la liberté. Et l'vn ne l'autre ne le deuoit faire. C'est pourquoy il voulut ceder aux loix, & se retirer à Litterne, pour reprocher autant son bannissement à la chose publique, comme fut celuy d'Annibal. Ie vis vne metairie bastie de simple pierre de taille, vne muraille qui parquoit vn grand bois, & des tours haut-efleuees qui seruoient de bouleuers à la metairie. Vne cisterne deffous les bastimens & sous les vergers, qui suffiroit au seruice de toute vne armée. Vne petite estuue sans clarté à la façon des anciens: car ces gens du temps passé ne pensoient pas qu'elles fussent chaudes, si elles n'estoient obscures. Certainement ie prenois vn grand plaisir à considerer la façon de viure de Scipion & la nostre. C'est en ce coing-là que cest homme, horreur de Carthage, auquel Rome est redeuable de n'auoir esté prise qu'vne fois, lauoit son corps, quand il estoit las du labour des champs: car il s'exerçoit au travail, & comme les bonnes gens du temps passé, il labouroit luy-mefme la terre. Ce grand homme demeura soubz ceste couuerture de maison si mal nette, & ce paué si sale & vilain le soustint: Mais qui est celuy qui voulust maintenant estre ainsi laué? Vn homme penseroit estre pauvre & miserable, si les parois enrichies à l'entour de grands precieux ronds n'y reluisoient: si les marbres d'Alexandrie n'estoient marquez de petites lames de marbre Numidien: si elles n'estoient bordees tout autour d'vn grad artifice à façon de peinture, de pierres de variables couleurs: si la voulte n'estoit couuerte de verre, si le porphyre qu'on fait venir de l'isle de Thaso, qui estoit au temps passé le plus rare ornement qui se voyoit dans quel que temple, n'environnoit le tour de nos baignoirs, dans lesquels nous plongeons les corps affoiblis d'vne longue sueur, & si les robinets qui versent l'eau dedans, n'estoient tout d'argent. Ie ne parle encor que des tuyaux du peuple cōmun: mais que sera-ce

Maison chā-
peffre de
Scipion.
&

Sa frugalité
au prix de
l'exceffiuue
dissolution
du temps
de Senecue.

quand nous viendrons aux baings des serfs affranchis ? Combien il y a de starnés, combien de colonnes qui ne soustiennent rien, & qui ne sont la plantes que pour ornement, & pour monstrier seulement vne grande despence ? Quelle quantité d'eau qui tombent avec vn grand bruit par des degrez ? Nous sommes venus à des delicateffes si grandes, que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres precieuses. En ceste estuue de Scipion il n'y auoit que des petites sentes au lieu de fenestres, taillees dans le mur de pierre, afin que sans affoiblir la forteresse, elle peust receuoir la lumiere. Mais maintenant ils appellent taigneries de vermine, les baings, s'ils ne sont bastis, & accommodez en façon qu'ils pussent tout le long du iour receuoir le Soleil par des fenestres fort larges, si on ne s'y peut lauer & s'y voir clairement tout ensemble, si du baignoir & de la cuue mesmes ils ne voyent les champs & les mers. Par ainsi les bastimens que lors tout le monde admiroit, ou tout le monde accouroit pour les voir consacrer & dedier, sont mis au nombre des choses desia trop vieilles, aussi tost que le luxe & la superfluité a trouué quelque nouveauté pour se ruiner elle-mesmes par des folles despences. Mais il n'y auoit que fort peu de baings au temps passé, & encor ceux-là mesme n'estoient ornez d'aucun embellissemēt. Car pour quelle raison enrichiroit on vne chose ou l'on entroit pour vn sold, & qui a esté trouuee plustost pour necessité, que pour plaisir ? On n'y versoit point de l'eau incessamment, elle n'y couroit comme si elle sortoit tousiours recentemente d'une fontaine chaude : ils ne se soucioient point combien seroit claire l'eau dans la quelle ils doiuent laisser leurs ordures, Mais (ô bons Dieux) le grand plaisir que c'estoit d'entrer dans ces bains obscurs rabatus d'un enduit vulgaire & commun, que tu cognoistrois bien auoir esté attrempez de la main propre de Caton Edile, ou de Pabius Maximus, ou de quelqu'un des Corneliens Car les Ediles les plus nobles auoient la charge d'entrer dans les lieux où le peuple estoit receu, & de prendre garde qu'ils fussent tenus bien nets, & que la temperature fust saine & profitable : Non pas comme celle qui a esté inuentee puis nagueres, laquelle semble plustost vn grand feu & vn embrasemēt, dans lequel on deuroit lauer tout vif vn esclave qui seroit conuaincu de quelque detestable forfait. Il me semble maintenant qu'il n'y a point difference si le baing est chaud ou s'il brusle. Mais de quelle grande simplicité voit-on atiuord'huy quelques-vns accuser Scipion, qu'il ne fist entrer par des larges verrieres la clarté dans les estuues, qui ne se fist cuire & rostir dans le baing, & qu'il n'attendist que sa digestion fut faite ? O le miserable homme (disent-ils) il ne sceut pas viure. Il ne se lauoit point avec vne eau reposee, mais le plus souuent trouble, & presque toute bouë, & lors qu'il pleuuoit plus fort. Il ne se soucioit pas beaucoup de se nettoyer ainsi. car il n'y venoit point pour se lauer de la crasse des onguens parfumez, mais de la sueur. Quels propos-penses-tu que tiendront maintenant quelques-vns ? Je ne porte pas d'enuie à Scipion : c'estoit autant comme de viure en exil, à celui qui se lauoit ainsi. Mais encor, afin que tu le sçaches bien, il ne se lauoit pas tous les iours. Car ainsi que l'escriuent ceux qui ont parlé de l'ancienne façon de viure de Rome, ils lauoient tous les iours les bras & les iambes à cause de l'ordure qu'ils amassoient au travail. Au reste ils ne lauoient tout le corps que les iours des foires, qui reuenoient de neuf en neuf iours. Quelqu'un dira en cest endroit, que cela montre bien qu'ils estoient fort sales. Que penses-tu qu'ils sentoient ? La guerre, le travail, l'homme. Depuis qu'on a basti des estuues si nettes, ils sont plus vilains. Quand Horatius Flaccus veut descrire vn homme infame & perdu en ces delices trop grandes, que dit-il :

Estuues de Scipion bien estoignees de luxe.

Par simonie & frugalité des anciens Romains.

Outrage fait à Scipion pour auoir hay le luxe.

A la façon des anciens Romains, qui se lauoient par necessité, n6 par volupté.

Et n'en estoient que plus malice.

Rufillus sent le mûse & la cinette.
 Si tu me presentois maintenant Rufillus, ie ne l'estomerois pas plus que s'il sentoit le bouc, & qu'il tint le lieu de Gorgonius, qu'Horace oppoisoit à Rufillus. C'est peu que de s'oindre de parfums; si l'on n'en prend deux ou trois fois le iour, afin que la senteur ne se perde point sur le corps. Que diriez-vous qu'ils s'en prinissent, comme s'ils se sentent sortoit d'eux? Si ce que ie viens de dire, te semble trop feutere, et reietteras cela sur le village, où l'ay aussi appris d'Egialus tres-diligent pere de famille (qui est maintenant maître de ce domaine) qu'un verger d'arbres fructiers, pour si vieil qu'il soit, se peut transplanter. Et faut que nous qui sommes vieux, & qui ne plantons iamais vne bliuete que pour autruy, apprenions cela. Je diray ce que j'ay veu, qu'un verger d'arbres de trois ou quatre ans, qui auoient esté transplantez, portoit si grande quantité de fructs en Automne, qu'on s'en faschoit. C'est arbre aussi te courra, lequel

Vendra vendre de l'ombre bien tard à ses nepeux:
 Comme dit nostre Virgile, qui a plus regardé à ce qu'il pouboit dire gentiment que veritablement, il n'a pas tant voulu enseigner les laboureurs, que donner du plaisir au lecteur. Car afin que ie laisse les autres choses à part, ie te rendray compte de ce qu'il m'a falli cognoistre auioird'huy:

Enuison le printemps la sèu il faut planter.
Et roy, c'est Medois, dans les sèuons aient
Lors du sèu, tous les ans le sèu se renouelle.

Mais si il faut planter cela en mesme saison, & si la sèuaison de l'un & de l'autre se doit faire au printemps, tu le iugeras par cecy. C'est au mois de Iuin, & plus pres du mois de Iuillet que ie t'escriis. Toutes fois l'ay veu en mesmes iours cueillir les sèues, & semer le mûse. Je retourne maintenant à l'oliuete, que l'ay veu planter de deux façons. Il est portales troncs des grands arbres aues de tige, apres auoir coupé les grosses branches iusqu'à vn pied pres: il en couppa aussi les racines, leur ayant toutes fois laissé la teste principale, de laquelle les autres dependoient. Et l'ayant trempée dans du sèn, il la mit dans la fosse; & ne la rechaussa point seulement de terre, mais il la battit & foulla fort aux pieds. Il nie qu'il y ait aucune chose qui y face plus de bien, que celbattement; car il empesche que le froid & le vent n'y puisse entrer. En outre cela les garde de ne trembler pas tant & par ceste raison donne loisir aux racines naissantes de fortir & prendre terre à leur aise: lesquelles estant encor tendres & ne se tenans que de la grace & sauour de la terre, il faudroit par necessité que la moindre secousse les arrachast. Au reste il rasle vn peu de l'arbre auant que de l'enseuelir dans terre: car tout le bois (comme il dit) qui est despoüillé, il en sort des nouuelles racines. Au demeurant le tronc ne doit point sortir hors de terre plus haut que de trois ou quatre pieds. Car incôtinent il sera reuestu d'embas, & la plus grande partie, comme aux vieilles oliuetes, ne sera ny rostie ni bruslee. L'autre façon de planter fut telle. Il planta de mesme sorte des branches fortes, qui n'auoient toutes fois encor l'escorce guere dure, comme sont celles des ieunes arbres. Elles viennent vn peu plus tard mais elle n'ont rien de rude ni d'aspre, non

1. Georgic.

Industrie
des anciens
laboureurs
d'Italie à
cultiuer les
olives.
&

plus que si elles estoient sorties de la plante mesme. L'ay veu aussi maintenant transplanter vne vieille souche de vigne de son verger: mais il en faut (s'il est possible) ramasser tous les cheueux & la barbe, & la couurer plus à l'ouïse & ou large, afin que le corps mesme puisse mettre racine. Les autres ny veus plantes sont seulement au mois de Feurier, mais encor se prendent apres le mois de Mars, & en brassant vn autre ormeau que le premier. Tous ces arbres, qui sont (comme on dit) de grande corps, il me disoit qu'il les failloit entretenir avec de l'eau de cisternes. Et si elle y est profitable, nous auons la pluye à nostre commandement. Ie ne d'en veuq point apprendre d'auantage, afin que comme ibi s'a rendu enuieux de l'inditer, il ne ce le rende aussi, de vouloir faire comme moy.

EPISTRE LXXXVII

Il descrie la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despenses des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuuent appeller bien.

L'Ay fait naufrage auant que monter sur le nauire. Ie ne te diray point comme cela est adueni, afin que tu ne pèses pas qu'il faille mettre cecy entre les Paradoxes des Stoyciens: desquels ie prouueray quand tu voudras, voire encores que tu ne vueilles, qu'il n'y en a aucun qui soit si faux, ny subiect à tant d'admiration comme il semble estre de prime face. Cependant ce voyage m'a fait apprendre, combien nous auons de choses superflues, & combien il seroit facile en y apportant quelque peu de iugement, de les mespriser, & faire que si par fois la necessité nous en priuoit, nous ne sentissions point qu'elles nous fussent ostées. Nous auons desia passé fort heureusement deux iours, moy & mon bon amy Maximus, accompagnez de peu de seruiteurs, & seulement d'autant qu'un carrolle en pouuoit porter sans aucunes besongnies, que ce que nous auons dessus nous. Mon matelas estoit sur la terre, & moy sur le matelas. De deux manteaux l'un seruoit de loder, & l'autre de couuerte. On n'oust peu rien retrancher de nostre disner, il fut appresté en moins d'une heure: ie ne suis iamais sans figues & sans mes tablettes. Si l'ay du pain, elles me seruēt de viande: sinon, elles me seruēt de pain. Elles me font tous les iours reuenir l'an nouveau, lequel ie rends plein de bon-heur & de felicité par mes bonnes & saintes pensees, & par la grandeur de mon ame, qui n'est iamais si grande que lors qu'elle a mis à part tous affaires, & qu'elle a fait paix avec elle mesme, en ne craignant rien, & qu'elle s'est acquis beaucoup de richesses en ne desirant rien plus. Le chariot sur lequel ie suis monté, c'est vn chariot de vilage: on ne cognoist point que les mules ayēt vie, qu'à les voir cheminer. Le muletier estoit pieds nuds, non point à cause de l'esté. A grand peine puis-je tant gagner sur moy, que ie uulisse dire que ce coche fust mien. Ie sens encor continuer en moy vne meschante honte que l'ay de bien faire. Quand ie renoultre quelque autre train plus honorable & magnifique, ie ne me puis tenir d'en rougir: qui est vn tel moynage certain que ce que l'approune & que ie loue n'est pas encor bien fême & asseuré dans mon ame. Celuy qui a honte d'auoir vn meschant coche, seroit bien glorieux s'il en auoit vn plus riche. Ie n'ay point approuné beaucoup: car ie n'ose cator descou-

La vignes
et on
ne s'en
peut
pas
faire
rien

Par son exemple & par celui de Caton il veut induire chacun à frugalité. Laquelle apprend à se passer de peu, sans qu'on s'aperçoine d'auoir perdu ses ailes accoutumées.

Disposé l'esprit à des meditations dignes de luy.

Luy fait adouuer ses imperfectiōs & de faults: &

Recognois-
tre la vani-
té du monde

irir par dehors ma sobriété. Mesmes j'ay peur maintenant de l'opinion qu'auront de moy ceux qui vont par pays. Mais contre l'opinion de tout le monde, il falloit aduancer ceste parole: Vous deuenez fols, vous vous trompez, vous auez en trop d'admiration les superfluités qui ne seruent de rien: mais vous ne prizez pas vn par son propre bien. Quand il faut venir à l'estimation des biens, vous contez fort soigneusement, vous examinez curieusement le bien de tous ceux à qui vous voulez prester de l'argent, ou quelque bien-fait: car vous mettez desia cela en ligne de despense. Vous scauez fort bien dire s'il a de grands heritages, mais il doit beaucoup: il a vne belle maison, mais il l'a chepté d'argent emprunté: il n'y a pas vn qui mette plustost en veüe vne plus belle suite de seruiteurs: mais il ne paye iamais ses debtes. S'il vouloit payer ses creanciers, il ne luy resteroit aucun bien. Vous en deuez faire autant en toutes autres choses, & bien esplucher ce que chacuna, qui soit propre à luy. Penses-tu qu'vn homme soit riche parce que ses meubles, qui le suiuent aux voyages qu'il fait, sont d'or; parce qu'il fait labourer forces terres en toutes les prouinces; parce qu'on feuillette vn grand liure de raisons de ses affaires, parce qu'il possède de si grands heritages dans les faux bourgs de Rome, qu'il n'en pourroit auoir tant aux deserts mesme de la Pouille, sans qu'on luy en portast enuie? Quand tu auras bien compté tout cela, encor est-il pauvre. Pourquoi? parce qu'il doit. Mais qu'est-ce qu'il doit, diras-tu? Tout ce qu'il a: Sinon que tu voudrasses dire qu'il y eust differēce que quelqu'vn ait emprunté d'vn homme, ou de la fortune. Dequoy seruent les mules bien grasses, & toutes d'vne couleur? Dequoy seruent ces coches grauez & burinez?

7. Aeneide.

*Les cheuaux sont couuerts de beaux caparaçons,
De riche pourpre, peints de diuerses façons.
Les colliers tombent bas sur leur grosse poitrine,
Et le frein d'or massif entre les dents se mine.*

Autre exem-
ple notable
de frugalité
en M. Caton.

Cela ne peut faire que le maistre en soit meilleur, ny la mule aussi. M. Caton le Censeur, la naissance duquel fut autant profitable au peuple Romain, que celle de Scipion; (parce que l'vn fit tousiours la guerre à nos ennemis, & l'autre aux vices) montoit vn cheual hongre, sur lequel il mettoit encor des besaces, afin qu'il portast luy-mesme les besongnes qui luy estoient necessaires. O que ie souhaiterois de bon cœur qu'vn de ces mignōs refaits & en bon poinct qui se monstrent riches, en faisant quelque voyage, le rencontrast de fortune, avec ces auant-coureurs & Numidiens qui esleuent vne grande poussiere! Certainemēt cestuy-là sembleroit bien estre en meilleur equipage & mieux accōpagné que Caton: Cestuy-là au milieu de tant d'appareils delicats, est en fin incertains s'il sera vn iour loué à l'espee ou à l'espieu. O que c'estoit vn grand honneur en ce siecle-là qu'vn chef d'armee, à qui le triomphe auoit autrefois esté decerné, vn qui auoit esté Censeur, & (ce qui est encor plus grand que tout cela) vn Caton, fust content d'vn seul cheual, & non pas encor tout entier: car ses hardes qui pendoient d'vn costé & d'autre en occupoient vne partie. N'estimerois-tu pas doncques plus ce seul cheual estrillé de la propre main de Caton, que tous ces petits cheuaux qui creuent de graisse, que tous les traquenars, & toutes les haquenecs du monde? Le voy que ce propos ne prendra iamais fin, que celle que j'y mettray moy mesme. Je me tairay donc, & ne parleray plus de ces choses, desquelles, à les voir comme elles sont en ce temps, celuy auoit bien deuiné le nom, qui les auoit appellees *impedimenta*, o'est à dire empes-

Laquelle est
d'autant plus
recommen-
dable par la
dignité du
personnage.

chemens. Je veux maintenant proposer quelque peu d'argumens que nos Stoïciens sont touchant la vertu, laquelle nous soustenons estre suffisante pour rendre la vie bien-heureuse. Ce qui est bon, fait les hommes bons: car en l'art de musique ce qui est bon, fait les bons musiciens: Les biens de fortune ne font point l'homme bon: Ils'ensuit donc qu'ils ne sont point bons. A cela des Peripateticiens respondent ainsi, que nostre premiere proposition est fausse, & qu'il ne s'ensuit point, que de ce qui est bon les hommes se facent bons. Il y a quelque chose bonne en la musique, comme la fluste, la corde, ou quelque autre instrument de musique, propre au chant? toutesfois rien de tout cela ne fait le musicien. Nous respondrons à cela, que vous ne comprenez pas comme nous entendons, ce qui est bon au musicien: car nous ne parlons point des instrumens de musicien, mais de ce qui fait le musicien. Tu viens aux outils de la musique, & non point à l'art. Or s'il y a quelque chose de bon en l'art de musique, c'est ce qui fait le musicien. Je veux encor rendre cela plus clair. Le bon en la musique se prend en deux façons: L'une, par laquelle l'effect du musicien est aydé: & l'autre, par laquelle l'art est aidee. Les instrumens, les flustes, les orgues, les cordes appartiennent à l'effect, & n'appartiennent point à l'art. Car le maistre peut estre sans ces instrumens: il peut auoir quelque empeschement qui le gardera d'vser de son art. Or cela n'est pas ainsi double en l'homme. Car il n'y a qu'un seul bien qui appartienne à l'homme & à sa vie. Ce qui peut aduenir au plus mesprisé & au plus deshonneste homme du monde, n'est pas bien: Or les richesses peuuent venir à un maquereau, à un bourreau: Il s'ensuit donc quelles ne sont pas bonnes. Ceste proposition (disent-ils) est fausse: Car nous voyons que de bien scauoir la grammaire, la medecine, & d'estre bon pilote, cela aduiet à des personnes de plus basse condition. Mais ces arts-là ne font point profession de la grâdeur de l'ame, elles ne se haussent pas vers le ciel, & ne mesprisent point les biens de fortune. C'est la vertu qui esleue l'homme en haut, & qui le met par dessus ce que le monde prise & tient plus cher: C'est elle qui ne desire point par trop les biens, & ne craint point par trop les maux. Chelidon l'un des mignons de Cleopatra, posseda de grands biens, comme nagueres Natalis, qui auoit la langue aussi meschante comme vilaine & impure, dans la bouche duquel les femmes se purgeoient: Il fut heritier de plusieurs, & plusieurs apres de furent de luy. Et quoy? voyons si les richesses l'ont souillé, ou bien s'il a souillé les richesses? lesquelles tombent sur quelques personnes, de mesme façon qu'une piece d'argent tomberoit dans vne cloaque. La vertu est logee par dessus tout cela: elle n'est mise à prix que par sa propre monnoye: Elle ne pense point que rien de ce qui nous aduiet par un moyen ou par autre, soit bien. La medecine & le gouvernement d'un nauire n'a pas interdit ny à soy ny aux siens l'admiration de telles choses. Celuy qui n'est pas homme de bien, peut neantmoins estre medecin, peut estre pilote, peut estre grammairien, aussi bien certainement que cuisinier. Mais celuy qui a quelque chose non vulgaire, tu ne l'appelleras pas vulgaire. L'homme est tel, comme est ce qu'il a. Vne bougette n'est pas plus riche, que de ce qu'elle a. Et si encor tout ce qu'elle a n'est qu'un accessoire. Qui est celuy qui vueille mettre aucun autre prix à un sac plein, que la somme à laquelle les deniers comptez qui sont dedans reuiendront? Il en aduiet autant aux maistres de grands patrimoines: ils ne sont qu'un accessoire & vne dependance de leurs biens. Pourquoy donc est-ce que le sage est grand? parce qu'il a l'ame grande: Il est donc vray, que ce qui aduiet à un homme meschant & mesprisé, n'est pas bien. C'est pourquoy ie ne diray iamais que de ne sentir aucune douleur, ce soit bien. La ci-

Argumens pour prouuer que la vertu est suffisante pour viure heureusement. Repaire des Peripateticiens.

Replique des Stoïciens.

Obiection des Peripateticiens. Responce des Stoïciens.

gale a bien cela, la puce l'a aussi. Le ne diray point semblablement qu'estre en repos, & qu'estre exempt de fascherie, ce soit bien. Voit-on rien qui soit plus en repos qu'un ver? Veux-tu sçavoir quelle chose rend l'homme sage? celle qui le fait Dieu. Il faut que tu luy donnes quelque chose de diuin; quelque chose de celeste & de magnifique. Le bien ne tombe point sur toutes personnes: Il ne peut pas souffrir que tout le monde le possede. Voy.

1. Georgic.

*Ce que porte vn pays, ce qu'il ne porte point.
Icy vient le raisin, là le bled mieux à point.
Le fruit des arbres francs, & l'herbe par la prée
En quelques regions d'eux-mesmes se procee.
Vois-tu pas le saffran avec sa forte odeur
Croistre dans le Timol: & que l'Inde à cest heur
De nous donner l'yoivre, & l'encens la Sabec,
Les Chalybes le fer?*

Les commo-
ditez de la
vie humain-
ne sont es-
partes en di-
uerfes re-
gions: mais
le souuerain
bien naist
en l'ame
saincte &
pure.

Ces choses ont esté ainsi departies en diuerses regions, afin que le commerce fust nécessaire entre les hommes, si l'un desiroit quelque chose de l'autre. Le souuerain bien aussi a son lieu & sa demeure: Il ne naist point là où l'yoivre, ny là où le fer prouient. Demâdes-tu où est la demeure du souuerain bien? C'est en l'ame, Et si elle n'est pure & sainte, Dieu n'y loge point. Le bien ne s'engêdre point du mal: les richesses s'engendrent de l'auarice: il s'ensuit donc que les richesses ne sont pas bonnes. Il n'est pas vray (dit-il) que le bien ne puisse naistre du mal. Car l'argent prouiet d'un sacrilege & d'un larrecin. Par ainsi le sacrilege & le larrecin sont mauuais: mais c'est parce qu'ils apportent plus de maux que de biens. Car ils donnent bien du profit & du gain, mais c'est avec crainte, avec soin, avec tourment de corps & d'esprit. Quiconque dit cela: il faut qu'il reçoie le sacrilege côme mauuais, parce qu'il fait beaucoup de maux: & comme bon aussi en quelque partie, parce qu'il fait quelque bien. Mais que pourroit-on voir de plus monstrueux, que de compter le sacrilege, le larrecin, & l'adultere entre les biens? nous auons assez persuadé cela. Mais combien y en a-il qui n'ont point de honte de leur larrecin, & qui font leur gloire d'estre adulteres? Car les petits sacrileges sont punis, & les grands sont portez en triomphe. Tu peux encor adiouster ceste raison, que si le sacrilege en quelque partie est bon, il sera pareillement honneste, & qu'on pourra dire qu'il est bien-faict. Parce que c'est vne action nostre: Et toutesfois cela ne pourroit entrer en la pensée d'homme du mode. Il s'ensuit donc que les biens ne peuuent naistre des maux. Car si (côme vous dites) le sacrilege est mauuais, parce qu'il apporte beaucoup de mal, si vous luy remettez la peine & le supplice, si vous luy promettez assurance, il sera du tout bon. Et toutesfois le plus grand supplice des crimes est en eux-mesmes. Tu te trompes si tu penses que leurs peines soient differées iusqu'à ce qu'ils soient entre les mains du bourreau, ou dans la prison. Ils sont punis dès aussi tost qu'ils sont faits, voire mesme quand ils le sont. Le bien donc ne se peut engendrer du mal, non plus qu'une figue d'un oliuier. Tout ce qui naist, respond à sa semence, les biens ne peuuent degenerer. Comme l'honnesteté ne peut naistre d'une vilanie, aussi le bien ne peut naistre du mal: car l'honnesteté & le bien n'est qu'une mesme chose. Quelques-uns des nostre: contre cela respondent ainsi: Prenons le cas que l'argent soit un bien de quelque part qu'il vienne: si est-ce que l'argent encor qu'il prouient de un sacrilege, ne tient point du sacrilege. Il te faut entêdre cela de ceste façon:

Refutation
de ceux qui
tiennent
que la vertu
puisse nai-
stre du vice.

Comparai-
sons propres
à le prouuer.

Dans vne mesme cruche il y a de l'or, il y a aussi vne vipere. Si tu ostes l'or de la cruche, parce qu'il y a vne vipere dedans, ce n'est pas la cruche qui me donne de l'or, parce qu'elle a vne vipere dedans: mais ayant la vipere elle me donne aussi l'or. De mesme façon on fait profit d'un sacrilege: non pas parce que le sacrilege est vilain & meschant, mais parce qu'il porte du profit avec soy. Tout ainsi que la vipere est le mal qui est dans la cruche, & non pas l'or qui est auprès de la vipere: pareillement le mal qui est au sacrilege, c'est le forfait, & non point le profit & le gain. Mais on oppose contre cela, que la condition de ces deux choses est fort dissemblable. Quant à l'un, ie puis prendre l'or sans la vipere; mais quant à l'autre, ie ne puis rien gagner sans estre sacrilege. Ce gain n'est pas mis auprès du crime, il est meslé parmy. Ce qui nous fait tomber en plusieurs maux, quand nous le voulons auoir, n'est pas bien: Quand nous voulons poursuire les richesses, nous tombons en plusieurs maux: Les richesses donc ne sont pas bonnes. Vostre proposition, dit-il, a deux significations: l'une que quand nous voulons suivre les richesses, nous tombons en plusieurs maux. Mais nous tombons aussi en beaucoup de maux, quand nous voulons suivre la vertu. Quelqu'un estant monté sur mer pour aller suivre ses études, a fait naufrage, ou a esté fait prisonnier. L'autre signification est telle. Ce qui est cause que nous tombons en quelque mal, n'est pas bien. Il ne s'en suivra point de ceste proposition que par le moyen des richesses, ou des voluptez, nous tombions en quelque mal. Ou si par le moyen des richesses nous tombons en beaucoup de maux, les richesses non seulement ne sont pas bonnes, mais elles sont mauuaises: Et toutesfois vous dites seulement qu'elles ne sont pas bonnes. D'auantage (dit-il) vous confessez qu'elles ont quelque vsage. Vous les mettez au nombre des commoditez. Mais par ceste mesme raison, elles ne seroient point commoditez, parce que par leur moyen il nous adient beaucoup d'incommoditez. Il y a quelques-uns qui à ce propos respondent cecy: Vous vous trompez, si vous accusez les richesses de vous porter incommoditez. Elles n'offensent pas-vn: car ce qui nuit à quelqu'un, ou c'est sa propre folie, ou la meschanceté d'autruy. De mesme sorte que l'espee, qui d'elle-mesme ne tuë pas-vn, est l'arme de celuy qui tuë, aussi ce ne sont pas les richesses qui t'offensent, encor que par le moyen des richesses tu sois offensé. Possidonius, comme ie pense, dit encor mieux: Que les richesses sont causes des maux, non qu'elles facent aucune chose, mais parce qu'elles irritent ceux qui doivent faire des maux. Car il y a vne cause efficiente, qui doit par nécessité nuire des incontinent: & vne autre precedente: c'est celle precedente que les richesses ont. Elles nous enlent le courage, nous rendent orgueilleux, nous engendrent enuie, & mettent nostre entendement en vne si grande fureur, que la reputation d'estre riches, nous plaist, encor qu'elle nous doie nuire. Il faut que les biens soient exempts de tout blâme, il sont purs & entiers, ils ne corrompent point l'ame, ni la sollicitent. Ils esleuent bien l'ame & l'agrandissent, mais c'est sans orgueil. Les vrais biens donnent assurance à nostre ame; & les richesses, audace. Les vrais biens donnent vne grandeur de courage; & les richesses, insolence. Or l'insolence n'est autre chose, que l'opinion d'une faulse grandeur. En ceste façon, diras-tu, les richesses non seulement ne sont point bien, mais elles sont mal. Elles seroient mal, si elles mesmes nuisoient, si (comme j'ay dit) elles auoient la cause efficiente. Toutesfois elles n'ont que la precedente, laquelle non seulement incite les esprits, mais les attire. Car elles ont vne apparence de bien, vray-semblable & croyable à l'endroit de plusieurs. La vertu mesmes a quelque cause precedente à l'enuie: car on porte enuie à plusieurs, à raison

Aduis de quelques Stoiciens sur la precedente doctrine, & aminé.

Si les richesses sont bien ou mal.

Response de quelques Stoiciens.

Aduis de Senèque.

Si les richesses sont estoignées de la vertu.

de leur sagesse ou de leur justice : mais elle n'a pas ceste cause d'elle-mesme, ny aucune qui soit vray-semblable. Car au contraire la vertu represente à l'entêtement des hommes, vne opinion plus vray-semblable qui les attire à l'aimer & à l'auoir en admiration. Posidonius dist qu'il faut argumenter en ceste façon: Les choses qui ne donnent aucune grandeur à nostre ame, aucune assurance, aucune fermeté, ne sont pas biens : mais les richesses & la santé, & telles autres choses semblables, ne sont rien de tout cela : Il s'en suit donc que ce ne sont pas biens. Il fortifie encoeur d'auantage cest argument en ceste sorte : Les choses qui ne donnent à l'ame ny grandeur ny assurance, ny fermeté: ains au contraire, insolence, orgueil, arrogance, sont mauuaises : or nous sommes poussez à cela par les richesses de fortune : Il s'en suit donc que ce ne sont pas biens. Et par ceste raison, dit-il, ce ne seront point aussi commoditez. La condition des profits & commoditez, est vne, & celle des biens est autre. Le profit & la commodité, c'est ce qui a plus d'usage que de peine & de fâcherie. Mais le bien doit estre entierement net, sans porter aucun dommage en façon que ce soit. Ce n'est pas bien, ce qui ne profite plus, mais seulement ce qui profite. Par ainsi le profit & la commodité se rapporte & aux bestes & aux hommes imparfaits, & aux fols. C'est pourquoy il y peut auoir de l'incômodité meslee avec la commodité. Mais on l'appelle profit quand il a plus de commodité que de pette: Et le bien n'appartient qu'au seul homme sage. Il ne doit estre aucunement violé. Ayez bon courage: il n'y reste plus qu'un nœud, mais c'est le nœud d'Hercules. Le bien ne se peut pas faire du mal: la richesse s'engendre de plusieurs pauuretez: par ainsi la richesse n'est pas bien. Nos Stoyciens ne reçoient point cest argument: les Peripateticiens le forment, & luy donnent solution. Toutesfois Posidonius dit que ce Sophisme, qui est debatue par toutes les escholes des Dialecticiens, est ainsi confuté par Antipater: Pauureté est appelée non point par position, mais par detraction, ou (comme on dit les anciens) par priuation, les Grecs l'appellent *sterisim*, c'est à dire defaut. Elle n'est point ainsi dite, parce qu'elle ait, mais parce qu'elle n'a pas. Par ainsi de plusieurs choses vuides, vous ne pouvez rien remplir: plusieurs choses engendrent la richesse, & non point plusieurs pauuretez. Car tu prens la pauureté (dit-il) autrement que tu ne dois. Pauureté est, non pas: celle qui possède peu, mais celle qui ne possède pas beaucoup. Et par ainsi elle n'est pas appelée de ce qu'elle a, mais de ce qui luy defaut. Je dirois plus facilement, ce que ie veux, s'il y auoit vn mot Latin qui signifiait *aporia*, c'est à dire indigence: laquelle Antipater disoit estre la pauureté. Quand à moy ie ne vois point que la pauureté soit autre chose qu'auoir peu de bien. Nous parlerôs de cela, si quelque iour nous auons assez de loisir, & dirôs quelle est la substance des richesses, & quelle celle de la pauureté. Et lors aussi nous cōsidererons, à sçauoir-mons'il vaut mieux flatter la pauureté, ou bien oster l'orgueil aux richesses, que disputer des seules paroles, comme si desia on auoit fait iugement des choses. Prenons le cas que nous sommes appellez à vne assemblee de peuple, & qu'on vueille faire vne loy pour abolir les richesses, fera-ce avec ces arguments-là que nous vouldrôs persuader ou dissuader? pourrions-nous tant gagner sur le peuple Romain, qu'il vueille par là rechercher ou louer la pauureté, qui seule a esté le fondement & la cause de son Empire? ou qu'il ait crainte de ses richesses? ou luy faire souuenir qu'il les a trouuees au pouuoir d'un peuple vaincu? ou que c'est de là que l'ambitiō des offices, les corruptiōs, les seditions ont glissé dans ceste tres-saincte & tres-sobre cité? Que c'est avec vne trop folle despence qu'on fait monstre de la despouille des nations estrange-res: & que ce qu'un peuple seul a rayé à tous, luy pourroit estre facilement

Auis de Posidonius sur ceste question.

Si elles apportent des commoditez.

Opinion des peripateticiens & stoyques touchant l'origine des richesses, examinee.

Que c'est que pauureté.

Il vaudroit mieux combattre les mauuaises affections, qu'abuser le monde avec des subtilitez.

raui par tous? C'est ce qu'il vaudroit mieux persuader, & faire la guerre aux mau-
uaises affectiōs, & n'abuser pas le monde avec ces argumens. Parlons vertueuse-
ment, si nous pouons: sinon, au moins parlons plus clairement.

EPISTRE LXXXVIII.

*Des sciences liberales, comment & combien de temps on les doit suivre. Des estudes vains
& inutiles, & des exercices que plusieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos estudes
doient seruir à la vertu, & que c'est la vraye sciencē & l'estude liberale.*

Tvas enuie de scauoir quelle opinion i'ay des sciences liberales. Je n'en ay au-
cune en admiration, & ne les mets au nombre des biens, si on les enseigne pour
de l'argent. Ce ne sont que mestiers à louage, qui ne sont profitables, qu'entant
qu'ils preparent l'esprit, & pourueu qu'ils ne le retiennent point. Car il n'y faut
point arrester l'esprit que pendant le temps qu'il ne se peut employer à chose plus
grande: ce ne sont qu'apprentissages, & non point chefs-d'œuvre. Tu vois bien
pourquoy on les appelle sciences liberales: parce qu'elles sont dignes d'un hom-
me de libre condition. Au reste il n'y a qu'un estude veritablement liberal, c'est
celuy qui rend l'homme libre. C'est l'estude de sagesse qui est esleué haut, im-
muable magnanime: tous les autres sont peu de chose, & dignes seulement des
petits enfans. Pourrois-tu croire qu'il y eust rien de bon dans l'ame de ceux, des-
quels tu vois les precepteurs estre les plus deshonestes & les plus meschans hom-
mes du monde? Nous ne deurions pas apprendre cela: nous le deurions desia
auoir appris. Quelques-vns ons pensé qu'on se deuoit enquerir si l'estude des scien-
ces liberales pouoit faire deuenir vn homme vertueux. Il ne le promet pas seu-
lement, & n'a aucun desir de le scauoir faire. Le grammarien ne s'empelche que
des paroles: & s'il se veut ietter plus auant, ce n'est que sur les histoires, ou pour le
plus loin qu'il se pourroit estendre, sur la poésie. Mais quel chemin nous peut tra-
cer l'un ou l'autre à la vertu? l'explication des syllabes, la diligence des mots, la
memoire des fables, la loy & la facon mesurée des vers? Qu'est-ce de tout cela
qui nous peut oster la crainte, chasser l'ambition, & retenir nos mauvais desirs?
Venons à la geometrie & à la musique: tu ne trouueras rien en elles, qui te garde de
craindre ou de souhaitter. Quiconque ignore cela, c'est en vain qu'il scait les autres
choses. Il faut voir si ces gens-là enseignent la vertu ou non. S'ils ne l'enseignent,
il ne la peuuent apprendre: & s'ils l'enseignent, ils sont Philosophes. Veux-tu sca-
uoir combien il s'en faut qu'ils ne se soient mis en chaire pour l'enseigner? Regar-
de seulement de combien leurs intentions sont differentes ensemble. Et toutes fois
elles s'accorderoient, si tous enseignoient vne mesme chose. Si ce n'est qu'ils t'ayent
persuadé que Homere fust Philosophie: toutes fois, par les mesmes raisons qu'ils le
pensent prouuer ils le nient. Car maintenāt ils le font Stoicien, n'approuuant que
la seule vertu, & fuyant la volupté, & ne perdant iamais l'honesteté, quand ce seroit
pour deuenir immortel: Maintenant ils le font Epicurien, loiant l'estat d'une cité
plausible, où l'on meime vne vie entre les banquiers & la musique: Maintenant Peri-
pateticien, introduisant trois sortes de biens: Maintenant Académique, disant que
toutes choses sont douteuses & incertaines. Par là il appert, puis que toutes cho-
ses sont en luy, qu'il n'y a rien du tout. Car elles sont toutes contraires en elles.

Les sciences liberales ne font que preparer l'esprit pour le rendre capab e de plus grandes choses, & n'y a que l'estude de sagesse qui soit proprement liberal.

Elles ne peuuent faire deuenir l'homme vertueux, ni

Destourner les passions de l'esprit.

Diuerses opinions touchant Homere, s'il a esté Philosophie ou non.

Confessons-leur qu'Homere fut Philosophe : certainement il fut donc sage auant qu'il eust cognoissance aucune de la poësie. Il nous faut doncques apprendre ce qui rendit Homere sage. De me vouloir enquerir qui estoit plus ancien, Homere ou Hesiole, il me semble que cela sert aussi peu à propos, que de vouloir, sçauoir si Hecube est oit plus petite que Helene, & pourquoy elle sebloit plus vieille qu'elle estoit. Pourquoy (dis-je) penfes-tu qu'il puisse seruir de rien d'entrer en recherche des ans de Patroclus & d'Achiles? Tu t'enquiers plustost en quelles terres Vlysse demeura si longuement errant & perda, que de nous vouloir enseigner de ne demeurer errans & perdus pour iamais. Je n'ay pas le loysir d'escouter si ce fut entre l'Italie & la Sicile que la tempeste le poussa, & si ce fut hors du monde duquel nous auons cognoissance: car l'erreur & l'esgaremēt ne pouuoit estre si long en vn petit quartier de pays. La tempeste de l'ame nous tourmēte tous les iours, & la meschanceté nous iette sur tous les maux d'Vlysses. Nous n'auons point faute de beauté qui corrompe nos yeux, ny faute d'ennemis: Nous voyons d'vn costé des monstres enragez qui ne prennent plaisir qu'au sang humain: de l'autre des mignardises qui nous trahissent par les oreilles: & d'vn autre costé encor, les naufrages que nous faisons par tant de diuersitez de maux. Apprens-moy seulement comme ie dois aimer ma patrie, ma femme, mon pere: & cōme ie dois faire voile vers ces choses honnestes, quand mesme ie deurois faire naufrage. Pourquoy t'enquiers-tu si Penelope a este impudique, si elle a trompé les hommes de son temps, ou si elle soupçonna auant qu'elle le sçeut, qu'Vlysse fust celuy quelle voyoit? Enseigne-moy que c'est que la pudicité, quel bien elle apporte: si elle est logee en l'ame ou au corps. Je reuiens à la musique, tu m'apprens comme vn dessus & vne basse-contre s'accordent, comme les cordes des instrumens de diuers sons rendent vne douce harmonie. Fay plustost que mon ame soit d'accord avec elle-mesme, & que mes conseils ne soient point contraires entr'eux. Tu m'apprens quels tons sont propres au dueil & aux pleurs: montre-moy plustost cōme parmy les aduersitez ie ne dois ietter aucune parole accompagnée de pleurs. Le Geometrien m'enseigne d'arpenter vn domaine de grande estenduë, qu'il m'apprenne plustost comme ie dois mesurer ce qui peut suffire à la vie de l'homme. L'Arithmeticien m'apprend à compter, & comme il faut prester les doigts à l'auarice: qu'il m'enseigne plustost que ces comptes ne seruent de rien: & que celuy de qui le reuenu l'asse le receueur & le controlleur, n'est pas plus heureux pour cela: & au contraire qu'il possede beaucoup de bien superflu, & qu'il deuendroit malheureux, s'il estoit contraint de tenir luy-mesme le compte de tout le bien qu'il a. Que me sert-il de sçauoir diuiser vn champ en parcelles, si ie ne sçay point faire partage avec mon frere? Que me sert-il de cognoistre subtilemēt combien de pieds il y a à l'arpent, & comprendre si la toise s'est dé rien trōpee, puis qu'vn puissant voisin que j'ay m'appauurit, vsurpant tousiours quel que chose sur mes biens? Tu m'apprens à ne rien perdre ce de qui est dans mes bornes, & limites: mais ie veux apprendre comme en les perdant entieremēt tous, ie puisse encor estre ioyeux. Je suis chassé, dit-il, d'vne terre qui estoit à mon pere & à mon ayeul. Quoy? qui est-ce qui tenoit ceste terre auāt que ton pere l'a tint? Pourrois-tu certainement dire à quel hōme ou à quel peuple elle a esté? Tu n'y es pas entré cōme maistre & seigneur, mais comme metayer. De qui es-tu metayer? c'est de ton heritier, si tu es si heureux d'en auoir. Les Iuriscultes disent, que ce qui est public ne peut estre prescript. Ce que tu possedes est public, & qui plus est, à tout le genre humain. O le beau sçauoir! tu sçais mesurer les choses rondes, tu reduis en carré toute figure qu'on te baille: Tu dis quelle distāce il y a entre les estoilles, il

La curiosité
des Gram-
mairiens est
fort vaine.
&

Leurs re-
cherches
presques inu-
tiles.

Celles de la
Philosophie
morale ap-
portent bien
autre fruit.

Celles de la
musique sont
plus subtiles
qu'vtes.

Les inuen-
tions de
Geometrie
& d'Arith-
metique
sont aussi
plus labo-
rieuses que
nécessaires.
&

n'y a rien que tu ne puisses mesurer. Si tu es bon artisan, mesure l'ame de l'homme. Dy combien elle est grande, combien elle est petite. Tu sçais qu'elle est la ligne droite: dequoy te sert cela, si tu ignores que c'est ce qui est droit en la vie? Je viens maintenant à celui qui se vante d'auoir la cognoissance des choses celestes.

Celles de
l'Astrolo-
gie, plus
curieuses.
car

*Où de Saturne froid l'estoille se termine,
Par quel cercle des Cieux le Mercure chemine.*

Que profitera de sçauoir cela? pour me tenir en peine quand l'estoille de Saturne & Mars seront opposées l'une à l'autre, ou quand celle de Mercure se couchera sur le vespre à la veüe de celle de Saturne. J'apprendray plus volontiers cecy, qu'en quelque lieu qu'elles soient, elles sont fauorables, & ne peuuent changer de nature. L'ordre eternal des destinées, & vn cours ineuitable les fait rouler. Elles retournent à leur tour certain & accoustumé. Elles meuent, ou signifient les effects de toutes choses. Mais si elles sont tout ce qui aduient, dequoy vous profitera la cognoissance d'une chose ineuitable? ou si elles le signifient, dequoy sert-il d'vsfer de preuoyance en ce qu'on ne peut fuyr? Soit que tu le sçaches, ou que tu ne le sçaches point, elles aduientront.

L'ordre des
destinées est
eternal &
ineuitable.

*Si tu veux regarder le Soleil, & la fuite
Des estoilles qui vont par ordre apres sa fuite,
Jamais tu ne seras trompé du l'endemain,
Ny du temps de la nuict que tu verras serain.*

Fay allez sagement pourueu pour estre assureé contre toutes embusches: mais le l'endemain ne me pourra-il pas tromper. Car ce qui aduient à vn qui ne le sçait point, le trompe. De ma part ie ne sçay point ce qui doit aduenir: mais ie sçay bien ce qui se peut faire. Je ne perdray ny le cœur ny l'esperance pour cela: j'attendray tout. Si quelque chose m'en est quittée, ie la prendray en bonne part. L'heure qui m'espargne me trompe: mais encor avec tout cela elle ne me trompe point. Car tout ainsi que ie sçay que toutes choses peuuent aduenir, aussi sçay-ie certainement que toutes n'aduientront point. Et comme i'espere la bonne fortune, ie m'appreste à la mauuaise. Il faut que tu m'excuses en cela, mesmes que ie ne chemine point par l'ordonnance d'autrui. Car ie ne croy point qu'on doie receuoir les peintres au nombre des arts liberaux, aussi peu que les statuaires ou les tailleurs de marbre, ou tels autres ministres de folles despenses. Je chasse loin aussi les maistres de la lutte, & tout cet art qui consistent en huyle & en sablon: ou bien ie receurois aussi les parfumeurs, les cuisiniers, & tous ceux qui employent leur esprit apres nos voluptez. Je te prie, qu'ont de liberal ceux qui rendent leur gorge dès le matin, qui ont mis le corps à la graisse, & ont amaigrý l'ame de paresse & faineantise? Penses-tu que cet estude soit liberal à nostre ieunesse, laquelle nos majeurs ont exercée tout debout, à jeter les dards, à escimer d'un leuier contre vn pal, à manier vn cheual, à tirer des armes? Ils n'enseignoient rien à leurs enfans qu'on deust apprendre à ceux qui demeurent tousiours couchez. Mais ny ceste-là, ny les autres n'enseignent ny ne nourrissent point la vertu. Car que sert il de sçauoir gouverner vn cheual, de le sçauoir bien pousser, & apres arrester avec le fian, si tu te laisses emporter à tes affections desbordées? Que sert-il de vaincre plusieurs hommes à la lutte, & à l'escrime des poings, & de se laisser vaincre à la cholere? Quoy

L'art des
peintres,
sculpteurs &
statuaires,
ne merite
de tenir
rang parmy
les liberaux,
ni tels au-
tres instru-
ments de
folles des-
penses.

Voiez l'Ve.
gece liu. 2.
chap. 23.
Les arts li-
beraux ne
sont que
preparatifs à
la vertu,
comme les
premiers
elements

dressent le
chemin au-
dés arts.

donc? Les sciences liberales ne nous seruent-elles de rien? Elles profitent beaucoup aux autres choses, & de rien à la vertu. Car mesmes les arts mechaniques qui s'exercent par le seruice des mains, seruent d'instrumens de la vie, & n'aident de rien à la vertu. Pourquoy donc faisons-nous apprendre les arts liberaux à nos enfans? Ce n'est pas qu'ils puissent donner la vertu, mais parce qu'ils preparent l'ame pour recevoir la vertu. Tout ainsi que ceste premiere literaturé (c'estoit ainsi que les anciens l'appelloient) par laquelle on apprend aux enfans de cognoistre les lettres, n'enseigne point les sciences liberales, mais appreste la place pour les apprendre incontinent apres: Pareillemēt les arts liberaux ne conduisent point l'ame à la vertu, mais ils la rendent bien plus capable. Possidonius dit qu'il y a quatre sortes d'arts. Il y en a de vulgaires & sordides: ils y en a pour faire des jeux & donner de l'esbatement: il y en a de puerils, il y en a de liberaux. Les vulgaires sont des artisans, qui se traitēt à la main, & ne sont occupez qu'au seruice de la vie: pour lesquels il ne se faut proposer aucune image, respect de bien-seance, ni d'honneur. L'art des jeux & des esbatemens, ne pense qu'à donner plaisir aux yeux & à l'oreille. Tu peux mettre au nombre de ceux-là, les fabricateurs d'engins, qui dressent des feintes & des corps contrefaits, qui semblent se hausser doucement d'eux mesmes, & des planchers, qui s'esleuent en haut, & d'autres passe-temps qui paroissent inopinément, ou quand les machines qui s'entretiennent s'enfoncent, ou quand celles qui estoient separees se rassemblent & conioignent, ou quand celles qui s'estoient plus esleuees que les autres s'abaissent peu à peu & se remettent en leur place. Les yeux du vulgaire ignorant sont ravis de voir ces merueilles, & ne sçachant point comme cela se fait, s'estonnent de toutes nouveautez. Les puerils qui ont quelques chose de sensible aux liberales sont celles que les Grecs appellent *enchyclirbis*, les nostres les appellent liberales. Mais les seules liberales, ou (pour mieux dire la verité) les libres, sont celles qui ont soin de la vertu. Tout ainsi (dit-il) qu'il y a quelque partie de la Philosophie qui est naturelle, quelque partie morale, & quelque autre partie rationale: pareillement ceste troupe des sciences liberales veut prendre lieu en la Philosophie. Quand on vient aux questions naturelles, il en faut demeurer au tesmoignage de la Geometrie. S'ensuit-il pour cela qu'elle soit vne partie de ce qu'elle aide? Plusieurs choses nous aident qui ne sont point pour cela partie de nostre corps, & si elles l'estoient, ne nous pourroient pas aider. La viande aide au corps, & toutesfois elle n'en est pas vne partie. Le seruice de la Geometrie nous porte quelque profit. Elle est aussi necessaire à la Philosophie, comme le feure à la Geometrie: Mais il n'est point partie de la Geometrie ny la Geometrie de la Philosophie. D'auantage, & l'une & l'autre a son but & sa fin. Car le sage recherche les causes naturelles, & les cognoist: & le Geometrien travaille pour sçauoir le compte des nombres & des mesures. Le Mathematicien comprend de quelle maniere les corps celestes sont composez, quelle vertu ils ont, de quelle nature ils sont: leurs cours & leurs retours, les obseruations comme ils descendent, & s'esleuent apres, & comme ils semblent quelquefois ne bouger d'un lieu, encore que les corps celestes ne s'arrestent iamais. Le sage sçait pourquoy l'image se represente dans vn miroir. Le Geometrien te pourra dire de combien doit estre le corps estoigné de l'image, quelle est la forme du miroir, & quelle image elle rend. Le Philosophe prouuera que le soleil est grand, mais le Mathematicien dira combien il est grand. Car il procede par usage & par exercitation: mais pour y proceder, il faut qu'il apprenne quelques principes. Or vne science n'est pas maistresse d'elle mesme, si elle emprunte ses fondemens d'ailleurs, la Philosophie n'emprunte rien d'autrui.

Quatre sortes d'Arts selon Possidonius. Vulgaires. Puerils. Liberaux.

Lesquels ne font que reapaiser les yeux du peuple. mais Les seules liberales ont soin de la vertu. &

d'autruy. Elle mesme bastit son ourage, & prend son fondement dans son domaine. La Mathematique (si ie dois dire ainsi) est superficiere: elle bastit sur le fonds d'autruy: elle prend les principes d'ailleurs, afin que par le moyen elle paruienne plus auant. Si elle pouuoit d'elle-mesme paruenir à la cognoissance de ce qui est vray, si elle pouuoit cōprendre la nature de l'vniuers, ie dirois qu'elle porteroit vn grand profit à nos ames, qui croissent & s'agrandissent par le maniemēt des choses celestes, & attirer la cognoissance d'vne chose par le moyen de l'autre. Il y a vne seule chose qui rend l'ame parfaite: c'est la science immuable des biens & des maux, qui ne peut estre cogneuë que par la Philosophie. Il n'y a aucune autre science qui se soucie d'enquerir que c'est que le bien ou le mal. Elle doit tpusiours cheminer aupres des vertus. La constance mesprise ce qu'on craint: Elle ne tient conte des choses espouventables & cruelles qui mettēt nostre libertē sous le ioug: elle les appelle au combat, & les surmōtē. Et voudrois-tu dire que les arts liberaux la fortifient? La foy est le bien le plus sainct que l'homme ait dedans l'ame: il n'y a necessitē aucune qui la puisse forcer à faire vne tromperie: il n'y a promesse ni loyer qui la corōpe: Brulle, dit-elle, fouette, tuë, ie n'en descouriray rien, mais tāt plus on voudra par les tourmens sçauoir mes secrets, c'est lors que ie les cacheray plus profondement dedans moy. Et quoy? les sciences liberales peuuent-elles donner ce courage? La temperance commande aux voluptez: elle en hayt les vnes, & les chafse: elle gouverne les autres par raison & les reduit à vne sage mesure: & ne s'approche jamais d'elles, pour l'amour d'elles. Elle sçait que la plus honneste mesure de nos desirs, est d'en prendre non pas tant que tu voudrois, mais tant que tu deurois. L'humanitē defend d'estre superbe enuers ses compagnons, defend d'estre auare: elle se rend douce & gracieuse de parole & d'effect enuers tous: elle pense que tous les maux d'autruy la touchent, & aime principalement son bien, parce qu'il doit porter profit à quelque homme vertueux: A sçauoir mon si les sciēces liberales nous commandent d'apprendre ces mōurs-là: nenny: non plus que la simplicitē, que la modestie, que la sobrietē, & la furgicalitē: non plus que la clemence, qui espargne le sang d'autruy comme le sien propre, & qui sçait qu'vn homme ne doit point estre prodigue de la vie d'vn homme. Quand vous soustenez (dit-il) qu'on ne peut sans les arts liberaux paruenir à la vertu, comment niez-vous qu'ils ne seruent de rien à la vertu? Car sans le manger nous ne pouuons paruenir à la vertu, & toutesfois le manger ne sert de rien à la vertu. Le bois ne profite rien à vn nauire, encor que le nauire se bastisse de bois. Il ne faut point, dis-ie, que tu penses que rien se face par l'aide d'vne chose, si sans elle il ne peut estre fait. On peut certainement encor dire cecy, qu'on peut paruenir à la sagesse sans les estudes liberales: car iaçoit qu'on doie apprendre la sagesse, toutesfois elle ne s'apprend point par les sciences liberales, mais pourquoy est-ce que ie dois croire, que celuy ne puisse estre sage, qui ne sçait point les lettres: veu que la sagesse ne consiste point aux lettres: Elle enseigne les choses, & non point les paroles: encor ne sçay-ie si la memoire est plus assuree, que n'a point de secours, estranger. La sagesse est vne chose grande, & de large estendū: elle a besoin d'vn lieu vuide: il faut discourir des choses diuines & humaines, des passees, des futures, des mortelles, des eternelles, & du temps: Duquel seul, ie te prie, voy combien on fait de questions: Premjerement, s'il y a quelque chose qui soit d'ells mesme, apres s'il y a quelque chose qui fust auparauāt que le temps, si le temps a commencē avec le monde: & si par ce qu'il y a eu quelque chose auant le monde, le temps estoit aussi, il y a infinies questions seulement de l'ame: d'oū elle est, quelle elle est, quand elle commença d'estre, combien de

La Philosophie morale est la seule science qui rend l'ame parfaite.

Replique pour les sciences liberales.

Responce.

Question, si vn homme ne peut estre sage & vertueux sans science.

Combien de questions se font quant au temps,

&

Touchant
l'ame.

temps elle dure : Si d'un lieu elle va en autre, & si elle change de demeure : si elle est iettée sur d'autres formes, ou d'autres choses, si elle ne sert iamais qu'une fois, & si sortant du corps elle vague par l'univers : si elle est corps, ou si elle n'est point : que c'est qu'elle fera quand elle aura delaisé de faire ce qu'elle fait par nostre moyen : comme vsera-elle de sa liberté : si apres qu'elle sera sortie hors de ceste cachote, elle aura oublié les choses passées, & si elle commencera lors à se cognoistre, ou si sortant du corps elle se retirera là haut. Quelque partie que tu vueilles entendre, ou des choses divines ou des humaines, tu seras tourmenté d'une infinité de discours qu'il te faudra rechercher & apprendre : Mais afin que ces choses si grandes & si hautes puissent estre logees à leur aise, il faut chasser hors de l'esprit tout ce qui est superflu. La vertu ne se veut pas contraindre en un lieu si estroit. Vne chose grande desire d'avoit un espace large. Il n'en faut chasser toutes autres choses : il luy faut laisser toute la poitrine entiere. Ouy, mais la cognoissance de plusieurs sciences est fort agreable. Il n'en faut toutesfois retenir sinon ce qui sera nécessaire. Ne penses-tu pas que celui merite d'estre repris, qui fait provision de meubles, de l'usage desquels il se peut passer, & qui orne & pare sa maison d'un grand appareil de meubles precieux ? Ne penses-tu pas aussi que celui doive estre repris qui est toujours occupé à se meubler de livres ? vouloit plus sçavoir qu'il ne seroit besoin, est vne espece d'imtemperance. Et qui pis est ne vois-tu pas que cest estude des sciences liberalles, s'il est trop continué, rend les hommes facheux, longs en propos, importuns, trop plaisans à eux mesmes, & ne sçachans apprendre ce qui est necessaire, parce qu'ils ont appris ce qui ne seroit de rien ? Didymus Grammairien avoit composé quatre mille volumes : ie l'eusse estimé bien miserable, s'il eüst pris seulement la peine de lire tant de choses inutilles. Dans ces livres il s'enquiert de quelle ville estoit Homere, quelle estoit la vraye mere d'Aenee, si Anacreon estoit plus grand paillard qu'yronghie, si Sappho fut vne courtisane publique, & telles autres choses qu'il faudroit plüstoit oublier si on les sçavoit. Va maintenant, & nie que la vie ne soit assez longue. Mais quand tu viendrois à parler des nostres, ie monstrerois beaucoup de choses qui meritent d'estre coupees à coups de coignée. Ceste louange est acquise avec vne grande longueur de temps, avec un grand desplaisir aux oreilles d'autrui : O l'homme de lettres ! Soyons contents d'un tiltre plus simple : ô l'homme de bien ! Mais cela est-il vray ? faudra-il que ie feuillette les annales de toutes les nations, & que ie m'enquiere qui fut le premier qui composa des vers ? Compteray-je combien il courut de temps entre Ophée & Homere, n'ayant aucuns registres du temps : & les corrections d'Aristarque, par lesquelles il reprint les vers d'autrui ? Despendray-je toute ma vie apres les syllabes ? demeureray-je toujours dans la poussiere de la Geometrie ? Aurois-je desia oublié ce precepte salutaire : Espargne le temps ? sçauray-je cela, pour ignorer encor quelque chose ? Appion Grammairien, celui qui du temps de Cesar fut pourmené par toute la Grece, & qui sous le nom d'Homere fut adopté de toutes les citez, disoit, qu'Homere apres avoir acheté tout le subiect de l'Odysee, & l'Iliade, adiousta un commencement à son œuvre, dans lequel il a comprins la guerre de Troye. Pour tesmoignage de cela, il disoit qu'il avoit mis expressément deux lettres au premier vers contenant le nombre de ses livres. Celui qui veut sçavoir beaucoup, il faut qu'il sçache cela. Pense maintenant combien de temps les maladies te desrobent, combien les occupations publiques, combien les occupations priuees, combien les occupations ordinaires, combien le dormir. Mesure bien le temps : il ne peut suffire à tant de choses : ie parle des scien-

Quel doit
estre l'usage
des sciences.

Avoit trop
de livres, &
vouloit trop
sçavoir, ega-
lement blâm-
able.

Exemples
en Didymus.
Vanitez de
Grammairien.

Tiltre d'ho-
me de bien
plus auguste
que de sça-
vant.

Le terme de
la vie n'est
point si long
que ce-
luy que.

ces liberales. Combien de choses superflues ont les Philosophes, combien de choses esloignées du commun usage des hommes? Ils se font bien abaissez, ils qués aux distinctions des syllabes, & iusqu'aux proprietés des cononctions, & des propositions, & ont porté enuie aux Grammairiens mesmes, & aux Geometriens. Tout ce qui estoit superflu en la science de ceux-la, ils l'ont transporté en la leur. D'où il est aduenu, qu'ils scauent mieux parler, que viure. Ouy ie te prie, combien de mal fait vne trop grande subtilité, & combien elle est ennemie de la verité. Pythagoras soutient qu'on peut de toute chose disputer egalemēt d'vne part & d'autre, & encores de ceste-cy mesme, à scauoir si toute chose est disputable d'vne part & d'autre. Nausiphanes dit, que des choses qui semblent estre, il n'y a rien qui soit plus, que de n'estre point. Parmenides dit, que des choses, qui semblent estre, il n'y a rien du tout. Zenon natif de la ville d'Elea a chassé tous affaires & negoces du negoce; il dit qu'il n'y a rien. Les Pyrrhoniens & Megariciens suiuent presque ceste opinion: les Eretriciens & Academiques aussi, qui ont introduit vne nouvelle science, de ne scauoir rien. Reiette moy tout cela dans ce troupeau superflu des sciences liberales. Ceux-cy veulent apprendre que la science ne me peut de rien seruir, & les autres m'ostent toute l'esperance de pouuoir estre-scauant. Encor vaut-il mieux scauoir les choses superflues que rien. Ceux-cy ne me portēt point la lumiere deuant, afin que ie puisse voir la verité: & les autres me creuent les yeux. Si ie croy Protogoras, il n'y a rien en la nature qui ne soit en doute. Si ie croy Nausiphanes, il n'y a que ceste chose certaine, qu'il n'y a rien de certain: si à Parmenides, il n'y a qu'vne seule chose: si à Zenon, ceste chose encor n'est pas. Qu'est-ce donc que nous sommes? Que sont ces choses qui sont à l'entour de nous, qui nous nourrissent & nous soutiennent? Toute la nature des choses n'est qu'vne ombre, c'est vne chose vuide & trompeuse. Je ne pouuois bonnement dire à qui ie veux plus de mal, ou à ceux qui veulent que nous ne sachions rien, ou à ceux qui ne nous ont seulement permis de ne scauoir rien.

il faudroit pour scauoir tout ce qu'il y aoit de bien.

Grande subtilité ennemie de verité.

Les sectes diuerses des Philosophes preuent leurs vanitez & misereres.

EPISTRE LXXXIX.

Definition de la sagesse: diuision de la Philosophie selon l'opinion de plusieurs. Il se iette apres sur le blasme de l'auarice & de la gourmandise des Romains.

TV desires vne chose fort profitable, & encores plus necessaire à celuy qui se haste de paruenir à la sagesse, à scauoir qu'on te face vne diuision de toute la Philosophie, & qu'on deparce ce grand corps par membres. Car par le moyen des parties, nous venons plus facilement à la cognoissance du tout. A la mienne volonte, tout ainsi que la face de tout cest vniuers se presente à nostre veuë, que pareillement toute la Philosophie comme vn spectacle tres-semblable à ce grand monde, se peüst mettre deuant nos yeux. Certainement elle rauiroit les hommes à son admiration, & les contraindroit de quitter toutes ces choses que nous croyons maintenant estre grandes, par l'ignorance des plus grands. Mais puis que cela ne se peut faire, il faudra que nous la contemplions, comme nous regardons les secrets du Ciel. Il est bien certain que l'entendement de l'homme sage & scauant, embrasse toute ceste grande machine, & l'environne de toutes parts, aussi

La cognoissance de la Philosophie seroit suffisante pour faire quitter aux hommes le soin de tout ce qu'ils prient le plus, s'ils la vouloient considerer distinctement & par parties; puique

L'entende-
ment hu-
main n'est
capable de
la compen-
dre tout
entiere.

vistement, que nos yeux font le Ciel. Mais quant à nous à qui il faut ôter plustost
l'esbrouïsses qui nous auëgle: nous à qui la veüe defaut sur les choses plus pro-
chaines, on peut monstrier plus facilement ce monde piece à piece, comme n'estans
encor capables de le compendre en son entier. Je feray donc ce que tu demandes,
ie diuiseray la Philolophie en parties, & non point à lopins. Car il est plus vtile de
la departir que de la dechiqueter: Parce que comme il est difficile de comprendre
les choses trop grandes, il l'est aussi de celles qui sont trop menues. On depart
le peuple d'une ville par tribuz & par quartiers, & vne armée par centuries. Si
vne chose est deuenue trop grãde, on la conçoit mieux si elle est mise en parcelles,
desquelles (comme l'ay dit) ne doiuent estre infinies ny trop petites. Car il y a au-
tant de vice à faire vne trop ample diuision, comme à n'en faire point du tout. Il
n'y a rien qui ressemble plus à vne confusion, que ce qui est reduit mentu costame
poussiere. Je te diray donc tout premierement, puis qu'il te plaist ainsi, la difference
qui est entre la sagesse & la Philolophie. La sagesse est la perfection du bien qui
est en l'ame de l'homme: & la Philolophie, c'est l'amour & l'affection qu'on a de
paruenir à la sagesse. L'une montre là où l'autre paruiet: il est assez clair pourquoy
on l'appelle Philolophie: elle se signifie par son nom. Quelques vns on desiny la
sagesse en ceste façon; que c'estoit la science des choses diuines & humaines: Et
quelques autres ainsi: que c'estoit cognoistre les choses diuines & humaines; &
leurs causes. Mais ceste addition me semble vaine. Car les causes sont parties des
choses diuines & humaines. Il y en a eu d'autres; qui ont desiny la Philolophie en
plusieurs façons. Les vns on dit que c'estoit l'estude & le soin de la vertu: & les au-
tres, l'estude & le soin de corriger l'ame. Quelques vns l'ont appellee le desir de
la vraye raison. Mais quoy que ce soit, on a tenu pour certain qu'il y auoit quelque
difference entre la Philolophie & la sagesse. Car il n'est pas possible que ce qui de-
sire, soit ce qui est desiré. Comme il y a grande difference entre l'auarice & l'argent,
parce que l'une souhaitte, & l'autre est souhaitté: aussi y en a-il entre la Philolophie
& la sagesse. Car la sagesse est l'effect & le loyer de la Philolophie. L'une
vient, & l'on va à l'autre: la sagesse est ce que les Grecs appellent Sophie. Les Ro-
mains mesmes vsoient de ce mor, comme ils vsent encor aujour d'huy de celui de
Philolophie. Ce que les comedies à robe longue qu'on iouoit anciennement te
proueront, & l'inscription qui est sur le tombeau de Doffenus:

Differen-
ce entre sagesse
& Philolophie,
selon
les diuerles
opinions de
plusieurs.

Sagesse est
le salaire &
le but de
Philolophie.
&

Passant arreste toy, & si la saphie de Doffenus.

Ces deux ne
se peuent
faulser con-
pagnie,
non plus
que la vertu
& le desir
d'icelle.

Quelques vns des nostres ont pensé, qu'encor que la Philolophie fust l'estude de
la vertu, & que l'une poursuuiust, & l'autre fust poursuuiue: toutesfois il ne les fal-
loit point separer. Car la Philolophie ne peut estre sans la vertu, ny la vertu sans
la Philolophie. La Philolophie est le desir de la vertu, mais c'est par le moyen de la
vertu mesme. La vertu aussi ne peut estre sans le desir d'elle mesme, ny le desir de la
vertu sans elle. Ce n'est pas toutesfois comme ceux qui veulent tirer de loin à quel-
que chose, qui sont en vn lieu, & ce qu'ils veulent toucher en vn autre: ny comme
les chemins qui inuent aux villes, sont hors d'icelles: mais on vient à la vertu
mesme. La Philolophie doncques & la vertu sont conioinctes ensemble. Plus-
ieurs graues auteurs on dict qu'il y auoit trois parties en la Philolophie: La
Morale, la Naturelle, & la Rationale. La premiere modere l'ame, la secon-
de recherche la nature des choses, la troisieme suit la propriété, & la com-
position des paroles, & les argumens, afin qu'on ne recoiue point le faux pour le

Trois par-
ties de Phi-
losophie.

vray. Au reste, il s'en est trouué qui diuisoient la Philosophie en moins de parties, & en plus aussi. Quelques-vns des Peripateticiens y en adiousterent vne quatriesme, la ciuile, parce qu'elle requiert vn propre & vn particulier exercice, & qu'elle est occupée après vne autre matiere. Quelques autres y ont adiousté vne autre partie, que les Grecs appellent économique, qui est la science de gouverner vne famille. Aucuns ont encor separé le lieu qui traite des façons de viure. Et toutesfois il n'y a rien de tout cela qui ne se puisse trouuer en la partie qui traite des mœurs. Les Epicuriens ont soustenu qu'il n'y auoit que deux parties en la Philosophie, la naturelle, & la morale: & ont osté la rationale: Toutesfois apres qu'ils furent contraints de separer l'ambiguité des choses, & de reprendre les faussetez qui se cachent sous l'ombre de la verité: ils trouuerent eux-mesmes vn lieu qu'ils appellent du iugement, & de la reigle, autrement la rationale. Mais ils pensent que c'est vn adioustement à la partie naturelle. Les Cyrenaiques ont chassé les naturelles & les rationales, & se sont contentez des morales. Mais apres aussi ils rappellent ce qu'ils ont osté. Car ils departent les morales en cinq parties: l'vne est de ce qu'il faut fuyr ou desirer, l'autre des passions, la troisieme des actions, la quatriesme des causes, la cinquiesme des argumens. Les causes des choses dependent de la partie naturelle, & les argumens de la rationale, & les actions de la morale. Ariston natif de Chio, a dit que la naturelle & la rationale n'estoient point seulement inutiles, ains qu'elles estoient contraires. Il a retranché encor la morale qu'il auoit laissée toute seule. Car il a osté ce lieu qui contient les admonitions, & a dit que cela appartenoit plustost à vn Pedagogue qu'à vn Philosophe: comme si le sage estoit autre chose, qu'un Pedagogue de tout le genre humain. Puis donc que la Philosophie est partie en trois, commençons premierement à disposer la partie morale. Laquelle ie veux derechef diuiser en trois: & que la 1. soit vn soin de distribuer à vn chacun ce qui luy appartient, & de iuger de quoy chaque chose sera digne. Elle est certainement fort vtile. Car peut-il estre rien plus necessaire, que de scauoir mettre son prix à toutes choses: La seconde soit de l'affection: la troisieme, des actions. Parce qu'en premier lieu il faut que tu faces iugement combien chaque chose doit estre estimée: en second lieu que l'affection que tu prendras soit bien reglée & temperée: en troisieme lieu que ton affection & ton action soient d'accord, & qu'en toutes ces choses tu consentes à toy mesmes. S'il y a faute d'aucune de ces trois, tout est en confusion & en desordre. Car de quoy te seruira d'auoir l'estimation de toutes choses dans ton iugement, si tu as l'affection trop grande? Que te profitera d'auoir retenu tes affections, & d'auoir tout pouuoir & authorité sur tes cupiditez, si en faisant les choses, tu ne choisiss pas bien le temps? si tu ne sçais pas à quel point, en quel lieu, & de quelle façon il les faut faire? C'est autre cas de cognoistre la dignité & la valeur d'une chose: autre cas de cognoistre le point & l'heure: autre de retenir l'affection, & cheminer doucement sans se precipiter à faire quelque chose. C'est donc lors que la vie est bien d'accord en elle mesme, quand l'action ne delaisse pas l'affection. L'affection se conçoit selon la dignité des choses: & par ainsi elle est ou plus lente ou plus forte, comme elles seront dignes d'estre desirées. La partie de la Philosophie naturelle, est diuisée en deux: en choses corporelles, & incorporelles. Les vnes & les autres sont diuisées, si ie dois dire ainsi, en leurs degrez. Le lieu qui appartient au corps, est departy premierement en ses degrez, scauoir est es choses qui sont, & celles qui sont faictes. Il est certain que les elements s'engendrent. Quant au lieu de l'element, à

Autres opinions touchant la diuision d'icelle.

Des Epicuriens.

Des Cyrenayques.

D'Ariston.

Diuision de la Philosophie morale en trois parties.

De la naturelle en deux. &

ne la rationale, en deux aussi.

l'opinion de quelques-vns, il est simple : & à l'opinion de quelques autres, il est de parti en la matiere, & en la cause qui meut toutes choses, & en elemens. Reste maintenant à diuiser la partie rationale de la Philosophie. L'oraison & le parler, ou il est continuel, ou il est entrecouppé, avec celuy qui respond, & celuy qui interroge. Je veux nommer ceste-cy Dialectique, & l'autre Rhetorique. Ceste-cy a soin des paroles, du sens & de l'ordre. La dialectique est diuisee en deux parties : en paroles & significations : c'est à dire en choses qui sont dites, & en paroles avec lesquelles on les dit. Il s'en suit apres, vne grande diuision de l'vne & de l'autre: Mais i'y veux mettre fin en cest endroit.

Je suiuray seulement les points plus principaux.

Toutes les parties de la Philosophie se doivent rapporter à la morale.

Autrement si ie voulois diuiser les parties en parties, ie ferois vn liure entier de questions. Je ne te veux pas empelcher, Lucilius, que tu ne lises tout cela: pourueu que tu rapportes incontinent aux mœurs tout ce que tu liras. Gouverne bien tes mœurs: resueille ce qui s'endort dedans-toy: ramasse ce qui est espars, dompte ce qui est rebelle, crie le plus que tu pourras contre tes desirs dissolus, & contre ceux du peuple: & s'ils te veulent dire, Iusques à quand tiendrez-vous tousiours vn mesme langage? responds-leur, C'est moy qui vous dois plustost dire, Iusques à quand commettrez-vous tant de vices? Vous voulez que les remedes cessent plustost que les pechez. Mais quant à moy ie crieray encor plus haut, & parce que vous ne voulez pas ouyr parler, ie ne cesseray de crier. La medecine commence à profiter, lors que sur vn corps maleficié & pourry l'attouchemēt fait douleur. Je diray des choses qui leur seront profitables en despit d'eux. Il faudra en fin que vous oyez quelque mot qui ne vous flattera point. Mais puis que vous ne voulez pas en particulier qu'on dise la verité, oyez tous tant que vous estes. Iusques à quand estendez-vous les bornes de vos heritages? Vn pays qui nourrissoit autrefois tout-vn peuple, est maintenant petit pour vn seul homme. Iusques à quand fera-ce que vous estendrez vos bornes & limites pour rendre plus grands vos labourages, sans vous pouuoir contenter que tout ce qu'on peut labourer dans vne entiere prouince, soit l'estenduë de vos domaines? Les riuieres les plus renomées sont destournees pour faire leurs cours au milieu de vos terres: les grands fleuues qui faisoient separation des plus grands peuples, sont à vous, depuis leur source iusqu'à l'emboucheure de la mer. Cela est encor trop peu, si vous n'en uironniez les mers par vos heritages que vous avez de si grande estenduë: si vostre fermier ne tranche du Roy par delà la mer Adriatique, l'Ionique, & l'Egee: si les Isles, qui ont autrefois esté la demeure des grands capitaines, n'estoient comptees entre les choses qu'on ne prise rien. Ayez autant que vous voudrez des possessions de large estenduë: que ce qu'on appelloit anciennement vn Empire, ne soit maintenant qu'un domaine. Rendez vostre tout ce que vous pourrez, pourueu que la plus grand' part en soit reseruee pour les autres. Je parle maintenant à vous de qui la prodigalité s'estend aussi auant que l'auarice des autres: Je vous demande, iusques à quand fera ce qu'il ny aura aucun lac sur le bord duquel on ne voye les tours & le faiste de vos maisons? aucune riuere, le long de laquelle ne soit bordé de vos chasteaux? En quelque lieu qu'on verra naistre vne veine d'eau chaude, on y bastira tout soudain des hosteleries, pour la dissolution & superfluité. En quelque lieu qu'un bord de mer se courbera, & qu'il fera sein, vous y ietterez aussi-tost des fondemens: & ne vous pouuans contenter de la terre, si vous ne la rendez plus gran-

Similitude, pour monstrier l'usage de la morale.

Inuictiue contre l'auarice.

Contre la prodigalité & dissolution.

de par l'ouvrage de vos mains, vous pousserez la mer au dedans d'elle. Que vos bastimens reuiuent par tous les endroits du monde : les vns posez sur des hauts monts, pour regarder les mers & les terres d'une veüe infinie : les autres en quelques plaines esleuées à vne telle hauteur qu'ils esgalent les montagnes : apres que vous aurez beaucoup edifié, & dressé de grands bastimens, vous n'estes que le corps d'un seul homme, & encor fort petit. Dequoy vous seruent plusieurs chambres? vous ne couchez que dans vne seule. Les lieux où vous n'estes pas, ne sont point à vous. Je viens maintenant à vous, de qui la gueule profonde & insatiable fait d'un costé pescher toutes les mers, & de l'autre chasser toutes les terres. Elle poursuit d'un travail extrême ces choses, avec des hameçons, celle-là avec des lassets, & ces autres avec des reths & des cordages de toutes sortes. Il n'y a beste qu'on puisse laisser viure en paix, que celles qui ne sont point agreables à l'estomach. Mais apres que vostre bouche est desgoustée de trop de voluptez, combien peu, & presque du bout des léures, touchez-vous à ces viandes que vous achen-
Contre la gourmandise.
 par tant de mains? Combien peu mange ce monsieur qui n'a pas encor digestion du repas precedent, qu'il est tout prest à rendre sa gorge, de celle sauuage qui a esté prise avec tant de danger? Combien peu de ces bœuvres portées de si loin, passent par ceste bouche qu'on ne peut saouler. Mal-heureux encor, que vous ne cognoissez point comme vostre faim est plus grande que vostre ventre. Dy cela aux autres, afin que quand tu le diras, tu l'entendes aussi : escrie-le, afin que quand tu l'auras escrit, tu le lises : rapportant toutes choses à corriger les mœurs, & appaiser la rage & la fureur des passions. Estudie non pas pour sçauoir plus de choses que les autres, mais pour les sçauoir mieux.

E P I S T R E X C.

C'est la Philosophie qui nous apprend à bien viure. Que c'est-elle qui nous fait trouuer la verité des choses diuines & humaines. Si l'inuention des mestiers & des arts mechaniques, procede de la Philosophie.

Qui est celuy, mon Lucilius, qui puisse douter que ce ne soit par le benefice des Dieux que nous viuons, & que par la Philosophie nous viuons bien? & qu'à ceste cause nous ne soyons de tant plus redevables à la Philosophie qu'aux Dieux, de combien la bonne vie est vn bien-faict plus grand que la vie? Certainement nous luy serions plus redevables, si les Dieux mesmes n'estoient aùtheurs de la Philosophie, la science de laquelle ils n'ont donné à pas-vn, encor qu'ils ayent donné à tout le monde le moyen de l'apprendre, parce que s'ils en eussent fait vn bien commun & vulgaire à tous, nous naistrions pleins de prudence, & la sagesse eust perdu ce qu'elle a de meilleur, sçauoir-est qu'elle n'est pas comptée entre les biens de fortune. Car ce qui est de plus precieux & de plus magnifique en elle, c'est qu'elle ne vient point d'ailleurs, que ceux qui l'ont n'en sont redevables qu'à eux-mesmes, & qu'on ne la va point demander à vn autre. Que trouuerois-tu en la Philosophie digne d'estre admiré, si elle nous aduenoit par le bien-faict d'autruy? Son dessein n'est que de trouuer la verité des choses diuines & humaines : la iustice, l'apprendre.

Ce que la sagesse a de meilleur, c'est qu'elle n'est point sujette aux accidens fortuits, & que lon n'a que faire de l'aller mendier dehors. Quel est son dessein.

Les hommes du premier secul estoient volontairement à elle cōne à vn tres-fiele guide.

Les sages auoient anciennement l'administration & le gouuernement des Estats : &

Donnoient des loix aux peuples, Solon, Lycurgus, Zaleucus & Charondas.

Mais les arts mechaniques ne doiuent point attribuer leur inuention à la Philosophie, contre la doctrine de Posidonius.

la pieté, la religion ne l'abandonnent iamais, ni la suite & compagnie des autres vertus, qui sont entreliees & ioinctes ensemble. C'est elle qui nous apprend de reuerer les choses diuines, & d'aimer les humaines : que l'empire en est au pouuoir des Dieux, & la communauté en est entre les hommes : laquelle a demeuré quelque temps inuiolable, & iusqu'à ce que l'auarice rompist ceste societé : & fust cause de la pauureté, à l'endroit mesmes de ceux qu'elle auoit fait les plus riches. Car ils perdirent la iouissance de toutes choses quand ils voulurent auoir des biens propres à eux. Mais les premiers hommes, & ceux qui nasquirent d'eux, & qui estans encor incorrompus ne suiuiot que la nature, l'auoient aussi pour gouuernante & pour loy, s'estans sous-mis au gouuernement d'vne chose meilleure qu'ils n'estoient. Car la nature veut, que les pires soient subiectes aux meilleures. Les bestes brutes recoiuent pour capitaine & conducteur celles qui ont le corps plus grands ou plus fort. Vn taureau couard ne marche point deuant le troupeau : c'est celuy qui est grandeur ou de force des membres surpasse tous les autres masses. Le plus grand des Elephans conduit tousiours la troupe. Entre les hommes le meilleur est pris pour le plus grand : par ainsi on elisoit vn gouuerneur par la bonté de l'ame. C'estoit donc vne grande felicité entre les peuples, où pas-vn ne pouuoit estre plus puissant qu'il ne fust le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui ne pense pas auoir plus de puissance qu'il ne doit. C'est pourquoy Posidonius a opinion qu'en ce siecle qu'on appelle d'or, le Royaume estoit entre les mains des sages. Ceux-là contenoient leurs mains, & defendoient les petits contre la puissance des grands. Ils persuadoient & dissuadoient, ils monstroient ce qui estoit vtile ou inu- tile. Par leur prudence ils prenoient garde que leurs citoyens n'eussent faute de rien : par leur vaillance ils repoussioient les dangers : par leur liberalité ils aggrandissoient & enrichissoient les subiects. Bref commander. c'estoit vn office, & non point vn Royaume. Aucun ne vouloit essayer les forces de sa puissance contre ceux, par le vouloir desquels sa puissance auoit eu commencement. Il n'y auoit pas-vn qui pensast à faire iniure, ou qui en eust occasion, parce qu'en obeyssoit bien à celuy qui scauoit bien commander : & que le Roy ne pouuoit faire vne plus grande menace à ceux qui luy obeyssioient mal, que de les quitter, & de s'en aller hors de leur Royaume. Mais puis apres, que croissans les vices, les Royaumes se sont changez en tyrannie, on commença d'auoir besoin de loix, lesquelles sur le commencement, les Sages mesmes ordonnerent. Solon, qui par ses loix establit vne equalité dans la ville d'Athenes, est cogneu par sa sagesse entre les sept de son temps. Si ce siecle-là eust porté Lycurgus, on l'eust mis le huitiesme en ce nombre sacré. Les loix de Zaleucus & de Charondas sont infiniment loüees. Ce n'a pas esté ni au cours des plaidoyries, ni aux salles des Iuriscōsultes, mais dans l'escole de Pythagoras pleine de silece & de sainteté, que ceux-là ont appris le droit, pour l'establi apres dans la Sicile qui fleurissoit en ce temps-là, & en la Grece d'Italie. Iusques à ce point-là ie suis de l'aduis de Posidonius : mais ie ne luy accorde- ray point que les arts, de l'vsage desquelles la vie des hommes se sert iournelle- ment, soient inuentees par la Philosophie : ie ne veux point donner tant de gloire à l'art de forger & de charpenter. C'est la Philosophie (dit-il) qui apprint à ceux qui viuoient espars çà & là, qui se retiroient sous vne logette, ou dans le creux d'vn rocher, ou dans le tronc d'vn arbre à demy mangé, de bastir des maisons. Quant à moy ie pense que la Philosophie a inuenté aussi peu ces engins pour esleuer & bastir des maisons sur maisons, qui ne font que presser les villes de leur pesanteur, qu'elle a inuenté les viuiers des poissons, exprèsment enfermez, afin

que la gourmandise ne se mit pas au danger des tempestes, & que la folle despen-
pour le grand orage qu'il fit sur mer, eust cōme des ports, pour y pouuoir engrais-
ser les troupes des poissons separez les vns des autres. Que dis-tu? la Philosophie Non plus
a-elle enseigné les hommes d'auoir des clefs & des serrures? quelle autre chose que les cho-
estoit-ce, que donner vn signe certain d'auarice? est-ce la Philosophie qui a basti les qui ser-
des edifices si hauts qu'ils menacent de choir pour ruiner les citoyens? Car c'estoit uent aux d-
peu de chose de se courir de ce qu'on trouuoit par fortune, & de rencontrer sans lices & dif-
art & sans peine quelque lieu fait par la nature mesme pour nous retenir dedans. solutions:
Croy moy que ce siecle fut fort heureux auquel il n'y auoit point de charpentiers & L'art des fer-
ni de massons. Sçauoir tailler vn folieau en quarré, & mener droitement la sie le rriers, ma-
long d'vne raye, & fendre vne poutre d'vne main assuree, tout cela naquit com- çons & char-
me la prodigalité naissoit. pentiers: & l'ugalité des
premiers sie-
cles.

Les anciens fendoient le bois avec des coins.

t. Georgie.

Car en ce temps-là on ne bastissoit point de salles pour y manger: on ne portoit
pas de loing à cest vsage, le pain ou le lapin sur plusieurs charettes couplees ensen-
ble, qui faisoient trembler les villages où elles passioient, ny pour les charger de
lambris d'or pendans en bas. Les fourches plantees d'un bout & d'autre souste-
noient la couverture d'un cassine: Et les branches d'arbres bien feuillées & fort es-
paisses, penchant en bas, seruoient d'escouts aux plus grandes pluyes, C'est sous
ces trois-là, qu'ils habitoient, mais c'estoit avec toute seureté. Le chaume couroit
ces personnes libres: mais la seruitude loge sous l'or & sous le marbre. Je ne suis
point aussi d'accord avec Posidonius, de ce qu'il pense que les outils & ferremens
de charpentiers soient de l'inuention des sages. Car par mesme raison il pourroit
dire que ceux aussi estoient sages, par le moyen desquels.

*Alors on inuenta les reths & les cordages
Pour prendre finement toutes bestes sauvages,
Et de ceindre les bois de chiens & de limiers.*

La mesme.

C'est la finesse des hommes, & non pas leur sagesse, qui a inuenté tout cela. Je Les metaux
suis aussi contraire à Posidonius, que les sagesse eussent inuenté les metaux de fer aussi ne sont
& du eniure, apres que la terre bruslee par l'embrasement des forests, fit couler les point de
veines des metaux qui n'estoient guere profonds: ceux qui les prirent tant, en furent l'inuention
inuenteurs. Je ne trouue point aussi à mon aduis, cette question si subtile comme de la Philo-
l'a fait Posidonius: qui fait plustost en vjage, le marteau ou les tenailles. Ce sophie.
fut quelqu'un qui auoit l'esprit exercité & gentil, mais non point grand & haut Ny le mar-
esleué, qui trouua l'un & l'autre, & toutes autres choses qu'il faut chercher le teau & les
corps baillé & panché vers la terre. Le sage ne prenoit point beaucoup de peine tenailles,
pour son viure. Mais pourquoy non? veu qu'en ce siecle mesme le sage ne desire ni tout ce
d'estre chargé que le moins qu'il peut: ie te prie dy-moy comme ie dois admirer qui baïsse le
Diogenes & Talus? Lequel d'eux te semble estre sage, ou celui qui trouua la sye. corps con-
ou celui qui ayant veu vn garçon puisant de l'eau pour boire dans le creux de sa tre terre.
main, rompit incontinent vn godet qu'il portoit, dans ses besalles, se tansant luy- Le sage
mesmes par ces mots: O fol que ie suis, combien de temps ay-ie porté du baga- n est samais
ge qui m'estoit inutile, moy qui me contentois de me plier dans vn tonneau, & de beaucoup
coucher ordinairement dedans? En fin trouuerois-tu aujourd'huy celui plus sage curieux de
son viure.
Exemple en
Diogenes &
Talus.

qui a inuente la façon de faire monter le saffran par des tuyaux secrets iusqu'à vne hauteur infinie? qui remplit des estâgs tout d'un coup d'eaux qui viennent de grande roideur, & qui les seche apres tout d'un coup: qui reioinct & rassemble les lambris d'une salle, par vne si subtile façon qu'ils tournent & se monstrent maintenant d'une forme, & maintenant d'une autre: & qui fait que les faces des maisons & des toits se changent à tous les seruices qu'on porte? ou bien celuy, qui apprend à soy-mesme & autruy, que nature ne nous commande rien insupportable & difficile? Que nous pouuons auoir des maisons sans vn tailleur de marbres que nous pouuons estre vestus sans traffiquer avec les Seres pour la soye? que nous pouuons auoir tout ce qui est necessaire pour nos vsages, si nous voulons nous contenter de ce que la terre a mis au descouuert? & si les hommes prennent plaisir d'ouïr ces choses, ils trouueront qu'ils ont aussi peu besoin de cuisinier que de gens-d'armes. Ceux-là furent fort sages, ou ils sembloient estre sages, qui mettoient peu de soin à l'entretienement de leurs corps: ce qui nous est necessaire se recouure avec peu de trauail: mais il a grand peine à suyre les delices. Tu n'auras aucun soin d'artisans, si tu suis la nature. Elle n'a pas voulu que nous fussions fort empeschez: elle nous auoit assez pourueus de tout ce qui nous estoit necessaire. Ouy, mais le froid est insupportable à vn corps qui est nud. Quel remede? Les peaux des bestes sauuages, & des autres animaux, ne nous peuuent-elles point assez defendre du froid? n'y a-il pas quelques nations qui se couurent d'escorces d'arbres? ne fait-on point des robes de plumages d'oyseaux tissus & cousus ensemble? La plus grand partie des Scythes n'est-elle pas vestuë de pannes de renards & de rats, douces à manier, & que les vents ne peuuent percer? Il faut encor neantmoins en esté chasser l'ardeur du Soleil de dans quelque ombre espaisse. Mais quoy? la vieillesse des siecles n'auoit-elle point creusé force lieux, qui par l'injure du temps ou par quelque autre euenement s'estoient aggrandis comme vne profonde caverne? Et quoy? n'ont-ils point avec leurs mains tissü des clayes de verges qu'ils ont enduit de fange & de paille, & d'autres branches menuës, pour courrir le haut de leur loge, & les faisans pancher pour la cheute de la pluye, ont passé l'hyuer avec toute seureté? Quoy donc? les peuples qui habitent les Syrtes, ne se cachent-ils point dans des creux de terre, qui ne peuuent dans ceste ardeur trop grande de Soleil trouuer aucune couuerture assez espaisse pour chasser les chaleurs, si ce n'est la mesme terre seche? La nature ne nous a pas esté si ennemie, qu'ayant donné vne vie tres-facile & pleine d'assurance à tous les autres animaux, l'homme seul ne peust viure sans tant de façons & d'artifices. La nature ne nous a rien commandé de tout cela: il n'y a rien qu'il faille rechercher avec aucune peine, pour l'entretienement de nostre vie. Quand nous nasquimes, nous trouuâmes toutes choses apprestees. Nous les auons toutes renduës difficiles en mesprisans les faciles. Les maisons, les vestemens, la nourriture du corps, & les viandes, & tout le reste qui ne nous sert maintenant que de peine & de soucy, se presentoient à nous, ne coustoient rien: il n'y auoit aucune peine à les recouurer. Car la mesure & le contentement d'un chacun ne s'estendoit pas plus auant que sa necessité ne requeroit: nous les auons renduës cheres, precieuses, admirables: nous sommes cause de tant & de si grandes façons qu'il faut employer pour les trouuer. Nature mesme suffit à ce qu'elle desire: la prodigalité, la superfluité s'est reuoltée contre la nature: elle se donne courage tous les iours elle-mesme: elle n'a fait que croistre par vne infinité de siecles, aydant encor ses vices avec ses inuentions. Premiere-ment elle commença à desirer des choses superflües, puis des choses contraires:

Le sage & vertueux se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux.

Nature auoit fourny l'homme de toutes choses necessaires sans qu'il se corrompist avec tant de delices.

Exemples en diuers peuples.

Tant de mestiers introduits au monde, n'ont fait qu'augmenter la dissolution, & par consequent leur inuention ne vient pas de la Philosophie. La dissolution & curiosité des hommes met prix aux choses.

en fin elle rendit l'ame subiette au corps, & la contraignoit de seruir à sa volupté. Tous ces mestiers, & ces arts, apres lesquels la ville est tant eschauffee, & meine tant de bruit, ne trauailent que pour le corps. Tout ce qu'on luy bailloit en ce vieil temps, comme à vn seruiteur, ou le luy appreste aujourd'huy comme maistre. De-là sont venuës les boutiques des tisserans, des artisans, des parfumeurs: de-là sont venus ceux qui apprennent ces mols & delicats mouuemens du corps, & ces chants mignards & fredonnez. Car nous auons delaisé ceste mesure naturelle, qui bornoit ses desirs, par le besoin necessaire que nous en auons. C'est estre miserable & faquin en ce temps-cy, de ne vouloir ce qui peut suffire. Il est incroyable (mon Lucilius) combien facilement la douceur de la parole peut esloigner les plus grands hommes de la cognoissance de la verité. Voila Posidonius, l'vn de ceux qui ont à mon aduis plus apporté d'aduancement à la Philosophie, quand il veut en premier lieu descrire comme on retort les filets, & qu'on en tire d'autres d'une molle & douce filace: Et apres comme estant la toile pendant en l'air, par ses contrepoids, elle s'estend droitement: comme la trame qu'on met entre-deux par la nauette ramollissants la durescé des costes de la trame, qui la serre, sont contrainctés de se ioindre & rassembler avec le pigne. Il dit aussi en fin que l'art des tissiers auoit esté inuenté par les sages: ne se souuenant point que desia ceste façon de mestier encor plus subtile auoit esté trouuee, duquel

*-La toile est attachee à l'air & les tissures
Se separant par fils entre les canes dures,
Et la trame passant entre des rays pointus
Des dents d'un peigne long sont coup sus coup battus.-*

Qu'eust-il dit s'il eust veu les toiles de nostre temps, desquelles on fait des robes pour ne rien cacher, & qui ne peuuent de rien seruir au corps, ni à la honte mesme? Il parle apres des laboureurs: & descript avec autant d'eloquence vn guerret bien fendu par le soc de la charruë, & derechef encor labouré, afin que la terre bien émiee puisse mieux descouurer les racines: les semences iettees dessus les herbes ramassees avec la main, afin qu'ils n'y croisse par fortune aucune herbe sauuage, qui estouffast la moisson: & soustient pareillement que c'est vn ouurage des sages: comme si encor en ce temps mesmes les laboureurs ne trouuoient tous les iours quelque nouueauté pour rendre la terre plus fertile. Il ne s'est pas contenté de ces arts, mais qui plus est, il a tant rabaislé le sage, qu'il l'a mené dans le moulin. Car il raconte comment le Sage à l'imitation de la nature commença de faire du pain. La durescé des dents, qui s'entre-rencontrent, rompt (ce dit-il) les fruiets qu'on met dans la bouche: Et si quelque chose en veut sortir dehors, la langue le remet au dedans. Apres il se destrempe avec la saliuë, afin qu'il glisse, & passe plus facilement par le gosier. Mais quand il est tombé dans le ventre, il se digere dans le basinet de l'estomach, & se depart en fin par tout le corps. Quelqu'un se seruant de cela comme d'un patron, print vne pierre rude, & la mit sur vne autre comme si c'estoient des dents, l'une desquelles ne se bougeant de sa place, attendoit le mouuement de l'autre. Et apres s'entrefrayans les grains ensemble, ils se rompent, iusqu'à ce qu'estans longuement froissez, ils deuiennent fort menus. Lors il mesla de l'eau dans la farine, & la broyant & virant souuent, il l'appresta si bien qu'il en fist du pain, qu'on mit premierement cuire sous des cendres chaudes, & dans vn pot de terre boüillant. Peu à peu se trouuerent les fours, & autres inuen-

Erreur de Posidonius, en ce qu'il raualle le merite du Sage, luy attribuant l'inuention des arts de pèti-re valeur, au prix de l'estude de sagesse.
&
Vanité dudic Philo'sophe, en ce qu'il employe beaucoup de curieuses paroles pour faire vne bien petite description.

tions, de la chaleur desquelles ils se seruoient comme bon leur sembloit. Il s'en fallut fort peu qu'il ne dist que la boutique d'un cordonnier ne fust de l'invention des sages. La raison a bien inuenté tout cela, mais non pas la vraye & la droite raison. Ce sont des inuentions d'hommes, & non point des Sages, non plus certainement, que les vaisseaux dans lesquels nous passons les riuieres, & les mers, avec des voiles tendues pour prendre le vent, & avec des gouvernails par derriere, qui poussent le cours du vaisseau çà & là dont l'exemple a esté emprunté des poissons, qui se conduisent par la queue, & d'un mouuement leger destournent leur viffesse du costé qu'il leur plaist. Le sage (dit-il) a veritablement trouué tout cela: mais comme choses trop basses pour estre menees par luy: il les a laissees traicter à des homes de vile condition. Tout au cōtraire, ces choses ne furent iamais trouuees, que par ceux qui s'adonnent encor aujourd'huy à ces mestiers-là. Nous scauons que de nostre memoire encor quelques nouuelles inuētions se sont descouuertes, comme l'usage des vitres, qui ont le corps transparent, à trauers desquelles passe vne claire lumiere: & comme les estuues basties en l'air sur des arcades, & les tuyaux enchassez dans les murailles qui peussent espandre la chaleur pour etchauffer également le haut & le bas. Que diray-ie des marbres dont les temples, & dont les maisons reluisent? Que diray-ie de ces grands edifices bastis de façon ronde à gros quartier de pierre bien vnis, dans lesquels nous dressons des portiques, & des couuerts capables pour des peuples? Que diray-ie des notes des paroles, par lesquelles on reçoit le discours d'une oraison pour si vilte qu'elle soit, la main suiuant la viffesse de langue? Tout cela fut inuenté par des esclaves dont on ne tenoit compte. La vertu s'est aduise plus haut: elle n'enseigne rien qu'on face avec les mains, elle est maistresse de l'ame. Veux-tu scauoir ce qu'elle a mis en lumiere, & ce qu'elle a fait? Non point ces deshonestes mouuemens du corps, ni ces diuers sons des hautbois, & des flutes, dans lesquelles estant l'haleine receuë, ou en entiant, ou en sortant, elle se forme en voix, ni les armes, ny les murailles des villes, ni des guerres. Elle n'entreprend que choses vtilles, elle fauorise la paix, & cōseille aux homes de viure en cōcorde: Elle ne forge point, dis-ie, les outils pour tous les vsages necessaires. Pourquoi donc dis-tu qu'elle se mesle de choses si petites: Tu vois qu'elle ne veut que façonner la vie, elle a bien d'autres arts sous sa puissance. Car à celle à qui la vie sert, seruent aussi les ornemens de la vie. Au reste elle aspire à vn estat bien-heureux? c'est là où elle conduit, c'est là où son chemin s'adresse. Elle nous mōstre ce qui est mal, & ce qui semble l'estre: elle chasse toutes vanitez hors de l'ame, & luy donne vne grandeur constante & ferme. Mais elle abbat celle qui s'engendre d'orgueil, & d'une vaine apparence. Et ne permet point qu'on ignore la difference qu'il y a entre les choses grandes, & les fieres & orgueilleuses. Elle nous fait entierement cognoistre sa nature, & la nostre. Elle nous apprend que c'est que les Dieux, quels ils sont, que c'est que les enfers, les Dieux domestiques, & les demōs: Que c'est que les ames, qui tiennent le second rang apres les Dieux: en quel lieu elles sont arrestees, ce qu'elles font, ce qu'elles peuuent, ce qu'elles veulent. Voila les premiers enseignemens de sa religion, par lesquelles nous sont descouuerts les mysteres sacrez non point d'une seule ville, mais du ciel, qui est le grand temple de tous les Dieux: les images & les vrayes faces duquel elle a mis deuant les yeux de nostre ame pour estre par elle contemples: Car nostre veuë est trop foible pour voir des spectacles si grands. Elle retourne apres aux cōmencemens que toutes choses ont eu, & à la raison eternelle, qui est infuse par tout cest vniuers: & à la puissance de toutes les semences qui donnent la figure propre à tout le corps. Apres, elle commença de s'enquerir de l'ame, & d'où elle

Les Stoiques
distinguent
entre la rai-
son, & la
vraye rai-
son, en quoy
ils semblent
n'auoir gue-
re de raison.

Inuentions
descouuertes
du temps de
Seneque.

La sagesse a
bien de plus
hauts des-
seins, &
n'entreprend
rien qui ne
soit grand
& necessaire,
quoiqu'il tont-
ours à vn
estat bien-
heureux.

Diuers effets
de la sagesse.

procedoit, en quel lieu elle estoit, pour combien de temps: en combien de parties, elle estoit diuisee. Cela fait, des choses corporelles elle est venue aux incorporelles: elle a recherché la verité, & a discouru des raisons d'icelle. Et apres tout cela encor, elle apprit comme il falloit cognoistre les doubtes qui sont en la vie, & en la mort. Car il y a des faussetez meslees parmy la verité de l'une & l'autre. Le sage (dis-ie) comme il semble à Possidonius, ne s'est point retiré de ces arts & mestiers: mais il ne s'y est pas du tout entierement addonné. Car il n'eust iamais estimé vne chose digne d'estre inuentee, qui ne deust estre en perpetuel vsage: il ne prendroit rien, pour apres le delaisser. Anacharsis, dit-il, trouua la rouë du potier, sur le tour de laquelle on fait les vaisseaux de terre. Depuis ayât veu qu'on trouuoit dans Homere la rouë du potier, il ayme mieux qu'on pense que ces vers soyent plustost faux, que la fable mesme. Je ne veux pas opiniastrer si Anacharsis en fut l'auteur: & si ce fut luy, ie confesse que ce fut vn sage, mais non pas comme sage: car les sages sont plusieurs choses, entant qu'ils sont hommes, & non point entant qu'ils sont sages. Pren-le cas qu'un homme sage soit fort viste & leger: il vaincra tous les autres à la course, entant qu'il est plus leger, mais non pas entant qu'il est sage. Je voudrois monstrier vn vertier à Possidonius, qui en soufflant forme en diuerses façons le verre, qu'une main bien apprise ne pourroit à grand peine tailler. Ces choses se sont trouuees apres que nous n'auôs plus trouué de sages. Democritus (ce dit-il) est celuy qu'on pense auoir trouué les arcades, & les voutes, & come par le courbement des pierres penchans peu à peu l'une vers l'autre, elles se lient par la clef qu'on met au milieu. Je puis dire que cela est faux. Car il est force de croire que devant que Democritus fust, il y auoit des ponts & des portes, de haut desquelles est le plus souuent vouité. Il vous est encor eschappé de dire que le mesme Democritus auoit inuenté de polir l'ynoire, & de cuire des petits cailloux, qu'il conuertissoit en esmeraudes, avec laquelle cuite on faconne encor auiourd'huy des pierres qui peuent prendre couleur en cuisant. Encor que le sage ait trouué cela, ce n'a pas esté entant qu'il estoit sage. Car il fait beaucoup d'ouurages, que nous voyons faire aussi bien à des hommes de peu d'esprit, & plus parfaitement, & plus dextremment. Veux-tu sçauoir ce que le sage a cherché, & ce qu'il a mis en lumiere? Premièrement ç'a esté la vraye nature, laquelle il n'a point suiuy comme les autres animaux, avec des yeux qui s'esbloüissent aux choses diuines. En second lieu la loy de la vie, qu'il a dressée sur toutes choses qui sont: Elle ne nous a point appris seulement à cognoistre les Dieux, mais à les suiure, & recevoir en bonne part autant les cas fortuits, comme ceux qui nous seront commandez. Elle nous a defendu de croire les fausses opinions: elle a estimé ce que les choses valioient à leur iuste prix: elle a condamné les voluptez meslees de repentance. Elle a loüé les biens qui deuoient tousiours plaire: elle a monstrier à tout le monde que celuy est le plus riche, qui n'a pas besoin de richesses: que celuy est le plus puissant qui n'a pas besoin de puissance. Je ne parle point de ceste Philosophie, qui a chassé le citoyen hors de sa ville, les Dieux hors du monde, & qui a soustenu qu'il auoit de la vertu meslee avec la volupté: mais de celle qui pense qu'il n'y a bien aucun, que ce qui est honeste: qui ne se peut corrompre, ni par les presens des homes, ny par ceux de la fortune: & le prix, & l'honneur de laquelle gist en ce qu'elle ne peut estre gagnée par aucun prix que ce soit. Je ne croy point que ceste Philosophie fust en ce sieclé rude & imparfait, auquel il n'y auoit encor aucun de ces mestiers, & auquel ils aprenoient par le seul vsage ce qui leur estoit profitable. Non plus qu'au parauant ces siecles fortunez, que les biens de nature demcuroient en commun pour estre iouïs

Opinion de Possidonius & de Senecue quand à quelques inuentions particulieres.

Les sages sont plusieurs choses, comme estans hommes seulement.

Quelles sont les recherches & inuentions du Sage.

Philosophie fausse & vraye.

Sieclé d'or selon Senecue.

indifferemment par tous : & au parauant que l'auarice, & la folle despenſe euſſent rompu ceſte ſocieté, qui eſtoit entre les mortels, & que d'vne communauté ils euſſent couru à vn pillage: ces hommes n'eſtoient pas ſages, encor qu'ils fiſſent ce que les Sages pourroient faire. Il n'y a homme au monde, qui peult louer & priſer d'auantage aucune autre façon de viure entre les humains, non pas quand Dieu meſme luy permettoit de refondre & former vn monde nouveau, & donner d'autres mœurs & couſtumes aux peuples, il n'en ſçauoit eſſayer de meilleures que celles qu'on raconte auoir eſté entre ceux, parmy leſquels

1^o Georgic.

*Pax borner, & conſins ou ne voyoit aucun
Qui diuiſaſt les champs: tous viuoient en commun.
La terre meſmes lors ſans aucune ſemence
Libérale portoit tous fruitſ en abondance.*

Description
d'auarice.

Que pourroit on voir de plus heureux que ceſte ſorte d'hommes? la nature, & les choſes eſtoient iouies de tous en commun: Elle ſeule comme mere ſuffiſoit à tenir tout le monde ſous ſa tutelle, c'eſtoit vne poſſeſſion très-aiſeée des richèſes publiques. Pourquoy ne pourrois- ie dire à bon droit que ceſte condition d'hommes eſtoit infiniment riche, entre leſquels on ne pouuoit trouuer vn ſeul pauvre? L'auarice ſe ietta ſur des choſes ſainctement reglees: & comme elle deſira de retirer quelque bien à part, & le conuertir à ſon particulier profit, elle mit tout en la puissance d'autruy: & s'eſtant d'vne poſſeſſion infinie retranchée à vn petit coing, elle amena la pauureté: & quand elle commença à deſirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pour tant qu'elle veuille courir, pour regagner ce qu'elle a perdu: pour tant qu'elle ſe peine de ioindre champs à champs, & qu'à prix d'argent ou à force, elle chaſſe ſon voiſin: iacoit qu'elle eſtende ſes domaines par tout vne grande prouince, & qu'elle appelle ſa poſſeſſion vn long voyage qu'elle fait paſſant touſiours par ſes terres: Iamais aucune eſtenduë des champs, pour ſi longue qu'elle ſoit, ne nous pourra ramener iuſqu'au lieu d'où nous ſommes partis. Apres que nous aurons tout fait, nous aurons beaucoup. Mais nous auons tout. La terre d'elle-mesme eſtoit plus fertile que quand elle fut labourée, & plus prodigue pour l'vſage des peuples quand ils ne la rauifſoient point. Ils auoient autant de plaifir à monſtrer ce qu'ils auoient trouué comme à le trouuer: aucun n'en pouuoit auoir trop, ou peu. Tout eſtoit party entre perſonnes qui eſtoient bien d'accord. Le plus puiffant n'auoit point encor ietté ſa main ſur le plus foible: l'auaricieux cachât ce qu'il tenoit en reſerue d'inutile, n'auoit point encor priué vn autre de ce qui luy eſtoit neceſſaire. On auoit autant de ſoin d'autruy que de ſoy-mesme. Les armes n'eſtoient point en vſage: & les mains non encor ſouillées du ſang humain, auoient tourné leur haine contre les beſtes ſauuages. Ceux qu'vne forêt eſpaïſſe deſendoit du ſoleil, qui viuoient avec toute aſſeurance dans vne petite loge couuerte de ſucilles & de branchages pour ſe garder de la rigueur de l'hyuer & de la pluye, paſſoient doucement les nuitſ ſans ietter vn ſeul ſouſpir. Mais les ſoucis & les peines nous tourmentent dans noſtre eſcarlatte, & nous piquent de cruels aiguillons: au contraire les autres dormoient d'vn ſommeil gracieux ſur la dure. Ils n'auoient point de planchers lambrillez deſſus eux: mais eſtans couchez au deſcouuert, les eſtoilles ſerouloient ſur leurs teſtes, & le Ciel admirable ſpectacle de la nuit, ſe panchant pourſuiuoit ſon cours, conduifant ceſte grande œuvre avec vn paſſible ſilence: & tant le iour que la nuit, la veuë de ce beau palais ſe deſcouuroit à leurs yeux. Ils

Quelle eſtoient les aïes & com-
moditez des
premiers ſi-
cles.

Leur eſtat, &
ſe preſent
conſeuez.
Les molleſ-
ſes d'aujourd'uy redar-
guent noſtre
miſere au
prix du con-
tentement
de ces an-
ciens.

prenoient plaisir de contempler les signes de la moitié du ciel, tombans vers le couchant, & les autres qui se leuoient de dessus terre. Et comment ne prendroit-on plaisir de pourmener sa veüe entre tant de merueilles esparfes en vn si ample lieu? Mais au moindre bruiet que vous oyez dans les maisons, vous tremblez de peur: Et s'il y a quelque chose qui craquette parmy les tableaux de vos peintures, vous fuyez tout estonnez. Ils n'auoient pas des maisons grandes comme des villes: l'haleine & la respiration libre au descouuert, vne petite ombre au dessus d'vne roche, ou d'vn arbre, les fontaines claires, & les ruisseaux sans tuyaux & sans conduits, & sans estre destournez de leurs cours accoustumez, coulans à leur aise, les prairies belles & sans art: & au milieu de tout cela vne loge champestre, bastie d'vne main rustique: C'estoit vne maison telle que nature le requeroit, & où elle prenoit plaisir d'habiter sans auoir ni crainte d'elle, ny pour elle. Maintenant la plus grande partie de nos peurs sont nos propres maisons. Mais encor que leur vie fust excellente & vuide de tromperie, ils n'estoient pas sages, pource que ce nom est aujourd'huy employé à l'œuvre le plus grand qui soit: ie ne veux pas toutesfois nier que ce ne fussent gens de grand courage, & pour bien dire, recentemēt engendrez des Dieux. Car il n'y a point de doute que le monde n'estant pas encor enuieilly, ne portast des choses meilleures. Et comme tous auoient la nature plus robuste & plus prompte au travail: tous aussi n'auoient pas l'esprit si parfait. Car la nature ne donne point la vertu. Il y a de l'art pour deuenir bon. Il est certain que ces gens-là n'alloient point chercher l'or & l'argent & les pierres reluisantes, dans la fange d'vne terre profonde: ils espargnoient encor les bestes mesmes: tant s'en faut qu'vn homme qui n'estoit point sujet à cholere, & qui n'auoit crainte de rien, voulust tuër vn autre homme, qu'il ne vouloit seulement qu'aimer & regarder. Ils ne portoient point encor robes de couleurs: on ne mertoit point l'or en ouvrages: car il n'estoit point encor tiré hors de terre. Qu'estoit-ce donc? Ils estoient innocens par l'ignorance des choses. Or il y a grande difference, si quelqu'vn veut pecher, ou s'il ne sçait pas pecher. Ils n'auoient ny justice, ny prudence, ny temperance, ny constance. Ceste vie rude & agreste auoit bien quelque chose de semblable à toutes ces vertus. La vertu n'entre point dans vne ame qui ne soit instruiete & apprise, & qui ne soit par vn assiduel exercice, paruenue à la perfection. Nous sommes bien nais pour cela, mais nous naissons sans cela: & dans les hommes les meilleurs, auant que tu les enseignes, la matiere de la vertu y est bien, mais non pas la vertu.

Sur lesquels neantmoins les plus recents ont cest aduantage, d'auoir esté plus sages. &

Ceux là fut ceux cy, d'auoir esté innocens au milieu de leur ignorance.

E P I S T R E X C I.

Il parle de la tristesse que sent Liberalis son amy, du brustement de sa ville de Lyon, que le feu consuma entierement dans vne seule nuit. Tous les ouvrages des mortels sont condamnez à mourir quelque iour:

Notre amy Liberalis est maintenant fort triste, apres auoir entendu le brustement de la ville de Lyon. Il n'y a point homme qui ne fust fasché de ce malheur: mais à plus forte raison le doit estre celuy, qui aimoit tant sa patrie. Cela fait qu'il cherche à s'armer de constance, à laquelle il s'est exercé contre tout ce qu'il a pensé qu'on deuoit craindre. Mais ie ne m'esmerueille point si l'on n'a pas eu

L'embrasement de la ville de Lyon, luy donne suiet de traicter de la resolution

qu'on doit
prendre con-
tre les fini-
sires acci-
dents.
Estrange
ruine de
Lyon par
le feu, mes-
me en temps
de paix, de
laquelle les
plus con-
sans de-
meurent
estonnez.
car

crainte de ce mal incroyable, & qu'on n'eust jamais pensé pouuoir aduenir, veu qu'il n'y a point d'exemple d'un pareil : Car encor que le feu ait porté de grands dommages à plusieurs citez, si est-ce qu'il n'en ruina jamais vne toute entiere : Et dans les villes où l'ennemy meisme a mis le feu de sa main, il s'y est esteint en plusieurs lieux, & encor qu'on l'ait apres ralumé, il est aduenu peu souuent qu'il ait tellement tour saccagé, qu'il n'y ait rien laissé pour le fer. D'auantage il n'y eut onques tremblement de terre pour si dommable & pernicieux qu'il fut, qui ait ruiné les villes toutes entieres. Bref il n'y eut jamais vn feu si estrange, qu'il ne laissast encor quelque reste pour vn second embrasement. Tant de superbes edifices, l'un desquels seul pouuoit seruir d'ornement à vne grande ville, vne seule nuit les reduisit en cendre: & ce qu'on ne pouuoit craindre en vn temps de guerre, aduint en temps d'une grande paix : Qui pourroit croire cela ? estans les armes posces par tout, estant toute la terre vniuerselle en tranquillité, qu'on cherche auiourd'huy le lieu où l'on monstroit ce Lyon dans la France ? Tous ceux que la mauuaise fortune a voulu affliger de quelque malheur commun, elle leur a donné loisir de craindre ce qu'ils deuoient endurer. Il n'y a eu iamais chose grande, qui n'ait eu espace de voir acheuer sa ruine: mais entre vne grande ville, rien, il n'y eut qu'une seule nuit. Bref ie demeure plus à te raconter qu'elle s'est bruslee, qu'elle ne fit à se brusler. Tout cela abbat le courage de nostre Liberalis, lequel estant ferme & assuré, constant contre ses propres malheurs, n'a pas eu faute d'occasion de s'esbranler. Les maux que l'on n'attendoit point donnent vn plus grand coup. La nouveauté apporte vne plus grande pesanteur aux calamitez. Et n'y a homme qui sente plus de douleur d'un accident, qu'il n'a eu d'estonnement & d'admiration. C'est pourquoy rien ne nous doit aduenir à l'impourueu. Il faut de bonne heure ietter nostre entendement sur toutes choses, & penser non seulement aux malheurs qu'on void souuent, mais à ceux qui peuuent suruenir. Quel bien y a-il que la fortune, quand il luy plaira, ne puisse rauir, voire au plus haut esleue en grandeurs ? & qu'elle n'assaille & n'esbranle plus volontiers, quand elles les verra plus reluire & fleurir ? Que void-on qui soit trop grand pour elle, ou trop difficile ? Elle ne tient point tousiours vn mesme chemin, & ne se jette pas sur nous toute entiere. Maintenant elle amene nos mains contre nous mesmes: tantost se contentant de ses seules forces, elle trouue des malheurs desquels on ne peut cognoistre l'auteur: elle n'espargne aucun temps: les causes des douleurs naissent des voluptez mesmes: la guerre s'esueille au milieu de la paix, & les secours que nous auons appelez pour nostre assurance, se conuertissent en defiance & en peur. Vn amy se rend ennemy, & vn compagnon deuiet nostre aduersaire : la tranquillité, & le beau temps de l'esté, se change en vne tempeste plus forte que celles qui viennent en plein hyuer : sans ennemy nous souffrons tous actes d'hostilité: & la trop grande felicité, si autre moyen defaut, nous amene des causes de nostre ruine. Les maladies surprennent les plus sobres & temperez, la phthisie les plus gaillards, le supplice les plus innocens, & le tumulte ceux qui sont plus secrettement retirez. La fortune choisit quelque nouveauté, par le moyen de laquelle elle face ressouuenir de ses forces ceux qui les auoient oubliees. Tout ce qu'un long temps avec beaucoup de travaux, & tout ce qu'une grande faueur de Dieu auoir permis d'amasser, vn seul iour le disipe & le respand. Celuy a donne encor trop de temps aux malheurs qui viennent en poste, qui a dit qu'un iour, vne heure, vn moment de temps suffisoit pour ruiner des Empires. Ce seroit encor quelque soulagement à nostre foiblesse, & à la fragilité de nos biens, si toutes choses se pouuoient reparer en aussi peu de temps qu'elles

Malheurs
nō preueus,
touchent
plus viuement,

Contre lesquels il faut
faire estar
que tout ce
que le monde
contient
est perissable.
Comme il
appert en
cette perpetuelle
incertitude des
affaires.

Es ordinaires
changemens d'estar
& de condition
es hommes.

Les hommes. Mais au contraire toutes choses vont lentement en croissant, & on court viftement à la ruine: il n'y a rien de priué, ny de public, qui soit de durée: les destinées des hommes & des villes se roullent tousiours. Entre les choses les plus paisibles, il y a de la frayeur: & sans le tumulte d'aucune cause estrangere, le malheur vient du lieu, d'où on le craignoit moins. Les Royaumes qui s'estoient conseruez contre les guerres ciuiles, & contre les estrangets, se destruisent eux-mesmes sans que pas-vn les pouffé. Combien trouueras-tu de villes qui ayent peu longuement durer en leur felicité? Il faut donc penser à tout cas: il faut rasséurer l'ame contre tous malheurs qui pourroient aduenir. Songe tousiours aux bannissemens, aux gehennes, aux guerres, aux maladies, & aux naufrages. La fortune te peut oster à ta patrie, elle te peut aussi oster ta patrie. Elle te peut ietter en vne solitude: & le lieu où maintenant on s'estouffe de presse, peut estre vn iour reduict en desert. Il faut mettre deuant nos yeux toutes sortes de malheurs qui peuuent aduenir aux hommes: Et si nous ne voulons point estre du tout accablez, si nous ne voulons point perdre nostre iugement, lors que quelque malheur non accoustumé suruiendra: il faut preuoir de bonne heure non seulement ce qui aduient communement, mais ce qui peut aduenir de pis: il faut considerer la fortune avec sa pleine puissance. Combien de fois des villes en Asie, combien en Achaye se sont ruinées d'vn seul tremblement de terre? Combien de villes en Syrie, combien en ont esté englouties en la Macédoine? Combien de fois ce malheur a gasté Cypre? Combien de fois Paphos s'est abyssée dans elle-mesme? On nous a souuent raconté la ruine de quelques villes toutes entieres: mais nous, à qui ces nouvelles sont cõtées, la quantiesme partie sommes-nous de tous ces peuples-là? Dressons donc les forces de nostre courage contre les euenemés de fortune: & faisons estat que rien de ce qui peut aduenir, ne peut estre si grand, côme le bruit qui s'en fait. Vne cité pleine de richesses s'est bruslé: l'ornement des peuples de ceste prouince entre lesquels elle estoit plantée, & lesquels elle surpassoit, posée toutesfois sur vne montagne qui n'estoit point trop haute. Le temps fera effacer & perdre cognoissâce des lieux de toutes ces villes, que tu oys dire estre maintenant si magnifiques, si renommées. Ne vois-tu point que les fondemens des plus fameuses villes d'Achaye sont desia consumez, & qu'il n'y reste aucune marque par laquelle on puisse cognoistre qu'elles y ont iadis esté. Non seulement ce qui est baki par la main des homes vient en ruine, & le temps ne renuerse point seulement ce qui est dressé par art & par industrie humaine: mais les sommets des hautes montagnes s'abaissent, & des regions entieres se sont enfoncées. Des lieux qui estoient fort éloignez de la mer, sont maintenant couverts d'eau. Le feu a mangé des costaux, au dessus desquels il reluisoit, & a iadis reduit en plaine basse & sablonneuse des hautes montagnes, qui resioüysoient de loing les mariniers, & qui seruoient à faire les guets. Les œures mesme de nature sont tourmentez. Nous deuons donc constamment souffrir les ruines des villes. Toutes choses qui sont, doiuent choir: tout est sujet à prendre fin, soit d'vne force interieure, & de la violence d'vn vent enfermé, qui esclate la pesanteur de la terre sous laquelle il estoit retenu: soit que les profonds torrens cachez dessous terre, rompent tout ce qui veut empescher leur course: ou que la violence des flammes creue l'ancien assemblage de la terre: soit que la vieillesse, contre laquelle rien ne se peut defendre, l'ait combatué peu à peu: ou que l'infection de l'air ait chassé les peuples, & que le relant ait corrompu les deserts mesmes. Il seroit trop long de conter les chemins que tiennent les destinées. Je scay tant seulement cecy, que tous les œures des mortels sont condamnées à la mortalité: nous ne viuons qu'entre choses

Es confusions & ruines, tant publiques que particulieres.

Es destructions de villes, illes, & peuples: &

Au general: ancantissement de toutes choses qui sont en nature, qui toutes sont aussi mortelles & perissables.

Consolations
& predictes
touchant la
fidélité ville.

perissables. Voila les consolations que ie donne à nostre Liberaus, qui porte vne amitié incroyable à sa patrie, laquelle peut-estre a esté bruslee, pour se rebastir plus belle qu'elle ne fut iamais. Souuent vn dommage a donné lieu à vne meilleure fortune. Plusieurs choses ont pris cheute, pour se releuer plus haut, & d'autre façon. Timagenes ennemi de la felicité de la ville, disoit qu'il estoit fort marry des bruslemens des maisons qui aduenoient à Rome, pour vne seule raison, qu'il scauoit bien qu'on en rebastiroit de plus belles que celles qui s'estoient bruslees. Il est pareillement à croire que tous les citoyens de ceste ville s'efforceroient à l'enuy l'un de l'autre de rebastir de plus grands edifices, & de meilleure estoffe que ceux qu'ils ont perdus. Dieu vueille qu'ils puissent durer longuement, & qu'ils soient rebastis sous quelque fortune plus heureuse, qui les face demeurer en pied plus long-temps. Car il n'y a iustement que cent ans de l'origine de ceste colonie, qui n'est pas le plus long aage qu'un homme puisse viure. Elle estoit paruenue à ce grand nombre d'habitans, par la commodité de l'assiette du lieu: Laquelle toutesfois dans le temps de la vieillesse d'un homme a souffert des malheurs fort estranges. Il faut donc former nostre ame à la cognoissance de sa condition, & à la patience: il faut qu'elle sçache qu'il n'y a rien que la fortune n'ose entreprendre: Qu'elle a mesme puissance sur les Empires, que sur les Empereurs: & qu'elle peut autât sur les villes que sur les hommes. Il ne faut rien mespriser de cela: nous sommes entrez en vn monde, auquel on vit sous telles loix. Cela te plaist-il? obeys à cela. Te desplaist-il? va t'en par l'endroit que tu voudras. Fasche toy si quelque chose a esté contre raison particulièrement ordonnee contre toy. Mais si ceste necessité lie les petits & les grands, n'en vueille point de mal aux destinees, desquelles toutes choses dependent. Il ne faut point nous mesurer par l'inegalité des tombeaux & sepulchres, qui bordent les chemins publics: la cendre nous egale tous: nos naissances sont inegales: mais la mort, & la fin de tous est pareille. I'en dis autant des villes, comme des habitans d'icelles. Ardea fut aussi bien prinse que Rome. L'autheur des loix humaines ne nous a point rendus differens de grandeur & de lustre, de naissance & de noblesse de noms, si ce n'est pour le temps que nous sommes. Mais quand nous sommes arriuez à la fin qui attend tous les hommes, Va t'en, ce dira-ily ambition: toutes choses qui marchent sur terre tiennent vn mesme chemin. Nous sommes esgaux, & pareils pour souffrir toutes choses. Il n'y a pas vn qui soit plus fragile que l'autre, pas vn qui soit plus assuré du lendemain. Alexandre Roy de Macedoine, miserable qu'il estoit, auoit commencé d'apprendre la Geometrie, pour cognoistre combien la terre estoit petite, de laquelle il n'en auoit occupé que bien peu. Ie l'appelle miserable, d'autant qu'il deuoit comprendre par là, qu'il portoit vn faux nom. Car qui pourroit estre grand en vn petit espace? Ce qu'on luy vouloit enseigner, estoit subtil, & deuoit estre appris avec beaucoup de soin & d'attention, qu'un homme furieux, & qui enuoyoit ses pensees par delà l'Ocean, ne pouoit bonnement comprendre. Apprens moy (dit-il) quelque chose facile: auquel le procepteur respondit. Ces choses sont toutes telles, & aussi difficiles à tout le monde. Croÿ que c'est la nature mere de toutes choses, qui dit cela: Ce dont tu te plains est tout vn à tout le monde: on n'en pourroit donner à pas vn de plus doux & de plus facile: mais quiconque voudra, les pourra rendre pour son regard plus douces & faciles. Par quel moyen? avec la patience. Il faut que tu sentes des douleurs, que tu sentes la faim, la soif, la vieillesse: & si tu vis plus longuement entre les hommes, il faut que tu sois malade, que tu perdes quelque chose, & que tu perisses. Il n'est pas besoin que tu donnes creance à ceux qui crient auprès de toy. Car il n'y a

Si faut-il supporter le destin avec vn entendement rassé, puisque l'ordre & la necessité le requiert ainsi.

& que

Toutes choses ont vne pareille fin. Voire mesme que

Tous hommes sont esgaux en souffrances.

Patience est le vray remède aux maux & inconstances de ceste vie.

rien de tout cela qui soit mauuais, qui soit intollerable, ou trop grief. La peur que ces gens-là ont, ne vient que pour consentir à ceux qui ont crainte. Tu crains la mort, comme vn bruit de ville. Mais qu'est-ce qu'on peut voir de plus fol qu'un homme qui craint les paroles? Demetrius auoit fort bonne grace de dire, qu'il faisoit aussi peu de conte des propos des ignorans, comme des pets qui leur sortoient du ventre. Que me sert-il, disoit Demetrius, si c'est d'en bas ou d'en haut qu'ils font bruit? Quelle folie est-ce de craindre que tu sois diffamé par des personnes infames? Tout ainsi que sans raison vous auez eu peur d'un bruit commun: pareillement vous craignez des choses dont vous n'auriez iamais crainte, si le bruit qui en est, ne le vous commandoit. Dites-moy quelle perte souffriroit vn homme de bien, si on leuoit de mauuais bruits contre luy? Le bruit commun aussi ne doit nuire à l'opinion que nous deuons auoir de la mort. Et toutesfois elle fait de grâds efforts. Pas-vn de ceux qui l'accusent ne l'a essayee. Cependant c'est temerité de mal parler de ce que tu ne sçais point. Au moins tu sçais comme elle a esté secourable à plusieurs, combien de personnes elle deliure de peines & de tourmens, de pauvreté, de plaintes, de supplices & d'ennuis. Nous ne ferons iamais sous la puissance d'autrui, si nous tenons la mort sous la nostre.

Impertinence & vanité de ceux qui craignent la mort, redarguée par l'apophthegme de Demetrius, ioint que

Ils craignent ce qu'ils n'ont iamais esproue.

E P I S T R E X C I I .

Les biens extérieurs ne s'acquierent que par le repos. Que le corps n'est entretenu que pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenue que d'elle mesme. Que les calamitez & incommoditez du corps n'offensent point la vertu de l'ame.

LE pense que nous sommes d'accord toy & moy, que les choses exterieures s'acquierent pour le corps, & qu'on respecte le corps pour l'honneur de l'ame: que dans l'ame il y a des parties, qui seruent comme de chambrieres, par le moyen desquelles nous nous mouuons, & nous nourrissons, qui nous sont donnees pour la consideration de ce principal qui commande: En ce principal, il y a quelque chose d'irraisonnable, & de raisonnable. Ceste-cy sert à l'autre. C'est elle seule, qui ne se rapporte à rien, & qui rapporte toutes choses à soy. Car aussi ceste raison diuine commande à toutes choses, & n'est subiette à rien. Et quant à la nostre elle est du tout semblable, comme prouenant d'elle. Si nous sommes d'accord de cela, il faut pareillement que nous soyons d'accord de cecy: Que la vie heureuse consiste en ce seul point, que la raison soit parfaite en nous. Car c'est elle seule, qui ne perd iamais cœur, & qui fait teste à la fortune. En quelque estat que les affaires soient, si nous la gardons, elle nous gardera. Or le seul bien est celuy qui ne se rompt iamais. Celuy, dis-ie, est heureux, que chose de ce monde ne peut abbaïsser: il tient dessous, & ne s'appuye de pas-vn que de soy-mesme. Car si quelqu'un se soustient sur l'ayde d'autrui, il peut choir. Et s'il estoit autrement, ce qui n'est point nostre, commenceroit d'auoir beaucoup de puissance dessus nous. Mais qui est celuy qui se voudroit assurer sur la fortune? & qui est l'homme sage, qui voulust entrer en admiration de soy, pour les biens estrangers. Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est vne seureté & tranquillité perpetuelle. La grandeur de courage la nous donnera

La vertu peut rendre l'homme parfaitement heureux, puis-que par elle il n'a besoin d'aucune autre aide, & qu'elle assure l'ame en vne tranquillité perpetuelle.

Quelle est la vie bienheureuse.

& la moyenn
d'y paruenir.

Quelle doit estre l'ame du Sage.

Si le Souuerain bien peut recevoir accroissement.

Contre les Epicuriens.

L'homme qui se plonge en delices ne merite de tenir rang parmi les hommes.

& la conscience ferme en ce qu'elle aura iugé estre bon. Comment peut-on paruenir à cela? Si la verité est entierement cogneüe, si en toutes choses qu'il faut faire, l'ordre, la modestie, la decence sont gardees: si nostre volonté est innocente, & gracieuse: si elle s'appuye sur la raison, & qu'elle ne s'en departe iamais: si elle se rend aimable & admirable. Et pour en peu de paroles vous en donner comme vn portraict, l'ame du sage doit estre telle, qu'elle le face ressembler estre vn Dieu. Que peut desirer celuy, à qui toutes choses honnestes aduiennent? Car si les choses qui ne sont point honnestes, ne peuuent de rien seruir à l'estat de la vie qui est la meilleure, la vie-heureuse consisteroit en des choses, sans lesquelles elle ne peut estre. Mais quelle plus grande folie, ou quelle plus grande villanie pourroit-on uois, que d'attacher le bien d'une ame raisonnable à des moyès irraisonnables? Toutesfois quelques-vns ont opinion que le bien souuerain peut recevoir accroissement, parce qu'il n'est guere plein, si la fortune y est contraire. Antipater mesme, qui est vn des plus grands auteurs de ceste secte, dict qu'il attribüé quelque chose aux biens de fortune, mais fort peu. Mais voy, ie te prie, que seroit-ce de ne se contenter point du Soleil, si on n'allümoit quelque peu de lumiere: Dequoy pourroit seruir vne petite bluette de feu aupres d'une si grande clarté de Soleil? Si tu n'es pas content de la seule honnesteté, il faut par necessité, que tu y adioustes ou la tranquillité, que les Grecs appellent *Hesychie*, ou la volupté. L'un de ces deux-là se peut aucunement recevoir: car l'esprit est deschargé de toute facherie, libre & franc pour ietter les yeux sur tout cest vniuers, n'estant empesché de chose, qui le retire de la contemplation de nature. Quant à l'autre qui est la volupté, c'est le bien d'une beste brute. Nous voulös assembler l'irraisonnable avec le raisonnable, l'honneste avec le des-honneste. Le chatouillement & le plaisir du corps doit-il rendre la vie plus prisee? Quelle difficulté donc feriez-vous de dire, qu'un homme est bien à son aise si sa bouche l'est? Oses-tu bien compter, ie ne dis point entre les hommes vertueux, mais entre les hommes, celuy qui ne passe sa vie qu'aux delices des saulces, des couleurs, & des musiques? Qu'on le sorte hors du compte, & du nombre de ces braues animaux, qui tient le second lieu apres les Dieux: & qu'on mette parmy les troupeaux des bestes brutes ceste beste, qui ne se plaist qu'à paistre. La part irraisonnable de l'ame a deux autres parties: l'une est courageuse, ambitieuse, violente, & pleine de passions: l'autre est vile, & basse, languissante, addonnee aux voluptez. Ceste-cy qui est furieuse & sans frain, maillieure toutesfois, & certainement plus vertueuse, digne de l'homme, ils l'ont laissée en arriere: & celle qui estoit lasche & sans force, ils l'ont estimée necessaire à la vie heureuse. C'est à celle-là qu'ils ont commandé que la raison seruist, & ont fait, que le bien de l'animal le plus genereux, fust le plus vilain, & le plus des-honneste. D'auantage ils en ont fait vn metif, monstrueux, & vn assemblage de membres de plusieurs diuers animaux. Car ainsi que dit nostre Virgile en la Scylle:

3 Acneid.

*Elle a visage d'homme, & la poitrine belle
Semble iusqu'au nombril estre d'une pucelle:
Le reste de son corps est vn pistre inhumain:
Au ventre d'un Loup pend la queue d'un Dauphin.*

Admis absurdes des Epicuriens, touchant la sagesse.

Toutesfois il y a des bestes sauvages horribles, vistes, & legeres, attachees à ceste Scylle: mais de quels möstres ont ceux-cy composé la sagesse? La partie de l'homme, qui se presere là premiere, c'est la vertu, à laquelle on a ioint vne chair inutile &

molle, qui ne sert, comme dit Possidonius, qu'à recevoir la viande. Ceste vertu diuine se termine en volupté : & joint-on à ces parties hautes, qui sont venerables & celestes, vne beste lasche & paresseuse. Quant à ce repos qui est aucunement assésuré, certainement il ne seruoit de rien à l'ame, il ne faisoit seulement qu'oster les empeschemens. La volupté d'elle-mesme effemine & abbat les forces. Quels assemblages de corps pourroit-on trouuer qui fussent si contraires entr'eux ? A vne chose pleine de cœur & de hardiesse on y en joint vne tres-lasche : à vne fort feuerre, vne pleine de risée : à vne tres-saincte, vne intèperante, & qui se remplit de trop manger. Et quoy ? dira-il, si la santé ne peut de rien empescher la vertu, ny le repos, ny la priuation des douleurs, aussi ne les dois-tu pas desirer. Pourquoi ne les desirerois ie pas non point parce que ce sont biens, mais parce qu'ils sont agreables à nature, & que ie les desire avec bon iugement. Quel bien d'oc y aura-il en tout cela ? cestuy cy seul, d'auoir bien iugé & choisi. Car quand ie pren vne robe telle que ie la dois porter, quand ie chemine honnestement comme il faut, quand ie prens mon repas sobrement : le repas, le cheminer, la robe ne sont point les biens, mais c'est mon intention au choix de cela, qui me fait garder en toutes choses vne modestie conduite par raison. Je diray encor d'auantage, que le choix & le iugement de porter vne robe nette, doit estre desirée par l'homme : car l'homme de nature est vn animal net, qui prend plaisir à se bien tenir. Par ainsi ce n'est pas vne robe nette qui soit vn bien d'elle-mesme, mais le iugement de choisir vne robe nette : car le bien n'est point en la chose, mais à la sçauoir eslire, d'autant que nos actions sont honnestes, & non point ce que nous faisons. Ce que i'ay dit de la robe, ie le dis aussi du corps : parce que nature en a enuironné l'ame comme d'une robe, qui luy sert de couuerture. Mais qui est celuy qui ait jamais prisé le vestement par le coffre ? La gaine ne fait le coureau ny bon ny mauuais. Je t'en diray doncques autant du corps. Certainement si on me donnoit le choix, ie prendrois & la santé & les forces. Mais le bien seroit le iugement que l'en aurois fait, & non point la santé & les forces. Le sage, dit-il, est heureux. Toutesfois il ne peut suiure ce bien souuerain, si les instrumens de nature n'y respondent pas. Par ainsi celuy qui a la vertu, ne peut estre miserable. Mais celuy qui est destitué des biens de nature, comme de la santé & de la force des membres, ne peut estre parfaitement heureux. Tu accordes ce qui est plus incroyable, que celuy qui souffre de tres-grandes & continuelles douleurs, n'est point miserable, ains qu'il est heureux : & tu nies (qui est encor moins) qu'il soit parfaitement heureux. Or si la vertu peut faire que quelqu'un ne soit point miserable, elle fera encor plus facilement, qu'il soit tres-heureux. Car il y a moins à dire entre l'homme qui est heureux, & celuy qui est tres-heureux, qu'il n'y a entre l'homme miserable, & vn homme bien-heureux. A sçauoir-mon, si ce qui a tant de puissance, que tirant vn homme hors de misere, il le peut mettre au nombre des heureux : ne pourra pas aussi y adjouster ce qui reste pour le rendre parfaitement heureux ? L'haleine luy faudra-elle au fonds de la descente ? Il y a du bien, il y a du mal en la vie : l'un & l'autre est exterieur. Si l'homme de bien ne peut estre miserable, encor qu'il soit tourmenté de toutes sortes de maux, pourquoi ne pourra-il estre parfaitement heureux, encor qu'il soit priué de quelques biens ? Car tout ainsi que par la pesanteur des maux, il n'est pas tellement abbaisé qu'il soit miserable : aussi par le defect & disette des biens, il n'est pas retiré de la perfection de son bon-heur. Mais il est aussi parfaitement heureux sans aucuns biens & commoditez, comme il n'est aucunement miserable sous les maux & incommoditez. Et quoy ? son bien ne luy pourroit-il pas estre du tout osté, s'il pouuoit estre

Les biens de fortune ne sont ni biens ni maux, ains choses indifferentes.

Sçauoir-mon si le sage peut estre heureux sans tels biens,

Auis des Stoiques là dessus.

Sur quelle raison ils se fondent.

Comparai-
son à ce pro-
pos.

diminué? Je disois n'agueres qu'un petit feu ne pouuoit apporter aucune lumiere à la clarté du Soleil. Car tout ce qui reluit sans luy, est apres esblouy & caché. Mais il y a, dit-il, des choses qui se mettent bien deuant le Soleil. Ouy, mais la force & la lumiere du Soleil est tousiours entiere, nonobstant ce qui s'oppose deuant luy. Et encor qu'il y ait quelque-chose au deuant, qui nous garde de le voir, il continué neámoins en son deuoir, & en sa course. Toutes les fois qu'il reluit à trauers les nuees, il n'est pas moindre, ni plus tardif qu'au iour le plus sercin: Car il y a grad' difference entre ce qui s'oppose, ou qui empesche du tout. De mesme façon ce qui s'oppose à la vertu, ne l'amointrit pas. Elle n'est pas moindre, mais elle reluit moins. Pour nostre regard peut-estre qu'elle ne nous est pas tousiours si appatente & si claire: mais pour le sien, c'est tousiours elle mesme: & comme fait le Soleil obscurcy, elle exerce sa puissance au couuert. Les miseres dontques, les pertes & les iniures n'ont autre pouuoir contre la vertu, que celle que les broüillas ont contre le Soleil. Il se trouuera quelqu'un qui dira, que le sage qui n'a le corps guere sain, n'est ni miserable, ni bien heureux. Toutesfois cestuy-là se trompe aussi. Car il veut comparer les biens de fortune aux vertus, & ne respecte pas plus les choses honnestes, que celles qui ne le sont point. Mais que pourroit-on trouuer de plus indigné & villain, que de vouloir comparer les choses venerables, à celles qui sont mesprisées de tous? Car les choses venerables sont la foy, la iustice, la pieté, la constance, la prudence: Au contraire c'est chose de peu de prix, & qui aduient souuent plus pleinement aux gens viles & de basse condition, d'auoir vn iaret ferme, le bras fort & puissant, les dents bones & saines & bien assurees. Dauantage si le sage, à qui l'imperfection du corps donne beaucoup de peine, n'est estimé ni miserable ni bien heureux, si on le laisse entre deux & au milieu, sa vie pareillement ne deura estre ni desirée ni fuyée. Toutesfois pourroit-on penser rien de plus fort, que d'ouir dire que la vie du sage ne doie estre desirée: ou rien de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie qui ne doit estre ni desirée ni fuyée? En outre si les incommoditez du corps ne rendent point vn homme miserable, elles luy permettent d'estre bien-heureux. Car les maux qui n'ont point puissance de passer à l'estat d'une plus miserable vie, ne peuent aussi empescher l'estat qui peut estre heureux. Nous auons cognoissance, dit-il, de quelque chose froide ou chaude: mais la tiede, est entre ces deux-là. Par mesme raison, dit-il, quelqu'un est bien-heureux, quelqu'un miserable, & quelqu'un entre deux, qui n'est ni bien-heureux ni miserable. Or ie veux du tout renuerser l'apparence de cest argument qu'on fait contre nous. Si dans la tiede ie mets plus d'eau froide, il deuiendra froid: si y'y mets plus d'eau chaude, en fin il deuiendra chaud. Mais quand à cestuy-cy qui n'est ni miserable ni bien-heureux, pour tant de nouvelles miseres qu'on puille adiouster sur luy, il ne pourra estre, comme vous dites, miserable: il s'ensuit de là que cest argument est dissemblable de l'autre. D'auantage ie te baille vn homme qui n'est ni miserable ni bien-heureux: si ie prens le cas qu'il soit deuenu aueugle, il n'en est point pour cela miserable: s'il est deuenu impotent & perclus, il n'en est point miserable: s'il tombe en ces violentes & continuelles douleurs, il n'en deuiet point aussi miserable. Celuy que tant de maux ne peuent faire tomber en vne miserable vie; ils ne le peuent aussi ietter hors du bon-heur de sa vie. Si l'homme sage, comme vous dites, ne peut tomber de l'estat de son bon-heur en vn estat miserable, il ne peut aussi tomber en estat qui ne soit bien-heureux. Car comment pourroit celuy s'arrester, & se retenir en aucun lieu, qui a pris la secousse? La mesme chose qui le garde d'aller à fonds, le retient au dessus. Mais pourquoy ne pourroit le

Autre que-
stion tou-
chant l'heur
du sage
Responce,
& refuta-
tion

Replique, &
sarefponfe.

cours d'une vie heureuse se rompre & se couper? Par ce qu'elle ne peut seulement se relâcher : & que par ceste raison la vertu seule d'elle mesme suffit à la vie heureuse. Et quoy, dit-il, le sage n'est-il pas plus heureux qui a vescu plus longuement, qui n'a esté tourmenté d'aucune douleur, que non pas celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune? Respons-moy encor à cecy : n'est-il pas aussi meilleur & plus honneste? S'il n'est point tout cela, il n'est pas aussi plus heureux. Il faudroit qu'il vesquist plus sainctement, pour viure plus heureusement : mais s'il ne peut viure plus sainctement, il ne peut aussi plus heureusement. La vertu ne s'agrandit point : ny par consequent la vie heureuse, qui procede de la vertu. Car la vertu est un bien si grand & si excellent qu'il ne sent point les petits accidens, comme la vie courte, la douleur, & les diuers euenemens qui offensent le corps. Pour le regard de la volupté, elle n'est pas digne qu'elle iette les yeux sur elle. Qu'est-ce donc qui est principal à la vertu : n'auoir besoin de rien qui soit à venir : ne tenir point le compte de ses iours : & qu'en aussi peu de temps qu'il viura, il acheue & consume les biens eternels. Ces choses nous semblent incroyables, & surpassent la nature humaine. Car nous mesurons sa maiesté à l'aune de nostre foiblesse, & donnons aux vices les noms de la vertu. Mais ne deuroit-on point trouuer cecy autant incroyable, qu'il s'est trouué quelqu'un qui au milieu des tourmens & des fortes douleurs a dit, ô que ie suis bien-heureux! & toutesfois ceste parole a esté ouye dans l'escole mesme de la volupté. Il passe ce mien dernier iour côme le plus heureux que ie sentis iamais, disoit Epicure, quand d'un costé la difficulté de l'urine, & de l'autre la douleur incurable de ses intestins vicerent le tourmêtoit cruellement. Pourquoy est-ce donc que ces choses sembleroient estre incroyables à l'endroit de ceux qui respectent & honorent la vertu, puis qu'elles se trouuent parmy ceux à qui la volupté a commandé? Ces hommes lasches, & qui ont le cœur en si bas lieu, confessent bien que le sage au milieu des plus grandes douleurs & des plus grandes calamitez ne sera ny miserable ny bien-heureux. Et toutesfois cela mesme est incroyable, & encor plus incroyable. Car ie ne puis comprendre que quand la vertu seroit vne fois ietee hors de ce haut degré où elle est logee, qu'elle ne puisse tomber au plus bas, parce qu'elle doit rēdre un homme bien-heureux : ou si elle est empeschée de pouuoir faire cela, elle ne le pourroit garder d'estre miserable. Celuy qui demeure debout, ne peut estre vaincu : il faut qu'il soit vaincu & ietté par terre, ou qu'il vainque. C'est aux seuls Dieux immortels, dit-il, à qui la vertu & la vie heureuse est donnée : nous n'auons qu'un ombre & vne ressemblance de ces biens. Nous en approchons bien, mais nous n'y arriuons iamais. Quant à la raison, elle est commune aux Dieux & aux hommes : elle est parfaite en eux, & se peut rēdre parfaite en nous. Mais nos vices nous en font perdre l'esperance. Car cest autre qui vient au second rang, comme quelque homme peu constant & asseuré à garder les choses qui sont les meilleures, à qui le iugement incertain branle : il desire d'auoir la veüe & l'ouye bonne, & la santé aussi, desire que son corps ne soit espouuantable à regarder, & qu'il demeure en son bon estat : & en outre desire l'age d'une plus longue vie. Par le moyen d'elle il peut faire de fort belles choses, telles que seroit un homme parfait. Il a quelque pointe en ceste malice, par le moyen de laquelle son ame panche au vice. C'est autre fait quelque chose sans malice, mais ceste action est absente du bien. Il n'est pas encores bon, mais il se façonne au bien. Or celuy à qui quelque chose defaut pour estre homme de bien, est encor mauuais.

La vertu seule & d'elle mesme suffit pour rendre l'homme bien-heureux.

Elle ne reçoit point d'accroissement, & n'est point subiecte aux accidens. Quel est son priuilege ou sa prerogatiue.

Parole est agée pour vne école de volupté.

Différence entre la vie heureuse des Dieux & celle des hommes vertueux. &

Entre le sage & l'ignorant ou malicieux.

*Mais si quelqu'un auoit vne ame bien constante,
Et toujours dans le cœur vne vertu presente:*

Il seroit esgal aux Dieux, & iroit droit à eux, se souuenant du lieu de son origine. On ne peut trouuer mauuais qu'un homme s'efforce de monter d'où il est descendu. Mais pourquoy ne voudrois-tu pas auoir opinion qu'il y ait quelque diuinité en celuy qui est vne partie de Dieu? Ce tout dans lequel nous sommes enclos, n'est qu'une seule chose: c'est Dieu, nous sommes ses compagnons & ses membres. Nostre ame comprend toutes choses, elle peut estre portee iusques-là si les vices ne l'enfoncent. Comme la taille de nostre corps est d'estre dressé en haut, & de regarder le Ciel: autat en fait nostre ame: elle se peut estendre si loin qu'il luy plaist. La nature l'a crée à ceste fin, qu'elle vueille ce que les Dieux veulent, qu'elle vse de ses forces comme eux, & qu'elles s'estéde si auant qu'il luy est permis. Car si elle s'effoyoit de monter au Ciel par la puissance d'autruy, ce seroit un travail trop grand. Elle retourne chez soy quand elle va courageusement par ce chemin, pour lequel elle est nee: & mesprisant toutes choses, ne daigne regarder les richesses: Elle n'estime ny cest or ny cest argent, dignes des mesmes tenebres où nature les auoit enscuelis, par la lueur de laquelle ils ont esblouy les yeux du vulgaire ignorant, & les ont destournez de regarder le Ciel: Je dis dès l'heure mesme que nostre auarice les alla fouiller & tirer hors de terre. Il scait, dis-je, que les richesses sont logeés en autres lieux que là où l'on les assemble, & qu'on doit réplir l'ame, & non point le cofre. C'est elle à qui il faut donner la seigneurie de tous les biens de ce monde: c'est elle qu'il faut mettre en possession des choses de nature, afin que les bornes & les termes de ses possessions soit l'orient & l'occident: que comme les Dieux elle possède tous biens, & mesprise d'en haut les riches avec tous leurs biens, entre lesquels il ne s'en trouue aucun qui soit si aise de son bien, comme il est marry de celuy d'autruy. Apres qu'elle se sera esleuee à ceste haute sublimité, elle ne sera plus amie de ce corps, qui ne luy porte que charge & pesanteur, dont elle ne se peut passer, & luy seruira comme de procureur: elle ne se rendra point subiecte à celuy qu'elle doit commander. Celuy n'est pas libre qui sert à son corps. Car pour ne parler point des autres maistres, que le trop grand soin que tu as de luy t'a fait trouuer, ses commandemens sont trop delicats & trop difficiles. L'ame quelquefois prend plaisir d'en sortir dehors, quelquefois elle en eschappe par vne grandeur de courage, sans se mettre en peine quelle fin deura prendre ce qui restera de son corps? Mais tout à nsi que nous ne tenons plus de compte des poils qu'on nous a coupeez de la barbe: pareillement ceste ame diuine faisant estat de sortir hors de l'homme, pense qu'elle se doit aussi peu soucier où son corps qui luy seruoit d'estuy doit aller, si le feu le brullera, si les bestes sauuages le mettront en pieces, ou si la terre le courra, que fait un enfant qui vient de naistre, de son arriere faix: si estant ietté à la voirie les oiseaux le viendront deschirer, ou s'il sera deuoré,

Estant donné en proye aux chiens marins.

Quel mal pourroit faire cela à un homme, qui n'a iamais eu peur d'aucunes menaces, lors mesmes qu'il viuoit entre les hommes? En pourroit-il craindre d'autres apres la mort? Ce n'est rien. Le croq (dit-il) ne me faschera pas, ny le deschirement de mon corps ietté par les ruës, pour seruir d'un miserable iouët au peuple, qui ne

Paradoxe
Stoyque.

Excellente &
dignes qua-
litez de l'a-
me humaine.
& vertueuse.

Contre les
richesses
perissables.

L'ame ver-
tueuse n'ay-
me plus, ny
n'obey au
corps.

Belles com-
paraisons
pour le mes-
pris de la
mort.

fera horrible qu'à ceux qui le verront. Le ne prie pas-vn de me rendre mon dernier deuoir. Le ne recommande à pas-vn les reliques de mon corps : nature a pour uen qu'aucun ne demeurast sans sepulture. Le temps enseuelira celuy qu'une cruauté aura ietté aux champs. Mecenas disoit fort bien,

Braue resolution du vertueux contre la mort.

*Le n'ay aucun soucy qu'un sepulchre on me dresse,
Nature couvre ceux que le monde delaisse.*

Croy que celuy qui a dit cela, estoit homme de grand cœur. Car il auoit l'entendement excellent & sentant sa virilité, si luy mesme ne l'eust effeminé & abastardy.

EPISTRE XCIII.

Il reprend ceux qui se plaignent de la mort de leurs amis. Et soustient que la vie de celuy qui s'est rendu vertueux & sage, est parfaite, & assez longue.

L'Ay desiré que vous eussiez fait vn meilleur iugement de la mort du Philosophe Metronactes, & que vous ne vous fussiez pas plaind' par vostre lettre comme s'il eust peu, ou deu viure plus longuement qu'il n'a fait. Car ce bon iugement duquel vous auez de reste en tous les personnages que vous ioüez, & en toutes vos autres actions, vous defaut en vne chose, en laquelle il defaut aussi à tout le monde. L'ay trouué plusieurs personnes equitables & iustes enuers les hommes, mais ie n'ay trouué aucun qui le fust enuers les Dieux. Tous les iours nous accusons la mort. Pourquoy nous a esté rauy cestuy-cy au milieu du cours de sa vie ? Pourquoy cest autre n'est-il mort ? Pourquoy est-ce que sa vieillesse, qui est desfaucheuse & à luy & à tout le monde, dure si longuement ? Qu'estimes-tu ie te prie, plus raisonnable, ou que tu obeysses à nature, ou que nature t'obeyse ? Quel dommage te peut-il aduenir, puis que tu dois sortir d'un lieu, d'en sortir bien tost ? Il ne se faut point mettre en peine de viure longuement, il suffit d'auoir assez vescu. Car pour viure long temps, on a besoin de la faueur du destin : & pour viure assez, il n'y faut que l'ame. La vie est longue, si elle est pleine : or elle est pleine, quand l'ame a rendu son bien à elle mesme, & quand elle s'est remise en sa propre puissance. Dequoy peuuent seruir à vn homme quatre vingts ans, passez inutilement sans rien faire ? Cestuy-là n'a pas vescu : il a esté seulement en vie : il n'est pas mort fort tard, mais il a demeuré long-temps se mourant. Il a vescu quatre vingts ans. Il y a grand' difference, de quel iour on doit compter sa mort. Au contraire cest autre est mort encor ieune & vert : ouy, mais il s'est acquité du deuoir d'un bon Citoyen, d'un bon amy, d'un bon fils. Il ne s'est oublié en aucun endroit : encor que son aage soit imparfait, sa vie est parfaite. Il a vescu quatre vingts ans : à mieux dire, il a esté quatre vingts ans : sinon que par aduerture tu voulusses dire qu'il a vescu, comme on dit que les arbres viuent. Te te supplie, Lucilius mon amy, mettons peine que nostre vie ressemble aux choses precieuses : taschons si elle n'est pas grande, au moins qu'elle poise beaucoup : mesurons-là par les actions, & non point par le temps. Veux-tu scauoir qu'elle difference il y a entre cest homme gaillard & dif-

Tous hommes manquent de iugement en ce qu'ils se plaignent de la mort, & l'accusent d'iniquité, & pechent enuers les Dieux en l'impacience qu'ils montrent en la perte de leurs amis.

Deuoirs des gens de bien. Vieillards oisifs ne font que trainer leur vie.

post, qui a mesprisé tousiours la fortune, qui a pris gages en toutes les fonctions de la vie humaine, & qui est monté iusqu'aux biens les plus grands qu'elle donne, & celuy qui a passé & vescu beaucoup d'annees? L'un vit encor apres sa mort, & l'autre mourut auant son decez. Louïons donc, & mettons au nombre des bien-heureux, celuy qui a bien employé ce peu de temps, qui luy a esté donné. Car il a veu la vraye lumiere, il n'a pas esté l'un de ceste grande multitude, il a vescu, il a fleuri. Quelquefois il a eu de beaux iours, quelquefois il a senti l'ardeur d'une violente estoille, qui luisoit à trauers les nuees. Que demandes-tu? combien de tēps il a vescu? Il a vescu, il s'est fait cognoître à la posterité, & a fait qu'il sera, tousiours memoire de luy. Pour mon regard, ie ne refuserois point de viure longuement: toutesfois ie ne diray pas, qu'il ait rien defaillý à vne vie heureuse, encor que son cours soit coupé deuant l'heure. Parce que ie ne me suis point disposé à ce dernier iour, qu'une esperance ambitieuse m'auoit promis: car ie n'en ay veu aucun, que ie ne l'aye pris pour le dernier de ma vie. Pourquoy me demandes-tu quand ie nasquis? est-ce pour me mettre au roole des ieunes: ce que l'ay est à moy.

Tout ainsi qu'un homme peut estre parfait avec vne petite taille de corps: pareillement en vn petit espace de temps, la vie peut estre parfaite. L'agee doit estre mis entre les choses estrangeres. Il est hors de ma puissance, combien ie dois viure: mais tant que ie viuray, il est à moy d'estre homme de bien. Tu peux bien requerir de moy, que ie ne passe point mes ans, comme vne personne incogneuë, enseuely dans les tenebres, & que ie ne passe point seulement le temps de ma vie, ains que ie l'exerce à bien. Veux-tu sçauoir quel est le plus long-temps de la vie? C'est de viure iusqu'à ce qu'on soit paruenü à la sagesse. Celuy qui est arriué, a atteint non pas le plus long, mais le plus grand espace. Il peut encor hardiment se glorifier, il peut rendre graces aux Dieux: & se trouuant parmy eux qu'il donne à soy, & à la nature l'honneur de ce qu'il a esté. Ce sera à bon droict qu'il s'en donnera l'honneur: car il leur a rendu la vie meilleure qu'il ne l'auoit receü. Il a bastý, & dressé aux autres le patron d'un homme vertueux: il a montré quel & combien grand il estoit. S'il eust peu adiouter plus de temps à sa vie, elle eust esté semblable à la precedente: & toutesfois durant le temps que nous viurons, nous auons eu en nostre pensee la iouissance de toutes les choses du monde. Nous sçauons de quels commencemens la nature principale s'est si haut esleuee, l'ordre qu'elle a mis dans tout cest vniuers, par quelles vicissitudes elle fait retourner l'an, qu'elle fin elle donne à toutes choses qui furent iamais, & comme elle a voulu estre la fin d'elle-mesme. Nous sçauons que les estoilles courent de leur propre impetuosité: Qu'il n'y a rien ferme & stable, que la terre, & que tout le reste de ce monde roule d'une continuelle vistesse. Nous sçauons pourquoy c'est que la lune va plus viste que le soleil, & pourquoy le plus tardif laisse apres soy le plus viste: comment elle prend sa clarté & la perd: que c'est qui nous amene la nuict, & que c'est qui nous rend le iour. Il faut monter au lieu, d'où tu verras toutes choses de plus pres. Et si ce n'est point avec ceste esperance (ce dit ce sage-là) que ie fors plus constant hors de ce monde, de penser que le chemin me soit ouvert, pour aller voir mes Dieux. I'ay merité d'estre receü: i'ay desia esté avec eux, i'ay enuoyé mon ame iusqu'à eux, & ils m'ont aussi enuoyé la leur. Mais pren le cas que ie sorte de ce monde, & qu'il ne reste rien de l'homme apres sa mort. I'ay le courage aussi grand, encor que partant d'icy, ie ne doie aller en aucun autre lieu. Il n'a point vescu si longuement qu'il pouuoit. On fait bien vn liure de peu de vers, qui merite d'estre loué, & qui porte profit. Tu sçais que les annales de Ta-

Bien-heureux est celuy qui meurt ieune ayant bien employé son temps, au contraire miserable qui vit longuement oisif
Braue resolution du sage.

La vie de l'homme ne se mesure pas à l'aune, & ne peut estre appelée courte, quand elle a esté accompagnée de sagesse. Quel est le plus long-temps de la vie humaine.

Affeurance du sage en la mort.

musius ne sont guere honnestes: & comment on les appelle. Il en est ainsi de la longue vie de quelques-vns, & qu'elle ressemble aux annales de Tamusius. Estimes-tu plus heureux celuy qui est tué sur la fin d'un iour des spectacles publiques, que celuy qui l'est à midy? Penses-tu qu'il y ait aucun, si fortement desireux de prolonger sa vie, qui aime mieux auoir la gorge coupee, au lieu où l'on despoüille les morts, qu'au milieu de l'arene? Nous ne passons les vns deuant les autres, de beaucoup plus de temps que cela: la mort n'esparne pas vn: celuy qui tué, suit bien-toist apres celuy qui est tué. C'est petite chose, que ce peu de temps, qui nous donne tant de peine & de foucy. Car de quoy te sert-il d'eüiter pour quelque heure, ce que tu ne peux en fin eüiter?

Annales de Tamusius peu honnestes, comparees à la longue vie d'aucuns

E P I S T R E X C L I I I .

Il dispute si les decretz & arrests des Philosophes sont plus profitables que les enseignemens & instructions particulieres: dit que les decretz generaux sont ceux qui parlent de la fin des choses, de la sagesse, de l'estat d'usage en general. Mais les instructions & enseignemens sont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand vous enseignons comment se doit porter le mary enuers sa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers sa cité. Montre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

Quelques-vns auoient receu ceste seule partie de la Philosophie, qui donne des preceptes & enseignemens propres à chacun, sans dresser l'homme en general, & qui conseille particulierement au mary, quel il doit estre enuers sa femme: au pere comme il doit nourrir les enfans: au maistre, ce qu'il doit commander aux seruiteurs: & auoient quitté toutes les autres, pensans qu'elle ne nous pouuoient apporter aucun profit: comme si quelque autre nous pouuoit donner vn meilleur conseil pour vne partie, que celuy qui auoit eu la cognoissance vniuerselle de toute la vie entiere. Mais au contraire, Ariston Stoycien auoit opinion, que ceste partie est peu d'importance, & qu'elle ne descent point dans l'ame: mais que ceste autre qui n'a point d'enseignemens particuliers profite grandement, & que les maximes & reigles generalles de la Philosophie qu'on appelle decretz, sont les fondemens du bien souuerain: & que celuy qui les a bien appris & retenus, pourra donner des preceptes à soy-mesmes en toutes choses qu'il deura faire. Comme celuy qui apprend à tirer, vise à vn certain lieu, & y dresse sa main, pour enuoyer droit, ce qu'il iette: & quand il a par apprentissage, & par exercice acquis cest art, il en vise apres en tous autres endroits qu'il veut: car il a desia appris à frapper non seulement à cecy ou cela, mais bien tout ce qu'il voudra: Pareillement celuy qui s'est instruit à toutes façons de vie, n'a pas besoin d'estre particulierement enseigné, ayant appris generalement, comme il doit viure non seulement avec sa femme ou avec son fils, mais comme il doit bien viure. En cela est compris comme il doit viure, & avec sa femme, & avec ses enfans. Cleanthes a bien opinion aussi que ceste partie soit vtile: mais elle est foible & sans effect, si elle ne depend de l'vniuersel: si elle n'a la cognoissance des decretz generaux de la Philosophie, & des clefs qu'elle contient. Ce lieu donques

Dispute bien ample touchant les preceptes de Philosophie, scauoir-mons'il la faut proposer par enseignemens generaux ou particuliers: Auis d'Ariston sur ce propos: &

De Cleanthes avec vn long discours sur la dite question.

est diuifé en deux questions, à ſçauoir ſi ceſte partie eſt vtile, ou inutile : & ſi elle ſeule peut faire qu'un homme ſoit vertueux, c'eſt à dire, ſi elle ne ſert de rien, & ſi elle fait que les autres ne ſeruent auſſi de rien. Ceux qui veulent dire que ceſte partie ne ſert de rien, diſent cecy : S'il y a quelque choſe deuant nos yeux, qui nous empêche la veüe, il la faut oſter : & ſi on ne l'a pas oſtée, celuy a perdu ſa peine qui l'a commandé : Tu chemineras ainſi, eſtendant ta main deuant toy. Pareillement ſi quelque choſe rend auẽgle noſtre ame, & l'empêche de cognoiſtre l'ordre de ſon deũoir ; celuy n'aduancera rien qui t'enſeigne : Tu viuras ainſi avec ton pere, & ainſi avec ta femme. Car ces enſeignemens particuliers ne te profiteront aucunement, pendant que ton ame ſera eſbloüye d'erreur. Mais apres qu'il en ſera chaſſé, tu verras clairement l'office que tu dois à chacun. Autrement tu luy enſignes ce qu'il doit faire quand il ſera ſain, mais tu ne le guaris pas. Tu apprens à vn pauvre ce qu'il doit faire quand il ſera riche : mais comment le pourra-il, s'il demeure touſiours pauvre ? Tu monſtres à vn qui meurt de faim, ce qu'il deũroit faire, quand il ſeroit ſaoul. Oſte-luy pluſtoſt la faim, qui s'eſt attachée juſques à ſes mouëlles. Je t'en diray autant de tous vices : il les faut arracher, il ne faut enſeigner ce qui ne ſe peut faire tant qu'ils demeureront dedans nous. Si tu ne chasses les fauces opinions qui nous gaſtent, l'auaricieux ne comprendra iamais comme il faut vſer des richesses ; ny le couãrd, comme il faut meſpriſer les dangers. Il faut que tu faces pluſtoſt qu'il cognoiſſe que la ri cheſſe n'eſt ny mal ny bien : monſtre-luy que les riches ſont les plus miſerables. Il faut auſſi que tu faces, qu'il croye que ce que tout le monde craint, n'eſt pas tant à craindre comme on dit, ny la douleur, ny la mort. Qu'en la mort laquelle il nous faut endurer par vne loy forcée, il y a ceſte conſolation qu'elle ne reuiet iamais à pas-vn : Et que pour vn remede de douleur, nous pouuons nous ſeruir d'vne conſtance obſtinée de l'ame, laquelle trouuera plus leger tout ce qu'elle aura opiniãſtremẽt ſouffert : Que la nature de la douleur eſt tres-bonne en cela, que celle qui eſt longue ne peut eſtre guere grande, & celle qui eſt grande ne peut longuement durer : Qu'il faut vertueuſement ſupporter tout ce que la neceſſité du Ciel nous commande. Apres que tu luy auras avec ſes maximes generales fait voir à l'œil ſa condition : apres qu'il aura cogneu que la vie heureuſe conſiſte non point à ſuyure la volupté, mais à ſuyure la nature : apres qu'il aura jetté ſon entiere amitié ſur la vertu, comme ſur le ſeul bien de l'homme, & qui voudra fuyr les choſes deſhonneſtes, comme le ſeul mal de l'homme ; apres qu'il aura appris que toutes autres choſes comme les richesses, les honneurs, la ſanté, les forces, les empires, ſont choſes indifferentes, & qu'ils ne doiuent eſtre comptez ny entre les biens, ny entre les maux ; il n'aura plus beſoin d'un precepteur, qui l'enſeigne à tous propos, & qui luy diſe, Chemine de ceſte façon, mange de ceſte ſorte : cecy eſt propre à vn homme, cela à vne femme : cecy à vn homme marié, cela à vn qui ne l'eſt point. Car ceux qui enſeignent ſi ſoigneuſement les autres, eux-mêmes ne le ſçauent point faire. Le pedagogue l'enſeigne à ſon diſciple, l'ayeulé à ſa niepce, & le precepteur plein de cholere, diſpute qu'il ne ſe faut point courroucer. Si tu entres dans l'eſchole des bonnes lettres, tu ſçauras qu'on enſeigne aux ietnes enfans ces questions, que les Philoſophes diſputent avec vn ſourcil renfrongné. En ſin leur commanderas-tu des choſes que tout le monde ſçait, ou des choſes douteuſes ? Ce que tout le monde ſçait n'a pas beſoin d'eſtre enſeigné, & l'on ne donne point de creance à celuy qui enſeigne vne choſe qui eſt en doute. Ce ſeroit donc peine perduë, qu'd'enſeigner aucun. Apprens-le donc ainſi. Si tu enſeignes ce qui eſt obſcur & douteux, il re

Deuant que
venir aux
preceptes de
ſageſſe, il
faut eſcar-
ter les trou-
bles qui
nous auẽ-
gient l'ame.

Les fauſſes
opinions
empêchent
l'vſage de
raiſon.

Conſolation
qui ſe trou-
ue en la
mort forcée.

Remede &
naturel de la
douleur.

Toutes au-
tres choſes
que la vertu
ſont indiffe-
rentes.

Vanité des
Philoſophes
qui diſpu-
tent avec
beaucoup de
faict ce qu'on
enſeigne
aux enfans.

le faut soustenir par preuues. Et si tu le veux prouuer, les raisons, par lesquelles tu le prouueras, sont plus fortes, & sont suffisantes d'elles-mesmes. Il te faut viure ainsi avec ton amy, ainsi avec ton citoyen, & ainsi avec ton compagnon. Pourquoy: parce que cela est iuste. Le chapitre de la iustice m'apprend tout cela. Le trouue-là vne equité qui est desirable d'elle-mesme, & que nous deuons suyure par crainte, moins y estre appelez par aucun loyer. Le trouue aussi que l'homme n'est pas iuste, s'il y a rien en la vertu qui luy plaist, que la vertu mesmes. Apres que ie, me suis persuadé cela, apres que i'ay conçu ceste ferme opinion: dequoy seruent ces preceptes, qu'on employe pour apprendre vn qui est desia sçauant? C'est temps perdu de vouloir donner des preceptes à vn homme sçauant, c'est peu d'en donner à vn ignorant. Car il deuroit ouïr, non seulement ce qu'on luy enseigne, mais la raison pourquoy. A sçauoir-mon, dis-ie, si les preceptes sont necessaires à celuy qui a les opinions vrayes du bien & du mal, où à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas, ne peut estre aidé de toy: car desia vn bruit commun contraire à tes admonestemens luy a saisi les oreilles: & celuy qui a le iugement parfaict pour cognoistre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut desirer, sçait ce qu'il doit faire, ou non encor que tu te taises. On peut donc reiecter toute ceste partie de la Philosophie. Il y a deux choses qui sont causes du mal: que nous faisons. Car où il y a dans nostre ame, vne mauuaitié engendree par des meschantes opinions: ou si elle n'est point encor saisie par des faussetez, elle est fort subiette à y tomber, & se laisse facilement corrompe par quelque apparence, qui la tire où il ne faudroit point. Par ainsi ou nous deuons guarir nostre ame, si elle est malade, & la descharger de ses vices: ou si elle en est encor vuide, & qu'elle fust neantmoins en danger de tomber en pis, nous y deuons aller au deuant. Or les regles generalles de la Philosophie sont l'vn & l'autre. Il s'ensuit donc, que telle sorte de preceptes particuliers ne profitent rien. D'auantage, si nous donnons des enseignemens particuliers à vn chacun, nous entreprenons vne besongne infinie. Car nous les deuons donner d'vne sorte à vn vsurier, & d'autre sorte au laboureur: & d'une sorte au marchand, & d'autre à celuy qui suit l'amitié des Roys: d'vne sorte à celuy qui veut aimer ses semblables, & d'autre à celuy qui veut faire amitié avec ses inferieurs. Il faudra que tu enseignes en mariage, comme vn homme doit viure avec vne femme qu'il a espousee vierge, & comme avec vne qui aura esté autrefois mariee: comme avec vne femme riche, & comme avec celle qui ne ne luy aura rien porté en dot. Ne penses-tu pas aussi qu'il y ait quelque chose à dire entre vne femme sterile, & celle qui luy porte des enfans? entre vne femme desia aagee, & vne fille? entre vne qui est mere, & celle qui est marastre? Nous ne pourrions comprendre toutes ces especes, & toutesfois chacune requiert son propre & particulier enseignement. Mais les loix de la Philosophie sont courtes, & comprennent toutes choses. En outre les preceptes du sage doivent estre certains & finis. Et s'il y en a qui ne se puissent definir, ils sont hors du compte de la sagesse. La sagesse cognoist les termes & les bornes des choses. Il faut donc oster ceste partie, qui consiste en preceptes: car ce qu'elle ne promet qu'à peu, elle ne le pourroit donner à toutes personnes. Et toutesfois la sagesse desire de s'estendre sur tous. Entre la fureur du peuple, & celle qu'on baille pour guarir à vn medecin, il n'y a aucune difference, sinon que l'vne vient d'humeurs corrompues, & l'autre de fausses opinions. L'vne a pris les causes de sa fureur par vne maladie, & l'autre est vne maladie desprit. Si quelqu'un vouloit enseigner à vn furieux comme il doit parler comme il doit marcher, comme il se doit gouuerner en pu-

Sçauoir mon si les enuig-nemens sont de quelque vtiage à l'homme vertueux. Deux causes du mal que nous faisons, & Les remedes qu'il y faut appliquer.

Vouloir enseigner la philosophie morale aux particuliers; c'est entreprendre vne peine infinie.

Les preceptes du sage doivent estre certains & finis, suyuant l'opinion d'Ariston.

blic, & comme en prié, il seroit plus fol que celuy à qui il voudroit donner conseil. S'il faut guarir la melancholie, il faut aussi premierement oster la cause de la fureur. Il en faut faire autant en ceste autre fureur de l'anîe : il la faut abbattre: autrement ceux qui les admonnestent ne feront que perdre les paroles. Voila ce qu'Ariston disoit. Mais nous répondrons mot à mot à tout cela. Premierement quand il dit, s'il y a quelque chose qui soit deuant nos yeux, & qui empesche nostre veuë, qu'il la faut oster: ie confesse, que cestuy-là n'a pas besoin d'enseignemens pour y voir clair, mais seulement d'un remede qui luy nettoye la veuë, & qui chasle l'empeschement qu'il a deuant les yeux, Car c'est par le bien-faict de nature, que nous voyons: à laquelle celuy rend son vsage, qui oste ce qui l'empesche de voir. Mais nature n'enseigne point ce qui est dû deuoir, & de l'office d'un chacun. D'auantage celuy à qui on a osté la cataracte de l'œil, pour auoir recouuré la veuë, il ne peut pas pour cela la rendre aux autres. Toutesfois celuy qui est deliuré du vice, en deliure les autres. Il n'est pas besoin de donner des conseils & des exhortations, afin que l'œil cognoisse la propriété des couleurs: il scaura bien distinguer le blanc d'avec le noir, sans que pas-vn ne l'aduertisse. Au contraire, l'ame a besoin de beaucoup d'enseignemens, pour bien voir ce qu'il faut faire en la vie. Combien que le medecin ne guarit point seulement les yeux malades, ains il enseigne comme il les faut conseruer. Il ne faut point, dira-il, que vous iettiez trop tost vostre veuë encor foible, sur vne trop grande clarté, si vous sortez d'une obscurité, mettez-vous premierement à l'ombre, & apres deuenant plus hardy, accoustumez-vous peu à peu à vne grande & claire lumiere. Il ne faut point que tu te mettes sur l'estude soudain apres le repas, ny que tu commandes avec les yeux pleins & enflés. Garde-toy du vent & du froid qui vient droict au visage, & autres conseils semblables qui ne portent pas moins de profit que les medicamens. Car la medecine adiouste des conseils aux remedes. L'erreur, dit-il, est la cause de nos vices. Et les preceptes ne l'ostent point, & n'abbattent pas les fausses opinions que nous auons des biens & des maux. Je t'accorde que les preceptes seuls, & d'eux-mesmes n'ont point assez de force pour destourner vne mauuaise persuasion de l'ame: mais pour cela il ne s'ensuit pas qu'ils ne profitent, si on y adiouste d'autres remedes. Premierement ils rafraischissent la memoire: en outre ce qui se void plus confusement en gros & en general, se considere plus diligemment, s'il est diuisé en parties. Par ce mesme moyen tu pourrois dire que les consolations, & les exhortations seroient inutiles: or elles ne sont point inutiles: par consequent les admonitions ne le sont pas aussi. C'est folie, dit-il, de donner de preceptes à vn malade, de ce qu'il deuroit faire, comme s'il estoit sain: puis qu'il faut luy rendre premierement la santé, sans laquelle ces preceptes ne seruent de rien. Et quoy? si les sains & les malades ont quelques choses communes à tous deux, surquoy ils doiuent estre conseillez? Comme de ne manger point trop viste, & de se garder de laisser. Le pauvre & le riche ont quelques preceptes communs entr'eux. Guaris-les, dit-il, de l'auarice, & tu n'auras plus affaire de conseiller le pauvre ou le riche, si la conuouitise de l'un & de l'autre est appaisée. Et quoy si c'est autre chose, ne conuoiter point les richesses, & autre chose de scauoir vser des richesses? la mesure desquelles les auaricieux ne peuuent cognoistre, ny l'vsage d'icelles ceux qui ne sont point auaricieux. Ostez, dit-il, les erreurs & les fausses opinions, les preceptes seront inutiles. Cela est faux. Pren le cas que l'auarice est deuenue liberale, que la prodigalité s'est retranchée, qu'on a mis le frain à la temerité, qu'on a donné les esperons à la pares-

À quel Seneca respond particulièrement.

Scavoir-mo si les preceptes particuliers sont inutiles, comme veut Ariston.

Responde dudit Ariston, & respondes de Seneca.

se, Encor qu'on ait chassé les vices, si faut-il apprendre, que c'est que nous devons faire, & comment. Les enseignemens, dit-il, ne profiteront rien contre les vices endurcis: Car la medecine mesme ne peut guarir les maladies incurables: Toutes-fois on les applique aux vns pour remede, & aux autres pour soulagement. La vertu mesme de toute la Philosophie entiere, quand elle y employeroit toutes ses forces, ne pourroit arracher ceste peste, qui est desja enracillee, & endurcie dedans l'ame: mais si elle ne peut tout guarir, il ne s'enfuit point, qu'elle ne guarisse rien. Que peut-il seruir, dit-il, d'enseigner ce qui est ouuertement cogneu? De beaucoup: car quelquefois nous sçauons, & ne pensons pas que nous le sçachions. L'admonition n'enseigne point, mais elle aduertit, elle esueille, elle entretiens la memoire, & ne permet point qu'elle oublie. Nous laissons en arriere plusieurs choses qui sont deuant nos yeux. L'aduertissement est vne espece d'exhortation. Nostre ame dissimule souuent des cas, qui luy sont tout cogneus. Il luy faut donc représenter la cognoissance des choses les plus cogneues. Il se faut resouuenir icy de ce que disoit Vatinus Clauus: Vous sçavez qu'on a fait vne grande brigue, & tout le monde sçait que vous le sçavez. Tu sçais aussi qu'il faut saintement reuerer les amitez, & tu ne le fais point. Tu sçais que celuy est meschant homme, qui veut que sa femme soit pudique, & neantmoins il corrompt celle d'autruy. Tu sçais que comme elle ne deuroit point auoir d'adultere, il ne deuoit point auoir de concubine: & toutesfois tu ne t'en gardes point. C'est pourquoy on te le doit remettre en memoire. Car il n'est pas besoin de tenir cela profondement caché. Il le faut auoir en main. Ce qui nous est salutaire, doit souuent estre touché, & tenu entre nos mains, afin que non seulement il soit cogneu de nous, mais afin aussi qu'il soit tousiours prest. Ioint que ce faisant, ce qui est desja cogneu, se fait encor plus ouuertement cognoistre. Ce que tu nous enseigne, est douteux, dit-il, tu y dois apporter des preuues: les preuues donc profiteront, & non point tes preceptes. Mais quoy? si sans autre preuue l'autorité du precepteur profite? Comme sont les responses des Iuriconsultes, encor qu'on n'en tende poine de raison. D'auantage les choses qu'on donne en precepte, ont d'elles-mesmes beaucoup de poids, mesmement si elles sont comprises en quelque vers, ou en prose serree en quelque courte sentence. Comme sont ces deux de Caton: N'achete point ce qui ne te fait pas besoin, mais seulement ce qui t'est necessaire. Ce qui ne te fait pas besoin, est cher, encor qu'il ne couste qu'un sold. Et comme sont ceux aussi, qui ont esté rendus par l'Oracle, ou autres semblables: Espargne & profite le temps. Cognois-tay. Quand quelqu'un te dira ces vers, en demanderas-tu la raison?

Quel profit apportent les admonitions reitrees, & en choses cogneues.

Si luy faut negligier les enseignemens bien qu'ils ne soient pas confirmez par preuues.

L'oubly sert de remede à guarir vne iniure.

La fortune aide ceux qui ont le cœur hardy.

Le paresseux toujours nuit à son propre bien.

Ces sentences n'ont point besoin d'auocat, elles touchent nostre ame; & profitent par leur nature, qu'il exerce la vertu. Les ames ont dedans elles les semences de toutes choses honnestes, qui s'esueillent comme vne bluette de feu, qui prend flamme au moindre soufflement qu'on donne. La vertu se releue quand on la touche, & quand on la pousse. D'auantage nous auons bien quelques choses en l'ame (mais elle ne viennent point promptement en la memoire) qui commencent à se presenter aussi tost que nous en oyons parler. Il y en a d'autres qui demeurent

Les enseignemens & preceptes nuement proposcz ont aucune fois de la vertu.

esparfés en diuers lieux, qu'un esprit qui n'est guere exercité ne peut rassembler viftement. Et par ainſi il les faut ramaffer & ioindre enſemble, afin qu'elles ayent plus de force, & quelles ſeruent mieux l'entendement. Or ſi les preceptes ne profitent de rien, il faut oſter toutes fortes d'inſtitutions, & nous contenter de la ſeule nature. Mais ceux qui diſent cela, ne conſiderent point que quelques vns ont un esprit elueillé & remuât, & les autres l'ont peſant & lourd: & que les vns auſſi ſont plus ſubtils que les autres. Or la vertu d'un esprit ſe nourrit & s'augmente par les preceptes qui adiouſtent de nouuelles perſuaſions ſur celles qui ſont deſia nees, & corrigent ce qui eſt corrompu. Si quelqu'un (dit-il) ne ſçait point les regles principales, & les maximes, & qu'il ſoit enſeſely dans les vices, dequoy luy ſeruiront les admoneſtemens? Certainement ils ſeruiront pour l'en retirer: car la vertu du bon naturel qu'il auoit, n'eſt point encore eſteinte: elle n'eſt qu'obſcurcie, & tenuë ſubreete. Et encor elle s'eſſaye de ſe releuer, & combattre contre les vices. Mais ſi elle trouue quelque appuy, ſi elle ſe void aydee & ſecourue par des preceptes, elle prend nouuelles forces, ſi ceſte continuelle peſte ne l'a ſeulement qu'aſſeſtee & non point du tout eſtouffee. Car lors quand la Philoſophie rassembleroit toutes ſes forces, elle ne la pourroit ſauuer. Quelle difference faiſ-tu entre les decrets & maximes de la Philoſophie, & les preceptes? ſinon que les decrets ſont preceptes généraux, & les autres ſont particuliers? Les vns & les autres enſeignent: mais les vns en general, & les autres en particulier. Si quelqu'un, dit-il, a des maximes ſainctes & honneſtes, c'eſt en vain qu'on le veut enſeigner. Il s'en faut beaucoup: car encor qu'il ait bien appris ce qu'il doit faire, toutesſois il n'y penſe pas ſi auant qu'il deuroit, parce que les vices ne nous empêchent pas ſeulement de bien faire, mais auſſi pour ne ſçauoir trouver le deuoir que particulièrement requiert chaque choſe. Nous auons quelquefois l'ame bien diſpoſee, mais elle eſt pareſſeuſe, & n'eſt encor exercitée à trouver le chemin des deuoirs & des offices, lequel vne admonition nous apprendra. Chaffe, dit-il, les fauſſes opinions, que tu as des biens & des maux: remets celles qui ſont veritables: & lors les admonitions ne trouuent rien où ſe pourroit employer. Sans doute par ceſte raiſon l'ame ſe peut regler, mais non point par ceſte raiſon ſeulement. Car ſçaioit que vous ayez prouue par argumens, que c'eſt qui eſt bien, & que c'eſt qui eſt mal: toutesſois les enſeignemens trouuent encor à quoy travailler: & la prudence, & la iuſtice ſont entretenues par leurs deuoirs & offices: & les offices ſont reglez par preceptes & enſeignemens. D'auantage ce iugement qu'on fait du bien & du mal, ſe monſtre & ſe confirme par les effets du deuoir, auquel les enſeignemens nous amènent & conduiſent. Car l'un reſpond à l'autre, & l'un ne peut aller deuant, que l'autre ne le ſuiue, gardans ainſi leur ordre. Par là on cognoiſt que les enſeignemens precedent. Mais les preceptes, dit-il, ſont infinis. Cela eſt faux. Car pour les choſes grandes, & neceſſaires, il ne ſont point infinis. Ils ont bien quelques differences menues, ſelon que les temps, les lieux, & les perſonnes le requierent: mais encor à ceux là meſmes on donne des preceptes généraux. Pas vn, dit-il, ne peut guarir la fureur par enſeignemens, ni par meſme raiſon les vices. Cela eſt fort diſſemblable. Car ſi tu as guarie la fureur, & la ſanté par conſequent eſt renduë. Mais ſi nous auons chaſſé les fauſſes opinions, nous n'auons point pour cela incontinent acquis la cognoiſſance des choſes qu'il nous faut faire. Il eſt bien vray que pour l'acquérir les admoneſtemens confirmeront le iugement que nous deurons faire du bien & du mal. Pareillement il eſt faux de dire, que les enſeignemens ne peuuent rien ſeruir enuers les furieux. Car tout ainſi qu'ils ne pourroient ſeruir tous ſeuls, ſi eſt-ce

S'ils n'ont point deſſicace, il ſe fait contenter de nature.

Difference entre les maximes & les preceptes de la Philoſophie.

Les preceptes généraux ne ſuffiſent pas.

Sçauoir monſi les ſpeciſaux ſont infinis, & ſi ils ont quelque viage.

que l'admonition & la reprehension aident beaucoup à les guarir, & à les arrester. Le parle de ces fols qui n'ont point du tout perdu le sens, & qui n'ont l'entendement que troublé. Les loix mesmes, dit-il: n'ont point tant de puissance, que nous faisons ce que nous deüds faire. Et toutesfois que sont les loix, si n'ont preceptes mellez avec des menacés: Premièrement on cognoist à cela qu'elles ne persuadēt point parce qu'elles menacent. Mais les enseignemens ne contraignent point, ains obtiennent par prieres. En outre les loix nous destournent par peur de ne commettre aucun crime: mais les preceptes nous exhortent à nostre deüoir. Ioint que les loix seruent grandement aux bonnes mœurs: mesmement celles qui seulement ne commandent point, mais qui enseignent. Et en cela ie ne suis point d'accord avec Posidonius: ie n'approuue point des prologues mis deuant les loix de Platon. Car il faut qu'une loy soit courte, afin qu'elle soit plus facilement apprise des ignorans, comme si c'estoit vne voix enuoyee du Ciel. Il faut qu'elle commande, & non point qu'elle dispute. Il n'y a rien qui me semble plus froid, ni plus sot qu'une loy avec prologue. Ordōne, dy seulement, ce que tu veux que ie face: Je n'apprens pas, i'obeys. Elles profitēt. Et c'est pourquoy tu verras ordinaiement, que les villes qui vivent sous des mauuaises loix, viuēt avec des mauuaises mœurs. Mais les loix ne profitēt point enuers tous. La Philosophie mesme ne le fait point. Et toutesfois elle ne laisse pas d'estre vrile, & de seruir à bien instruire l'ame. Or qu'est la Philosophie autre chose, que la loy de la vie? Mais prends le cas que les loix ne profitēt, il ne s'en suit point que les admonitiōs ne profitent. Car autremēt il faudroit pareillemēt nier, que les cōsolations, les dissuasiōs, les exhortatiōs, les reprehēsiōs, & les louanges ne profitassent rien. Tout cela ne sont que diuerses sortes d'admonitions: par là on vient à la perfection de l'ame. Il n'y a rien qui mette mieux les choses honnestes dedans l'ame, rien qui rameine plustost au chemin de la vertu, ceux qui chancellent & qui en sont desuoyez, que la conuersation des gens de bien. Car peu à peu elle descend dans la poictrine: & d'estre souuent escouté, d'estre veü souuent, cela sert d'enseignemens & de preceptes. Certainement le seul rencontre des hōmes sages profite beaucoup: il y a quelque chose qu'on peut apprendre aupres d'un grand hōme, encor qu'il ne dise mot, le ne te pourrois pas si facilement dire comment cela profite, comme ie cognois qu'il a profité. Il y a quelques petites bestioles, ce dit Phedon, qu'on ne sent point quand elles mordent, tant leur force est petite & couuerte: mais nous cognoissons qu'elles nous ont mordu à l'enflure, en laquelle il n'apparoist aucune piqueure. Il aduiendra le mesme à la hantise des hommes sages: tu ne cognoisttas ni comment, ni quand elle te profite, mais tu t'apperceuras qu'elle t'aura profité. A quoy sert tout cela? diras tu. Croy que les bons preceptes: si tu les as souuent en la souuenance, te profiteront autant que les bons exemples. Pythagoras dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, se fait tout autre, & de ceux qui regardent les images des Dieux de fort pres, & qui attendent la responce & la voix de quelque oracle. Mais qui voudroit nier que les plus ignorans ne soient touchés de ces paroles briefues, qui ont toutesfois beaucoup de poids & d'efficace? *Rien trop Vn auaricieux ne se peut saouler d'aucun gain. Attends de quel qu'un ce que tu auas fait à vn autre.* Cela frappe vn grand coup dans nos oreilles, & n'y a pas vn qui en ose douter, ou demander pourquoy. Car la verité se fait recevoir d'elle-mesme, sans demander raison. Si la reuerēce ritient les esprits, si elle sert de bride aux vices: pourquoy n'en pourroit autant faire l'admonition & l'enseignement? Si la reprehension nous rend honteux, pourquoy ne le fera l'admonition, encor qu'elle n'vse que de simples preceptes? Au contraire il me semble que l'admiration a plus d'ef-

Dés loix, & de leur concordance avec les preceptes.

Quelle est leur autorité?

La Philosophie morale est la loy de nostre vie.

&
La conuersation des gens de bien est aurant vrile, comme les preceptes de la Philosophie nous touchent viuement aux cœurs.

La reuerēce & l'admonition repriment les vices, ainsi que la reprehension rend les personnes honteuses.

face, & qu'elle descende plus profondément, parce quelle soustient par raison, qu'elle enseigne, parce qu'elle monstre pourquoy il faut faire les choses, & le fruit qui peut aduenir à celuy qui obeyt à telles instructions. Si en commandant on porte profit, on le fera aussi en admonestant. Or on profite par commandement: on le fera donc par admonition. La vertu est diuisee en deux parties, en cōtemplation de la verité, & en action: l'institution nous instruit à la contēplation, & l'admonition à l'action & aux œures. Vne bōne œure exerce & monstre la vertu. Or si celuy qui persuade, profite à vn qui doit faire quelque chose: celuy qui admoneste, luy profitera aussi. Si donc la vertu est necessaire à l'action bonne, & que l'apmonition apprend & enseigne les actions, l'admonition par consequēt est necessaire. Il y a deux choses qui dōnent vne grāde force à l'ame, la creance de la verité, & l'asseurāce, ou la hardiesse: l'admonition nous dōne l'vne & l'autre. Car on luy donne creāce: & apres qu'on a creu, l'ame cōçoit vn grand courage, & se rēplit d'asseurāce. L'admonition doncques n'est point inutile. Marcus Agrippa homme de grand cœur, qui seul entre ceux que les guerres ciuiles auoient rendu puissans & renommez, fut estimē heureux à l'opinion du peuple, souloit dire, qu'il estoit beaucoup redevable à ceste sentence: Par la concorde les petites choses deuiennent grandes, & par la discordes les grandes deuiennent petites. Il se vançoit que par ceste sentence, il estoit fait bon frere, & tres-parfaict amy. Si telles sentences qu'on reçoit familièrement dedans l'ame, la peuuent reformer: pourquoy est-ce que ceste partie de la Philosophie, qui consiste en semblables sentences, ne le pourra faire? Vne partie de la Philosophie consiste en la discipline, & l'autre en l'exercitation. Il faut que tu apprennes, & qu'apres tu confirmes par tes actions, ce que tu auras appris. Que si cela est ainsi, non seulement les decretz generaux de la Philosophie profitent, mais encor les enseignemens particuliers, qui retiennent nos affections liees, & attachees comme par vn edit. La Philosophie, dit-il, est diuisee en ces deux, en la science, & en l'habitude de l'ame. Celuy qui l'a apprise, & qui a cogneu ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr, n'est pas encor deuenu sage, si son ame ne s'est triās formee en ce qu'elle a appris. Mais ceste troisieme partie qui est des enseignemens & admonitions, depend de l'vn & de l'autre, & des decretz generaux & de l'exercitation. Par ainsi elle ne sert de rien pour l'accomplissement de la vertu, parce que ces autres deux suffisent. Il s'ensuit donc par ce moyen, que la consolation seroit inutile, parce qu'elle depend de ces deux-là, comme fait aussi l'exhortation, la persuasion, & la dispute. Car la dispute procede de l'exercitation d'vne ame bien composee, & bien assuree. Mais encor que toutes ces choses procedent de la disposition de l'ame: toutesfois la meilleure disposition de l'ame prouient & des vns & des autres. D'auantage ce que tu dis, est d'vn homme desia parfaict, & qui est desia parueniu au comble de la felicitē humaine, à laquelle on paruiet fort tard. Cependant il est bon de monstre à celuy qui est encor imparfaict, pourueu qu'il commence à profiter, le chemin des choses qu'il faut faire. Il se pourra faire, que la seule sagesse prendra ce chemin d'elle-mesme sans admonition: & qu'elle aura desia conduit l'ame à ce poinct, qu'elle ne se pourra mouuoir qu'à choses vertueuses: mais pour le regard des esprits plus foibles, il faut que quelqu'vn leur monstre le chemin: Fuyez cecy, faites cela. En outre s'il attend l'heure qu'il sçache de luy mesmes ce qu'il faudra faire pour le meilleur, il pourra cependant faillir, & en failant il sera empeschē de paruenir à ce poinct, qu'il peut estre content de soy-mesme. Il doit donc estre gouvernē pendant qu'il commence à se pouuoir gouvernē. Les ieunes enfans apprennent comme-on les enseigne: leurs doigts sont gouver-

Vertu diuisee en deux parties.

Argument pour confirmer l'utilite des preceptes de la Philosophie.

Autre prouue ou confirmation à mesme fin.

Philosophie diuisee en deux par Ariston:

Desquelles depend vne troisieme partie, inutile si les autres suffisent. Examen de ceste diuision.

nez : ils sont conduits par la main du maistre, sur la figure des lettres. Apres on leur commande de cōtrefaire l'exemple qu'on leur met deuant, l'escrire, & le former de leur propre main. Tout ainsi nostre ame estant apprise par l'ordonnance & enseignement d'autrui, est de beaucoup aidee. Voyla les moyens par lesquels on prouue, que ceste partie de Philosophie n'est point superflue. On demande encor apres, si elle seule suffit à rendre vn homme sage ? Nous traiterons vn iour ceste question-là. Mais laissant tous ces argumens à part ne semble-il pas que nous deuions appeller quelqu'un qui nous instruisse contre les preceptes du peuple ? Nos oreilles n'oyent aucun mot, qui ne nous porte grand dommage : ceux qui nous font des souhaits, nous nuisent : ceux qui detestent, nous nuisent. Car la detestatiō des vns nous engendre des fausses craintes : & l'amour de celuy qui nous souhaite du bien, nous enseigne du mal : d'autant qu'il nous enuoye à des biens fort essoignez, incertains, & vagabons : iagoit que nous puissions tirer nostre felicité de nostre propre maison. Nous ne pouuons, dis-ie, aller le droit chemin. Nos parens nous iettent sur le plus mauuais : nos seruiteurs le font aussi. Pas vn ne faut pour son seul dommage : il iette sa folie sur les plus prochains, & en reçoit autant d'eux. C'est pourquoy les vices de tout vn peuple sont particulièrement en chacun, parce que le peuple les enseigne : & que quand quelqu'un rend vn autre pire, il l'estoit. Il apprend les choses les plus mauuaises, & apres les enseigne aux autres : Ceste meschaceté est en fin deuenue tres-grande, apres auoir mis ensemble tout ce que nous scauons de plus mauuais en chacun. Il faut donc qu'il y ait quelqu'un qui prenne garde à nous, qui nous tire quelquefois l'oreille, qui chasse loin les opinions du vulgaire, & qui reiette ce que le peuple loue. Tu te trompes, si tu penses que les vices soient nais avec nous : ils sont venus depuis, on les a iettez dedans nous. Esteignons donc par frequentes admonitions, ces opinions qui bruyent à l'entour de nous. Nature ne nous a point assuiettis au vice. Elle nous a fait naistre libres & entiers. Elle n'a rien mis à descouuert, qui puisse eschauffer nostre auarice : Elle a caché l'or & l'argent sous nos pieds. Elle l'a mis en lieu où nous le puissions fouler & preser, & toutes autres choses aussi pour lesquelles nous sommes foulez & pressez. Elle a dressé nostre visage vers le Ciel, & a voulu que leuant les yeux en haut, nous puissions voir ce qu'elle a fait de plus excellent & admirable : la naissance & la cheute du Ciel, & le cours roullant de l'vniuers, qui va tousiours d'une vitesse incroyable, lequel durant le iour nous descouure & fait voir toutes choses terrestres, & la nuit les celestes : le cheminer tardif de quelques astres, si tu le compares à tout cest vniuers, & toutesfois tres-viste, si tu consideres les longs espaces qu'ils enuironnēt, sans jamais arrester leur vitesse : les eclipses du Soleil & de la Lune, qui empesche l'un la clarté de l'autre : Et autres choses dignes d'estre admirees, soit qu'elles viennent par leur ordre, ou que par quelques causes cachees & couuertes elles naissent soudainement, comme les longues trainees des feux qu'on voit la nuit, & les esclairs qui se font sans coup & sans bruit, lors que le Ciel semble s'entrouuoir : les colonnes & poultries & autres diuerses figures de flammes. Nature a mis & disposé tout cela par dessus nous : mais l'or & l'argent, & le fer encor, qui pour ces autres deux, ne peut iamais estre en paix, comme elle ne les oloit fier entre nos mains, elle les cacha profondement dans terre. Et nous sommes allez desenseuelir, & metre au iour les causes de nos guerres. Nous auons osté la pesanteur qui estoit dessus, & auons arraché les causes & les instrumens de nos malheurs. Nous iettons nos maux entre les mains de la fortune, & n'auons point de honte de mettre parmy nous, au lieu le plus haut & le plus esleué, ce qui estoit le plus bas dans la terre.

Conclusion de la dispute precedente.

Touchant l'usage & vtilité de ces preceptes & enseignemēs speciaux de la Philosophie morale.

Ils reformēt nos esprits & nos mœurs.

Ils repriment l'auarice, & nous font desdaigner les richesses.

Lesquelles nature a caché sous nos pieds, ne les osant fier à nos mains

Veux-tu scauoir comme ceste lueur qui trompe tes yeux est fausse? Il n'y a rien de plus vilain, rien de plus laid à voir qu'ils sont, tant qu'ils demeurent enseuelis, & plongez dans leur fange. Comment cela? parce que tant qu'on les tire hors de la mine par des longues, & profondes carrieres, & pendant qu'on les façone, & qu'on les separe de leurs crasses, il n'y a rien de plus informe. D'auantage regarde les minérons, par les mains desquels ceste sorte de terre sterile & informe est purgee, tu verras de quelle ordure & fumeë ils sont barboüillez. Si est-ce que cela souille encor l'ame, plus que le corps: & qu'il y a encor plus d'ordure en celuy qui le possede, qu'il n'y a mesmes en l'ouurier. Il est donc necessaire d'estre admonesté, & d'appeller quelque instructeur pour nostre bon entendemēt, & parmy vn si grand bruit, & tumulte des choses fausses, ouyr en fin des propos veritables. Quelle sera ceste parole? Ce sera celle qui te voyant assourdy de tant de cris ambitieux, te soufflera à l'oreille quelques propos salutaires: qui te dira, Il ne faut pas que tu portes enuie à ceux de qui le peuple estime la grandeur & la richesse. Il ne faut point que le battement des mains, & l'aplaudissement du peuple chasse hors de toy la santé, & le contentement d'vne ame sage & bien composee. Il ne faut pas que celuy qui est vestu de pourpre, & deuant qui on porte des faisceaux de verges, te face mespriser la trāquillité de ton esprit. Il ne faut point que tu estimes plus heureux celuy, à qui l'on commande faire place par les ruës, que celuy auquel le sergent fait changer de chemin. Si tu veux iouïr d'vn Empire, qui te sera profitable, & ne sera fâcheux à pas-vn, chasse les vices. Il se trouue plusieurs, qui mettent le feu dans les villes, qui ruent par terre des fortteresses qui n'auoient de plusieurs siecles & de longs âges peu estre prises: qui dressēt des montaignes de terre aussi hautes, que les tours des chasteaux: qui avec le mouton & machines de guerre abbattent les murailles, qu'on auoit basties d'vne hauteur admirables: Il y en a plusieurs, qui chassent deuant eux de grandes armées, qui sont tousiours pendus au dos des ennemis, & trauerfent iusques à la grande mer, souillez de sang, & de carnage des peuples vaincus. Mais ceux-là encor qu'ils vainquissent leurs ennemis, estoient vaincus de leur auarice. Pas-vn ne leur a peu resister, quand ils sont venus: mais ils n'ont peu aussi faire resistance ny à leur ambition, ny à leur cruauté. Cependant qu'on les voyoit tourmenter les autres, ils estoient eux-mesmes tourmentez. La fureur pouſſoit ce malheureux Alexandre d'aller ruiner les peuples estrangers, & le menoit en des pays incogneus. Penses-tu que cest homme fust sage, qui cōmença ses massacres & ruines par la Grece, où il fit son premier apprentissage, & qui rauit & pilla sur chacun ce qu'il auoit de meilleur: qui contraignit Lacedemone de luy seruir, & Athenes de se taire? & ne se pouuant contenter de la ruine de tant de citez, que Philip-pus auoit vaincüs, ou achoptees, en alla encor ietter d'autres par terre en autres lieux, & porta les armes par tout le monde? Sa cruauté ne se peut iamais saouler, ny arrester, non plus que celle des bestes sauvages, qui deschirent avec les dents, plus que leur saim n'a besoin. Il a desia assemblé plusieurs Royaumes en vn: desia les Grecs & les Perses n'en craignent qu'vn tout seul: desia les peuples qui estoient libres soubz Darius, reçoient le ioug: Et toutesfois celuy-là se desdaigne encor de retirer ses victoires, qu'il auoit obtenuës par delà l'Ocean & le Soleil leuant: sui-uant les traces d'Hercules & de Liber. En fin il veut vser de violence contre la nature mesme: non seulement il n'a pas volenté d'aller, mais il n'a point de puissance de s'arrester: non plus que les choses pesantes qui tombent de haut en bas, ne cessent d'aller qu'elles ne soient au fonds. Ce ne fut ny la vertu, ny la raison qui conseilla à Cn. Pompeius d'entreprendre des guerres estrangeres &

Conclusion pour la necessité des admonitiōs. Lesquelles sont vtilles aussi contre l'ambicion & cruauté

Lesquelles plusieurs victorieux n'ont sçeu vaincre.

Exemple en Alexandre, vray miroir d'ambicion.

De cruauté

domestique: mais poussé de l'amour furieux d'une fausse grandeur, il alloit maintenant en Espagne contre l'armée de Sertorius, tontoist chasser les pirates, & rendre la mer paisible. C'est la cause & le pretexte qu'il prenoit, pour continuer sa puissance. Mais qu'est-ce qui le tira en Afrique? en Septentrion? en Armenie contre Mithridates, & en tous les coings de l'Asie? Ce fut vne ambition infinie de croistre: parce qu'il estoit seul à qui il sembloit qu'il ne fust assez grand. Question qui jetta C. Cesar contre sa propre ruine, & contre celle aussi de la chose publique: La gloire & l'abition, ne pouuant mettre aucune mesure au desir qu'il auoit de surpasser tous les autres. Il ne peut souffrir qu'un seul passast deuant luy, lors que la chose publique en souffroit deux. Quoy? penses-tu que quand C. Marius Consul vne seule fois (car il ne prit qu'un Consulat, il auoit rayé les autres par force) combattoit & defaisoit les Teuthons & les Cimbres, quand il suiuoit Iugurtha par les deserts d'Afrique, qu'il recherchast tant de dangers pour l'amour de la vertu? Marius menoit son armée, & l'ambition menoit Marius. Pendant que ceux cy esbranloient tout le monde, ils estoient eux-mesmes esbranlez, comme des tourbillons, qui tournent tout ce qu'ils rauissent: mais ils sont plustost tournez eux mesmes, & par ce moyen courent d'une plus grande violence, n'ayant aucune bride en eux, qui les puisse arrester. C'est pourquoy apres auoit esté mauuais à l'endroit de plusieurs, ils sentent en fin ceste pernicieuse violence de laquelle ils ont nuy à vne infinité de gens. Il ne faut point que tu croyes qu'aucun puisse deuenir heureux du malheur d'autrui. Il faut oublier tous ces exemples qu'on met deuant nos yeux, & dedans nos oreilles. Il faut vider nostre poitrine des mauuais propos dont elle est abreuee. Il faut mener la vertu dans le lieu qu'on luy auoit occupé, afin qu'elle arrache les mensonges, qui nous plaisoient plus que la verité, & qu'elle nous separe du vulgaire, auquel nous donnons trop de créance, & nous remettre dans l'ame les opinions veritables. Car c'est l'effect de la sagesse, de reuenir à son naturel, & de se remettre au lieu d'où l'erreur publique l'auoit chassée. C'est vne grande partie de nostre guarison, d'auoir delaisé ceux qui nous donnoient de furieux conseils, de s'estre reculé bien loin de ces compagnies, où les vns ne faisoient que nuire aux autres. Et afin que tu cognoisses que cela est vray, regarde la difference qu'il y a de viure au contentement du peuple, ou au sien. La solitude d'elle mesme ne nous enseigne point l'innocence: les champs ne nous apprennent point la sobriété: mais quand il n'y a pas de tesmoing, quand ceux qui nous regardoient se sont retirés, lors les vices desquels le fruit & le plaisir est d'estre veus, & d'estre monstrez, se perdent. Qui a iamais vestu vne robe de pourpre, pour ne la monstret à pas-vn? qui s'est iamais fait seruir sa viande en vaisselle d'or quand il mangeoit en secret? Qui est celuy qui s'estant couché seul à l'ombre d'un arbre champêtre voudroit faire desplier les meubles plus precieux de sa prodigalité? Aucun ne veut faire le magnifique pour ses yeux seulement, ni mesme pour vn petit nombre de ses familiers. Mais selon la grandeur de la compagnie qui le regarde, il desplie le superbe appareil de ses vices. Par ainsi ce qui nous irrite & prouoque plus à nos folles dépenses, sont ceux à qui nous les montrons, & qui les admirent. Tu feras que nous n'aurons desir d'aucune chose, si tu fais que nous ne les montrons point. L'ambition, la folle despense, & l'orgueil ne demandent qu'un eschafault pour se pouoir monstret. Tu guariras, si tu les caches. Par ainsi si nous vivons au milieu du bruit des villes, ayons tousiours à nostre costé quelqu'un qui nous admoneste, & qui contre ceux qui louent ces grandes & spacieuses possessions, se mettent à louer vn hom-

Autres exemples & miroir d'ambition en Pompee.

En C. Cesar,

En C. Marius.

Autre profit des enseignemens speciaux de la philosophie, qu'ayât arraché les vices des cœurs elle y plante la vertu.

Remedes contre l'ambition, vanité & dissolution.

me qui s'estime riche d'un petit domaine, & qui mesure sa richesse par le besoin qu'il en a. Contre ceux qui se rendront orgueilleux de la faueur du peuple, & de leurs richesses, il se pourra vanter du repos qu'il a de s'estre addonné aux lettres; & que son ame, quittant les biens de fortune, soit retournée aux siens. Qu'il face cognoistre que ceux qui sont estimez heureux au iugement du peuple, tremblent toujours de peur, comme estonnez dans ceste grandeur pleine d'enuie, & qu'ils ont vne opinion de soy, bien esloignée de celle que les autres en ont. Car ce que les autres ne pensent estre que choses hautes, leur semblent vn dangereux precipice: & par ainsi ils meurent de peur, ils tremblent quand ils jettent les yeux sur le precipice de leur grandeur. Car ils pensent incessamment à diuers accidens, qui sont plus dangereux pour ceux qui sont esleuez plus haut. Lors ils craignent ce qu'ils auoient autrefois désiré. Et les richesses, qui les auoient rendus insupportables enuers les autres, menacent de les accabler. Lors aussi ils louent vn repos doux, & plein de liberté. Ils hayssent les honneurs, & pensent desia au milieu de leur fortune à se retirer. Tu les verras lors philosopher par crainte, & chercher des sains conseils, en leur fortune malade. Car comme si la fortune, & le bon entendement estoient contraires l'un à l'autre, aussi sommes-nous plus sages en nos malheurs: & la prosperité nous oste la cognoissance de la vertu.

Exhortation aux gens de villes pour se garantir des desbauches publics.

EPISTRE XCV.

Ceste Epistren'est qu'une dependance & continuation des propos de la precedente. Et pour resoudre ceste question, il dir, qu'il y a auant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en sont composez. Il entre apres en vn beau discours contre la gorge & la gourmandise, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il discourt par les preceptes de la medecine, & par une infinité de belles demonstrations.

En suite de la doctrine precedente, il enseigne que ni les maximes ni les preceptes particuliers de la Philosophie morale ne suffisent d'eux-mesmes pour obtenir perfection de sagesse, ainsi doiuent estre joints ensemble. Promesse trop legement faite, merite paritijs. Naturel curieux, & simule de plusieurs personnes;

TV demandes que ie te paye comptant ce que ie t'auois dit vouloir remettre à vn autre iour: Et que ie t'escriue, si ceste partie de Philosophie que les Grecs appellent Parianetique, & nous la nommons preceptiue, est suffisante à la perfection de la sagesse. Je scay bien, si ie te refusois cela, que tu le prendrois en bonne part: C'est pourquoy ie le promets plus volontiers, & que ie ne puis permettre, que ma parole que i'estime comme vne promesse publique, se perde. Mais pour l'aduenir garde-toy bien de demander chose que tu ne voulusses obtenir. Car nous demandons quelquefois affectionnement ce que nous refuserions si on le nous presentoit. Soit par legereté, ou par iaserie que ie l'aye fait, elle doit estre punie pour auoir esté trop facilement promise. Nous faisons semblant de vouloir beaucoup de choses que nous ne voulons point. Vn recitateur porta vne longue histoire, escripte en lettre fort menüe, fort estroitement pliee. Apres en auoir leu vne grande partie: Je n'en liray plus, dit-il, si vous le trouuez bon: toutesfois ceux qui ne desiroient sinon qu'il se teust, crierent Recitez, recitez. Nous desirons souvent vne chose, & en demandons vne autre aux Dieux, & mesme en les priant nous ne leur disons point la verité. Mais les Dieux ou ils ne nous exaucent

point, ou ils ont pitié de nostre folie. Pour mon regard ie veux, sans aucune pitié, me venger de la legereté de ma promesse, & te donner la peine de lire vne grande & longue lettre, laquelle si tu lis à regret, tu pourras dire, le suis moy-mesme cause de cela. Mets-toy hardimēt au nombre de ceux, à qui la femme qu'ils ont espousee, après l'auoir ambitieusement aimée, donne martel en teste: & de ceux qui sont tourmentez par les propres richesses qu'ils ont acquises avec beaucoup de sueur: & de ceux aussi, que les dignitez, & grandeurs recherchées avec toutes les brigues & pratiques du monde, bourrellent nuit & iour: & de tous autres qui sont cause des malheurs qu'ils sentent. Mais afin que laissant cest exorde, ie donne commencement à mon discours: La vie heureuse, disent-ils, depend des actions iustes: mais les preceptes nous conduisent aux actions iustes: les preceptes doncques suffisent à rendre la vie heureuse. Toutesfois les preceptes ne conduisent point tousiours aux actions iustes, si l'esprit ne leur obeyt. C'est en vain souuent qu'on les employe, si quelques mauuaises opinions ont assiegé nostre ame. D'auantage encores qu'ils facent quelquesfois bien, ils ne sçauent pas qu'ils facent bien. Car si du commencement vne personne n'est bien dressée, si elle n'est formée à toute raison, elle ne peut cognoistre parfaitement en quel temps, iusques où, avec qui, & comment elle se doit acquiter de son deuoir. C'est pourquoy il ne peut de toute son ame, voire ny constamment, ny de bon cœur s'efforcer après les choses honnestes, mais il ne sçait que faire, il doute. Si les honnestes actions, dit-il, viennent des preceptes, les preceptes suffisent à la vie heureuse. Mais l'un est vray, l'autre donc l'est aussi. Nous respondons à cela, que les honnestes actions procedent des decrets, & regles generales, & non seulement des enseignemens particuliers. Si les autres actes se cōtentent des preceptes, la sagesse s'en contentera aussi: car elle est & l'art, & la science de la vie. Or celuy fait du gouuerneur, qui commande, Remuë ainsi le gouuernail, abaisse ainsi la voile, fait ainsi en bon vent, & ainsi quand il est contraire, & sers-t'en ainsi quand il est inconstant, & qu'il change. Les preceptes confirment aussi tous les autres artisans. Les artisans de la vie doncques n'en pourront-ils point faire autant? Toutes ces sciences icy sont empeschées après les instrumens de la vie, mais non point apres toute la vie. C'est pourquoy plusieurs choses, qui suruiennent de dehors, les retiennent, & retardent, l'esperance, la conuoitise, & la crainte. Mais la sagesse qui fait profession de la science de bien viure, ne peut estre empeschée par aucune chose qu'elle ne face son exercice. Car elle chasse toutes ces difficultez, & manie à son aise tous ces empeschemens. Veux-tu sçauoir de combien est dissemblable la condition de cest art, d'avec toutes les autres? En toutes ces autres-là, on est plus excusé de faillir de sa propre volonté, que par imprudence. Mais en ceste-cy le plus grand blasme est de faire volontairement vne faute. Comme par exemple, vn Grammarien n'aura pas honte de faire vne incongruité, s'il la fait pour son plaisir: mais il en rougira, s'il la fait sans y penser. Vn medecin qui ne cognoist pas que son malade soit en danger de mourir, fait plus grande faute en son art, que s'il faisoit semblant de ne le cognoistre point. Mais en cest art de la vie, le blasme de ceux qui faillent de leur volonté, est plus deshoneste. Ioint aussi que plusieurs sciences, & mesmement celles d'entre toutes, qui sont plus liberalles, ont non seulement leurs decrets, & regles generalles, mais leurs preceptes aussi: comme la medecine. C'est pourquoy il y a vne secte d'Hipocrates, vne autre d'Asclepiades, & vne autre encore de Themison. D'auantage il n'y a aucun art contemplatif, sans ses secrets, que les Grecs appellent *dogmata*: Et nous les voulons

Integrité de Senèque.

Premiere raison de ceux contre lesquels Senèque dispute.

Seconde raison. Responce.

Replique.

Responce.

En quoy differe la Philosophie d'avec les autres arts.

nommer decrets, edits, & arrets, lesquels tu trouueras en la Geometrie, & en l'Astronomie. La Philosophie est & contemplatiue, & actiue: elle contemple, & si fait tout ensemble. Car tu te trompes, si tu penses qu'elle promettent seulement des ourages terrestres. Elle aspire bien plus haut, Je fais des recherches, dit-elle, dans tout l'vniuers: Je ne m'arreste point à la compagnie des hommes, & ne me contente point de vous persuader, ou de vous dissuader. Il y a des choses grandes, & qui sont logees dessus vous, qui m'appellent.

La Philosophie aspire plus haut qu'aux hommes seulement.

Li. 1 de la nature des choses.

Sans la raison nul ne fera jamais son deuoir.

Difference entre les decrets & les preceptes de la Philosophie.

Troiesme raison que de neque combat.

Responle.

Pratique de l'ancienne medecine au pris de la moderne.

Excor de viandes.

Dont suient diuerses maladies, qui sont

*Car ie veux discourir du Ciel premierement,
Et des Dieux eternels: & quel commencement
Toutes choses ont eu, & d'ou ceste nature
Les engendre, & les tire, avec leur nourriture:
Et comme elle rednit tout ce qui est peri.*

Ainsi, que dit Lucrece. Il s'en suit donc, puis qu'elle est contemplatiue, qu'elle les secrets. Mais quoy, ne sçait-on pas bien qu'aucun ne fera jamais ce qu'il doit, que celuy à qui l'on aura appris la raison, par le moyen de laquelle il pourra s'aquiter par faitement de tous les poincts de son deuoir: Lesquels celuy ne pourra bien garder, qui n'aura rien appris, que les seuls preceptes. Ce qu'on enseigne en parcelles, est trop foible de soy-mesme, & (si ie dois dire ainsi) ne met point de racines. Mais ce sont les decrets, & regles generalles, qui nous fortifient, qui deffendent nostre assurance, & nostre tranquillité: qui contiennent en soy toute la vie, & la nature de toutes choses. Il y a autant de difference entre les decrets de la Philosophie, & les preceptes, comme il y en a entre les elemens & les membres dependent des elemens: les elemens sont cause des membres, & de toutes autres choses. La sagesse des anciens, dit-il, n'a rien enseigné, que ce qu'il failloit faire, ou ne faire point. Et en ce temps les hommes estoient beaucoup meilleurs. Depuis que les sçauans hommes sont venus, les bons s'en sont allez. Car ceste vertu pleine de simplicité & de franchise, s'est conuertie en vne science obscure, & pleine de subtilité: tellement qu'on ne nous apprend plus qu'à disputer, & non point à viure. Sans doute la sagesse des anciens mesmement, quand elle ne faisoit que de naistre, fut comme vous dites, non moins rude & grossiere, que les autres arts, qui se rendirent avec le temps plus subtiles. Mais il n'estoit pas besoin encor de remedes si diligens. La mauuaistie des hommes n'estoit pas encor montee si haut, & ne s'estoit point espanuë si auant. On pouuoit avec des petits remedes guarir des petits vices. Mais maintenant nous auons besoin de nous mettre en deffense avec autant plus de peine, que les armes desquelles on nous assaut, sont plus fortes. Au temps passé, la medecine n'estoit que la science de fort peu d'herbes, avec lesquelles on estanchoit le sang, & on faisoit peu à peu reprendre vne playe. Depuis elle est venuë à ceste infinité de remedes variables. Il ne se faut point esmerueiller, si elle auoit moins de besongne, lors que les corps estoient plus fermes & robustes, nourris des premieres viandes, qui leur venoient en main, & qui n'estoient point corrompues par artifice, ny par volupté. Mais apres qu'on a commencé de les aller chercher loin, plus pour irriter l'appetit, que pour chasser la faim, & qu'on a trouuë mille fausses pour exciter la gourmandise: ce qui ne seruoit que de nourriture à ceux qui la desiroit, ne sert maintenant que de charge à ceux qui s'en sont trop remplis. De là vient qu'ils ont vne palleur au visage, & vn tremblement de nerfs affoiblis de trop de vin qu'ils boient, & vne maigreur plus miserable, de

l'indignation de leur eſtomach que celle qui procedé de faim. De là vient que les pieds leur bronchent, & qu'ils châcellent comme des perſonnes yures. De là vient auſſi qu'ils ont toute la peau remplie de mauuaiſes humeurs, & l'eſtomach enflé; quand il ſ'accouſtume mal, à plus receuoir qu'il ne peut. De là leur vient la iauniſſe, & vne couleur blaſarde au viſage; ils ſeichent dans leur peau, & demieiment en chartre: les ioinctures ſe roidiſſent, les doigts ſe retirent, les nerfs ſ'engourdiſſent; & demeurent ſans aucun ſentiment: ou les membres ſe trouuent ſurpris d'vne perpetuelle palpitation & tremblement. Que diray-ie des eſtourdiſſemens, & vertiginofitez de teſte? Que diray-ie des douleurs des yeux, & des oreilles; & des trenchées d'vn cerueau bouillant, & de toutes les parties, par leſquelles le corps ſe deſcharge, pleine d'ulceres au dedans; & d'autres innombrables ſortes de fieures, dont les vnes viennent d'vne ſoudaine impetuofité, les autres ſe gliffent dans les vaines avec vn lent venin, & quelques autres avec vne horreur, & vne grande concuſſion de tous les membres? Pourquoi raconteray-ie vne infinité de maladies, vrays ſupplices & peines de la diſſolution? Ceux qui ne s'eſtoient point enicor abandonnez aux delices, qui ſe ſçauoient commander, & qui ſe ſeruoient eux-mêmes, eſtoient francs & quittes de ces maux. Ils auoient les corps endurcis à vn honneſte traual, & laſſez à la courſe, ou à la chaffe, ou à labourer la terre. Ils venoient prendre leur repas, que la faim leur faiſoit trouuer bon. C'eſt pourquoy ils n'auoient pas beſoin de tant de droguerics, de tant de ferremens ny de tant de boécites. Les maladies qui ne prouiennent que de cauſes legeres, ne pouuoient eſtre que legeres: la diuerſité & multitude des viandes & des mets engendre diuerſité de maladies. Voy eſt combien de choſes la diſſolution & la gourmandiſe, ruinant & ſaccageant les mers & les terres, meſle enſemble pour les faire paſſer par vn ſeul goſier. Il faut par neceſſité que de tant de choſes diuerſes l'vne combatte l'autre, & que les ayant auallées elle ſoient mal digerées, s'eſforçans à diuers effets. Il ne faut s'emerueiller, ſi de viandes contraires, & qui ne s'accordent pas bien enſemble, il s'engendre des inſtantes & diuerſes maladies: & ſi ce qu'on a forcé de contraires parties de nature ſe ramaffer en vn, eſt contraint de regorger. De là aduiét auſſi, que de tant de ſortes de viandes que nous viuons, autant ſentons nous de maladies. Le plus grand des medecins, & qui eſt auteur de ceſte ſcience, a dit que les femmes ne deuenoient point chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Et toutesſois maintenant les cheveux leur tombent, & les pieds leur font mal. Ce n'eſt pas la nature des femmes, c'eſt leur façon de viure qui ſ'eſt changée: car ayans voulu egaler la licéce viciéuſe des hommes, elles ont auſſi eſgalé les vices corporelles des hommes. Elles ne veillent pas moins toute nuit entiere, elles ne boiuent pas moins, elles deſſient les hommes & à l'huile & au vin. Elles rendent auſſi bien par la gorge, ce qu'elles ont mis dans l'eſtomach malgré luy, & rémeſurent le vin par le vomiffement: elles rongent auſſi bien la neige, ſoulagement de ceux qui ont le feu dans l'eſtomach. Quant à la paillardiſe, elles n'en voudroient rien quitter aux maſles, n'eſtans nees que pour ſouffrir. Les Dieux & les Deeſſes les ſacent malheureuſement mourir d'auoir trouué vne ſi peruerſe façon d'impudicité de monter ſur les hommes. Pourquoi donc ſe faut-il eſtonner ſi le plus grand medecin du môde, & le plus ſçauans aux ſecrets de nature, ſe trouue ſurpris en menſonge, de voir au iourd'huy tant de femmes chauues & gouteuſes? Elles ont par leurs vices perdu les graces & les faueurs qui eſtoient en leur ſexe. Et parce qu'elles ont deſpouillé les mœurs des femmes, elles ſont condamnées aux maladies des hommes. Les medecins anciens ne ſçauoient pas ſi ſouuent donner de la viande, & reſtauer avec d'v

Vrays ſupplices de la diſſolution.

La condition des anciens eſtoit beaucoup plus heureuſe quand à la ſanté du corps. Cauſes des maladies.

D'où viennent les changemens ſi diuers en la temperie des perſonnés.

Intemperance des femmes egale à celles des hommes, &

Diſſolution eſtrange pratiquee des long temps par les femmes, qui

Pour auoir imité les mœurs des hommes, font maintenant subiettes à mesmes maladies. La quantité des maladies a fait inuenter tant de receptes.

vin le pouls des vaines, qui ne battoient plus. Ils ne sçauoient point ouuir les veines, & guarir vne longue maladie par baings & par sueurs. Ils ne sçauoient point par la ligature des iarrets & des bras tirer aux extremitéz la force de la maladie, qui estoit cachee dans le corps. Il n'estoit pas besoin de songer à plusieurs sortes de remedes, parce qu'il n'y auoit gueres de dangers. Mais maintenant combien voyons-nous de sortes de maladies: nous payons bien ces vsures des plaisirs & des voluptez que nous auons desiré contre raison & mesure. T'esmerueilles-tu que les maladies sont infinies? compte combien il y a de cuisiniers. Les estudes cessent: & ceux qui lisent publiquement les sciences liberales, demeurent seuls en leur chaire, & les coings de la salle vuides d'auditeurs. Les escoles des Rhetoriciens, & des Philosophes semblent vn desert. O que les tables de ces prodigues sont bien plus frequentees! ô qu'il y a bien plus grand'presse de ieunes hommes à la cuisine de ces fols despensiers! Je ne parle point des troupeaux de ces miserables esclanes, qu'un plus grand ourage attend dans le list apres que le festin est acheué. Je ne parle point de ces esquadrons de vieux bardaches enrollez par leurs nations & couleurs, afin qu'ils soient d'une pareille douce polissure, d'un premier poil follet, & d'une pareille facon de cheueux: & que ceux qui les ont droicts, ne se messent point avec les crepepez & frisortez. Je laisse le grand nombre de boulangers, de valets seruans à table, avec lesquels on court, apres que le signe est donné, querir la viande du souper. O bons Dieux, combien de peine vn seul ventre donne à beaucoup d'hommes! Et quoy ne penfes-tu point que les champignons, volupté pleine de poison n'engendret quelques effectz secrets encor que leur venin & fureur ne soiét point presens? Et quoy ne penfes-tu pas que ceste neige d'esté n'engendre des durillons dans le foye: Et quoy ne penfes-tu pas que les huîtres, qui ont vne chair visqueuse, nourrie dans la fange, ne portent quelque pesanteur terrestre? Et quoy ne crois-tu pas, que ceste sausse qui couste tant, appellé le Garum des Alliez, qui n'est que le sang-pourry de meschans poissons, ne brusle de son venin sale les entrailles? Et quoy cuides-tu que ceste pourriture, qu'on porte à grand' haste de dessus le feu dans la bouche, qu'elle se puisse esteindre dans les entrailles sans faire mal? O que ces rots sont vilains & puans pour engendrer la pette! ô qu'ils sont fastidieux à ceux mesmes qui poussent dehors ceste vieille indigestion! Sçache, ie te prie, que ce qu'ils mangent se pourrit, & ne se digere point. Je me souuiens d'auoir ouy parler de ce plat renommé, que faisoit *Alope*, dans lequel la cuisine entiere qui couroit apres son dommage, auoit amassé & ietté tout ce que les plus frians & les plus somptueux ont accoustumé de manger en vn iour. Les Nacres qui prement le nom de *Venus*, les huîtres roignees à l'entour, hormis ce que l'on mange, estoient separees par des herissons de mer, qu'on mettoit entre deux: & apres, la chair des barbehauts & surmulets, de laquelle on auoit tiré les os, couuroit tout. Il se fauchoit de manger vne seule viande dans son plat à part. Tous les gousts sont meslez ensemble. On fait à table ce qui se deuroit faire dans le ventre d'un homme qui est saoul. Je n'attends rien plus sinon qu'on serue les viandes toutes maschees. De combien peu s'en faut-il: quand on en oste les escailles, & les os, & que le cuisinier fait ce que les dents deuroient faire? Il y auroit trop de peine d'aller friander, & gourmander dans chaque plat: qu'on mette toute la viande en vn seul, & dans vne mesme sausse. Pourquoy ne mettray-ie la main que sur vne seule viande? ie prens plaisir qu'il y en ait plusieurs ensemble: que les viandes qui pourroient faire honneur à plusieurs seruices, soient toutes meslees ensemble, & qu'il n'en soit faicte qu'une. Que ceux qui disoient qu'on vouloit acquerir de la gloire, &

*Plin li. 31
ch. 7. & 8*

Li. 10. c. 31

Vne delicate dissolution en engendre vne touillonne & gourmande.

de la reputation, par la diuerſité des mers, ſçachant incontinent, qu'on ne veut plus faire monſtre & parade, & que chacun en face ſon iugement comme il ſçait. Que tout ce qu'on arrangeoit ſur vne table ſoit trempé d'une meſme ſauſſe, Qu'on n'y puiſſe cognoiſtre aucune difference, & que les huiſtres ſoient meſſées & cuites enſemble avec les heriſſons, & les barbehaults avec les garderobbes. Certainement la viande de ceux qui rendent leur gorge, n'eſt pas plus meſſée & broyée. Comme tout cela eſt broüillé & lié enſemble, auſſi en naiſſent des maladies qui ne ſont point ſimples ſeules, elles ſont entrepliées & diuerſes & mal-aiſées à guairir: Contre leſquelles la medecine a commencé de ſ'armer par diuerſes façons de remedes & d'obſervations. I'en dis autant de la Philoſophie. Elle a eſté autre fois plus ſimple entre ceux qui uiuoient moins vicieufement, & qu'on pouoit guairir avec moins de peine. Mais contre vn ſi grand renuerſement de mœurs, il faut eſſayer tous remedes: & à la miene volonté qu'on peult avec tout cela venir à bout de ce mal. Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en priué, nous le ſommes en public. Nous chaſſions bien les homicides, & les meurtres qu'un homme fait. Mais qu'eſt-ce que des guerres, & des massacres de pluſieurs peuples dont on prend vne gloire pleine d'impieté? L'auarice, ny la cruauté n'ont aucune bride. Mais cependant qu'elles s'exercent à la deſrobée, & par quelques ſeules perſonnes, elles ſont moins pernicieuſes & monſtrueuſes. Les choſes les plus cruelles ſe font par deliberations du Senat, & par l'ordonnance du peuple. Et ce qu'on deffend aux perſonnes priuées, eſt publiquement commandé. Les fautes faites à cachettes, qui ſeroient capitalement punies, ſont louées, quand on les a commiſes deuant les yeux de tout le monde. Les hommes que nature a fait naiſtre pleins de douteur, n'ont-ils pas honte de ſe plaire les vns au ſang des autres: de ſe faire la guerre, & charger encor leur ſucceſſeur de la faire: veu que les beſtes brutes entre-elles viennent en paix? Il a eſté beſoin que la Philoſophie ait pris beaucoup plus de peine, & de travail contre ceſte fureur, qui eſtoit deuenue fort puiſſante, & qui s'eſtoit pouſſée fort auant: & qu'elle ait ramalſé autant de forces, comme il en eſtoit venu à ceux contre leſquels elle ſ'appreſtoit. Il eſtoit facile de blaſmer, & reprendre ceux qui ſ'adonnoient trop au vin, & qui cherchoient les viandes plus delicates. Il ne falloit point prendre beaucoup de peine pour ramener l'ame à la ſobrieté, d'où elle ne s'eſtoit que bien peu deſtournée.

Mais on a maintenant beſoin d'une main forte,

Et de beaucoup d'eſprit, & de façon accorte.

On cherche la volupté en toutes choſes. Il n'y a vice qui demeure dans ſes bornes. La prodigalité ſe change en auarice: l'oubli de l'honneur nous ſaiſit. Il n'y a rien de vilain, ſi le profit nous plaiſt: l'homme qui eſt vne choſe ſacrée, eſt tué par maniere de ieu & de paſſe-temps par vn autre homme. Et celuy à qui l'on a deſſendu autres fois d'apprendre à recevoir, ou à donner des coups, eſt preſenté, mené tout nud, & ſans armes deuant le peuple: & l'on penſe auoir tiré aſſez de paſſe-temps du ſpectacle de ſa mort. En ceſte corruption de mœurs, on a beſoin de quelque remede plus fort que de couſtume, qui puiſſe guairir ce mal inueteré. Il ſe faut ſeruir des decrets & regles generales pour arracher du tout la perſuaſion qu'on a conceüe des opinions faulſes: & ſi nous y adiouſtons les preceptes & particuliers enſeignemens, les exhortations & conſolations pourront ſeruir gradement: autrement d'elles meſmes elles ne peuuent rien. Si nous voulons rompre les liens de ceux qui ſont attachez

Les maladies qui en naiſſent ſont parreillement conſuſes & comme entortillez enſemble.

Comme la medecine eſt armée de diuers remedes contre les maladies: ainſi la Philoſophie, pour eſtre les mœurs ſi corrompues, requiert diuerſes explications.

L'auarice & la cruauté ſont de meſurées.

L'yrongnerie & la gourmandiſe immanſes.

&

Le meurtre tourne en paſſe-temps.

Vſages des diuerſes explications de la Philoſophie.

aux vices, & les retirer des maux où ils sont plongez, il leur faut appréhendre que c'est que bien, que c'est que mal. Il faut qu'ils sçachent, que toutes choses se changent de nom, excepté la vertu seule, & qu'elles deviennent tantost bonnes, & tantost mauuaises. Tout ainsi que le premier lieu du soldat qui veut s'uiure la guerre est le serment, l'amour qu'il porte aux enseignes, & la detestation de se rendre deserteur: & qu'apres on en ioint & commande facilement tout ce qu'on veut à ceux qui ont presté ce serment: pareillement il faut ietter les premiers fondemens, pour ceux que tu veux conduire à la vie bien-heureuse, & leur faire aimer la vertu. Il les fait lier à elle par quelque superstition, il la leur faut faire aimer: que leur desir soit de viure avec elle, & de ne vouloir point viure sans elle. Et quoy? n'y a-il pas eu des hommes, qui sont deuenus gens de bien sans ceste subtile instratiō & qui ont grandement profité en obeyssant aux seuls préceptes: te le confesse. Mais ceux-la auoient vn esprit excellent qui desroba comme en passant tout ce qui est bon & salutaire. Car comme les Dieux immortels n'ont iamais appris la vertu, parce qu'ils sont tousiours avec elle: & qu'vne partie de leur nature est d'estre bons: aussi quelques vns d'entre les hommes, doüez d'vne plus excellente nature, comprennent plus facilement & avec peu d'apprentissage, ce qu'on a accoustumé de leur enseigner, & conçoient tout ce qui est honneste, aussi tost qu'ils l'oyent. De la procedent ces beaux esprits larrons de la vertu, voire assez fertile d'eux-mesmes. Mais à ces esprits lourds & grossiers, ou qui se sont ja laissez assieger longuement à vne meschante costume, il leur faut oster la rouilleure de l'ame. Au reste comme celuy qui enseigne les decrets de la Philosophie, menera bien tost à la perfection ceux qui sont addonnez à tout bien: aussi aidera-il grandement à ceux qui sont encor foibles & imbeciles, & les retirera des mauuaises opinions. Regarde donc comme ils sont infiniement necessaires. Il y a quelques opinions dedans nos ames, qui nous rendent pareilleux à retraines choses, & temeraires à d'autres. Et ceste audace ne se peut retenir, ni ceste paresse esueille, si l'on ne chasse les causes, qui les engendrent, comme vne fausse admiration, ou vne fausse crainte. Tât qu'elles nous possederont, tu as beau dire: Tu dois cecy à ta patrie, tu dois cela à tes enfans, cecy à tes amis, cela à ceux de ta cognoissance qui te logent. Car l'auarice, quand tu te mettras en deuoir de le faire, n'en gardera. Il sçaura bien qu'il faut prendre les armes pour la defense de sa patrie, mais la peur l'en dissuadera: il sçaura qu'il faut s'uer pour ses amis, iusqu'à se fonder en sueur: mais ses plaisirs l'empescheront. Il sçaura bien que le plus grand tort & outrage qu'il peut faire à sa femme, c'est d'entretenir vne concubine: mais sa paillardise le poussera à faire le contraire. Il ne seruira donc rien de donner des enseignemens, que tu n'ayes osté plustost ce qui donne empeschement aux préceptes: non plus qu'il ne seroit rien de mettre ses armes deuant sa veüe, & de s'en approcher encor de plus pres, si l'on ne despie les mains pour les faire valoir. Or afin que l'ame puisse suyure les enseignemens que nous luy donnons, il la faut desier. Prenons le cas que nous voyons quelqu'vn qui face ce qu'il doit: il ne le fait point continuellement, il ne le fait pas autans entiers l'vn qu'entiers l'autre, car il ne sçait pourquoy il le fait. Il fera quelque bonne chose ou par recontre, ou par costume: mais il n'aura point la roigle en main, suyuant laquelle il se doit gouverner, & sur laquelle il doit croire, si ce qu'il fait est iuste. Celuy qui n'est bon que par fortune, ne se peut promettre d'estre tel toute sa vie. D'auantage les préceptes ne peuvent estre bien apprenus à faire ce que tu dois: mais ils ne t'apprendront point de le faire comme il faut: & s'ils ne te peuvent point apprendre cela, ils ne te peuvent pas conduire à la vertu. Il fera ce

Quatriesme
raison de
ceux contre
lesquels Se-
neque dis-
pute.

Responce.

Quel profit
il reuient
des diuerfes
exlications
de la Philo-
sophie mo-
rale.

L'auarice, la
crainte &
les plaisirs
arrestent
ceux qui se
veulent
mettre en
quelque bon
train.

Les pré-
ceptes ap-
prendront
ce qu'il faut
faire, mais
non le
moyen de
le bien
faire.

qu'il doit, pourueu qu'il soit admonné. Je l'accorde. Mais c'est peu que cela: car la louange ne gist point au fait, elle gist en la façon de le faire. Quelle chose peut on voir plus vilaine & plus digne d'estre chastiee que la folle despenſe d'un somptueux festin, qui mange tout en vn iour le bien d'un gentil-homme? Quelle chose voit-on qui merite mieux d'estre chastiee par le Censeur que voir, quelqu'un (comme parlent ces gourmens) faire ceste despenſe pour son plaisir, & pour la panche: & toutesfois il y a eu des hommes fort sages & sobres à qui vn festin fait à l'honneur des Dieux a cousté trente Sesterces. Vne mesme chose, si elle est employee à la gorge, & vilaine: & si elle est faicte pour l'honneur, ne peut estre reprise. Car ce n'est pas la gourmandise, ce n'est que la despenſe qui est honorable. On auoit fait vn present à Tiberius Cesar d'un fort grand barbehaut (mais pourquoy ne disie combien il pesoit? pourquoy n'en fais-ie venir l'appetit aux autres? on dit qu'il pesoit quatre liures & demie) apres qu'il eust commandé qu'on le portast au marché, & qu'on le vendist: Mes amis (dit-il) ie seray bien trompé, si Apicius ou Publius Octavius n'acheptent ce barbehaut. Sa diuination vint contre son esperance. Ils le mirent aux encheres. Octavius le gagna, & rapporta vne grand' gloire entre ses semblables, de ce qu'il auoit mis cinq mille Sesterces en vn poisson que Cesar faisoit vendre, & qu'Apicius n'auoit osé accepter. Ce fut vne grande honte à Octavius, & non point à celuy qui l'auoit accepté pour l'enuoyer à Tiberius. Combien que ie voudrois encore reprendre de cela. Il auoit admiré ce poisson duquel il pensa que Cesar estoit digne. Si quelqu'un demeure aupres du liect de son amy, ie le loue: mais s'il le fait pour auoir son heritage, c'est vn vautour, qui attend la charongne. Vne mesme chose est vilaine & honneste. Il faut scauoir pourquoy & comment on l'a fait. Mais toutes choses se conduiront honnestement, si nous nous rendons subiebs à l'honneur, si nous iugeons qu'il n'y a aucun autre bien entre les hommes. Les autres biens ne sont que pour vn iour: nous deuous donc grauer dedans nous ceste persuasion qui peut durer tout le temps de nostre vie. C'est ce que i'appelle Decret. Telle sera ceste persuasion, telle sera ce qu'on fera & qu'on pensera. Et telles qui seront ces actions, telle sera la vie. C'est peu de chose à vn qui veut ordonner du tout, de ne persuader qu'en parcelles. Marcus Brutus au livre qu'il a intitulé du deuoir, donne beaucoup de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres, que pas-vn ne fera iamais comme il doit, s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut que nous proposons deuant nos yeux la fin du souuerain bien: à laquelle nous mettions peine de paruenir, à laquelle tous nos faicts & nos paroles se rapportent: & comme les mariniers, nous deuous dresser le cours de nostre navigation sur quelque estoille certaine. La vie sans vn certain but est vague & inconstante. Or si nous deuous nous proposer quelque but. les decrets commencent d'estre necessaires. Je pense que tu m'accorderas bien qu'il n'y a rien plus vilain qu'un homme douteux, incertain, craintif, qui retire maintenant le pied, & tantost l'aduance. Cela nous aduiendra en toutes choses, si nous n'arrachons tout ce qui arreste & retient nos ames, & les empesche d'employer toutes leurs forces. On a accoustumé d'enseigner comme il faut adorer les Dieux. Defendons que quelqu'un ne puisse allumer des lampes aux iours des sabbats, parce que les Dieux n'ont pas besoin de lumiere, & que les hommes mesmes ne prennent point plaisir de sentir la fumee. Defendons de s'entresaluer le matin, & de s'aller asseoir deuant les portes des temples: l'ambition des hommes se plaist à cela. Celuy qui cognoist Dieu, l'adore. Defendons de porter des linges & des estirilles à Iupiter, & à Iunon de tenir vn miroir en sa main. Dieu n'a que faire de

* Gros Sesterces, qui sont soixante & quinze mille sicus. Exemples de prodigieuse despenſe en festins.

* Peris Sesterces, qui sont enuiron deux cens sicus.

La regle à laquelle on doit rapporter les enseignemens particuliers, c'est la vertu, & le but d'icelle le souuerain bien.

Superstition payenne condamnée mesme par Senecque.

Epistres de Senèque.

Instruction
contre la su-
perstition.

Nature est
la cause des
bienfaits des
Dieux en-
uers les
hommes.

Devoirs des
hommes en-
uers les
Dieux.

Moyen de
les auoir
propices.

Devoirs des
hommes en-
uers leur
prochain.
Devoir des
hommes en-
uers leur
prochain.

Effets de
nature en-
uers l'hom-
me.

Terence en
son Heau-
ton timon-
menos.

Comparai-
son touchant
la société
humaine.
Quel doit
estre l'usage
des choses.

seuiteurs. Pourquoy non? Il sert bien les hommes. Il est prest, & en tous lieux, & à tout le monde. Qu'il vye tant qu'il vouldra, comme il faut seruir en faisant les sacrifices, comme il se faut retirer de ces facheuses superstitions. il n'aura iamais rien auuancé, s'il ne comprend en son entendement ainsi qu'il doit, la grandeur de Dieu & que c'est luy qui a tout, celuy de qui toutes choses procedent, & qui donne de son bon gré tous ces bien-faits. Quelle est la cause pourquoy les Dieux nous font tant de biens? C'est nature. Celuy le trompe bien qui pense que les Dieux veulent nuire. Ils ne peuvent pas: ils ne peuvent ny receuoir iniure ny en faire. Car c'est vne chose conioincte ensemble, d'offenser & d'estre offensé. Ceste nature souveraine & la plus belle de toutes, n'a point assubiecti aux perils, ceux qu'elle auoit affranchis de peril. Le premier honneur qu'on doit aux Dieux, c'est de croire qu'il y a des Dieux: Et apres de recognoistre quelle est leur maiesté, de recognoistre leur bonté, sans laquelle aucune maiesté ne peut estre: Sçauoir que ce sont eux qui president au monde, qui gouuernent toutes choses comme leur appartenans, qui ont pris la tutelle de tout le genre humain, & quelquesfois ont soin des personnes particulieres. Ceux-là ne donnent aucun mal, & n'en ont point aussi: Au surplus, ils chastient quelques vns, & les reprennent: ils leur ordonnent des peines, & les punissent aucunesfois sous apparence de mal. Veux-tu rendre les Dieux propices à toy? Sois homme de bien. Celuy les honore assez: qui les imite. Mais voicy vne autre question, comme il faut vser des hommes. Que faisons-nous? quels enseignemens leur donnons-nous? sera-ce de n'espauir point le sang humain? Combien peu est-ce de ne nuire point à celuy à qui nous deuous aider? O la belle louüange qu'un homme soit benin enuers un autre homme! Luy apprendrons nous à tendre la main à un qui a fait naufrage, à monstrier le chemin à un qui s'est esgaré, & de partir son pain avec un qui meurt de faim? Quand aurois-je dit tout ce qu'il faut faire, ou tout ce qu'il faut fuir, puis que ie puis en peu de paroles briuevement monstrier la forme & la regle du deuoir & l'office de l'homme? Tout ce que tu vois, dans quoy les choses diuines & humaines sont enfermees, ce n'est qu'un nous sommes membres de ce grand corps. Nature nous a fait naistre tous parens & alliez, quand elle nous engendre de mesmes matiere; & à mesme fin. C'est elle qui a mis dedans nous un mutuel amour, & qui nous fait aimer de viure en compagnie. C'est elle qui a composé la iustice & l'equité. Par son ordonnance, c'est chose plus miserable de nuire que d'estre offensé. C'est par son commandement que les mains doiuent tousiours estre prestes à secourir. Que ce vers soit tousiours en ta bouche & en ton ame:

*Je suis homme, & si pense estre subiect en somme
A tout ce que pourroit estre subiect un homme.*

Ayons souuenance que nous sommes nays pour viure en commun. Nostre société est du tout pareille à vne vouite de pierre, laquelle tōberoit si l'une n'empeschoit l'autre de tomber, & ne se soustient que par ce moyen. Apres les Dieux & les hommes, regardons comme il faut vser des choses. Ce sera en vain que nous aurons parlé de tant de preceptes, si premierement nous ne sçauons quelle opinion nous deuous auoir de toutes choses, de la pauureté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, de la patrie & de l'exil. Estimons-les l'une apres l'autre, sans regarder à l'opinion qu'en a le peuple, & recherchons que c'est qu'elles sont, & non point comme c'est qu'on les appelle. Passons aux vertus. Quelqu'un nous enseignera que

nous devons estimer la prudence sur toutes les autres: que nous deuõs embrasser la confiance, aimer la temperance, & que nous devons approcher, s'il se peut faire, la iustice plus pres de nous que les autres. Mais nous n'auançons, rien si nous ignorõs que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'vne seule, ou plusieurs: si elles sõt separees, ou ioinctes ensemble: si vn homme qui en a vne, toutes les autres, & quelles difference il y a entre elles. Il ne faut point qu'vn artisan s'informe de son art, quel en a esté le commencement, & quel en est l'vsage, non plus qu'à vn bateleur l'art de faire des saults. Tous ces arts se sçauent d'elles-mesmes, il n'y a rien qui d'aille, car elles ne s'estendent point sur toutes la vie: Mais la vertu c'est vne science, & de toutes autres choses & d'elle mesme. C'est d'elle qu'il faut apprendre, afin que nous apprenions quelle volonté nous devons auoir. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste: car d'elle procede l'action. Comme aussi la voloncé ne peut estre iuste, si la disposition de l'ame n'est iuste: Finalement la disposition de l'ame ne sera point en sa perfection, si elle n'a la cognoissance des loix de toute la vie entiere, & si elle n'est curieuse de sçauoir quel iugement il faut faire de toutes choses, & s'elle ne les rapporte à la verité. La tranquillité d'esprit ne peut aduenir qu'à ceux qui ont acquis vn iugement certain & immuable. Les autres tombent & se releuent. Ils flottent tantost çà, tantost là, entre les choses qu'ils auoient à quitter, & celles qu'ils desirent de nouveau. La cause & la force de leur inconstance procede de ce qu'ils ne sont point asseurez, se gouuernans par le bruit & l'opinion du peuple, qui est vn mauvais guide. Si tu veux tousiours vouloir mesmes choses, il faut que tu vueilles celles qui sont veritables. Mais on ne paruiet point à la vertu sans les decrets & regles generalles qui contiennent la vie entiere. Les choses bonnes & mauvaises, & les honnestes & vilaines, les iustes & iniustes, la pieté & l'impieté, les vertus & l'vsage des vertus, la possession des choses qui nous sont commodés, la reputation & la dignité, la santé, les forces, la beauté, la subtilité des sens, toutes ces choses-là veulent estre estimees par leur prix, & combien & de quoy il faudra faire adueu & denombrement. Car tu te trompes, tu prises quelques choses plus qu'elles ne valent: Voire tu te trompes si auant que ce qui est plus estimé entre nous, les richesses, la faueur, l'authorité & la puissance, ne meriterent point d'estre prises la valeur d'vn carolus, Tu ne sçauois iamais cela, si tu ne regardes la regle, par laquelle ces choses sont estimees l'vne au regard de l'autre. Tout ainsi que les fueilles ne peuuent estre vertes d'elles-mesmes, & qu'elles desirent d'estre attachees aux branches d'où elles tirent leur substance: pareillement si ces preceptes & enseignemens sont seuls, ils sechent & ne demandent que d'estre plantez. D'auantage ceux qui reiettent les regles generalles, n'entendent point, que lors mesmes qu'on les veut oster, on les confirme. Car qu'est-ce qu'ils disent? Que la vie est assez apprise & enseignee par les preceptes, & que les decrets de la sagesse, appelez *Dogmata*, c'est à dire regles generalles, sont superflus. Et toutesfois cela mesme qu'ils disent est vn decret, voire aussi vray decret, cõme si ie disois maintenant, qu'il ne fallust tenir compte des preceptes comme superflus sans les decrets, & qu'ils ne fallust estudier qu'apres ceux là: car en niant qu'il fallust suivre les preceptes, ie donneroie vn precepte. Il y a quelques choses qui ont besoin de preuue. Il y en a plusieurs aussi qui sont si obscurs, qu'elles ne peuuent qu'avec beaucoup de peine & subtilité estre entendues. Si donc les preuues sont necessaires, les decrets & regles generalles, par lesquelles on vient avec des argumens conclure la verité, le sont aussi. Quelques choses sont descouuertes & cognees, & quelques autres sont obscures. Les descouuertes & cognees sont celles

L'estime des vertus &

La volonté de l'homme.

Qui sont ceux qui iouissent d'vne tranquillité d'esprit.

Peuple, mauvais guide. Pour bien vser des choses, il les faut cognoistre & priser selon la regle que la Philosophie en donne.

Autre raison pour soutenir que les preceptes particuliers suffisent pour regler la vie.

Responõse de Senèque pour prouuer que les regles generalles sont necessaires.

qu'on peut comprendre par les sens & par la memoire : les obscures, qui sont hors des sens & de la memoire. Mais la raison ne se remplit point des choses descouvertes & cogneues : Car la plus grande partie & la plus belle de la raison s'employe sur les choses occultes & cachees. Or les choses occultes ont besoin de preuue, & la preuue ne peut estre sans les decrets & regles generales: les regles generales donc sont necessaires. La chose qui fait dans nous le sens commun, la mesme rend le sens parfait: sçauoir est de la persuasion des choses certaines, sans laquelle toutes choses flottent & bransent dans nostre ame. Les decrets sont doncques necessaires, qui donnent à l'ame vn iugement certain & immuable. En outre quand nous admonestons quelqu'un, de tenir son amy en mesme rang que soy-mesme, & de penser que son ennemy se peut rendre son amy: qu'en l'un il doit eschauffer son amitié, & moderer sa hayne enuers l'autre: nous adjoustrons qu'il est iuste & honneste de le faire ainsi: or la raison de nos decrets contient & le iuste & l'honneste: la raison doncques est necessaire, sans laquelle & ce qui est iuste, & ce qui est honneste, ne pourroit estre. Mais il faut que nous conjoignons tout cela. Car aussi les branches ne peuuent viure sans la racine, & les racines sont aussi aidées parce qu'elles ont engendré. Il n'y a pas-vn qui se puisse garder de sçauoir quel profit & seruice les mains nous font. Elles nous aident au veu de tout le monde: le cœur; d'où elles prennent la vie, d'où elles reçoient leur force & leur mouuement, est caché. l'en puis dire autant des preceptes & enseignemens. Ils sont ouuerts, mais les decrets & regles generales de la sagesse, sont profondement cachez. Comme il n'y a que les profez qui sçachent les secrets des mysteres: aussi en la Philosophie on ne monstre les secrets qu'à ceux qui sont receus, & qu'on laisse entrer apres qu'ils sont sacrez. Mais les preceptes, & autres enseignemens semblables sont cogneus des personnes profanes. Posidonius a opinion que non seulement la preception, (car il n'y a rien qui nous empesche d'vser de ce mot) mais la persuasion aussi, & la consolation, & l'exhortation sont necessaires. Il adiouste encor à celles-là, la recherche des causes, laquelle il n'y a rien qui me garde de la nommer *Ætiologie*, veu que les Grammaticiens mesmes, qui sont conseruateurs du langage Latin, à bon droit l'appellent de ce nom. Il dit que la description des vertus seroit fort profitable. C'est celle que Posidonius appelle *Ætiologie*: Quelques-vns l'appellent *Caracterismus*, c'est à dire qui apprend les signes & marques qui sont entre toutes les vertus & les vices: par lesquelles marques est cogneue la difference qui est entre les choses qui se ressemblent, Ceste chose là a mesme efficace que l'instruction & precepte. Car celuy qui enseigne, dit, Fay cela si tu veux estre temperant. Et celuy qui en fait la description, dit ainsi, Celuy est temperant qui fait cecy, & qui s'abstient de cela. Veux-tu sçauoir quelle difference il y a? l'un apprend les preceptes de vertu, & l'autre les exemples. Quand à ces descriptions, & pour vser du mot des daciez, ces *Iconismes*, c'est à dire images & representations, ie confesse qu'elles sont profitables. Proposons des choses louables, il se trouuera quelqu'un qui les imitera. Tu as bien opinion qu'il te soit profitable, qu'on t'apprenne les signes pour cognoistre vn cheual genereux, afin que tu ne sois pas trompé quand tu en voudras achepter aucun, & que tu ne perdes pas ta peine apres quelque lasche beste. Mais de combien est-il plus profitable de cognoistre les marques d'une ame excellente, lesquelles il nous est permis de tirer sur le moule d'autruy pour le grauer dedans nous.

Il faut conjoindre les regles avec les preceptes de la Philosophie de laquelle.

Nul de sçait les secrets, sinon ceux qui y sont proferez.

Auis de Posidonius sur ceste doctrine.

Difference entre precepte & enseignement.

Si tost qu'on a veu naistre vn poulaïn genereux,
 On le void trauffer l'herbage plantureux,
 Et dedans son pastis coucher son genouil rendre.
 De marcher tout premier on le void entreprendre
 Et vn fleuve bruyans tout le premier sonder :
 Sur les ponts incogneus sans peur se bazarder,
 Vn bruyt vain ne l'estonne : il a petite teste,
 Le col haut, ventre court, & la croupe refaite,
 Vne large poitrine, & au dedans vn cœur
 Tout plein de hardiesse, & d'une vne ardeur.
 Belle est la couleur baye, ou qui sur l'argent tire:
 Des blancs & des fauveaux la couleur est la pire.
 Mais d'ayssi loïn qu'il oit les armes cliqueter,
 Il ne peut vn moment en repos s'arrester.
 Lors il dresse l'oreille, & des membres tremousse,
 Et le fen en ronslant par les narines pouffe.

Sans y penser Virgile nous décrit vn homme vertueux : & de fait ie ne sçauois mieux peindre vn homme de grand cœur. S'il me falloit descrire Caton, qui ne s'effraya iamais au milieu des tempestes des guerres ciuiles, qui alla tout le premier assaillir les armées qui occupoient desia les Alpes, qui se presenta le premier pour rompre les desseins de la guerre ciuile, ie ne luy voudrois point donner vn autre visage, ny vne autre contenance. Nul autre certainement n'eust peu s'enfoncer plus auant que celuy qui en mesme temps s'esleua contre Cesar & contre Pompée : que celuy qui lors que les vns suyuoient les richesses de Cesar, & les autres celles de Pompée, il les desia tous deux : & fit cognoistre que la Republique auoit quelque authorité. Car ce seroit peu pour vn Caton de dire,

Description
 d'un homme
 courageux.

Vn bruyt vain ne l'estonne.

Pourquoy non? veu qu'il n'a point de crainte, ni de ceux qui sont vrayz, ni de ceux qui sont pres de luy? veu qu'au deuant de dix legions, au deuant du secours des Gaulois, & qu'au deuant des forces barbares meslees avec les ciuiles, il ose parler librement, il ose exhorter la republique, de ne perdre point cœur, & d'essayer plustost tous autres remedes : & luy remonstrer qu'il luy fera plus honneste de tomber par hazard en seruitude, que d'y aller d'elle-mesme. Mais quelle force, quelle grandeur de courage auoit cest homme, lors que tous les autres trébloient de peur? Il sçait bien qu'il est seul, de quida condition & la liberté ne peut estre reuoquée en doute : & qu'on ne demande point si Caton est libre, mais seulement s'il vit entre personnes libres. De ceste assurance vint le mespris qu'il auoit des dangers & des armes. Le prens plaisir en admirant l'inuisible constance de cest homme, qui ne s'estonna iamais entre les ruynés publiques, de dire

Caton sert
 ordinaire-
 ment à Se-
 neque de pa-
 tron de vail-
 lance & ver-
 tu.

Vne large poitrine, & au dedans vn cœur

Qui nous auantire au dehors vne admirable ardeur

Les exemples
des hommes
vertueux
joins avec
les enseigne-
mens & pre-
ceptes, ren-
dent la Phi-
losophie
morale ac-
complie.
Singularité de
Tubero.

Il seruira beaucoup de raconter, non seulement quels ont accoustumé d'estre les hommes vertueux, & tirer des pourtraits de leur visage, mais de discourir encor quels ils ont esté, & faire entendre à tout le monde qu'elle fut ceste dernière playe de Caton, pleine de constance, par laquelle il rendit l'ame avec sa liberté: la sagesse de Lelius, & l'amitié qui fut entre luy & Scipion: les faits honorables de l'autre Caton, tant dans la ville que dehors: les bancs & la table de Tubero couuerts de peaux de cheurotin au lieu de tapis qu'il dressa par les rues, & la vaisselle de terre qui seruoit au festin, despliee deuant la chapelle de Iupiter, qu'est-ce autre chose que de consacrer sa pauvreté dans le Capitole? Quand ie n'aurois aucun autre bel acte, pour le mettre au nombre & au rang des Catons, croyons-nous que cela ne suffit? c'estoit reprendre le peuple de Rome, & non pas le conuier au festin. O que les hommes qui sont tant alterez de gloire, la cognoissent mal; ou comme il la faut desirer. Le peuple Romain ce iour-là vid les meubles de plusieurs citoyens, & n'en admira que ceux de ce seul homme. L'or & l'argent de tous ceux-là s'est vsé & mis en pieces: il a esté mille fois vendu & engagé. Mais la vaisselle de terre de Tubero, dura à iamais.

EPISTRE XCVI.

Qu'il n'y a rien de miserable en l'homme, sinon que quand il pense qu'il y ait quelques choses miserables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce sont arreests donnez au Ciel, & qu'il faut consentir à la volonté de Dieu.

ET toutesfois tu te peux fascher & te plaindre de quelque chose: & ne cognois pas qu'il n'y a mal aucun en ces choses, que ce seul, que tu sois fasché, & que tu te plains? Si tu en demandes mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien qui rende l'homme miserable, que de penser qu'il y ait en ce monde quelque chose miserable. Ie ne me pourrois supporter moy-mesme le iour que ie n'aurois peu supporter quelque inconuenient. Me porté-ie mal? c'est vne partie de la volonté des Dieux. Mes esclaves sont-ils morts? les intereests me mangent-ils? Ma maison tombe-elle en ruine? Les pertes, les bleffures, les traux, les craintes tombent-elles sus moy? Cela aduient souuent. C'est peu de cas, Cela me deuoit arriuer: ces choses-là s'arrestent au Ciel, elles n'aduiennent point par fortune. Si tu me veux faire cest honneur de me croire, mesmement lors que ie te descouure plus mes-affections: ie me suis ainsi resolu & préparé en toutes choses qu'on pense estre contraires & facheuses, le n'obeys point à Dieu, mais ie me conforme à sa volonté: ie le suy de bon gré, & non point par force. Il ne m'aduiendra iamais rien que ie reçoie avec tristesse, ou avec vn mauvais visage: ie ne payeray aucun tribut mal-gré moy. Or toutes ces choses qui nous font plaindre, & qui nous estonnent, ce sont tributs de nostre vie. Il ne faut point, Lucilius, que tu en esperes, ni que tu en demandes aucun affranchissement. La douleur de la vessie t'a tourmenté: tu n'as gueres pris de plaisir à manger: tu reçois tous les iours quelque dommage: ie viendray encor plus pres, tu as eu peur de perdre la vie. Et quoy? ne scauois tu pas bien que tu souhaittois tout cela, quand tu souhaittois la vieillesse? Tout cela se trouue en vne longue vie, comme en vn long voyage, ou la poussiere, ou

Le deuoir du
vertueux du-
rant le cours
de ceste vie,
est de ne se
plaindre iamais.
Prendre en
patience les
accidens
qu'il ne peut
des tourner.

se ramente-
voir quelle
est la condi-
tion de l'ho-
me.

la fange, ou la pluye. Mais l'eusse bien voulu viure, & ne sentir aucune de ces incommoditez. Ceste voix trop effeminee, est indigne d'un homme. Regarde maintenant en quelle part tu prendras ce vœu & ce souhait que ie fais pour toy. Je le fais non seulement d'un bon cœur, mais d'un grand cœur. Je prie que les Dieux & les Deesses ne permettent point que tu sois le mignon de fortune. Demande à toy-mesme, si quelque Dieu t'en donnoit le choix, si tu aimerois mieux viure, pres de la boucherie, ou dans vn camp. Et toutesfois, Lucilius mon amy, viure n'est autre chose, que mener vne guerre. Par ainsi ceux qui se tourmentent & qui courent çà & là apres les choses hautes & difficiles, qui entreprennent de conduire des armées avec beaucoup de dangers, ce sont hommes pleins de courage, & des premiers du camp. Mais ceux qui se nourrissent delicatement en vn repos public pendant que les autres traouillent, ce sont des petites griues engraissees, alleurees par la honte qu'ils reçoient.

Qu'on ne peut viure sans estre traueillé d'affliction. &

Que ceste vie est vne perpetuelle guerre, durant laquelle il faut euitter les delices & l'oisiveté.

EPISTRE XCVII.

Que plusieurs vices qui semblent estre nais de nostre temps auoient esté aux siecles passez. Que les hommes imitent plustost les vices que les vertus. Que les meschans ne sont iamais asseurez en leur ame.

Tu te trompes grandement, Lucilius mon amy, si tu penses que la dissolution & l'oubly auquel on met les bonnes mœurs, & les autres choses que chacun reproche à son temps, procedent du vice de cest aage. Cela vient des hommes, & non pas du temps. Aucun siecle ne fut onc exempt de vice. Et si tu commences de bien considerer la liberté & la licence qui a esté en tout temps, j'ay grand honte de le dire, tu trouueras que iamais il ne se fit tant de mal qu'à la veüe mesme de Caton. Quelqu'un pourroit-il croire qu'on eust donné de l'argent pour le iugement du procez, auquel Clodius estoit accusé d'adultere commis à cachettes avec la femme de Cesar, violant la religion de ce sacrifice qui se faisoit, comme on pense, pour le salut du peuple, d'où tous les hommes en estoient tellement chassés, qu'on couuroit les peintures mesmes des bestes malles? Et toutesfois il y eust deniers comptez aux iuges: & ce qui est encor plus vilain qu'à ce marché-là, on demanda encor pour plus grand saiaire, qu'on les fist coucher avec quelques dames de la ville, & avec quelques ieunes hommes de bonne maison. Le crime ne fut pas si meschant comme fut l'absolution. Celuy qui estoit accusé d'adultere fit vn departement d'adulteres entre les iuges: Et ne peut estre plustost alleuré de sa vie, qu'il n'eust rendu les iuges autant coupables que luy. Voila ce qui se passa & qui fut fait en ce procez, auquel Caton auoit esté ouy en tesmoing. Je reciteray les mesmes paroles de Cicéron, parce qu'il est mal-aisé de le croire. Clodius les fit venir parler à soy: il leur promist, il leur respondit, il les paya. Mais, ô bons Dieux, voicy encor vne meschanceté plus grande: on les fit aller coucher les nuicts entieres avec certaines dames, & on leur amena des ieunes hommes de maisons nobles, lesquels seruirent pour acheuer de payer ce qu'on auoit promis à quelques iuges. Je n'ay pas loisir de me plaindre du prix: on leur bailloit encor plus qu'il n'auoit esté conuenü. Veux-tu la femme de ce jaloux renfrongné?

La dissolution & le mepris des bonnes mœurs se doit imputer aux vices des hommes, nō au siecle.

Le siecle de Caton en fait foy.

Iniquité sordide, voire enorme vilanie.

Au l. des Epist. à Atticus.

Je te la bailleray. Veux-tu celle de ce riche homme ? Le la feray toucher avec toy. Va maintenant condamner vn homme d'adultere, apres que tu en auras fait vn autre. Ceste belle que tu aymes tant, viendra, ie te promets vne nuit de ceste autre, & ne te feray guere attendre apres elle. Le m'acquitteray de ma promesse dans trois iours. Il y a plus de vilanie à departir ainsi les adulteres, qu'à les commettre : car l'vn n'est que faire scauoir aux dames qu'on les aime, & l'autre est se moquer d'elles. Ces beaux iuges de Clodius auoient requis le Senat de leur donner vne garnison pour leur sauuegarde (qui ne leur estoit aucunement necessaire si leur intention n'estoit de le condamner,) & leur auoit esté accordee. C'est pourquoy Catulus voyant que l'accusé auoit esté absous, leur dit avec vne fort bonne grace, Pourquoy demandiez-vous ceste garde de soldats ? Estoit-ce afin qu'on ne vous ostast l'argent ? Et toutesfois avec ceste rusee celuy qui auoit esté adultere auant son accusation, & maquereau durant le procez, demoura impuny, & se sauua de la condamnation par vne plus grande meschanceté, que celle pour laquelle il meritoit d'estre condamné. Pensez-tu qu'on peult trouuer rien de plus corrompu au monde, que ces mœurs, entre lesquelles la paillardise ne pouuoit estre empeschée, ny par sacrifices, ny aucuns iugemens ? Par lesquels pendant qu'on procedoit extraordinairement par arrest du Senat, on commettoit des crimes plus enormes, que celuy qu'on instruisoit ? La question estoit, si apres auoit commis vn adultere, vn homme pouuoit vatre en assurance : mais au contraire il se monstra bien qu'on ne pouuoit estre assure sans commettre des adulteres, Cela a esté fait deuant les yeux de Cesar & de Pompee, deuant les yeux de Ciceron & de Caton : de Caton, dis-ie, durant le magistrat duquel on dit que le peuple ne s'osa permettre de demander les ieux Floraux, ausquels les filles desbauchees alloient toutes nuës par la ville. Penses-tu, que les hommes de ce temps fussent plus seueres au regard de leurs yeux, qu'en leurs iugemens ? Cela se fera, & il a esté fait, & la licence des villes cessera quelquefois par discipline, ou par crainte, mais non point d'elle mesme. Il ne faut donc point que tu croyes que la paillardise soit maintenant plus permise, & que les loix ayent moins d'autorité. Car la ieunesse d'aujourd'huy est plus sage qu'elle n'estoit en ce temps-la, auquel l'accusé nioit l'adultere deuant les iuges, & les iuges le confessoient deuant l'accusé : auquel on commettoit vne paillardise pour le prix de iuger vn procez : auquel Clodius gagnait la bonne grace des iuges, par les mesmes vices dont il estoit accusé, il pratiquoit ses maquereles quand on luy faisoit son procez. Pourroit-on croire cela ? Celuy qui estoit conuaincu d'vn adultere, en fut absous par plusieurs. Tous temps porteront des Clodius, mais tous temps ne porteront point des Catons. Nous sommes plus enclins aux choses meschantes, parce qu'on ne peut faillir d'auoir vn Capitaine, & des compagnons qui suiuent, & que tels affaires s'aduancent bien & sans Capitaine & sans compagnons. Le chemin qui meine aux vices n'est pas seulement penchant, il est en precipice. Et ce qui rend plusieurs personnes incorrigibles, c'est que les fautes de tous les autres mestiers sont honte aux artisans, & leur portent dommage : mais celuy qui faut en la vie, se plaist en sa faute. Le pilote ne se resioit point de voir sa nauire enfoncée : le medecin ne se resioit point de voir porter son malade au tombeau : l'orateur ne se resioit point si sa partie perd sa cause par la faute de son aduoat : mais au contraire de cela il n'y a pas vn qui ne se plaise en son crime. Cestuy-cy se plaist d'auantage en l'adultere, qui luy a donné plus de peine à y paruenir : Cestuy-là se plaist aux tromperies, & aux larcins. Et son

Horribles
meschance-
tez de Clo-
dius & de
ses adheras.

Plaisant
broquast de
Catulus cō-
tre les iuges
de Clodius.

Moyen de
corriger les
desbauches
publiques.

Pourquoy
il'on enuie
plus aisément
les vices que
des vertus.

peché ne luy peut plustost déplaire, que la mauuaise fortune de son péché. Cela ne vient que d'une mauuaise coustume. Mais afin que tu sçaches que les ames qui se sont addonnees aux plus grands vices, ont encores quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent point ce qui est deshoneste, ains qu'elles sont seulement negligentes: Elles dissimulent de ne cognoistre point les vices, & encor qu'ils leur ayent heureusement succédé, ils iouissent du fruiet qu'ils leur apportent, & cachent le péché. Mais vne bonne conscience veut sortir dehors, & veut estre veüe d'un chacun. La meschanceté craint encor les tenebres mesmes. C'est pourquoy il me semble qu'Epicurus disoit fort bien: qu'il peut aduenir à vn melchant d'estre bien caché, mais non point l'assurance de l'estre. Ou bien si tu penses que le sens de ce qu'il vouloit dire, soit mieux expliqué ainsi: Il ne sert de rien à ceux qui pechent de se cacher: car encor qu'ils ayent le moyen d'estre cachez, ils n'en ont point d'assurance. Cela est vray: les meschancetez peuuent estre sans poursuite, mais non point en seureté: ie pense, si l'on s'en despesche ainsi, que cela n'est pas contraire à nostre secte. Pourquoi? parce que la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'est le regret d'auoir péché, Et qu'il n'y a aucune meschanceté, encor que la fortune la vueille enrichir de ses biens, encor qu'elle en prenne la deffence & la protection, qui demeure impunie, parce que la punition, & le supplice d'une meschanceté, est en la meschanceté mesmes. Mais neantmoins, & l'un & l'autre est encor suiuy d'autres secondes peines, qui les gehennent & les tourmentent, estans tousiours en crainte & en frayeur, & ne se pouuans iamais alleurer. Pourquoi voudrois-je affranchir la meschanceté de ceste punition? Il ne faut point estre de l'aduis d'Epicurus, en ce qu'il dit, qu'il n'y a rien iuste de nature, & qu'il faut fuyr les crimes, parce qu'on ne peut euitter la crainte. Il le faut confesser quand il dit, que les actions meschantes sont bourrellees & punies par la conscience, & qu'elle souffre assez de tourmens, de ce qu'un perpetuel regret la fouette, & la ronge, & qu'elle ne peut croire aucun pleige qui luy promette assurance. Car c'est l'argument mesme, que fait Epicurus, que naturellement nous hayssons les crimes, parce qu'il n'y a homme pour si grande assurance qu'on luy promette, qui ne craigne. La fortune en a guaranty plusieurs de la punition, mais pas vn de la crainte. Pourquoi? Parce que nous auons grauee profondement dedans nous l'horreur des choses, que nature a condamnées. C'est pourquoy ceux qui sont cachez, ne se peuuent iamais persuader, qu'ils soient bien cachez, parce que la conscience les accuse, & les descouure à eux-mesmes: & que c'est le naturel de ceux qui se sentent coupables, de trembler tousiours de peur. C'estoit vn grand malheur pour nous, puis que plusieurs crimes & forfaitz euitoyent la loy, le iugement des hommes, & les supplices qui sont eserits, s'ils ne sentoient tout aussi tost ces cruels & naturels supplices, & si la crainte n'entroit dans leur ame pour leur seruir de penitence.

Les ames vicieuses dissimulent de ne cognoistre point les vices: mais la bonne conscience se fait voir par tout.

Le premier & plus grand supplice des meschans, est le regret d'auoir péché.

Leur conscience leur est vn perpetuel bourreau.

Bien qu'ils euitent la peine, ils ne sont pas neantmoins exempts de crainte.

Naturel de ceux qui se sentent coupables.

EPISTRE XC VIII.

La fortune porte avec soy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & constante corrige les maux de fortune, Vne ame qui est en peine de l'aduenir, est miserable auant sa misere. Exemple de plusieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.

Les biens de fortune sont trop fragiles pour y fonder aucune felicité.

Il en faut vser en forte qu'ils dépendent de nous, mon point nous d'eux.

Effets de la fortune, & De l'ame.

Nul bien n'est profitable à l'homme si ne s'arme contre les efforts de la fortune.

Resolution au milieu des rauertes d'icelles.

TV ne dois iamais croire, que celuy soit bien-heureux, de qui le bon-heur ne depend & n'est appuyé que sur des choses fragiles: ou qui ne se resioiuit que sur des biens de fortune. Ceste ioye qui entre dans vn homme, en doit sortir. Mais la ioye qui naist dedans luy-mesme, elle ne trompe iamais, elle est ferme, elle prend accroissement, & le suit iusqu'à la fin. Tout le reste que le vulgaire admire, n'est qu'un bien de peu de duree. Et quoy? ne deuous-nous point donc vser de ces biens là? n'en deuous-nous point sentir quelque plaisir? Qui est-ce qui nie cela? Mais que ce soit tellement que nous ne dependions pas d'eux, & qu'ils dependent plustost de nous. Tous les biens sur lesquels fortune a pouuoir, nous peuuent apporter profit & contentement, pourueu que celuy qui les a en sa puissance, ait puissance sur soy, & qu'il ne soit pas subiect à les biens. Car ceux qui pensent que la fortune nous apporte quelque bien, ou quelque mal, Lucilius mon amy, se trompent grandement. Elle nous donne seulement la matiere du bien & du mal, & les commence-mens des choses qui doiuent en fin estre nostre bien ou nostre mal. Car l'ame a plus de force & de pouuoir, que toute la fortune du monde: c'est elle qui conduit ses propres affaires à bien ou à mal: elle est cause que la vie est bien-heureuse, ou miserable. Vne mauuaise ame conuertit toutes choses en mal, voire celles mesmes qui estoient venuës sous apparence de bien: mais vne ame entiere & sainte, corrige la malignité de la fortune: elle addoucit par patience sa rigueur & son aigreur: & par mesme moyen elle reçoit gracieusement & modestement la prosperité & le bon heur, & supporte les aduersitez constamment & vertueusement. Pourtant qu'elle soit sage, pour si bon iugemēt qu'elle ait, en tout ce qu'elle fait, encor qu'elle n'entreprenne rien par dessus ses forces: si est-ce qu'elle ne iouyra, iamais de ce bien tout entier, de ce bien qui ne craint aucunement les menaces de la fortune, si elle n'est assuree & certaine contre les choses incertaines. Si tu veux prendre garde aux autres, (car nous iugeons plus librement des affaires d'autruy) ou si tu veux prendre garde à toy-mesmes, mettant toute faueur à part, tu cognoistras cela, tu le confesseras, qu'entre tout ce que nous desirons tant, & que nous tenons si cher, il n'y a rien vtile & profitable, si tu ne t'es preparé contre l'inconstance de fortune, & des euenemens qui suiuent la fortune: si toutes les fois que quelque dommage t'aduiendra, tu ne dis fort souuent & sans murmurer, *Il a plu autrement aux Dieux.* Ou bien, afin que ie redise vn autre vers encor plus graue, & plus saint, qui te seruira pour d'auantage assurer ton ame, toutes les fois qu'il t'aduiendra quelque chose autrement que tu n'esperois:

Dieux faites-moy sentir quelque chose meilleure.

Il ne peut rien aduenir de mal à vn homme, qui est ainsi préparé. Or il se pourra ainsi preparer s'il pense de bonne heure ce que l'inconstance des choses humaines peut, auant que de les sentir. S'il fait tel estat de ses enfans, de sa femme, & de ses biens, comme s'il ne les deuoit pas tousiours auoir, & comme si apres les auoir perdus, il n'en deuoit estre miserable. Vn esprit qui se chagrine de l'aduenir, vit avec beaucoup de calamité: & celuy qui est en peine, que les biens qui luy sont si agreables, ne luy puissent durer iusqu'à la fin de ses iours, se rend miserable auant que ses misereres arriuent. Car il n'aura iamais repos, & par la crainte d'un malheur à venir, perdra le bien present, duquel il pouuoit iouyr. La douleur d'une chose desia perduë, & la crainte d'en perdre vne autre sont semblables. Je ne te commande point pour cela d'estre negligent: Ains plustost ie te conseille d'euitier tout ce que tu dois craindre, & de prendre garde à tout ce que tu pourras aduifer par ton conseil. Preuoy tout ce qui te peut nuire long-temps auparauant qu'il t'aduienne, & le destourne. L'assurance te seruira de beaucoup en cela, & le courage resolu à la patience. Celuy peut eschapper à la fortune, qui la peut supporter. Certainement elle ne trouble point ce qui est bien reposé. Il n'y a rien de plus miserable, ny de plus foible que d'auoir tousiours peur. Quelle fureur est-ce d'aduancer son malheur? Finalement pour dire en vn mot ce qu'il m'en semble, & pour te faire cognoistre ces personnes aspres, qui ne font que se tourmenter, ils ne sont pas plus impatiens durant leurs misereres, qu'ils le sont auant qu'elles aduiennent. Celuy se deult plus qu'il n'est besoin, quand il se deult auant qu'il en soit besoin. Car la mesme imbecillité qui est cause qu'il ne supporte point la douleur comme il faut, est aussi cause qu'il ne peut attendre l'heure qu'elle vienne. Par vne mesme intemperance il se forge en son cerueau vne felicité perpetuelle: il se feint que tout le bien qui est adueni, ne doit point seulement durer longuement, ains qu'il doit tousiours croistre: & oubliant le destin qui tourmente les choses humaines, il se promet que luy seul iouyra d'une fortune assuree. C'est pourquoy il me semble que Metrodorus parle sagement en ceste Epistre, où il console sa sœur, qui auoit perdu vn fils d'une tres-belle esperance: Tous les biens des mortels sont mortels. Il parle de ces biens apres lesquels tout le monde court. Car quant à ce vray bien il ne meurt iamais: la sagesse & la vertu est vn bien eternal & certain, c'est le seul bien immortel qui aduiet aux mortels. Au reste ils sont si peu raisonnables, ils ont tellement oublié où ils vont, & où vn iour apres autre les pousse, qu'ils s'estônent quand ils perdent quelque chose, estans toutesfois certains qu'ils perdront tout leur bien en vn seul iour. Tous ces biens dont on t'appelle seigneur, sont sur ton adueu, mais ils ne sont point à toy. Il n'y a rien de ferme pour celuy qui est foible: rien eternal & inuincible pour celuy qui est fragile. La necessité est aussi grande de perir, que de perdre: voire ce seroit vn grand soulagement, si nous le scauions comprendre, de n'auoir point de regret à perdre ce que nous deuous perdre. Quel remede donc pourrons-nous trouuer contre les pertes? Seulement cecy: que nous ayons souuenance de ce que nous auons perdu, & que nous ne laissions iamais perdre avec les biens la souuenance du fruit & du plaisir que nous en auons autrefois cueilly. Ce que nous auons, nous peut estre rauy, mais non point le souuenir de l'auoir eu. Celuy est infiniment ingrat, qui ayant perdu quelque bien, pense ne demeurer redevable de l'auoir receu. La fortune nous oste vne chose, mais elle nous en laisse encor l'vsufruct, lequel nous perdons pour la regretter trop iniustement. Dis à toy-mesmes, Il n'y a rien de ces choses, qui semblent estre si terribles, qui soit inuincible. Plusieurs les ont vaincuës l'une apres l'autre: Mucius le feu, Regulus les

Misere de l'homme qui apprehende l'aduenir.

Remede contre les fustidits affaires de fortune; preuoir, destourner, se resoudre. Discours touchant la foiblesse des esprits qui se paissent de vaines imaginations.

&

Touchant les biens faux & vrais.

Remede contre les pertes,

&

Resolution qu'il y faut prendre. Exemples de

personnes illustres qui se sont montrées costans & vertueux à endurer.
 Sczuola.
 Regulus.
 Socrates.
 Rutilius.
 Caton.
 Biens caduques mesprizez par plusieurs.
 Fabricius.
 Tubero.
 Sextius.
 Tels exéples nous doiuent induire à les imiter.
 Moyen de contrequerer les violences des accidens.
 Le vertueux vieillard n'a point de regret en la mort, que pour ceux auxquels il pourroit estre encor utile.
 Fuyr la mort & recourir à elle, sont choses également des-honnestes.
 La vraye pratique de Philosophie.
 Sommaire des disputes precedentes.

tourmens, Socrates le poison, Rutilius l'exil, Caton la mort qu'il se donna avec vn poignard. Et nous entreprenons aussi de vaincre quelque chose. D'auantage ces biens qui sous vne belle apparence de felicité tirent le peuple à les desirer, ont souuent esté mesprizez, & de plusieurs. Fabricius estant chef d'armee a reietté les richesses: estant Censeur, les a condamnées. Tubero a estimé que la pauureté estoit digne & de luy, & du Capitole, lors que se seruant en vn festin public de vaisselle de terre, il monstra que les hommes se deuoient contenter de ce que les Dieux mesmes estoient seruis. Sextius le pere refusa les honneurs: & quoy qu'il fust nay pour bien scauoir vn iour gouverner la Republique, il ne voulut iamais receuoir la dignité de Senateur que le diuin Iulius luy presentoit. Car il scauoit bien, que ce qu'on pouuoit donner, on le pouuoit oster. Essayons-nous aussi de nostre part à faire quelque chose pareille: nous auons tant d'exemples: pourquoy perdons-nous le cœur? Pourquoy perdons-nous l'esperance? Tout ce qui s'est peu faire autresfois, se peut faire auourd'huy. Purgeons seulement nostre ame, & suiuous la nature: de laquelle celuy qui s'essoignera, il fera subiet aux cupiditez, & aux craintes: il sera contraint de seruir à la fortune. Il est encor en nostre pouuoir de reuenir au bon chemin, & d'estre restituez en entier. Reprenons-nous en nostre premier estat, afin que nous puissions souffrir les douleurs de quelle sorte qu'elles nous viennent assaillir, & dire à la fortune: C'est vn homme, à qui tu as affaire. Va en chercher vn autre que tu puisses vaincre. Avec ces propos, & autres semblables, on adoucit la violence de cest vlcere: lequel certainement ie voudrois bien voir appaisé, ou du tout guarý, ou demeurer en estat, & vieillir avec luy. Mais ie suis assuré de sa vertu: il n'est question que de nostre dommage: c'est nous à qui touche la perte de ce vertueux vieillard: car pour son regard il a longuement vescu: il ne desire point que pour luy sa vie soit plus longue, ains seulement pour ceux, auxquels il pouuoit encor estre utile. Il use de liberalité de vouloir viure d'auantage: vn autre eust desia mis fin à ses grandes douleurs: mais il pense qu'il est aussi deshonneste de fuyr la mort, que d'auoir recours à la mort. Et quoy donc, si on le luy conseille, ne s'en ira-il pas? Mais pourquoy ne s'en iroit-il pas, si pas-vn ne se peut ia seruir de luy? s'il ne peut faire autre chose que souffrir des douleurs? Cela s'appelle, Lucilius, apprendre la Philosophie en la pratiquant, & s'exercer à la verité: voir quel cœur aura vn homme sage cõtre la mort, & contre la douleur, quand l'une vient & l'autre le presse. Il est besoin d'apprendre, ce qu'il faut faire, de ceux qui font. Nous n'auons iusqu'icy rien fait, que par argumens, & disputer s'il y a rien qui puisse resister à la douleur, & si la mort qui s'approche peut estonner vne ame courageuse. Qu'auons nous à faire de tant de paroles? allons voir la chose mesme: ny la mort ne luy donne courage contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il se fie d'auoir assez de cœur contre l'un & contre l'autre. Il ne souffre point la douleur sous l'esperance de la mort, & ne prend point de plaisir de mourir, pource qu'il se fasche de la douleur. Il souffre l'une, & attend que l'autre vienne.

EPISTRE XCIX.

Comme il faut chastier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans, & de leurs amis. Il blasme ceux qui veulent faire monstre d'une grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes.

IE t'ay enuoyé la lettre que j'escriuis à Marullus, apres qu'il eut perdu son petit enfant, & qu'on m'eut dit qu'il portoit sa mort fort impatiemment. En laquelle ie n'ay point tenu ma façon d'escrire accoustumée. Je n'ay point pensé qu'il le falloit traicter doucement, parce qu'il meritoit plustost d'estre aigrement repris, que d'estre consolé. Car il faut donner lieu à la iuste douleur d'une personne affligée, qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'en saoule, & qu'il iette dehors ceste premiere force. Mais quant à ceux qui ont entrepris de faire vn long dueil, il les faut incontinent chastier, & leur apprendre qu'il y a quelque sottise en ces larmes. Attends-tu de là consolation? reçois des injures. Portes-tu si impatiemment la mort de ton fils? que ferois-tu si tu auois perdu vn amy? C'est vn petit enfant, duquel l'esperance estoit incertaine, qui est mort. Il ne s'est perdu qu'un bien peu de temps. Nous ne cherchons qu'occasion de douleur: nous voulons nous plaindre injustement de la fortune mesme, comme si elle ne nous pouuoit pas donner assez d'autres iustes causes de nous plaindre. Mais certainement il me sembloit que desia tu auois assez de courage, contre les maux qui sont veritables, & à plus forte raison contre ceux qui n'en ont que l'ombre, & pour qui les hommes pleurent par accoustumance. Si tu auois perdu vn amy (qui est la plus grande perte qu'on puisse faire) tu deurois plustost t'efforcer à te resioüyr de la souuenance de l'auoir eu, que te plaindre de l'auoir perdu. Mais il y en a plusieurs, qui ne tiennent point de compte des grands biens qu'ils ont eus, & du temps qu'ils les ont joiüs. La douleur a ce mal entre autres, que non seulement elle ne nous sert de rien, mais en outre qu'elle est ingrâte. Faut-il donc auoir perdu ta peine, pour n'auoir plus ton amy? N'auois-tu rien gagné, par tant d'années, par vne communauté de vie & par vne compagnie & société d'estude? Voudrois-tu enseuelir ton amitié avec ton amy? Pourquoy te plains-tu de l'auoir perdu, si tu ne sens aucun profit de l'auoir eu? Croy-moy, la partie la meilleure de ce qui estoit en ceux que nous auons aimez, apres qu'un malheur les nous-a rauis, demeure encor avec nous. Le temps qui est desia passé, est à nous: & n'y a rien qu'on puisse voir en lieu plus asseuré, que ce qui a esté. Nous sommes ingrats des biens que nous auons cy-deuant receus, par l'esperance du futur: comme si ce que nous attendons ne deust, apres qu'il sera aduenu, estre mis au rang des choses passées. Celuy estime fort peu le fruit qui prouient d'une chose, s'il ne se resioüit que des fruits presens. Les choses à venir, & les passées aussi nous sont agréables: les vnes par l'esperance, & les autres par le soutenir: mais l'un pend encor, & peut ne se faire point: & l'autre ne peut estre qu'il ne se soit fait. Quelle fureur est-ce d'ocques de vouloir quitter ce qui est le plus certain? Resioüissons-nous en ce que nous auons receu par cy-deuant: si tant est que nostre ame ne fust point percée quand nous le receuions, qu'elle ne laissast point eschapper ce qu'elle auoit receu. Il y a vn nombre infiny d'exemples

Vn dueil desmesuré merite plustost reprehension que consolation.

car Telles larmes tiennent de la sottise.

Pleurer vn enfant d'incertaine esperance ne font que larmes perduës: ioint que

La douleur est chose forte ingrâte.

La vertu de nos amis decedez, nous est toujours presente.

Il se faut cō-
former à l'ex-
emple de
ceux que la
mort de leurs
propres en-
fāns n'a point
esmeus.
C'est abus
plaindre vn
accident cō-
mun à tous,
& duquel
chacun est
fort pres.
&

Grande folie
pleurer ceux
qui nous de-
uancent, puis
que la mort
est ineuital-
ble :
puisqu'aussi,
Tous hōmes
sont subjets
à mesme
condition.

La vie est in-
constante, &
tromperesse :
&

L'homme
n'est a Teur
de rien que
de la mort.
Le plus long
terme de la
vie est court
à comparai-
son de l'e-
ternité.
& mesme,

Vne infinité
de diuerses
trauerses en
deuorent vne
bonne partie
Et le dernier
les festins, &
débauches
vne autre.

Les insolē-
ces ordinai-
res aux ieu-
nes gens,
renuent la
mort des en-

de ceux qui ont enseuily leurs enfans sans auoir jetté vne seule larme : qui sont al-
lez au Senat, ou à vne autre charge publique, & se sont mis à faire quelque au-
tre besongne, en reuenant du bucher où l'on auoit bruslé le corps. Et non sans rai-
son : car premierement il ne sert de rien de te douloir, si ta douleur ne te profite
point. D'auantage tu as tort de te plaindre de ce qui est aduenu à vn, puis qu'il
doit aduenir à tous. En outre, c'est vne folie de se plaindre & d'auoir aucun re-
gret : quand il y a si peu de distance entre celuy qui est mort & celuy qui le plaint.
Nous le deuons donc porter plus patiemment, parce que nous suiuius ceux, que
nous auons perdus. Regarde la vistesse du temps, considere combien est courte la
carrière, dans laquelle nous courons à toute bride. Pren garde aussi à la suite de
tout ce genre humain, qui vont tous à vn mesme giste, & qui s'entresuiuent l'vn
l'autre apres quelque petit interualle de tēps, le plus long duquel est toutesfois bien
petit. Celuy que tu tiens pour perdu, s'est seulement aduancé. Quelle folie pour-
roit estre plus grande, puis qu'il faut faire vn mesme chemin, de pleurer celuy qui
est passé deuant? Vn homme pleure de voir vne chose faite, qu'il ne scauoit pas
deuoir aduenir : mais s'il a pensé qu'un homme ne deust point mourir, il s'est luy
mesme trompé. Vn homme pleure vne chose qu'il disoit ne pouuoir estre faite :
mais celuy qui se plaint qu'un homme soit mort, il se plaint qu'il a esté homme. Vne
mesme necessité tient attachez tous les hommes. Celuy qui a peu naistre, il luy est
force de mourir. Nous sommes differens de quelque espace, mais nous sommes es-
gaux à receuoir mesme fin. Le temps qui est entre le premier iour & le dernier, est
variable & incertain. Si tu veux considerer les miseres, il n'est que trop long,
mesme pour vn enfant : si la vistesse, elle est courte mesme à vn homme vieil. Il
n'y a rien qui ne soit plein de dangers & de tromperies, & plus inconstant &
muable qu'une tempeste. Toutes choses sont agitées, elles se changent en contrai-
res, quand la fortune le commande : & en vn si grand roulement de toutes cho-
ses humaines, il n'y a rien de si certain que la mort. Et toutesfois tout le monde
se plaint d'une chose, qui est seule en laquelle aucun n'est iamais trompé. Mais
il est decedé encor ieune enfant. Je n'ay pas dit encor, que celuy fust plus
heureux, qui meurt bien tost. Mais parlons de celuy, qui est deuenu vieil : de com-
bien peu a-il gagné sur cest enfant? Mets l'infinité profonde du temps, comprends
son eternité, & apres compare ce que nous appellons l'age d'un homme, à celle
immensité : tu verras combien est petit ce que nous desirons tant, & que nous
voulons tant faire durer. Et combien encor les larmes, combien nous occu-
pent les soucis, combien la mort deuant qu'elle vienne apres l'auoir longuement
souhaitée, combien la crainte, combien les tendres années de la vie ou celles qui
estoyent pleines d'ignorances & inutiles. Nous en passons encor la moitié à dor-
mir. Adioustés-y en outre, les travaux, les pleurs & le ducil, les dangers : & tu
cognoistras qu'en la vie la plus longue, le temps le plus petit, est celuy que l'on vit.
Mais qui est-ce qui t'accordera, que celuy ne soit plus heureux, qui ne peut estre
plustost de retour de son voyage, & qui peut auant qu'estre les acheuer son che-
min? La vie n'est ne bien ne mal : ce n'est qu'un lieu où le bien & le mal se loge. C'est
pourquoy il n'a rien perdu que le hazard qui estoit plus certain à son dommage. Il
pouuoit deuenir plus sage, & mostede : il se pouuoit avec le soin que tu en eusses
pris, rendre meilleur : Mais (ce qu'on deuoit plus iustement craindre) il se pou-
uoit rendre semblable à plusieurs autres. Voy ces ieunes hommes nais de maisons
illustres, que la folle despense a reduits en fin à seruir aux arenes, & aux specta-

cles publiques: voy ceux aussi, qui employent tout le temps à leur paillardise, & à celle d'autrui, & l'impudicité dont ils vsent les vns enuers les autres: qui ne passent iamais vn iour qu'ils ne soient yures, & sans faire quelque signalee meschanceté: tu cognoistras clairement qu'on pouuoit auoir plus de crainte, que d'esperance. Tu ne dois donc pas rechercher des occasions de douleur, ni rendre par ta plainte, ces pertes legeres, plus grandes & plus ennuyeuses. Je ne t'exhorte point de t'efforcer, ni de te contraindre: ie n'ay point si mauuaise opinion de toy, de penser qu'il te soit besoin contre cela, d'appeller toute ta vertu à ton secours. Ce n'est point vne douleur, ce n'est qu'un piqueure: mais tu la conuertis en douleur. Certainement la Philosophie t'aura de beaucoup seruy, si tu portes patiemment & avec un courage vertueux, la perte de ton fils, qui estoit encor mieux cogneu de sa nourrice, que de son pere. Quoy? te veux-ie donc persuader maintenant d'estre cruel? veux-ie donc qu'accompagnant le corps au tombeau, tu tiennes la teste haute? ne puis-ie pas endurer, que tu ayes seulement le cœur transi? Rien de cela. Ce seroit cruauté, & non pas vertu de regarder l'enterrement de ses parens, avec les mesmes yeux qu'on les voyoit en vie: & de ne s'esmouuoir point au premier sentiment de la separation, & de la mort de ses amis. Pren le cas que ie le deffendisse. Il y a des choses qui sont en leur pleine liberté. Les larmes eschappent malgré elles à ceux mesme qui les veulent retenir, & allegent grandement l'ennuy qui leur serre le cœur. Que sera-ce donc? Permettons qu'elles sortent dehors, mais ne le commandons point. Qu'elles coulent hardiment autant que la douleur les poussera, mais non point tant que l'imitation des autres le requerra. N'adioustrons rien à la tristesse, & ne la rendons pas plus grande par l'exemple d'autrui. Vne apparence exterieure recherche vne plus grande douleur que n'est vne vraye douleur. Combien trouueras-tu de personnes, qui soient tristes pour leur seule passion? Ils pleurent plus haut quand on les oit: & apres auoir demeuré en repos & sans mot dire cependant qu'ils estoient seuls, s'ils voyent venir quelqu'un, ils resueillent des nouvelles larmes. Ils iettent les mains sur leurs testes: & ce qu'ils pouuoient faire plus librement quand pas-vn ne les empeschoit, ils desirent la mort, ils se iettent de la couchette en terre. Et s'il n'y a pas vn plus qui les voye, leur douleur cesse. Nous suiurons ce vice en cela comme en toutes autres choses, de nous conformer à l'exemple de plusieurs: de regarder non point à ce qu'il faut faire, mais à ce qu'on fait par coustume. Nous laissons la nature, & suiurons le vulgaire, qui n'est iamais auteur d'aucun bien, & qui est en cela, comme en toutes autres choses, tres-inconstant. Void-il quelque homme vertueux & patient en son dueil? il l'appelle cruel, & impitoyable. Void-il quelqu'un qui se iette par terre, & qui embrasse le corps du trespassé? il l'appelle effeminé, & sans cœur. Il faut donc mesurer toutes choses par raison. Mais sur tout il n'y a point vne plus grande folie, que de vouloir acquerir reputation par sa tristesse, & prendre plaisir aux larmes: desquelles ie fais ce iugement, qu'il est permis à l'homme sage d'en laisser tomber les vnes, & que les autres viennent de leur propre contrainte. Je diray la difference qu'il y a. Dès aussi tost que la nouvelle d'une triste mort nous donne dans le cœur, ou quand nous tenons le corps pour estre d'entre nos bras ietté dans le feu, vne force de nature nous arrache des larmes malgré nous: Et l'ame poussée de la douleur, comme elle esbranle tout le corps: elle esbranle aussi les yeux, l'humeur desquelles elle espraint & le chasse dehors. Ces larmes là tombent à terre par vne expression qui se fait contre nostre volonté. Il y en a d'autres que nous laissons couler, quand on parle deuant nous

Vsage de la Philosophie en la mort des nostres.

Il faut permettre quelques larmes à la douleur, mais non par imitation.

Vice commun, regarder à ce qu'on fait non à ce qu'on doit faire. Naturel du vulgaire.

Folie extreme.

Jugement de Senèque touchant le dueil, & comment les larmes sont permises.

des amis que nous auons perdus. Il y a quelque douceur meslée parmy ceste tristesse: & si on met sus quelque propos agreable de la souuenance du trespassé, & de sa gracieuse conuersation, de ses honnetes & pitoyables offices: lors les yeux se relaschent de ioye. Nous prenons quelque plaisir aux vnes, & sommes vaincus par les autres. Il ne faut donc point que tu retiennes tes larmes, ou que tu les verses pour la presence de ceux qui sont à l'entour de toy. On ne les scauroit retenir, ni esprendre plus vilainement que lors qu'elles sont feintes: laissons-les couler à leur gré. Elles peuuent couler aux plus paisibles & plus assurez qui soient. Souuentefois elles sont eschappees aux sages sans faire tort à leur autorité, & avec vne telle modestie qu'il n'y auoit faute ni de douceur ni de dignité. On peut, dis-je, suiure le deuoir de nature, & conseruer la crainte. I'ay veu des personnes venerables aux funerailles de leurs parens, au visage desquels on recognoissoit l'amitié qu'ils leur portoient, sans aucun déguisement de douleur que feignent le plus souuent ceux qui portent dueil. Il n'y auoit rien que ce qu'une vraye affection les contraignoient de faire. Il y a certainement quelque bien-seance à la douleur qu'un homme sage doit suiure, & comme en toutes autres choses il y a quelque mediocrité, aussi y en a-il au pleurer. Les douleurs des personnes folles, sont desborbees, comme sont aussi leurs ioyes. Endure patiemment la necessité qu'on ne peut euer. Qu'est-ce qui t'est aduenu de nouueau ou d'incroyable? A quel grand nombre d'hommes voit-on apprester les obseques? à quel grand nombre void-on arracher les entrailles? Quel grand nombre portera dueil apres le tien? Toutes les fois que tu penseras qu'il n'estoit encor qu'un enfant, pense aussi qu'il estoit homme, auquel il n'est rien promis de certain, & lequel la fortune ne conduit pas tousiours à la vieillesse: car elle l'en enuoye quand il luy plaist. Au demeurant parle souuent de luy, loue sa memoire le plus que tu pourras, laquelle retournera plus volontiers, mais qu'elle reuienne sans tristesse. Car il n'y a pas un qui vueille estre en la compagnie d'un homme triste: ie ne dis point avec la tristesse. Si tu as jamais pris plaisir à quelque parole qu'il t'ait dite, ou à quelque sonnette que tu ayes ouye de luy quand il estoit petit, recite-les souuent: assure hardiment qu'il estoit pour respondre à toutes les esperances qu'un pere pouuoit conceuoir de son enfant. C'est à faire à vne ame cruelle d'oublier ses parens, d'enseuelir leur memoire avec le corps, de pleurer beaucoup, & de s'en souuenir fort peu. C'est ainsi que les bestes sauvages, desquelles l'amour est fort violente, & presque furicuse, aiment leurs petits: mais il s'esteint du tout aussi tost qu'elles les ont perdus. Cela ne seroit pas bien-seant à un homme sage, il en doit continuer la souuenance, & mettre fin à son dueil. Ie ne puis trouuer aucunement bon ce que dit Metrodorus, qu'il y a quelque plaisir qui s'engendre de la tristesse, laquelle il faut embrasser en ce temps-là. I'ay mis icy bas les mesmes paroles de Metrodorus, desquelles ie scay bien le iugement que tu en feras. Car que peut-on voir plus deshonneste, que de chercher la volupté parmy le dueil, ou par le moyen du dueil, & desirer entre les larmes mesmes quelque chose, qui te puisse plaire? Ce sont ces gens-là qui nous reprochent que nous sommes rigoureux, qui blasment nos preceptes de trop grande severité, quand nous disons qu'il ne faut receuoir aucune douleur dans nostre ame, ou qu'il l'en faut bien tost chasser. Mais en fin lequel de ces deux est plus incroyable & plus inhumain, de ne sentir aucune douleur de la mort d'un sien amy, ou de tascher à sentir quelque volupté au milieu de la douleur? Ce que nous enseignons est honneste. Apres que l'affection aura poussé dehors quelques larmes, & qu'elle aura (afin que ie parle ainsi) ietté son escume, il ne faut point aban-

Elles ne doiuent estre ne feintes ne forcées, &

Parfois sont bien-seantes au sage.

Le sol passe tousiours mesure en ses actions.

Le souuenir de l'age instant & de l'estre incertain de l'homme, nous soulage beaucoup en la mort des amis: mais

Vser quantite de larmes & perdre la souuenance d'iceux incertain apres leur trépas, c'est vn acte brutal.

Contre les Epicuriens, qui ne donnoient ny regle ny bornes aux affections.

donnera l'ame au gré de la douleur. Mais pourquoy dis-tu qu'il faut mesler quelque volupté parmy la douleur? C'est ainsi que nous flattons vn enfant avec quelque friandise, c'est ainsi qu'en luy donnant le tetin nous le faisons taire. Sur l'heure mesme que ton fils brusle sur le bucher, ou que ton amy rend le dernier soupir, tu ne veux souffrir que tes plaisirs cessent: mais tu veux encor chatoüiller, ta douleur. Qu'est-il plus honneste, ou de chasser la douleur de l'ame, ou de vouloir que la volupté soit receüe parmy la douleur? Receüe, dis-je mais qui pis est, recherchee, & dans la douleur mesme. Il y a dit-il, quelque volupté qui s'engendre de la douleur. Nous pouués dire cecy, & vous ne le pouuez pas dire. Vous ne reconnoissez qu'un seul bien, la volupté: ny qu'un seul mal, la douleur. Quelle alliance y peut-il auoir entre le bien & le mal? Mais pren le cas qu'il y en ait. C'est à ceste heure principalement qu'elle se descouure, & que nous fouïllons soigneusement la douleur, si elle a quelque chose à l'étour de foy, qui soit plaisant & agreable. Il y a des remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps, lesquels comme sales & deshonnestes, ne peuent estre appliquez en autres endroits: & ce qui peut profiter sans honte en vn lieu, il seroit deshonneste en tel autre lieu que la playe pourroit estre. N'as-tu pas de honte de vouloir guarir le dueil par la volupté? Ceste playe se doit guarir plus seuerement. Enseigne-luy plustost qu'aucun sentiment de mal ne peut arriuer à celuy qui est mort. Car s'il y en pouuoit aduenir, il ne seroit pas mort. Aucune chose, dis-je, ne peut nuire à celuy qui n'est plus. Si quelque chose luy nuit, il vit encor. Que penses-tu qui luy face mal, ou parce qu'il n'est plus, ou parce qu'il est encor quelque chose? Or il ne peut luy aduenir aucun tourment de ce qu'il n'est plus: car quel sentiment peut estre de celuy qui n'est point? Ny de ce qu'il est: d'autant qu'il est desia eschappé à la mort, qui est le plus grand mal de tous. Nous dirons pareillement à celuy qui pleure, & qui regrette celuy qui est mort en ses ieunes ans, que nous sommes tous, & les ieunes & les vieux, si tu nous compares à l'éternité de l'vniuers, esgaux en la briefueté de la vie. Car ce peu que nous auons de tout ce grand aage, est encore moins que ce qu'on pourroit dire estre le moindre: parce que té qui est moindre, est encor quelque partie. Le temps que nous viuons ce n'est quasi rien: & toutesfois par nostre folie, nous le disposons comme vne chose grande. Le t'ay bien voulu escrire cecy, non point comme si tu attendois de moy vn remede si tard (car ie scay bien que i'auois desia tenu à toy-mesme le langage que tu liras icy) mais seulement pour chastier ce petit espace de temps, que tu as esté hors de toy, & t'exhorter de vouloir prendre courage pour le reste de ta vie contre la fortune, & preuoir de loin tous ses traits, non point comme ils pouuoient aduenir, mais comme si tu faisois estat certain qu'ils deussent aduenir.

L'affection espäche des larmes qu'on ne peut retenir, mais il ne faut pas se laisser maîtriser au dueil.

Il ne faut point mesler la volupté parmy la douleur.

Les trespasses n'ont plus de sentiment: le dueil qu'on fait pour eux est doncques inutile. La vie est briefue à tous au prix de l'éternité.

EPISTRE C.

Il soustient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papius est fort bon. Et monstre quel doit estre celuy d'un Philosophe.

TV m'as escrit, que tu'auois leu avec vne grande affection, les liures que Fabianus Papius a composez des sciences ciuiles: & qu'ils n'auoient point res-

Le langage du Philo-
sophe doit

pondu à l'opinion que tu en auois. Et apres oubliant qu'il estoit question d'un Philoſophe, tu as accusé son langage, & sa façon d'écriture. Pren le cas qu'il soit ainsi que tu dis, & qu'il a force paroles, sans leur donner aucune façon. Premièrement ce langage a quelque bonne grace : il y a quelque beauté propre aux paroles qui coulent doucement. Car ie pense qu'il y a beaucoup à dire si elles eschappent, ou si elles coulent. Et encor y a-il grande difference en ce que ie vay dire. Il me semble que Fabianus ne verse pas seulement les paroles, mais qu'il les respand en trop grande abondance. Tant son langage s'espand, & sans difficulté aucune, ne venant point toutesfois sans quelque course. Au moins il monstre bien, & fait cognoistre qu'il n'est pas fardé ny peigné, ains tel qu'on peut croire qu'il est tout sien. Il a composé des mœurs, & non point des paroles : il a écrit cela pour les ames, & non point pour les oreilles. D'auantage tu n'eusses pas eu le loisir quand il parloit, de prendre garde aux particularitez. Tout son discours entier t'eust rayé : & communément ce qui plaist, avec l'ardeur qu'on le prononce, a beaucoup moins de grace quand nous le tenons apres entre nos mains. Mais c'est aussi beaucoup d'auoir tenu les yeux sur vn premier regard, iacoit qu'en y regardant de bien pres on eust peu y trouuer à reprendre. Et si tu en demandes mon aduis, celuy est plus grand qui nous en a desrobé le iugement, que n'est celuy qui l'a merité. Ie ſçay que cestuy-là est plus assure, ie ſçay qu'il se promet plus hardiment du temps à venir. Vn langage trop curieux n'est pas bien feant à vn Philoſophe. Surquoy est-ce en fin que celuy qui a peur des paroles, sera vertueux & constant, & qu'il voudra faire essay de ses forces ? Fabianus n'estoit pas nonchalant en son langage, il estoit assure. C'est pourquoy tu ne trouueras rien de laid : ses paroles sont choisies, mais non pas recherchees : elles ne sont point mises contre leur nature, ny changees à rebours à la façon du temps qui court : elles sont toutesfois nettes. Encor qu'elles soient prises du langage commun, elles ont neantmoins le sens honneste & magnifique, qui n'est pas ferré & contraint comme vne sentence, mais tiré de bien haut. Nous verrons ce qui n'est pas assez retranché, ce qui n'est pas bien basti, ce qui n'est point poly à la façon nouvelle. Quand tu auras bien tout consideré, tu n'y verras rien qui defaille, ny qui soit vuide. Encor qu'il n'y ait point de marbres de diuerſes couleurs, ny aucuns entrecoupe mens de canaux pleins d'eau, qui passent entre les chambres, ny ces grands celiers & despenses (qu'on appelle *pauperis cella*) ny rien de ce qu'une folle despense, qui ne se peut contenter d'un simple ornement, entremeslé dans les bastimens : toutesfois comme on dit communément, la maison est bien dressée. D'auantage encor ne sommes-nous pas d'accord quelle composition est la meilleure. Quelques-vns l'aiment rude, mais toutesfois ornee ; d'autres se plaisent tant à celle qui est aspre & rude, que ce que la cheute des paroles a plus doucement expliqué, ils le separent expressément, & entrecouperent les clauses, afin qu'elles ne puissent respondre à ce qu'on attendoit. Ly Ciceron ; sa composition est toute semblable, elle garde sa mesure des pieds, elle est elaboree, elle est facile & delicate, sans que rien luy face deshonneur. Au contraire celle de Pollio Afinius est mal rabotee, elle bondit, elle te laissera lors que tu y pèses le moins. En outre dans Ciceron tout se termine bien, & dans Pollio il tombe peu de mots exceptez qui sont restrains à vne mesme façon & à vn mesme moule. En apres, tu dis qu'il te sembloit, que tout y estoit d'un stile bas, & peu esleué : toutesfois ie n'y recognois point ce vice. Ce ne sont point paroles d'un bas stile : elles sont douces & formées d'une suite qui sent vn esprit modeste & bien composé. Elles ne sont point rabotees : elles sont pleines & vnies. Elles n'ont faute de la vehemence d'un

estre deux & coulant, ce que neantmoins Lucilius ne trouuoit pas bon :

Doit s'employer à reformer les mœurs, non le langage.

Son langage doit estre plus solide que curieux ou recherché.

Stile, conuenable au philoſophe.

Compoſitiō d'un beau langage comparé a rec la structure d'un bastiment.

Comparaiſon de Ciceron avec A. Pollio.

L'esprit se decouure par les paroles.

orateur, de pointes, & de ces frequentes sentences qui picquent, que tu aimes tant. Mais regarde tout le corps: encor qu'il ne soit point garny de tant d'affiquets, si est-il gentil. Son langage n'a point de dignité. Nommes-en vn autre, que tu puisses mettre deuant Fabianus. Si tu dis que c'est Ciceron, (les liures de la Philosophie duquel, sont ou peu s'en faut, de pareil nombre que ceux de Fabianus :) ie te l'accorderay. Mais vne chose n'est point petite, pour estre moind e qu'vne fort grande. Dis que c'est Asinius Pollio : ie te l'accorderay : mais pour te respondre ; En vne chose si grande c'est estre excellent ; de venir apres deux. Nomme-moy encor Liuius. Car il escrit des dialogues, que tu pourrois aussi bien mettre au nombre des liures de la Philosophie que de l'histoire, & qui sont faits expressement pour la Philosophie. Je cederay encor à cestuy-là. Mais regarde, ie te prie, combien en precede celuy qui n'est vaincu que de trois, & de trois les plus eloquens. Mais il n'est point en toutes choses comme il deuroit. Son langage n'est pas puissant, encor qu'il soit enflé ; il n'est pas violent, & ne va pas comme vn torrent, encor qu'il s'espande au large: il n'est pas facile, mais il est net. Tu dois desirer (diras-tu) qu'on parle aigrement contre les vices, contre les dangers courageusement, contre la fortune superbement, & contre l'ambition avec iniures. Je veux que la prodigalité soit blasmee, la paillardise eschafaudée, & que la tyrannie soit abbatuë : que le langage de l'orateur soit vehement, du tragique soit grand & graue; & celuy du comique soit bas & vulgaire. Veux-tu qu'il soustienne vn petit subiect seulement avec paroles ? il s'est assubiectionné à la grandeur des choses, il traine apres soy l'eloquence comme vne ombre sans penser à elle. Sans doute tout ce qu'il escrit ne sera pas curieusement traité, il ne sera pas bien ramassé : toutes ses paroles n'esueilleront point, & ne poindront point. Je le confesse. Plusieurs choses luy eschapperont qui ne picqueront pas : & quelquefois on verra couler des paroles qui ne porteront point coup. Toutesfois tu y trouueras par tout beaucoup de lumiere, & de grands espaces qui ne te seront pas ennuyeux. En fin il te pourra faire cognoistre, qu'il a bien entendu tout ce qu'il a escrit. Tu cognoistras qu'il a trauaillé afin que tu sceusses ce qui luy plaisoit, & non point ce qui te deuoit plaire. Il tasche en toutes choses apporter profit ; à rendre l'ame bonne, sans auoir cherché aucune louange. Je ne doute point que ces écrits ne soient tels, combien que i'en aye plustost vne vieille souuenance qu'vne fraîche memoire, & qu'il m'en demeure encor quelque couleur, non point d'vne recente conuersation familiere, mais par vn abregé, & comme par vne vieille cognoissance. Certainement quand ie l'oyois, ses écrits me sembloient tels: non pas qu'ils fussent formez, mais bien remplis, qui pouuoient esleuer vn ieune homme de bon naturel, & l'attirer, à son imitation, sans entrer en desespoir de vaincre. C'est la façon d'exhorter qui me semble auoir plus de vertu & d'efficace. Car celuy ne fait que rebuter la ieunesse, qui n'engendre qu'vn desir d'imiter, & ôste l'esperance de faire mieux. Au reste sans entrer à la louange des choses particulieres: il estoit abondant en paroles, il estoit en tout & par tout magnifique.

Fabianus,
non mou-
dre que
Ciceron ea
eloquence.

Quel rang il
peut tenir
entre les
doctes.
Obiection
de Lucilius.

Responce de
Senecque.

Le langage
d'vn bon &
vray Philo-
sophe doit
viser au
profit d au-
truy, non
point à sa
louange par-
ticuliere.

E P I S T R E C I.

De la mort subite & inopinée de Senecio par vne esquinancie. Que les richesses croissent plus facilement, qu'elles ne commencent. Qu'il ne se faut rien promettre de l'aduenir.

La fragilité de l'homme le doit induire à songer aux choses éternelles, & méditer la mort.
L'exemple de Senecio, le nous apprend.
Richesse qui vient de paupreté, dure longuement.

L n'est iour, il n'est heure, qui ne monstre que ce n'est rien que de nous, & qui ne nous aduertisse par quelque nouvelle occasion de nostre fragilité, laquelle nous auons mise en oubly : & en outre qu'elle ne nous contraigne de ietter nos pensées sur les choses éternelles, & de songer à la mort. Veux-tu demander à quoy tend ce commencement de lettre? Tu auois bien cogneu Senecio Cornelius gentilhomme Romain, personnage qui viuoit fort honorablement, & qui faisoit de fort bons offices à ses amis. Il s'estoit d'un bien petit commencement esleué si haut, que le chemin luy estoit desia facile, & bien-aisé à toutes autres grandeurs. Car la dignité croist plus facilement qu'elle ne commence. Et la richesse qui naist d'une paupreté, demeure apres longuement avec elle. Senecio fut fort aspre toute sa vie apres les biens: à quoy deux choses, propres à cela, le conduisoient, la science de les acquerir & de les conseruer: l'une desquelles toute seule le pouuoit faire riche. Cest homme, qui viuoit avec vne grande sobrieté, & qui ne mettoit pas moins de peine à penser à ses biens, qu'à son corps: apres m'auoir visité le matin comme il auoit de coustume, apres auoir tout le reste du iour demeuré iusqu'à la nuit sur le cheuet de son amy, qui estoit couché au liçt bien affligé, & hors de toute esperance, apres auoir encor ioyeusement soupé, fut surpris d'une esquinancie, especé de maladie bien soudaine, qui luy ferra tellement la gorge, qu'à grand' peine peust-il viure iusqu'au point du iour. En peu d'heures donc apres s'estre acquité du deuoir qu'une personne saine & gaillarde pouuoit rendre à tous ses amis, il mourut. Celuy qui alloit à la chasse des richesses & par mer & par terre, qui ne laissa en arriere aucune especé de profit & de gain iusqu'aux arrentemens, & fermes des dacs & du domaine du peuple, sur le point que ses affaires se portoient fort heureusement, & que les richesses luy arriuoient de toutes parts, le voila trouffé.

*Ete donc des poiriers, va planter à la ligne,
Mœlibé, les sarmens d'une nouvelle vigne.*

Virgile.
Eclogue.

La grand' folie que c'est de vouloir disposer de tout l'age de nostre vie! nous n'auons pas seulement pouuoir sur le lendemain. O la grand' fureur de ceux qui commencent à ietter de si longues esperances! l'achepteray, ie bastiray, ie presteray, ie plaideray, j'auray des honneurs, & apres que ie seray las de trauailler, & que ie seray en ma pleine vieillesse, ie viuray en repos. Croy-moy, toutes choses sont incertaines. voire aux plus riches. Pas vn ne se doit rien promettre de l'aduenir. Cela mesme que nous tenons, nous eschappe des mains: Et la corde à laquelle nous voulons nous appuyer, l'orage la rompt. Le temps roule, conduit par quelque loy tres-certaine, mais c'est par vn chemin qui nous est incogneu. Mais que me peut seruir ce qui est certain à nature, puis qu'il m'est incertain? Nous entreprenons

Vanité ordinaire, se promettre beaucoup de l'aduenir.

reprenons de longues navigations : & apres auoir esté plusieurs années sur les bords des pays estrangers, nous voulés reuoir bien tard nostre patrie: nous faisons dessein d'aller à la guerre, & de suivre la peine qu'on préd aux armées pour quelque solde mal payee, d'auoir des gouuernemens de prouinces, & de monter par degrez aux offices: & cependant la mort nous talonne, à laquelle nous ne pensons iamais, que par celle d'autrui. Lors nous nous representons les exemples de nostre mortalité, qui ne durent pas plus longuement dans nostre memoire, que l'estonnement que nous en auons. Quelle folie pourroit estre plus grande que de s'esmerveiller qu'une chose se face quelque iour, quand elle peut aduenir en tout temps? Nostre fin est arrestee au point que la necessité inexorable du destin l'a clouee: mais aucun de nous ne sçait cōbien elle est proche. Disposons donc nostre ame, comme si elle estoit venue à son dernier iour. N'attendons pas d'auantage. Soyons prests tous les iours de rendre à nostre vie ce qu'elle nous auoit presté. Le plus grand vice qu'elle ait, c'est qu'elle est tousiours imparfaicte, & qu'il y a quelque chose qui retarde tousiours. Celuy qui a mis la dernière main à sa vie, n'a point faite de temps. C'est de ceste faite que la crainte s'engendre, & le desir du futur qui nous ronge l'ame. Il n'y a rien plus miserable que le doute de ce qui doit aduenir, & d'estre en peine quelle fin il doit prendre: combien est grand, & quel, ce qui reste. Vne ame irresoluë est tourmentee d'une crainte dont elle ne se peut deffaire. Comment donc pourrons-nous chasser ces pensees de l'ame? Si nostre vie ne s'estend pas plus loin qu'elle ne doit, & si elle se retranche. Car celuy vit en suspens, il est incertain de l'aduenir, qui ne peut faire son profit de present. Mais apres que ie me suis fait raison de ce que ie me deuois, apres que mon ame desia bien assuree, sçait qu'il n'y a difference aucune entre vn iour, & vn siecle, elle contemple comme d'un lieu bien-haut, & les iours & les choses qui luy doiuent aduenir: elle ne pense à l'ordre & à la suite des temps, qu'avec vne grande ríse. Comment te pourroit troubler l'inconstance & la mutabilité de la fortune, si tu demurés certain & assuré contre les choses incertaines? Halte-toy donc, mon Lucilius, de viure, & fais estat qu'un chacun iour seul t'est vne vie entiere. Celuy qui s'accommodera à ceste façon de viure, celuy qui prendra vn iour pour vne vie entiere, il est en assurance. Mais ceux qui ne viuent que d'esperances; le temps present leur échappe, ils se sentent saisis d'un desir, & d'une miserable crainte de mort, qui rend encor toutes choses plus miserables. De là procedoit ce vilain & des-honneste desir de Mecenas, par lequel il ne refusoit point d'estre estropié, d'estre laid & souffrir encor un cruel tourment, pourueu qu'entre ces malheurs la vie luy fust prolongee:

*Rends-moy de la main, & du pié,
Et de la cuisse estropié:
Fay-moy bossu d'autre costé,
Fay que ie sois tout esdenté:
Mais que ie viue c'est tout vn.
Bouruelle-moy de toute sorte,
Il n'est tourment tant importun,
Ny douleur que ie ne supporte.*

On desire vn mal qui seroit plus miserable du monde s'il aduenoit : on demande vne longueur de peine, & de supplice avec autant d'affection qu'on demanderoit

Folie extreme
me l'eston-
ner de la
mort sou-
daine de
nos sembla-
bles.

&

Vice tres
grand de la
vie humaine
d'estre tous-
iours im-
parfaicte, &
douter de
l'aduenir.
Moyen d'y
remedier.

Contente-
ment de
l'homme
vertueux.

Misere ex-
treme, ne
viure que
d'esperances
au monde.
Exemple en
Mecenas.

la vie. Je l'estimerois le plus vilain & detestable homme du monde, s'il vouloit seulement viure iusqu'au gibet. Et toutesfois, il dit, Romps-moy les bras & les iambes, pourueu que l'esprit demeure encores dans ce corps mutilé: deschire-le, pourueu qu'il viue encor quelque peu de temps tout monstrueux & contrefaict. Attache-moy tant que tu voudras : mets au dessous de moy vne poignante gehenne. C'est grand cas, il vaut mieux ferrer sa playe, & demeurer pendu à vne gehenne, & qu'on puisse prolonger la fin de son supplice, qui estoit toutesfois le meilleur remede des maux. Il vaut mieux retenir la vie pour mourir souuent. Que voudrois-tu souhaitter à cest homme-là, sinon que les Dieux luy accordassent ses desirs? Que veut dire la vilanie de ces vers effeminez? Que veut dire ce pacte & ce marché d'vne si folle crainte? Que veut-il faire de mendier si honteusement sa vie? Crois-tu que Virgile luy ait iamais récité,

Inuediue
contre ceste
miserable
esperance &
desir de vie.

12. Aeneid.

Penses-tu que mourir soit chose miserable?

Il souhaite les maux les plus extrêmes : il desire qu'on allongé ce qui est le plus grief à supporter, & qu'on le face longuement durer. Que veut-il gagner par là? vne plus longue vie. Mais qu'est ce que la vie d'un tel homme? demeurer longuement à mourir. Se peut-il trouuer vn homme qui aime mieux fondre sur les supplices & tourmens, se sentir couper les membres l'un apres l'autre, perdre la vie peu à peu par des goutieres, que de rendre l'ame tout d'un coup? Se peut-il trouuer quelqu'un, qui se voyant attaché à ce bois malheureux, estant ià tout rompu & moulu, portant vne horrible bossé & sur les espaules & sur la poitrine, de force qu'il a esté froissé & pressuré, qui a eu plusieurs autres occasions de souhaitter de mourir, outre la gehenne vueille tirer sa vie en quelque longueur, qui doit apres tirer tant de peines & de tourmens? Nie maintenant, que la necessité de mourir ne soit vne grande faueur de nature. Il y en a plusieurs, qui sont tous prests de faire encor vne autre pacte: de trahir leur ami pour viure plus longuement, de mener leurs enfans par la main à l'impudicité, mais qu'ils puissent voir encor la lumiere du iour, tesmoin de tant de meschancetez. Il faut donc chasser le desir de la vie : il faut apprendre que tu ne te dois pas soucier quand ce sera que tu souffriras vne chose qu'il te faut quelquefois souffrir. Aye seulement soucy de bien viure, & non point combien longuement, & que souuent c'est vn grand bien de ne viure pas longuement.

Autre misere
extrême
postposer la
perte d'vne
vie plus heu-
reuse, &
plus longue
à la iouys-
sance de
celle-cy,
brefue &
trauersee.
Moyen d'y
remedier.

EPISTRE CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la louange & la splendeur qui suit nostre nom apres la mort, est bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrans d'une lumiere diuine.

Comme celuy fait vn grand desplaisir de resueiller quelqu'un qui en dormant void vn songe agreable : car il luy oste la volupté (encor qu'elle soit fausse) qui luy donnoit autant de contentement, que si elle estoit vraye : Tout ainsi & de mesme sorte ta lettre m'a fait vn grand tort: parce qu'elle m'a retiré d'une fort belle pensée, que i'entretenois, & m'a retenu d'aller plus auant s'il m'eust esté permis. Je prenois vn extrême plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité des ames, & certainement pour mieux dire, de la croire. Car ie donnois facilement beaucoup de creance aux opinions de quelques sçauans hommes, qui nous promettoient plustost vne chose bien agreable, qu'ils ne la prouuoient. Je me laissois aller facilement à vne si grande esperance. Je me faschois desia de viure, ie mesprisois desia les reliques de ma vicillese cassée, puis que ce peu de temps qui me restoit, deuoit estre changé en vn temps infiny, & en la possession & iouissance de l'eternité: lors que ie fus aussi tost esueillé receuant ta lettre, & que ie perdis vn si beau sommeil, lequel ie reprendray & recoureray aussi tost que ie t'auray laissé. Tu dis que par ma premiere lettre ie n'ay point entierement expliqué toute ceste question, par laquelle ie m'estois essayé de prouuer ce que nos Stoyciens soustienent, que la renommée & la reputation qui nous suit apres nostre mort, soit bien; & que ie n'ay point donné solution aux argumens contraires, qu'on nous faisoit, Qu'aucun bien ne procede, comme ils disent, des choses distantes & separées. Ce que tu demandes, mon Lucilius, appartient à ceste mesme question, mais à vn autre lieu: c'est pourquoy non seulement ie l'auois differée avec quelques autres raisons, qui dependent de cela. Car il y a, comme tu sçais, quelques discours rationaux, c'est à dire de Logique, qui sont meslez avec les moraux. Voila pourquoy i'ay traitté ceste partie qui est iuste & droite, & qui appartient aux mœurs: sçauoit mon si c'est folie, & si c'est peine perdue, d'auoir soucy de ce qui doit aduenir apres nostre mort. A sçauoir-mon si nos biens meurent avec nous, & s'il en reste rien à celuy qui n'est plus rien : Ou si de ce que nous ne pourrions sentir quand il aduient droit, on en peut receuoir ou desirer quelque fruit. Or tout cela se rapporte aux mœurs : c'est pourquoy nous l'auons mis en vn autre lieu. Mais il a esté besoin de traicter à part ce que les Dialecticiens disent contre ceste opinion, & à ceste cause nous l'auons bien voulu separer. Puis donc que tu demandes toutes leurs opinions, ie les discourray, & apres ie les confuteray l'une apres l'autre. Mais si ie ne disois au prealable quelque chose, on ne pourroit pas entendre ce que ie veux contredire. Qu'est-ce donc que ie veux premierement dire ? C'est qu'il y a quelques corps qui sont vnis & d'une piece seule, comme est l'homme : quelques-vns, qui sont composez, comme vn nauire, vne maison, & toutes autres choses, qui de diuerses parties par vne liaison sont conioinctes ensemble : il y a pareillement quelques corps composez de choses distantes, & desquels

La Philosophie humaine est merueilleusemēt irresoluē en vn point, sans la vraye cognoissance duquel neant moins la condition de l'homme est miserable.

Question de Lucilius, touchant la reputation qu'on obtient apres la mort.

Responce de Senèque, qui commence par la consideration de diuers corps en nature.

encor les membres sont separez, comme vne armée, vn peuple, vn Senat. Car ceux par le moyen desquels ces corps sont faicts, sont joints ensemble par la loy & par leur office, mais par nature ils sont distincts & singuliers. Qu'est-ce encor que ie veux dire auparauant? C'est que nous pensons que ce qui consiste en choses distantes & separees, ne peut estre appellé bien. Car vn bien doit estre contenu & gouverné par vn seul traict, il n'y doit auoir qu'une seule raison principale du bien. Et si quelquesfois tu desires de le sçauoir, il se preuue de soy-mesme: cependant il a esté besoin de presupposer cela, afin que nostre toile s'y puisse appuyer. Vous soustenez, dit-il, que ce qui procede de choses distantes, n'est pas bien. Et toutesfois ceste renommée, & ceste splendeur de nom, c'est l'opinion des gens de bien. Car comme la renommée n'est pas le dire d'un homme seul, & la diffamation n'est pas la mauuaise opinion d'une seule personne: pareillement la splendeur & la reputation ne vient pas de plaire à vn seul homme. Il faut que plusieurs grands & vertueux personages consentent en cela, pour engendrer ceste splendeur de nom: Or elle ne se fait que par le iugement de plusieurs, c'est à dire, distants & separez: Elle ne peut donc estre bien. La splendeur, dit-il, est vne louange donnée par plusieurs gens de bien, à vn homme de bien: la louange est vn parler: le parler est vne voix qui signifie quelque chose. Mais vne voix, encor qu'elle sorte de la bouche d'un homme de bien n'est pas bien. Comme aussi tout ce que l'homme de bien fait, n'est pas bien. Car l'homme applaudit des mains, il chiffe: mais aucun n'appellera bien, ny le frapement des mains, ny le chiffer, encor qu'il admire, & qu'il loue toutes choses qui sont en quelqu'un, non plus que l'esternuement ou la toux. Il s'ensuit donc que la splendeur n'est pas bien. En somme, dites-nous, si c'est le bien de celuy qui loue, ou de celuy qui est loué? Si vous dites que c'est le bien de celuy qui loue, ce seroit aussi sotttement parlé, comme si vous disiez que ce fust mon bien, qu'un autre soit en bonne santé. Mais c'est vne action honneste de louer ceux qui en sont dignes: par ainsi c'est le bien de celuy qui loue. Car c'est son action, & non pas le bien de nous, qui sommes louez. Et toutesfois c'est dequoy il est question. Je respondray maintenant en peu de paroles à chaque point. Premierement on demande encor maintenant, si aucun bien peut venir des choses distantes. Surquoy il y a des opinions d'une part & d'autre. En second lieu, la splendeur n'a pas besoin de beaucoup de suffrages & recommandations. Elle se peut contenter du iugement d'un seul homme de bien. Car vn seul homme de bien peut faire iugement de tous les autres gens de bien. Et quoy? dit-il, la renommée naistra-elle du iugement d'un seul, & infamie du dire d'une seule meschante personne? Je l'appelle, dit-il, gloire, quand elle est espandue en beaucoup d'endroits. Car elle a besoin du consentement de plusieurs. La condition de plusieurs & celle d'un seul, est fort differente. Pourquoi? Car si vn seul homme de bien a bonne opinion de moy, ce m'est autant, comme si tous les gens de bien l'auoient. Parce que si tous me cognoissoient, ils auoient ceste mesme opinion de moy. Ils ont tous vn pareil & semblable iugement. Et ceux qui n'y peuvent pas contredire, en iugent de mesmes. C'est autant comme si tous y consentoient: car ils ne peuvent auoir autre opinion. Voire mais pour la gloire, & pour la renommée, l'opinion d'une seule personne ne suffit point. Quant à cela l'opinion d'un seul homme peut autant, comme l'opinion de tous: car si vous en demandez aduis à tous, ils seront de ceste opinion. Mais icy, le iugement de choses diuerses & dissemblables, est aussi diuers comme sont bien les affections: car tu les trouueras incertains, legers & suspects. Penses-tu que tout le monde puisse

De ce qui se
peut & doit
appeller bien.
&

De la louange,
& en quel
sens les Stoi-
ques pren-
nent ce mot.

Aduis de Se-
neque.
La louange
d'un homme
de bien nous
doit suffire
autant que
celle de
tous.

car
Tous les gens
de bien sont
d'un mesme
aduis, pour-
ce que

estre d'un mesme aduis: vn homme seul n'a pas tousiours vn mesme aduis. Mais la verité leur plaist. La verité n'a qu'une force & qu'un mesme visage. Or quant aux autres, cela mesme à quoy ils cōsentent, est faux. Et toutes fois il n'y a point de cōstance aux faussetez. Car elles sont diuerses & contraires ensemble. Mais la louange, dit-il, n'est autre chose qu'une voix. Et une voix ne se peut appeller biē. Et quād ils disent que la splendeur du nom n'est autre chose que la louange que les gens de bien rendent aux gens de bien, ils ne la rapportēt point à la voix, mais à l'opinion. Car encor qu'un homme de bien se taise, pourueu qu'il pense que quelqu'un soit digne de louange, il est assez loué. D'avantage la louange est autre chose, que le louangemēt: car cestuy-là a besoin de la voix. C'est pourquoy l'on ne dit point une louange funebre, mais un louangement, l'office duquel consiste en harāgue. Quand nous disons que quelqu'un est digne de louange, nous ne luy promettons point les paroles gracieuses, mais le iugement des hommes. La louange donc peut proceder de celuy qui ne dira mot, pourueu qu'il ait bonne opinion de quelqu'un, & qu'il le louē dans soy-mesmes, comme homme de bien. En outre (comme j'ay dit) la louange se rapporte à l'ame, & non point aux paroles qui ont presché la louange que l'ame auoit conceuē, & qui l'apportent à la cognoissance de plusieurs. Celuy louē qui iuge qu'on est digne de louange. Quand ce Tragique nous dit, que c'est chose magnifique d'estre louē par celuy qui est louē, il entend que c'est par un qui est digne de louange. Et quand cest ancien Poëte dit aussi, la louange nourrit les arts, il ne dit pas le louangement, lequel corrompt plustost les arts. Car il n'y a rien qui ait tant gâté & corrompu l'eloquence, & les autres sciences qui ont besoin des oreilles, que de vouloir plaire au peuple. Il est bien vray que la renommee a besoin de la voix, mais non pas la splendeur. Car elle peut venir sans la voix, ayant assez du seul iugement. Elle est assez entiere, non seulement entre ceux qui ne parlent point, mais entre ceux mesmes qui la contredisent. Je te diray encor la difference qui est entre la splendeur & la gloire. La gloire vient du iugement de plusieurs, & la splendeur des bons. Mais à sçauoir-mon à qui c'est que la splendeur du nom c'est à dire, la louange que les bons rendent aux bons, portera du bien? sera-ce à celuy qui est louē, ou à celuy qui louē? Ce sera à l'un & à l'autre. Moy qui suis louē, parce que nature m'a fait tel que j'aime toutes personnes, ie suis tres-aise d'auoir bien fait, & me resioiys d'auoir trouuē des hommes recognoissans, qui preschent mes vertus. C'est le bien de plusieurs quand ils sont recognoissans: mais c'est aussi mon bien. Car j'ay l'ame si bonne, que le bien d'autrui ie l'estime comme mien, & de ceux aussi auxquels ie suis cause de ce bien. C'est le bien de ceux qui louent. Car il se fait par vertu. Et toute action de vertu est bien. Mais cela ne leur pouuoit aduenir, si ie n'estois tel. Par ainsi c'est le bien de l'un & de l'autre, d'estre louē avec merite: autant certēs comme c'est le bien d'un iuge d'auoir bien iugé, & le bien pareillement de celuy au profit duquel il a esté iugé. Fais-tu doute, que la iustice ne soit le bien de celuy qui en est doiū, & de celuy aussi à qui elle paye ce qu'elle luy doit. C'est iustice de louer une personne qui le merite: c'est donc le bien de l'un & de l'autre. Nous auons assez amplement respondu à ces mocqueurs. Mais nous ne deuions pas auoir ceste mauuaise intention de fermer ces argumens trompeurs, & tirer la Philosophie hors du siege de sa majesté pour la mettre en ceste destresse. Combien vaut-il mieux aller par un chemin droit & ouuert, que de se ietter soy-mesme en ces destours & labyrinthes qu'il te faut apres rebrousser avec beaucoup de peine? Car ces disputes en fin ne sont autre chose que des passe-temps de personnes qui se veulent doctement tromper,

La verité leur plaist. Or elle n'a qu'un visage.

Difference entre louange & louangement.

Que c'est que louange. &

D'où vient la corruption des sciences.

Difference entre splendeur & gloire.

Marque de bonne ame.

Discours pl^{is}
graué que
les vaines
disputes pre-
cedentes, par
lequel il
monstre
l'excellence
de l'enten-
dement hu-
main.

De la sépa-
ration du
corps avec
l'ame, & de
l'immorta-
lité de celle
cy.

L'homme
s'iet du mon-
de avec pa-
reille audite
qu'il y en-
tre.

Misérable
estât de
l'homme
deuant la
naissance &
après.

Dont il pré-
sujet d'ex-
horter à
mourir alai-
grement.

& surprendre l'un l'autre. Dy plustost combien il est conuenable à la nature, d'estendre son ame sur tout ce grand monde. L'ame de l'homme est vne grande chose & genereuse : elle ne peut souffrir d'auoir aucunes bornes, qui ne luy soient communes avec Dieu: elle va au pair avec luy. Premièrement elle ne prend point pour sa patrie & pour sa demeure vn bas lieu: elle ne se contente d'Ephese ou d'Alexandrie, ou de quelque autre lieu plus spacieux, plus remply de citoyens & de plus grand nombre de maisons: sa patrie est tout ce que l'uniuers d'enhaut enuironne de son circuit: Toute ceste grande voûte, sous laquelle la mer & la terre est fondée, sous laquelle l'art qui separe les choses humaines d'avec les diuines & les conioint aussi, sous laquelle il y a tant de Dieux rangez en bel ordre, qui veillent incessamment pour continuer la charge qui leur est donnée. En second lieu, elle ne permet point qu'on luy donne vn' aage trop court. Tous les temps, dit-elle, sont à moy. Il n'y a siecle qui soit clos aux grands entendemens: il n'y a temps sur lequel ils ne puissent ietter leurs pensees. Quand ce iour sera venu, qui doit separer la conioction, qui a esté faicte de la diuinité avec l'humanité, ie laisseray ce corps au lieu où ie l'ay trouué: ie m'yray rendre à la compagnie des Dieux. Et encor maintenant mesme ie n'en suis point du tout priué, mais ie suis retenu par la pesanteur de la terre. La demeure de cest aage mortel, n'est qu'vn auant-ieu d'vne meilleure & d'vne plus longue vie. Tout ainsi que le ventre de nostre mere nous retient l'espace de neuf mois, & nous prepare non point pour soy, mais pour le lieu où il semble que nous soyons ictez à capables de respirer l'haleine, & de pouuoir souffrir l'air: patellement par ceste espace de temps qu'il y a depuis l'enfance iusqu'à la vieillesse, nous sommes receus pour vn autre enfantement. Vne autre naissance nous attend, & vn estat d'autres plus belles choses. Nous ne pourrions souffrir le Ciel qu'après quelque interualle. Par ainsi preuoy de longue main sans aucune peur ceste heure du decret de ta mort. Ce n'est pas la derniere heure de l'ame, elle ne l'est que pour le corps. Regarde toutes ces choses, qui sont aupres de toy, comme si ce n'estoient que paquets de hardes que tu tiens dans vne hôtellerie. Il te faut desloger, & aller plus loin. Nature fouille tous ceux qui s'en vont comme ceux qui entrent. Elle ne te permet point d'en emporter plus que tu n'en as porté. Encor de ce que tu portois quand tu entras en la vie, il en faut laisser vne bonne partie. On t'ostera la peau qu'on auoit ietté dessus toy pour derniere couuerture: on t'ostera la chair & le sang meslé avec elle, qui couroit par tout: on t'ostera les os & les nerfs qui rendoient fermes & fortes les parties fluides & foibles. Ce iour que tu crains comme s'il deuoit estre ton dernier, c'est le iour de ta naissance à l'éternité. Laisse ceste pesante charge. Que retaydes-tu tant, comme si desia tu n'estois vne autre fois sorti dehors, quand tu laissas le corps dans lequel tu estois caché? Tu fais le retif, tu recules: Ce fut aussi avec de grands efforts que ta mere te mit hors du ventre. Tu souspires, tu pleures: Quand tu naquis tu pleurois aussi. Mais lors on te pouuoit bien pardonner: ne faisant que venir en ce monde, tu n'auois iamais rien veu ne senti: estant forty d'vn lieu chaud & mol des entrailles de ta mere, vn air plus libre & plus grand te souffla. Après, l'attouchement d'vne dure main t'offensa: & estant encor ainsi tendre, & n'ayant iamais plus rien veu, tu te trouuas estonné entre les choses que tu ne cognoillois pas. Mais maintenant tu ne trouues pas estrange de te voir separé de ce corps duquel tu auois esté autrefois partie. Laisse donc sans regret ces membres qui ne te seruent desia plus, & despoille ce corps où l'ame long-temps a, ne peut plus loger. Il sera deschiré, il sera noyé & aneantis. De quoy te falches-tu? C'est ainsi qu'il se fait: les estuys

qui ont tenu couuert ceux qui naissent, perissent tousiours. Pourquoy les aimes-tu tant, comme s'ils estoient tiens? Parce, peut-estre, que tu en es couuert. Il viendra vn iour qui te descouurira, & qui te mettra hors de ce ventre vilain & puant, où tu es maintenant logé. Tâche dès maintenant de t'en voler, & t'arracher de là, le plus que tu pourras, reietât toutes autres choses, horsmis celles qui doiuent demeurer nécessairement avec toy. De là mesmes aussi pense à quelque chose plus haute & plus diuine. Quelque iour les secrets de nature te seront descouverts, ces tenebres seront chassées, & vne belle clarté reluira de tous costez. Pense en toy-mesmes combien est grande ceste lueur de tant d'estoilles, qui meslent leurs lumieres ensemble. Il n'y aura aucune ombre qui vienne troubler la serenité de l'air: tous les quartiers du Ciel reluiront d'une egale clarté. Le iour & la nuict ne sont que le changement de l'air voisin de la terre. Tu confesseras d'auoir vescu en tenebres, lors que tu verras tout entier ceste lumiere entiere que tu ne vois maintenant que par des petites fenestres de tes yeux; & toutesfois tu l'admiras de bien loin. Que te semblera ceste diuine clarté, quand tu la verras dans sa place? Ceste pensée ne peut permettre que rien de sale se puisse arrester dans nostre ame, rien de bas, ny de cruel. Elle dit que les Dieux sont tesmoins de toutes choses. Elle nous commande de nous rendre agréables à eux, & de ne penser qu'à leur plaire, & de mettre l'eternité deuant nos yeux: laquelle a si grand pouuoir que si quelqu'un la peut conceuoir dans son ame, il n'a aucune peur des armées, il ne s'effraye point des trompettes, aucunes menaces ne le peuuent espouuanter. Mais pourquoy est-ce que celuy s'espouuanteroit qui a son esperance en la mort, si celuy aussi qui pense que l'ame ne dure qu'autant de temps qu'elle est retenüe dans les liens de ce corps, & qu'aussi tost qu'elle en est deliuree, elle s'esuanouïst du tout, met peine de pouuoir estre vtile encor apres la mort? Car encor qu'il nous soit rauy à nos yeux, si est-ce que

Et ce d'au-
tant plus
qu'apres la
mort on en-
tre en la
possession
des biens ex-
cellens.

Vne sainte
pensée tient
l'ame exem-
pte de tous
vices.
Quel est le
bien duquel
iouis l'ame
vertueuse.

*La vertu de ce Prince, & l'honneur & la gloire
De sa race, venoit souuent en sa memoire.*

4. Aeneid.

Pense combien les bons exemples nous profitent, & tu cognoistras que la memoire des grands personages nous est autant profitable, que leur presence.

EPISTRE CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & plus traistre à l'homme c'est l'homme. Que la Philosophie peut seruir de remede à ses maux.

Pourquoy pèses-tu si soigneusement au malheur qui te peut aduenir & peut aussi n'aduenir point? le parle d'un feu ou d'une ruine, & tels autres dangers qui nous aduenient, & ne viennent point par aguets. Preng garde plustost à ceux qui t'esclairient de pres, qui t'espient, & te veulent surprendre. Ce sont des malheurs bien rares, encor qu'ils soient bien grands, que de faire naufrage, ou d'estre versé sous un coche. Mais le danger qu'un homme brasse à un autre, il est ordinaire. Sois tousiours au guet contre celtuy-là, ayes tousiours les yeux ouuerts. Car il n'y a point d'autre mal plus frequent, plus opiniaïtre, plus flateur que celtuy-là. La tempeste

L'homme
ne reçoit
point de plus
grands det-
plaisirs que
de l'homme
mesme, car
les autres
creatures ne
nuisent que
par accident
ou par ne-
cessité, mais
l'homme de
guet à pensè.

menace auant qu'elle s'esleue, les bastimens craquent auant tomber, & la fumée se void plustost que le feu. Mais le malheur qui nous vient d'un homme est fort soudain. Et d'autant plus qu'il s'approche de toy, d'autant est-il plus finement caché. Tu te trompes, si tu te fies au visage de ceux qui se presentent à toy. Ils ont la face d'hommes, & le cœur de bestes sauvages : si ce n'est que leur fureur est plus dangereuse à ceux qu'elles rencontrent les premiers, parce qu'elles ne la peuuent si bien retenir, qu'ils passent sans estre offencez. Car rien ne les pousse iamais à faire mal que la seule necessité. C'est la faim ou la peur qui les contraint de venir au combat. Mais ce n'est que plaisir à l'homme de faire perir vn homme. Toutesfois en pensant au danger qui te peut aduenir par l'homme, pense pareillement quel est le deuoir de l'homme. Pren garde d'un costé, de n'estre point offensé, & de l'autre, de n'offencer pas-vn. Resioüy-toy du bien de tout le monde, & sois faché de leur mal : souuienne-toy de ce que tu dois faire pour autruy, & de ce dont tu te dois garder. Viuant ainsi, quel bien t'en aduiendra-il ? non pas qu'ils ne te nuisent, mais qu'ils ne te trompent point. Sur tout retire-toy le plus que tu pourras à la Philosophie : elle te mignardera dans son giron. Tu seras entierement seur dans son saint cabinet, où plus seur qu'en tout autre lieu. Nul ne s'entre-heurte, que ceux qui se promonent en mesme place. Mais tu ne dois point te vanter de suyure la Philosophie : elle a fort souuent esté dommageable à plusieurs qui s'en estoient fierement & insolamment glorifiez. Il suffit qu'elle te face perdre tes vices, qu'elle ne reproche rien à autruy, qu'elle ne desdaigne pas les coustumes publiques, qu'elle ne face point cognoistre qu'elle vueille blasmer tout-ce qu'elle ne fait point. On peut estre sage sans orgueil & sans enuie.

Remede à ce propos.

EPISTRE CIV.

D'un voyage qu'il fit hors la ville, pour recouurer sa santé. Qu'il ne faut point passer la mer, ny changer de ville pour fuyr les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais estre autre qu'on n'estoit point. Il conseille de viure avec Caton, Lelius, & Tubero Romains, & avec Socrate & Zenon Grecs.

IE m'estois retiré en ma ville de Nomentan : pourquoy penses-tu que ce fust ? pour fuir la ville ? Mais plustost la fièvre, comme l'acez me venoit, Elle m'auoit desja saisi, quand ie commanday aussi tost qu'on attelast mon carrosse, encor que ma bonne femme Pauline me voulust retenir, le medecin me trouuant le pouls esmeu, & le battement des veines inconstant contre son naturel, dit que c'estoit vn commencement de fièvre. Toutesfois ie continuay de m'en aller. Il me vint lors à la bouche ce que j'auois ouy dire à Gallio mon Seigneur, lequel estant en Achaye, & commençant la fièvre de le saisir, monta incontinent dans la nauire criant que c'estoit vne maladie du lieu, & non pas du corps. C'est ce que ie dis à Pauline, laquelle me pria d'auoir ma santé en recommandation. Car sçachant que sa vie ne depend que de la mienne, ie commence d'auoir soin de moy-mesme, pour en auoir aussi d'elle : & iacoit que la vieillesse m'eust rendu constant pour supporter beaucoup de mal, ie perds toutesfois ce bien que l'aage m'auoit apporté. Il me semble qu'en ce vieillard il y a vn icune homme, duquel on a pitié. De

Exemple de l'amitié conjugale, & de la mutuelle bien-vueillance des amis.

sorte que ne pouuant gagner sur elle qu'elle m'aime avec plus de constance, elle gagne sur moy, que ie m'aime plus que ie ne deurois. Car il faut s'accommoder aux honnestes affectiōs: & iagoit quelquesfois qu'aucunes iustes causes nous pressent, il faut neantmoins pour l'honneur de ses amis, rappeler son esprit mourant, encor que ce soit avec peine: il le faut retenir dans la bouche: veu qu'un homme vertueux doit mettre peine de viure, non pas tant qu'il y prend plaisir, mais tant qu'il en est besoin. Celuy qui estime si peu sa femme & son amy, qu'il ne voudroit pas allonger sa vie pour l'amour d'eux, & qui perseuere de vouloir mourir, est trop delicat. Il faut qu'une ame se puisse commander cela, si l'utilité de ses amis le requiert, qu'elle ne vueille point mourir pour donner ce contentement à elle seule: mais si elle auoit commencé, elle deuroit plustost rompre ce dessein, & s'accommoder à la volonté des siens. C'est l'acte d'une ame pleine de vertu & de forcée, de retourner à la vie pour le bien d'autrui: ce que plusieurs grands personnages ont fait. Mais i'estime aussi, que c'est vne grande humanité de conseruer plus soigneusement sa vieillesse: le plus grand fruit de laquelle, est de s'entretenir avec vn grand soin, & vne grande seureté, & iouir de sa vie avec vne plus grande fermeté de courage, si tu cognois que cela soit agreable, profitable, & désiré par quelqu'un de tes amis. D'auantage en faisant cela, tu en reçois vn grand plaisir, & vne belle recompense. Car quel plus grand contentement pourroit-on sentir que de se voir si cherement aimé de sa femme, que pour l'amour d'elle tu te vueilles encor plus cherement aimer? C'est pourquoy ma Pauline peut tant sur moy que sa crainte m'est cause que ie crains. Mais veux-tu scauoir comme ie me trouuay du conseil de moui voyage? Aussi tost que i'eus laissé ce mauuais air de la ville, & la puanteur de la fumée des cuisines, lesquelles aussi tost qu'on les remuë, iettent avec la poussiere toute la vapeur pestente qu'elles tenoient couuerte & cachée, ie sentis incontinent vn grand changement en ma santé. Mais comment penes-tu que mes forces se refirent aussi tost que i'arruy dans le vignoble du lieu? Incontinent que i'entray dans ce pasturage ie me fis donner à manger. Ie me sentis tout reuenu: la langueur de ce corps mal-assuré, & qui craignoit quelque plus grand mal, ne demeura gueres avec moy. Ie comence d'estudier avec toutes les forces de l'esprit. Le lieu n'y sert pas de beaucoup, si l'esprit ne s'ayde, lequel pourra s'il veut au milieu des occupations trouuer tousiours quelques heures secrettes. Mais celuy qui choisit les regions, & cherche le repos, trouuera par tout des affaires qui l'empeschent. Car on dit que s'estant plaint quelqu'un à Socrates, que les longs voyages qu'il auoit faits, ne luy auoient porté aucun profit, il luy respondit, Ce n'est point sans cause que cela t'est aduenu: car tu faisois ces voyages avec toy. O le grand bien que ce seroit à quelques-vns, si en voyageant ils se pouuoient departir d'avec eux-mesmes: parce qu'ils ne font que se solliciter, que se corrompre, que se faire peur. Que sert-il de passer les mers, & de changer les villes? Si tu veux eschapper aux passions qui te tourmentent, il n'est pas besoin d'aller en autre lieu, mais estre autre. Pren le cas que tu sois allé dans Athenes ou à Rhodes. Choisis vne autre ville telle que tu voudras. Que sert-il quelles soient les mœurs de ceste cité? Tu y as apporté les tiennes. Tu penseras tousiours, que la richesse soit vn bien: la pauureté, & (ce qui est encor du tout miserable) vne fausse pauureté, te tourmentera. Car encor que tu possedes de grands biens, toutesfois parce qu'un autre en a de plus grands, il te semble que la richesse de laquelle il te surpasse, te defaut. Tu penes que les hōneurs & dignitez soient quelque bien. Tu auras mal de teste que cestuy-cy soit fait Consul, qu'un autre le soit pour la seconde fois: tu te rechignes de lire souuent le nom de quelqu'un

L'ame vertueuse doit desirer de prolonger sa vie pour l'utilité des siens.

Quel est le principal fruit de la vieillesse.

Profit qui reuient du changement de l'air des villes à celui des champs.

La solitude ne sert de gueres si l'esprit ne s'accommode à soy-mesme.

Pour s'exempter de passions, il faut quitter ses vices.

Discours contre l'ambition.

Contre l'ambition.

Contre la
crainte.

écrit aux Fastes. La fureur de ton ambition sera si grande, qu'il te semblera que pas-vn ne vient apres toy si quelqu'vn marche deuant toy. Tu estimeras aussi que la mort soit le plus grand mal qui te puisse aduenir, iacoit qu'elle ne porte aucun mal que la peur qu'on en conçoit auant qu'elle aduienne. Les dangers seuls ne t'effrayeront pas: le seront les soupçons: tu seras tousiours agité de frayeurs vaines. Car que te seruira,

*D'auoir peu eschapper tant de villes de Grece,
Et peu rompre en fuyant des ennemis la presse?*

Contre la
perte des
amis.

La paix mesme te portera des peurs, tu ne pourras te fier aux choses les plus assurees, si vn ne fois l'espouuamment t'a fait perdre l'entendement: lequel depuis qu'il s'est accoustumé de s'effrayer soudainement à toutes occurrences ne pourra permettre apres que tu puisses prendre aucun remede à ton salut: car il n'exite plus les dangers, il ne fait que fuir. Tu penseras aussi que c'est vn mal extremement grand de perdre quelqu'vn de tes amis: Combien que ce soit vne folie aussi grande, comme ce seroit, si tu pleurois de voir tomber en terre les feuilles de ces beaux arbres qui seruent d'ornement à ta maison. Tout ce qui te plaist, ressemble à vne verdure. Ils viennent tant qu'ils sont verds: la fortune fait tomber par terre quelque chose de iour à autre. Mais comme la cheute des feuilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent: aussi est la perte de ceux que tu aimes, & que tu penses estre les plaisirs de ta vie, parce qu'ils se refont, encor qu'ils ne renaissent point. Ouy: mais ils ne seront point pareils aux autres. Aussi ne seras-tu pareil à toy-mesmes. Il n'est iour, il n'est heure, qui ne te change. Mais ce latrecin se cognoist plus facilement aux autres. En toy il est caché, parce qu'il ne se fait pas ouuertement: les autres nous sont enleuez tout d'vn coup, mais nous sommes defrobez insensiblement à nous mesmes. Ne voudras-tu pas donc penser à ces choses, & apporter quelques remedes à ta playe? Voudras-tu tousiours semer de nouvelles occasions de soucis, esperant tantost vne chose, & entrant en desespoir d'vn autre? Si tu es sage, melle les vnes & les autres ensemble: n'espere point sans desespoir, & ne desespere point sans esperance. Quel profit reuint iamais à pas-vn d'auoir beaucoup voyagé? Il n'a pas temperé ses voluptez; il n'a pas retenu son auarice, il n'a pas addoucy sa cholere, il n'a pas refroidy la violence indomptee de ses amours: il n'a peu arracher aucun vice de son ame, il ne luy a pas rendu le iugement meilleur, il n'a pas chassé ses erreurs; mais comme si c'estoit vn enfant qui admire les choses qu'il n'a iamais veues, il a esté retenu quelque peu de temps pour les nouveutez qu'il voyoit. Au reste l'agitation fait que l'inconstance de l'ame, qui s'irrite d'auantage quand elle est faschee, se rend plus legere & volage; & par ce moyen s'ils ont eu grand desir de voir ces lieux, ils les ont quittez encor plus volontiers, & comme oileaux passagers s'en sont reuolez plus viste qu'ils n'estoient venus. Le pelerinage te donnera cognoissance de diuerses nations, te monstrera des nouvelles formes de montagnes, des champs d'vne estenduë admirable, de grands vallons arrousez d'eaux qui ne tarissent iamais. La nature de quelque riuere qu'on aura remarquee: on t'apprendra comme le Nil ne s'enfle que l'esté, ou comme le Tigris se desrobe aux yeux, & apres auoir fait vn long cours sous la terre, il en sort tout entier: Ou comme Meandre, qui a esté l'exercice, & le plaisir de tous les Poëtes, fait vne infinité de replis: & s'approchant en diuers endroits de son propre canal, sans se vouloir ietter dedans, il se flechit à costé. Mais rien de tout cela ne te redra ni plus, ni

Contre les
frequents &
diuers chan-
gements de
pays.

tueux, ni plus sage. Il faut toujours estre apres l'estude, apres les auteurs de la sagesse pour apprendre ce qui est desia inuenté, & pour rechercher ce qui ne l'est pas encores. C'est ainsi qu'il faut retirer l'ame de sa miserable seruitude, & la mettre en liberté. Tant que tu demeureras sans apprendre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut desirer: ce qui nous est necessaire, & ce qui nous est superflu: ce qui est iuste, & ce qui est honneste: ce ne sera pas voyager, ce sera errer & vagabonder: ces erreurs ne te porteront aucun profit: Car tu traines tes passions en ces voyages, & tes vices te suiuent par tout. A la mienne volonté qu'ils ne fissent que te suiure: car ils seroient plus loin de toy qu'ils ne sont pas. Mais tu les portes sur toy, tu ne les menes point. Voila pourquoy, en quelque lieu que tu sois ils te pressent, & te donnent pareil tourment autant en vn pays, qu'en autre. Il faut chercher au malade vne medecine, & non point vne region. Quelqu'un s'est-il rompu la iambe? s'est-il desloüé le pied? Il ne monte pas dans vn coche, ou dans vn nauire: il appelle le medecin pour faire reprendre la partie rompuë, & que celle qui est desloüee soit remise en son lieu. Pourquoy peses-tu donc que ton ame, qui est rompuë & desloüee en tant de lieux, puisse guarir en changeant de pays? Ce mal est trop grand pour estre guarý en se faisant porter. Le voyager ne te rendra ni medecin ni orateur. Le lieu n'apprend aucune science. Et quoy? La sagesse qui est la plus precieuse chose de ce monde, s'acquiert-elle en chemin? Croy-moy, il n'y a chemin aucun, qui puisse arrester ton ambition, ta cholere, tes frayeurs. Ou s'il y en auoit, toutes sortes d'hommes y accouroient en foule. Ces maux te tourmenteront, ils t'amaigriront tant que tu iras vagabonder par terre, & par mer, tât que tu porteras sur toy les causes de ces maux. T'estonnes-tu, si la fuite hors de ton pays ne te porte aucun profit? ce que tu veux fuir est avec toy. Corrige-toy d'oc. Mets bas ceste pesante charge, chasse loin ta couuoitise, ou la contiens dans quelque honneste mesure, oste toute meschanceté de ton ame. Si tu veux faire des ioyeux voyages, guaris celuy que tu menes avec toy. L'auarice ne te quittera iamais pendant que tu viuras avec vn auaricieux. La fierté ne te quittera iamais pendant que tu hanteras vn orgueilleux: Tu ne perdras iamais la cruauté en la compagnie d'un bourreau. La hantise des adulteres ne sera qu'allumer ta paillardise. Si tu te veux despoüiller de vices, il te faut esloigner des exemples des vices: l'auare, le corrupteur, le cruel, le trópeur, qui t'eussent fait beaucoup de mal, s'ils eussent esté pres de toy, sont logez dedás toy. Va chercher de plus gens de bien. Va viure avec Caton, avec Lelius, avec Tuberon: que si tu veux viure encor aussi en la compagne des Grecs, hante Socrates & Zenon. L'un t'apprendra de mourir quand la necessité le voudra, & l'autre auant qu'il en soit besoin. Vis avec Chrysippus, avec Posidonius. Ceux-là t'enseigneront la cognoissance des choses diuines & humaines. Ceux-là te commanderont de faire toujours quelque belle chose: & non seulement de scauoir sagement parler, & de tenir de beaux propos, qui seront agreables à ceux qui les orront: mais aussi d'endurcir ton ame, & de la fortifier contre toutes menaces. Il n'y a qu'un port de salut pour la vie, qui est toujours agitée & tourmentée: c'est de mespriser les choses à venir, se maintenir en toute assurance, presenter courageusement l'estomach aux coups de fortune, ne se cacher, & ne luy tourner iamais le dos. Nature nous a engendrez hardis, & courageux: Et cōme elle a donné à quelques bestes un esprit cruel, à quelque-vnes fin & rusé, à d'autres craintif: aussi nous l'a-elle donné grand & genereux, cherchant où il pourra viure honorablement, & non point seurement: tres-sensible à l'univers, lequel il suit tant que le pas d'un homme mortel se peut estendre, & tâche à luy ressembler. Il se monstre à tout le monde, & semble qu'il soit

Les voyages
contenant
l'esprit: mais
ne le rendent
ny plus vir-
tueux ni plus
sage.
Moyen de
mettre l'ame
en sa vraye
liberté.
Voiaiger sans
la Philoso-
phie, ce n'est
que vagabon-
der.

&

Sans amē-
dement de
vie, les di-
uers voya-
ges sont
inutiles.
Le moyen de
l'amender
est de net-
toyer son a-
me de tous
vices, fuir la
compagnie
des méchants
& hanter les
gés de bien.
Exemples
ordinaires
des gens de
bien.
La Philoso-
phie est le
seul havre
de la vie
contre les
tempêtes
d'icelle.
Excellence
de l'enten-
dement hu-
main.

bien aise d'estre regardé, & d'estre loué : il est maistre de toutes choses, il est par dessus toutes choses. C'est pourquoy il ne s'assuiettit à rien qui soit, il ne trouue rien qui luy soit trop pelant, rien qui le puisse faire plier sous le faix.

6. A Encid.

La mort & le labeur sont horribles à voir.

Rien moins que cela, si on les pouuoit regarder droitement, & rompre les tenebres, qui sont deuant. Il y a force choses qui nous espouuantent la nuit, que le iour on ne s'en fait que rire.

La mort & le labeur sont horribles à voir.

Nostre Virgile a dit cela de fort bonne grace : il n'a pas dit qu'elles fussent terribles en effect, mais à les voir. C'est à dire qu'elles semblent l'estre à la veüe, & toutesfois ne le sont point. Qu'est-ce qu'il y a, dis-ie, de si espouuantable en ces choses, sinon ce que l'opiniõ vulgaire en a publié? Pourquoy est-ce, Lucilius, qu'estât ainsi gaillard & robuste, tu craindras le labeur, & qu'estât hõme tu craindras la mort? Cela me fait souuenir de ceux, qui pensent, que ce qu'ils ne peuuent faire, soit impossible, & qui disent que nous parlons des choses qui sont hors du pouuoir de nature humaine. Hà que j'ay bien meilleure opinion d'eux: ils le pourroient faire eux mesmes, mais ils ne veulent pas. Mais qui est celuy, qui l'a voulu entreprendre, qui n'en soit venu à bout: Qui est celuy qui ne les ait trouués plus faciles en trauaillant?

Ce n'est point parce qu'elles sont difficiles, que nous n'osons point: mais parce que nous n'osons point, elles sont difficiles. Toutesfois si vous en demandez vn exẽple, prenez Socrates ce vieillard, qui a tant souffert, qui a esté tourmẽté de toutes sortes de maux, qui n'a peu iamais estre vaincu ni de la faim ni de la pauuete (que la charge de sa maison luy faisoit trouuer encor plus fascheuse) qui n'a esté vaincu de trauaux de guerre, qu'il a portez aussi en son temps, ni de ceux qu'il a endurez dans sa propre maison: soit que tu parles de sa femme, qui auoit les mœurs fort sauuages, & la langue venimeuse: soit que tu parles de ses enfans, qui estoient indociles & rudes, qui ressembloient plus à la mere qu'au pere. De sorte qu'il a tousiours vescu ou en guerre, ou en tyrannie: ou bien en vne liberte plus cruelle que ni la guerre, ni la tyrannie. La guerre dura vingt & sept ans: apres que les armes furent posees, la ville fut abandonnee à la cruauté de trente tyrans, plusieurs desquels estoient ses ennemis. Mais le dernier iugement fut donné sous pretexte d'aucuns crimes de grãde importance: on l'accusoit de sentir mal de la religion, d'auoir corrompu la ieunesse, & de l'auoir subornee contre les Dieux, contre leurs parens, & contre leur partie. Et apres tout, la prison, & le poison. Mais tant s'en faut, que rien de cela ait peu changer l'ame de Socrates, qu'il n'a peu seulement luy faire changer la couleur du visage. Il retint ceste louange rare & admirable iusqu'au dernier iour de sa vie, que iamais homme ne vid Socrates, ni plus ioyeux, ni plus triste. Il fut tousiours constant parmy l'inconstance de fortune. Veux tu encor vn autre exemple: Pren ce Caton dernier, contre lequel fortune se monstra plus ennemie, & plus opiniastre. Car luy ayant esté contraire en tous lieux, elle l'a esté encor d'auantage en sa mort: toutesfois il fit cognoistre qu'un homme de cœur peut viure en despit de fortune, & mourir en despit d'elle. Il auoit passé toute sa vie aux guerres ciuiles, ou en vn aage qui apprestoit desia la guerre ciuile. De sorte que tu pourrois dire qu'il n'a pas vescu en moindre seruitude, que Socrates, sinon que tu penses que Cn.

L'esprit de l'homme est capable de tout, pourueu qu'il s'y applique à bon eciẽt.

Exemplẽ en Socrates qui ne fut iamais vaincu d'aucun mal.

Non pas meisme esmeu.

Autre exemplẽ en Caton d'Utique, qui monstra meisme en sa mort qu'un homme couragieux peut viure & mourir en despit de fortune: & en sa vie,

Pompeius, & Cesar, & Crassus fussent compagnons en la liberte. Pour si souuent que la Republique se soit changee, on n'a iamais veu chage Caton. En tous temps & en tous affaires il resté tousiours semblable à soy. Estant Preteur, estât repoussé du Consulat, estant accusé, estant en la prouince, en haranguant au peuple, en l'armee, en la mort, en l'effroy & en l'estonnement de la Chose publique: lors que d'un costé Cesar estoit soustenu de dix legions de vieux soldats bien aguerris, & que Cn. Pompeius auoit avec soy toutes les forces des nations estrangeres: il fist resté luy seul contre tous. Quand les vns se rendoient au camp de Cesar, & les autres à celuy de Pompee: ce Caton tout seul fit quelque party pour soy, & pour la Chose-publique. Si tu veux te re presenter en l'entendemēt l'image de ce temps-là, tu verras d'un costé le peuple & tous les gens de basse condition, eschauffez à faire vn nouveau changement d'estat: & de l'autre, tous les plus grands de la ville, & la noblesse Romaine, & tout ce qui estoit de saint, & de choisi: n'y ayant que deux autres au milieu: sçauoir est la Chose-publique, & Caton tu t'esmerueilleras, dis-ie, quand tu verras

*L'Atride Agamemnon, & Priam orgueilleux,
Et Achile cruel à l'endroit de tous deux.*

Car il les blasme tous deux, & les desarme tous deux. Il fait ce iugement de tous deux: Il dit que si Cesar gagne, il se tuera: si c'est Pompee, il s'en ira en exil. Quelle autre chose deuoit-il plus craindre, puis qu'il auoit arresté contre soy-mesme, au cas qu'il vaincroit, ou qu'il seroit vaincu, ce que les ennemis qui eussent esté plus offensez contre luy, pouuoient ordonner? Il mourut donc par sa propre sentence. Ne vois-tu pas que les hommes peuuent supporter beaucoup de trauail? Il mena son armee par les deserts d'Afrique, marchant tousiours à pied. Ne vois-tu pas qu'ils peuuent endurer la soif? Menant les reliques de son armee vaincuë sans aucun bagage, & passant de montagnes steriles & seches, ayant tousiours la cuirasse sur le dos, il souffrit la faute d'eau: & s'il se trouuoit par fortune quelque fontaine, il beuuoit le dernier. Ne vois-tu pas qu'on peut mespriser, & l'honneur & l'ignominie? Le mesme iour qu'il fut repoussé du Consulat, il ioua au balon deuant toute ceste assemblee publique. Ne vois-tu pas qu'on peut ne craindre point la puissance des grands: Il defia tout à vn coup & Cesar & Pompee, l'un desquels pas vn ne pouuoit offenser, sinon que pour gagner la bonne grace de l'autre. Ne vois-tu pas qu'on peut mespriser & la mort, & l'exil? Il se condamna à mort, & à bannissement, & à faire cependant la guerre: Nous pouuons donc auoir autant de courage contre toutes ces choses, pourueu que nous vueillons retirer nostre col de dessous le ioug. Il faut en premier lieu reietter loin toutes voluptez: car elle nous ostent les forces, & nous effeminent, & ont besoin de beaucoup de choses, qu'il faut attendre de la fortune. En apres il faut mespriser les richesses, qui sont le guerdon & le fruct de la seruitude. Il faut quitter l'or, & l'argent, & toutes autres choses, qui ne seruent que de charge aux riches maisons. On ne peut accepter la liberte qu'elle ne couste bien cher: si vous la prisez beaucoup, il faut aussi estimer fort peu toutes autres choses.

Qu'il n'y a trauail ne fatigue que l'homme ne puisse deuoer.

Qu'on peut negliger l'honneur & le deshonneur, & la puissance des grands, & la mort & l'exil.

Moyen d'appliquer à nostre usage les exemples des hommes vertueux.

EPISTRE CV.

Comme il faut fuyr l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte & le mespris. Peu parler avec les autres, & beaucoup avecques soy. Le plaisir qu'on prend à parler, fait en fin descouvrir les secrets.

IE te diray ce qu'il faut que tu faces pour viure avec plus d'assurance. Toute sfois
 Je veux que tu prennes ces preceptes, comme si ie t'enseignoï les moyens, par
 lesquels tu peusses conseruer ta santé au pays d'Ardea. Pense combien de choses il
 y a qui peuuent esmouuoir les hommes à la ruine des hommes: tu trouueras l'espe-
 rance, l'enuie, la haine, la crainte, & le mespris. Mais entre tous ces maux, le
 mespris est si leger, que plusieurs se sont cachez dessous luy, pour vn grand remede.
 Celuy qui mesprise vn autre, sans doute iamais il ne le foule aux pieds, il passe
 tout outre. Aucun ne se veut mettre en peine, & ne se veut opiniastrer de faire mal
 à vne personne de laquelle il ne tient compte. Vn iour de bataille on quitte celuy
 qui est tombé par terre pour combattre celuy qui est debout. Tu euiteras l'espe-
 rance des meschans, si tu n'as rien qui esueille la detestable conuoitise d'autruy, si
 tu ne possedes quelque belle terre. Car les choses excellentes & belles, encor qu'on
 ne les ait guere veuës, sont tousiours desirées. Mais tu fuiras l'enuie, si tu ne te fais
 guere cognoistre, si tu ne vantes pas tes biens, si tu sçais t'en resioüir en toy-mes-
 mes. Tu pourras aussi euitier la haine de l'offense qu'on receuroit de toy, en n'irri-
 tant pas vn sans occasion: ce que le sens commun te gardera de faire: car cela a ap-
 porté beaucoup de dommage à plusieurs. Quelques vns haysoient, & si n'auoient
 point d'ennemis. Mais la mediocrité de ta fortune, & la douceur de ton esprit,
 feront que tu ne seras pas craint mesmement, quand les hommes cognoistront que
 tu es tel, qu'on ne te peut offenser sans danger. Sois facile à te reconcilier, & que
 ce soit avec toute assurance. C'est chose dangereuse d'estre craint, & dans la mai-
 son & dehors, & de ses esclauës, & de ses enfans. Il n'y a pas vn, qui n'ait assez
 de force pour nuire: ioint que celuy qui est craint a occasion de craindre. On ne se
 peut faire redouter sans se mettre en danger. Reste à parler du mespris, la condi-
 tion duquel est en la puissance de celuy qui le recherche, & qui est mesprisé, parce
 qu'il le veut estre, & non point parce qu'il le merite. Tout le mal que le mespris
 apporte sera chassé par les sciences, & par les bons arts, & par les amitez de ceux
 qui peuuent beaucoup aupres des grands: ausquels il se faudra adresser, & non
 pas s'engager, afin que le remede ne couste plus cher, que le peril ne porteroit de
 dompage. Toutesfois il n'y a rien qui profite tant, que de viure en repos, & de ne
 parler à pas vn que le moins que tu pourras, & souuent avec toy. Le parler à quel-
 que douceur, qui nous surprend & nous flatte, & qui nous fait descouvrir nos se-
 crets, comme fait l'yuresse, ou l'amour. Apres, aucun ne pourra taire ce qu'il aura
 ouy dire: & pas vn ne se contentera de dire seulement ce qu'il aura ouy. Celuy
 aussi, qui ne pourra taire la chose, n'en taira pas l'auteur. Car chacun trouue
 tousiours quelqu'vn à qui il fie le secret qu'on luy auoit fié. Et pour contenir son
 caquet, & se contéter des oreilles d'vn seul, il fera que le peuple en sera l'auteur.
 Et voila comment ce qui n'agueres estoit secret, est fait vn bruit public. La plus

Plusieurs
 motifs peu-
 uent inciter
 les hommes
 à la ruine les
 vns des au-
 tres.
 Le mespris

L'esperance.

L'enuie.

La haine.

Quelle est la
 condition du
 mespris.

Le moyen
 de contre-
 quarrer les
 passions:
 &

grande partie de nostre assurance, c'est de ne faire rien de meschant. Les hommes superbes & tyrans menent vne vie desreglee & pleine de desordre : ils ont autant de peur, comme ils font de mal: ils ne sont iamais en repos d'esprit. Ils tremblent quand ils ont mal fait, ils sont tousiours en doute. La conscience ne leur permet point de faire aucune autre chose, & les contraint de ne penser qu'à eux. Celuy souffre beaucoup de peine, qui l'attend : & quiconque l'a meritee, l'attend. Quelque bonne fortune peut bien releuer de la peine vne mauuaise conscience: mais non pas luy donner assurance. Car encor qu'il ne soit point descouvert, il craint de l'estre. Quand il dort son forfait le resueille : & si on parle de la meschanceté d'autruy, il pense à la sienne. Il luy semble qu'elle ne sera iamais oubliee, ny assez couuerte. Vn meschant homme peut par quelque bonne fortune estre caché, mais il ne peut viure en assurance.

De posséder son ame en repos.

Ce que peut vne mauuaise conscience.

E P I S T R E C V I.

Si les biens de l'ame & les vices sont corps. Ce qui commande au corps est corps. Qu'on employe trop de subtilité en choses superflues. Il y a de l'intemperance au sçauoir comme en toutes autres choses.

Sie fais responce vn peu tard à tes lettres, ce n'est point que ie fois empesché d'aucunes occupations : ne pense point que ie me vueille seruir de ceste excuse. Je suis deschargé de tous affaires, & ceux qui le voudront estre le seront. Les affaires ne suiuent aucun: mais on les suit, & on les recherche: on pense que ce soit vn grand honneur que l'occupation de beaucoup d'affaires. Pourquoy donc est-ce que ie ne rescriuis sur le champ à ce que tu demandois? Ce que tu demandois estoit vne partie de mon œuure, qui deuoit venir en son lieu à la suite de mon liure. Car tu sçais que ie veux traiter toute la Philosophie morale, & declarer toutes les questions qui en dependent. C'est pourquoy ie doutois, si ie deuois attendre, que ie fusse venu au lieu où ceste question se doit traiter, ou si ie te deuois donner ceste audience hors de rôle. Il m'a semblé qu'il seroit plus honneste, de ne retenir point longuement vn homme, qui venoit de si loin. A ceste cause ie tireray de la suite de ce grand discours, & de la liaison d'iceluy, ce que tu demandes: & s'il y a quelqu'autre chose qui s'approche de cela, encor que tu ne le demandes point, ie te l'enuoyeray. Mais demandes-tu que c'est? Ce sont des choses qui dōnent plus de plaisir que de profit : comme est ce que tu demandes, si le bien est corps. Il est corps: car il fait. Ce qui fait, est corps: Le bien meut l'ame, & la forme en quelque matiere, & la contient. Cela donc qui est propre au corps, est le bien du corps : & par consequent les choses qui appartiennent à l'ame, sont corps. Car elle est corps. Il faut necessairement que le bien de l'homme, soit corps, veu qu'il est corporel. Le mentirois si ce qui le nourrit, & ce qui conserue sa santé, ou qui la luy rend, n'estoit corps. Son bien donc est corps. Je pense que tu ne feras point de doute, que les affections ne soient corps, afin que ie mesle en ce discours vn point que tu ne demandois pas : comme est la cholere, l'amour, & la tristesse: que si tu en doutois, prends garde si elles nous changent le visage, si elles nous rident le front, si elles nous resiouissent la face, si elles nous font quelquesfois rougir, & quelquesfois

L'excuse qu'on reierte sur ses occupations, est friuole, veu que nul n'en a sinon autant qu'il en veut auoir.

Question & dispute si ce qu'on appelle bien est corps. & Si les affections.

Les maladies de l'ame, & la meschanceté, sont corps.

devenir palle. Et quoy? Penses-tu que ces marques se puissent si manifestement graver sur le corps, que par vn autre corps? Si donc les affections sont corps, les maladies de l'ame le sont aussi, l'auarice, la cruauté, les vices endurcis, qui sont desia venus à tel point, qu'ils se sont rendus incorrigibles. La meschanceté donc l'est aussi, & toutes les especes de meschanceté, comme est l'enuie & la superbe. Il s'en suit donc que les biens le sont aussi. Premièrement parce qu'ils sont contraires aux maux. En second lieu, parce qu'ils te rendent mesmes marqués, & mesme tesmoignage. Ne vois-tu pas quelle vigueur la magnanimité met dans les yeux? quelle diligence nous apporte la prudence? quelle modestie, & quel repos d'esprit engendre la reuerence? quelle douleur en la face, la ioye? quelle rigueur la seuerité? & quelle assurance la verité nous donne? Il faut donc que ce qui change la couleur & la contenance du corps, & qui exerce son empire sur luy, soit pareillement corps. Or toutes les vertus dont ie viens de parler, sont biens: ce qui procede d'elles, l'est aussi. Peut-on faire doute, que ce donc quelque chose peut estre touché, ne soit corps? Car comme dit Lucrece.

Ce dont quelque chose peut estre touché, est corps.

Rien ne peut, fors le corps, toucher n'estre touché.

Mais toutes ces choses que i'ay dites, ne pourroient changer le corps, si elles ne le touchoient: il s'en suit donc qu'elles sont corps. Il faut aussi, que ce qui a si grande force, qu'il peut esmouoir & contraindre, retenir & commander, soit corps. Mais quoy? la crainte ne retient-elle point? La hardiesse n'estmeut-elle pas? La force du courage ne pousse-elle point? ne donne-elle point vne ardeur? La modestie n'arreste & ne retire-elle pas? La ioye n'esleue-elle point? Et la tristesse n'abbat-elle pas? Bref tout ce que nous faisons c'est par le commandement du vice ou de la vertu. Ce qui commande au corps est corps: ce qui vse de violence sur le corps est corps: le bien du corps est corporel: le bien de l'homme est aussi le bien du corps: il est donc corporel. Or puis que ie t'ay obey: & que i'ay fait ce que tu as voulu, ie veux dire à moy-mesme, ce que ie voy que tu diras. C'est comme iouier aux eschets: nous dependons nostre subtilité apres vne chose inutile. Ces discours ne nous peuvent pas faire bons, encor qu'il nous facent sçauans. Estre sage, est vne science plus ouuerte, & plus simple. Il se faut peu seruir de lettres pour auoir l'ame bonne. Mais comme nous sommes prodigues de tous nos autres biens, nous le sommes aussi de la Philosophie. Comme nous sommes excessifs, & mauuais mesnagers en toute chose, nous le sommes aussi aux lettres. Nous apprenons pour seruir à l'eschole, & non point à nostre vie.

Aussi tout ce qui peut agir sur le corps.

Contre les disputes frivoles & inutiles.

EPISTRE CVII.

Qu'il ne se faut point offencer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à nostre ame de les supporter. Nature tempere toutes choses par des changemens. Qu'il se faut soumettre à la volonté de Dieu.

Quels dangers il faut auerter durant le

OV est maintenant la sagesse, où est ce subtil iugement avec lequel tu mesprises toutes choses? Où est ceste grandeur de courage? vne chose de si peu d'importance te peut-elle sçacher? Quand tes esclaves t'ont vey occupé, ils ont pris ceste

cette occasion pour se mettre en fuite. Si comme amis ils t'auroient trompé, (car ie suis content qu'ils portent ce nom qu'Epicurus leur a donné, & qu'on les appelle ainsi) quelle partie de tes biens aurois-tu perdu? Tu n'as plus ceux qui te faisoient perdre ta peine, & qui te rendoient fascheux aux autres. Il n'y a rien en cela, qui ne puisse aduenir, rien qu'on ne doie craindre. Ce seroit aussi sottement fait de se fencer de cela, comme de te plaindre qu'on t'eust ietté de l'eau, ou qu'on t'eust croché par les ruës. La condition de nostre vie est semblable à celle des bains, de la presse, & du chemin. Quelques choses demeurent en arriere, quelques autres en aduiendront que tu ne penseras pas, le viure n'est pas chose delicate. Tu es entré en vn fort long chemin: il faudra que tu chopes, que tu entre-heurtes, que tu tombes, que tu te lasses, & que tu t'escries, O mort! & qu'en disant cela tu meures. Tu laisseras ton compagnon en vn lieu, tu le mettras en terre en vn autre endroit, tu auras peur de luy, il faut acheuer ce fascheux chemin par telles & semblables injures: il faut preparer l'ame contre toutes choses. Il faut qu'elle sçache que elle est venuë en vn lieu,

*Où est logé le ducil, la peine vengeresse,
La peste maladie, & la triste vieillesse.*

6. AEneid.

C'est en la compagnie de telles gens, qu'il faut passer la vie. Tu ne peux pas fuyr cela, mais tu le peux bien mespriser. Or tu le pourras mespriser, si tu y penses souuent, & si tu préuois ce qui peut aduenir. Il n'y a pas vn, qui ne soit allé avec plus de courage au deuant du danger, contre lequel il s'estoit appresté, & qui n'ait fait teste aux choses les plus dures, s'il les auoit discouruës en son entendement. Au contraire celuy qui n'y a point pensé, s'estonne contre les choses plus legeres. Il faut prendre garde que rien n'aduienne, qu'on n'y ait pensé. Et d'autant que tous maux font plus fascheux par la nouveauté, ce pensément continuel t'apportera ce bien que tu ne feras point nouveau gendarme enuers quelque mal que ce soit. Tes seruiteurs t'ont laissé. Mais ils en ont desrobé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont voulu faire mourir vn par poison, & l'autre par accusation de crimes. Tout ce que tu pourrois dire est adueni à plusieurs, & aduiendra par cy-apres. Il y a vn grand nombre, & vne grande diuersité de maux, qui sont affustez contre nous. Les vns sont desia fichez dedans nous, les autres se brandissent, lors mesmes qu'ils viennent: & quelques autres encor, qui doiuent tomber sur autrui, nous pressent. Ne nous estonnons point des choses, auxquelles nous sommes nais, & dont pas vn ne se doit plaindre, parce qu'elles sont esgales à tous. Le dis qu'elles sont esgalés, d'autant que celuy qui les a euitées, les a peu souffrir. Et vne loy esgale quand elle est faite par tous, encor que tu n'en ayes point vsc. Commandons à nostre ame d'endurer, d'estre equitable, & payons nostre tribut sans nous plaindre d'estre mortels. L'hyuer amene les glaces: il faut sentir le froid: l'Esté ramène les chaleurs: il faut suer: l'intemperature du Ciel menace la santé: il faut estre malade. Vne beste sauvage nous assaillira en quelque lieu, & l'homme aussi qui est plus pernicieux que toutes les bestes sauvages du monde. L'eau t'emportera vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons pas changer ceste condition des choses. Mais nous pouuons sçavoir crier, nous armer d'vn grand courage, digne d'vn homme de bien, avec lequel nous pourrons souffrir vertueusement les traicts de la fortune, & consentir à la nature. Or la nature tempere tout cest Empire que tu vois par changement, vn temps clair &

Il faut fasonner l'ame au mespris de tout ce qui peut aduenir.

Preuoir de loin.

Ne cesmer ueiller des accidents auxquels on est nay.

Estre patiens, equitable & contents de sa condition.

S'armer de constance contre l'aduersité.

serain suit les nuées. Apres que la mer a esté calmée, elle se trouble. Les vents soufflent l'un contre l'autre, & le iour suit la nuit : vne partie du Ciel se couche quand l'autre se leue : l'eternité des choses se soustient par contraires. C'est à ceste loy que nostre ame se doit accommoder : c'est elle qu'il faut qu'elle suyue, & à qui elle obeyffe, & qu'elle pense que tout ce qui s'est fait, se deuoit faire, sans se courroucer contre nature. C'est tres-bien fait de souffrir ce que tu ne peux changer en mieux, & suyure la volonté de Dieu, autheur de tout ce qui nous aduient, sans murmurer contre luy. Celuy est vn mauuais gendarme, qui suit son general en pleurant. Receuons donc de bon cœur, & avec allegresse, les commandemens qu'on nous donne : ne delaiïons pas le cours de cest excellent ouurage, dans lequel est entre-tissu tout ce qu'il faut souffrir : & parlons avec Iupiter, comme nostre Cleanthes parloit avec luy par ces vers elegans, lesquels il m'est permis de tourner en nostre langage, à l'exemple de Ciceron homme tres-eloquent. S'ils te plaisent tu les prendras en bonne part : s'ils te desplaisent, tu sçauras que l'ay hainy l'exemple de Ciceron.

Suyure sans murmurer, la volonté de Dieu.

*Pere de l'vniuers, qui gouverne les Cieux,
Ainsi qu'il te plaira mene-moy en tous lieux :
Je suis prest d'obeyr à ta volonté sainte,
Je te suivray par tout sans aucune contrainte.
Si tu me fais rebours, & refusant ton mors,
Je t'accompagneray plein de pleurs & remors,
Les destins menent ceux qui de bon cœur les suyuent,
Trainans en d. Spit d'eux les hommes qui les suyent.
Mais si ie suis meschant, pour le moins ie dois bien
Souffrir autant qu'a peu souffrir l'homme de bien.*

Viuons doncques ainsi, parlons ainsi. Que le destin nous trouue tous prests à le suyure sans aucun refus. C'est vn grand courage celuy qui s'est donné du tout à Dieu : au contraire c'est vn cœur lasche & vilain, qui resiste & y contredit. Il auroit mauuaise opinion de l'ordre de cest vniuers, s'il vouloit plustost corriger les Dieux, que soy-mesmes.

Courage grand & lasche.

EPISTRE CVIII.

Ceux qui vont à l'eschole de la Philosophie, apprennent tousiours quelque chose. Quelques-uns vont à l'eschole comme au theatre pour passer le temps. Il auoit appris sous Atralus criant contre les vices : ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chassé la religion estrangere. Qu'il faut employer le temps present, & ne remettre rien à l'advenir.

Si l'estude ne se fait avec ordre & bonne methode, elle temperche elle-mesme, & pour acquiesce.

LA question que tu me demandes est du nombre des choses qu'il faut sçauoir seulement, afin qu'on puisse dire qu'on les sçait. Mais puis qu'il te la faut sçauoir, & que tu te hastes avec tant d'opiniastrie & d'importunité, & que tu ne veux attendre les liars, qui contiennent toute la partie de la Philosophie qu'on appelle morale, lesquels j'ay escrits avec vn fort bel ordre, ie m'en depefcheray incontinent. Toutesfois ie te veux au prealable escrire, comme tu dois conduire ce desir

d'apprendre, duquel ie voy que tu brusles, afin qu'il ne s'empesche pas luy-mesme. Il ne se faut point à tous coups jeter sur les preceptes vniuersels, ny les prendre si viuement au collet. Par le moyen des parties on vient à la cognoissance du tout. Nous deuons choisir la charge selon nos forces, & n'entreprendre pas plus qu'elles ne peuuent porter. Il ne faut pas boire autant que nous voulons, mais autant que nous pouuons tenir. Aye seulement bon courage, tu en prendras autant que tu voudras. Tant plus qu'une ame en reçoit, tant plus elle s'eslargit. Le me souuiens qu'Attalus nous commandoit cela, quand l'assiegeois son eschole, & que je venois le premier, & en sortois le dernier: & lors qu'il se pourmenoit, nous l'attrinions à quelques disputes: & que nous le trouuions non pas prest seulement d'ouyr ceux qui vouloient apprendre de luy, mais de leur venir au deuant. Celuy qui enseigne (dit-il) & celuy qui apprend, doiuent auoir vne mesme intention: que l'un vueille porter profit, & l'autre le receuoir. Il faut que celuy qui vient à l'eschole des Philosophes, en rapporte tous les iours quelque chose de bon avec soy: il faut qu'il s'en retourne plus sain, ou plus disposé à l'estre. Et certainemēt il s'en retournera tel. Car la vertu de la Philosophie est telle, qu'elle profite non seulement à ceux qui estudient, mais encor à ceux qui la hantent. Celuy qui va au Soleil, encor qu'il n'y aille point pour cela, en reniēt tout hallé. Ceux qui se sont assis & arrestez quelque temps à la boutique d'un parfumeur, emportent avec eux l'odeur, & la senteur du lieu. Pareillement il fait que ceux qui ont demeuré avec un Philosophe, en retiennent quelque chose, dont les plus negligens peuuent faire profit. Pren garde à ce que ie dis: ie dis, negligēs, & non point, refusans. Et quoy? N'auons-nous pas cogneu quelques-vns, qui ont esté long-temps assis auprès de la Philosophie, sans en auoir prins aucune couleur? Pourquoy ne les aurois-ie cogneus? C'estoient des plus assidus & ordinaires qui fussent: lesquels ie veux appeller non seulement disciples, mais plustost hostes des Philosophes. Quelques-vns viennent pour ouyr, & non point pour apprendre: de mesme qu'on nous meine en un theatre pour passer le temps, & pour donner du plaisir à nos oreilles en oyant quelque belle harangue, ou quelque musique, ou quelques comedies. Tu verras que la plus grande partie de ces auditeurs vont à l'eschole d'un Philosophe: comme en un lieu de loisir & de passe-tēps. Ils ne vont pas-là pour y laisser quelque vice, ou pour choisir quelque belle façon de viure, à laquelle ils puissent dresser leurs mœurs, mais seulement pour donner contentement à l'ouye. Il y en a toutesfois qui viennent avec des tablettes, non point pour retenir les choses, mais pour escrire quelques paroles, qui peuuent aussi peu profiter à autrui qu'à eux-mesmes. Il y en a d'autres, qui s'esueillent sur quelques beaux mots, & entrent aux mesmes passions de ceux qui recitent: ils entrent en quelque aligresse de visage & d'esprit, & s'esmeuent d'un pareil rauissement que ces chastez de Cybele, qui deuiennent furieux au son des flutes Phrygiennes. Il y en a aussi quelques-vns que la beauté des choses pousse & rait, & non point le son des paroles vaines. S'ils oyent parler avec quelque vehemence contre la mort, ou superbement contre la fortune, il leur prend incontinent un extreme desir de faire tout ce qu'ils orront dire. Ils sont touchez d'une grande affection, & deuiennent tels que on leur commande, si ceste impression demeroit longuement dans leur ame: & si le peuple qui dissuade toutes choses honnestes, n'empeschoit aussi tost ceste belle ardeur. Il y en a peu qui ayent peu rapporter iusqu'à leur maison ceste hardiesse de courage qu'ils auoient conceuë. Il est aisé d'ex citer l'auditeur au desir de raison. Car nature a mis les fondemens & la semence des vertus, en tous hommes: nous sommes tous naiz à toutes ces belles choses.

maistre & le
disciple doi-
uent viser à
mesme but-
car

Sans vn tel
desir, on ne
peut profi-
ter.

La Philoso-
phie a telle
vertu, qu'el-
le, mesme la
conuersatio
des doctes,
est profita-
ble aux ne-
gligens.

Diuers es-
prits e stu-
dient. mais
tous ne sont
capables de
comprendre.

Comparaisō
des manuels
escholiers
avec les flu-
teurs Phry-
giens.

Le nombre
des bons
estudians est
petit: tous
neantmoins
desirent sa-
uoir ce qu'
ve tu &
science.
&

Mais quand quelqu'un parle pour nous esmouuoir & irriter, lors tous ces biens de l'ame, qui estoient comme endormis, se resueillent. Ne vois-tu pas comme les theatres se remplissent d'un bruit ioyeux, quand quelques paroles qui plaisent à tout le monde, ont esté prononcées, & que par un consentement commun nous tesmignons estre veritables?

Le pauvre auoir besoin de mainte chose on voit:

Mais aussi tout defaut à l'auaricieux.

L'auare ne fait bien a pas-un qui ce soit:

Plus à soy qu'à nul autre il est pernicieux.

Les plus vicieux mesmes oyent volontiers descrier les vices desquels ils sont enuieuz.

Comparaison monstrant que les vers ont plus d'energie, que la prose.

Ce vilain auaricieux oyant reciter ces vers, frappe des mains, & fait semblant de se resiouir de voir blâmer ses vices. Ne pensés-tu pas que cela ait encor plus de vertu, quand ces paroles sortent de la bouche d'un Philoſophe, & quand ces vers sont entremeslez avec des preceptes salutaires, qui pourront avec plus d'efficace s'insinuer dans l'entendement d'un peuple ignorant? Car (comme disoit Cleanthes) tout ainsi que nostre haleine rend un son plus haut & plus clair, quand il passe par le conduit estroit de la trompette, & sort apres par vne issue plus large: pareillement la contrainte mesurée d'un vers, fait que nostre entendement conçoit plus clairement. On oit la mesme chose qui sera dite en prose & langage commun, avec plus de negligence: elle n'entre, & ne pique point si auant. Mais quand les nombres sortent en campagne, & que certains pieds comprennent briefuement vne belle conception, ceste mesme sentece est ietée comme d'un puissant bras. On discourt avec beaucoup de paroles du mespris des richesses: on commande aux hommes avec de longues harangues de croire que la richesse est en l'ame, & non point au patrimoine: que celuy est riche qui se peut accommoder avec la pauureté, & qui de peu de bien s'est rendu bien aisé. Toutesfois l'esprit des personnes est touché plus au vif, quand ces choses sont dites en vers.

Celuy qui peu desire, a besoin de peu:

Et celuy qui ne veut que ce qui luy suffit,

A tout ce qu'il demande.

La Philoſophie est merueilleusement efficace en la bouche du sage.

Exemple en Attalus.

Quand nous oyons dire cela, & autres choses semblables, nous sommes contraints de confesser que c'est que la verité. Mais ceux qui ne sont iamais saouls, ils sont lors ravis d'admiratio: ils crient, ils detestent les richesses. Quand tu verras qu'ils auront ceste affection, tien-les de pres, aggraué, charge là dessus, & laisse à part toutes ces ambiguités, ces syllogismes, ces cauillations, & toutes ces autres sortes subtilitez qui ne seruent de rien. Parle contre l'auarice, parle contre la folle despenſe. Quand tu cognoistras que tu as profité quelque chose, & tu auras peu esmouuoir le courage de ceux qui t'oyent, presse-les avec plus de vehemence. On ne pourroit bonnement croire combien ce langage, qui ne sert qu'à donner quelque remede, & qui est tout cōuertí au bien des auditeurs, porte de profit. Car les esprits encor tendres se rendent facilement amoureux de l'honneur, & de la vertu. La verité met la main sur le collet de ceux qui ont encor l'esprit docile, & qui ne sont que bien peu gastez, si elle trouue un aduocat, qui sçache bien plaider sa cause. Certainement oyant Attalus prescher contre les vices, contre les erreurs & les maux de la vie, j'ay eu souuent pitié des hommes: j'ay creu qu'il estoit exaucé & esléué par des-

sus toutes les grandeurs de ce monde. Il disoit qu'il estoit Roy : mais c'estoit encor plus que regret, puis qu'il luy estoit permis de reprendre & reformer ceux qui regnoient. Mais quand il commençoit de louer la pauvreté, & enseigner que tout ce qui excedoit nostre necessité & nostre besoin, n'estoit qu'une charge inutile, & qui ne seruoit que de pesanteur à celuy qui le portoit, j'ay souuent eu desir de sortir pauvre de son eschole. Quand il commençoit à blasmer les voluptez, & à louer vn corps chaste, vne table sobre, vne ame pure & sainte, il me prenoit enuie de retrancher ma gueue & ma pance, non seulement des voluptez deshonestes, mais encor des superfluites. Depuis ce temps-là (Lucilius) quelque profit m'en est demeuré, Car ie m'estois ietté sur toutes choses avec vne trop grande ardeur. Depuis m'estant reduit à viure dans la ville, j'ay encor retenu quelque peu de ces beaux commencemens. Depuis j'ay quitté les huistres & les champignons pour tout le reste de ma vie. Car ce ne sont pas viandes : ce sont plaisirs qui contraignent ceux qui sont saouls, de manger encor : & chose fort agreable aux gourmans & à ceux qui se farcissent de plus que leur ventre n'en peut retenir : qui s'auale facilement, & se rend facilement aussi. Depuis ie me suis resolu de n'vsr d'aucuns parfums & senteurs tant que ie viuray : parce que la meilleure senteur qu'on puisse auoir sur le corps, c'est de n'en auoir point. Depuis le vin ne m'eschauffe point l'estomach, depuis ie fuy les bains pour iamais. Ie pense que c'est chose & inutile & delicate, de rostit ainsi le corps, & le dessécher par tant de sueurs. Tout le surplus de ce que j'auois quitté, m'est reuenu. Tellement toutesfois qu'aux choses dont j'ay rompu l'abstinence, ie garde vne reigle aussi estroite qu'estoit l'abstinence mesmes : & peut-estre plus difficile encor à tenir : parce qu'il y a des choses que vous arracherez plus facilement de vostre esprit, que vous ne les pourriez moderer. Mais puis que j'ay commence à te dire, que j'auois en ma ieunesse suiui la Philosophie avec vne plus grand' ardeur, que ie ne continué point en ma vieillesse, ie n'auray pas honte de te confesser aussi l'amour que Sotion alluma dedans moy enuers Pythagoras : Il discouroit pourquoy il s'estoit abstenu de manger de la chair des bestes, & pourquoy Sextius le fit apres. La raison de l'vn & de l'autre estoit diuerse, toutesfois elle estoit tres-belle en tous deux. Sextius pensoit que l'homme auoit, assez d'autres viandes, sans manger du sang : & que c'estoit s'accoustumer à la cruauté, quand le deschirement de la chair, seruoit à l'homme de plaisir & de volupté. Il adioustoit encor cela, qu'il failloit retirer & oster la matiere à la follespence. Il prouoit aussi par argumens, que la diuersité de viandes estoit contraire à la santé, & dommageable aux corps humains. Mais Pythagoras soustenoit qu'il y auoit alliance entre toutes les choses, & vne communication des vnes avec les autres, qui passent en plusieurs & diuerses formes. Il n'y a pas vne ame, si tu le veux croire, qui meure, ny seulement qui laisse d'estre, sinon que pour quelque peu de temps, attendant qu'elle s'aille plonger dans vn autre corps. Nous verrons par quelles interualles de temps, & apres combien de changemens de domiciles, elle retourne dans l'homme. Cependant il a mis aux hommes vne crainte de crime & de parricide, parce qu'ils pourroient sans y penser, se rencontrer sur l'ame de leur pere, & violer avec le fer ou les dents, vne beste dans laquelle l'ame de quelque sien parent pourroit estre logee. Apres que Sotion eut expliqué cela, & qu'il l'eust fortifié par force argumens : Ne crois-tu pas, dit-il, que les ames sont departies tantost en vn corps, & tantost en d'autres ? & que ce que nous appellons la mort, n'est qu'un changement de logis ? Ne crois-tu pas qu'une ame qui a esté autrefois dans vn homme, demeure maintenant dans ces brebis, ou dans ces bestes.

Temperance de Senèque & quel profit il auoit fait en l'eschole d'Artales.

Raisons des Pythagoriciens, pour s'abstenir du viage des chairs.

Metempsychose chose des dits docteurs, ou trespas d'ame de corps en autre Effet de la doctrine Pythagorique, à l'endroit des homes, de laquelle.

fauuages, ou dans celles qui sont plongees sous les eaux? Ne crois-tu pas que rien ne perit en ce monde, & qu'il ne fait que changer de lieu? & que non seulement les corps celestes se roullent par certains cercles, mais que les bestes aussi vont par tours, & les ames sont menees en rond? Il y a de grands hommes qui ont creu cela. Par ainsi tu aduifera: quel iugement tu en dois faire. Au reste demeure en ton entier sur l'opinion de ces choses; si cela est vray, c'est innocence de s'estre abstenu des bestes: si cela est faux, c'est sobriete. Quel dommage te peut-il aduenir de croire cela? ie t'oste la viande des lyons & des vautours. Estant persuade de ces raisons, ie commençay de m'abstenir des bestes: & dans vn an ceste accoustumance me fut non seulement facile, mais encor douce & agreable. Il me sembloit que i'en auois l'esprit plus esueillé: mais ie ne te voudrois pas auourd' huy assèurer s'il l'a esté. Veux-tu sçauoir comme ie laiffay ceste façon de viure? i'estois encor vn ieune homme au temps que Tybere Cesar deuint Empereur: on chassoit les religions estrangeres. Mais entre autres signes de la superstition, on y remarquoit l'abstinence de quelques bestes. Par ainsi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas tant la calomnie, comme il hayssoit la Philosophie, ie reuins à ma façon de viure ancienne. Il n'eut pas beaucoup de peine à me persuader de faire à l'a uenir vn peu de meilleure chere. Attalus auoit accoustumé de louer vn matelas, parce que le corps ne se pouuoit enfoncer dedans. I'en vse encor d'vn semblable en ma vieillesse: sur lequel on ne peut cognoistre aucune marque, que i'y aye couché. I'ay voulu raconter tout cela, pour te monstret combien sont violentes les premieres ardeurs, que les ieunes hommes sans experience ont à toutes choses vertueuses, si quelqu'vn les exhorte, & si quelqu'vn leur donnoit du cœur. Mais on faut en quelque chose par le vice de ceux qui nous enseignent, & qui nous apprennent plustoit à disputer qu'à viure. Il y a de la faute aussi de ceux qui apprennent, qui portent à leurs precepteurs vn propos deliberé de façonner plustoit l'esprit, que l'ame. Et par ainsi ce qui estoit Philosophie, c'est à dire amour de sagesse, est deuenu Philologie, c'est à dire amour des lettres. Toutesfois il sert beaucoup à ce propos, de sçauoir avec quelle intention tu entreprends quelque chose. Celuy qui veut esplucher les mots de Virgile, pour se rendre seulement bon Grammairien, il ne lit point ce beaux,

Senèque laiffé le iugement libre à chacun.

Les ieunes gens sont volentiers plus eschauffez à l'estude de la Philosophie, que les vieux: mais il y a de la faute en leurs precepteurs.

1, Georgic,

Le temps fuit, & iamais ne se peut recouuer,

Pour cognoistre qu'il faille estre vigilant: & que si nous n'vsons de diligence, nous demeurerions derriere. Le tēps nous pousse, & le temps est luy mesme poussé. Nous sommes ravis & emportez sans y prendre garde: nous remettons toutes choses à l'aduenir, & nous voulons arrester au beau milieu d'vn precipice. Mais il le lit pour remarquer seulement, que toutes & quantesfois que Virgile parle de la vitesse du temps, il vse de ce mot, Il fuit:

*Les meilleurs iours de l'age & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers aux hommes miserables.
De maux, & de vieillesse apres ils sont suiuis;
Et en fin de tourmens & de la mort ravis.*

Là mesme.

Mais celuy qui pense à la Philosophie, il rapporte ces mesmes mots au point qu'il les doit rapporter. Iamais Virgile, ne dira-il, ne dit que le temps va, mais qu'il

fuit (car c'est la façon de courir la plus viste) & que les meilleures années de nostre vie nous sont rauies les belles premieres. Pourquoy donc est ce que nous-mesmes ne nous donnons courage, pour nous pouuoir rendre aussi vistes, que ce qui va le plus viste: Les choses meilleures passent sans s'arrester, & les mauuaises demeurent derriere. Tout ainsi que ce qui est bon & pur sort le premier du tonneau, & la crasse & l'ordure reside au fonds: pareillement le temps, qui est le premier de nostre aage, est le meilleur. Et toutesfois nous permettons qu'il soit épuisé pour autruy, & ne reseruons que la lie pour nous. Grauons donc profondement cecy dans nostre ame, que cecy nous plaie comme si c'estoit la voix d'un oracle:

Sentence notable touchant la briefueté de nostre aage.

*Les meilleurs iours de l'aage, & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers.*

Pourquoy les meilleurs? Parce que celuy qui reste est incertain. Pourquoy les meilleurs? Parce qu'estans encor ieunes, nous pouuons apprendre, nous pouuons flexer nostre ame encor tendre & maniable à la vertu: Parce que ce temps est propre & conuenable au traual, propre pour dresser les esprits à toute sorte d'estude, & pour employer les corps à toutes besongnes. Ce qui reste de l'aage est inutile & languissant, & plus proche de sa fin. A ceste cause pensons de tout nostre cœur à cecy: & laissans les digressions que nous auons faictes ne travaillons qu'à vne seule chose: c'est qu'estans en fin demeurez derriere, nous ne cognoissons trop tard la vitesse trop legere du temps que nous n'auons peu arrester ni retenir. Il faut que le beau premier iour nous plaie comme le meilleur, il faut qu'il soit tout nostre. Il faut arrester celuy qui s'enfuit. Celuy qui lit ces vers avec les yeux d'un Grammairen, ne pense point à cela. C'est pourquoy le fin premier iour est le meilleur. Car les maladies viennent bien tost: la vieillesse nous talonne: elle est desia sur la teste de ceux qui pensent estre ieunes. Mais il dit que Virgile met tousiours ensemble les maladies avec la vieillesse: certainement ce n'est point sans cause. Car la vieillesse est vne maladie incurable. D'auantage, dit-il, il a donné à la vieillesse ce surnom, il l'appelle triste.

La ieunesse est propre au traual, & maniable aux exercices.

Contre ceux qui pensent que l'honneur de la Philosophie ne consiste point en la vie, mais en disputes.

Les maux suivent apres, & la triste vieillesse.

Il ne te faut esmeruiller si d'une mesme matiere chacun tire ce qui peut seruir à son intention & à son estude. Le bœuf cherche l'herbe, le chien le lieure, & la cigogne le serpent dedans vn mesme pré. Quand vn homme qui aime à discourir, prend d'un costé les liures que Ciceron a escrit de la republique, le Grammairen, & le Philosophe d'un autre, cestuy-cy a soin de remarquer vne chose, & cestuy-là vne autre. Le Philosophe s'estonne comme on a peu dire tant de choses contre la iustice. Quand celuy qui aime à discourir, tombe sur ceste mesme leçon, il remarque qu'il y a deux Roys, à Rome, l'un desquels n'a point de pere, & l'autre n'a point de mere. Car on doute de la mere de Seruius, & l'on ne peut nommer le pere d'Anacus. Toutesfois on l'appelle nepueu de Numa. D'auantage il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & que nous lisons auoir ainsi esté nommé dans nos histoires, fut appelé des anciens, Maistre du peuple. Cela se trouue encor aujourd'huy dans les liures des Augurs, où il est tesmoigné que c'est le Maistre des cheualiers qui prend son nom de là. Il remarque aussi que Romulus mouut apres vne eclipse de Soleil. Qu'on pouuoit se rendre appellant de l'ordonnance des

Auant de ledeurs, autant de iugemens.

Remarques du philosophe, en lisant les liures.

&
Du grammairien, on humanille,

Royz au iugement du peuple. Et Fenestelle pense pareillement, que cela soit dans les liures des Pontifes. Quand vn Grammairen entreprend d'expliquer les mesmes liures, premierement il escrit dans ses annotations, que Ciceron vse de ce mot, *reapse*, pour *seipsa*, c'est à dire, en effect : il n'en fait pas moins de ce mot, *seipse* pour *seipse*, c'est à dire soy-mesme. Apres il passa aux mots que l'usage du temps a change. Comme est cestuy-cy que dit Ciceron: D'autant que par son importunité nous sommes rappellez *ab ipsa calce*, c'est à dire quand nous estions au bout de la course. Car ce que nous appellons maintenant les bornes, les anciens l'appelloient *calcem*, c'est à dire le talon, ou le bout du pied. Apres encor il ramasse les vers d'Ennius, & principalement ceux qu'il a escrits d'Africanus:

*Auquel ny ses amis, ny ses hostes n'ont peu
Rendre l'aide & secours qu'ils ont de luy receu,*

Par là il dit, qu'il entend, que ce mot, *opera*, c'est à dire labour, au temps passé signifioit *Auxilium*, c'est à dire aide & secours: car il dit que pas-vn, fust-il citoyen, ou son ennemy, n'a peu rendre à Scipion le prix de sa peine. En outre, il s'estime heureux d'auoir trouué pourquoy il a pleu à Virgile de dire,

Sur lequel du haut ciel la grand' porte tonnoit.

Apres il dit qu'Ennius a desrobé cela à Homere, & Virgile à Ennius. On lit dans les mesmes liures de Ciceron ceste Epigramme d'Ennius:

*Si pas-vn peut monter au clair palais des Dieux,
A moy seul s'ouvrira la grand' porte des Cieux.*

Mais afin que moy-mesme sans y penser ne vienne point à faire le philologue, c'est à dire l'amy des lettres, ou le Grammairen, ie te veux bien aduertir de ce point, que tout ce que nous apprendrons à ouyr les Philosophes, ou à lire leurs liures, nous le deuons employer au dessein que nous faisons de paruenir à vne vie heureuse, & ne courir point apres ces mots du temps passé, & feincts, ni aux translations & mauuaises figures de parler: mais plustost apres les preceptes profitables, & les paroles magnifiques & courageuses, qui soient incontinent conuerties en effects. Apprenons-les tellement, que ce qui n'estoit que paroles, soit œures & faitcs. Au reste ie ne pense point qu'il y ait personne qui ait moins meritè de toutes sortes d'hommes, que ceux qui ont enseigné la Philosophie comme vn mestier qu'on vend à deniers comptans, & qui viuent autrement qu'ils n'enseignent comme il faut viure. Car ils traient par tout dans eux-mesmes l'exemple d'vne discipline inutile, s'estans rendus subiects à tous vices, qu'ils suiuent volontiers. Il n'y a pas-vn de tels precepteurs, qui me puisse apporter auouñ profit, non plus qu'vn pilote, qui est subiect à rendre sa gorge, quand vne tempeste suruient. Il faut tenir ferme le gouuernail, lors que les flots le rauissent des mains: il faut lutter contre la mer, il faut recouurer les voiles qui estoient desja au pouuoir du vent. Dequoy me pourroit secourir vn patron de nauire estonné, & rendant sa gorge? Mais combien plus grande pense-tu que soit la tempeste, qui agite nostre vie, que celle qui tourmente vn nauire? Il n'est pas temps de parler, il faut gouverner: rien de ce qu'ils disent, rien de ce qu'ils preschent aux oreilles du peuple, n'est

Inéptes pour
plus part.

Comme il
faut appli-
quer la do-
ctrine que
nous lisons
és auteurs.
Sophistes,
gens perni-
cieux à la
societé hu-
maine.

Semblables
aux mauuais
pilotes.

à eux : il est tout emprunté d'ailleurs : Platon a dit cela, Zenon a dit cecy, Chrysippus l'a dit pareillement, Posidonius aussi, & vn grand nombre de telles personnes. Le te veux donc monstrer comme ils pourroient prouuer, que cela fust à eux. Qu'ils facent ce qu'ils ont dit. Mais puis que i'ay desia dit ce que ie voulois qui te fust apporté: ie veux à cest' heure satisfaire & mettre en vne autre Epistre entierement tout ce que tu m'auois demandé : afin que tu ne sois pas lassé, quand-tu t'approcheras pour ouïr vne chose fascheuse & difficile, & qui requiert des oreilles attentives & curieuses.

Il faut conformer les mœurs & la manière de viure à la doctrine qu'on enseigne.

EPISTRE CIX.

Vn homme sage peut encor seruir à vn autre sage, & à soy-mesmes. Il preuue cela par raisons & par demonstrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux siens.

TV as desir de sçauoir, si le sage peut porter profit au sage. Nous difons que le sage est plein de toutes sortes de biens, & qu'il a tout ce qu'il peut souhaitter. On demande maintenant par quel moyen quelqu'un pourroit porter profit à vn homme, qui a tous les biens les plus grands de ce monde. Les bons profitent les vns aux autres: car ils tiennent leurs vertus tousiours en exercice, & contiennent la sagesse en son estat: ils desirent tous deux quelqu'un avec qui ils puissent conferer & discourir. Ceux qui sont sçauans à la lutte, continuent encor à s'y exercer. Le musicien est excité par celuy qui entend la musique comme luy. Le sage pareillement a besoin de mettre en action ses vertus: & comme il s'excite soy-mesme, aussi est-il excité par vn autre sage. Demandes-tu quel profit le sage pourra porter au sage? Il luy donnera cœur, & luy monstrera les occasions des actions honnestes. D'auantage il luy communiquera ce qu'il aura pensé, & luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car il restera tousiours quelque chose au sage pour inuenter de nouveau, sur laquelle son esprit pourra prendre carriere. Le meschant nuit au meschant: il le rend pire excitant sa cholere & sa crainte, flattant sa tristesse, & louiant ses voluptez. C'est lors que les meschans deuiennent du tout perdus, quand leurs vices se sont entremeslez, & que leur mauuaistié s'est rassemblée en vn. Au contraire donc le bon portera profit au bon. Comment cela diras tu? Il le resioiira, il confortera son assurance: la ioye de l'un & de l'autre croistra, voyant la mutuelle tranquillité de leurs ames. En outre il luy apprendra la cognoissance de quelques choses: car le sage ne sçait pas tout: & quand bien il le sçauoit, quelqu'un luy pourroit apprendre des chemins plus courts, & luy montrer comme on peut plus facilement comprendre vn ouurage tout entier. Le sage profitera au sage, non seulement par ces forces, mais par celles de celuy-mesmes qu'il veut aider. Le sage peut bien encor qu'il soit delassé tout seul, se seruir des bonnes parties qui sont en luy: il se seruira de sa propre vistesse: neantmoins celuy qui luy donne courage en sa course, luy aide beaucoup. Le sage ne profite point seulement au sage, il profite à soy-mesme. Tu diras au contraire: Si tu luy ostes ses propres forces, il ne fera du tout rien. Par mesme raison tu pourrois dire, que le miel n'a point de douceur. Car celuy-mesme qui le mange, doit tellement auoir sa langue

Les sages peuuent par leurs confidences & discours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres.

Les meschans empirent par leur commune frequentation, comme au contraire les bons en amendent.

Objection à ce que dessus.

Respon.

& sa bouche dispose à ce goust-là, qu'il prenne plaisir à ceste saueur, & qu'il ne s'en offense point. Mais il y en a aucuns, à qui par le vice de leur maladie, le miel semble estre amer. Il faut que tous deux soient tels, que l'un puisse porter profit, & que la matiere soit propre pour celuy auquel on veut profiter. Ce seroit peine perduë (dit-il) à celuy qui a desia acquis la plus grande chaleur qu'on puisse souffrir, de se vouloir chauffer encores : comme aussi rien plus ne peut seruir ou profiter à celuy qui est paruenü à la perfection du souuerain bien. A sçauoir-moi si vn labourëur, qui est bien appris à toutes choses du labourage, ira demander à vn autre de luy rien apprendre ? A sçauoir-moi si vn soldat couuert de tout ce qui luy est necessaire pour aller au combat, desire auoir d'autres armes ? Ni le sage aussi par consequent. Car il est assez instruit pour sa vie, il est assez armé.

Or ie respons à tout cela : Celuy qui est en la plus grande chaleur, il ne luy en faut point d'autre, pour estre en plus haut degré de chaleur : mais la chaleur, dit-il, se conserue elle-mesme. Premièrement il y a grand' difference entre ces deux choses, que tu veux comparer. Car la chaleur n'est iamais qu'une, mais porter profit est chose diuersë & variable. D'auantage la chaleur n'est point aidée par l'adiousterment d'une autre chaleur, pour deuenir plus chaude. Mais le sage ne peut point demeurer en l'estat qu'il a conduit son ame, s'il ne reçoit la compagnie de quelques amis, avec lequel il puisse communiquer ses vertus. Ioinct que toutes les vertus ont vne grande amitié & liaison ensemble. Par ainsi celuy porte profit, qui aime les vertus d'autruy semblables aux siennes, & qui permet pareillement que les siennes soient aimees. Les choses pareilles nous plaisent grandement, mesmement quand elles sont honnestes, & qu'elles sçauent louer, & estre louées. En outre il n'y a pas vn qui sçache plus dextrement esmouuoir l'esprit d'un homme sage, que le sage : comme il n'y a rien qui puisse esmouuoir l'homme par le discours de raison, que l'homme. Tout ainsi donc que pour esmouuoir la raison, il se faut seruir de raison : pareillement pour esmouuoir vne raison parfaite, il y faut vne parfaite raison. On dit aussi, que ceux-là nous profitent, qui nous donnent les moyens, l'argent, les saueurs, les prosperitez, & autres choses qui sont necessaires, ou desirables pour l'usage de la vie. On pourroit dire aussi qu'en semblables choses le fol pourroit porter profit. Mais porter profit, c'est exciter l'ame selon la nature, & par sa propre vertu, ou par la vertu de celuy qui sera excité. Et cela mesme ne se fera pas sans le bien de celuy qui portera profit. Car il est force qu'en exerçant la vertu d'autruy, il exerce la sienne. Mais laissant à part ces biens, qui sont souuerains, ou ce qui est cause de ces biens, toutesfois les sages se peuent porter profit entre eux-mesmes. Car c'est chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elle-mesmes, qu'un sage puisse rencontrer vn autre sage : parce que naturellement toute chose bonne est desirée par l'homme bon, & que chacun aime aussi volontiers vn homme de bien, comme soy-mesme. Il faut par maniere d'argumenter, que de ceste question ie passe à vne autre. Car on demande si le sage voulant prendre deliberation, doit appeller quelqu'un à son conseil : ce qu'il doit necessairement faire, quand il veut traicter des choses ciuiles & domestiques, ou pour mieux dire, des choses mortelles. En ces affaires il a autant de besoin du conseil d'autruy, comme vn medecin : comme vn patron de nauire, comme vn aduocat, ou celuy qui a charge d'instruire vn procès. Le sage donc pourra quelquefois porter profit au sage : Car il luy donnera conseil : & mesmement en ces choses grandes & diuines, comme nous auons dit, discourant & traictant ensemble de l'honesteté, & luy portera profit en communiquant les

Replique.

Responce.

L'affinité des vertus monstre que le sage a besoin de quelques amis pour leur communiquer les siennes,

& Nul ne peut mieux émouuoir l'esprit du sage que le sage.

Conclusion de ceste doctrine, les sages se peuent entre-aider, & porter profit l'un à l'autre. Autre question, si le sage se doit conduire par le conseil d'un autre sage.

penſees de ſon ame. D'auantage c'eſt choſe que nature nous commande, d'embracer les amis, & de ſe reſiouyr des actions de nos amis, comme des noſtres, propres. Car ſi nous ne faiſons cela, certainement la vertu ne pourra demeurer longuement avec nous, laquelle par l'vſage acquiert plus de valeur : meſmement que la vertu nous perſuade de bien employer les choſes preſentes, prendre conſeil des futures, de les deliberer, & y appliquer les forces de l'eſprit. Or celuy qui appellera quelqu'un à ce conſeil, il y penſera avec plus de ſoin, & s'en demellera plus facilement. Il cherchera donc vn homme parfait, ou vn qui aura beaucoup profité en la ſageſſe, qui s'approche fort du parfait. Car ceſt homme, parfait luy portera profit, ſi d'une commune prudence l'un aide au conſeil de l'autre. On dit, que les hommes voyent plus clair aux affaires d'autruy qu'és leurs propres. Cela vient à ceux qui ſont aveuglez de l'amour qu'ils ſe portent, & à ceux auſſi auſquels la crainte des dangers fait perdre le iugement de ce qui leur eſt profitable. Il commencera à deuenir ſage, quand il ſera aſſeuré, & ſe verra hors de danger. Toutesfois il y a des choſes, que les ſages voyent en autruy avec plus de diligence qu'en eux-mesmes. En outre ce qui eſt le plus doux, & le plus honneſte, ſçauoir eſt de vouloir tous deux, ou ne vouloir point vne choſe, le ſage le peut rendre au ſage. Il conduira vne œuvre excellente ſous vn meſme ioug. l'ay acheué ce que tu m'auois requis, combien qu'il fuſt compris au rang & en l'ordre des choſes, que i'ay miſes dans les liures de la Philoſophie morale. Penſe donc à ce que i'ay accouſtumé de te dire ſouuent, qu'en ces choſes icy nous ne faiſons rien, qu'exerciter la ſubtilité de noſtre eſprit. Car à tout coup ie reuiens à ce propos: De quoy me ſert cela? me rendra-il plus conſtant, plus iuſte, plus temperé? le ne trouue encor le loisir de m'exerciter. l'ay encor beſoin du medecin. Pourquoi m'apprens-tu celte ſcience inutile? Tu m'auois promis des choſes grandes, & ie n'en voy que de petites. Tu diſois que ie n'auois iamais crainte, encor que ie viſſe reluire les eſpees nuës, & que la pointe deſia me touchaſt à la gorge: tu diſois que ie ſerois aſſeuré, encor que ie viſſe des feux allumez tout à l'entour de moy, encor qu'un ſoudain orage enleuaſt mon nauire par toute la mer. Cependant fay-moy iouyr de ce contentement, que ie puiſſe meſpriſer la gloire & les honneurs & apres tu m'apprendras à diſſoudre ces choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, & à cognoiſtre les obſcures. Apprens-moy maintenant ce qui m'eſt neceſſaire.

V ſage de la
communica
tion que les
ſages ont
enſemble.

E P I S T R E C X.

Les Stoyciens ont ſouſtenu qu'un chacun de nous auoit un Dieu pour pedagogue. Qu'un commencement de calamité, a eſté quel que fois, la cauſe d'une grande felicité. La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire. Un ſage & beau diſcours contre les richesses.

C'eſt de ma maiſon de Nomentum que ie te ſaluë, & que ie te prie d'auoir l'entendement bien diſpoſé, c'eſt à dire, d'auoir les Dieux propices, leſquels celuy qui ſera propice à ſoy-mesme, trouuera touſiours appaſſez & fauorables.

Les anciens Stoiciens ont assigné à chaque homme vn Genie & vne Iunon pour pedagogue.

Le plus grand mal qui puisse aduenir à l'homme c'est qu'il ait soy-mesme pour ennemy.

Vne affliction engendre souuent vn bonheur & au contraire vne joye traîne souuent sa ruine apres soy :

mais Ceste ruine n'a point de mal, eu esgard à l'issue de chacun. La joye & la crainte de longue duree preiudicent egale-ment.

Vanité de la crainte ordinaire des hommes.

Mets à part maintenât ce que disent quelques-vns: qu'à chacun de nous est donné vn Dieu pour pedagogue, non point vn des Dieux ordinaires, mais vn de plus petite marque, du nombre de ceux qu'OUIDE appelle, du peuple des Dieux. Mais ie veux que tu reiettes tellement cela, qu'il te souuienne toutesfois que nos maieurs, qui ont creu cela, furent Sroyciens. Car ils donnerent à chaque homme vn Genie & vne Iunon. Apres nous verrons si les Dieux ont tant de loisir: qu'ils puissent auoir soin des affaires des hommes priuez. Cependant ie veux bien que tu sçaches, soit que nous soyons assignez à vn Dieu, ou mesprisez & abandonnez à l'aduenture, que tu ne pourrois souhaitter rien de plus pernicieux à personne que ce soit, que si tu luy desires, qu'il soit courroucé contre soy-mesme. Mais il n'est pas besoin que tu souhaittes à celuy que tu estimerois digne de quelque peine, qu'il s'ete les Dieux courroucez contre luy. Car il les sent (dis-ie) assez, encor qu'il semble estre aduancé par leur faueur. Mets toute la peine que tu pourras, & regarde de bien pres, que c'est que nos affaires, & non point comme on les appelle: & tu cognoistras qu'il nous adient plus de maux par nous-mesmes, qu'il n'en vient de fortune. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a esté la cause & le commencement d'une felicité? Combien de fois vne chose que nous auons receuë avec beaucoup de joye & de contentement, a-elle mesme appresté son chemin à sa ruine? Combien de fois a-elle fait trebucher par terre quelqu'un qui estoit desia esleué si haut, qu'il sembloit estre assez ferme sur les pieds, pour ne choir iamais de ce lieu, d'où il deuoit tomber bien-tost? Mais ceste cheute mesme n'a aucun mal en soy, si tu consideres l'issuë, apres laquelle nature ne peut plus faire tomber pas-vn. Le terme & la fin de toutes choses leur est fort prochain, fort prochain, dis-ie, autant cela d'où l'homme heureux est chassé par violence, que cela aussi d'où l'homme malheureux est doucement enuoyé. Mais nous estendons & l'un & l'autre, & le faisons plus long ou par nostre esperance, ou par nostre crainte. Or si tu es sage, mesure toutes choses par la condition humaine, & retranche les occasions qui te pourroient donner joye, & crainte aussi. Il vaut mieux n'auoir point de joye qui dure longuement, & n'auoir pas aussi crainte qui puisse durer longuement. Mais pourquoy est-ce que ie veux ferrer le mal de ce costé-icy? il n'y a occasion aucune de rien craindre. C'est chose vaine, & ce qui nous esmeut, & ce qui nous tient effrayez. Il n'y a pas vn de nous qui ait voulu encor esplucher quelle verité il y auoit en cela, mais l'un enseigne la crainte à l'autre. Aucun ne s'est osé approcher de ce qui le troubloit, ny de vouloir cognoistre la nature & le bien de sa crainte: c'est pourquoy encor l'on donne creance à vne chose fausse & vaine, parce qu'elle n'est point descouuerte & conuaincuë. Pensons seulement à ouvrir les yeux: & on verra bien-tost combien ces choses qu'on craint tant, durent peu: combien elles sont incertaines, & comme nous auons crainte d'aucunes choses fort assurees. La confusion de nos ames est telle que Lucrece la décrit.

*Car ils sont comme enfans de crainte espouuantez,
Tout leur donne frayeur dans les obscuritez,
Et comme eux nous auons frayeur, en plein midy.*

Et quoy? ne sommes nous pas plus fols que le petits enfans, d'auoir peur en plein iour? Mais cela est encor faux, Lucrece: ce n'est pas en plein iour que nous auons peur. Nous auons tant fait, que tout nous est obscurité & tenebres: nous ne voyons

du tout rien, ny ce qui nous est pernicieux, ny ce qui nous est profitable: nous ne faisons que courir çà & là durant toute nostre vie sans nous arrester iamais, & sans prendre garde où nous mettons le pied. Et toutesfois tu vois bien que c'est vne chose furieuse de courir impetueusement parmy les tenebres. Et certainement faisant cela, il nous faut reuenir apres de plus loin: & ne sçachans où nous allons, nous courons à bride abbatuë là où nostre intention nous meine. Mais nous pouuons reuoir la clarté du iour, si nous voulons. Toutesfois ce ne sera que par ce seul moyen: si quelqu'un apprend la cognoissance des choses diuines & humaines, & s'il ne s'en arrouse pas seulement, mais s'il se plonge & se trempe dedans: si sçachant bien tout cela, il le manie & ramaine, & le rapporte souuent à soy, s'il s'enquiert que c'est que le bien & le mal, & ce à quoy l'on aura donné faussement ces noms-là: s'il s'enquiert des choses honnestes & des vilaines, & de la prouidence. La curiosité de l'esprit de l'homme ne s'arreste point dans ces bornes: il prend plaisir de ietter ses yeux par dessus cest vniuers, où c'est qu'il est porté, de quoy il a esté fait, & à quelle fin se haste vne si grande vistesse des choses qu'il conduit. Nous auons retiré nostre ame de ceste contemplation diuine, & l'auons iettée sur des choses abiectes & vilaines, afin que elle seruist à l'auarice, & qu'oublant le Ciel & ses bornes, & les Dieux maistres, qui gouvernent tout le monde, elle soüillast les secrets de la terre, & recherchast quel mal elle pourroit tirer de ces entrailles, sans se contenter de ce qu'elle auoit mis à la veuë de nos yeux. Tout ce que Dieu nostre bon pere auoit cogneu estre pour nostre bien, il l'auoit mis fort près de nous. Il n'a pas attendu que nous le soyons allez chercher, il le nous a donné de bon gré, & a caché profondement dans terre ce qui nous estoit nuisible. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous mesmes. Nous auons ietté dehors malgré la nature mere de toutes choses, ce qu'elle auoit caché, qui nous deuoit apres faire perir. Nous auons du tout addonné nostre ame à la volupté, à laquelle seulement complaire, c'est le commencement de tous malheurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambicion, & à l'opinion du peuple, & à toutes autres choses qui sont pleines de folie & de vanité. Qu'est-ce donc que ie te conseille maintenant de faire? Rien de nouueau. Car aussi le mal auquel ie cherche remede, n'est pas nouueau. Mais sur tout, que tu prennes bien garde à ce qui t'est nécessaire, & à ce qui t'est superflu. Ce qui est nécessaire tu le trouueras en ton lieu deuant toy: Mais il faudra que tu cherche tousiours & avec tout le soin de ton esprit ce qui est superflu. Il ne faudra toutesfois que tu estimes digne de louange, si tu mesprises les lits d'or & les meubles garnis de pierreties. Car quelle vertu y a-il de reietter, & ne tenir conte des choses superfluës. Mais tu te pourras admirer, quand tu auras mesprisé les choses nécessaires, dont on ne se peut passer. Tu ne fais pas grand cas de pouuoir viure sans vn appareil royal, sans desirer vn sanglier qui poise mille liures, des langues des phœnicoterés, & tels autres monstres de la folle despence, qui commence desia de hayr les bestes entieres, & ne choisit que certains membres de chacune d'elles. Tu te pourras admirer quand tu ne mespriseras point le pain bis: quand tu te persuaderas, quand il sera besoin, que les herbes ne naissent point seulement pour les bestes, mais pour les hommes aussi: si tu cognois que le bout des branches des arbres peut saouler vn ventre qui a faim, dans lequel nous iettons des choses precieuses, comme s'il les pouuoit conseruer. Il le faut remplir sans le facher. Que sert-il de se mettre en peine de ce qu'il reçoit, si apres il doit ietter tout ce qu'il recepra? Prends-tu plaisir de voir dressé en bel ordre tout ce qu'on prend & sur terre & sur mer? Vne partie de

La Philosophie fournit à l'homme l'esprit de vraye discretion.

Prouidence & bonté singuliere de Dieu enuers l'homme.

& L'homme est seul auteur & cause de son mal. Par son auarice. Par sa volupté. Par son ambition. Remede à ces maux indifferens.

L'heur de ceste vie ne consiste pas en choses indifferentes.

Gourmandise inutile sans laquelle l'homme

peut viure
en mo dé-
ment.

Richesses
trompeuses
par la con-
fession me-
me de ceux
qui les ont
possédées.

De quel œil
il les faut
considérer.

Elles ne sont
nécessaires
ny à ceux
qui les ont,
ny à ceux
qui les vo-
yent.

Braue reso-
lution de
l'homme
content de
peu.

Libre est
celuy sur le-
quel fortune
n'a point de
pouuoir.

fera plus agreable s'il est porté fraichement pris, à table : vne autre partie qu'on aura appaitee & contraint par force d'engraisser, se fondra toute, & ne pourra guere bien retenir sa graisse. La fumee & la senteur qu'on donne par artifice à ces viandes te plaist grandement. Mais certainement tout ce qu'on a avec tant de soin & de peine appresté, & confit dans tant de diuerses fausses, aussi tost qu'il sera entré dans le ventre prédra vne mesme puanteur. Veux-tu mespriser la volupté des viandes? Regarde par où elles sortent. Je me souuiens qu'Attalus avec vne admiration de tout le monde disoit cecy: Les richesses m'ont longuement trompé: i'estois rauy d'estonnement, quand i'en voyois reluire quelqu'vne par cy ou par là. Je pensois que tout ce qu'on tenoit caché, fust pareil à ce qu'on monstroit. Mais vn iour ie vis en vn grand appareil, toutes les richesses de la ville, d'or & d'argent graué: & en ce qui surpassoit le prix & la valeur de l'or & de l'argent, des couleurs tres-exquises, & des robes qu'on auoit portees, non seulement de l'extremité de nos terres, mais encor par delà celles des ennemis. Je vis d'vn autre costé les troupeaux des ieunes esclaves qu'on prend plaisir de regarder pour estre beaux & bien vestus, & des femmes aussi, & d'autres choses que la fortune de l'Empire voulant recognoistre ces biens, auoit mis lors à descouuert & à la veüe de tout le monde. Quelle autre chose est-ce, dis-ie que d'exciter d'auantage le desir & la conuoitise des hommes, qui ne sont que trop eschauffees d'elles mesmes? Que veut dire ceste pompe & ce triomphe de richesse? Nous sommes assemblez pour apprendre l'auarice. Mais ie vous assure que ie sorts d'icy avec moins de conuoitise, que ie n'en auois apporté. I'ay mesprisé les richesses, non point parce qu'elles fussent superflües, mais parce que c'est chose de peu de valeur. N'as-tu pas veu de combié peu d'heure, tout ce bel ordre qu'on auoit disposé à loisir est passé? Cela doit-il durer tout le long de la vie, s'il n'a peu durer vn iour entier? Il dit encor cecy: Elles m'ont semblé aussi peu nécessaires à ceux qui les auoient, qu'à ceux qui les ont veües. C'est pourquoy quand aucune de ces choses m'esbloüist les yeux, quand ie vois vne maison richement meublee, vne fuitte d'esclaves bien vestus, vne liètiere portee sur les espauls de quelques beaux seruiteurs, ie dis ainsi en moy-mesme: Dequoy t'esmerueilles-tu? dequoy t'estannes-tu? Ce n'est qu'vne pompe & vn triomphe: ce sont choses qu'on monstre, & qu'on ne possède point, & qui passent pendât qu'elles plaisent. Tourne-toy plustost vers les vrayes richesses, appren d'estre content de peu: & crie ceste belle parole pleine de courage & de vertu: Ayons de l'eau, ayôs du pain: nous plaiderons contre Iupiter qui sera plus heureux, ou luy ou nous. Faisons-le, ie te prie, encor que nous eussions faute de cela. C'est chose deshonneste de fonder la felicité & le bonheur de la vie, sur l'or & sur l'argent: Il est autant deshonneste de la fonder sur l'eau & sur le pain. Que ferois-ie donc si cela n'estoit? Demandes-tu quel remede il y a contre la pauureté? La faim met fin à la faim. Autrement quelle difference doit-on faire, si ce qui te contraint, d'estre esclave, est grand ou petit? Qu'importe quel soit, ce que la fortune te peut nier? L'eau mesme & le pain despend de la volonté d'autruy: & l'on peut dire libre, non celuy sur lequel fortune n'a guere de pouuoir, mais celuy sur lequel elle n'en a point du tout. Cela est vray: il ne faut point que tu ayes besoin d'aucune chose, si tu veux deffier Iupiter, qui n'a iamais eu faute d'aucune chose. C'est ce qu'Attalus nous disoit: mais nature l'a dit à tous. Et si tu veux souuent penser à cecy, tu mettras peine d'estre vrayement heureux, non point sembler de l'estre: mais faire que tu le sois à ton iugement, & non point à celuy d'autruy.

ÉPISTRE CXI.

Contre les sophismes & cauillations d'aucuns Philosophes, lesquelles ont ce vice qu'elles plaisent sous l'apparence de subtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à mespriser la vie, & apres à la bien gouverner.

TV m'as demandé comment on pourroit appeller en Latin les sophismes. Plusieurs ont essayé de leur donner des noms, & si aucun ne leur en est demeuré. Car d'autant que la chose n'estoit pas receüe entre nous, & qu'elle n'estoit point en vsage, on a par mesme raison reietté le nom. Toutesfois celuy duquel Ciceron a vsé, me semble le plus propre. Il les appelle cauillations: ausquelles celuy qui s'est addonné, assemble des questions pleines de tromperies. Au reste elles ne seruent de rien à la vie: Car elle ne s'en rend par ce moyen ni plus constante, ni plus temperée, ni plus courageuse. Mais celuy qui pour son meilleur remede a mis la Philosophie en exercice, se remplit d'un grand cœur, deuiet plein d'assurance, se rend inuincible, & se montre plus grand, plus on s'approche de luy. Comme il aduiet des grandes montagnes, la hauteur desquelles semble estre plus petite à ceux qui les voyent de loïn: mais si tu en approches de pres, tu cognois manifestement que leur sommet est plus haut que tu ne pensois. Tel est, Lucilius, le vray Philosophe, qui l'est par effects, & non point par artifices. Il est planté en un lieu haut, admirable, vrayement grand. Il ne s'esleue point sur les plantes des pieds, il ne chemine point sur le bout des orteils, comme ceux qui feignans vne fausse stature, veulent paroistre plus grands qu'ils ne sont. Il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne seroit-il content d'estre creu si haut, que la fortune n'y puisse atteindre de sa main? Il est donc par dessus les choses humaines. Il est toujours semblable à soy-mesme, de quelle sorte que les affaires aillent: soit que le cours de sa vie soit heureux, ou qu'il soit agité d'une fortune contraire & difficile. Ces cauillations dont ie parlois n'aguères, ne peuuent apporter ceste constance. L'esprit ne fait que se iouer avec cela, sans se ressentir d'aucun profit: il iette la Philosophie de son trosne pour la faire descendre à plein pied. Je ne te veux pas deffendre de t'amuser quelquefois à cela, mais ce sera quand tu voudras ne faire rien. Mais elles ont toutesfois cela de fort pernicieux, qu'elles engendrent quelque douceur d'elles-mesmes, abusent & retiennent l'esprit d'une apparence de subtilité, encor qu'une infinité d'autres choses te rappelle, encor qu'à grande peine toute ta vie puisse suffire, pour te faire apprendre à mespriser la vie. Mais de la bien gouverner qu'en dis-tu? C'est un second ouurage: car pas-un ne l'a iamais bien gouvernée, que celuy qui l'auoit au prealable mesprisée.

Les cauillations ou sophismes ne sont d'aucun vsage à la vie humaine. La seule Philosophie sert de remede contre les variables & diuers accidens.

Vray Philosophe accompare aux hautes montagnes, sa moderation & temperance & le contentement de son esprit. Son equanimite & constance. Lesquelles vertus ne se trouuent point es cauillations.

On s'y peut aucunes fois amuser: mais non sans discretion.

car Le terme de la vie n'est point trop long pour apprendre à la bien regier.

E P I S T R E C X I I .

D'un amy de Lucilius que Seneca pensoit estre trop endurcy aux vices pour se pouuoir former à la vertu. Qu'il hayssoit maintenant les folles despenses & les superfluitez mais qu'il commenceroit bien tost à les reprendre.

Certainement j'ay bonne enuie que ton amy soit formé & institué tout ainsi que tu le desires: toutesfois on le prend bien dur: mais plustost (ce qui est encor plus fascheux) on le prend trop mol, & desia rompu d'une trop longue & mauuaise constume. Je te veux apporter vn exemple de l'art que l'exerce maintenant. Toute sorte de vignes ne souffre point d'estre entee. Si elle est vieille & mangée, si elle est gresse & malade, elle ne recevra point le greffe, on ne la pourra pas nourrir. Elle ne le ioindra pas bien à soy, il ne pourra passer en qualité & nature de vigne. C'est pourquoy nous auons accoustumé de la couper sur terre: afin que si elle ne respond pas à nostre desir, on puisse tenter vne seconde fortune, & la coupant derechef, l'enter entre deux terres. Celuy duquel tu m'escriis, & lequel tu me commandes, n'a point de forces. Il s'est trop addonné aux vices, il est tout fleschy, il est tout endurey. Il ne pourroit recevoir la raison ni la nourrir. Ouy, mais il en a bonne enuie. Ne le croy pas. Je ne dis point qu'il te mente: il pense en auoir bonne enuie. Il s'est fasché de la folle despense, elle luy a fait venir vn desdain d'estomach: mais ils feront bien tost aussi bons amis que deuant. Ouy, mais il dit qu'il se sent offensé de la vie qu'il a menée, elle luy desplaist. Je ne veux pas nier cela: car qui est celuy qui n'en soit offensé? Les hommes aiment leur vie, & la hayssent tout ensemble. Attendons à donner nostre iugement, apres qu'il nous aura fait croire, que la folle despense luy desplaist: Car maintenant ils ne sont qu'en querelle.

E P I S T R E C X I I I .

Seneca dispute si la iustice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire mesmes les accidens à icelles, sont animaux. Se moque des Stoiciens qui soustenient ces resneries par les raisons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enseigne que la iustice, & les autres vertus sont choses sacrees.

Sçauoir-mo
si les vertus
& leurs ac
cidens sont
creatures
animées &
corporelles,
selon la
doctrine
des Stoy
ciens.

TV veux que ie t'escriues ce qu'il me semble de ceste question qui a esté disputee entre nos Stoiciens: A sçauoir si la iustice, la constance, la prudence, & toutes les autres vertus sont animaux. Nous faisons par ceste subtilité (Lucilius mon cher amy) qu'il semble que nous exerçons nostre escrit en des choses vaines & inutiles, & que nous despendons le temps & le loisir à des disputes, qui ne peuvent apporter aucun profit: ie feray toutesfois ce que tu desires, & j'apprendray ce qu'il en semble à nos Stoiciens. Mais ie proteste, que ie suis d'autre aduis: & pense qu'il y a quelque

a quelque chose qui sied bien à ceux qui portent les souliers & la robe à la Grecque. Je diray donc ce qui a meu les anciens. Il est certain que l'ame est animal, veu qu'elle fait que nous sommes animaux, & que les animaux ont pris ce nom d'elle. Or la verité n'est autre chose que l'ame qui se possède elle mesme : elle est donc animal. D'auantage la vertu fait quelque chose. Or rien ne peut estre fait sans effort. Si elle a effort, lequel n'est en aucune chose qui ne soit animal, il s'ensuit que la vertu est animal. Si donc, dit-il, la vertu est animal, elle a la vertu mesme. Pourquoi non? Car elle se possède elle mesme. Tout ainsi que le sage fait toutes choses par vertu: pareillement la vertu le fait par elle mesme. Il s'ensuit donc, dit-il, que tous les arts sont animaux, & tout ce que nous auons en la pensee & en l'entendement. Il s'ensuit aussi qu'une infinité de milliers d'animaux habitent dās ce lieu estroit & petit de nostre poitrine, & qu'un chacun de nous soit plusieurs animaux, ou que nous ayons plusieurs animaux. Demandes-tu ce qu'on respond contre tout cela? chacune de ces choses-là sera animal, & ce ne seront point plusieurs animaux. Pourquoi? Je le diray, si tu me veux prester ta subtilité & ton attention. Chacun des animaux doit auoir sa particuliere & singuliere substance : mais toutes ces autres choses n'ont qu'une seule ame : c'est pourquoy elles peuuent estre singulieres, mais non point plusieurs. Je suis animal, & homme: tu ne diras pas toutesfois que ce soit deux: car ils doiuent estre separez. Parainsi ie dis que pour estre deux, l'un doit estre separé de l'autre. Tout ce qui de plusieurs choses a esté fait vn, tombe sous vne mesme nature, & par ainsi n'est qu'un. Et mon ame est animal, ie suis aussi animal, toutesfois nous ne sommes pas deux. Pourquoi? parce que l'ame n'est qu'une partie de moy. Quand vne chose pourra consister par elle mesme, alors elle se compte a par elle mesme. Mais quand elle ne sera qu'un membre d'un autre, elles ne pourra pas sembler estre vne autre chose à part. Pourquoi? Je te le diray. Car ce qui est autre, il faut qu'il soit à soy, & propre à soy, & tout à soy, & parfait en soy. J'ay desia déclaré que i'estois d'autre aduis. Car si on reçoit ceste opinion, les seules vertus ne seront point animaux, mais leurs contraires, qui sont les vices & les passions, comme la cholere, la crainte, la tristesse, & le soupçon, le seront aussi. Cecy s'estendra encor plus loin: toutes les opinions: toutes les pensees seront animaux: ce qu'on ne doit pas recevoir. Parce que tout ce que l'homme fait, n'est point homme. Qu'est-ce, dit-il, que iustice? C'est vne qualité de l'ame. Si donc l'ame est animal, la iustice l'est aussi. Rien moins que cela. Car elle n'est qu'une habitude & vne puissance de l'ame. Vne mesme ame se conuertit en diuerses figures. Et vn animal mesmes autant de fois qu'il fait quelque autre chose, ne deuiet point vn autre animal: comme ce que l'ame fait, n'est point animal. Si la iustice est animal, si la magnanimité, & toutes les autres vertus le sont: à scauoir-mon si elles delaisissent d'estre quelquefois animaux, pour apres recommencer de l'estre, ou si tousiours elles le sont? Les vertus ne peuuent prendre fin. Il s'ensuit donc qu'il y a plusieurs animaux, voire innombrables, qui habitent dans l'ame. Il n'y en a point plusieurs, dit-il, car ils sont attachez & liez en vn, & ne sont que parties & membre d'un. Nous penserions donc que l'ame auroit vne figure, comme est celle de l'Hydre, qui a plusieurs testes, chacune desquelles combat à part, & nuist d'elle mesme. Et toutesfois il n'y a aucune de ces testes, qui soit animal, elle n'est qu'une des testes de cest animal. Au reste elle est vn seul animal. Aucun ne dit iamais que le lyon qui est en la Chimere fut animal, ou le dragon. Ces deux estoient parties de la Chimere, & ses parties ne sont point animaux. Qu'est-ce qu'il y a d'où tu puisses conclurre, que la iustice soit animal? Elle fait, dit-il, quelque chose, & profite. Mais ce

Puto quaedā esse que de-cent peccatum pal-liatumque. Dont voicy les raisons.

Inepties Stoyques, & grandes absurditez.

Aduis de Seneca, sur ceste dispute.

Obiection des Stoyques, & sa responce.

qui fait & profite, a force, & si est animal. Cela est vray, si elle auoit force qui fût siene: mais elle n'en a point qui soit siene, elle est de l'ame. Tout animal sera iusqu'à ce qu'il mourra, ce qu'il auoit commencé d'estre. L'homme iusqu'à ce qu'il mourra, est homme: le cheual aussi & le chien ne peuuent se transformer en autre chose. La iustice, c'est à dire l'ame qui a ceste qualité, est animal. Croyons qu'il soit ainsi. En outre, la magnanimité, c'est à dire, ceste qualité dans l'ame, est animal. Quelle ame? Celle qui estoit maintenant animal, est retenuë dans ce premier animal, & ne peut entrer dans vn autre animal. Il faut qu'elle continuë à demeurer dans ce-luy, où elle estoit premierement entree. D'auantage vne mesme ame ne peut pas estre de deux animaux, & moins encores de plusieurs. Si la iustice, la magnanimité, la temperance, & toutes les autres vertus sont animaux: comment pourroient-elles n'auoir qu'une ame? Il faut que chacunes d'elles ait son ame, ou elles ne sont point animaux. Vn seul corps ne peut pas estre de plusieurs animaux. Ils confessent aussi cela. Qui est le corps de la iustice? L'ame. Qui est le corps de la magnanimité? La mesme ame. Or vn seul corps ne peut point estre à deux animaux. Mais vne mesme ame, dit-il, prend l'habitude de iustice, de magnanimité, & de temperance. Cela se pourroit bien faire, si au temps que la iustice y est, la magnanimité n'y estoit point: car au temps que la magnanimité y seroit, la temperance n'y seroit pas. Mais toutes les vertus y sont ensemble: comment pourroit donc chacune d'elles estre vn particulier animal, veu qu'il n'y a qu'une seule ame, qui ne peut faire plus qu'un seul animal? En outre aucun animal ne peut estre partie d'un autre animal. Or la iustice est vne partie de l'ame. Il s'ensuit donc qu'elle n'est point animal. Il sèble que ie perds ma peine en vne chose, qui est confessée de tous. Car il y a plus de raison de se des-piter que d'en disputer: aucun animal ne peut estre partie d'un autre. Regarde les corps de toutes les bestes, il n'y en a pas vn qui n'ait sa propre couleur, sa forme & sa grâdeur. Entre autres ourages, qui sont trouuer l'esprit de ce diuin Architecte admirable, ie croy que ceste-cy en est vne, que parmy vn si grand nombre infiny de choses qu'il a faites, il ne s'est iamais rencontré d'en faire deux semblables. Les choses mesmes, qui semblent estre pareilles, si tu les cõpares ensemble, elles seront dif-ferentes. De tât de sortes de feuilles qu'il a faites, il n'y en a aucune qui ne soit mar-quee de sa particuliere figure. De tant de bestes, il n'y en a pas-vne qui ressemble à l'autre. Il y a toujours quelque diuersité. Il s'est bien contraint à cela, que ce qui estoit autre, fut pareillement dissemblable, & different. Les vertus, comme vous dites, sont toutes semblables: il s'ensuit qu'elles ne soient point animaux. Il n'y a point d'animal, qui ne face quelque chose de luy-mesme. Mais la vertu ne fait rien d'elle-mesme: si ce n'est par le moyen de l'homme. Tous les animaux ou ils sont raisonnables, comme les hommes, & comme les Dieux: ou irraisonnables, comme les bestes brutes. Les vertus pareillement sont raisonnables: mais elles ne sont ny hõmes ny Dieux: il s'ensuit donc qu'elles ne sont point animaux. Il n'y a aucun ani-mal raisonnable, qui face rien qu'il ne soit premierement incité par l'apparence de quelque chose. Apres il prend sa force & son mouuemant: & apres encor son con-sentement confirme ce mouuement. Je te diray que c'est que consentement. Il faut que ie me pourmene. Apres que i'ay eu dit cela en moy-mesme, & que i'ay approuuë l'opiniõ que i'auois, ie me pourmene. Il faut que ie me seoye. Apres auoir dit cela, ie me sieds. Or on ne trouue point ce consentement en la vertu. Car pren-le cas, que la prudence soit animal, comment pourra-elle prester consentement? Il faut que ie me pourmene. Nature ne reçoit point cela. Car la prudence n'a soïn que de celuy, à qui elle est, & non de soy. D'autant qu'elle ne peut ni se pourmener,

Toute ceste dispute est si niaise & si frivole, quelle ne merite pas d'estre dis-putee.

La dissem- blance des creatures est l'vne des principales choses qu'on admire en la creation.

ni s'asseoir : elle n'a point donc de consentement. Ce qui n'a point de consentement, n'est point animal raisonnable. Et si la vertu est animal, elle est raisonnable. Or elle n'est point raisonnable : elle n'est donc point animal. Si la vertu est animal, & que la vertu soit bien, il s'ensuit que tout bien est animal. Nos Stoyciens confessent encor cela. Il est bon de sauuer la vie à son pere : il est bon de dire sagement son opinion dans le Senat : il est bon de iuger iustement. Il s'ensuit donc que sauuer la vie à son pere, c'est vn animal : & sagement parler c'est aussi vn animal. La chose en fin viendroit si auant que tu ne pourrois te garder de rire. Se taire sagement, & soupper friandement, est bien. Par ainsi & se taire, & soupper, c'est vn animal. Certainement ie ne pourrois me tenir de me chatouïller, & de m'apprester à rire, par la subtilité de telles sortises. Si la iustice, & la magnanimité sont animaux, certainement ce sont animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif : il s'ensuit donc que la iustice a froid, la magnanimité a faim, & la clemence a soif. Qui me gardera apres de leur demâder, quelle figure ont ces animaux, ou d'un homme, ou d'un cheual, ou d'une beste sauuage ? Ou s'ils leur ont donné vne forme ronde, comme au monde : ie de manderay pareillement, si l'auarice, la paillardise, & la follie sont rondes. Car elles sont aussi animaux. Et apres qu'il les auront arrondies, ie leur demanderay semblablement, si vn sage pourmener est animal ou non : il faut par necessité qu'ils le confessent : & qu'ils disent encor, que le pourmener est animal, & qu'il est rond. Mais afin que tu ne penses point que ie sois le premier de nos Stoyciens, qui parle sans auteur, & par mon opinion particuliere, Cleanthes & Chryssippus son disciple ne sont point d'accord, que c'est que le pourmener. Cleanthes dit que c'est vn soufflé, & vn esprit, qui s'estend depuis la partie principale de l'ame, qui est en la teste, iusques aux pieds : Et Chryssippus, que c'est ceste principale partie mesme de l'ame. Pourquoi est-ce donc qu'un chacun à l'exemple de Chryssippus ne tasche de reuenir à soy, & de se moquer d'une telle infinité d'animaux que le monde ne pourroit recevoir ? Les vertus (dit-il) ne sont point plusieurs animaux, & toutesfois elle sont animaux. Car tout ainsi qu'un homme peut estre orateur, & poëte, & toutesfois il n'est qu'un homme : pareillement ces vertus-là sont animaux, mais ce ne sont point plusieurs animaux. L'ame iuste, sage & magnanime n'est qu'une seule ame, qui a en soy toutes les habitudes & qualitez des vertus. Voila donc la question resoluë, nous sommes d'accord. Car cependant ie confesse que l'ame est animal : ie verray apres le iugement que ie feray sur cest affaire. Je nie que ses actions soient animaux. Car autrement toutes les paroles, & tous les vers seroient animaux. Car si vne parole sage est bien : & que le bien soit animal : la parole donc est animal. Vn vers plein de sagesse, est bon : or le bien est animal : la parole donc est animal. Et par ceste raison, ce vers.

Vn grand guerrier & ses armes ie chante,

Est vn animal. Lequel ils ne peuvent pas dire estre rond : car il y a six pieds. Tu dis, que c'est vn ourage de tisseran, qui me fait creuer de rire, quand i'en vois faire la tissure : & quand ie me represente qu'il faille qu'une incogruité au langage, vn parler barbare, & vn argumēt, ou vn syllogisme, soit animal, & que ie luy face les traits d'un visage cōme vn peintre. Nous disputons cela avec les sourcils restognez, avec vn front ridé. Je ne puis pas dire icy ce que disoit Cecilianus, ô tristes folies ! Car elles sont dignes de risée. Que ne traittons-nous donc plustost quelque suiet qui nous soit vtile & salutaire : pourquoy ne cherchons nous les moyens de pouuoir

Inente & ridicule des érine, comme il appert par les absurditez qui s'en ensuiuent.

Different entre Cleanthes & Chryssippe, touchant le pourmener.

E'en que l'ame soit animal, il ne s'ensuit pas que les actions soient animaux.

Le temps est trop cher & la philosophie trop digne, pour la diuenter à telles miseres.

Il vaut
micux ap-
prendre
d'elle que
nul n'est
heureux sans
constance:
&

paruenir à la vertu, & quelque chemin qui nous conduise vers elle? Appren-moy
non point si la constance & magnanimité est animal : mais appren-moy qu'il n'y
a point d'animal, qui puisse estre heureux sans la magnanimité, s'il ne s'est affermy
contre les euenemens de fortune, & s'il n'a dans sa pensee dompté tous les cas for-
tuits, auant qu'ils aduincent. Qu'est-ce que constance? C'est vn rempart contre la
foiblesse & l'imbecilité humaine, qu'on ne peut forcer : duquel celuy qui s'arma-
ra, demeurera tousiours ferme & alleuré durant le siege de ceste vie. Car il se def-
fend de ses propres forces, & de ses propres armes. Je te veux dire icy ce qu'il en
semble à Posidonius. Il ne faut point que tu penses estre iamais alleuré avec les
armes de fortune. Il ne faut combattre contre elle avec les tiennes : les choses for-
tuites n'arment point bien. Voyla comme nous sommes armez contre nos enne-
mis, mais contre elle nous sommes tous nuds. Alexandre ruinoit bien & challoit
les Perfes, les Hircaniens, les Indiens, & tous les peuples estendus depuis l'Orient
iufqu'à la mer Oceane: mais pour son regard, lors qu'il eut tué son amy, & qu'il en
eut perdu vn autre, il fuyoit la clarté du iour, il demouroit couché par terre à l'ob-
scur, & pleurant tantost se meschanceté, tantost le regret qu'il en auoit, apres a-
uoir vaincu tant de Roys, & tant de nations, il se laissa vaincre à la cholere, & à la
tristesse. Car il auoit mis plus de peine à mettre sous sa puissance toutes les choses
de ce monde que ses passions. O que ces hommes sont surpris d'un grand aueugle-
ment d'estre si ambitieux de vouloir estendre leur Empire par delà les mers, & de
s'estimer infiniement heureux de retenir sous leur obeyffance les prouinces estran-
geres, & d'en adiouster des nouvelles aux anciennes : & de ne pouuoir cognoistre
quel est ce Royaume grand, & si facile à conquerir. C'est vn grand Empire que
de se pouuoir commander. Qu'il m'apprenne combien la iustice est chose sacree,
laquelle ne regarde que le bien d'autrui, ne desire d'auoir rien d'elle-mesme, que
de pouuoir vser de son office. Qu'elle n'ait rien à faire avec l'ambition, & la gloi-
re, & reputation du peuple: qu'elle ne vueille plaire qu'à elle-mesmes. Sur toutes
choses il faut qu'un homme se persuade cecy: Il faut que ie sois iuste sans en espe-
rer aucune recompense. C'est encor peu que cela. Il se doit encor persuader: Il
m'est commandé que de ma franche volonté ie suiue ceste belle vertu: que toute
ma pensee soit esloignee le plus que ie pourray de mes particuliers profits. Il ne
faut point que tu attendes vne plus grande recompense de ta iustice, que d'estre iu-
ste. Graue encor en ton ame ce que n'agueres ie disois: Il ne te sert de rien, que
beaucoup de personnes cognoissent ton equité. Celuy qui veut que sa vertu soit
publiee, ne trauaille point pour sa vertu, ains pour sa gloire. Tu ne voudrois point
estre iuste sans gloire. Au contraire certainement tu deurois souuent estre iuste
avec ton deshonneur: & lors si tu cognois que c'est que d'estre sage, tu sentiras
qu'une mauuaise opinion, qui seta bien engendree, te resiouira.

Qu'il n'y a
plus belle
victoire, que
de se vaincre
soy-mesme.

Qui com-
mande à soy
mesme est
assez grand
Roy.

Resolution
d'un hom-
me ver-
tueux.

Que bien souvent la façon corrompue de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il semoquo apres du langage de Mecenas, qui estoit aussi effeminé & lasche, que sa façon de viure, De diuerses façons de parler que plusieurs personnes suiuent, qui prennent plaisir à faillir. Vn beau discours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandise & folle despence.

Tu me demandes comment est engendree en quelque temps vne maniere de parler corrompuë, & comment l'esprit des hommes s'est tellement addonné à quelque vice de langage, qu'aucunefois les paroles euflees & graues ont esté plus estimees, & quelquesfois les douces comme si on chantoit. Pourquoy autrefois on s'est pleu de parler audacieusement, & vser de propos hors de toute creance, & d'autre fois d'un langage à demy retenu & plain (ce sembleroit) de soupçon, duquel il falloit plus comprendre qu'on n'en oyoit. Pourquoy il y a eu quelque siecle auquel on s'est dispensé d'y ser impudemment & sans honte des translations. C'est ce que tu as ouy vulgairement dire, & dont les Grecs ont fait vn Prouerbe: Telle a esté la façon de parler des homes, quelle a esté leur vie. Et tout ainsi que les actions d'un chacun sont semblables à ce qu'il dit: pareillement la façon de parler imite quelquefois les mœurs publics. Si la discipline d'une cité s'est corrompuë, si elle est addonnée aux delices: vous cognoistrez la dissolution publique à la licence débordée du langage, si elle n'est point en vn, ou en deux seulement, mais si elle est approuuée, & receuë de tous. L'esprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. Si l'ame est saine, bien composée, graue, temperée, l'esprit sera pareillement sec, & sobre. Et si elle se corrompt, l'autre se gaste aussi. Ne vois-tu pas que si l'ame s'allanguit, les membres se traient, & les pieds se meuuent paresseusement? Si elle est effeminée, on void vne molesse & vne lascheté au cheminer. Si elle est gaillarde & vigoureuse, on aduance plus vistement le pas. Si elle est furieuse: ou (ce qui approche à la fureur) si elle est en cholere, tout le mouuement du corps est troublé, & lors on ne chemine point, mais on court la poste. Combien plus fort penfes-tu que cela soit en l'esprit, qui est tout meslé dedans l'ame? C'est d'elle qu'il prend sa façon, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. La maniere de viure de Mecenas est si cogneuë, qu'il n'est pas maintenant besoin de le dire: de quelle façon il cheminoit, combien il estoit delicat, quel plaisir il prenoit d'estre veu, & comme il ne vouloit cacher aucunement ses vices. Mais quoy son langage n'est-il pas aussi mignard, qu'il est effeminé? Les paroles ne sont-elles pas autant affaitees & dissoluës que ses habits, que sa suite, que sa maison, que sa femme: Il estoit taillé d'estre vn homme de grand esprit, s'il eust voulu suiur vn plus beau chemin, s'il ne se fust gardé de ne vouloir pas estre entendu, & s'il n'eust esté trop prodigue de langage.

Tu verras donc vne eloquence comme d'un homme yure, empeschee, vague & licentieuse. Voicy quel estoit Mecenas en sa façon de parler: *Quid prius amne syluisque ripa comantibus? Vide vt alueum lintribus arent, versâq; vado remittant hortos. Quid si quis femina cirro crispas & labris columbatur? Incipitq; suspirans, vt ceruice laxa seratur. Nemo tyranni, irremediabilis factis rimantur, epulis lagenâque tentant domos, & se-*

Le langage commun se conforme aucunefois aux manieres de viure du public, car

La discipline se corrompt, les façons de parler se débordent: ainsi que. Les membres suiuent les mouuemens de l'ame,

Les dissoluës façons de Mecenas en sont foy.

Les effeminez & delicieux accompagnent leur langage de pareilles cõtenances.

per mortem exigunt. Genium sesto vix suo testem, tenuis cerei fila & crepacem mola focam mater aut vxor inuestiunt. C'est à dire: Void-on rien plus net, & plus pur qu'vn riuere & les forests qui espandent leur cheueure sur la riué? Voy côme ils sillonnét son canal avec gondoles, & laissant le plus profond de l'eau, vont se recreer dâs les iardins. Que si quelque fême se frise les cheueux, de ses leures elle baise côme font les colôbes, elle commence en souspirant, elle se traîne le col lasche & panché. Pas vn des tyrans, faction contre laquelle il n'y a nul remede, n'espient: ils essayent à prendre les maisons par banquets & bouteilles, & taschent à les faire mourir. La mere ou la femme inuestissent le Genius, qui n'est à grande peine tesmoin de sa feste, & les filets d'vn cerge, & le foyer dans lequel la soalle craquete. Mais aussi tost que tu auras leu cela ne te resouuiendras-tu point que c'est celuy qui auoit accoustumé de se pourmener par la ville la robbe longue auallee & desceinte: (Car quâd par l'absence de Cesar il commandoit dans Rome, on alloit à cest homme effeminé demâder le mot du guet:) Et que c'est celuy qui sortant en la chaire de iustice, à la tribune des harangues, & en toutes assemblees publiques, couuroit sa teste de son manteau, fors que les deux oreilles: comme les riches esclaves fugitifs, qu'on introduit en quelque comedie: Que c'est celuy, qui lors que les guerres ciuiles estoiet les plus allumees, lors que la ville estoit toute troublee, qu'on auoit les armes en main, estoit accompagné & suiuy par les rués de deux eunuques, qui toutesfois estoient encore plus hommes que luy; Que c'est celuy, qui a mille fois espoufé femme, & n'en a eu iamais qu'vne Terentia, qu'il repudia plusieurs fois. Ces paroles si mal arrangees, poussees dehors si negligemment, & mises en auant contre l'vsage & la coultume de tout le monde, monstrent aussi des mœurs, qui n'estoient pas moins nouvelles, moins corrópués & singulieres. On luy donne vne fort grande louange de douceur: il espargna le glaiue, & s'abstint de respandre le sang, & ne môstra iamais en aucune autre chose la puissance qu'il auoit, qu'en la licence de viure à sa fantasie. Il gasta & corrompit encor ceste sienne louange par les delices & mignardises monstrueuses de son langage. Car il appert qu'il estoit lasche & mol, & non pas doux. Les ambages & longs circuits de sa composition, les paroles traueffees, les sens des paroles qui estoient souuent grands, mais sans force, quand ils estoient, faisoient cognoistre à vn chacun, que la teste se troubloit d'vne trop grande felicité: mais ce vice procedé quelquefois de l'homme, & quelquefois du temps. Quand les richesses ont espandu au large la folle despenfe & la dissolution, le soin de vestir plus richement le corps comméce de venir. Apres on se traueille d'auoir de beaux meubles: on met peine aussi à bastir de belles maisons, qui occupent vne grâde estedué de châps: que les murailles reluisent de marbres qu'on apporte d'oultre mer: que les toicts & couuertures des maisons soiét marquetez d'or, que la lueur & polliſseure du paué responde à celle du plancher. Depuis, la magnificence fut employee en banquets & festins, lesquels on rendoit recômandables, par nouvelles façons, par le changement de l'ordre accoustumé, faisans festiur à l'entree de table les viandes qu'on mangeoit à l'issuë, & donnans à ceux qui suruenoient, ce qu'on deuoit à ceux qui se leuoient. Quand l'ame cômence à se fascher peu à peu des choses accoustumees, & qu'elle trouue laid ce qui luy souloit plaire, elle cherche en fin à parler d'vne nouvelle façon: Tantost elle rappelle & met en auant les vieux mots, qui n'estoient plus en vsage, tantost elle en forge aucuns, & en veut plier à sa langue d'autres incogneus. Tantost ceux qui sont de peu de temps mis en vogue, semblent estre bien scans, & vne translation audacieuse, & trop frequente Il y en a qui entrecouperent le sens, & qui esperent pouuoir estre agreables, si ce qu'ils veulēt

Mecenas
loue pour
sa clemence
& humani-
té, mais blas-
me pour sa
mollesse &
desborde-
ment en sa
vie & en son
parler.

De la disso-
lution aux
habits, meu-
bles, bati-
mens, festins
procede

La corrup-
tion du
langage
d'où s'enfuit
que

dire demeure en suspens, & s'il engendre quelque doute à ceux qui les oyent. Il y en a d'autres, qui le retardent & l'estendent. On en voit aussi qui ne s'approchent point du tout iusqu'au vice : car il est force à vn qui entreprend quelque grande chose, de le faire: mais toutesfois qui aime le vice. Par ainsi en tous lieux que tu veras qu'on prend plaisir à vn langage corrompu, il ne faut plus douter que les mœurs n'ayent quitté le chemin de la vertu. Tout ainsi que la folle despence des festins & des habits, sont les signes d'une cité malade : pareillement la licence du langage, si elle est frequente, montre que les ames aussi desquelles les paroles sortent, sont du tout abbatuës. Tu ne te dois pas esmerveiller que ces mots corrompus soient agreables non seulement à vne assemblee du menu peuple: car ils le sont aussi à celle des mieux vestus, parce qu'ils ne sont differens que de la seule robbe longue, & non pas de iugement. Tu te peux encor esmerveiller d'auantage de cecy, que les choses vicieuses ne s'oyent point seulement louees, mais les vices mesmes le sont. Car tousiours il a esté fait ainsi: Jamais vn bel esprit ne vous a pleu qu'il n'eust quelque chose à redire. Baille-moy quelque homme de si grande reputation qu'il soit, & ie te diray que c'est que son aage a peu reprendre en luy, & qu'il a voulu dissimuler, encor qu'il le cogneust. Car ie t'en nommeray plusieurs, à qui les vices n'ont porté aucun dommage, ains au contraire leur ont profité beaucoup. Ie t'en nommeray, dis-je, aucuns fort estimez, & qui ont esté mis entre les merueilles de leur temps, que si on les veut corriger, on les efface. Car les vices sont tellement meslez avec les vertus, qu'ils les entraineroient avec eux. Ioint que le langage n'a point de regle certaine. L'usage de la cité, qui n'a jamais demeuré en mesme estat, le fait changer. Plusieurs vont rechercher les paroles des siecles passez. Ils parlent le langage des douze tables: Gracchus Crassus, & Curio encor sont trop elegans & recens pour eux. Ils retournent au temps d'Appius, & de Coruncanus. Quelques autres au contraire ne trouuans rien de bon, qui ne soit commun & vulgaire, parlent vilainement. L'vn & l'autre est corrompu par deux diuerses façons de parler: autant certainement comme s'ils vouloient vser de paroles enflées, hautes & poëtiques, & fuyr celles qui sont necessaires en usage. Ie diray volontiers que l'vn & l'autre faut. L'vn s'estime plus qu'il n'est raisonnable, & l'autre se mesprise trop: l'vn se fait arracher le poil des jarrets, & l'autre ne se veut point faire plumer le poil des aisselles. Venons maintenant à la composition. Combien de sortes t'en donneray-je, auxquelles on fait faute? Quelques vns trouuent bonne vne composition dure & aspre: & brouillant tout expres les paroles qui couloient doucement, ne veulent point qu'il y ait aucune liaison sans aspreté: ils ont opinion qu'elle est plus virile, & plus forte, si elle bat aux oreilles avec quelque rudesse. Il s'ëble que celle de quelques vns ne soit pas vne composition, & que ce soit plustost vne chanson tant elle nous chatouille. Que diray-je de celle-là, où les paroles sont retardées, & apres leuoir attendues longuement, à grande peine reuiennent-elles à leurs clauses? Que diray-je de celle qui est au sortir modérée, comme est celle de Ciceron, & panchante, & finissant apres doucement, & respondant à sa façon, & à son pied cōme elle a accoustumé de faire? Il n'y a point de vice seulement aux sentences comme si elles sont basses & pueriles ou vilaines, & plus hardies qu'il n'est permis l'honneur sauues sielles sont trop fleuries, & douces: si elles sortent en vain & sans aucun autre effect, que celui seulement qu'elles signifient. Ces vices-là sont introduits par quel qu'vn, souu le quel il eloquēce fleurir doit: le surplus des homes ne font que l'imiter, & l'enseigner les vns aux autres. C'est ainsi que sous Saluste les sentēces courtes & coupees, les paroles tomboient auant qu'on le attendist, & vne obscure bruesuēt

Les mœurs
sont egale-
ment cor-
rompuës.
&

Les ames
autant mol-
les que les
paroles.
Les plus
beaux es-
prits mes-
mes ne sont
pas exemps
de vices.
&

Les vices
aussi profi-
tent à quel-
ques vns.
D'où vient
le change-
ment du lan-
gage.

Fautes qui se
font en la cō-
position.

En celle de
Ciceron.

En celle de
Saluste,
&

D'Aruntius.

Examen de
diverses fa-
çons de par-
ler qui leur
ont esté fa-
milieres.

estoit prisee pour vn grand ornement. Aruntius, homme de rare sobriété, qui es-
criuit l'histoire de la guerre de Cartage, fut Sallustien, & s'estudia d'escrire à la
façon d'iceluy. Il se trouue dans Salluste, *Exercitum argento fecit*, c'est à dire, Il fit
vne armee avec argent: c'est à dire il l'assembla avec des deniers. Arruntius comen-
ça de trouver bonne ceste facon de parler: il mit ce mot en toutes les pages de son
liure. Il dit en quelque lieu, *fugam nostri fecere*, c'est à dire les nostres firent la fuite.
En vn autre lieu, *Hiero Roy de Syracuse, bellum facit*, fait la guerre. Et encor en
quelque autre lieu: *que audita Panormitanos dedere Romanis fecere*: C'est à dire, les-
quelles choses ouyes fiēt que les habitans de Panorme se rendirent aux Romains.
Ie t'en ay bien voulu dōner vn peu à gouter. Car tout le liure est composé de ces
mots. Ce qui auoit esté rare dans Salluste, est frequent chez luy, & presque cōtinuel
& non sans cause. Car l'vn tomboit par fortune en ces paroles, & sans y penser, &
l'autre les recherchoit. Tu vois donc ce qui aduient à celuy qui suit vn vice pour
exemple. Salluste a dit *aquis hyemantibus*, pendāt que les eaux hiuernoiet. Arruntius
au premier liure de la guerre de Carthage dit, *repente hyemant tempestas*, c'est à dire,
Soudainemēt la tempeste hiuerna. Et en vn autre lieu, quād il voulut dire que l'an-
nee auoit esté froide, il dit, *totus hyemant annus*: c'est à dire, Il a toute l'annee hiuer-
né. Et en vn autre lieu: *Inde sexaginta onerarias leuis, præter militem & necessarios
nautarum, hiemante Aquilone misit*: c'est à dire, Pendant que l'Aquilon hiuernoit, il
enuoya de ce lieu soixante nauires legers de charge, outre les soldats & les ma-
riniers necessaires. Il ne cesse iamais d'employer ce mot à tous propos. En quelque
lieu Salluste dit, *Inter arma ciuila, equi boni famas petit*: c'est à dire; entre les armes
ciuiles il cherche les renommes d'vn homme de bien & iuste. Arruntius ne
se peut tenir que dans le beau premier liure il ne mist, *ingentes esse famas de Regulo*:
c'est à dire, que les renommes de Regulus estoient grandes. Ces vices donc, &
autres semblables, que l'enuie d'imiter a imprimez dans quelqu'vn, ne sont point
marques de dissolution, ni d'vne ame corrompue. Car il faudroit qu'ils fussent siens,
propres, & nais dans elle-mesme, par lesquels tu pourrois iuger les passions d'au-
truy. Le langage d'vn homme courroucé est plein de courroux: celuy d'vn homme
troublé, est viste & soudain: celuy d'vn delicat est tendre, & coulant. Ce que tu vois
estre suiuy par ceux qui s'arrachent la barbe, ou vne partie, qui se font faire les
moustaches fort courtes, & les roignent bien pres, gardant le reste pour le laisser
croistre: qui portent vn manteau de couleur bizarre, vne robe destoffe claire, &
transparente: qui ne veulent rien faire, qui puisse passer sans arrester les yeux de
ceux qui les voyent. Ils les agacent, & les contraignent de se tourner vers eux. Ils
ne se soucient point d'estre repris & moquez, pourueu qu'on les regarde. Tel &
pareil est le langage de Mecenas, & de tous ces autres, qui ne faillent point par er-
reur, mais à leur escient, & parce qu'ils veulent faillir. Cela procede d'vn grand
vice d'esprit. Comme apres auoir pris beaucoup de vin, la langue ne begaye point,
que l'ame n'ait premieremēt pliē sous la charge, & qu'elle ne soit trahiye elle mes-
me: pareillement ce langage (mais qu'est ce qu'une pure yuressse) ne desplaist à
pas vn, si l'ame n'est au prealable esbranlee. C'est pourquoy il la faut guerir au-
parauant. C'est d'elle que procede nostre bon sens, c'est d'elle que les paroles sor-
tent. C'est d'elle que nous prenons la contenance, le visage, la facon de chemi-
ner. Tandis qu'elle sera en santé & valeur, le langage sera pareillement robuste,
fort & digne d'vn homme. Mais si elle panche, tout le reste tombe en ruine.

Les vices qui
viennent par
imitation
d'antruy, ne
sont pas si-
gnes d'vne
ame vicieu-
se.

Cōparaison
monstrant
que le langa-
ge corrompu
descouure v-
ne corrup-
tion de con-
science.

Pendant que le Roy vit, ils sont de bon accord,
Mais ils rompent leur foy aussy tost, qu'il est mort.

L'ame c'est nostre Roy. Tandis qu'elle se porte bien, tout le reste fait son duoir: tout le reste luy obeyt, & obtemperere. Mais pour si peu qu'elle chancelle, le reste s'esbranle aussy tost. Au surplus quand elle se laisse vaincre à la volupté, toutes ses sciences, toutes ses actions flestrissent, & toutes ses entreprises se rendent laches, & languissantes. Or puis que j'ay commencé d'vser de ceste comparaision, ie la continueray encor. Nostre ame est maintenant Roy, & tantost elle est vn tyran. Roy, quand elle ne pense qu'à choses honnestes: quand elle a soin du corps qui luy a'esté baillé en garde, & qu'elle ne commande rien de vilain, rien de sale: mais quand elle devient cruelle, ambitieuse, effeminee & delicate, elle prend vn autre nom, fier & detestable, devient tyran. Alors des affections qui la mettent hors de foy la saisissent & la sollicitent incessamment avec quelque plaisir au commencement tel qu'a accoustumé de sentir le peuple corrompu, & saoullé par la largesse de quelque ambitieux, laquelle luy doit porter dommage contre son esperance, & qui prend plaisir à toucher des mains, la viande qu'il ne peut aualler. Mais quand ceste maladie a de plus en plus ruiné les forces, & que les delices sont descendus dans les moielles, & dans les nerfs: elle prend seulement plaisir à la veuë des choses, de la iouïssance desquelles elle s'est renduë inutile: & pour toutes ses voluptez, elle n'a que le regard de celles d'autruy, se rendant maquerelle & tesmoin des paillardises dont elle a perdu l'v sage, pour s'y estre trop plongee. Ne pouuant d'ores en-auant prendre tant de contentemēt de voir vne si grande abondance de voluptez, comme elle a de regret & de desplaisir de ne-pouuoir passer tout ce grand appareil par sa gorge, & par son ventre, & de ce qu'elle ne se peut plus veautrer dans les trouppes des bardaches & des courtesanes: elle se plaint de voir cesser la meilleure partie de sa felicité, empeschee par la foiblesse de son corps. Car n'est-ce pas vne pure fureur, mon Lucile, qu'il n'y a pas vn de nous qui se reconnoisse estre mortel? estre imbecile? ou plustost qui pense n'estre que vn homme tout seul? Regarde nos cuisines & nos cuisiniers courans çà & là à trauers tant de feux. Voudrois-tu dire que ce fust vn seul ventre pour lequel on apprestast la viande avec le bruit & la tumeur de tant d'hommes? Regarde nos caues à tenir les vins vieux, & les celliers pleins des vendanges de plusieurs siecles. Penses-tu que ce soit vn seul ventre pour lequel on serre le vin de tant d'annees & de tant de regions? Regarde en combien de lieux la terre se fend, combien de milliers de fermiers la cultiuent & labourrent. Penses-tu que ce soit pour vn seul ventre qu'il faille semer en Sicile, & en Afrique? Nous serons sains, nous ne desirerons que peu de bien, si chacun se veut contenter, s'il veut mesurer son corps, & s'il cognoist qu'il ne peut entrer dans son estomach que bien peu de viande, & pour bien peu de temps. Toutesfois il n'y a rien qui te serue plus pour la temperance de toutes choses, que de penser souuent à la briueté de nostre aage, & à l'incertitude d'iceluy. Quoy que tu faces, pense à la mort.

Pouuoir & autorité de l'ame sur les actions.

Elle regne tantost, & tantost tyrannise.

Piteux estat du corps dont l'ame est deprauee.

& De l'ame adonnee aux voluptez.

Inueine contre l'extreme dissolution des hommes.

Moyen de se maintenir en santé.

& De viure avec temperance.

EPISTRE CXV.

Que le parler est comme un visage de l'ame. S'il est fardé & affecté, l'ame est aussi molle & lasche. L'ame d'un homme de bien est toute belle & sainte comme sa parole. Il se courrouce apres contre les folles dépenses, & contre la superfluité & l'avarice.

Il vaut mieux travailler à faire de bonnes cōceptions, & les mettre en pratique qu'à rechercher des termes affectés pour les exprimer ou reduire par écrit:

car le langage fardé denote les vices de l'ame.

& l'ornement de l'homme ne consiste point en choses exterieures. Qualitez de l'ame vertueuse.

LE ne veux point, Lucilius mon amy, que tu te travailles tant apres les mots, & apres la composition de ton langage. T'ay de plus grandes choses, dont tu dois auoir soucy. Cherche ce que tu escriras, & non point comme tu l'escriras: & encor non point comme tu le dois escrire: mais comme tu le dois conceuoir: Afin que tu rendes propre à toy ce que tu auras conçu, & que tu le graues dessus toy. Quand tu verras quelqu'un, duquel le langage sera affecté & fardé, sçaches que son ame n'est pas moins attachée apres les choses basses & petites. Mais ce grand, parle plus librement, & avec plus de seuereté. Toub ce qu'il dit à plus d'assurance que de soin. Tu cognois plusieurs ieunes hommes qui ont la barbe & les cheueux bien peignez, qui ouurent souuent la boëste pour se parfumer: n'espere voir rien de ferme & de constant de ces gens-là. Le parler c'est le visage de l'ame: s'il est affecté, s'il est fardé, s'il est fait, comme on dit, à la main, il monstre que l'ame n'est pas genereuse, & qu'elle est foible & lasche. Estre mignardement accoustré, n'est point le vray ornement de l'homme. S'il nous estoit possible de voir iusqu'au dedans l'ame d'un homme de bien, hé quelle belle face, quel saint visage, reluisant d'une beauté magnifique & agreable nous verrions: à l'entour duquel on apperceuroit d'un costé la iustice & la magnanimité, & de l'autre la temperance & la prudence rendre vne esmerueillable splendeur! En outre la sobriété, la continence, la patience, la liberté, la douceur, (& qui pourroit croire cela!) l'humanité mesmes, qui est le bien le plus rare qui soit en l'homme, espereroient leur clarté dessus elle. D'auantage ô bons Dieux, combien de lustre, la prouidence, la magnificence, la grandeur de courage, combien de poids & de gravité luy apporteroient-elles? Quelle autorité & quel credit luy engendreroient-elles enuers tous? Pas un ne l'estimeroit digne d'estre aimée, & qui ne la iugeast aussi d'estre adorée. Si quelqu'un voyoit ceste face plus rehaussée & plus resplendissante qu'on n'en a point accoustumé de voir entre les choses humaines, ne s'arresteroit-il pas tout estonné & ravi comme d'une rencontre de quelque diuinité: & aussi tost qu'il luy auroit esté loisible de la voir, ne seroit-il pas contraint de la contempler dans son ame? Et puis apres atiné de la douceur de ce beau visage, ne se iettroit-il pas à genoux deuant elle pour l'adorer? & atrestant longuement sa veüe sur elle, & la voyant haut esleuee par dessus la mesure & grandeur des choses que nous voyons icy bas, iettant sur nous le doux regard de ses yeux, enflammez neantmoins d'une viue estincelle: en fin ne seroit-il pas contraint avec un grand rauissement & reuerence, s'escrier par ces mots que nostre Virgile disoit:

*O vierge quelle donc diray-ie que tu sois?
Tu n'as pas des mortels la face ny la voix.
Mais quelle que tu sois, vis toujours bien-heureuse,
Et vueille secourir ma peine malheureuse.*

Elle ne faudra de venir à nous, de nous secourir si nous la voulons honorer. Mais elle ne veut pas estre seruie par les corps des gras taureaux immolez, ni par des vœux d'or & d'argent appendus à son Temple: elle ne veut pas qu'on iette des piéces de monnoye dans les troncs de son thésor: elle ne demande qu'une volonté sainte & deuotionne. Il n'y a personne (dis-je) qui ne brullast de son amour, s'il nous estoit permis de la voir. Car maintenant il y a plusieurs choses qui nous esblouissent, ou qui nous rebouchent la veüe de leur trop grande clarté, ou qui la retiennent en l'obscurité. Mais tout ainsi que nous pouuons nettoyer nostre veüe par medicamens, & la rendre meilleure: pareillement si nous voulons décharger la veüe de nostre ame de tous empeschemens, nous pourrons aisément voir la vertu, encor qu'elle soit couuerte sous la pesanteur du corps, encor que la pauvereté & la petite fortune la cache, & qu'un mauuais & infame bruit la vueille obscurcir. Nous verrons (dis-je) ceste beauté, encor qu'elle soit couuerte d'un falle accoustrement. D'auantage nous cognoistrans aussi la mauuaistie, la paresse, & la lascheté d'une ame miserable: nonobstant ces lueurs qui reluisent à l'entour des richesses & la faulx clarté des grandeurs & des honneurs qui aueuglent les yeux de ceux qui les regardent. Lors nous pourrons cognoistre combien est à mespriser ce que nous auons en admiration, ressemblans aux petits enfans qui n'aiment que les iouets. Car ils itont plustost à ceux qui leur presentent des petits affiquets de peu de valeur, qu'ils ne feront à leurs peres & à leurs freres. Quelle difference, ie vous prie, faictes-vous entr'eux & nous, comme dit Ariston, si ce n'est que nous sommes encor plus fols apres les tableaux & statües que nous acheptons cherement? Les enfans se contentent d'un petit caillou reluisant de diuerses couleurs, amassé sur le bord de la mer: & nous ne prenons plaisir qu'à la madrure de grandes & hautes colonnes, soit qu'on les ait apportées des sablons d'Egypte, ou des deserts de l'Afrique pour soustenir quelque grande gallerie, ou quelque salle à festins, assez capable pour y receuoir tout un peuple. Nous admirons les parois reuestües de plaques de marbre, sçachans bien ce qui est caché au desloüs, & prenons plaisir nous mesmes à tromper nos yeux, mais quand nous dorons nos maisons, qu'est-ce autre chose que de nous resioiir d'un mensonge? Car nous sçauons bien qu'il n'y a que bois pourri sous cest or. Ce n'est point seulement sur les parois & sur les lambris des planchers qu'on ageance cest enrichissement. La felicité de ces grands seigneurs que tu vois marcher la teste ainsi haute & leuee, n'est couuerte que d'une petite feuille de clinquant. Si tu y regardes un peu de pres, tu verras combien de misere & de malheur est caché sous l'escorce rendüe de ceste dignité. La mesme chose qui fait les magistrats & les iuges, c'est celle qui amuse tant de magistrats & de iuges, sçauoir est la richesse: car depuis qu'elle est venuë en prix & en honneur, & le vray honneur de toutes choses s'est perdu, nous sommes deuenus marchands: & ayant mis entre nous toutes choses en vente, nous demandons, non point quelle est vne chose, mais combien il s'en peut tirer de profit. Pour le gain nous sommes gens de bien, pour le gain nous deuenons meschans. Nous suiüons les choses honnestes tant qu'il y a quelque esperance sur elles: tous prests de suiure le party contraire, si les meschantes nous font quelque autre promesse. Nos peres ont appris d'auoir en admiration l'or & l'argent, & dès nostre ieunesse ceste enuie a faisi nostre ame, & s'est tousiours aggrandie avec nos ans. D'auantage le vulgaire qui en toutes autres choses est contraire à soy-mesmes, est d'accord en ce seul poinct: c'est ce qu'il admire, c'est ce qu'il desire à ses enfans: & quand ils veulent recognoistre les biens qu'ils ont receus des Dieux: c'est ce qu'ils leur cösfacrent, cöme

Moyen
d'honorer
& seruir la
vertu:
&

Veir la
beauté d'i-
celle.

A l'oposite
de laquelle
se decou-
urent les
vices de
l'ame def-
bordée &
mondaine.
Folie hu-
maine egale
aux vieux &
aux enfans,
en ce que
les vns &
les autres
admirent
des choses
de neant, au
lieu de mes-
priser la va-
nité des
sompuousi-
tez mondai-
nes.

Incertitude
& misere de
la felicité
humaine.
&

Census se-
natorum
facit.

Vanité des
richesses ac-
compagnees
de conuoi-
se & disso-
lution.

la plus precieuse chose qu'ils puissent trouver en ce monde. Et on en est venu iusques-là, que l'on maudit la pauvreté, & que l'on s'en moque: qu'elle est mesprisée des riches, & odieuse aux pauvres. Les vers des Poëtes sont mesmes employez pour embraser d'auantage nos cupiditez, par lesquels les richesses sont louées comme le seul honneur & ornement de nostre vie. Il semble que les Dieux ne puissent rien auoir, ni rien donner de meilleur que les richesses.

Auquel les vers des Poëtes seruent d'un brandon pour les allumer d'autant plus.
2. *Meta-morph.*

*Le palais du Soleil sur des hautes colannes
Releuoit d'or brillant.*

Regarde apres son chariot.

*Tout d'or estoit l'aisieu, les moyeux estoient d'or,
D'or le tour de la roue, & les rayons encor
Estoient de fin argent.*

En quelques tragiques notamment, qui preferent le gain à toutes vertus.

En outre ils appellent le siecle doré, celui qu'ils veulent faire croire auoir esté le meilleur. Et mesme il se trouue des Poëtes tragiques, qui veulent bien changer l'innocence, la santé, la bonne reputation, avec le gain.

*Laisse-moy seulement appeller meschant homme,
Pourueu que bien aisé & que riche on me nomme,
Tout le monde s'enquiert & il a beaucoup de bien,
Mais pas-vn ne s'enquiert s'il est homme de bien:
On ne demande point ni pourquoy ni comment:
On demande quels biens tu as tant seulement.
Chacun est en tous lieux estimé tout autant,
Comme on void qu'il est riche & qu'il a de comptant.
Je ne desire point de viure sans richesse,
Je souhaitte la mort si pauvreté me presse:
Ce qui est plus vilain, (si tu le veux scauoir)
De ce que nous auons, c'est de ne rien auoir.
Richesse des mortels le seul bien desirable,
La douleur de la mere à toy n'est comparable,
Ni des enfans mignards, non pas du pere mesme
Que nous tenons sacré par son bien-faict extrême.
Si rien luy de si doux dessus le beau visage
De Venus, à bon droit elle peut le couraige
Des hommes & des Dieux esmouuaire de ses feux;
De sa perfection les vendant amoureux.*

Euripide est plus sage: qui en la personne de Bellerophon montre le supplice des auaricieux. Lesquels ne sont iamais exempts d'inquietude ni de tourment,

Aussi tost que ces derniers vers de la tragedie d'Euripide furent prononcez, tout le peuple s'esleua pour chasser avec vne grande violence, & le iouieur & ses carmes, iusqu'à ce qu'Euripides se presenta sur le theatre, & les pria d'attendre vn peu, & de voir la fin que feroit cest admirateur de l'or & des richesses. En ceste tragedie Bellerophon estoit puni & tourmenté des peines qu'un chacun ressent en la tragedie de sa vie. Car on ne voit point vne auarice qui ne soit suiuite de quelque cruel tourment, combien que l'auarice seule traîne assez de tourmens apres soy. O com:

bien de larmes & d'ennuis elle donne ! O qu'elle est miserable , & pendant qu'on souhaite les biens, & mesme apres qu'on les a gaignez ! Adions-y aussi les continuelz soucis qui tourmentent chacun selon la mesure du bien qu'il a. Il y a plus de peine à iouir des richesses qu'à les acquerir. O comme on les void crïer & se plaindre s'ils font aucunes pertes, qui aduiennent quelquefois bien grandes , mais qui leur semblent encor plus grandes qu'elles ne sont ! En outre quand fortune mesme ne leur osteroit rien, ils pensent que tout ce qu'ils ne peuuent acquerir, soit vne perte pour eux. Au reste ils estiment vn homme , aussi heureux , & aussi riche comme ils le voyent auoir bien de quoy , & desirent d'en acquerir autant qu'il en a. Je le confesse. Mais quoy : Penfes-tu qu'il y ait gens au monde de pire condition. que ceux qui sont miserables, & neantmoins enuiez ? A la mienne volonté que ceux que desirent des richesses, allassent demander conseil aux riches : & ceux qui poursuivent les honneurs, à ceux qui par ambition sont paruenus aux plus grandes dignitez. Certainement ils changeroient de dessein , combien que ceux qui detestoiient leur premiere ambition, entreprennent cependant des nouvelles grandeurs : Car il n'y a pas vn qui soit content de sa bonne fortune , pour si tost qu'elle soit venuë, Ils se plaignent volontiers de leurs conseils & de leurs succez , & regrettent tousiours plus ce qu'ils n'ont peu attrapper. Mais la Philosophie te portera ce bon-heur qui ne pourroit estre plus grand que tu ne te pourras iamais repentir de toy-mesmes. Les paroles bien tissees , & le langage doux coulant , ne te conduiront iamais à ceste vraye & ferme felicité, que nulle tempeste ne pourra iamais esbranler. Que les paroles soient si bien composees qu'elles voudront , moyennant que l'ame soit en sa ferme & constante composition , qu'elle soit esleuee en haut , & assuree en ses opinions , & quelle se plaise en ce qui desplaist à tous autres, qu'elle estime autant son aduancement & son profit, comme sa propre vie , & qu'elle ne vueille sçauoir autre chose, que de ne rien desirer & de ne rien craindre.

Leur condition est d'autant plus miserable qu'avec l'ennuy que les richesses leur apportent, ils acquerient l'enuie des hommes: Et ne sont iamais contents de leur condition. La Philosophie est le vray remede à ce mal, & le vray contentement de l'ame. Ce qu'un beau & disert langage ne sçauoit estimer.

ÉPISTRE CXVI.

S'il vaut mieux auoir des passions moderees , que de n'en auoir point du tout. Ils les font entierement reiecter, s'il est possible.

O Na souuent demandé s'il vaudroit mieux n'auoir du tout aucunes passions, que de les auoir petites. Nos Stoyques les reiectent du tout, & les Peripateticiens les temperent. Pour moy ie ne me puis persuader que vne maladie mediocre puisse estre ni salutaire, ni profitable. N'aye point de crainte, ie ne te veux rië desrober de ce que tu veux qu'on ne te refuse point. Je te veux liberallement bailler tout ce que tu demandes , & toutes choses que tu desires , & que tu peux penser estre necessaires, ou vtils ou agreables à la vie. Je ne te veux rien oster que le vice. Car quand ie te deffendray de ne desirer point quelques choses, ie te permettray aussi de le vouloir: afin que tu le faces sans aucune orainte, & avec vn plus assureé conseil, & afin que tu puisses mieux sentir la douceur de ses voluptez. Pourquoy non? Tu les gouteras mieux, si tu leur peux cōmander, que si tu te rendois leur esclaue. Mais c'est chose naturelle (dis-tu) que ie me tourmente de la mort de mon amy, & que ie laisse couler ces larmes, qui tombent si iustement, C'est chose naturelle,

Dispute touchant les affections, que les Stoyciens ne veulent aucunement admettre, bien que les Peripateticiens les temperent.

Obiection des Peripateticiens.

que d'estre touché des opinions que tout le monde suit, & de se facher des aduersitez. Pourquoy ne me permettras tu l'honneste crainte d'une mauuaise opinion? Il n'y eut iamais vice, qui n'ait trouué son defenseur. Il n'y a vice, qui ne porte quelque honte, & qu'on ne puisse vaincre sur son commencement: mais cela mesme est cause qu'il s'estend plus auant. Tu ne gagneras iamais tant sur luy qu'il vueille arrester, si tu luy as permis de commencer. Toutes nos affectiions du commencement sont foibles: mais apres, elles s'eschauffent d'auantage, & s'acquierent des forces en cheminant avec le temps. Bref on les garde plus facilement d'entrer, qu'on ne les peut apres chasser. Qui voudroit nier que toutes nos affectiions ne descoulent d'un commencement naturel? La nature nous a commandé d'auoir soin de nous mesmes, Mais si nous vsons entiers nous d'un traitement trop delicat, c'est vice. Nature a meslé quelques voluptez avec les choses necessaires; non pas pour les rechercher, mais afin que les choses sans lesquelles nous ne pouuons viure, nous fussent plus agreables avec le meslange de la volupté. Si elle venoit d'elle mesmes, ce seroit vne dissolution. Fermons donc la porte quand elles voudroient entrer. Car il est plus facile de ne les recevoir point, que de les en faire sortir. Laissez-moy quelque peu plaindre (diras-tu) & craindre quelque peu: mais ce quelque peu-là s'estend fort loin, & ne prend pas fin quand tu veux. Vn homme sage se peut contregarder sans danger & sans peine. Il arretera ses larmes & ses voluptez comme bon luy semblera: mais nous qui n'auons point appris de rebrousser chemin, nostre bien sera de ne faire vn seul pas en auant. Il me semble que Panetius respondit forsagement à vn ieune homme, qui luy demandoit si l'homme sage pouuoit deuenir amoureux. Nous parlerons (dit-il) vn autre iour du sage: mais quant à vous & à moy, qui sommes encor fort esloignez de la perfection du sage, gardons-nous bien de tomber entre les mains d'une chose si troublee & si furieuse, qui depend de la puissance d'autruy, & qui s'estime si peu elle mesmes. Car si l'amour iette ses yeux dessus nous, la douceur nous rauit: si lous mesprise, nous deuenons enflambez de superbe contre luy. La facilité nous est agreable, & nous combattons contre la difficulté. Par ainsi cognoissans la foiblesse de nos forces, viuons en paix. Ne fions point nostre ame malade à la mercy du vice, de la beauté, des flatteries, & des autres delices qui la voudroient attirer à foy. Ce que Panetius respondit à celuy qui luy parloit de l'amour, ie l'entens de toutes autres choses. Retirons-nous tant qu'il nous sera possible de ces lieux fangeux & glissans. Nous ne sommes pas encor gueres bien assurez en vn lieu sec. Tu viendras maintenant à moy pour crier contre les Stoïques, avec ce parler commun du peuple: Vous nous promettez des choses trop grandes, & nous commandez des choses dures & difficiles. Nous sommes de pauures petits hommes, nous ne pouuons pas nous refuser toutes choses. Nous pleurerons: mais ce sera fort peu; nous aurons de l'ambition: mais elle sera retenuë; nous nous courroucerons: mais ce sera pour nous appaiser bien tost. Sçais-tu pourquoy nous ne pouuons faire cela? Parce que nous ne croyons pas que nous le puissions faire. Et à dire la verité, il en va tout autrement en effect. Nous soustignons nos vices, parce que nous les approuuons. Nous aimons mieux les excuser, que les chasser. Nature nous a donne assez de puissance si nous voulons nous en seruir, & si nous voulons ramasser nos forces, & les employer pour nous, & non point contre nous. Ce n'est que faute de bonne volonté: Mais nostre excuse est que nous ne pouuons pas,

Respon
des Stoï-
ques.

Nature veut
que nous
ayons soin
de nous
mesmes,
mais elle
hait les de-
licateses.

Les affe-
ctions hu-
maines n'ont
point de
bornes.

La respon-
se de Panetius
le telmoi-
gne.

Obiection
que l'on
fait ordina-
irement aux
Stoïques.
La respon-
se mon-
stre pour-
quoy nous
ne sommes
pas maîtres
de nos affe-
ctions.
Mauuaise
volonté
& excuse.
tousiours sur
son impuis-
sance.

EPISTRE CXVII.

Si l'opinion des Stoyciens, qui disent que la sagesse est bonne, mais qu'il n'est pas bon d'estre sage est veritable. Il reciette apres toutes les questions qui se font là dessus. Et desire qu'on luy enseigne ce qu'il doit enier, & ce qu'il doit desirer.

TV me donneras beaucoup de peine, & à toy aussi: & sans y penser tu me mettras en vne faucheuse dispute, en me faisant ces petites questions, lesquelles ie ne puis contredire sans offenser nos Stoyques, ny les accorder, ma conscience sauue. Tu demandes si ce que les Stoyques disent est vray; à scauoir que la sagesse est vn bien, & qu'estre sage n'est pas vn bien. Premièrement ie declareray ce que les Stoyques en ont pensé, & apres i'en diray mon aduis. Nos Philosophes croyent que ce qui est bien, est corps: car ce qui est bien, agit. Tout ce qui agit, est corps: tout ce qui est bien, porte profit: il faut donc que pour profiter, il face quelque chose: s'il fait, par cōsequent il est corps. Ils disent que la sagesse est vn bien: par necessité dōc il faut dire qu'elle est corporelle: Mais ils pensent que estre sage ne soit pas d'vne mesme cōdition. C'est vne chose incorporelle, & qui suruiuent à autruy par accidēt, c'est à dire à la sagesse. par ainsi elle ne fait rien, & ne profite rien. Et quoy donc (disent-ils) ne disons-nous point qu'estre sage soit bien? Ouy, nous le disons en le rapportant à ce où il despend, c'est à dire à la mesme sagesse. Oy maintenāt ce que les autres respondent à cela, auant que ie me retire de ce party pour me rēdre à l'autre. Par ce moyen (disent ils) le viure heureusement ne seroit pas bien. Mais il leur faut respondre que vueillent-ils ou non, la vie heureuse est bien, & le viure heureusement, est pareillement bien. On vse encor de cest argument contre les nostres. Desirez-vous d'estre sage? Ils s'en suit donc qu'estre sage ce soit vne chose qu'on doit desirer. Si on la doit desirer, c'est vn bien. Les nostres sont contraincts de tordre ces paroles, & desirans y adiouster vne syllabe, que nostre langue ne permet point d'y estre entremeslee. Parquoy si tu le permets ie l'adiousteray. Ce qui est bien (disent-ils) est desirable: & ce qui suruiuent encor à ce bien, est tresdesirable. Apres que nous auons obtenu ce bien, on ne desire point l'autre comme bien: mais on le desire comme suruenant à celuy, que nous auons souhaitté. Quant à moy, ie ne suis point de cest aduis, & pense que les nostres descendent à ceste opinion: car ils sont pris par ce premier lieu, & ne leur est pas permis de changer de forme de parler. Nous donnons beaucoup d'authorité & de creance à l'opinion, que tous les hommes ont desia conceuë de quelque chose. Nous tenons pour veritable ce que nous voyons que tout le monde croit: cōme la creance que nous auons des Dieux, nous la tirons de l'opinion qu'vn chacun a dans son ame, qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y a nation au monde si esloignee qu'elle soit des loix, & des bonnes mœurs, qui ne croye quelques Dieux. Quand nous disputons de l'eternité des ames, la plus grande autorité qu'on y apporte, c'est le commun consentement des hommes, qui craignent ou qui reuerent les enfers. Je me veux seruir aussi de ceste publique persuasion. Tu ne trouueras pas vn, qui ne pense que la sagesse & qu'estre sage ne soit bien. Je ne feray point ce que les gladiateurs vaincus ont accoustumé de faire d'en appeller à la misericorde du peuple. Je commenceray de combattre avec

Examen de quelques points de la doctrine des Stoyques, lesquels sont d'autant plus mal aisez à sou-dre qu'ils sont diuisez entre eux, & sont contredire à leurs inepties. Leurs raisons pour prouuer que la sagesse soit corps.

Repartie des autres de contraire aduis.

Inepties ou maneries de ceste eschale.

Les plus inciuiles & plus inhumaines nations adouent quelque deité, & confessent l'ame immortelle.

mes propres armes. Quand aucune chose suruiet en quelque autre chose, il faut voir, si elle est hors de ce à quoy elle suruiet, ou dans ce à quoy elle suruiet. Si elle est dans ce à quoy elle suruiet, elle est aussi bien corps; comme est ce à quoy elle suruiet. Car rien ne peut aduenir sans atouchement. Ce qui touche est corps. Si elle estoit dehors, puis qu'elle y est suruenüe, elle s'en estoit esloignee. Ce qui s'est esloigné, a mouuement. Ce qui a mouuement, a corps. Atten donc que ie die aussi, que la course ne soit vne chose, & le courir vne autre, la chaleur ne soit vne chose, & estre chaud, vne autre; & la lueur ne soit vne chose, & le re-luire vne autre. Je vous confesse bien que ce sont choses diuerses, mais non point de diuerses sorte. Si la santé est chose indifferente, estre sain sera indifferente aussi: si la beauté est indifferente, il est indifferente aussi d'estre beau. Si la justice est bien, c'est bien aussi que d'estre iuste: si la laideur est mal, c'est mal aussi que d'estre laid. Autant certainement comme si la chassie est mal, c'est mal aussi d'estre chassieux. Appren cela ie te prie, que l'un ne peut estre sans l'autre. Ce qui a sagesse, est sage: & ce qui est sage, a de la sagesse. Et par ainsi on ne peut douter quel sera l'un, que l'autre ne soit tel: de sorte qu'il semble à quelques-vns, que ces deux-là ne soient qu'une seule, & vne mesme chose. Mais ie demanderois volontiers cecy: Puis que toutes choses sont ou biens ou maux, ou indifferentes, du nôbre desquelles mettrons nous d'estre sage. Ils nient que ce soit bien, mais ce n'est pas mal aussi: il s'ensuit donc que c'est vne chose indifferente & moyenne. Or nous appellons chose moyenne & indifferente, laquelle peut aussi bien aduenir à vn meschant, qu'à vn homme de bien, comme la richesse, la beauté & la noblesse. Mais d'estre sage, cela ne peut aduenir, qu'à vn homme de bien: ce n'est donc point chose indifferente. Mais ce qui ne peut aduenir à vn meschant homme, n'est pas mal. Il s'ensuit donc que c'est bien. Ce que pas vn n'a qui ne soit homme de bien, est bien. Il n'y a pas vn qui puisse estre sage, s'il n'est homme de bien: c'est doncques bien. C'est vn accident (dit-il) à la sagesse. Cela doncques que tu appelles estre sage, a sçauoir-mon s'il est l'actif de la sagesse, ou s'il la reçoit, & en est le passif. Or soit qu'il la face, ou qu'il la souffre, d'un costé & d'autre il est corps: car ce qui fait, & ce qui est fait, est corps, s'il est corps, il est bon: vne chose donc lui defailloit, qui le gardoit d'estre du tout bien, c'est qu'il estoit sans corps. Les Peripateticies ont opinion qu'il n'y a aucune difference entre la sagesse, & entre estre sage: veu que l'un de ces deux-là, est d'as l'autre. Car penses-tu qu'aucun puisse estre sage, s'il n'a de la sagesse? & qu'aucun puisse auoir de la sagesse s'il n'est sage. Les vieux Dialecticiens font distinction de ces choses-là, & la diuision en est venue d'eux iusques aux Stoiciens. Je diray, quelle elle est. C'est autre chose vn champ, autre chose d'auoir vn champ pourquoy n'en? veu qu'auoir vn champ cela touche à celui qui l'a, & non point au champ. Par mesme raison la sagesse est vne chose, & estre sage est vne autre. Je pense que tu m'accorderas bien, que ce sont deux choses diuerses, celle qui est possedee, & celui qui la possede. La sagesse est vne ame parfaite, & qui est paruenüe à son plus haut, & à son meilleur degré: Car c'est l'art & la science de viure. Or qu'est-ce qu'estre sage? Je ne puis pas dire que ce soit vne ame parfaite: Mais c'est ce qui adient à celui qui a l'ame parfaite: Par ainsi la bonne ame c'est vne chose, & l'autre est comme auoir vne bonne ame. Ce sont (dit-il) des natures de corps, comme voila vn homme, voila vn cheval: Ces natures sont apres accompagnées du mouuement de leurs ames, qui sont cognoistre les mouuemens des corps. Ces mouuemens-là ont quelque chose qui leur est propre: separee neantmoins du corps. Comme quand ie voy Caton qui se pourment, le sens me monstre cela, & l'ame

Refutation
de la pre-
cedente do-
ctrine Stoy-
que.

Estre sage
n'est pas
chose indif-
ferente.
Que c'est
que chose
indifferente,
ou moyenne.

Quelle dif-
ference il y
a entre sages-
se & estre sa-
ge.

l'ame le croit. C'est le corps que ie voy, sur lequel j'ay ietté & mes yeux & mon entendement. Je dis encores, Caton se pourmene : ce n'est pas le corps dont ie parle, mais c'est quelque chose qui declare que c'est le corps, que les vns appellent prononcé, les autres signifie, les autres denoncé. Ainsi quand nous disons, sage, nous entendons quelque chose incorporelle: quand nous disons, il est sage, nous parlons d'un corps. Certainement il y a grande difference si nous parlons de luy, ou de chose qui luy appartienne. Prenons le cas maintenant que ce soient deux choses diuerses. Car ie n'en vey point encor dire mon aduis. Qu'est-ce qui empesche que ce ne soit vne autre chose, & neantmoins qu'elle ne soit bonne? Tu disois n'a gueres, qu'un champ estoit vne chose, & auoir un champ estoit vne autre chose : qui empesche que cela ne soit? Car celuy qui possède, est d'une nature, & ce qui est possédé, d'un autre: l'une est vne terre, & l'autre est un homme. Mais pour le regard des choses que nous traitons, elles sont toutes deux d'une mesme nature, & celuy qui possède la sagesse, & la sagesse qui est possédée. D'auantage en ce cas-là, ce qui est possédé est vne chose, & celuy qui possède est vne autre. Mais en cestuy-cy, ce qui est possédé, & celuy qui possède, sont tous en vn. La possession d'un champ est par le droit qu'on y a, & celle de la sagesse vient de nature. Le champ peut estre vendu & baillé à vn autre, mais la sagesse n'abandonne point son maistre. Tu ne dois donc faire comparaison des deux choses dissemblables. J'auois commencé à dire que ce pouuoient estre deux choses, & toutesfois que l'une & l'autre fust bonne : En outre que la sagesse & le sage estoient deux, & tu confesses bien que l'un & l'autre soient bons. Or tout ainsi que rien n'empesche que la sagesse ne soit bonne, & que celuy qui l'a ne soit bon aussi : pareillement rien n'empesche que la sagesse ne soit bonne : & auoir la sagesse, c'est à dire estre sage, ne soit bon aussi. Je desire la sagesse seulement, afin que ie sois sage. Car que seroit-ce donc? Vne chose n'est pas bonne, sans ce qui la fait trouuer bonne. Vous tenez pour certain que si on donnoit la sagesse sans vsage, il ne la faudroit point receuoir. Mais quel est l'vsage de la sagesse? C'est estre sage. C'est ce qui est de plus precieux en elle : car cela osté, elle seroit inutile. Si la gehenne est mauuaise, il est mauuais d'estre gehenné: voire tellement, qu'elle ne seroit pas mauuaise si tu en ostois ce qui la suit. Sagesse est l'estat d'une ame parfaite : mais estre sage c'est l'vsage de l'ame parfaite. Comment se pourroit-il faire, que l'vsage de la sagesse ne fust bon, veu que sans l'vsage elle ne seroit pas bonne? Le te demande, si on doit desirer la sagesse. Tu l'accordes. Je te demande encor, si l'vsage de la sagesse est desirable. Tu l'accordes aussi, puis que tu dis que tu ne la voudrois pas receuoir, si l'vsage t'en estoit defendu. Ce qui est desirable est bon. Estre sage c'est auoir l'vsage de la sagesse, comme le parler est l'vsage de l'eloquence, & le voir est celuy des yeux. Il s'ensuit donc qu'estre sage, c'est l'vsage de sagesse. Or l'vsage de sagesse est desirable: il faut donc desirer d'estre sage : & s'il est desirable, il est bon par consequence. Mais il y a long-temps que ie me condamne moy-mesme, de ce qu'en les reprenant ie les imite, & que ie despens trop de paroles en des choses trop claires. Car qui peut faire doute, que si le chaud est mauuais, qu'il ne soit mauuais d'auoir chaud? Que si le froid est mauuais, que sentir froid ne le soit aussi? Que si la vie est bien, que le viure ne soit bon? Tout cela est autour de la sagesse, & n'entre point dedans. Mais il nous faut loger dedans elle: & quand nous prendrons plaisir de nous y pourmener quelquefois, elle a des lieux spacieux & amples pour se retirer à part. Enquerons nous de la nature des Dieux, de quoy se nourrissent les astres, du cours diuers que font les estoilles, si nos corps se meuuent à leur mouuement, si ce sont elles qui donnent vigueur au corps & à

L'un & l'autre sont de mesme nature.

La sagesse est inseparable d'avec celuy qui la possède.

Toutes telles subtilitez ne meritent pas les paroles qu'on y employe: il faut pénétrer plus auant dedans la Philosophie, car

l'ame de toutes choses. Si celles qu'on appelle fortuites, sont attachees à quelque certaine loy: s'il y a rien qui aduienne tumultuellement, ou qui roule sans aucun ordre de nature. le voy bien que ces discours n'appartiennent en rien à la reformation des mœurs: toutesfois ils recreēt l'esprit, & l'esleuent à la grâdeur de ces choses qu'il traite. Au contraire, ces autres questions que ie faisois cy-dessus, le rōgent & l'abaissent, & au lieu de l'aiguiser, l'affoiblissent. Mais ie vous prie pourquoy perdons-nous tant de peine apres vne chose qui est peut-estre fausse, ou à tout le moins inutile, & qui meritoit d'estre employee à vn subiect plus haut & plus profitable? Dequoy me pourra seruir de sçauoir si la sagesse est vne chose, & si estre sage en est vne autre? Que me pourra seruir de sçauoir que cecy est bon, & que cela ne l'est point? Je seray bien temeraire iusques-là, ie me mettray au hazard de ce souhait, que tu puisses auoir sagesse hardiment, pourueu que ie puisse estre sage. Je m'assure que nous serons egaux. Mais fay plustost cecy: monstre-moy le chemin pour y pouuoir paruenir: dy-moy ce que ie dois fuir, ce que ie dois desirer: par quelles disciplines ie pourray assseuer mon esprit chancellant: par quel moyen ie pourray chasser loin de moy ces vicieux desirs qui me iettent, & m'emportent à trauers: comment ie pourray resister à tant de vices: cōment ie pourray oster tant de maux qui se sont iettez sur moy, & ceux aussi sur lesquels ie me suis volontairement ietté. Enseigne-moy comme ie dois supporter mes afflictions sans mes pleurs, & mes felicitez sans les armes d'autrui: Comment ie dois n'attendre point la derniere & ineuitable fin de ma vie: mais m'ensuyr moy-mesme auant-heure, quand bon me semblera. Il n'y a rien qui me semble si vilain, que desirer la mort. Car si tu desires de viure, pourquoy souhaittes-tu de mourir? & si tu ne veux plus viure, pourquoy demandes-tu aux Dieux vne chose qu'ils t'ont donnee en naissant? Car de mourir quelque iour, cela te doit aduenir malgré toy: & de mourir quand tu voudras, il est en ton pouuoir. L'vn est par nécessité, & l'autre est en ta volonté. Ces iours passez ie vis vn fort laid commencement d'vn discours d'vn homme, qui autrement estoit bien disant: Ouy (dit-il) que ie meure bien-tost. O fol que tu es, tu desires vne chose qui est en ta puissance. Peut-estre qu'en tenant ces propos, tu es deuenu vieil. Autrement qu'est-ce qui te pouuoit retarder. Pas-vn ne te tient: eschappe par où tu voudras. Choisis la partie des choses de la nature qu'il te plaira, par laquelle tu commanderas que passage te soit donné. Certainement ce sont les elemens par lesquels tout ce monde est soustenu, l'eau, la terre, & l'air. Toutes ces choses sont autant cause de la vie, comme chemin à la mort. Que ie meure bien-tost: ce bien-tost, quand veux-tu qu'il soit? quel iour luy dones-tu? il se peut faire plustost que tu ne le souhaittes. Ce sont paroles d'vne ame foible & lasche, & qui par ceste detestatio recherche qu'on ait pitié d'elle. Celuy ne veut pas mourir, qui le souhaite. Prie les Dieux de te donner vie & santé. Mais quand il te plaira de mourir, le fruit de la mort est de mettre fin à tels souhais. Parlons de cela, Lucilius mon bon amy: iustruisons nostre ame avec cela. Voila nostre sagesse: voila comme on est sage: & non point se tourmenter apres vne folle subtilité, par des petites disputes inutiles. La fortune ne propose tant de difficultez & de questions, tu ne les as peu encōres dissoudre. Et maintenant tu te moques. Ce seroit vne grande folie à toy quand la trompette auroit sonné au combat, de battre le vent de ton espee. Laisse les armes de passé-temps, & prend celles qui tuent. Appren moy par quel moyen ie pourray faire, que mon ame ne se trouble, ni par tristesse, ni par aucune frayeur: par quel moyen ie me pourray descharger de l'importunité de mes ambitieux desirs: Qu'on face, & qu'on profite en quelque chose. La sagesse est vn

Ces recherches friuoles ne font rien pour la reformation des mœurs, & font du tout inutiles.

Vray vſage de la Philosophie.

Paradoxe ordinaire aux Stoïques, qu'il soit au pouuoir de l'homme de mourir quand il luy plait.

Les elemens sont egale-ment cause de la vie & de la mort.

Sophistes comparez aux gendarmes que le son des trompettes pou-ſeroit à battre l'air de leurs espees

bien, mais estre sage n'est pas bien. Qu'ainſi ſoit. Nions qu'il ſoit bon d'eſtre ſage, afin qu'on ſe moque de tout ceſt eſtude, comme employé en choſes inutiles, Que dirois-tu quand tu ſçauois qu'on te demande encor, ſi la ſageſſe, qui eſt à venir, eſt vn bien? Quel doute y a-il ie te prie, que les greniers ne ſentent point encor la moisſon à venir, ni l'enfance deſpourueü de forces & de vigueur ne ſente point encor l'age de la ieuneſſe, ou elle doit entrer? La ſanté à venir ſert auſſi peu au malade, comme le repos futur ſoulage vn homme, pendant qu'il travaille à la courſe, ou à la lutte. Qui eſt celuy qui ne ſçache, que ce qui eſt à venir n'eſt pas bien, par ceſte ſeuſe raiſon qu'il eſt encor à venir? Car ce qui eſt bien, eſt pareillement profitable: & ſ'il ne profite point, pareillement ce n'eſt pas vn bien: & ſ'il profite, il eſt deſia. Je dois eſtre ſage quelque iour: ce ſera vn bien quand ie le ſeray. Mais cependant il ne l'eſt pas. Vne choſe doit premièrement eſtre, puis apres on voit ce quelle ſera. Comment ſe peut-il faire, ie te prie, que ce qui n'eſt point encore, ſoit deſia bon? Et comment veux-tu que ie te puiſſe mieux prouuer qu'une choſe n'eſt point, que lors que ia dis qu'elle ſera? Car on cognoiſt bien que ce qui vient, n'eſt point encor venu. Le Prin-téps doit venir: ie ſçay donc que nous ſommes en hyuer, & que l'eſté doit venir apres: ie ſçay auſſi par-là que l'eſté n'eſt point encor. La plus grande preuue que i'aye, qu'une choſe n'eſt point encor preſentement, c'eſt quand elle eſt à venir. Je ſeray ſage, ie l'eſpere. Mais cependant ie ne le ſuis pas encor. Si i'auois ce bien, ie ſerois deſia exempt de ce mal. Il aduendra que ie ſeray ſage: tu dois iuger par-là, que ie ne le ſuis pas encor. Je ne puis pas en meſme temps me trouuer accompagné de ce bien & de ce mal. Ces deux choſes, ſçauoir eſt le bien & le mal, ne ſe peuuent aſſembler, ni ſe trouuer en vne meſme perſonne. Ne nous arreſtons point à ces ſornettes par trop ſubtiles, & coutons apres ce qui nous peut apporter quelque bien. Celuy qui eſt en peine d'aller querir vne ſage-femme pour ſa fille qui eſt en travail d'enfant, ſe garde bien de s'amuſer à lire l'affiche contenant l'ordre & le deſſein des ieux publiques, qu'on qu'on doit celebrer. Celuy qui court pour eſteindre le feu de ſa maiſon qui brule, n'a pas loisir d'aduſer comme vne table enfermee au ieu de l'eſchiquier en pourra fortir. Mais, ô bon Dieu, on te vient denoncer tous les maux du môde, & l'embraſement de ta maiſon, le danger qui menace tes enfans, le ſiege de ta ville, & le pillage de tes biens: & encor apres cela, le naufrage, le tremblement de terre, & tout autre mal qu'on peut craindre. Eſtant doncques empesché entre tant de maux, ne penſes-tu qu'à te donner du plaisir? Tu demandes quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage? Tu t'amuſes à lier des nœuds pour apres les deſnoüer, cependant que tant de maux menacent ta teſte? Nature ne nous a pas eſté ſi largement liberale du temps, qu'il nous en faille rien perdre: & voy ie te prie combien en perdēt les plus diligens. Nos maladies nous en deſrobent vne partie, & celles de nos parens l'autre. La neceſſité de nos affaires priuez en occupe vne partie, les affaires publiques l'autre. Le dormir partage par moitié noſtre vie avec nous. De ce temps qui eſt ſi petit & ſi viſte, & qui nous emporte avec ſa fuite, quel plaisir prend-on d'en perdre la meilleure partie à choſes vaines: ioint que noſtre eſprit ſ'accouſtume plus à ſe donner du plaisir, qu'à ſe guarir, & faire ſeruir la Philoſophie de paſſe-temps, au lieu qu'elle peut ſeruir de remede. Je ne ſçay quelle difference il y a entre ſageſſe, ou eſtre ſage. Mais ie ſçay bien qu'il ne m'importe rien que ie le ſçache, ou que ie ne le ſçache pas. Dy-moy, apres que i'auray appris ſ'il y a quelque difference entre ſageſſe, ou eſtre ſage, le deuiẽ dray-ic? Pourquoy me detiens-tu pluſtoſt entre les mots, qu'entre les effects de la ſageſſe? rends-moy plus cõſtant, rends-moy plus

Les Sophiſmes & la Philoſophie different autant que l'eſcrime à plaiſir de celle à outrance.

Comparaiſons monſtrons qu'il faut diuertir ſon eſprit d'occupatiõs ineptes & vaines pour l'appliquer à des ſeruiçes.

Moyende ſuir les Sophiſmes, & tirer profit de la Philoſophie.

Epistres de Senèque.
assuré, fay-moy compaignon de la fortune, fay que ie la puisse vaincre : ie la pour-
ray facilement vaincre, si ie fay tout ce que i'apprens.

EPISTRE. CXVIII.

*Il reprend l'ambition de ceux qui pour suiuoient les honneurs & dignitez deuant Rome.
Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoistre.*

Vn bon Phi-
losophe ne-
glige les dis-
cours com-
muns, &
s'a-reste à ce
qui fait pour
la reformati-
on es
mœurs.
Suict ordi-
naire des
Epistres de
Ciceron.

TV me pries que ie t'escriue plus souuent. Si nous venons à compte, tu n'auras
dequoy me payer. Il auoit esté accordé que tes lettres viendroient les premie-
res, & que ie te recrirois apres. Mais ie ne feray point le difficile. Je sçay qu'il te fait
bon prestre. C'est pourquoy i'auanceray celle-cy. Et ne feray point ce que Cice-
ron, homme tres-eloquent, commandoit à Articus qu'il fist, que s'il n'auoit aucun
subiect pour luy escrire, il luy escriuist plustost tout ce qui luy viendroit en la
bouche. Je ne puis auoir iamaïs faute d'argument pour t'escrire, encor que ie laisse
tous les discours dont les Epistres de Ciceron sont remplis, sçauoir est, qui est ce-
luy qui est plus en peine de tous ceux qui briguent les est ats: qui est celuy qui pour-
suit se fiant de ses forces, ou de celles d'autrui: qui est celuy qui demande le Consu-
lat sous la faueur de Cesar, qui sous celle de Pompee, ou qui le demande ouuerte-
ment: combien Cecilius est cruel vsurier, duquel ses plus proches parens ne peuuent
arracher vn dernier qu'à l'interest de douze pour cent. Il vult beaucoup mieux man-
ier ses playes que celles d'autrui: se fonder soy-mesme, & prendre garde combien
de choses on poursuit, & ne porter aucune faueur. C'est vne chose excellente, c'est
vne chose assurée, & digne d'vn homme bien né, de ne rien poursuiure, & ne te-
nir cōpte en aucune façon des estats, & de l'assemblee de la fortune. Quel contente-
ment penfes-tu que ce soit, lors que les tribuz du peuple sont mandees, lors que les
poursuiuans sont pendus attentiuement à la suite de leurs amis, lors que l'vn fait
crier tout haut l'argent qu'il veut donner, & que l'autre negocie par vne caution &
respondant, & que tous à force de baisser mangent presque les mains de ceux qu'ils
ne daigneroient toucher s'ils estoient vne fois designez: les voir tous estonnez at-
tendans la voix du crieur public: & cependant tu loïs là tout debout en repos des-
priet, regardant ces foires & ces marchez, sans rien vendre & sans rien achepter?
O combien est plus grand le plaisir de celuy qui avec toute assurance iette ses yeux,
non pas sur les assemblees, où se creent les Preteurs & les Consuls: mais ces grands
estats & ces assemblees, où les vns demandent les honneurs annuels, les autres les
puissances perpetuelles: les vns les heureux succez des batailles & les triumphes,
les autres les richesses: les vns les mariagés & des enfans, & les autres la sainte pour
eux & pour leurs parens! O que c'est auoir le courage grad d'estre seul à ne desirer
rien, à ne prier aucun, & dire, Tu ne peux rien gagner sur moy, fortune: tu n'as
nul pouuoir sur moy. Je sçay que tu reiettes les Catons, & que tu fais Consuls les
Vatiniens. Je ne te prie de rien. C'est rendre la fortune comme vne chose priuée
& sans pouuoir. C'est à ce que nous deuons prendre plaisir de nous entr'ecrire:
c'est la matiere que nous deuons tousiours tirer dehors, quand nous voyons tant de
milliers d'hommes viure sans repos: & lesquels, pour en fin ne gagner qu'vn bien
autant pernicious que la peste, trauaillent par des meschans moyens à acquerir des

Le mespris
des dignitez
mondaines,
est signe
d'vne ame
iuste.

Magnanimi-
té & con-
tentement
du sage en
sa condi-
tion.

choses mauuaises, & desirent des biens qui leur faut tost apres fuir, ou en estre incontinent desgoustez. Car qui est celuy qui se soit cõtente de ce qui luy a esté donné, & qui luy sembloit estre trop grãd quand il le desiroit? Les richesses ne sont pas insatiables, cõme les hommes pësent: elles ne leur sont que trop petites. C'est pourquoy elles ne peuuent saouler pas-vn. Il te semble que ces choses soient infiniemēt hautes, parce que tu es fort elloigné d'elles: mais elles sont fort basses à l'opinion de ceux qui y sont paruenus. Le me trompe bien s'il ne tafche encor de monter plus haut. Ce que tu estimois estre le plus haut, n'est qu'un degre. Or c'est l'ignorance de la verité qui fait mal à tout le monde. Et trompez par les bruits du peuple, ils courent apres comme si c'estoit quelque bien. Et finalement apres les auoir acquis, & beaucoup souffert, ils cognoissent que ce ne sont que maux, ou choses inutiles, ou moindres qu'ils n'auoient esperé. La plus grande partie des hommes les voyant de loin les admirent, & le vulgaire prend les choses grandes pour bonnes. Mais afin que cela ne nous aduienne point, demandons qu'est ce qu'on appelle bien. On luy a donné diuerses interpretations: cestuy-cy l'a desiny d'une façon, & cestuy là d'une autre. Il y en a qui l'ont autrement exprimé. Quelqu'un l'a ainsi desiny: Le bien c'est ce qui attire nos ames, & qui nous appelle à soy. A quoy l'on oppose incontinent cecy: Mais s'il nous appelle, & que ce soit pour nostre malheur & ruine? Car tu sçais qu'il y a des maux qui nous flattent. Le vray & le vray sèblable differēt en ceci: que le bien est ioint avec le vray: car il n'est pas biē s'il n'est vray. Mais ce qui nous attire à soy, qui nous alleche d'une belle apparence, il n'est que vray semblable: il entre à fausses enseignes dedās nous, il nous sollicite, & nous attrait. Le bien est ce qui esueille vn appetit & desir de soy, & qui meut l'ardeur d'un esprit qui tend à luy. Et encor on s'oppose contre ce bien: car il y a plusieurs choses qui meuuent l'ardeur de l'ame, qui sont desirées pour la ruine de ceux qui les desirent. Ceux font beaucoup mieux, qui le définissent ainsi: Le bien est ce qui attire à soy l'ardeur de l'ame selon les loix de nature: lequel il faut seulement rechercher quand il cõmence d'estre desirable. Car lors il est honneste, & c'est ce qu'il faut parfaitement desirer. Ce passage me semond de te dire la difference qui est entre le bien & l'hõneur. Ils ont bien quelque chose qui est si meslee, qu'elle est inseparable, & rien ne peut estre appellé bien, que ce qui a de l'honneur parmy: comme ce qui est honneste, est tousiours bon. Quelle difference donc met-on entre ces deux choses? Ce qui est honneste, est le bien parfait, & qui rend la vie bien-heureuse, par l'approchement duquel toutes choses deuiennēt bõnes. Ce que ie dis se doit entendre ainsi: Il y a des choses qui ne sont ni bonnes ni mauuaises, comme suyure les armes, faire vne ambassade, vn estat de iustice. Toutes ces choses quand elles sont administrées avec honneur, commencent d'estre bonnes, & d'une chose douteuse se changent en bien tour certain. Le bien s'engendre en la compagnie de ce qui est honneste: mais ce qui est honneste, est bien de soy-mesme. Le bien deriue de l'honneur, & l'honneur est de soy seul. Ce qui est bien, a peu estre mal: mais ce qui est honneste, n'a peu iamais estre que bien. Quelques-vns luy donnēt ceste definition: Le bien est, ce qui est selon nature. Pren bien garde à ce que ie dis. Ce qui est bon, est aussi selon la nature: mais il ne s'ensuit pas necessairement, que ce qui est selon nature, soit bon. Il y a beaucoup de choses qui consentent à nature: mais elles sont si petites, qu'elles ne meritent point de porter le nom de bien. Car elles sont si petites qu'on les mesprise volontiers. Mais nul bien pour tant petit qu'il soit ne doit estre mesprisé. Parce que pẽdant qu'il est petit, il n'est pas bon. Et lors qu'il commence d'estre bon, il n'est pas petit. A quoy peut-on cognoistre qu'une

L'insatiable conuouitise des hommes procede de leur extreme auarice, qui ne trouuent point de richesses assez grandes pour les assouir. L'ignorance de la verité cause tant de maux au monde. Erreur du peuple qui se laisse tromper à l'apparence des choses. Que c'est qu'on appelle le bien. Difference entre vray & vray semblable.

&

Entre le bien & l'hon. eui.

Choses indifferentes comment deuiennent bonnes.

Autre definition du bien.

chose soit bonne? Si elle est parfaitement selon nature. Tu confesses donc, diras-tu, que ce qui est bon, est selon nature. C'est la vraye propriété du bien. Tu confesses aussi qu'il y a d'autres choses qui sont selon nature, mais pour cela elles ne sont pas bonnes. Pourquoi donc est-ce que l'un est bon, & que les autres ne le soient pas? Comment est-il parvenu en vne autre propriété, veu que ceste chose principale, d'estre selon nature, est commune à l'un & à l'autre? Certainement c'est par la seule grandeur. Et ce n'est point nouveauté, que quelque chose se chage en croissant. Il a esté enfant: mais il est maintenant ieune homme: sa propriété se rend toute autre: l'un estoit incapable de raison, & l'autre est raisonnable. Il y a des choses qui ne deuiennent point seulement plus grandes en croissant, mais deuiennent toutes autres. Ce qui se fait plus grand, dit-il, ne se fait pas autre. Il n'importe point que tu remplisses de vin vne bouteille, ou vn tonneau. Car la propriété du vin est en l'un & en l'autre. Vne petite ou vne grande quantité de miel n'ont pas le goust different. Tu allegues des exemples diuers. Car en ceux-cy c'est vne mesme qualité: & iacqoit qu'elle croisse, toutesfois elle y demeure. Quelques choses augmentees en leur genre, demeurent en leur propriété: & d'autres apres plusieurs accroissemens, sont changees par la derniere main qu'on y met, laquelle leur apporte vne autre & toute nouvelle condition, que celles qu'elles auoient auparauant. Vne seule pierre fait & acheue l'arc & la vouûte: sçauoir est celle qui serre comme d'un coing les deux coitez de la vouûte, & laquelle mise au milieu, les ioint & les lie. La derniere qu'on y met, encor qu'elle soit petite, pourquoy est-ce qu'elle sert tant? Non point parce qu'elle augmente, mais parce qu'elle remplit. Quelques choses avec leur aduancemēt & croissance despoüillent leur premiere forme, & en prennent vne nouvelle. Apres que vostre esprit s'est longuement trauaillé sur quelque subiect, & qu'il s'est laissé à suivre sa grandeur, il a commencé de s'appeller infiny, parce qu'il s'est fait du tout autre qu'il n'auoit esté, lors qu'on l'estimoit grand, mais neantmoins finy. Par mesme raison nous auons pensé que quelque matiere se pouuoit couper, encor que ce fut difficilement: mais en fin croissant tousiours la difficulté, on a trouué qu'elle ne se pouuoit couper. Pareillement aussi nous sommes venus iusques-là, que ce qui ne se pouuoit mouoir qu'à grande difficulté, nous l'appellons immobile. Et par mesme raison aussi, quelque chose a esté selon nature, mais sa grandeur l'a changée en autre propriété, & l'a renduë bonne.

Changement des choses. Les vnes changent en croissant.

Aucunes deuenient toutes autres

Et d'autres accrus de genre ne changent point de propriété.

D'autres encor croissant changent de forme.

E P I S T R E C X I X.

Comme on peut deuenir bien-tost riche. Qu'il faut emprunter de soy-mesmes. Le sage ne cherche que des richesses naturelles, lesquelles ne craignent ny le fen, ny la guerre, ny les larroux.

Le plus court chemin pour deuenir riche. c'est d'emprunter de soy-mesme suivant l'exhortatiō de Caton.

Quand ie rencontre quelque inuention, ie n'attens pas que tu dises, que ie la rapporte en commun. Ie me le dis moy-mesme. Veux-tu donc sçauoir ce que i'ay trouué: tend les pans de ta robbe, ce n'est que tout gain. Ie t'apprendray, comme tu pourras estre bien-tost riche: ce que tu desires infiniement sçauoir, & non sans cause. Ie te conduiray à des grandes richesses par vn chemin fort court. Tu auras toutesfois besoin d'un creancier: il te faudra emprunter de l'argent si tu

veux negocier. Mais ie ne veux pas que ce soit par la main d'un tiers, ny que les courtiers publient ton nom. Ie te donneray vn creancier, qui sera tout à ton commandement. C'est ceste sentence de Caton: *Tu emprunteras de toy-mesme.* Pour si peu qu'il y en ait, il suffira: & si quelque chose defaut, nous la demâderons à nous-mesmes. Car il n'y a pas de differéce, Lucilius mon ami, entre ne desirer point vne chose, ou ne l'auoir pas. La fin de cecy est pareille en l'un & en l'autre. C'est que tu n'en sentiras aucune peine. Et si ie ne te commande pas de rien refuser à nature: elle est opiniastre, & ne peut estre vaincuë: elle demande ses necessitez. Mais s'il y a rien qui excède nature, il est emprunté, & n'est pas necessaire. Ay-je faim? il faut manger: mais nature n'a que faire de s'enquerir si c'est du pain bis, ou s'il est blanc: elle ne desire point qu'on donne du plaisir au ventre, mais qu'on l'emplisse. Ay-je soif? nature ne se soucie point, si ceste eau a esté puisée d'une mare voisine, ou de celle que j'auray tenuë serrée sous vn grand mōceau de neige pour la faire geler par la froidure voisine. Elle ne commande qu'une seule chose, d'esteindre la soif. Il n'importe rien si c'est dans vne coupe d'or, ou de crystal, ou de cassidoine, ou vn verre de Tiouoly, ou dans le creux de la main. Considere seulement la fin, & les bornes de toutes choses, & tu mespriseras les superfluites. La faim me contraint-elle? il faut ietter la main sur ce qui se presentera le premier: elle me fera trouuer bon tout ce que j'attraperay: vn ventre affamé ne rejette rien. T'enquiers-tu donc à quoy j'ay pris tant de plaisir? Il me semble que ceste sentence est tresbelle: Le sage recherche curieusement les richesses naturelles. Tu m'as donné, diras-tu, vn plat tout vuide. Que veut dire ce plat vuide? J'auois desia appresté mes bougettes. Ie cōmençois de penser sur quelle mer ie me ietterois pour trafiquer, quel domaine public j'arrenterois, quelles marchandises ie ferois venir. C'est tromper le monde de nous enseigner la pauureté apres que tu nous as promis des richesses. Tu estimes dōc pauvre, celuy qui n'a faute de rien? C'est, diras-tu, par sa patience, & par son seul bien-fait, & non par celuy de fortune. Tu iuges donc qu'il n'est pas riche, parce que ces richesses ne luy peuuent iamais faillir? Qu'aimerois-tu mieux, auoit beaucoup, ou auoit assez? Celuy qui a beaucoup, desire encor d'auantage: & cela monstre qu'il n'a point encor assez. Et celuy qui est content est paruenü à la fin, à laquelle le riche ne peut iamais arriuer. Penses-tu qu'on ne les puisse vrayement appeller richesses, parce qu'elles n'ont esté cause qu'aucun pour elles ait iamais esté banny? Parce que pour elles aucun fils n'a empoisonné son pere, ny la femme le mary? Parce qu'elles sont assurez en temps de guerre, & en temps de paix laissent l'esprit en repos? Parce qu'il n'y a pas danger de les posseder, ni peine de les manier? Celui se peut-il plaindre d'auoir peu de bien, qui seulement ne sent ny froid, ni faim, ni soif? Iupiter mesme n'en a point d'auantage. Ce qui suffit, n'est pas peu: & ce qui ne suffit pas, n'est iamais assez grand. Alexandre Macedonien apres auoir vaincu Darius, & conquis les Indes, estoit encor pauvre. Il desire encor d'autres biens: il fait chercher des mers incogneuës: il met sur l'Ocean des armées nouvelles: & si ie puis dire ainsi, il rompt les barrieres & bornes du monde. Il s'est trouué vn homme qui ne s'est peu contenter de ce que nature se contentoit, & qui apres auoir tout le monde, desiroit encor quelque chose. Tant est grand l'auuglement de nos ames, tant est grand à vn chacun l'oubli de ses commencemens apres qu'il s'est auancé. Celuy qui n'agueres estoit maistre d'un seul petit coing, & non point encor sans contredit, reuenant d'une si grande & large estenduë de terres, & passant tousiours par les pays de ses conquestes, estoit nonobstant cela triste. L'argent ne fait iamais vn homme riche, ains au contraire il n'y a pas vn dans lequel il n'engendre vn plus grand desir de soy. Veux-tu sçauoir

Desirer vne chose, & ne l'auoir pas: c'est tout vn. Nature se contente de peu, & mesprise les superfluites.

Vanité des richesses mondaines.

Richesses qui suffisent pour empescher les incommoditez, sont assez grandes.

Exemple en Alexandre le Grand.

L'homme promu ou blye aïssément sa premiere condition: L'argent ne fait personne riche, ains altere deuant tant plus.

ce qui en est cause? Celuy commence d'en pouuoir plus acquerir, qui plus en a. Bref encore que tu vueilles mettre en ieu aucun de ceux, desquels le nom se peut compter au rang de Crassus & de Licinius, & qu'il baille le denombrement du reuenu de ses biens, & qu'il cõpte tout ce qu'il a, & qu'il espere encor auoir: cestuy-là si tu m'en veux croire, est pauvre: & si tu te veux croire, il le peut estre vn iour. Mais celuy qui s'est conformé à ce dequoy la nature a besoin, non seulement il ne sent point la pauureté, mais qui plus est il ne la craint pas. Et afin que tu sçaches, s'il est difficile de racourcir ses biens à la mesure que nature desire, celuy-mesme que nous auons dit s'approcher de la nature, & lequel tu appelles pauvre, encor a-il quelque chose de superflu. Je voy bien que les richesses aueuglent les hommes, & font ietter leurs desirs sur elles, s'ils voyent sortir hors de quelque maison de grandes sommes de deniers comptans, si le toit & le dedans des salles est richement doré, si les seruiteurs sont d'une taille choisie, & proprement habillez: la felicité de tous ceux-là n'est que pour paroistre au dehors. Mais celuy que nous auons substrait au peuple & à la fortune, il est heureux dans son ame. Car quant à ceux, sur lesquels vne pauureté, pleine d'affaires & d'empeschemens a gagné faussement le nom de richesse, ils ont les richesses de mesme façon, qu'on dit que nous auons la sieure, combien que ce soit la sieure qui nous a. Au contraire donc nous deuous dire, La sieure le tient. Par mesme raison il faut dire que les richesses le tiennent. Je ne te veux donc admonester que d'un point, duquel aucun ne pourroit estre par trop admonesté: que tu mesures toutes choses aux desirs de nature, lesquels tu pourras contenter pour neant, ou à peu de despense. Garde-toy seulement de mesler les vices avec les desirs. Si tu demandes sur quelle table, dans quelle vaisselle d'argent, par quels seruiteurs de pareille taille, & habiles au seruice, la viande doit estre portee: nature ne demande rien qu'à manger.

Plus pauvre est ou le peut estre, qui plus possede: mais

Qui se contente de peu, ne sçait point de pauureté.

Difference entre l'heur externe & interne.

Nature se contente de peu, & sans bombance, ou fast.

Horace sat. 2. lib. 1.

*Quand le gosier te cuit d'une soif tres-ardeante,
Cherches-tu d'or mais si vne coupe luisante?
Quand tu as bonne faim, ne veux-tu rien manger,
Que d'un pain delicat, ou d'un ruybot bien cher?*

La faim & la soif sont sans ambition. &

La faim n'est point ambitieuse, elle se contente qu'on la face passer, & ne se soucie pas beaucoup avec quelle viande? C'est le propre tourment que sent vne malheureuse prodigalité. Elle est en peine apres qu'elle est saoullée, cõme elle pourra auoir faim: comment elle n'emplira pas seulement le ventre, mais comment elle le fera: comment apres auoir estanché la soif du premier trait, elle la pourra encor esueille. C'est pourquoy Horace dit gentiment, que la soif ne se soucie point dans quelle coupe, ou de quelle gentille ou belle main l'eau luy sera seruie. Car si tu penses que tu donnes prendre garde, quel page bien frisé, & quel verre bien luisant on te presente, tu n'as point soif. Entre les autres choses que nature nous a donnees, ceste-cy est des principales, que la necessité nous oste le desdain des viandes. Les superfluités nous donnent le choix, & nous font dire, Voila qui est sale, voila qui est mal appresté, voicy qui me fait mal aux yeux à le regarder. Le createur du monde, qui nous a ordonné les loix & la maniere de viure, a seulement voulu pouruoir à cela que nous puissions viure en santé, & nō point en delices. Tout ce qui sert à la santé, est tout prest, & facile à trouuer: mais tout ce que les delices desirēt, ne se recouure qu'avec beaucoup de misere & despense. Vsons donc de ce bien-fait de nature, mettons-le au nombre des choses les plus grâdes: & pensons en nous-mesmes qu'elle

Rien ne donne tant d'appetit que peu de viandes. ioint que Frugalité est le vray entretien de santé.

ne pouuoit nous auoir plus estroitement obligez par aucun autre moyen, qu'en faisant que tout ce que nous desirons pour nostre necessité, nous le prenons sans desdath.

E P I S T R E C X X .

Comment & par quel moyen la cognoissance du bien & de ce qui est honneste nous est aduenue. La difference qu'il y a de l'un à l'autre. Beaux exemples de ce qui est honneste.

TOn Epistre s'est estenduë sur plusieurs petites questions : mais elle s'est arrestee principalemēt sur vne, de laquelle elle desire estre resoluë: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses à l'opinion de quelques-vns sont diuerses, mais à nostre aduis elles sont seulement diuisees. Je te diray que c'est que cela. Quelques-vns pēsent qu'une chose est bonne, quand elle est profitable: De sorte qu'ils donnent ce nom aux richesses, aux cheuaux, au vin, & aux souliers : tant ils auallissent le bien, & le rabaisissent iusqu'aux choses fordides. Mais les autres estiment honneste, ce qui consiste en la raison d'un iuste deuoir, comme d'auoir un pitoyable soin de la vicillesse de son pere, ayder un amy en sa pauureté, conduire vaillāment vne armee, dire son aduis sagement, & modestement. Il est certain que nous en faisons deux, mais c'est d'un. Il n'y a rien de bon qui ne soit honneste ni rien d'honneste qui ne soit bon. Je pense que ce seroit temps perdu d'adiouster icy la difference qui est entre ces deux choses, veu que ie l'ay souuent dit. Je diray seulement cecy, que rien ne doit sembler estre bon, de quoy aucun puisse mal vser. Or tu vois cōbien de personnes vsent mal des richesses, de leur noblesse, & de leurs forces. Je retourne maintenant à ce dont tu desires que ie parle : Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Nature n'a peu nous apprendre cela. Elle nous a bien donné la semence des sciences, mais non pas les sciences. Quelques-vns disent que nous sommes tombez fortuitement en ceste cognoissance. Mais il est impossible de croire, que l'image de la vertu se soit presentée à pas un par rencontre. Il nous semble plustost qu'on l'ait comprise par obseruation, & par conference des choses souuent aduenues, & par analogie, c'est à dire par comparaison d'icelles ensemble avec le iugement que nous faisons en nostre ame, du bien & de l'honneur. Et puis que les Grammairiens Latins ont fait ce mot citoyen de Rome, ie ne le veux pas blasmer, ny le réuoyer dans la ville d'où il vient. Je m'en seruiray donc, non seulement comme d'un mot receu, mais comme d'un mot qui est en vsage. Je diray quelle est ceste analogie. Nous auions cogneu la santé du corps: par elle nous cogneusmes qu'il y auoit quelque santé en l'ame. Nous auions cogneu les forces du corps: par elle nous cogneusmes qu'il y en auoit en l'ame. Nous eussions estonnez d'auoir veu quelques actes de clemence, d'humanité, de vaillantise : nous commençasmes de les admirer comme choses parfaites. Il y auoit plusieurs vices, qui se cachotent sous l'ombre, & sous le lustre de quelque acte remarquable : nous les auons dissimulez, parce que nature commande d'accroistre les choses louables. Il n'y a pas un qui n'estende la gloire plus auant que la verité. C'est donc de là que nous auons tiré l'apparence d'un grand bien. Fabricius refusa l'or que le Roy Pyrrhus luy presentoit, & iugea qu'il luy estoit plus honorable de pouuoir mespriser

Dispute touchant ce qui est bon & honneste: & si ce sont choses diuerses, ou seulement diuisees. Le nom de bien ne se doit raualler aux choses fordides. & Bon & honneste sont reciproques.

Les richesses doncques ne sont pas au rang des biens.

Comme la vertu se peut voir & comprendre.

Analogie entre le bien & l'honneur, qui

Se premet par exemples.

De Fabricius, auquel Pyrrhus en sa vie

les richesses d'un Roy, que de conquerir un Royaume. Le mesme Fabricius, lors que le medecin de Pyrrhus luy eut promis qu'il empoisonneroit le Roy, l'aduertit qu'il se gardast de ceste trahison. Ce fut vne mesme grandeur de courage, de ne s'estre laissé vaincre par or, & de n'auoir voulu vaincre par poison. Nous auons admiré ce grand homme, que les promesses n'ont peu flechir de rien faire pour le Roy, ni contre le Roy: qui a esté ferme en ce bel exemple, & ce qui est tres-difficile, innocent en guerre: qui a pensé qu'on pouuoit estre meschant enuers l'ennemy mesme. Et qui encor en vne extrême pauureté, par laquelle il auoit acquis beaucoup d'honneur, reietta les richesses comme il fit le poison. Tien la vie, disoit il, Pyrrhus, de mon bien-faict: & resiouy-toy, encor que tu t'en sois fasché, que Fabricius n'a peu estre corrompu. Horatius Cocles seul tint ferme le passage du pont: il comanda qu'on luy coupast par derriere l'esperance de son retour, pourueu qu'il peust empescher que l'ennemy n'y passast: il resista longuement à ceux qui le chargeoient iusqu'à ce qu'il ouyt le bruit que les pieces du pont firent en se ruinant. Apres qu'il eut regardé derriere, & que sa partie estoit deliuree de tout peril, par le peril où il s'estoit mis: Vienne hardiment s'il y a aucun qui me vueille suivre où ie vay. Et ayant dit cela, il se iette à corps perdu dedans l'eau. Et n'ayant pas moins de soucy dans ce roide canal de riuiere, de sauuer la vie que ses armes avec l'honneur de sa victoire, il s'en reuint aussi assure, comme s'il fust passé sur le pont. Ces actes & autres semblables nous ont monstré l'image de la vertu. Je vous diray encor chose d'ot vous serez esmerueillé: le mal nous a fait quelquefois voir vne apparence d'honneur, & le bien s'est rendu plus clair par son contraire. Car les vices, comme tu sçais approchent des vertus: & les hommes vicieux & deshonestes ont quelque apparence d'estre gens de bien. C'est ainsi qu'il semble qu'un prodigue soit liberal: & toutesfois il y a grande difference si un homme sçait donner bien à propos, ou s'il ne sçait pas garder son bien. Il y en a plusieurs (Lucilius mon amy) qui ne donnent pas, mais qui iettent à l'abandon. Je n'appelle point liberal celuy qui se courrouce contre son argent: la nonchalance ressemble la felicité & courtoisie, & la temerité la hardiesse. Ceste ressemblance nous a contraint d'auiiser de plus pres, & de faire distinction des choses qui ont presque mesme face, qui sont toutesfois grandement differentes en effects. Quand nous pensons à ceux qui estoient rendus admirables & signalez par leurs actes vertueux, nous auons commencé de remarquer celuy qui auoit fait quelque acte d'un cœur genereux & d'une grande vehemence, mais seulement vne fois. Nous l'auons veu vaillant & courageux à la guerre, & craintif au palais: endurant la pauureté patiemment, & son infamie doucement: nous auons loué seulement ses faicts, & auons mesprisé sa personne. Nous en auons veu un autre, qui estoit gracieux à ses amis, & temperé enuers les ennemis: qui administroit les affaires publiques & priuees, sainctement & avec pitié: qui n'auoit point faute de patience, s'il falloit endurer, ni de prudence s'il estoit besoin faire quelque chose. Nous l'auons veu bailler à pleine main, quand il falloit donner: quand il deuoit travailler, opiniastre, & subiet à la peine, & soulageant la lassitude du corps, avec vne gayeté d'esprit. D'auantage il estoit tousiours & en tous affaires semblable à soy: & qui n'estoit pas desia seulement deuenu bon en tous ses conseils: mais par coustume il en estoit venu iusques là, que non seulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire qui ne fust bien. Nous cogneusmes en fin, qu'il y auoit vne perfection de vertu en cest homme, laquelle nous diuisasmes en parcelles. Il falloit brider les desirs, chasser les craintes, preuoir ce qu'il falloit faire, & distribuer ce que le deuoir nous comman-

*De Horati
Cocles, dit
quel Tit.
Liv. 1.
dec. li 2.*

*Les vices
approchez
de la vertu,
luy donnent
l'autre.*

*Elle se fait
remarquer
par diuers
effects.*

*Naturel
vertueux
qui ploye &
s'accommo-
de a tout.*

doit de rendre. Nous auons cogneu la temperance, la constance, la prudence, la iustice, & leur auons à chacun enseigné son office. A quoy dōc auons nous cogneu la vertu? L'ordre qu'elle tient la nous a fait cognoistre: & sa beauté sa cōstāce, & l'accord de toutes les actions, & sa grandeur qui se hausse sur toutes autrés choses. Nous auons aussi cogneu ceste vie heureuse, faisant son cours plein de prosperité, ne dépendant que d'elle mesme. Mais comment donc cela mesmes nous est il venu en cognoissance? Je te le diray. Cest homme ainsi parfait venu au comble de la vertu, ne s'est iama's fasché contre la fortune: iama's ne s'est veu triste en ses aduersitez: il s'est estimé citōyen, & soldat de ce monde vniuersel: il a pris toutes sortes de trauaux, comme s'ils luy auoient esté commādez. Il n'a rien refusé de ce qui luy est aduenu, & ne l'a reietté comme mal-venant de la fortune: il l'a pris comme si on le luy auoit expressement adressé. Voila (disoit-il) qui est mien quel qu'il soit: est-il aigre? est-il faicheux? employons-y nostre peine. C'est donc malgré soy, & par necessité que celuy s'est montré grand, qui ne se plaingnoit iama's d'aucuns maux, qui ne se faichoit oncques en sa mauuaile fortune, qui faisoit cognoistre à plusieurs son bon iugement, qui reluysoit comme vne grande clarté au milieu des tenebres, qui attiroit à soy le cœur de tout le monde, parce qu'il estoit doux & paisible, & qu'il se monstroit également iuste en toutes choses humaines & diuines. Il auoit l'ame accomplie, & qui estoit montée à sa plus haute perfection: par dessus laquelle il n'y a rien que l'entendement de Dieu, duquel vne partie en estoit descenduë dans la poictrine de cest homme: laquelle n'est iama's si diuine, que lors qu'elle pense à sa mortalité, & qu'elle apprend que l'homme est né pour mourir: que le corps n'est pas sa maison, mais vne hostellerie: voire vne hostellerie pour peu de temps, de laquelle il te faudra sortir, quand tu verras que ton hoste se faschera de toy. C'est vn tres-assuré tesmoignage (Lucilius mon amy) que l'ame vient de plus haut, si elle estime les lieux où elle habite, trop bas & trop estroits pour elle, & si elle n'a point de crainte d'en sortir. Car celuy qui se souuiet d'où il est venu, sçait où il doit retourner. Ne voyons-nous pas combien de maux nous tourmentent, & comment nous ne pouuons nous accorder avec ce corps? Nous nous plaignons maintenant du ventre, maintenant de la teste, & tantost de l'estomach, tantost de la gorge. Parfois les nerfs, parfois les pieds nous font mal. A ceste heure vn flux de ventre, bien-tost apres vne descente de rheume nous trauaille: Quelquesfois nous auons trop de sang, & d'autres fois nous en auons peu: nous sommes poussez deçà & delà, & en fin chasséz du tout. Il en aduiet ainsi en ceux qui logent en maison d'autruy. Et nous qui auons rencontré vn corps si pourry, toutesfois nous faisons estat d'vne eternité: nous embrassons d'vne folle esperance autant de temps que la vie de l'homme se peut estendre, sans que nous soyons iama's contens ny de nostre richesse, ny de nostre puissance. Que pourroit-on faire de plus impudent, ny de plus fol que cela? Rien ne leur peut suffire encores qu'ils doiuent vn iour mourir, ni mesmes sur le poinct qu'ils meurent. Car tous les iours nous nous approchons de plus pres de nostre heure derniere, & chaque moment nous pousse au lieu d'où nous deuons choir. Voy de quel aueuglement nostre ame est saisie. Ce que ie dis deuoir estre, est desia fort aduancé: & la plus grande partie en est presque faicte. Car le tēps que nous auons vesçu, est desia au meisme lieu qu'il estoit auāt que nous eussions pris ceste vie. Nous faillons grandement de craindre ce dernier iour, veu que tous les autres en rapportent autant au cōpte de la mort. Ce dernier pas sur lequel nous tombons, n'est pas celuy qui fait la lassitude: il ne fait que la monstrier. Le dernier iour arriue à la mort, mais tous les autres y vont. Il ne nous rait pas tout

Vertu parfaite diuisee en parcelles.

Comment elle se fait cognoitre.

Perfection de l'homme vertueux, en quoy consiste.

L'ame humaine paruiet à sa perfection en meditant qu'elle est mortelle.

Tesmoignage de son excellence.

Les frequentes incommoditez qui la trauersent, font quelle ne craint point de quitter ceste vie.

Impudence & folie de ceux qui ne sont iama's contens de leur condition.

Grande erreur de ceux qui craignent la mort.

Devoir de
l'ame gene-
reuse.

d'un coup : mais ils nous amasse & respirend. C'est pourquoy vne ame generouse, qui scait qu'elle doit iouyr d'une meilleure vie, se traueille à se porter honnestement & vertueusement en ceste garnison où elle a esté mise. Au reste elle ne fait point estat, que rien de ce qui est à l'entour d'elle, luy appartienne: elle en vse seulement comme des choses empruntees, & comme vn estrangier qui ne demande que passer son chemin. Quand nous trouuerions vn homme d'une telle constance, ne nous sembleroit-il pas que ce fust vn naturel auquel on n'auroit iamais rien veu de pareil? & principalement, s'il (comme j'ay dit) monstroit que ceste grandeur fut veritable. La suite d'une vraye qualite perseuere. Les choses fausses ne durent point. Il y en a qui sont par fois Vatiniens, par fois Catons. Vn iour il leur semble que Curius n'est pas assez feue, que Fabricius n'est point assez pauure, & que Tubero n'est pas assez sage en sa despense & qu'il ne se contente point d'assez peu: vn autre iour ils desient Licinius en richesses, Apicius en festins, & Mecenas en delices & voluptez. C'est vne grande marque d'une meschante ame de flotter en ceste incertitude, & d'estre assiduellement agité entre la dissimulation de la vertu, & l'amitié des vices.

La vicieuse
n'a point de
fermeté ny
d'arrest.

Marque de
meschante
ame.

Horace par-
lant d'un
certain Ti-
gellius, 1.
liu. des ser-
mons, sat. 3.

*Vn iour il est suiuy de deux cens seruiteurs,
Vn autre iour de dix : ore il n'a que grands, &
D'un Tetraque puissant, ou d'un Roy redoutable:
Tantost il dit, qu'il n'est qu'une pierre table,
Vne saliere nette, & pour chasser le froid,
Vne robe à plein fonds si grosse qu'elle soit:
Mais si on veut donner dix mille escus content,
A cest homme qui fait le sobre & le content,
En moins que de cinq iours ce galand feroit bien.
Qu'au fond de sa bongette on ne trouueroit rien.*

Tigellius
plusieurs
semblables
en inconstan-
ce & à chan-
gement.

Plusieurs sont semblables à celuy que décrit Horace, qui n'estoit iamais le mesme, ny semblable à soy-mesme: tant il se changeoit diuersement. l'ay dit, plusieurs, peu s'en faut que tous ne le soient. Il n'y a homme qui ne change tous les iours de conseil & de nouveau desir: tantost il se resout d'auoir vne femme, tantost il se contente d'un amie: tantost il veut faire du Roy, tantost il fait ce qu'un valet le plus seruite pourroit faire: tantost il fait du superbe iusques à se faire hayr, tantost il s'abaisse, & se rend plus humilié, que ceux que la misere a iettez par terre: tantost il fait largesse d'argent, tantost il pille le monde. C'est principalement à cela qu'on reconnoist vne ame imprudente: elle se montre tantost d'une sorte, & tantost d'une autre: & (ce que j'estime plus vilain) c'est qu'elle n'est iamais pareille à soy mesmes. Croyez que c'est vne belle chose, de ne iouyr qu'un seul personnage. Or il n'y a que le sage, qui puisse faire vn personnage seul: tous nous autres sommes de diuerses façons. Il te semblera maintenant que nous soyons sages, & bons mesnagers: & tantost il te semblera que nous soyons prodigues, & pleins de vanité. Nous changeons souuent de masque, & en reprenons vne toute contraire à celle que nous laissons. Gagne donc ce point sur toy-mesmes, que tel que tu auras proposé d'estre, tu le sois iusqu'à la fin de tes iours. Mets peine qu'on te puisse louer, ou à tout le moins, qu'on te puisse cognoistre. On peut dire à bon droit de quel- qu'un que tu vis hier, Cestuy-là qui est-il? Tant il y a souuent de grands change- mens en luy.

Marque d'une
ame im-
prudente.

Le sage seul
n'est point
changeable.

EPISTRE CXXI.

Que tout ce qui est mortel, n'appartient point aux bonnes mœurs: & la raison qu'il en vend. Que toutes les bestes ont sentiment de leur constitution & complexion naturelle. La constitution c'est la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir sur le corps. Tout ce que dessus est confirmé par belles raisons & exemples.

IE voy que tu crieras bien, apres que ie t'auray fait entendre nostre question d'aujourd'huy, laquelle nous a tenus assez longuement en doute, & qu'apres encores tu contesteras: Qua sert tout cela à nos mœurs? Mais aussi tost que ie t'orray crier, ie te mettray deuant le nez Posidonius & Archidemus. C'est avec ceux-là que tu plaindras ton saoul, & ie parleray apres. Tout ce qui est mortel, ne sert point à faire bonnes mœurs. Vne chole est propre à nourrir l'homme, vn autre sert à ses exercices, vne autre à le vestir, vne autre à l'enseigner, vn autre à luy donner plaisir: & neantmoins toutes ces choses regardent le bien & la commodité de l'homme, encores que toutes ne le facent pas meilleur. Quelques choses façonnent les mœurs d'vne autre sorte, quelques-vnes les corrigent & les reglent, quelques autres recherchent leur nature & leur origine. Quand on demande à quelle fin nature engendra l'homme, pour quoy elle luy donna puissance sur toutes les autres bestes: penfes-tu que i'aye laissé les mœurs gueres loin? Cela est faux. Comment pourrois-tu sçauoir quelles mœurs sont necessaires, si tu n'as au preallable appris ce qui est meilleur à l'homme, & si tu ne mets peine à cognoistre sa nature? Tu cognoistras en fin ce qu'il faut que tu faces, ce qu'il faut que tu fuyes, quand tu auras appris ce que tu dois à ta nature. Ie veux apprendre (dis-tu) comment ie pourray deuenir moins ambitieux & moins craintif. Chasses la superstition hors de moy: fay que ie croye que ce qu'on appelle felicité, n'est que chose legere & vaine, & qu'vne syllabe y peut facilement estre adioustee. Ie veux satisfaire à ton desir, ie te veux exhorter aux vertus, ie bailleray le fouiet aux vices: & encor que quelqu'vn pense que ie sois trop excessif & violent en cela, ie ne laisseray point de persecuter la meschanceté, brider les passions furieuses, retenir les voluptez qui pourroient vn iour causer beaucoup de douleur, & faire la guerre aux souhaits deshonestes. Pourquoi ne le feray-ie: veu que nous auons desiré les plus grands maux que nous sentons, & que tout ce que nous maudissons maintenant, nous estoit aduenu avec resioüissance? Cependant permets que ie puisse esplucher ce qui sembleroit fort elloigné de cecy. Nous demandions si en toutes les bestes il y auoit vn sentiment de leur complexion naturelle. Or il appert qu'elles ont le sentiment sur tout, en ce qu'elles remuent promptement & facilement les membres comme si elles auoient esté apprises & dressées à cela. Il n'y a pas-vne qui n'ait l'agilité de ses membres. Vn ouvrier manie les outils habilement: le patron du nauire sçait comme il faut tourner le gouuernail: le peintre de tant de couleurs qu'il a rangees deuant luy pour tirer au vis vn pourtrait, choisit vistemment celles qui luy peuuent servir: il iette sa main legerement & ses yeux sur les cires & sur son ouvrage. C'est ainsi qu'vn animal se remue agilement quand i'en a besoin. Nous auons accoustumé de nous esmeruëiller que les sçauans ioueurs de comedies ayent les mains si

Toutes les parties de la Philosophie morale regardent le bien & la commodité de l'homme, mais ne font pas pour l'amendement des mœurs.

Moyen à l'homme pour apprendre quel est son deuoir.

Dispute si tous animaux ont cognoissance de leur naturel. Par diuerses comparaisons il appert que ouy.

Objection.

Response.

Autre objection.

Response.

Autre objection.

promptes à signifier les choses & les effects, & de voir que les gestes suivent la viltelle des paroles. Ce que l'art enseigne aux vns, nature l'apprend aux autres. Pas vn ne remuë ses membres à regret, pas-vn n'est paresseux quand il a besoin de se mouvoir. Estant naiz à cela, ils le font agilement & soudainement: ils viennent au monde avec ceste science, ils naissent tout appris & enseignez. C'est pour cela, dit il, que les animaux remueront dextrement leur membres: car s'ils les remuoient autrement, ils sentiroient douleur. C'est pour cela aussi que vous dites qu'ils sont contraincts, & que la crainte les meut à se dresser, & non pas la volonté. Neantmoins cela est faux: car les choses qui sont poussees par necessité, seroient trop tardives: mais l'agilité vient d'un mouvement volontaire. Certes tant s'en faut que la crainte de la douleur les force à cela, qu'au contraire encore que la douleur les vueille retenir, ils s'essayent aux mouuemens naturels. C'est ainsi qu'un petit enfant qui pense desia demeurer debout, & qui s'accoustume à se tenir sur les pieds, aussi tost qui commence d'essayer ses forces, tombe souuent, & se releue autant de fois en pleurant, iusques à ce qu'avec douleur il apprend par cest exercice ce que nature desiroit. Il y a des bestes qui ont l'eschine plus dure, lesquelles estans couchees à l'enuers, se tournēt, tordent les pieds, & se plient iusques à ce qu'elles soient remises en leur place: La tortuë couchee à l'enuers ne sent aucune peine: toutes-fois elle se tourmente incessamment pour le desir qu'elle a de reuenir en son assiette naturelle: & ne laisse iamais de s'efforcer & se debattre iusques à ce qu'elle soit releuee sur les pieds. Par ainsi toutes bestes ont sentiment de leur naturelle constitution, d'où procede vn si leger remuement de leur membres. Et en outre nous n'auons point vn plus grand iugement pour cognoistre qu'elles viennent à viure avec ceste cognoissance, que de voir qu'il n'y a aucune beste qui soit rude & mal apprise à son mouuement. Ceste constitution est (dira quelqu'un, comme vous Stoiciens soustenez) la principale & plus belle partie de l'ame, qui a aucunement quelque puissance sur le corps. Comment se pourroit-il donc faire qu'un enfant entendist ceste chose si difficile & si subtile qu'à grand' peine la pouuons nous faire entendre? Il faudroit que toutes les bestes nasquissent sçauantes en Dialectique, pour comprendre ceste definition, qui est incognuë à la plus grande partie des gens de sçauoir. Ce que tu opposes seroit vray, si ie disois que les bestes entendissent la definition de la complexion. Car ceste complexion est mieux entenduë par nature, qu'on ne la peut môstrer de parole. A ceste cause vn enfant ne sçait point que veut dire complexion, mais il cognoist sa constitution & complexion: il ne sçait point que c'est qu'un animal: mais il cognoist qu'il est animal. D'auantage il cognoist bien sa constitution grossierement, tommairement & obscurément. De mesme façon nous sçauons bien que nous auons vne ame: mais que c'est que ceste ame, où elle est, quelle elle est, & d'où elle vient, nous n'en sçauons rien. Telle cognoissance & sentiment que nous auons de nostre ame, encor que nous ne sçachions point sa nature, ni son siege: telle est en toutes bestes la cognoissance de leur constitution. Car il faut qu'elles sentent cela mesme, qui donne sentiment aux animaux. Il faut par necessité qu'elles ayent le sentiment de ce à quoy elles obeyssent, & de ce qui les gouuerne. Il n'y a celuy d'entre nous qui n'entende bien qu'il y a quelque chose qui pousse ses passions & ses forces, mais il ne sçait point que c'est. Il cognoist bien qu'il y a des efforts, mais il n'entend pas quels ils sont d'où ils viennent. Comme le sentiment que les bestes ont de leur principale partie, n'est gueres clair, ni gueres cogneu d'elles: aussi n'est-il pas des enfans. Vous voyez (dit-il) que les bestes premierement s'accordent avec leur naturelle constitution: & que la constitu-

tion de l'homme est d'estre raisonnable, & qu'à ceste cause l'homme s'accorde avec
 foy-mesmes, non point comme animal, mais comme raisonnable : car l'homme
 s'aime & se desire conseruer par la partie par laquelle il est homme. Comment
 pourroit donc vn enfant cognoistre la constitution raisonnable, veu qu'il n'est
 point encor raisonnable ? Chacun a sa constitution : elle est autre en vn enfant,
 autre en vn ieune homme, autre en vn homme vieil : parce que tous suiuent la
 constitution en laquelle ils sont. Vn enfant n'a point de dents : neantmoins il s'ac-
 corde à ceste constitution & à cest estat. Les dents luy sont-elles forties ? il suit pa-
 reillement ceste constitution-là. Car l'herbe qui doit venir en tuyau & espi, a
 vne constitution quand elle est tendre, & qu'elle ne surpasse point encor le fillon :
 autre quand elle s'est haussée, ayant toutesfois le tuyau tendre, qui neantmoins
 soutient sa pesanteur : elle en a aussi vne autre quand elle iaunit : & qu'elle at-
 tend qu'on la porte à l'aire, quand son espi sera endurcy. Bref en quelle constitu-
 tion que ceste herbe vienne, elle luy conuient & s'accommode avec elle. L'age
 d'un enfant, d'un garson, d'un ieune homme, & d'un vieillard est different. Et
 toutesfois ie suis le mesme que i'estois enfant, que i'estois garson, & que i'estois
 ieune homme. Tout ainsi encor que chacun ait des differentes constitutions, la
 conuenance & l'accord de sa constitution est tout semblable. Car nature ne fait
 point que ie m'aime comme enfant, ou comme garson, ou comme vieil, mais com-
 me moy-mesmes. L'enfant doncques s'accorde avec la constitution qu'il a quand
 il est enfant, & non point avec celle qu'il doit auoir lors qu'il sera ieune homme.
 Parce que non seulement l'estat auquel il est, mais cest estat qui reste encor plus
 grand, auquel il doit paruenir, depend de sa nature. Premièrement l'animal a soin
 de foy-mesme : car il faut qu'il y ait quelque principal, auquel les autres choses
 se rapportent. Le desire des voluptez : pour qui ? pour moy : i'ay donc soin
 de moy. Le fuis à la douleur : pourquoy ? pour moy, i'ay donc soin de moy.
 Si ie fay toutes choses pour le soin que i'ay de moy, sur toutes choses i'ay soin
 de moy. Ce soin est en tous animaux : lequel n'y est pas enseigné : il naist avec
 eux. Nature nourrist ses fructs, elle ne les reiette pas. Et parce que les tutelles les
 plus assurees sont celles des plus proches, chacun est mis sous sa deffenée & tutelle.
 C'est pourquoy, ainsi que i'ay dit aux precedentes Epistres, les animaux les
 plus tendres, dès aussi tost qu'ils sont sortis du ventre de leurs meres, ou qu'ils sont
 esclors par quelque autre façon, cognoissent incontinent ce qui leur est nuisible,
 & se gardent de ce qui leur est mortel, & craignent mesmes l'ombre des oyseaux
 qui volent dessus eux, auxquels ils sont subiects de seruir de proye. Il n'y a au-
 cun animal qui naisse pour vivre, qu'il n'ait crainte de la mort. Mais comment
 se peut-il faire (dit-il) qu'une beste qui ne vient que de naistre, cognoisse
 ce qui luy est salutaire, ou mortel ? Premièrement on demande si elle a entende-
 ment, & non point comme elle l'a. Or qu'elles ayent entendement il se peut co-
 gnoistre à cela, qu'elles ne font iamais rien contre ce qu'elles entendent. Pourquoi
 est-ce qu'une geline ne fuit point deuant vne oye, ou deuant vn paon, & qu'elle a
 peur d'un autour, qui est encor plus petit, qu'elle ne cognoist point ? Pourquoi est-
 ce que les poussins ont peur d'un chat, & ne craignent point vn chien ? Il appert assez
 par là qu'elles ont vne science pour cognoistre ce qui leur doit nuire, qu'elles n'ont
 point recueillie par experience. Car auant qu'elles l'ayent peu experimenter, elles
 se donnent garde. D'auantage afin que tu ne penses point que cela se face par ad-
 uenture, elles ne craignent que ce qu'elles doiuent craindre, & ne l'oublient
 iamais. Par ceste sagesse & par ce soin elles suyent esgallement ce qui leur est dom-

Response.

Les ages
 different
 mais on est
 toujours le
 mesme.

Tous ani-
 maux ont na-
 turellement
 soin d'eux
 mesmes.
 &

Tous crai-
 gnent natu-
 rellement la
 mort.
 D'où vient
 aux animaux
 la cognois-
 sance qu'ils
 ont de ce
 qui leur est
 nuisible ou
 nuisible.

mageables. En outre elles ne deviendront pas plus peureuses en vivant: d'où l'on peut cognoistre qu'elles ne parviennēt point à cela par pratique & par usage: mais par vn naturel amour qu'elles ont à se conseruer. Ce que l'usage apprend est tardif & diuers: mais ce que nature enseigne, il est egal à tous, & tout incontinent appris. Toutesfois si tu veux sçauoir comme toutes sortes de bestes mettent peine à cognoistre ce qui leur est pernicieux, ie te le diray. Vne beste sent bien qu'elle est composee de chair, & par mesme raison elle comprend que c'est qui la peut couper, bruster, & froisser: elle tient pour les contraires & pour ses ennemis les bestes qui ont des armes pour luy nuire. Ces deux points sont estroittement ioincts ensemble. Car dès aussi tost qu'une chose commence d'aimer sa conseruation, elle cherche ce qui luy est salutaire & profitable, & craint ce qui luy peut estre nuisible. L'horreur que nous auons des choses contraires nous est naturel, sans qu'aucun precedent discours le nous ait appris. Tout ce que nature nous commande, se fait sans autrement y penser, ny sans prendre conseil. Ne vois-tu pas la subtilité des abeilles à bastir leurs petites maisons, l'accord & l'intelligence qu'elles ont ensemble à departir le trauail qu'elles prennent? Ne vois-tu pas que personne du monde ne sçauoit imiter la tissure des araignes? quelle peine elles ont de ranger les filz? Les vns sont tendus tout droit pour la fermeté de l'ouurage, les autres panchez en rond, espaiz au milieu, s'esclaircissent peu à peu iusques au fonds pour retenir les plus petites bestes, à la ruïne desquelles cest ouurage est dressé comme avec des rets & des filets, ou elles se viennent prendre. Cest art naist avec elles, & ne s'apprend point. Par ainsi on ne voit point vn animal plus sçauant qu'un autre. Tu verras que les toilles des araignes sont toutes pareilles, & que les trous & les coings des rayons de miel sont tous égaux. Ce que l'art nous enseigne est incertain & inégal: mais ce que nature depart, est entierement égal. Il n'y a rien que nature ait mieux enseigné, que la deffence de la vie, & la science de cela. C'est pourquoy les bestes commencent tout à coup d'apprendre & de viure. Il ne se faut point esmerveiller de voir naistre avec elles les moyens sans lesquels en vain elles seroient nées. Nature leur a donné ce premier instrument de se sçauoir aimer & seruir: elles ne se pourroient conseruer, si elles ne vouloient. Et cela ne pouuoit encor rien seruir de soy: mais sans cela aucune autre chose n'eust peu leur estre profitable. Toutesfois tu ne trouueras aucune beste qui se mesprise, non pas seulement qui soit negligente de son bien. Les bestes brutes mesmes & sans voix, encor qu'en toutes autres choses elles soient paresseuses: si est-ce qu'elles sont ingenieuses pour la vie. Tu verras que celles qui sont inutiles pour les autres, n'oublient pas le soin qu'elles doiuent auoir d'elles.

Science qui vient par usage & par nature comment differe.

Industrie des abeilles.

Des araignes.

Tous animaux sont également sçauans de nature.

Sans ceste science en vain seroient ils naiz.

EPISTRE CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuit, & de la nuit le iour, comme chauue-souris : Qui font toutes choses contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries subriles contre ceux qui vinent de ceste façon, & contre leurs vices.

LEs iours commencent à s'appetisser : ils se font desia quelque peu racourcis : Mais tellement toutesfois qu'il y en demeure assez, si quelqu'un (pour parler ainsi) se veut leuer quand & le iour mesme, avec resolution d'estre meilleur & plus diligent, que celuy qui l'attend pour sortir à haute heure. O que l'homme est vilain, qui est encor demy-endormy dans son liçt quand le Soleil est bien haut, & qui commence à s'esueiller à midy. Encor y en a-il plusieurs à qui ceste heure semble estre deuant iour. On en voit quelques-vns qui changent & peruertissent l'usage & l'office du iour & de la nuit : & qui ne peuuent plustost ouuir les yeux pris & colez de l'yurongnerie de la nuit passee, que la suiuanté n'ait commencé de les y conuier. Telle est la condition de ceux que nature, comme dit Virgile, a mis subiects & contraires à nos pieds.

Les plus courts iours four assez longs pour ceux qui les veulent diligemment employer à leur bien & reformation de leurs mœurs. Les dissolus qui peruertissent les saisons & les heures comparez aux Antipodes.

*Si tost que l'Orient nous ameine l'Aurore,
Qui sur ses coursiers-las le monde recolore,
Lors le soir rougissant rallume dans leurs cieux
D'une belle clarté les astres radieux.*

Telle est non pas la region de ceux-cy, mais la façon de viure contraire à tous les autres. En ceste ville mesme il y a des Antipodes, qui n'ont iamais veu, côme disoit Marc Caton, ni le Soleil leuant, ni le couchant. Penses-tu que ses hommes sçachent comme il faut voir, puis qu'ils ne sçauent point en quel temps il faut voir ? Et ces gens-là craignent encor la mort dans laquelle ils se sont iettez tous vifs, avec vn presage aussi malheureux, que celuy des oiseaux de la nuit. Combien qu'ils passent toutes leurs tenebres en vin & en parfums, combien qu'ils departent tout le temps de leurs veilles renuersees en banquets où ils goustent toutes sortes de friandises par diuers seruices: si est-ce que ce n'est point faire festins, c'est plustost faire le bâquet de leurs funerailles : encor qu'on face de iour les honneurs funebres des morts. Vrayement vn homme qui a quelque hōneste occupation, ne trouue iamais la iournee longue. Prolongeons le temps de nostre vie: son suiet, & son deuoir, est de faire quelque chose. Racourcissions la nuit, desrobons-en quelque peu pour adiouster au iour. On enferme en lieu obscur la volaille qu'on appreste pour les banquets, afin que ne bougeant d'vn lieu, elle puisse mieux s'engraisser. Il en est ainsi de ceux qui sont tousiours couchez par terre sans faire aucune exercice: vne enfleure leur faist le corps, & dans ces tenebres vne graisse paresseuse croist peu à peu sur leurs membres. Mais les corps de ces gens-là qui prennent plaisir de viure ainsi à l'obscurité, sont espouuentables à voir: leur couleur n'est pas plus belle que de ceux qui sont deuenus palles d'vne longue maladie: sont blesmes & deffaits d'vne langueur, & viuans encor, ils ont la chair d'vne personne morte. Mais ce n'est pas

Le iour n'est iamais trop long à ceux qui vaquent à choses seruicufes. Gens oisifs s'enterrent par maniere de dire tous vifs. Leurs corps sont hideux à voir, & batus de plusieurs incommoditez. mais

Leurs amies
sont en beau-
coup plus
pitieux estat.

Le luxe & la
dissolution
prennent
plaisir à
pervertir
toutes cho-
ses & viure
contre
l'ordre de
nature.
Vice com-
mun aux
jeunes gens
dissolus.

Desguier
ou traueftrir
son sexe &
se faire ieune
hors de
saison font
choses contre
nature. Autres
desbordemens
& vaines
curiositez
de gens qui
renuierent
tous ordres:
&

Passent en
fin en vne
infame &
desesperée
dissolution.

Exemples
en Atilius
Buta.

le plus grand mal qu'ils ont. O que les tenebres de leurs ames sont bien encor plus grandes! Cestuy-cy s'estonne de soy-mesme, cestuy-là est esblouy, & porte enuie aux aueugles mesme. Qui est celuy qui a iamais desiré des yeux pour les ouvrir seulement la nuit: Demandes-tu d'où vient ceste peruersité, de hayr la lumiere du iour & de transporter toute sa vie dans la nuit? Tous vices font guerre à la nature. Toutes choses delaisent à suivre l'ordre & deuoir ordinaire. C'est le dessein du luxe & de la dissolution, de prendre plaisir à toutes choses peruerties: & nō seulement de sortir du droit chemin, mais de s'en escarter bien loin. Au contraire ne te semble-il pas que ces gens viuēt contre l'ordre de nature, qui boient à ieun, qui reçoient le vin dans leurs veines encor vuides, & ne veulent iamais manger qu'ils ne soient premierement yures? Et toutesfois ce vice est fort frequent entre les ieunes hōmes de ce temps. Ceux qui pensent à bien entretenir leurs forces, sur le point qu'ils veulent entrer dans les bains, ils boient entre les nuës, ou à mieux dire ils yurongnent, afin que beuans souuent & fort chaudement ils puissent retraindre la sueur qu'ils ont esmeue. C'est chose trop commune de boire apres diner, ou apres souper: les laboureus font cela, encor qu'ils ne sçachent que veut dire volupté. Ce vin plaist mieux qui ne nage pas sur la viande, qui perce librement dās les nerfs. Ceste yuresse est plus plaisante, qui vient dans vn estomach vuide. Ne te semble-il pas que ceux qui changent leur robbe avec celles des fēmes, viuent contre nature: Ceux-là ne viuent-ils point aussi contre nature, lesquels attendent, que leur ieunesse reuise encor apres son temps? Que pourroit-on faire de plus cruel & de plus miserable que cela? Ne veut-il iamais deuenir hōme, afin qu'il puisse porter plus longuement les hōmes en crouppe? Et si le deshōneur & l'outrage qu'il fait à son sexe ne l'en retire, le tēps & l'age ne l'en pourra-il pas retirer? Ceux qui demandent des roses en hyuer, ne font-ils pas contre nature? & qui par arroufement d'eaux chaudes, & par aptes changemēs de chaleurs contraignent naistre aux iours les plus froids de l'hyuer vn lys, qui est vne fleur de printēps? Ceux qui plantent vn verger de pommiers sur des hautes tours: ceux de qui les forests branlent sur les toits, & sur le sōmet de leurs maisons: & qui font naistre les racines aux lieux où à grand' peine le sommet des arbres eust peu iamais atteindre: ne viuent-ils point contre nature? Ceux aussi ne viuent-ils pas contre nature qui jettent le fondemēt des estuues dans la mer, & ne pensent pas nager delicatement, si leurs estangs d'eau chaude ne sont batus & tourmentez par les flots & par la tēpeste de la mer. Apres qu'ils ont deliberé de vouloir toutes choses contre la coustume de la nature, en fin ils la quittent entierement. Le iour commence à poindre: il est temps de s'en aller dormir: tout le monde repose, faisons maintenant nos exercices, montons en coche, disons. Se fait-il iour? il est temps de soupper: il ne faut point faire ce que le menu peuple fait. C'est chose vilaine de viure selon l'usage du vulgaire: laissons le iour commun aux autres hommes, faisons vn matin tout propre & particulier pour nous. Certainement ces gens-là sont (à mon aduis) comme personnes desia mortes. Car de combien sont elloignez de leurs funerailles, & de leur plus triste & lamentable conuoy, ceux qui viuent parmy les torches & les cierges allumez? Nous en auons veu plusieurs, qui menoient ceste vie en vn mesme temps. Entre ceux-là estoit Atilius Buta, iadis Preteur, lequel apres auoir despandu tout son bien qui estoit de grand' valeur, & confessant librement sa pauureté à Tiberius: Vous vous estes (dit l'Empereur) trop tard esueillé. Montanus Iulius Poëte assez passable, & cognēu par l'amitié de Tiberius laquelle se refroidit bien-toist, recitoit quelques vers, parmy lesquels il y mesloit fort volontiers, & trop souuent, le

Soleil leuant, & le couchant. Et par ce que quelqu'un se faschoit, qu'il eust seul recité tout le iour, & disoit qu'il ne falloit plus venir pour l'ouïr reciter: Nata Pinarius respond, De ma part que pourrois-je mieux faire pour luy? ie suis tout prest de l'escouter depuis le Soleil leuant iusqu'au couchant. Mais apres qu'il eust encor prononcé ces vers:

*Le Soleil ramenoit à ses rayons ardans,
Et la clarté du iour s'espandoit par les champs.
Ià la triste arondelle estoit tout empeschee
Daller & reuenir pour trouuer la bechee
Quelle depart apres entre tous ses petits,
Qui attendent crians, leur mere dans les nids:*

Varus gentil-homme Romain compaignon de L. Vinicius, & qui suiuoit les bonnes tables, ausquelles il estoit bien receu, à cause des viues atteintes & piquans brocards qu'il donnoit: dit tout haut: Buta commence maintenant à dormir. Mais apres qu'il eust encor prononcé ces vers:

*Les pasteurs ont desirangé dedans l'estable
Leurs troupeaux: & la nuict d'un silence agreable
Commence d'endormir la terre en son repos.*

Le mesme Varus demanda, Que dit-il? qu'il est nuict? ie m'en vay d'ocques donner le bon iour à Buta. Il n'y auoit rien d'ot il se parlast plus, que de la vie que c'est homme menoit diuerse & contraire à celle de tous les autres, à la façon de laquelle plusieurs cōme j'ay dit, s'estoient rangez. La cause pour laquelle aucuns prennent plaisir de viure ainsi, n'est pas qu'ils ayent opinion que les plaisirs de la nuict soient plus agreables: mais parce que rien de ce qu'ils pourroient rencontrer durant le iour, ne leur pourroit plaire, & que la clarté fait hôte à vne mauuaise conscience. Ioint que ceux qui desirent quelques choses, ou les mesprisent selon qu'elles seroient acheptees chèrement, ou à bon marché, ont en horreur la lumiere du iour, parce qu'elle ne couste rien. En outre ces fols despensiers & prodigues, prennent plaisir que tout le monde parle d'eux, pendant qu'ils viuent. Car si l'on n'en parloit point, ils penseroient auoir du tout perdu leur peine. C'est pour quoy ils deuiennent malades, si pas-vn ne parle de ce qu'ils font. Il y en a plusieurs, qui mangent tout leur bien, plusieurs qui entretiennent des amies. Mais si tu veux auoir plus de reputation que pas-vn de ceux-là, il faut faire vne plus grande despence, & quelques choses plus signalees. En vne ville si pleine de desbauches, vne vulgaire meschanceté ne fera point parler d'elle. Pedito Albinouanus estoit homme qui faisoit vn conte de fort bonne grace: ie luy ay ouy raconter qu'il estoit logé ioignant la maison de Sp. Amius, c'estoit l'un de ces chauues-souris qui fuyent la-clarté du iour. P'oyois (disoit-il) environ les trois heures, le bruit de coups de foyets: ie demanday qu'il faisoit? On me dit qu'il oyoit les comptes de sa despence, Sur les six heures i'oyois vn bruit encor plus grand: on dit qu'il exerçoit sa voix. Je demanday sur les huit heures, quel bruit de rouës j'entendois, C'est (dit-on) qu'il se veut faire porter en carrosse, Sur le point du iour ie n'oyois qu'aller & venir par sa maison: on appelloit les pagés: les sommeliers, & les cuisiniers ne faisoient que tempester. Je demande de-rechef que c'estoit? On me dist qu'il ne faisoit que sortir du bain, & qu'il auoit

Mauuaise
conscience
fuit la lu-
miere.

Folle ambi-
tion des dis-
suls & pro-
digues.

Autre exem-
ple de vic-
desaisfon-
nec.

demandé son vin miellé, & sa fromentee. Son souper (dit-il) duroit-il plus que tout le iour? Nenny: il viuoit fort sobrement, & ne dependoit rien que la seule nuit. C'est pourquoy voyant que quelques-vns l'appelloient souuent auare & vilain: Vous l'appellerez encores (dit-il) lantercier. Tu ne te dois point esmerueiller si tu trouues tant de proprietiez de vices. Ils sont fort diuers, & ont vne infinité de visages. On ne peut comprendre le grand nombre qu'il y en a: Le soin qu'on prend apres la vertu n'est qu'un: celui des vices est de diuerses sortes, & prend toutes sortes de changemens pour si nouueaux qu'ils soient. Il en aduiet autant aux mœurs de ceux qui viuent suiuant la nature. Elles sont aisees, libres & faciles, & n'ont guere de changemens ni de difference entre elles: mais ceux qui en sont esloignez, ils sont tousiours en noise, & differend avec tous, & avec eux-mesmes. Il me semble que la principale cause de ceste maladie prouient de ce qu'ils desdaignēt la commune vie des autres, & qu'elle les fasche: car tout ainsi qu'ils prennent plaisir de se separer des autres, de façons d'accoustremens, de magnificence de banquetz, beauté de coches: pareillement ils se plaisent aussi à disposer autrement le temps. Ceux qui n'ont l'infamie pour loyer de leurs pechez, ne veulent point pecher comme fait le commun des hommes. C'est l'infamie en fin que poursuiuent ces galans, qui viuent au rebours. C'est pourquoy il nous faut, Lucilius, suiure la vie que nature a ordonnee: il ne s'en faut aucunement destourner. Ceux qui la suiuent, trouuent toutes choses aisees & faciles: Mais ceux qui veulent s'efforcer contre elle sentiront vne pareille vie, que ceux qui rament contre la roideur de l'eau.

EPISTRE CXXIII.

Il n'y a rien de fascheux, ny la faim mesmes, si on la supporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on se peut passer de beaucoup de choses superflues.

Estant harassé du chemin, lequel ie trouuay plus fascheux que long, j'arriuay en fin en mon Albanum, qu'il estoit desia grande nuit. Je ny trouuay rien qui fust prest que moy seul: c'est pourquoy ie me mis dans le liēt pour me delasser, où ie pris la meilleure patience que ie peus de la longueur de mon cuisinier, & de mon boulanger. Cependant ie discourois en moy-mesmes, qu'il n'y a rien qui te puisse fascher si tu mets peine de le supporter doucement: & qu'il n'y a rien qui te puisse ennuyer, si toy-mesmes t'ennuyant, ne le rends plus aigre. Mon boulanger n'a point de pain: mais mon metayer, mon concierge, mon fermier en ont. C'est vn mauuais pain, dis-tu. Attens vn peu: il se rendra meilleur. La faim te le fera trouuer aussi bon comme s'il estoit tendre, & comme s'il estoit blanc. Il ne le faut point manger, que la faim ne le commande. L'attendray donc, & ne mangeray point que ie n'aye du pain qui soit beau, ou que ie n'aye perdu le desdain d'en manger de mauuais. Il se faut accoustumer à se passer de peu: beaucoup de difficultez qui se presentent en plusieurs lieux, & en diuers temps, empeschent que les Roys, & les grands Seigneurs, si bien pourueus qu'ils soient, ne peuuent se mettre à table à l'heure accoustumee de leurs repas. Il n'y a personne qui puisse auoir tout ce qu'il desire. Mais il peut bien ne desirer pas ce qu'il n'a, & se contenter ioyeusement de ce qui se pre-

Lychnobius, mot duquel use Senèque, signifie qui vit à la lampe, ou à la lueur de la lanterne. Le vice a plusieurs visages & change souuent.

Cause de la dissolution.

Tout est aise à ceux qui suiuent nature.

Rien ne peut ennuyer l'homme qui sçait doucement supporter les incommoditez de ceste vie:

Qui se sçait passer de peu s'accoutume à tout. Combien la frugalité est utile.

sente. C'est la meilleure partie de nostre liberté, que d'auoir vn ventre patient, qui puisse endurer vne fascheuse faim. On ne scauroit dire combien i'ay trouué bon, que ma lassitude se soit appaisée d'elle-mesme: ie ne cherchay ny les onctions, ny les bains, ny autre remede, que le temps. Car le repos chassera ce que le travail aura amassé. Ce souper quel qu'il soit me sera plus agreable, que le festin des prestres de Iupiter. Certainement i'ay voulu quelquesfois tout soudainement essayer la force de mon ame. C'est l'essay le plus certain, & le plus simple: car quand elle s'est auparavant preparee, & qu'elle s'est resoluë à la patience, on ne peut pas si bien cognoistre la vertu de sa vraye fermeté. Mais la cognoissance & les argumens qu'elles nous en donne sur le champ, & sans y penser, sont les plus certains: si elle ne s'est point seulement resentie d'une chose fascheuse: mais si elle l'a regardée de bon œil, si elle ne s'est pas mise en colere, si elle ne s'en est pas plainte: si en ne desirant point, elle a trouué elle mesme ce qu'on luy deuoit presenter: & si elle a pensé qu'il defailloit bien quelque chose à son seruice accoustumé, mais qu'à elle il ne defailloit rien. Nous n'auons iamais peu cognoistre combien de choses nous estoient inutiles & superflus, sinon lors que nous auons commencé de ne les auoir point: car nous en vsons, non point par ce qu'il nous fust besoin de les auoir, mais par ce que nous les auons. De combien de choses nous sommes-nous voulu seruir, parce que les autres s'en seruoient, & parce que plusieurs autres en auoient? Vne de plus grandes causes de nostre malheur est, que nous viuons à l'exemple d'autrui, & qu'au lieu de regler nostre vie par raison, nous nous laissons transporter à vne meschante coustume. Si peu de gens le faisoient, nous ne le voudrions pas faire: mais quand plusieurs ont commencé de viure ainsi, nous les suiurons, pensans que ce qui est plus vité & fréquenté soit le plus honneste. Lors nous prenons l'erreur pour vertu, quand il est deuenu commun. Tous ceux qui veulent auourd'huy voyager, ont vne auant-garde de cheuaux barbes, ont vne grande troupe de coueurs qui marchent deuant eux. Ce seroit vn deshonneur de n'auoir quelques-vns qui fissent sortir hors du grand chemin ceux qu'ils rencontrent deuant eux, & qui ne fissent cognoistre par vne grand'nuë de poussiere, qu'il y a quelque honneste seigneur qui vient. Tout le mode a desia des mujets pour porter la vaisselle de crystal & d'agate, & la vaisselle grauée par la main de quelques scauans ouuriers. Ce seroit honte de porter aucuns meubles, qui ne fussent dangereux de se rompre en les remuant. Tous les ieunes mignons, qu'on porte dans des coches, ont encor le visage lauë & frotté de liqueur, afin que le Soleil ou le froid n'offense leur teint delicat. C'est honte de voir aucun à la suite de ces beaux mignons, qu'il n'ait la face si belle, qu'elle n'ait pas besoin d'estre fardee. Il ne faut iamais ouy parler ces gens. Ce sont ceux là qui enseignent les vices, & qui les portent d'un lieu en autre. On pensoit que ceste race de gens, qui rapportent les paroles, fust la plus meschante de toutes: Mais il y en a qui portent les vices. Le langage de ceux là nuit infiniment: car encor que soudainement on ne sente point le dommage qu'il fait, si est-ce qu'il laisse sa semence dans l'ame. Ce mal nous suit apres que nous sommes hors de leur compagnie, & se refuseille quand nous n'y pensons pas. Côme ceux qui ont ouy vne belle musique, en portent dans leurs oreilles les fredons, & la douceur de ce son, qui empesche apres nos pensées, & les garde de songer aux affaires d'importance: Tout ainsi les paroles des flatteurs, & de ceux qui louent les choses meschantes, durent bien plus longuement qu'on ne demeure à les ouyr. Ce n'est pas chose facile de chasser vne voix douce hors de l'entendement: elle nous suit, elle dure, & reuiert quelque temps apres en nostre souuenance. C'est pourquoy il faut boucher l'oreille aux paroles

Ventre patient est la meilleure partie de nostre liberté. Le temps est le meilleur remede aux incommoditez. Preuues faites sur le champ, sont plus certaines. Vanité humaine.

Cause principale de nostre malheur.

Inuention contre la flaterie.

meſchantes, & meſmement aux premiers: car quand elle ont gagné du commencement, & qu'elles ſont receûes, elles ſe rēdent plus audacieuſes. De là on vient apres tenir ce langage: la vertu, la Philoſophie, la iuſtice, ce n'eſt que le ſon de paroles vaines. Il n'y a qu'une ſeule felicité de la vie heureuſe, de pouuoir faire toutes choſes librement. Iouyr de ſon bien, c'eſt viure, c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Les iours ſ'eſcoulent, & le temps de noſtre vie ſ'enſuit ſans qu'on le puiſſe plus recouurer. Auons-nous crainte de faire ce que noſtre plaisir demande, & de ſaouler noſtre ieuneſſe de voluptez, pendant qu'elle le peut & qu'elle le deſire, deſquelles elle ne pourra longuement iouyr? Quel plaisir eſt-ce d'aller ſans contrainte au deuant de la mort par noſtre eſpargne, ſe priuer de ſi bonne heure, de tout ce qu'elle nous doit oſter? Tu n'as pas ſçeu faire vne amie, tu n'as peu recouurer vn ieune mignon, qui rendiſt ialouſe ta maiſtreſſe: tu ſors de ta maiſon tous les matins ſans auoir deſieuné, tu manges ſi peu, qu'il ſemble que tu doiues rendre tous les ſoirs compte de ta deſpenſe à ton pere. Ce n'eſt pas viure que cela, c'eſt tenir compagnie à la vie d'autruy. O la grande folie d'amaffer toutes choſes à ton heritier, & les reſuſer à toy, & par le moyen d'un grand heritage rendre ton ennemy celuy qui t'eſtoit amy! Car tant plus que tu luy laiſſeras de bien, tant plus luy ſera ta mort agreable. Tu ne dois pas eſtimer vn ſold ces gens triſtes, qui avec vn ſourcil renfrongé reprenant la vie des autres, qui ſont ennemis de la leur, & qui ſont les precepteurs du peuple. Tu ne dois pas faire doute qu'il ne vaille mieux deſirer vne bonne vie, qu'une bōne reputation. On doit fuyr ces langages avec autant de ſageſſe, qu'Ulyſſes en monſtra, quand il ne voulut point paſſer ce deſtroit de mer, qu'il n'eueſt les oreilles bouchees. Elles ont pareille puiſſance, elles ſont oublier la patrie, les parēs, les amis, la vertu, & nous plongent dans vne deſhonneſte & miſerable vie, qui eſt moquee de tout le monde. Ne vaut-il pas mieux ſuiure le chemin de vertu, & ſe reduire à ce point, que tu ne puiſſes prendre plaisir qu'à ce qui eſt hōneſte? A quoy nous pourrons facilement paruenir, ſi nous penſons qu'il y a deux manieres de choſes, qui nous appellent ou nous chaffent. Celles qui nous peuuent appeller, ſont les richelſes, les voluptez, la beauté, l'ābition, & toutes autres choſes pareilles, qui nous flattēt, & qui nous agreent. Celles qui nous chaffent, ſont le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, vne vie pauvre & miſerable. Par ainſi nous deuous nous exercet à ne craindre point celles-cy, & à ne deſirer point les autres. Faisons teſte, & combattons contre cela: fuyons celles qui nous conuient, & prenons cœur contre celles qui nous aſſailent. Ne vois-tu pas la diuerſe poſture de ceux qui montent & de ceux qui deſcendent? Ceux qui vont en bas par vn precipice, ont le dos en terre, & le ventre en haut: ceux qui montent tiennent le viſage bas: car ſi en deſcendant tu veux peſer ſur le deuant, ſi en montant tu te pāches ſur le derriere, c'eſt auant, Lucilius, que de conſentir avec le vice: On va aux voluptez en deſcendant, mais en montant aux choſes aſpres & falchētuiſes. En l'un il faut pouſſer le corps: en l'autre il le faut retenir. Penſes tu que ie vueille maintenāt dire, qu'il n'y ait point d'autres perſonnes, les propos deſquels ſoient prenicieux à les ouyr, que ceux qui louēt la volupté, ou ceux qui nous mettent deuant les yeux les douleurs, & les craintes comme choſes eſpouuantables? Je croy que ceux nous nuſent auſſi grandement, qui ſous ombre de la ſecte Stoyque nous apprennent les vices. Ils ont ſouuent en la bouche que celuy eſt ſeul ſage & ſçauant, qui ſçait faire l'amour: & qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache bien boire, & faire bonne chere aux feſtins. Demandons auſſi iuſques à quel aage on doit aimer les ieunes hommes. Laiſſons cela pour la façon de viure des Grecs, dreſſons pluſtoſt nos oreilles à eey. Pas vn ne peut

Langage ordinaire des flatteurs.

Lequel il faut fuyr autant qu'il liſſe le chant des Sirenes.
&

Suiure le chemin de vertu.
Moyen d'y paruenir.
Deux manieres de choſes nous appellent ou chaffent.
Comme il ſe faut comporter à leur endroit.

Autre eſpece de gens non moins nuſibles que les flatteurs.

estre homme de bien par aduventure. La vertu se doit apprendre : La volupté est chose basse, de laquelle on ne doit faire compte, commune avec les bestes brutes, apres laquelle courent & valent les plus petites & les plus méprisées. La gloire est vne vanité muable, plus inconstante que le vent. La pauvrete n'est pas mal, si non à l'opiniõ de ceux qui la reïtent. La mort n'est pas mal, de quoy te plains-tu? C'est elle seule, qui se monstre plus iuste enuers le genre humain. La superstition est vne erreur pleine de folie: elle a peur de ceux qu'il faut aimer, elle offense ceux qu'elle reuere. Quelle difference trouues-tu, ou de nier les Dieux, ou de dire mal d'eux? C'est cela qu'il faut apprendre, c'est ce qu'il faut grauer en nostre memoire. La Philosophie ne doit point fournir d'excuses au vice: le malade est hors d'espe-
 rance de guarison, si le medecin l'exhorte à faire des excez.

La vertu s'a-
prend, & ne
vient point
d'aduature.

La Philoso-
phie ne doit
point four-
nir d'excuse
ses au vice.

E P I S T R E C X X I I I I .

*Il dispute si le bien se cognoist, ou par l'intelligence, ou par le sentiment. Si c'est par le senti-
ment, ceux qui suiuent la volupté, ou fuient les douleurs, n'en pourroient pas estre repris. Que
c'est la raison qui iuge cela. Ce discours est fort beau, & merite d'estre leu par les plus sçauans.*

*Les Epistres sont pleines de tant de diuersité de choses, & de belles sentences, qu'il est mal-
aisé de comprendre l'argument d'une chacune, par vn brief sommaire.*

IE te veux raconter maint bel enseignement
 De nos sages maiEURS: ne fuy point seulement,
 Et vueille ton esprit clair & subtil contraindre
 A cognoistre les maux que nostre ame doit craindre.

Les Epicu-
riens mettẽs
le souuerain
bien en la
volupté le
font sensi-
ble, mais les
Stoïques le
contiderans
en l'ame
soutiennent
qu'il se com-
prend par
l'intellect.

Toutesfois ie pense que tu ne fuys point à cela, & qu'il n'y a aucune subtilité qui te chasse arriere. Il seroit mal-seant à la gentillesse de ton esprit, de ne suiure que les choses hautes: mais aussi ie louë grandement que tu vueilles tirer profit de tout, & que tu t'offenses seulement lors que par trop grande subtilité on n'aduãce rien. Ie mettray peine de ne faire point cela maintenant. On demande si le bien se peut comprendre ou par le sentiment ou par l'intelligence. D'où aduient aussi que les enfans & les bestes brutes sont priuees de cela. Ceux qui mettent le souuerain bien en la volupté, ont opinion qu'il est subiect au sentiment: mais nous au contraire le mettans en l'ame, pensons qu'il est seulemẽt intelligible. Si les sentimens de l'homme pouuoient iuger de son bien, nous ne reietterions iamais la volupté, car il n'y en a aucun qui ne nous chatouille, qui ne nous soit agreable. Au contraire nous ne voudrions iamais sentir aucune douleur, car il n'y en a aucune qui n'offense les sens. D'auantage ceux qui prendroient trop de plaisir à la volupté, ou ceux qui auroient trop de crainte de la douleur, ne meriteroient aucune reprehension. Et toutesfois nous blasmons ceux qui sont trop addonnez à la gorge & à leurs plaisirs desordonnez, & mesprisons ceux qui par crainte n'osent rien entreprendre qui soit digne d'un brave cœur. Mais qu'elle faute font-ils, s'ils obeyssent à leurs sens, si le sens doit iuger du bien ou du mal? Car ce sont les sens que vous faites iuges de ce qu'il nous faut desirer ou fuir. Mais la raison gouuerne cela, & comme on doit determiner de la vie, de la vertu, de l'honneur, & comme

Aburdité
des Epicu-
riens.
Non les
sens, mais
la raison
doit iuger
de ce qu'il
faut ou de-
sirer ou
fuir.

on doit iuger du bien & du mal. Ceux-là ont mis le iugement de la meilleure partie entre les mains de la plus vile & basse qui soit : & veulent que le sens, qui est lourd & grossier, & plus tard & plus imparfait en l'homme qu'on pas-vne autre beste, se mesle de iuger que c'est qu'o doit estimer bien. Et quoy? si quelqu'un vouloit cognoistre les choses menuës plustost avec le touchement, qu'avec les yeux? Il n'y a aucun outil plus subtil & plus certain que la force des yeux, qui doit appercevoir le bien & le mal. Voy maintenant en quelle ignorance de la verité vit celuy & cōme il met sous le pied les choses hautes & diuines, qui iuge du bien souuerain & du mal par l'attouchement. Tout ainsi (dit-il) que toutes sciences & tous arts doiuent auoir quelque chose cōgnue & ouuerte, & qui se cōprend par le sens d'où elle prennent leur origine & leur accroissement: pareillemēt la vie heureuse prend son fondement & son commencement des choses manifestes, & de ce qui tombe en la cognoissance des sens. Vous dites donc que la vie heureuse prend son commencement des choses ouuertes & manifestes. Nous disons que ce qui est selon nature, il en appert incontinent & manifestemēt, comme fait vne chose qui est toute entiere. Qu'est-ce qui est selon nature? C'est ce qui aduient à celuy mesme qui ne fait que naistre: ie ne dis pas, bien, mais cōmencemēt du bien. Tu donnes la volupté cōme souuerain bien à l'enfance. Tu veux que celuy qui ne vient que de naistre, commence au point auquel vn homme entier & parfait doit à la fin paruenir. Tu mets le haut de l'arbre au lieu où doit estre la racine. Si quelqu'un vouloit dire qu'un enfant qui est encor caché dans le ventre de sa mere, & le sexe duquel est incertain, qui est encores tendre, imparfait & informe, sentist desia quelque bien, il se tromperoit fort. Et toutesfois combien peu y a-il de difference entre celuy qui en naissant prend la vie, & celuy qui caché dans les entrailles de sa mere, ne luy sert que de charge: Tous ces deux, pour le regard de l'intelligēce du bien & du mal, sont aussi meurs l'un que l'autre: parce qu'un enfant n'est pas plus capable du bien, qu'un arbre ou qu'une beste brute. Et pourquoy est-ce que le bien ne peut estre ny en vn arbre ny en vne beste brute? Parce que la raison n'y est pas: & par ainsi elle n'est point pareillement en vn enfant: car il a faute de raison. Mais il paruiendra au bien quand il sera paruenu à la raison. Il y a des animaux, qui sont du tout irraisonnables: il y en a qui ne sont point encor raisonnables: il y en a encor de raisonnables qui sont imparfaits. Le bien ne peut estre en pas vn de ceux-là : c'est la raison qui apporte le bien. Quelle difference donc y a-il entre ces choses, que ie viens de dire? Iamais le bien ne sera dans ce qu'il est irraisonnable. Le bien aussi ne peut estre en ce qui n'est point encor raisonnable. Le bien peut estre quelquefois en celuy qui est imparfait, mais il n'y est pas encor: C'est pourquoy ie dis, Lucilius, que le bien ne se trouue point en tout corps, ny en tous aages: & qu'il est aussi esloigné de l'enfance, comme le dernier du premier, & comme la perfection l'est de son cōmencement. Par ainsi il ne peut estre en vn petit corps tendre qui commence à prendre sa nourriture dans le ventre de la mere. Mais pourquoy ne le pourroit-il estre? Non plus certainement que dans la semence. Comme si tu disois, Nous cognoissons quelque bien aux arbres & aux bleds: mais ce n'est pas aux premieres feuilles qui sortent dehors. Il y a quelque bien dans le fromēt: mais il n'est pas au tuyau qui est encor en lait, ny quand l'espy commence à sortir de la bourse: ce n'est que lors que l'esté & la parfaite meurison à cuit le fromēt: ainsi que toute nature ne produit son bien sinon lors qu'elle est venue à sa perfection. Pareillement le bien de l'homme n'est point en l'homme, sinon lors que la raison parfaite est en luy. Ie te veux dire quel est-ce bien-là. C'est vne ame libre & sainte, qui soumet toutes choses à soy, & ne se

D'où c'est que la vie heureuse prend son fondement & origine.

Le bien a ses auancements & progres en l'homme. Autre refutation de l'opinion des Epicuriens.

Le bien ne peut estre en l'animal sans la raison.

Il ne se trouue donc pas encore en l'enfant qui n'est pas né.

Mais seulement en l'homme qui a de la raison.

Soumet à rien. Tant s'en faut que ce bien puisse aduenir à l'enfance, que l'âge qui vient apres ne l'espere point, ny l'adolescence mesmes, qu'à grand'peine. C'est vn grand'heur encor à la vieillesse, si avec beaucoup de soyn & de trauail ce bien luy peut arriuer: auquel âge ce bien est plus propre & se peut mieux comprendre. Tu as soustenu (dit-il) qu'il y a quelque bien en vn arbre, & quelque bien en vne herbe: il y en peut donc auoir en vn enfant. Le vray bien ne se peut trouuer ny avec des arbres, ny dans les bestes muettes: mais le bien qui est en elles, on l'appelle bien par emprunt. Quel bien dis-tu que c'est? C'est celuy qui est selon la nature d'vn chacun. Le bien ne peut en aucune maniere escheoir en vne beste brute: il appartient à vne meilleure & plus heureuse nature. Le bien ne peut aduenir qu'au lieu où la raison se loge. Il y a ces quatre natures, de l'arbre, de l'animal, de l'homme, & de Dieu. Ces deux premiers qui sont irraisonnables, sont de mesme nature: les autres deux, l'vn desquels est immortel, & l'autre mortel, sont diuers. Or nature parfait le bien de l'vn de ces deux, à sçauoir de Dieu: & le bien de l'homme se parfait par soyn & par diligence. Tous les autres sont parfaits en leur nature, non point vrayement parfaits, veu qu'ils sont priuez de raison. Car en fin il n'y a rien de parfait que ce qui est parfait selon la nature vniuerselle. Or la nature vniuerselle est raisonnable: tout le reste peut estre parfait en son genre. Ce en quoy la vie heureuse ne peut consister, ne peut auoir aussi ce qui rend la vie heureuse. Mais la vie se fait heureuse par le moyen des biens. En vne beste brute il n'y a rien de ce qui fait la vie heureuse: par consequent le bien ne peut estre logé en vne beste brute. Vne beste muette comprend les choses presentes avec le sens: elle se souuiet des passees, quand ce qui luy peut resueille les sens se presente à ses yeux: comme fait vn cheval, qui recognoist vn chemin, pour se souuenir qu'il l'ait fait: mais dans l'estable il n'en a aucune souuenance pour si souuent qu'il y soit passé. Et pour le regard du troisieme temps, qui est le futur, les bestes n'en ont aucune cognoissance. Côme donc pourroit-on trouuer la nature parfaite en ces bestes, qui n'ont point l'usage du temps parfait? Car le temps a trois parties: le passé, le present, & le futur. Le present qui est le plus court, & qui est tousiours en passage, a esté seul donné aux animaux: la memoire leur est fort petite du passé, & ne se resueille iamais que par l'occurrence du present. Par consequent donc le bien d'vne parfaite nature, ne peut estre en vne imparfaite nature. Ou si la nature en a aucun, c'est vn pareil bien à celuy que les bleds & les froments ont. Je ne veux pas aussi nier cela, que les animaux pour le regard de ce qui est selon nature, n'ayent des mouuemens fort impetueux, mais ils sont desordonnez & troublez. Et toutesfois le bien n'est iamais desordonné ny trouble: mais pourquoy dis-tu que les bestes brutes s'esmeuent cōme troublees & desordonnees? Je dirois bien qu'elles s'esmouueroient avec troublement & desordre, si leur nature estoit capable d'aucun reglement: car elles s'esmeuent selon leur nature: parce qu'on ne peut appeller trouble, sinon ce qui peut n'estre pas quelquesfois trouble: & rien ne peut estre assuré que ce qui est subiet à crainte. Le vice n'est sinon aux lieux où la vertu peut estre. Ce mouuement que ces bestes muettes ont procede de leur nature. Et afin que ie ne te retienne pas plus longuement, il y aura en vne beste brute quelque bien, quelque vertu, quelque perfection: mais quelle? Ny le bien, ny la vertu, ny la perfection ne sera point entiere. Car cela n'auient qu'aux choses raisonnables, qui peuuent sçauoir pourquoy, iusques où, & par quel moyen. Par ainsi le bien ne peut estre sinon que là où la raison est. Mais tu demanderas que sert ceste dispute, & de quoy peut-elle profiter à ton ame? Je te le diray: elle l'exerce & la rend plus subtile: & comme si elle deuoit

Encor ne s'acquiert-il qu'avec beaucoup de peine & de trauail.
Replique.

Responce.

Le bien des bestes s'appelle bien par emprunt. Quatre natures.

Quel est le bien parfait.

Comment la beste se souuiet des choses presentes, passees & futures.

Elle ne iouyt pas du vray bien, qui ne peut estre en vne nature imparfaite. Du mouuement des brutes, s'il est confus & desreglé.

Elles ont quelque bien, mais imparfait.

Conclusion
finale de
cette dispu-
te, & quel
fruit on en
peut recueil-
lir.

Aduantage
& prerogati-
ue de l'hô-
me sur les
bestes.

faire quelque chose, l'entretient d'un honneste occupation: ioint que ce qui retarde vne personne qui court apres les vices, luy profite beaucoup. Mais ie te dis que ie ne te scaurois porter plus de profit, que si ie te monstre en quoy consiste ton bien, si ie te separe d'avec les bestes brutes, si ie te loge avec Dieu. Pourquoi mets-tu tant de peine à nourrir & entretenir les forces du corps? Nature en a donné encor de plus grandes aux taureaux & aux bestes sauvages. Pourquoi travailles-tu tant à te rendre beau? Apres que tu auras tout fait, il y a forcé bestes plus belles que toy. Pourquoi mets-tu tant de soin à peigner tes cheveux? Quand tu les auras bien esparpillez comme les Parthes, & galonnez comme les Alemans: quand tu les feras voler cōme les Scythes: il n'y a cheual qui ne secouë vn plus beau crin; ny lion qui ne herisse vne plus belle perruque. Quand tu auras appris à bien courir vn leuraut te passera de viffesse. Mais delaisant toutes choses où tu dois par necessité estre vaincu, lors que tu entreprends chose qui est hors de toy: ne veux-tu pas retourner à ton propre bien? Mais quel est-il: c'est vne ame corrigee, pure, qui tâche d'imiter Dieu, qui se hausse par dessus les choses humaines, qui ne cherche rien hors de soy de ce qui est sien. Quel bien donc est celuy qui est en toy? vne raison parfaicte. C'est celle qu'il te faut faire venir à la derniere perfection, & iusques là où elle peut entierement croistre. Tu te pourras lors estimer bien-heureux, quand les ioyes & les honnestes plaisirs naistront dans toy-mesme: & lors aussi que parmy les choses que les hommes rauissent souhaitent, & gardent, tu n'y trouueras rien, ie ne dis pas que tu tinses plus cher, mais rien que tu voulusses seulement desirer. Je t'apprendray vne petite regle, par laquelle tu pourras te mesurer, & par laquelle tu pourras iuger que tu es parfait: tu iouyras de ton souuerain bien; quand tu cognoistras que ceux qu'on estime les plus malheureux, sont les plus heureux.

FIN DES EPISTRES.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIERES
PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQUE,
contenuës dans les œuures de Senèque.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMUNS PAR
ordre Alphabetique: a, denote la premiere page, b, la seconde du feuillet.

A



Age nul exempt de vice, feuillet 203 a
 Age lequel a acquis une longue experience, est plus propre pour rendre une ameposee & modérée; 139 a
 briueté de l'Age de l'homme, 443. b
 Voyez Vie,
 l'Age & le temps de la vie s'escole sans le sentir, 140 a
 les Ages different, mais on est toujours le même, 344. a
 Abatos, pierre sur laquelle aucun n'ose monter que les Pontifes, & qui sent le premier accroissement du Nil, 513. a
 Abeilles, & leur adresse & industrie en la confession du miel, 166. b
 Abstinence des animaux introduite par Pythagoras & Sextus; & pourquoy? 223. b
 Abstinence louée, 155 a
 Abstinence trop grande irrite les esprits, 380. a
 Academiciens tant vieux que nouveaux n'ont laissé aucun successeur, 543 b
 Academiciens ont introduit une nouvelle science, laquelle conclut qu'on ne sçait rien, 178 a
 Academiciens resitez. 142. a
 Accidens qui sont hors de remedes esbranlent les cœurs bien assurez. 184 b
 Accidens extraordinaires d'où vient que nous les estimons nouveaux, 526 a
 Accusations sous Tybere Cesar frequentes, 24. a
 Achaye agitée par tremblement de terre, 525. a: b
 Accepte seulement ce qui est necessaire: sentence de Caton, 193 a
 Lac Achernisien, 122 a
 Achilles auibeur de la mort de Pompée, 365 a
 Achilles, 315 a 419

Achilles courtois enuers son ennemy Priam, 315 a
 ans d'Achilles & Patrocle, 175 b
 Actions de nostre vie sont mesurées par l'object bonnest ou desbonnest, 151. a
 Actions du sage differentes de celles des autres hommes, 170. a
 diuersité des Actions en quoy consiste, 134. a: b
 toutes les Actions des vertus sont pareilles, ibid.
 il vaut mieux ranger les Actions que le langage. 233 b
 Action concedée aux Medes contre l'ingratitude, 19. a
 l'Admiration excite l'ambition, 196. a
 l'Admonestement est une espece d'exhortation, ibid.
 il ne faut par Admonestier indifferemment toutes personnes, 208 b
 Admonitions reiterées, & leur profit; ibid. & 144 a: b
 Admonition profitable, quelle? 195 a
 l'Admonition doit estre bonteuze, 71. b
 l'Admonition ne doit auoir lieu entre les bienfaits, 9. b
 l'Adolescent doit suy la solitude, 82 a
 l'Adolescent triste est presere a celui qui est gay & ioyeux, 106. a: b
 les vices des Adolescents, 85. a
 Adrumetum, ville. 23 a
 l'Aduenir est incertain, 439 b
 Aduersitez comme sont souhaitables. 137 b
 Aduersitez fortifient l'ame, & la rendent plus resoluë contre tous sinistres euenemens, 84. a
 Aduertir & conseiller, en quoy different, 495 a
 Aduertissement aux gens de ville pour estre guarantis des desbauches publiques, 196 b
 Adultere de Clodius avecques la femme de Cesar, 203 a
 Adultere reputé pour une espece tres-bonnest de fiançailles, 5. a

Adultere perpetré sans aucune honte, 21. b
Aeacus, homme tres. iuste, 550. b
Aegialus, tres diligent pere de famille, 171. b
Aeschines, pauvre discipule de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir, se dedica luy. mesme à luy 4. b
Aesope, & de son plat iadis fort renommé, 198. b
Acrus, aujourdy Montgibel, 157. a
Affections: belle dispute sur ce subiet, 35. a
Affections & passions basses par les Stoiciens temperees par les Peripateticiens, 35. a
Affections & passions, sçauoir si elles se trouuent aux bestes, 358. a
il se faut addonner aux Affections honnestes, 217. a
Afflictions fortifient l'esprit, & le rendent plus resolu contre tous sinistres enuenemens. 84. a
Afriens, ou Libs, vent. 522. a
Afrique separee d'Espagne par la mer, 533. b
L'Afrique a bien peu de fontaines, & pourquoy 501. b
Agato, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius, 549. a
M. Agripa seul heureux entre ceux que les guerres civiles auoient esteuez 144. b
Agrippa gendre d'Atticus, 93. b
Agrippalout, 26. b
Agrippina mere de Neron, femme de grand esprit empoisonne l'Empereur Claudius son mary, 545. a
Aiax deuenu furieux par cholere, 376. a
Aigle, enseigne militaire, 45. b
L'Aigle & le Corbeau pourquoy sont les auspices des plus importants affaires, 493. b
vn Aigneau immolé pour empescher la gresle, 516. a
L'Air n'est composé d'atomes, 488. b
L'Air est vn corps plein, & non pas vuide, 489. a
son agitation, & ses effets, 489. b
L'Air est meslé parmy la terre & les eaux, 489. b
situation & qualitez diuerses de l'air, *ibid.*
combien l'Air se. t à l'effect des tonnerres, & comment, 493. a
L'Air conuertie en eau sous terre, s'il est cause efficiente des eaux. 502. a
Air maile & femelle selon les Egyptiens, 502. b
Air pourquoy est inconsistant, 490. a
L'Air est froid de soy & obscur, 489. b
L'Air a vne vertu naturelle de se mouuoir, 529. a
a quelque chose de vital en soy, *ibid.*
L'Air n'est iamais immobile, 518. b
L'Air, tant plus pres est de la terre, d'autant est il plus espais, 516. a b
L'Air est pestifere apres vn tremblement de

terre, 533. a
pourquoy l'Air sortant du creux de la terre, est pestilent & mortel, *ibid.*
L'Air ne produit point les cometes, 541. a
ce qui s'en flamme par la corruption de l'Air, ne peut subsister, *ibid.*
L'Air est vne partie du monde, 488. b
dequoy il est composé, *ibid.*
la difference de l'Air & du vent, 518. a
trois parties de l'Air, leur nature, & leur force Aux chapitres 8. 9. & 10. du 3. liu. des Quest. natur. 488. b. 489. b
Albinouanus, homme de fort plaisant discours, 346. a
Alcestis n'a receu aucun de son pays dans sa maison, 474. a
Alcibiades tres. opulent, 4. b
vaincu par Aeschines, *ibid.*
Alemans portoient leurs cheueux gaulloizez, 349. b
Aleman se faisant mourir d'une estrange mort, 141. a
Alexandre n'a refusé le tiltre de citoyen de Corinthe, 7. b
Alexandre se vante n'auoir esté vaincu par aucun en plaisirs & courtoises, 42. b
Alexandre a suuy la trace d'Hercules, 65. a
Alexandre frappé d'un coup de sagette, 128. a
Alexandre tua Clitus son amy en banquetant, 165. b
Alexandre a appris la Geometrie, 185. b
Alexandre commandé par la cholere, 230. b
vaincu par le vin, 165. b
comme il met sur l'Ocean nouvelles carauelles, 340. a
Alexandre en temps de paix au son de la trompette sonnee par Xenophantus mit la main à l'espee, 340. b
comme il fut admonesté de se garder de Philippe son medecin, 371. b
côme il exposa Lyfimachus aux lions. 382. b
comme il traia cruellement Telesphorus Rhodien, 383. b
comme il tua Callisthenes philosophe de grand esprit, 531. b
comme estant blessé il cogneut qu'il estoit homme & non fils de Iupiter, 128. b
Alexandre tua Darius, 331. b
dire notable d'Alexandre, 120. b
estrange vanité d'Alexandre & de Xerxes. 523. a
Alexandrie, region exempte de neiges, 514. a
perfidie Alexandrine, 441. b
Alpes, montaignes d'admirable bauteur, sont fort froides, 516. b
Alpeus, fleuue, 506. b

Table des Matieres.

celebré par les poëtes,	517. b
Amateur de vertu ne devient iamais meschant,	
70 a	
Ambition,	94. a 146. a
Ambition inconstante,	ibid.
Ambition, mere d'ingratitude,	13. b
Ambition demande un eschafant,	196. a
Ambition foite,	138 b
Ambition excitee par admiration	195 b
Ambition ne permet que l'homme s'arreste en quelque mesure d'honneur,	13. b
Ambracius, gouffre de mer,	510. b
Ame des plantes & arbrisseaux,	125. a
L'ame ne meurt point,	222. b
immortalité de l'ame prouee,	236. b
L'ame & l'esprit extolle les choses petites, illustre les choses sordides, & auilist les choses grandes,	7 a
L'ame est un Dieu logé dans le corps humain, c'est le Roy de l'homme,	233. a
rend l'homme noble,	111. q
la beauté dicelle,	134. a
son origine,	186. a
ses affections,	133. a
L'ame n'est point souillée par la vilanie du corps. mais par la beauté d'icelle le corps est embelly,	233. b
L'ame doit abhorrer les querelles & discordes,	21 a
L'ame doit estre plus riche que le corps. En la preface du premier livre des Quests natur.	476 a
Ame immo: telle,	124. a
Ame se perfectionne par la cognoissance du bien & du mal,	175 a
L'ame se rend stupide, & son action est emouffee & reboubee par le trop manger & boire.	233 b
L'ame prend se force de la contemplation de nature,	534. a
L'ame emprunte sa grandeur de la vertu,	133. b
L'ame ne peut estre reduite en seruage,	22 b
L'ame porte la semence des choses honestes en soy,	193. a
L'ame trouue entre la pauvreté matiere d'estre liberale,	4. b
Ame genereuse est de sa nature enflammee à espoufer l'honesteté,	108. a 115. a
est douée d'une douceur,	401. b
se dedie à Dieu,	221 b
marque d'une bonne Ame,	225 a
L'ame nauaise conuertit tout en mal,	204 b
Amistie fidelle recree l'homme,	421 b
Amistie ne doit estre appuyee sur l'utilité,	81. b
Amistie se trouue entre Dieu & les gens de	

bien,	351. b
Amistie a beaucoup de force,	70 b
Amistie du temps,	80 b
Amistie vraie entre les sages,	68 a
Amistie rend les choses communes,	68. v
Amistie & inimitie prennent naissance en la volunté,	53. b
des Amis desurcels la memoire est douce.	230 a
on se doit plus fascher de la mort de son Amy que de celle de son fils,	209. b
il y a plus de plaisir de faire un Amy que d'en auoir,	80. a
qui est le vray Amy,	75.
Amy ne doit estre esproué en un banquet.	a
92 a	
Amy doit estre possédé du cœur,	122. a
Aime si tu veux estre aimé,	80. a
Amour de soy. mesmes,	13. b
d'Amour sol & d'une baine mesme fin,	57. b
Amour trop grand nous engendre des craintes & solitudes.	86. a
Amphibatre,	189. b
Amplification de l'Empire Romain par Scipion,	26. a
Anacharsis inuenteur de la roue d'un potier,	183. a
Anaxagoras dit que le feu peut estre distillé de l'air,	490 a
fait le feu cause du tremblement de terre,	518 a
dit que la terre mesme est cause de son mouuement,	518 a
Anaximander rapport tout à l'air & au vent	491. a
Anaximandrus,	ibid.
Anaximenes,	ibid.
Angleterre.	450. 0
Auguilles naissent en lieux latebreux,	504 b
un Animal n'est point plus ssauant que l'autre,	344 b
Animaux surpassant en quelque chose l'homme,	14. 15. b
cognoissance que les Animaux ont de leur naturel,	343 b
d'où elle procede,	343 b 344. a
comment ils cognoissent ce qui leur est nuisible,	344 a
Anneus Serenus sort regretté par Senecue,	130. b
Annales de Tamusius peu louées,	191. a
Annibal vainqueur vaincu par les vices.	118. a
Sp. Annius ennemy de clarté,	346. a
apres cinquante ans la loy ne contraint le soldat, apres soixante elle ne sise le senateur	444 b
Antigonus,	11. b
Antipater le Philosophe,	186. b 174. b 186 b
Antipodes,	153. b

Table des Matieres.

<i>Antoine Triumvir perdu par le vin & l'amour.</i>	
166. a: fut ingrât à sa patrie,	47. a
le Nil demonstra comme l'Empire d'Antoine & Cleopatre defailloit,	514. a
Apatie des Stoyques, & autres Philosophes que' est.	80. b
Apennin,	103. b
Appetit contraire à la raison,	94. a
Apicius gourmand,	002. a
fuit sa vie par poison,	407. a
Apocelocytose, discours plein de moquerie sur la mort de l'Empereur Claudius,	545. a
Appollodorus,	70. a 305. a
Apollonius Myndien,	536. b
disciple des Chaldees, tient qu'il y a beaucoup de comettes errantes,	539. b
Apollonius Pyela,	511. a
Apopibegme de Caton,	340. a
de Crispus Passienus,	7. a
de Demetrius,	186. a
d'un Empereur Romain,	68. a
du Roy Philippe,	31. a
Apopibegme notable de Crates,	81. b. 82. a
de Mecenas,	30. a
Apopibegme & comparaison notable touchant l'ingratitude,	161. a
Apopibegme enseignant plusieurs à changer d'esprit que d'air,	99. b
Apopibegme touchant la vie paisible,	138. b
Apothicaïres & parfumeurs pourquoy bannis de Lacedemone,	517. b
Appion Grammaïrien,	128. a
Appius aveugle,	354. b
Apprehension de pauvereté ne doit desourner l'homme de l'estude & l'amour de sagesse.	97. b
Apprehension vaine ou vraye, comment se peut cognoistre,	84. b
Apprendre,	222. a 387.
Apprendre faut tant qu'on vüie,	151. b 152. b
Alemaigne,	127. b 450. a
Araignée fait vne tissure laquelle nul homme ne peut imiter,	344. b
Aratus,	484. b
Araxes, fleuve, ne peut souffrir qu'on luy dresse vn pont.	530. a
Arc en ciel,	480. a
Arcadio, ville,	502. b
Arcesilaus, pour secourir vn sien amy pauvre & bonteux, mit sous le coussin du lit d'iceluy vne bourse pleine d'argent,	9. b
Archelaus,	43. a
exacte obseruateur de l'antiquité,	528. b
dit que le vent est cause du tremblement de terre,	ibid.
Archidemus,	343. a

Ardea, ville,	185. b
pays d'Ardea,	219. b
Arenes vastes entre l'Egypte & l'Ethiopie.	
234. a	
l'Arene accabla vn exercite,	493. a
Areopages, iuges tres religieux,	420. b
Areibuse, fontaine,	507. a 527. b
Arcus, philosophe,	456. b
Argent,	68. a 422. a
ne fait pas vn homme riche,	340. a
Voyez Richesses,	
Aristarchus,	127. a
Aristide le iuste,	36. a
ou cracha à sa face, comme on le meuoit au supplice,	472. a
Aristippus,	71. b
Aristo Cbius,	101. 179. a
Ariston,	101. 191. a 191. b
Ariston & Gryllus,	26. a
Aristogiton meurtrier des tyrans.	69. b
Aristote,	132. b 361. b
dit que la cholere est l'esperon de la vertu,	
361. b 378. b	
s'ensuit à fin de n'estre condamné par les Atheniens,	415. a
Arithmetique apprend d'accommoder les doigts à l'auoice,	175. b
Arruntius,	232. a
Arruntius & Aterius ont fait profession de recevoir testaments,	62. b
Art à autre que l'artisan,	16. a
Art n'est pas ce qui vient à quelque effect casuallement,	101. a
Arts seruent,	169. b
Arts en quatre manieres,	175. a
Arts inuentez par les Philosophes,	180. b
Asclepiades,	197. a
Asclepiodorus,	492. b 493. a
Asie,	525. a
Asie agitée d'un tremblement de terre,	ibid.
Asiaticus Valerius,	434. a
Asinius Gallus,	121. b
Astrologie,	176. a 493. b
Atabulus, vent insecte la Pouille,	522. a
Atalanta, isle,	532. a
Athenes,	460. a
Atbenodorus,	419. b
Atomes,	39. b
Attalus,	80. a 130. b 146. a 496. b
precepteur de Seneca,	223. a
aime l'austerité,	224. b
amisté avec la discipline des Hetrusques la subtilité des Grecs.	496. b
Attalus Roy d'Asie,	432. b
Attilius brutal, & sa dissolution,	345. b

Table des Matieres.

	125 a
<i>Attius, poëte.</i>	14 a
<i>Auarice,</i>	184 a
<i>description d'Agüé les proprietéz ex possessi-</i>	
<i>on, si jamais assouvie,</i>	145. a 179 b
<i>Auarice, si jamais assouvie,</i>	191. b
<i>Auarice, si jamais assouvie,</i>	222. b
<i>ne jointe avec l'ambition causes de grands maux,</i>	
<i>67 b</i>	
<i>Auarice du temps est honnesté,</i>	436.
<i>Auerlin, montagne:</i>	441 b
<i>Auguste,</i>	7 a 26. a 396. a 438. b 450. a
<i>451 455.</i>	
<i>Auguste a fait & dit plusieurs choses dignes de</i>	
<i>memoire,</i>	384 b
<i>Auguste doux. contre Cinna qui a voit conspiré</i>	
<i>sa mort,</i>	394, a
<i>a delinüé Lentulus d'un labour vain,</i>	13. b
<i>a relegué sa fille, & pourquoy?</i>	60. a
<i>Aulus Cremutius Cordus,</i>	453. b
<i>Auspice,</i>	493 b

B

B <i>Aba,</i>	88. a 546 b
<i>Babillins excellent en toutes sortes de sciën-</i>	
<i>ces,</i>	475 a
<i>Babylone, ville:</i>	470 a
<i>Bacchus,</i>	6 a 30 a 427 a
<i>Baia, ville:</i>	118 a
<i>Bain de Scipion,</i>	170 a
<i>Bain des libertins,</i>	ibid.
<i>Bain ancien & tenebreux,</i>	169 b
<i>Bain,</i>	405 b 422 b
<i>Bains eschauffez sans feu,</i>	505 b
<i>Barbebaud, poisson delicieux,</i>	153 b
<i>les diuerses couleurs qu'il prend en mourant,</i>	
<i>304. a</i>	
<i>Barbebaud pesant quatre liures & demie presen-</i>	
<i>té à l'Empereur Tybere, qui le fit vendre; &</i>	
<i>fut acheté deux cens escus par Publius</i>	
<i>Oclanius,</i>	200 a
<i>B. Bassus,</i>	383 a
<i>Bassus Aufidius,</i>	101. b
<i>Baillus,</i>	543 b
<i>Belienus Bassus,</i>	383 a
<i>Bellerophon,</i>	434 b
<i>Bellone,</i>	395 a
<i>Benacus, fleuve:</i>	29 b
<i>Berosé interpreta Belus,</i>	509 a
<i>Bibliothèque: ornement necessaire d'une mai-</i>	
<i>son,</i>	422. a
<i>Bibliothèque d' Alexandrie bruslée,</i>	ibid.
<i>Bien, qu'est-ce?</i>	339. a 339 b
<i>Bien qui est donné peut estre osté,</i>	80 a
<i>Bien qui n'est marié avec l'honesteté, ne peut</i>	

<i>estre dout du nom de bien,</i>	143 b 339 a
<i>Bien & mal ne s'assemblent en une mesme per-</i>	
<i>sonne,</i>	338 a
<i>Bien des mortels est mortel; le vray bien ne</i>	
<i>meurt point,</i>	338 a
<i>Bien public,</i>	69 a
<i>Bien souverain,</i>	80 a 103 a 146 a
<i>Bien souverain, qu'est-ce?</i>	404 b
<i>Biens de trois sortes,</i>	45 b
<i>Biens vrayz quels ils sont?</i>	147 b 148 a
<i>ne se partagent,</i>	146 a
<i>Biens presens ne sont solides,</i>	18 b
<i>Bien-faict que c'est?</i>	4 a
<i>en quoy consiste,</i>	ibid.
<i>demeure,</i>	3 b
<i>est chose incorporelle,</i>	ibid.
<i>auce, encore que la chose qu'on donne vienne</i>	
<i>à perir,</i>	ibid.
<i>n'est iamais perdu,</i>	2 b
<i>à qui bien colloqué,</i>	7 a
<i>est donné trop tard par celuy qui attend qu'on</i>	
<i>le prie,</i>	8 a
<i>superbement fait est odieux,</i>	9 b
<i>gracieusement receu paye la premiere pen-</i>	
<i>sion,</i>	13 b
<i>receu plaist,</i>	ibid.
<i>est chose louable.</i>	45 a
<i>comment se doit faire,</i>	7 b
<i>comment se doit recevoir,</i>	12 a
<i>dépend de la volonté de celuy qui le fait,</i>	56 a
<i>est un lien,</i>	62 b
<i>ne doit estre regretté,</i>	40 a
<i>n'est assubjéty à aucune loy,</i>	52 b
<i>n'est point deus s'il n'est fait volontairement,</i>	
<i>48 a</i>	
<i>pour gain ou profit est usure ou exaction, 32 b</i>	
<i>il n'y a Bien-faict si grand que la malice ne puisse</i>	
<i>blasmer,</i>	14. a
<i>l'action du Bien-faict & ce qui est donné par</i>	
<i>l'action est appellé bien-faict,</i>	16 a
<i>Bien-faicts de deux manieres,</i>	69 a
<i>à qui se doiuent donner,</i>	2 b
<i>comment doiuent estre faicts,</i>	2 b
<i>s'ils se doiuent tous recevoir,</i>	12. a
<i>ne sont pareils,</i>	19 a
<i>comparez au balon,</i>	11. b
<i>Bien-faicts de Dieu infiniment plus grands que</i>	
<i>des hommes,</i>	29 b
<i>Bien-faicts des parens enuers leurs enfans,</i>	
<i>58 b</i>	
<i>Bion,</i>	66. a 421. a 425. b
<i>Bocchus Roy,</i>	441 b
<i>en Bæotie y a deux fleuves qui colorent les trou-</i>	
<i>peaux,</i>	505. b
<i>Bonté,</i>	33. a 339. a 339. b

Table des Matieres.

<i>Bm, qui est?</i>	105. b
<i>Bon & honneste comment different,</i>	339. a b
<i>Borcas,</i>	521. b
<i>Bras & iambes lauez par les anciens,</i>	170. b
<i>Brebis estouffees durant un tremblement de terre,</i>	524. b
<i>Brocards de Natta Pinarius,</i>	346. a
<i>de Scavrus contre Ariston Philisophe,</i>	107. a
<i>de C. Cesar contre Asiaticus Valerius,</i>	434. b
<i>contre un Philisophe Pistagoricien,</i>	71. b
<i>Brutus & sa mort bonteuse,</i>	163. a 459. a
<i>Brutus a escrit un liure de la vertu,</i>	200. a
<i>Burrus preuoit de Neron,</i>	400. a

C.

C <i>Aecilius,</i>	210. a
<i>Cacilius vsurier,</i>	338. b
<i>Cecinna homme eloquent,</i>	497. b
<i>Celius orateur,</i>	380. a
<i>Caius Cassius durant sa vie ne beut que de l'eau,</i>	165. a
<i>Caius Cesar donna la vie à Pompée Pennus.</i>	10. a
<i>C. Cesar assiege la ville de Corfinium,</i>	23. b
<i>Caius Getulicus,</i>	511. b
<i>Caius Gracchus,</i>	459. a. b
<i>Caius Marius,</i>	46. b 229. b
<i>Clemence de Cesar,</i>	24. a
<i>Cesar,</i>	23. b 37. b 47. a 50. a 60. a 67. b 76. b 383. a 384. b
<i>Cesar pouste de gloire,</i>	196. a
<i>Cesar brussa un paquet de lettres enuoyees à Pompée,</i>	372. a
<i>Cesar passa par l'Angleterre,</i>	459. a
<i>Cesar porta patiemment la mort de sa fille,</i>	ibi. d.
<i>Cesar ayant perdu sa sœur ne pleure point.</i>	451. b
<i>Cesar Caligula,</i>	383. 384. a 386. b 425. a
<i>Caligula appelle Iupiter au combat,</i>	363. a
<i>Calpurnes,</i>	537. a
<i>Callistratus,</i>	61. b
<i>Callistus,</i>	114. a
<i>Calpurnius Sabinus,</i>	97. a 99. b
<i>Calvus contre Varinius,</i>	193. a
<i>Cambyses,</i>	493. a
<i>Cambyses furieux,</i>	169. a
<i>Cambyses adonné au vin,</i>	581. b
<i>Camillus ennoyé en exil,</i>	47. a
<i>Candauié,</i>	103. b
<i>Cantius Iulius, & sa mort.</i>	425. a
<i>Cannes,</i>	365. b

<i>Capitole,</i>	458. b
<i>Carie,</i>	504. b
<i>Carthage,</i>	445. b
<i>Cassander assiegea les François</i>	265. b
<i>Catilina,</i>	502. b
<i>Catilina ingrat,</i>	47. a
<i>Catilina ennemy de Ciceron,</i>	46. b
<i>Caton defendeur de la liberte,</i>	37. b
<i>Caton.</i>	47. a 118. b 141. b 162. a 172. a 193. a 219. a 340. a 426. a 426. b
<i>Caton note d'yrongnerie,</i>	426. b
<i>Caton chassé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harangues, iusques à l'arc Fabian,</i>	428. b
<i>Caucaze,</i>	514. a
<i>Celeste nature est toujours en mouuement,</i>	468. a
<i>Censure de quelques actions de Caton d'Vili- que.</i>	86. b
<i>Centaures,</i>	125. b
<i>Champagne, ou terre de Labour,</i>	419. a
<i>sa fertilité & ses delices ont perdu Hannibal,</i>	118. a
<i>Chameleon change de couleur,</i>	482. a
<i>Charge doit estre aux forces,</i>	94. a
<i>Chamander composa un liure des cometes,</i>	537. a
<i>Charondas legislateur,</i>	180. b
<i>Charybdis, 103 b 112 a 460. a: sa nature & description,</i>	157. a
<i>Chastrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome,</i>	47. a
<i>Chelidon mignon de Cleopatra,</i>	173. a
<i>Chieux longs & nourris anciennement.</i>	349. b 440. b 486. a
<i>Chimere,</i>	229. a.
<i>Cholere, sa definition,</i>	395. a. b
<i>Voy les trois liures de la Cholere.</i>	
<i>Cholere souuent exercee tourne en cruauté,</i>	365. b
<i>Cholere grande est une sureur,</i>	92. a
<i>Cholere est un vice que nous admettons de nostre propre volonte,</i>	364. b
<i>Cholere n'est decente en un Roy</i>	392. a 392. b
<i>Chose honneste a en soy prix,</i>	58. b
<i>Choses celestes,</i>	176. a
<i>Contemplation des choses celestes surpasse l'opulence des riches,</i>	476. b
<i>Chrysippus,</i>	3. a 3. b 11. b 23. a 81. a 230. a
<i>Ciceron enuoyé en exil.</i>	47. a
<i>Ciceron,</i>	228. a 388. b 423. b 437. b
<i>ses Epistres ont immortalisé Atticus,</i>	93. b
<i>son langage post & doux,</i>	109. a
<i>se mocquoit plaisamment au grand nombre des Poetes Lyriques,</i>	116. a

depeint au vis l'horrible meschanceit de Clodius,	203. b
comparé avec A. Pollio. & a composé des livres de la republique,	224. a
quelle est la composition de son parler,	232. a
subiect ordinaire de ses Epistres,	338. b
descouvre la coniuuration de Catilina,	462. a
malheurs qui ont precedé sa mort,	426.
sa mort,	426. a
Ciel,	476. a
commun à Dieu & aux hommes.	460. a
Cierges souloient preceder aux funerailles,	
231. b 423. b	
Cimber Tillius,	386. b
Cimbriens,	46. b 196. a 360. b
Cinna,	37. a
Cité est un estat fort bon, lors qu'elle est gouvernee par un Roy,	13. a
Claranus,	133. b
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut,	545. b 546. a b
il fut empoisonné avec d.s champignons poudrez de coloquinte,	545. a
ses derniers propos,	547. a b
Claudius Quadrigarius,	23. a 441. a
Cleantes, 46. a 54. a 78. a 111. b 191. a 222. b	
Clemence est la vertu plus seante à l'homme,	391. a 392. a
Clemence necessaire aux Princes,	392. a
les rend semblables aux dieux,	392. b
Clemence desinie en plusieurs façons	400. b
Clemence ornement des Empires,	395. a
Cleophanes ville, où ceux qui denoient observer les signes de la tempeste, si par leur negligence les vignes eussent esté baillées, estoient punis,	525. b 526. a
Cleopatra,	166. a
Clidemus,	492. b
Clodius,	365. a
Clodius corrupteur des Iuges,	203. b
Clodia,	459. a
Clotbo,	546. a b
Cn. Lentulus,	14. a
Cn Pompeius,	47. a 195. b 462. a
Cn. Piso,	362. a
Colonies des Romains,	468. b
Colomnes,	235. b
Combat des crocodilles & dauphins sur le fleuve du Nil,	514. a
Combats sacrez,	41. b 42. a
Combattre avec son pair douteux, avec son superieur dangereux, avec son inferieur laid,	375. a
Cometes,	536. a b 538. b 541. b
Cometes diuerses en diuers lieux,	539. b

Compagnie pour apprendre sert beaucoup,	78. a
Concorde agrandit les choses petites : la discord de les abaisse & perd facilement,	194. b
Condition autre des biens, autre des commoditez,	174. b
Condition miserable de ceux qui apprennent toujours d'autrui,	105.
Canon a colligé les eclipfes du soleil.	536. b
Conscience bonne, quelle?	34. b 101. b
204. 209. a	
Conscience,	16. a 34. b 62. b 111. a 204. a
Conscience le soir examinee, se rend plus saine,	388. a
Conscience mauuaise fuit la lumiere,	346. a
Conscience bourreau domestique des meschans,	204. a
Conseil.	107. b 155. a
Conseil utile, grand benefice,	60. a
Consolation,	191. b 209. a
Constance es tourmens.	205. a b
Constitution & complexion des hommes diuerses,	344. a
choses Contraires ne peuvent subsister en mesme subiect,	15. a
Contumelie n'est estimee digne de vengeance par les loix: & est vne iniure laquelle n'est grieue,	377. a
Contumelies plus grieues aux Princes que les iniures,	394. b
Conuersion,	79. a 426. a
Corbule, & son brocard,	433. b
C. Cordus, & sa mort,	463. a
Corfinium.	23. b
Corinthiens offrirent à Alexandre l'homme de leur bourgeoisie,	6. a b
Coriolanus ingrat,	46. b
Cornelie fille de Scipion eut douze enfans, veit mourir dix de ses enfans,	459. a 472. b
Corps de l'homme,	79. b 236. a 370. b
Corps, les vns composez, les autres continus,	214. a
Correction quelle doit estre,	78. a
Correction odieuse au meschant,	388. a
Corus,	522. a
Corycus, montaigne,	502. a
Cossus, yuongne discret & aduise,	165. a
Cosure,	467. b
Couleur rouge excite le taureau,	486. a
Couleurs diuerses en l'arc en ciel.	480. b 481. b
Couronne manale,	26. a
Couronne meteore,	478. a
Consumme plus forte que toute loy,	49. a
Crainte,	127. b 526. a
Crainte redonde sur son autheur,	367. b

Crainte de la mort d'où prend sa source,	155. b
Crassus,	340. b 437. b
Craus auditeur de Stilpon,	81. b
Creancier,	48. a 52. a 68. b 94. a 449. a
Crementius Cordus, & de sa mort,	463. a
Crispus Passienus,	7. a 511. a
Cræsus captif,	114. a
Croire à tous ou à nul est vice,	75. b
Cruauté: sa definition & ses especes esclaircies par exemple 32. a 78. b 362. a 371. b 382. a	384. a 393. b 401. a 425. a b.
Cruauté compaigne de l'yvresse,	165. a b 166. a
Chrystal d'où se fait,	506. b
Cumes, ville,	121. b
Cupidité doit estre refrenée,	18. a 77. b
93. b 128. a b	
Curius Dentatus fort severe en sa vie,	342. b
ses apophibegmes,	420. b 458. a
mena premier en triomphe des elephants,	441. a
Cuzigliano, isle,	506. a
Cyclades,	508. a
Cinius philosophe,	11. b
Cypre gaste par un tremblement de terre.	185. a
l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus.	27. b
Cyrenaiques opinans de la dinison de la philosophie,	179. a

D

D Anube, ou Danoie. flcuue.	437. b 501. a
512. b 527. a	
sa roideur & violent cours,	507. b
Darius, 114. a. cruel,	382. b
Darius occis par Alexandre,	531. b
Debiteur,	43. b 56. a 92. a
c'est le propre d'un mauuais Debiteur de dire mal de son creancier,	457. a
Decembre decaie aux ieux Saturnaux,	90. a
Decius fit un soleneuel de mouir pour le salut de son pays,	36. a 137. b
Deluge uniuersel descript fort amplement,	507. a 508. b 599. a
Demades condamna un marchand pour un mau- uais souhait.	61. b
Demaratus hono:é par Xerxes pour luy auoir dit la verité,	59. b
Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy de Syrie,	559. b
Demetrius, affranchy de Cn. Pompeius, riche,	422. a
Demetrius Cynicus, 64. a 186. a 554. b 409. a	511. a
Demetrius Polyorctes,	81. b 429. b

Demetrius loué,	92. b 129. b 138. b
Democbares Partefiaſtes,	384. b
Democrite,	158. a 183. a 516. a 518. b
530. b 536. b	
rioit toujours en public,	367. a 425. b
estimé furieux,	158. a
a trouué la maniere de faire des arcades & voutes,	383. a
a mesprise l'argent,	412. b
ietta ses richesses en la mer,	355. b
Destin,	221. a b 354. b 355. a 446. b
Destin est un ordre des causes,	91. b
ne se peut changer par soudre,	494. b
Destinées inexorables,	446. a
Dialectique,	113. a 116. a 162. b
Didymus Grammairien, escriuit quatre mille liures,	177. b
Dieu.	29. a b 30. a 36. b 110. b 132. a b
133. a 148. a 200. a b	
Dieu: a donné à vn chacun de nous vn pedago- gue,	226. b
Dieu doué de diuers noms,	29. b 30. a b
Dieu par la vertu de sa parole porte tout.	103. b
Dieu est prez de nous, voire dedans nous,	109. b
Dieu le plus grand & le plus puissant de toutes autres choses,	125. b
Dieu est fort amy des bons,	146. b 311. a
Dieu modere tout,	126. b 132. a b 133. b
406. a 522. a	
Dieu cae. ce les bons,	313. b
nous a donné infinis biens,	30. b
estuec les vns & abaisse les autres,	500. a
Dieu nous a fait ses compaignons & membres,	188. b 215. b
sa bonté a caust qu'il a fait le monde.	132. b
il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que ce- luy qui a mesprise les richesses,	91. a
Dieu void tout.	194. a
Dieu estre aubeur de tous biens, comment se preunt,	29. a
sa prouidence enuers les hommes,	227. a
Dieu recognen par les nations les plus sauuages,	236. a
seruir à Dieu est liberte,	408. a
ſuy Dieu,	101. b
personne n'a cogneu Dieu,	105. b
les Dieux sont tesmoins de toutes choses,	215. b
conferent benefices aux ingrats,	35. b
ne se repêcent de leurs premiers conseils,	56. b
le premier culte est de croire qu'il y a des Dieux,	200. a b
Diſclateur, maistre du peuple,	224. a
Diodoro Epicurien se tua de sa main propre,	409. a

Diogenes.	42. a b 114. a
Diogenes, exemple de patience.	388. b
n'auoit qu'un seruiteur.	422. a
Diogenes Apolloniates.	491 a 514. b
Dionysius le Grand doit estre preferé à plusieurs Roys.	395. a
Dionysius le tyran de Syracuse.	460. a
Diuination moquee.	493. b
Domitius gardé par son esclau.	23. b
Donation & presens sont differens.	51.
Donation est difficile.	410. b
Dorus, libraire.	66. a
Douleur.	84. b 134. b 209. b 425. a 449. b 456. a b
Douleur comme doit estre supportee.	421. a
Douleur legere, si l'opinion n'y a rien adiouste.	156. a
Douleur grande n'est pas douleur.	102. a
Douleur tolerable ou courte.	155. b
Droit des nations, vèdre ce qu'on a achetté.	5. a
Drusilla veuë monter au ciel apres son deceds.	546. a
Drusus planta les enseignes des Romains en Alemagne.	455. a
Dueil.	116. a 463. b
Dueil doit estre porté par les femmes dix mois.	130. b 473. a
vn Dueil la coustume estoit de tondre les enfans.	43. a
Duillius le premier vainquit en bataille navale.	441. a

E

E Arinus enfant admirable	164. a
Eau, element. Par tout le 3. liure des Questions naturelles.	499. a
l'eau & le feu dominēt sur les choses terriennes.	509. a
Eau viue.	501. b
sa cause brieffuement descrite.	49. a
Eclipse de soleil.	484. a
Eclipses se voyent fort bien par le moyen d'un miroir.	231. b
Edifices magnifiques.	231. b
Education, & son fruit.	96. b 457. b
Egnatius coniuira contre Auguste.	394. a 437. b
Egypte.	437. b 406. b 512. b
ne trembla iamais.	476. b 533. b
Egyptiens ont fait quatre elements.	503. a
adonnez à l'Astronomie.	536. b
Elements quatre en nombre. 370. b renouuent les uns dans les autres avec le temps.	502. a
Elephans menez en triomphe par Curias Dentatus.	441. a
Elephans ont peur oyans le grongiement du	

pourceau,	467. b
Eleusis.	536. b
Ellius maquereau fort riche.	354. b
Embrasement veu en l'air.	485. a
Emee quel'enuers son pere.	27. b 61. a
Enfans exposez aux murcees pour estre mangez.	389. a
Enfans bien peignez & qui se parfument ne promettent rien de constant.	233. b
Enfans comme deuoient estre enseigner.	107. b
108. a 193. a	
Enfant veu à Rome de grande stature, meurt aussi tost.	463. b
Enfers, & de leurs peines & supplices fabuleux.	97. a b 461. a
l'Ennemi le plus dangereux à l'homme, c'est l'homme.	216. a
pardonner aux Ennemis,	389. b 393. a
Ennius.	224. b
beaucoup de ses mots sont hors d'usage.	124. a
Enseignemens.	108. b 197. a b 455. b
Enuit rauit le repos de l'homme.	14. a
Ephesios, isle de Licie.	157. b
Ephesus, ville fort celebre.	215. b
Ephor, historien suspect & de peu de foy	339. b
Epicure. 104. b 204. a sa sobriete.	90. b
ses Epistres à Idomeneus, qui l'ont rendu illustre.	93. b
ses conseils & preceptes notables.	94. b
se rioit des peines d'enfer.	97. b
fait deux sortes de bien, dont est composé le souuerain bien.	136. b
sa secte blasmee sans raison.	407. a
Epicure fait Dieu sans armes.	31. b
fait profi s'ïō des choses saintes & tristes.	407. a
fut long temps incogneu.	158. a
nie que le sage soit cōtēt de foy mesme.	79. b
Epicuriens disent que la vertu est chambriere de la volupte.	28. b
Epigenes, & son opinion touchant les cometes	356. b 337. a b
Erafmus steuue, & son cours diuers.	506. b
Eraxo cheualier Romain fut tūt par le peuple à coups de trenche plumes pour auoir tūt son fils à coups de souit.	396. a
Erreur publique tient lieu de droit.	347. a
Esclau est vn perpetuel mercenaire.	22. a
Esclaves saūans la vie à leur maistres.	23. b
Eschyle, & son erreur touchant le Nil.	514. a
Esopo. 448. a son plat renommé.	158. b
Espris.	191. a 218. b 222. a 421. a 426. a 452. b 463. b
l'Esprīt ne peut auoir une couleur, & l'ame une autre.	231. a
Espris meschans & vicieux comme se doiēt	

corriger,	359 a
Esprits diuers,	116. a 222 a
comme il les faut considerer,	104. b
comment il les faut recreer,	426 a
Esprits contraincts ne rendent iamais ce qu'on espere d'eux,	421. a
Essence,	125. a
Estoilles ne tombent,	478 a
diuers Estudes des homes, 4; 6: a 446. b 468. a	
Estuue de Scipion,	170. b
Etesles, vents sont enfler le Nil,	514. b
pourquoy ne soufflent qu'en este, & du- rant quelques iours seulement,	520 a
Ethiopia, ses grands deserts secs & sans fon- taines,	506 b
Ethiopia n'a point de neiges,	514 a
Etna, montagne iettant feux, appelée mainte- nant <i>Montingibel</i> ,	147. a
vomit parfois des sablons bruslans,	493. a
Euander assiste le Royaume des Arcades au bord du Tybre,	468 b
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoissance du mouuement des planetes,	536. b
Euphrate, fleuue, 437. b sort peit au sortir de sa source, 25. a: garde les Parthes de passer,	476. b
Euphrosyne l'une des Graces,	3. b
Euripide poete parlant des auaricieux,	234 b
Euronotus, vent.	522. a
Eurus, vent sortant de l'Orient d'hyuer, <i>ibid.</i>	
Eurynome mere des Graces,	3. b
Exemples de plusieurs grands qui sont tom- bez d'une haute dignité.	424. a
un seul Exemple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal,	78. b
Exemple d'un cœur braue & genereux.	13. a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes, 77. b	
Exemples de gens determinez à mourir: Voyez <i>Mort</i> .	
Exercices du corps quels sont louables, & quels non,	87. b

F.

F Abian Philosophe mené deuant le Senat, pour estre ouy à tesmoin rougit de bonie, 82. b	
son eloquence & grand scauoir.	109. a
acclamatiōs du peuple en ses disputes.	119. b
son langage affecté,	125. a
comparé à Ciceron en eloquence.	252. a
son dire touchant l'estude des choses frivo- les & vaines.	447. b
Fabius Allōbroge.	87. a
Fabius Persen, 13. son impudicité & vilenie,	

37. a. parvient à la dignité sacerdotale pour l'ancienne noblesse de sa maison.	37. a
Fabius & son dire notable,	174. a
Fabius temporisant remit sus la Rep.	36. a
Pabricius, sa pauuetté. 252. a. labouroit sa ter- re luy mesme. 352. b. aduertit Pyrrhus des embuches & trahisons de son medecin. 341. b	
reietta les richesses. 205. b & l'or de Pyrr- hus.	341. b
Faits doiuent respondre à la parole.	411. b
Faire n'est ambittieuse.	340. b
Faim enduree par beaucoup de soldats.	89. b
Faueur du peuple s'acquiert par mauuais arti- fices.	100. b 193. a 196. b
Fausseté se couure souuent au masque de vé- rité.	371. b
Fcintise retourne bien tost à sa nature.	392. a
Felicité gist en la vertu,	408. b
en l'honnesteité & sagesse, 147. a 339. a 355. b	
incertitude & misere de l'humaine Felicité	234
Felicité mal acquise.	159. a
Felicité trop grande donne tous les iours nou- ueaux tourmens.	105. b
Fèmes, & leur luxe. 198. a Voyez <i>Impudicité</i> .	
Femmes fortioses des bonheurs & dignitez, 472. a	
Femmes suiettes à la goutte,	198. a
Festes pourquoy instituees,	90 426. b
Festes Saturnales,	90. a
Festin & banquet public à la mort des grands seigneurs.	146. a
Feu engendre des animaux.	519. a
Fin se fait en deux façons,	477. a 491. b
Fidus Annus.	511. a
Fidus Cornelius pleure en plein Senat, estant appellé austruche pelee,	433. b
Figures de feu,	477. b
Fils corrompu par la douceur du pere, 27. a 370. b	
scauoir si le fils peut faire un plus grand bien à son pere qu'il n'a receu de luy,	24. b
Fin doit estre considerée en tout, 142. a 436. b	
Flatterie,	43 347. a 371. b
Flatterie nourrit la cholere,	371. a
ne faut prester l'oreille aux Flatteurs,	130. a
Fleuue & lac sont differens,	301. a 519. a
Fleuues diuers produisent diuers effects,	506. b
Fluteurs & Pbrigiens tombans surieux ausors de leurs flutes.	223. a
Fol est ce luy qui pense en ses sapes,	371. b
Rols & leurs miseres,	442. b
aucune chose ne leur appartient,	26. b
differēce entre les Fals, ignorans & sages, 359. a	
Fitzgens qui ont des vertus admirables.	505. b
Fortune,	23. a 185. a 375. a 461. b 467. a
ses effects.	204. b

Table des Matieres.

ce que Fortune a fait rien, ne peut estre estimé,	79 b
Fortune darde ses traits en vain contre les mœurs,	106 a b 147. b
grâce Fortune est une grande seruitude,	447. b
Fortune n'oste sinon ce qu'elle a donne,	429. b
Fortune nous peut rauir ce qui est fluxe & caduque.	4 b
Foudres & esclairs differens,	477 b 485 a 491. a b
que c'est que Foudre,	491. a
effets de la Foudre,	491. b 496. b
Foudre cause de grands embrasemens,	491. a
a en soy une force pestifere.	497. a
art des Foudres se diuise en trois,	494 a 495. a 496. a b 497. a
Foy honoree est reputee entre les plus grands biens des hommes,	45 a 277 a
Frugalité de Scipion,	170. b
Frugalité des anciens,	181 a 407 a 486 b
Frugalité, vray entretien de santé,	340. b
Funeraillles.	345. a 385 a 456. b 460. a
Furnis & sa louable recognoissance a l'endroit d'Auguste.	14. a
Futur incertain,	18. b 204. b 439. b 457 a 463 a

G

G ing vient souvent de la perte d'autrui.	61 b
Galatie a un fleuve infectat les troupeaux	506
Gallion frere de Senecque,	216 b
sa louange,	511. b
Gaulois assiegez par Cassander,	502. b
Gausseurs, & leur coutume,	101. a
Genius & lunon donnez à chacun,	226. b
231 b	
Geometrie s'oublie aisément pour sa grande subtilité	18 b
Geometrie apprise par Alexandre.	185 b
Glac & gelees sont choses distinguees,	515 b
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat,	94 a. prend à deshonneur si on le fait comba-
tre contre un moindre,	352. a.
Gloire accompagne ceux qui la suyent,	41 b.
Gloire, ombre de vertu,	158. a
Gorgonius,	171. b
contre la Gourmandise,	180. a 227. a
Gourmandise, Voyez Apicius,	
Gracchus & Drusus premiers de Rome qui separent leurs suyuans par troupes & rangs,	60 b
trois Graces.	2 b
à quel dessein elles dansent,	3. a
pourquoy elles rient,	3. a

Grammairiens, & leur office	175. a
leur vanité.	175. b 177 b
Grece,	441. a 488 a
Grecinus Iulius occis par Cesar,	13. a
Grecs,	42 b
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece,	468. a
Greste comme se fait, 155. a vaine superstition pour destourner la greste,	516. a
Greste en quoy differe de la neige,	515. a
Grylle renomme par les liures de Platon,	26. a
Guerre ciuile,	10. a b 352. b
miserables effets d'icelle,	366 b
Gyarus, isle où on releguoit les bannis.	467. b
Gytlippus allant à Syracuse luy sembla veoir une estoille sur une lance,	478. a
Gyndes, fleuve contre lequel se courroucant Cyrus. si departir son canal en CLXXX. fosses,	384. a

H

H abit quel doit estre,	77. a
Hannibal,	365. b
Hannibal passa les Alpes,	499. b
Haphe,	124. a
Harmodius tyrannicide,	69. a
Harpagus Roy selon & inhumain,	381. a
Harpaste aueugle,	117. a
Haterius orateur renomme.	109. a
Hecaton: son dire notable touchant les biens-faits. 12. b touchant les Graces,	3. a
recepte d'Hecaton pour se faire aimer.	80. b
Hecube en seruage,	175. b
Helice & Buris, villes submergees de la mer,	537. a 419. b
Heracitus philosophe, surnommé Scotinus pour l'obscurité de son langage,	83. b
Heracitus ploroit lors qu'il sortoit de sa maison,	367. a 415. b
Her. cuie saint citoyen de Corinthe,	6 b
Hercule b. nsté vis,	426. a
Herennius M. acer,	434. b
Hermachus disciple d'Epicure.	78. 104. b 119
Hesode a donné le nom aux Graces,	3. a
Hesode sçauoir-men s'il est plus ancien que Homere,	175. b
Heureux n'est qui ne le pense estre,	81. b
Hiero Roy des Syracusains,	232. b
Hieronimus,	362. b
Hippias tyran,	371. b
Histoires remarquables; de Rufus Senateur. 24 de personnes destinees aux Spectacles à Rome, 141. de la mort volontaire de Drusus Libo. 140. b; de Cremulius Cordus, 463. a de Sp. Anius Lanternier,	346. a

Table des Matieres.

de Tyrannius vieillard fort agé & officier de Cesar.	444. a.
Histoire facetieuse de Calvisius Sabinus riche homme, & Saelius Quadratus escornifleur & bouffon.	99. b
Homere poete.	3. a. 175. b
n'auoit qu'un seruiteur.	448. a
Homme excellente creature.	471. b
33. b plus precieux que toutes les bestes sauvages du monde.	33. b 56 b 57 a
221. a. l'ennemy le plus dangereux à l'homme c'est l'homme.	216. a
L'Homme vit plus sagement quand il n'a perdu l'honneur.	398. b
L'Homme le plus intraitable & indocile des animaux.	396 : 397. a
Honnesteté de soy desirable.	28. b. 33. b
Honnesteté a en soy beaucoup de force pour attirer les hommes.	34 a 408: a
L'Honnesteté est volontaire & sans contrainte.	134 b
Honneur du Consul & Preteur.	131 b
Honneurs annuels.	3: 8: b
Honte en un enfant, bon signe.	82. b
exemples de ce en plusieurs grands personnages.	ibid.
Huains Cocles.	341: b
Hospitalier.	31: a
Hospitalier infame, & de son impudicité	485. b
autant s'est hauffé apres les hommes qu'apres les femmes.	ibid.
les mi-oirs qu'il fit faire à cest effect.	ibid
Huyde de laquelle les luitteurs se seruoient.	440
Huysters bones se peschent aulac Lucrin.	159 b
Hydre a plusieurs testes.	229. b

I

I Apax, vent de la Calabre, liure 5 des Questions naturelles, chap. 17.	522: a
Ida, montagne, ou est nee la mere des Dieux.	434 b
Idee, qu'est ce.	124 b 125: a
Idomenee sauié par Epicure.	94 b
immortalité par les Epistres d' Epicure.	ibid.
Jeunesse propre au travail, & maniable aux exercices	224. a. belles instructions & aduer-
tissemens.	34: b 105. a
Jeux mediocres relaschent l'esprit.	370. b
Jeux & Spectacles.	13: b 141: a 389 b
Jeux de gladiateurs	78 b Blasmez pour leur cruauté
ibid. Voyez Spectacles.	
Ignorance de la verité cause de beaucoup de mal au monde.	139. a
Ignorans ne reconnoissent trop tard leurs erreurs.	162: a
Image, chose morte.	166: b

Impudicité des personnes comment se destoure	119 b des femmes. 198. a. de de amer-
cus Scaramus.	37: b
Industrie des abeilles.	344. b
Infamie n'est pas si grande quand il y a plusieurs condamnés.	398: b
Ingrats quelz	13: b 33. b. son mauvais naturel.
	161. b
Ingrats de plusieurs sortes.	17. b
Ingrat se plaint des ingrats.	ibid.
Ingratitude frequente.	1. a. 2. b
quelle est sa cause.	161. b
Ingratitude dissout la concorde des humains.	33. a
Ingratitude humaine enuers Dieu.	57: a
Ingratitude a plusieurs especes,	17: b 15: b
sa misere & saleté.	161: b
Inimitié de grands.	360: b
Iniure. Voyez tout le liure, Que le sage ne peut sentir aucune iniure.	427: b
Iniure.	5 a 372 b
il n'y a point d'iniure que celle qui est faicte par deliberation & conseil.	372: b
faut mespriser les Iniures.	380: b
Iniure contraire aux biens-faicte.	32: b 374 b
Iniure differente de contumelie.	429. a
mespriser les Iniures est un grand courage.	374 b
Innocence est un fort rempart.	398: a: b
Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoiques.	508. b 509. a
Inquisitions & recherches inutiles & vaines.	175 b
Instruction pour la ieunesse.	27 b 105 b
Instruction contre la superstition.	200. b
Instruction touchant la nourriture des enfans.	371 a
Intemperance; imprecation de Senecque contre icelle.	382. b
Inuettive contre l'auarice, prodigalité & dissolution.	179. b
un iour d'un homme sçauant, vaut plus que tout l'age d'un ignorant.	157 a
un lion seul cachera le genre humain.	509. b
incertitude des iours de l'homme.	439. a
Ioie des foiz & des meschans quelle est.	128. b
Ioie des sages.	145. a
Iphicrates. & sa responce à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit Barbare & Thracienne.	434 b
Isocrates tira Epurum des plaidoyers pour le rendre historien.	421 a
Ister, fleuve.	354. a 514 a
Itaque pays d'Ethyops.	135. a
Inge & arbitre enquoy differens.	19. a

Table des Matieres.

<i>Iugurtha Roy mené en triomphe,</i>	424. a
<i>Iuin, mois auquel on cueilloit les febues,</i>	171. b
<i>Iunon & un Genie donne à chaque homme par les Stoiciens,</i>	226. b
<i>Iupiter 3. b ses diuers noms,</i>	30. a
<i>Iupiter appellé au combat par l'Empereur Caligula,</i>	363. a
<i>Iupiter Capitolin,</i>	470. b
<i>Ixion 88. a attaché à une rouë,</i>	97. a

K

K <i>Alendrier, ou liure de raisons,</i>	202. a
<i>au Kalendrier personne n'escriit les biens-faits.</i>	2. b

L

L <i>aberius, Poëte,</i>	367. b
<i>Labeur nourrit les esprits generaux,</i>	88. b
103. a	
<i>Labeur & trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs,</i>	353. b
<i>Lace demonien ieune meurt, volontairement pour sortir de seruitude,</i>	154. b
<i>Lacedemoniens prohibent que les leurs combattent à la luitte.</i>	42. a
<i>essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges,</i>	236. b
<i>Ladas, bon coureur,</i>	167. b
<i>Ladon, fleuue, & sa naissance par un tremblement de terre,</i>	332. b
<i>Laelius sage,</i>	131. b
<i>son esprit doux & facile,</i>	83. a
<i>Langage n'a point de reigle certaine,</i>	231. a
<i>Langage corrompu demonstre la corruption des mœurs,</i>	103. b 232. a b
<i>Larcin,</i>	16 b: 78. b 199. a
<i>Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne un esprit inconsistant & vagabond,</i>	75. a
<i>Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit.</i>	75. a 112. a
<i>Lecture nourrit l'esprit,</i>	112. a 166. a
<i>Lentulus homme facieux cracha à la face de Caton,</i>	388. b
<i>Leonidas Capitaine Romain,</i>	163. b
<i>Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste.</i>	394. a
<i>Liberalité pourquoy ainsi appellée.</i>	14. b 411. a
<i>doit estre discrete,</i>	410. b
<i>plusieurs sont Liberaux par bonte.</i>	8. a
<i>Liberté iuste donnee entre amis,</i>	411. a
<i>Liberté vraie,</i>	178. a 150. b 158. b
<i>Libonotus vent,</i>	522. a
<i>Licinius homme riche,</i>	340. b
<i>Lieu du milieu est le plus honorable,</i>	431. b
<i>changement de Lieu est vne agitation de l'e-</i>	

<i>sprit affligé.</i>	75. a
<i>Ligures,</i>	469. a
<i>le Lion garde son maistre de l'iniure des autres bestes.</i>	12. b
<i>Linia femme d'Auguste perdit son fils Drusus en fleur d'aage,</i>	454. a
<i>son sage conseil sur le fait de la coniuuration de Cinna contre Auguste son mary,</i>	393. b
<i>Liuius Drusus homme aspre & violent, desire en fin le repos,</i>	212. a
<i>Liuius autheur tres-elegant, & qui auoit l'esprit grand plus que bon,</i>	363. a
<i>Liure escrit de trop menue lettre souuent reieté de nous,</i>	372. b
<i>pluralité de Liures distrait.</i>	75. a 112. a
<i>Voyez Lecture, accable plusost qu'elle n'instruit,</i>	422. b
<i>Liure de Lucilius loué par Senèque.</i>	113. a
<i>Liures en nombre de quarante mille bruslez en Alexandrie,</i>	422. b
<i>Louange que c'est.</i>	215. a
<i>différence entre Louange & louagement. ibid.</i>	
<i>Louange autant notable que rare en un beau ieune homme.</i>	463. b
<i>Louange du frere de Polybe.</i>	446. b
<i>Louanges manifestent l'homme, à la façon qu'il les reçoit,</i>	119. b
<i>en quel sens les Stoiques prennent ce mot de Louange,</i>	114. b
<i>Louer en un homme ce qui n'est pas en luy, est sot,</i>	110. a
<i>Loy de nature,</i>	76. b
<i>Loy diuine,</i>	152. b
<i>Loy nulle au siecle d'or,</i>	188. b
<i>Loix de douze Tables descendent de charmer les fructs,</i>	516. a
<i>quelques Loix ne prohibent ny ne commandent.</i>	22. b
<i>Lucilius auditeur de Serapion,</i>	108. b
<i>son voyage en sicile.</i>	157. b
<i>Lucius Bibulus: sa mauuaise fortune en la mort de ses enfans.</i>	458. b
<i>Lucius Cinna grand amy d'Auguste apres sa coniuuration,</i>	394. a
<i>Lucius Pyso yurongne discret & auisé,</i>	165. a
<i>Lucius Sylla cruel enuers Marius.</i>	385. a
<i>Lucius Syllanus genere de Claudius, & sa mort</i>	549. a
<i>Lucr vient aux vns quelquesfois de l'incommodité des autres,</i>	62. b
<i>Lucrece.</i>	459. a
<i>Lucrin lac renommé, d'où se pescchent les buistres.</i>	156. b
<i>Lucullus,</i>	450. b

Table des Matieres.

Lune d'où prend sa lumiere, 460. a 542. b
 Luxe des anciens en plusieurs choses, 181. b
 517. a
 le Luxeruyne en bresce que la vertu a basti,
 148. b
 Lycie regio a des fontaines medecinales. 506. b
 Lycurgus Legislatcur, & sa grãde sagesse, 180.
 Lycus fleuve, & son cours sous terrain, 506. b
 Lynceste fleuve, 505. a
 Lynx a les yeux aygus, 36. a
 Lyon ville de France, arse & brusleee entiere-
 ment, 184. a
 Lysimachus exposé a sa mercy d'un Lyon, 382. b
 399. a sa cruauté enuers Telephorus Kho-
 dien son amy, 382. b

M

Macedoine. 437. b beaucoup de villes y
 ont esté englouties par tremblement de
 terre, 185. a
 fleuve de Macedoine qui colore le bestail.
 506. a
 langage Macedonien entre les Indes & les Per-
 ses. 468. a
 Macedoniens, 42. a
 Magnanimité, 401. a
 Mal que c'est? 169. a
 Mal n'est grand s'il n'est extrême, 77. a
 Mal proueu est plus leger. 153. a
 Mal, 33 a 84. a 148 b 169. a 405. a
 enseignemens pour ne craindre les Maux.
 149. b
 le plus grand Mal de l'homme, c'est qu'il ait
 soy mesme pour ennemy, 226. a
 l'homme est seul auteur de son Mal, 227. a
 Maux pourquoy de Dieu permis, 354. a
 Maladies de tant de sortes, d'où sourdent.
 198. b
 Maladies & les passions de l'ame comme disse-
 rêt, 150. a b 380. b causes des maladies. 198. a
 Malice, 31. a 160. a
 Mamerus Scaurus Consul, sa vilanie & im-
 pudicité, 37. b
 Manes esclau de Diogenes, fugitif, 412. a
 Marbres d'Alexandrie, 170. b
 Marcellus amy de Senèque, & homme plai-
 sant, 100. b
 Marcellus fut exilé à Mitylene, 383. a
 Marcus Agrippa honoré d'une couronne naua-
 le. 26. a
 grãd amy & fauori d'Auguste l'Empereur 60
 son dire notable, 194. b
 Marcus Allius acquit de ses debtes par Tibe-
 re, & comment, 9. a

M. Antonius, son dueil en la mort de son frere.
 404. a: les propos qu'il tint auant que se tuer.
 51. b se perdit par l'yrongnerie, 166. a
 M. Brutus, 469. a
 si une grande faute de tuer iule Cesar, 13. a
 a composé un liure intitulé du deuoir, 200. a
 M. Caton, son dire notable, 43. b
 son bien valoit un million d'or, 410. a
 M. Curius Dictateur, & sapauvreté, 470. b
 M. Heluius, ibid.
 M. Marius cruellement traité par Sylla. 383. a
 ses grands travaux, 443. a
 Marseille, 396. a
 Marius statué à Rome, 66. a
 Marullus, 209. a
 Mathematique, 177. a
 Matiere bonne est souuent sans artisan. 114. b
 Meandre fleuve, l'exercice & le plaisir de tous
 les Poetes, 217. b
 Mecenas son dire. 39. a regretté d'Auguste a-
 pres sa mort, 60. a apophthegme notable de
 luy p. 1. b son vilain & desbonneste desir 231.
 ses dissoluës façons. 231. a b sa mollesse.
 352. b
 Medecin, comment se doit comporter à l'en-
 droit de son malade fascheux & outrageux.
 55. b 432. b peruers souhait & meschanc
 dessein de certains Medecins. 61. a: annee
 contagieuse, & mal saine leur est profita-
 ble. 61. b
 ne peuuent prescrire par lettre l'heure du re-
 pas & du bain, 94. a
 comparaison du Medecin du corps à celui de
 l'ame, 150. a
 Medecins anciens bien differens des modernes
 en la cure des maladies, 198. a
 Medecin visite le malade, non comme amy, mais
 comme Empereur commandant, 55. a b
 Medecin ne prescrit pas mesmes remedes à
 tous, 361. a
 Medecin fort subtil à percer l'apostume d'une
 fille du Roy, 388. b
 Medecine: sa pratique ancienne comparee
 avec la moderne, 197. b 216. a 361. a
 Medecine baillee auant le temps est tres-dan-
 gereuse, 466. b
 Mediens, 432. a
 Megalepolis, 512. b
 Megariens, secte de Philosophes, 178. b
 Melas, fleuve de Beotie qui colore le bestail,
 505. b
 Memoire des biens-faits caduque, 18. a
 Memphis, 474. b
 Menander, 512. a
 Meneuius Agrippa qui reconcilia le Senat

Table des Matieres.

avec le peuple Romain, fut enseveli d'argens
 amassé de porte en porte, 471. b
 mensonge se descouvre aisément, 158. b
 Mer a diuers noms, 509. b 514. a
 iette au riuage tout ce qu'elle a de salle, 106. b
 mercure, 3. a
 Dieu compris sous ce nom, & pourquoy, 30. b
 mere, quelle doit estre enuers ses enfans, 472. a
 Merueille sept, 445. b
 Messala Corvinus homme disert, 117. b
 Messala & Narcissus ennemis du public, 111. b
 Messana depuis appelé Messala, nom donné à
 Valerius Corvinus, & pourquoy, 441. ab
 Meschanceté nulle impunie, 204. a
 Meschancetez de toutes sortes naissent dans un
 cœur ingrat. 5. a
 Meschanceté peut estre cachée, mais non as-
 seuree, 204. a
 Meschancetez horribles de Clodius. 203. b
 Meschans ont leurs loix pour les punir, 69. b
 83. a: leur conscience leur est vn perpetuel
 bourreau. 204. a
 Metaux excellens, & plus riches ont leur mine
 profondement cachée, 95. b
 Metellus endure constamment son exil, 96. a
 son triomphe magnifique pour auoir vaincu
 les Carthaginois, 441. b
 devient auéugle, 354. b
 Metellus fils de Marcia, 464. a
 Metempsychose des Pythagoriens, ou trespas
 d'ame de corps à autre, 223. a
 Metrodorus disciple d'Epicurus, 78. a son opi-
 nion refusee, 110. b natif de l'isle de Zio,
 530. b
 Metronax Philopophe, 151. a 190. a
 Miel en Indie se trouue aux fucilles des can-
 nes, 166. b
 Millet, ville, & ses colonies, 468. a
 Mindyrides Sybaritain, son effeminee & ridi-
 cule delicatesse, 372. a
 Ministère, office & bien-faict ne sont pas le
 mesme, 22. a
 Miroirs sont utiles à ceux qui sont choleres,
 376. a
 diuers aspects des miroirs, 481. b
 leur vray & droict usage, 486. a
 Miroirs comment trouuez, 192. b
 des images qui se representent dans les mi-
 roirs, 481. a b
 Miroirs d'Hostius, dont il se seruoit en ses a-
 bominables impudicitez, 485. a
 Misere de l'homme, diuerse, 88. a 104. a
 226. 227. a 424. a
 Misericorde, que c'est? 801. b
 Mitbridates Roy d'Armenie prisonnier. 424. a

Modestie & frugalité des anciens, 486. b
 bonnes Mœurs sont agreables, 114. b
 Monde, 132. a: eternel, subiect neantmoins aux
 changemens, 126. a: sa matiere & ses parties,
 488. b
 Monde, temple des Dieux, 66. b
 Montagne merueilleuse en Lydie, 157. b
 Mont-gibel, gouffre merueilleux, 137. b
 MONTANUS Iulius Poëte sauary de Tibere,
 345. b
 Moqueurs en fin reçoient leurs salaires, 434. a
 Mort, 95. a 96. b 98. b 106. b 133. a 186. a
 190. b 423. b 471. a 498. b 504. b 534. 535. a
 Mort genereuse d'un Lacedemonien, 154. b
 de Scipion beau-pere de Pompee. 96. b
 de Caion, ibid.
 Mort certaine par tout animal, 344. a
 Mor: commune à tous ceux qui naissent 209. b
 miserable estat de ceux qui craignent la mort,
 528. b
 Mort doit estre mesprisée, 76. a 83. b 96. b
 106. b 163. a b 423. b
 Mort n'est meditée par les hommes, 213. a
 Mort n'est qu'une intermission de vie, 106. b
 Mort du fils iustement lamenée par le pere, lors
 qu'elle luy est annoncee. 449. a
 Mort du Barbebaud & du Surmulet remarqua-
 ble entre les animaux, 504. a
 Morts ne sont plus rien, 461. a
 Mourir bien, qu'est-ce? 140. b
 Mourir on doit, & on ne le veut, 154. a. exem-
 ple notable d'un homme determine à mourir,
 141. a
 Mouton marin, 384. a
 Mucius Scenola mit au feu sa main qui auoit
 failly à tuer le Roy Porcenna, 69. a 96. a
 137. a 205. b 352. a
 Mulet ou Surmulet poisson, 504. a
 Murena conspira la mort d'Auguste, 324. a
 Murenes nourries de sang humain, 397. b
 Musique, 172. a
 Myrmillo gladiateur se plaignoit que les combats
 à outrance se faisoient trop rarement, 353. a: b

N

NAppe presentée aux lions & aux ours, les
 incite à cholere, 386. b
 Naples: belle description de la grotte de Na-
 ples, 123. b
 Naples vexée par tremblement de terre, 524. b
 Narcissus affranchy de Claudius, 550. a
 Natta Pinarius: son subtil brocard, 346. a
 Nature, 76. b 163. a 195. a 221. b 340. a: b
 ne donne point la vertu: 184. a

fournit à l'homme ce qui luy est necessaire,	181. b
quatre Natures,	349 a
Nature doit estre suiuite,	77. a 88. b
encline à misericorde.	58 b
veut que les choses pires soient subiectes aux meilleures.	180. b
n'est sans Dieu, & Dieu sans elle, mais tous deux sont un.	30 b
se contente de peu.	76. b 340 a
souhaite peu, & l'opinion prou,	88 b
nous a donné un esprit curieux,	414. a
Nature d'un chacun doit estre considerée, à quoy elle est propre,	421 a
Nauigation s'aide des vents,	522 a
par la Nauigation vient le vomissement	120. a
L'art de Nauiguer comment trouué,	182. b
Nauires d'Alexandrie, gentille description de leur flotte,	153 a
Nausiphanes a dit n'y auoir rien de certain,	378. a
Nautonniers, comment cognoissent les signes de la tempeste,	478 a
Necessité,	84. a 158 a 181. b
c'est un grand mal de viure en Necessité,	84 a
Neige que c'est,	515 a
comment elle se fait,	526. b
Neige comment se conserue pour rafraischir & mettre dans le vin,	517. a
Neige pourquoy est molle, & comment elle se fait,	519. b
Neige en quoy differe de la gresse,	515. a
pourquoy il Neige & ne gresse pas en Hyuer.	515. b
Neiges ne tombent point en Alexandrie,	516. a
Neptune,	146 a
nommé ENNOSIGAIOS. & pourquoy.	532. a
Neron elegant en ses vers,	482. a
Neron aagé de deux ans, lors que Senecque luy escriuit de la Clemence,	392. b
Neron Cesar enuoya deux Centurions pour trouuer la source du Nil,	527. b
Nestor a vescu long temps.	154 b
les ans de Nestor,	546. b
Nicopolis, cité ruinée souuentefois par trem- blemens de terre,	533. a
Nil abondant en esté,	513. a b
Nil en esté apporte force eau,	527 a
quelle est sa source & son cours,	512. b
comment il inonde tout le pays,	513 b
cataractes du Nil,	ibid.
Noble, quel	24. b 111 b
nul n'est plus Noble que l'autre, sinon le ver- tueux,	24 b
Noblesse vraye ne vient de race, ains de l'ame	

111. b	
Noblesse ancienne a esleu aux dignitez des hommes mal estimez & inutiles.	37. a
Noblesse vraye,	111. b 185. b
Nomentum, maison champestre de Senecque.	226 a
Nuceriane Colonie,	487. b
Nuée,	519. a
sa definition,	493 a
pourquoy heurte les montagnes sans ton- nerre,	492 b
Nuée se resoult en vent,	120 a
Numance ville forie, & sa prise,	430. a
les assiegez se tuent, & desfont eux-mesmes par leurs propres mains.	134. b

O bliger qui peut?	56. a
ie ne puis Obliger que celuy qui a puis- sance de recevoir,	69. b
quelle Obligation nous auons à nos medecins & precepteurs,	54. b
Occasion doit estre espiée,	94. a
Ocean,	64. a
clost le monde comme un cercle,	460. b
Oclauie sœur d'Auguste ayant perdu son fils Marcellus, vesquit tout le reste de sa vie en dueil,	454. b
Oebazus vieil gentil homme cruellement trai- té par Darius.	382. b
a eu trois enfans tuez par Darius.	ibid.
Oenopides Chiuu, & ses raisons pour monstret l'accroissement du Nil en hyuer,	514 b
Oisiveté,	139. a
Voyez l'Epistre 19. d'un bout à l'autre. Voyez Repos & Solitude.	
Oisiveté sans lettres, est vne mort, & la se- pulture d'un homme vis,	162. a
Oisiveté blasmée,	157. a
Oisiveté rend mojs les vertueux,	162 a
351. b	
Olympe, montagne desmembree du mont Ossa par un tremblement de terre,	532. b
Olines, industrie des laboureurs à les cuisiner,	170. b
Ouescritius General des galeres d'Alexandre le Grand,	65. a
Opinion met tout en suspens,	155. b
155. a b.	
toutes choses despendent de l'Opinion,	156 a
Opinion rend nos douleurs plus griesues qu'el- les ne sont,	158 b
Opinion des Hetrusques quant aux estance- mens des foudres,	498. b

Table des Matieres.

Opinions des Stoïques, touchant les affections de l'ame, 285. a
touchant le demi-rond de l'arc en ciel, 483. a b
touchant le deluge universel, & fin au monde, 308 b, 309. a
Ordre des choses quel: 477. a
Orpheus, 177. b
Ostia, ville sur laquelle l'ardeur du ciel parut si grande toute une nuit, que les regimens de Tiberius Cesar accoururent au secours. 485. a
Ours & lions sont esmeus à cholere s'il apperçoivent une nappe, 386. b
Outrage, 433. b
difference entre Outrage & iniure, 429. a

P

Pacuvius par usage s'acquit la Syrie, 82. a
Pudoue, ville bassie par Antenor, 468. b
l'adès fleuve maintenant dit le Po. 55. b
Panetiuis, 104. b
Paphus, ville souuentefois ruinee par tremblement de terre, 235. b
Paradoxes, 13. b, 4. a, 46. a, 127. a, 355. a, 356. a, 401. a, 435. a, 469. a, 477. a, 536. b
Paradoxes touchant l'essence de Dieu, 477. a
Paradoxe qu'il vaut mieux se tuer que trainer une vie miserable, 134. b
Parrens nous sans raius lors que nous commençons à les cognoistre & aimer, 42. b
mis au rang des biens, 134. b
Parrelies quand ils se font : leurs presages & qualitez, 484. a
leurs definition, ibid.
des Parrelies doubles: comme ils se font, ibid.
leurs presages, 484. b
Parianus Artemidorus, 436. a
Parmenides philosophe, 178. a
Parricide comment puny par les Romains, 398. a, 396. a
Parimonie, Voyez Frugalité,
Parthenope comment auourd'hui appellee, 134. a
Parthes experts & ardeus à tirer de l'arc, l'appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Cesar, 432. a
Parthes ont un Roy, lequel il n'est permis d'aller sans presens, 409. b
Parthes portent les cheueux espars, 349. b
par les Parthes on vient à la cognoissance du monde, 222. a
Pasthee l'une des Graces, 3. a
Pastor cheualier Romain dissimule sagement

le dueil de la mort de son filz occis par C. Cesar, 374. b
Rationon singuliers de Caton, 433. a
Partie doit estre aimée, 133. b, 469. a
Paul Preteur, accuse d'auoir touché ses parties banteuser auic l'image de l'Empereur qu'il portoit en un anneau, 24. a
Paulina femme de Seneca, 216. b
Paulus A Emilius environ le teps de son triomphe vit mourir deux de ses enfans, 458. b
Pausanias, 38. a
Pauvre ne peut estre qui se peut contenter de peu, 184. b
Pauvre quel doit estre estimé, 75. b
Pauvres ont beaucoup d'auantages par dessus les riches, 421. b
Pauvreté est propre à qui veut philosopher, 98. a
moyens de supporter la Pauvreté, 90. a, 347. a
Exemple de Pauvreté heureuse & louable, 486. b
Pauvreté n'est pas tant subiecte aux iniures de la Fortune, 482. b
Pauvreté consacree au Capitole, 202. b
necessaire à qui se veut addonner à la philosophie, 82. a
fait souhaiter la mort, 509. a
est ioyeuse, 471. a
maudite, moquee & mesprisee, 254. a
Pauvreté ioyeuse est chose honnestee, 75. b
Peché, quelle peine, 264. a
nubage n'en a esté exempt, 203. a
frequence du Peché oste la honte, 21. a
fait une coustume, 73. b, 398. b
cupidité de Pecher, 350. b
Peccide avec quelle medecrite doit estre conioincte, 402. a
Peda Albinouanus, & son plaisant conte de Sp. Anius, 346. a
Penelope, 175. b
Peneus, fleuve, quand il commença decouler, 332. b
le Pere complaisit autrement aux enfans que la mere, 351. a
le Pere doit estre nourry par son filz, 396. a
Peripateticiens ont adiaist à la philosophie une quatriesme partie, qui est la ciuile, 179. a
n'ont pas les affections, mais les moderent, 167. b
Perseus, 421. b
Perseus Roy mené en triomphe par Paulus Aemylius, 458. b
Petresius & Iuba tuez par la main l'un de l'autre, 351. a
Péuple cause souuent du vice, 78. b

Table des Matieres.

Peuple assant ne se flechist par aucune priere,
 443. b
Phalaris tyran cruel, 70. a 365. b 401. a
exercer un genre de supplice appellé le Tau-
reau, 234. b
Pharos autrefois separee de la terre, 532. b
Phassis, riniere, 470. a 514. a
Phedon, 194. a
Pheniciens habitent l'Espagne, 468. a
Phoenix oiseau ne peut naistre dans cinq cens
ans qu'une fois, 110. b
Phidias statuaire, 16 a 80. b 170. a
Philes, isle de difficile acces, & sa description,
 513. a
Philetos, traistrs larrons d'Egypte, 118. b
Phillippe Roy de Macedoine chaste asprement
un soldat pour son ingratitude, 39. a
Philosius metayer de Senque, 83. b
Philosophe vraye, qui? 439. b
Philosophe peut estre riche. 411. a
Philosophe, & le sage en quoy sont differens,
ibid.
le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & non
aux discours, 338. a
vanité des Philosophes, 191. b
Philosophes sont affectionnez aux princes, &
ne mesprisent les Magistrats, 146. a
Philosophes ne font ce qu'ils disent, 101. a
 409. ab
Philosophes doivent estre modestes en paroles,
 108. b
Philosophie, 88 a 109. a 119 a 175. b
 216. b 476. a
Philosophie morale diuisee en trois parties,
 179. a
Philosophie qu'est ce qu'elle enseigne? 88. b
 120. b
son nom est boy & reistté, 78. a
Philosophie quel profit apporte, 101. b
Philosophie nous fait iouyr d'une vraye liberte,
 79. b
description de la vraye Philosophie, 88. b
son usage, *ibid.*
ne est empeschée par la pauvreté. 89. a
celuy qui s'est adonné à la Philosophie, com-
ment se doit porter aux Saturnales, & auer
tours de recreation, 69. a
Philosophie doit rechercher la pauvreté. 92. a
guarist les maladies de l'ame, 120. a
demande la solitude & repos, 145. b
est un affeuré rempart contre les troubles de
l'espris, 162. a
en quoy differe d'avec les autres arts. 197. a
nom de Philosophie, 77. a
Perigien trompette, 256. a

Dindare vient que Delos n'estoit subiette au
tremblement, 532. b
Pisistratus tyran cruel, 70. a 365. b 401. a
plaintes iniustes enuers Dieu, 15. a
Plaisir, Voyez Bien-fait, 77. a
Blancus artisan, 511. a
Platon, 38. a 55. b 111. b 124. b 359. a
 382. a 427. a
Platon, d'où est-il nommé tel, 126. b
les Deuins luy firent un sacrifice apres sa
mort, comme à un Dieu, & pourquoy,
ibid.
platon donne six significations au mot Grec
τὸ οὐ. 125. a
a diuise toutes choses qui sont, en six façons,
 125. b
ses Idees, *ibid.*
son opinion touchant les choses visibles &
sensibles, 126. a
a vescu quatre vingts & un an entiers, 126. b
sa sobrieté & bon regime, *ibid.*
auoit trois seruiteurs, 471. b
Pleurs sont les commencemens sous lesquels
nous naissons, 447. a
Pleurer & faire un dueil demesuré merite plu-
toist reprehension que consolation, 109. a
 Voyez les liures de la Consolation à Polybius,
 Marcia, Heluia.
Pleurer un enfant d'incertaine esperance ne
sont que larmes perdues, 209. a
Phye nulle si grande qu'elle perae la terre ou-
tre dix pieds en profondeur, 501. a
Ppetes, quelle fin ont-ils? 3. b
Poetes disent beaucoup de choses appartenans
aux Philosophes, 175. a
Poetes nourrissent leurs erreurs par leurs fa-
bles. 422. b
Poetes sont les dieux auteurs de tout vice,
ibid.
Roisson delicieux & de grand ptx, Voyez Bar-
behaus,
Pollio Asinius rebute la bontate & vilaine re-
queste de M'amerous Scaurus, 37. b
Pollio Asinius Orateur ne faisoit rien apres les
quatre heures du soir, 426. b
son eloquence comparée à celle de Cicéron,
 212. a
Polux & Castor, quels feux sont, 478. a
paraissent souuent au milieu d'une grande
tempeste, & se viennent poser sur les voiles
d'une façon d'une estoile, *ibid.*
Polybius, 436. b
Polybus fait grand personnage par la bontate
d'Epicur, 78. a
Pompee rougissoit de face à chaque rencontre

au assemblee de personnes,	82. b
abbat de la seigneurie de Rome avec Cesar,	86 b
Pompeiens, lieu de plaissance,	140. a. b
Pompee, ville en la campagne de Rome abyssnee par extraordinaire tremblement,	524. b
troupeau de six cens brebis estouffé pres de Pompee durant un tremblement,	533. a
Pomponius esoruaïn,	86. b
Posidonius: ses sentences notables,	257. a
180. b 230. b 343. a	
Posidonius fait quatre sortes d'arts,	176 b
Poudre de pustuol., ou Porzoli, si touche l'eau, devient pierre,	505. a
Pourpre Tyrien, & sa vraie beauté,	482. b
Preceptes comme se doiuent donner, & suyuant,	192. a
Preceptes de grandes choses & necessaires doiuent estre finis & certains,	192. a
Preceptes des Medecins, comment nous obligent.	55. a
Precepteurs, & leurs biens-faits,	18. b
Precepteurs, quels doiuent estre donnez aux enfans.	132. a 372. b
Presages de l'arc en Ciel,	182. b
Presages des foudres,	523. b Voyez Foudre,
Presages des Parelies,	484. a. b
Presages des feux tombans du Ciel,	484. b
Presens,	11. b 35. b 45. b 439. a
Presens doiuent estre tellement reglez, qu'on n'en souffre par apres necessite,	11. a
Prester, vent volage,	520. b
Preteur Urbain prononce trois mots,	419. b
Prexaspes, & sa miserable fortune,	381. a
Priamus,	375. a
Priapus nom de guet donné souuent par l'Emp. C. Cesar à son Mareschal d'armee Cberca, & pourquoy,	434. a
par Priere ce que lon obtient est tres-cher,	8. a
Prince doit estre tel enuers ses subiects, qu'il veut que les Dieux soient enuers luy,	393. a
Prince debonnaire vñ en toute assurance,	395. b
pourquoy dit le pere de la patrie,	396. a
Prince doit estre tardif à punir,	393. a
Prix de chaque chose selon le temps,	55. a
Procrustes cruel, qui prenoit plaisir à tuer les passans sans esperance de profit aucun,	401. b
contre la Prodigalité,	179. b
inmenation de Prodigalité,	517. a
ceux qui profitent es soiences sont de trois sortes.	150. a. b
Promesses ne doiuent estre differées.	8. b
Proscription Triumvirale,	2. b

Protagoras dit qu'on peut dispenser de toutes choses pro & contra.	178. a
Prouerbes. 1. Chercher querelle à un homme las.	380. b
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'esclaves.	213. b
3. l'Escrimeur à outrance prend conseil au milieu du camp clos.	94. a
4. Il se faut garder de trois choses, de la haine, de l'enuie & du mespris,	86. b
Providence, grand bien de la condition humaine,	126. b 351. a
Providence diuine en la creation & disposition des vents.	522. b
Prouocation des Roys au peuple,	224. a
Prudence suffit à la vie heurieuse,	167. & suyu.
Prudence singuliere d'Auguste,	346. a
Prystanes, magistrat,	421. a
Pseudomonon,	112. b
psychrolutes ceux qui se lauent d'eau froide,	164. b
Ptolemeus Roy d'Afrique pris. & amené dans les prisons de C. Cesar Empereur de Rome,	424. a
Publius Clodius ennemy de Ciceron,	437. b
Publius Minus: ses beaux vers touchant le mespris des biens de fortune,	79. b
Publius Octavius achete deux cens esclaves un Barbebant,	200. a
Publius Vinitius: son langage & sa foy de parler,	1091. a
Pudeur que demontre un visage rougissant, fait conceuoir de belles esperances d'un ieune homme,	82. b
Puluillus pontife dissimule sagement la mort de son fils,	458. b
Pylades basseleur fort renommé,	343. b
Pyrenée montagne separant la France d'Espagne.	476. b
Pyrrhoniens,	178. a: 583. b
Pyrrhus maistre de certains exercices,	369. b
Pythagoras, 71. a: 543. b. dit que l'ame de ceux qui entrent dans un temple, & regardent les images des Dieux de fort pres, se change & fait tout autre,	194. a
Pythagoras s'abstint des animaux,	223. a
disciple de Pythagoras plaisamment moqué,	71. a
disciples de Pythagoras gardent silence cinq ans,	119. b
Pythius cruellement traité par Xerxes,	382. b
Pythocles,	93. b
instruction que luy donne Epicure pour l'enrichir,	ibid.

Q

Questeurs, 362. b 443. a
 Questions inuites reprocuees, 175. b
 Voyez subtilité,
 Q. Catulus sur le tombeau duquel M. Marius fut tâté, 383. a
 Q. Sextius, 131. a 223. a 376. a
 refuse la dignité de Senateur que Iule Cesar luy offroit, 205. b

R

Rabirius Poète rapporte en ses vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il se tua, 51. b
 Raison, arbitre des biens & maux, 135. b
 Raison commune aux Dieux & aux hommes, 188. a
 Raison parfaite est le bien de l'homme, 151. b
 la Raison & la société renforcent l'homme, 33. b
 Rameau ou baston, pourquoy apparoit rompu dans l'eau, 481. a
 Rebilius homme infame Consul, 13. b
 comparé à Fabius. Persicus homme de mesme effete, 13. b
 Reconnoissance des biens faits, ou Gratitude de 21. b 33. b 47. b 159. b 160. 161. a
 Reconnoissance de deux sortes, 34. a
 Reconnoissant qui est? 160. a
 moyen de l'estre, 161. b
 Reconnoistre un bien fait n'appartient qu'au sage, 160. a
 Recreation vile à ceux qui estudent, 87. b
 Regulus prins par les Carthaginois, 42. a
 sa constance és tourmens, 205. b
 Regulus percé de cloux, 426. a
 Relation aucune ne se fait au Senat apres les quatre heures de soir, 426. b
 Religions estrangeres chassées du regne de Tibore Empereur, 223. b
 Remedes contre la cholere, 377. a 378. b 380. a
 Remedes contre les peurs & apprehensions humaines, 147. b
 Remedes contre les troubles & passions de l'esprit, 419. b
 Remedes contre la fainctantise, 123. a
 Remedes contre la crainte des choses espouuantes, 84. a
 Repos oisif rend la vie odieuse, 157. a
 Republique considerée selon deux qualités, 413. 424. a
 Republique quand doit estre administrée par

de la sage, 210. b 311. b 312. b
 Rhein fleuve, son origine & son cours, 501. a
 527. a: est fort petit au sortir de sa source, a 5. a
 Rhein, fleuve, ne s'enfle pas en esté, 504. a
 Rhetorique, & sa diuision, 179. b
 en la Chersonese de Rhodes, 7. a une fontaine qui par intervalle de temps devient trouble, 507. a
 Rhosne fleuve, sa roideur au milieu mesme de son cours, 507. b
 ne s'enfle point en temps d'esté, 514. a
 Rhodiot tenu dans une cage par le commandement de Lyfimachus, 140. b son dire effeminé & lasche, ibid.
 Riche aucun ne naist, 93. a
 Riche est celuy qui n'a besoin de richesses, 87. a
 Richesses, 76. b 89. a 99. b 159. a
 212. b 310.
 Richesses, 76. b pleines de soing, 422. a. de dangers, 86. a: & d'ennuis, 159. a: leur usage & le fruit, comment peut estre agreable, 87. a: lon vit en perpetuelle crainte pour elles 87. a. ne rabattent rien des miseres de l'homme, 90. a: si elle se peuent appeler biens, 411. a 172. a: celles qui viennent de pauureté durent longuement, 222. b seruent à l'homme verueux, & comment? 410. a b: sont trompeuses, par la confession mesme de ceux qui les ont possedees, 227. b
 Richesses vrayes, 227. b
 Richesses grandes, une pauureté qui s'accorde avec la loy de la nature, 76. b
 Richesses ne se doiuent mettre entre les biens, 172. a
 mespris des Richesses est signe d'un grand courage, 92. b
 Riotte doit estre fuyte, 320. b 431. b 434. a b
 Robbe, pourquoy on ne change les iours de festes, 90. a
 Rome, 170. b 185. b 214. a
 Romulus mourut apres une eclipse de soleil, 224. a 469. b
 Roy peut tout vendiquer comme sen par droit d'œil, 65. b
 Roy des Peres en Syrie couppa le nez à tout le peuple, 1383. b
 Roys donnent beaucoup en guerre, 99. a
 Royakme est de ne vouloir regner quand on pour, 503. a
 Royaume sous le secte d'or estoit en la main des sages, 4180. b
 Rufillus, son luxe noté & opposé à Corgonus, 171. b

Rufus Senateur, le danger où il fut pour un mauvais subait, 24. a
Rutilia suivit son fils Costa en exil, 473. a
Rutilius banni en Asie. 426. a 47. a : sa response notable à celuy qui l'asseuroit de son retour à Rome à cause des guerres ciuiles, 61. b
 supporte constamment la sentence de son exil 96. a 137. b soy innocence, 158. a
 205. b

S

S Abbats, iours auxquels Senegue ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des Dieux, parce qu'ils n'ont besoin de lumiere, 200. a b
Sabian viuage, 524. b
Sacrilege puni, comme faisant iniure à Dieu, 69. b 200. a b
Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu, 66. 200. a
Sage ne peut recevoir iniure, 428. b ses privileges, 429. b
 quel est celuy qui se peut dire Sage, 128. a b
Sage comment peut-on estre, 104. b 151. a b
 s'il est bon d'estre Sage, 236. b
Sage est il content de soy mesme, 80. a & suyuans,
Sage tardif à parler, 108. b pourtrait du Sage Sioyque, 81. a
Sage n'est iamais sans plaisir, 228. b
Sage & vertueux se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux, 181. b quelles sont ses inuentions & recherches, 183. a : les Sages auoient anciennement l'administration & le gouuernement des Estats & donnoient des loix aux peuples, 180. b peuuent par leur conference & discours mutuels beaucoup profiter les uns aux autres, 225. a : profitent non seulement aux autres, mais aussi à eux mesmes, 225. a : Sage de la communication que les Sages ont ensemble, 226. a
Sage s'il se doit conduire par le conseil d'un autre Sage, 225. a quand & comment il doit entreprendre le manieiment de la Republique 413. b est seigneur de toutes choses, 65. a difference entre estre Sage & sageffe, 236. b 227. b 342. b comparé au Pilote bien aduisé, 86. a
Sage est la pedagogue des humains, 179. a
Sage ne fait rien outre son gré, 121. a
Sage ne prouoque iamais l'ire des grands, 86. a
Sage ne s'esteue ny deprime, ains demeure tousiours en mesme estat, 467. a
 diuers effects de la Sageffe, 182. b
Sageffe n'est subiecte aux accidēs fortuits, 180. b

quel est son dessein, ibid. c'est le but & sailaire de la Philosopbie, 178. b
Sageffe que c'est, 142. b 92. b
Salles des Celsars pleines d'images, 450. b
Salluste historien aime l'obscure briefueit, 232. a
Salut prend commencement de la cognoissance du peché, 100. a
Sammites Ambassadeurs enuoyez pour corrompre par argent M. anius Curius Dictateur, 470. b
Sang doit estre tiré pour allegger la douleur de la teste, 141. a
Sang s'il a force de s'ouuerner les nuées comme se persuadoient les Chalazophilaces, 515. b
Sapience que c'est, 92. b 100. b 101. b 178. b
Sapience est ce que les Grecs appellent sophie, 178. b
Sapience seule est liberte, 107. a
Sapience euite le danger du changement, 156. b
Sapience maistrresse de l'ame, 182. b
Sapience qu'est-ce qu'elle enseigne, ibid.
Sapience n'est fortuite, ibid.
 effects de Sapience, ibid.
Sapience est un bien, 337. b
 est inseparable d'avec celuy qui la possede, 237. a
Sapience est un art de vie, 100. b
Satellius Quadratus escorniffeur & bouffon, 99. b
Satrius Secundus vassal de Seianus, obtint la confiscation des biens de Cremutius Cordus, 463. a
Saturnales festes celebrees au mois de Decembre, 90. a
Saturne & Mars estoilles, & leurs influences ineuitables, 176. a
 quelle Science vtile & necessaire, 64. a
Science inuile, 441. a
Scipion A Emilian : sa constance & grandeur de courage, 450. b
Scipion A Emilian baillé par son pere Paulus en adoption, 458. b
Scipion Afriquain : sa metairie & ses baings, 170. b
Scipion Afriquain tellement pauvre que la dot de ses filles fut prise du tresor du peuple, 472. b
Scipion l'Afriquain, sapieret enuers son frere 450. b la geneuse parole qu'il prononça en mourant, 96. b
 gloire des Scipions fatale à l'Afrique, ibid.
Scorpions machines, 491. a
Scribonia tante de Drusus Libo, 140. b
Scylla, lieu daugereux en la mer, 103. b 157. a
 sa description, 186. b

Scyron, vent qui infecte Athenes, 522. a
 Scythes vestus de panes de Renards & de rais, 181. b
 Scythes nourrissent leurs cheueux, 349. b
 Secrets, comment se doiuent communiquer à un amy, 75. b
 Seian, sa meschanceté & violence enuers Crematius Cordus, 463. a
 Seian ayant esté esleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces. 424. a
 haine de Seian, comme aussi son amitié dangereuse, 121. b
 Semence cause de toutes choses, 25. a
 Semence diuine espanuë aux corps humains, 148. b
 Semence nous est donnée de toutes choses, 30. a
 Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au palais pour vaquer aux affaires publiques, 444. a
 Senateurs decolés à la lumiere, 383. a
 Senèque a escrit des volumes de la philosophie morale, 226. a
 Senèque en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre, 526. b
 sa ieunesse tomba en la principauté de Tybere, 223. b
 sa temperance, & quel profit il fit en l'escuela d'Attalus, 223. b
 son equipage & suite allant aux ch&ps, 171. b
 Senèque confesse que nostre ame est un animal, mais nie que ses actions soient animaux, 229. a
 senèque s'abstint de l'usage des chairs d'animaux, 223. b
 intégrité de senèque, 196. b
 Senecio Cornelius gentilhomme Romain, 212. b
 meurt d'esquinancie, ibid.
 Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar, 389. a
 Sepulture doit estre mesprisée par un homme sage, 185. b 425. a
 Serapion philosophe: sa façon de parler, 108. b
 Serf comme doit estre traité par son maistre, 113: 114. a
 Serf comme doit estre commandé, 397. a
 en quoy est differencé avec la personne libre, 398. b
 Serfs iettez aux Murenes pour estre deuorez, 397. a
 Serpbe isle sauuage, 467. b
 Seruilius Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse, 122. a
 lac de Seruilius, lieu où l'on despoilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proscriptz, 352. b
 Seruitude Perrenne, 10. b
 Seruitude n'est vilaine, si non celle laquelle est

volontaire, 114. b
 exemple de Roy & grands seigneurs tombez en seruitude, 214. a: b
 Senerité par continuation perd son autorité, 398. b
 Senerité ou asseurance est le bien du sage, 430. b
 Sextime philosophe, 227. b: 146. b
 entroit en conte avec soy-mesme tous les soirs de ce qu'il auoit dit ou fait le iour, 388. a
 Sextus Papinius foieité pour plaisir par Cesar, 383. a
 Sextus Pompeius: sa constance es aduersitez, 450. b
 Sicile, 437. b: isle separée de l'Italie par un petit destroit de mer, 460. a: iadis continente à la terre, ibid.
 Siciliens adolefcens sauuerent leurs peres de l'embrasement du Montgibel, les portans sur leurs espaules, 27. b
 Similitudes. 64. a 86. a: 118. b: 132. b: 142. a: 145. b: 151. b: 172. b: 161. a: 232. b: 353. b: 361. 395. a: 399. a: 419. a: 439. b: 482. a: 493. a: 450. b
 Sinius, pirate fort cruel, souettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu, 401. a
 Sisyphus, 97. a
 Sobrieté: saloiance, 46. b
 peut allonger la vieillesse comme à Platon, 126. b. conferue la santé, 87. a
 quelle Societé doit estre fuyé, 11. a
 fructs de la Societé humaine, 33. a
 Socrates. 26. a. 96. a: 142. b: 216. b: 218. b: 361. a: 366. a: 420. b: 380. b: 426. a: 434. b
 Socrates precepteur d'Achines, 4. b
 Socrates disputa en la prison sans vouloir sortir. 96. a
 Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort, 149. b
 surmonta le venin, 205. b
 tousiours ioyeux, 182. b
 iuques à la mort disputa de la mort, 353. a
 soiesement la cholere, 380. b
 soleil luit aussi bien pour les meschans que pour les gens de bien, 35. b
 comment l'eclipse du soleil se cognoist, 484. a
 solitude à qui est uile, & à qui nuisible? 81. 82. a
 diuers effects de la Solitude, 122. a. 426. b
 solitude nous persuade tous maux, 98. b
 Solon establi par ses loix vne egalité dans la ville d'Athenes, 180. b
 sommeil profond oste les songes, 120. b
 sommeil necessaire pour delasser. 426. b
 Sophistes gens pernicieux à la societé humaine, 224. b
 Sophismes inutiles à la vie humaine, 228. a

<i>Sotion Philosophe,</i>	223. a 57. b 437. b
<i>Souhait.</i> 57. b d'Auguste Empereur,	437. b
<i>de Cicero,</i>	437. b
<i>d'un Athenien condamné pour un souhait</i>	
<i>par Demades,</i>	61. b
<i>de Lucius Drusus,</i>	438. a
<i>de Metenas,</i>	213. a
<i>Souhait mauvais puni comme crime,</i>	61. b
<i>Voyez Vœux,</i>	
<i>beau coup de Soulfre sous terre,</i>	521. a
<i>Souvenir & scauoir sont differens,</i>	105. a
<i>Speſtacles & ieuX publics se faisoient soir &</i>	
<i>matin à Rome,</i>	78. b
<i>Speusippus philosophe: son opinion touchant le</i>	
<i>souuerain bien,</i>	168. b
<i>Spirius Annius, sa dissolution & vie desieglee,</i>	
<i>faisant du iour la nuict,</i>	346. a
<i>Statilia vesquit 99. ans,</i>	154. b
<i>Stilpon Philosophe: sa responce genercuse au</i>	
<i>Roy Demetrius Polyocertes.</i>	81. b 429. b
<i>Crates fut son auditeur,</i>	82. a
<i>Stipulation oblige l'achapteur & vendeur.</i>	21. a
<i>Stoiciens,</i>	132. a 401. a 413. b
<i>Stoiciens, combien differens des autres philo-</i>	
<i>sophes,</i>	428. a
<i>Stoiciens graues & sententieux en leurs dis-</i>	
<i>cours.</i>	104. b
<i>Stoicienne institution, 13. a Voyez Paradoxe.</i>	
<i>Stoicienne eloquence & son langage,</i>	84. b
<i>Stoicienne doctrine touchant les ingrats,</i>	36. a
<i>Straton inquisiteur de la nature,</i>	528. b
<i>Styx, fleuue veneneux en Arcadie,</i>	505. b
<i>Subsolanus vent,</i>	522. a
<i>Subtilité ennemie de verité,</i>	178. a
<i>Superbe vituperée,</i>	10. b 42. b 61. a
<i>Superstition payenne condamnée mesme par</i>	
<i>Senèque,</i>	200. a
<i>instruction contre la Superstition,</i>	200. b
<i>Supplice nocturne inouy,</i>	383. a
<i>Sylla ingrat 46. a rougissoit furieusement, 82. b</i>	
<i>fit couper la gorge en un coup à sept mille</i>	
<i>citoyens Romains. 395. a: fut le premier qui</i>	
<i>donna des lions detachez dans le Cirque, qui</i>	
<i>parauants estoient complex,</i>	164. b print
<i>les armes bien à propos, & les posa bien à</i>	
<i>propos,</i>	458. a
<i>Sylla fort heureux,</i>	ibid.
<i>Sylla cruel,</i>	375. a 383. a 395. a
<i>Syracuse ville,</i>	460. a
<i>Syrie subiecte aux tremblemens de terre. 185. a</i>	
<i>rauagée par l'Empereur Auguste,</i>	437. b
<i>Syriete, gouſtre dangereux,</i>	464. a
<i>Syrienne nation se loge l'Esté en lieux souſter-</i>	
<i>rains, à cause de la chaleur,</i>	182. b

T

T <i>Ableau du tric & trac de ce monde,</i>	374. a
<i>Talibius nonce des Dieux,</i>	550. a
<i>Talus inuenteur de la scie,</i>	181. a
<i>Tamufius a composé des Annales peu bonnes: &</i>	
<i>comparees par Senèque à la longue vie d'au-</i>	
<i>cuns,</i>	191. a
<i>Tarentum ville plaisante, dont l'air & le ciel</i>	
<i>est fort doux,</i>	419. a
<i>Tarquin Roy des Romains,</i>	13. a
<i>Taupe, pourquoy sans yeux,</i>	503. a
<i>Taureau esneu par la couleur rouge,</i>	386. b
<i>Tauromenitan rhuage,</i>	117. a
<i>Teleſphorus Rhodien, traité cruellement par</i>	
<i>Lysimachus; & tenu dans vne cage comme</i>	
<i>vn best, apres luy auoir fait couper le nez</i>	
<i>& les oreilles,</i>	382. b
<i>Temperance, mere de la santé. 104. a Voyez</i>	
<i>Sobriété,</i>	
<i>Temperance de Senèque,</i>	223. a
<i>Temple dedié par Auguste Cesar au vent</i>	
<i>Circius,</i>	522. a
<i>Temps irreparable,</i>	223. b
<i>Temps circonſcrit & determiné à un cbacun</i>	
<i>pour croistre & pour mourir,</i>	141. a
<i>Temps coule vissement,</i>	116. a 459. b
<i>Temps consiste en trois parties,</i>	349. a
<i>Tentyrites, comme se rendent maistres des cro-</i>	
<i>codilles,</i>	513. b
<i>Terre, element, partie du monde,</i>	488. a
<i>Testament,</i>	31. a 34. a b
<i>Thales Philosophe: son opinion touchant les</i>	
<i>vents Etesiens,</i>	514. a: touchant les trem-
<i>blemens de terre,</i>	527. a
<i>Thalia troisieme des Graces,</i>	3. b
<i>Thaſſo, isle dont lon tire le porphyre,</i>	170. b
<i>Theatre Neapolitain,</i>	151. a
<i>Themison & sa secte,</i>	197. a
<i>Theodore & Acbillas auteurs de la mort de</i>	
<i>Cn. Pompee,</i>	365. a
<i>Theodore philosophe constant contre les men-</i>	
<i>ces d'un tyran,</i>	425. a
<i>Theoph. ses preceptes touchant l'amitié, 75. b</i>	
<i>Theophraste, & sa sentence touchant les eaux,</i>	
<i>ibid. a</i>	502. a
<i>Thera isle mise en lumiere par tremblement de</i>	
<i>terre,</i>	531. a
<i>Thermopyles destroit fort renommé,</i>	59. b
<i>Tombeau des Lacedemoniens,</i>	163. b
<i>Theutons perdus & defaits sur les Alpes par</i>	
<i>Marius,</i>	360. b
<i>Thia, isle nouvellement apparue du temps de</i>	
<i>Senèque,</i>	531. a

Thoroſca iſle naiſſante par tremblemens de terre, *ibid.*
 Thrace region, 42. b
 Thucydide, 532. a
 Tullius Cimber adonné au vin, ſteut neantmoins bien taire la coniuuration faite ſur la mort de Ceſar, 165 a 386.
 Timagenes ennemi de l'heur de Rome, 185. b
 eſtant diſgracié bruſté les liures qu'il auoit compoſé des geſtes de Ceſar, 384. b
 Titus Arius ſurprend ſon fils en parricide & quelle punition il en fit, 396. a
 Titus Manlius, ſa pieté grande enuers ſon pere qui l'auoit banni de ſa maiſon, 27. b
 Tiuoli, lieu fort agreable pour la douceur de l'air, 31. b
 Tonnerre, 492. b
 Tonnerre, ſes eſpeces & merueilleux effets *ibid.*
 pourquoy les nuées heurtent les montagnes ſans Tonnerre, *ibid.*
 comment l'air eſt propre à former les Tonnerres, 493. a
 Tonnerre, ſa deſinition, & comment il ſe fait, 497. b
 deux ſortes de Tonnerre, 492. b
 Tranquillité, qu'eſt-ce, 418. a
 que faut faire pour l'auoir, *ibid.* & 112. a
 Trafic d'eau & de glace, 517. b
 Traſymene, lac, 365. b
 Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu, mais des cauſes naturelles, 526. a
 des Tremblemens de terre par ſecouſſe, 531. b
 Tremblement eſt cauſé par le vent, & comment, *ibid.*
 villes abſimees par Tremblement de terre, 532. a
 opinions diuerſes des Philoſophes touchant la cauſe des Tremblemens, 527. a 530. 531. 532. a.
 Tremblement de terre, d'où vient, 526. b
 combien de ſortes de Tremblement de terre, 531.
 Triſteſſe compagne de la cholere, 365. b
 Tubero pauvre, & ſe contente de peu, 202. b
 205. b 342. b
 Tullius Marcellius ſe laiſſa mourir de faim, 153. b
 Tuſculo metairie recommandee pour la douceur de l'air, 31. b
 Tybere Ceſar, & ſa ſentence notable, 9. a
 Tybere fils de Livia, 200. a: porta la mort de ſon fils ſort conſtamment, 455. b 459. a
 Tyberius Gracchus, 459. b
 Tygris fleuue, & ſon cours ſouſterrain, 217.
 Tyrus eſt Roy, 395. a: en quoy differenc l'un de l'autre, *ibid.*

pouuoir des Tyrans court & briof, 395. a
 unuy portraict des Tyrans, 395. b
 le grand danger qu'ils courent, 395. a
 maxime des Tyrans, *ibid.*
 Tyr ville ruinee par tremblement de terre, 525.
 Tyriens habitent l'Afrique, 468. a

V Agellius poëte: quelques ſiens vers alleguer, 526. a
 de la Vague & ſa deſinition, 518. b
 Valerius Aſiaticus Conſul, 492. a
 Valerius Coruinus Meſſala, 441. a
 Valerians, & leur famille, 441. b
 Valgius & ſon opinion reſutee touchant le Montgibel, qu'il appelle unique, 117. b
 Vanité du monde depeinte au viſ, 85. b
 476. b
 Vanité des richesses accompegne de conuoiſiſe & diſſolution, 234. a
 Vanité des philoſophes, 129. b
 Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires, 113. a
 Varron le plus ſçauant des Romains, 469. a
 Varus cheualier Romain grand gauſſeur, & qui donnoit des picquans biocarés, 346. a
 Vatinius meſchant garnemens, 193. a 428. a
 plaiſant gauſſeur, 434. a: comment il euitoit les biocarés de ſes ennemis, *ibid.*
 Vedius Pollio engraiſſoit les Lamproyes du ſang humain, 386. a 397. a
 Velleius, 511. a
 Venin a ſerui quelquefois de remede, 12. b
 celui qui le donne fait mal, encor qu'il ne nuise, 420. b
 Vente, qu'eſt-ce, 44. b
 conſtrict de Vente eſt du droit des gens, 5. a
 Ventes que ſont les Magiſtrats de la Juſtice, 5. a
 Vent qu'eſt-ce, 518. a
 difference de l'air, 519. a
 Vents, quand, & d'où ils prouiennent, *ibid.*
 combien de ſortes de Vents, 521. b
 des Vents qui ſortent des cauernes & lieux caueux, 521. a
 Vents de deux eſpeces ſelon Varron, 521. b
 autant de Vents que l'air a de parties, 521. a
 Vents, à quelle fin creés de Dieu, & diſpoſez en diuers endroits de l'uniuers, 522. b
 Vents creés à bonne fin ſont conuertis à mauuais uſage par les hommes, 523. b
 Vents s'engendrent d'une nuée rompue & creuee, 510. b

Table des Matieres.

Vents Etefiens, à quelle heure se leuent, 510. a
pourquoy ne soufflent qu'en esté, *ibid.*
Vents dits Ecepiques comment se font, *ibid.*
Vent de tourbillon comment s'engendre.
 519 b
Vent ne vient pas toujours du costé du soleil.
 520. a
Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement, 519 b
Vents de quelle façon se font, 519. a
prognostique de Vent selon Democrite. 518 b
difference entre Vent & esprit, 519 a
Ventre n'a point d'oreilles, 443. b
Venus a pour compagnes les Graces. 3 a
Verité, qu'est-ce? 45 b
exploration de la Verité difficile, 38 a
Verité se tient souuerte & cachée dans des profonds abysses, 64 a
Verité se monstre à tous, 105. a
Verité de quelque costé qu'on la tourne est tous jours vne, 158. b
son parler simple, 119 a
Verité condamne souuent un criminel, 361 a
Verre, vaisseau: 516.
Vertu. 28. b 174. a 182. b 186. a 229 a 407. a 408. a 420. b 510. a
Vertu ses principaux offices & effets, 182. b
diuisee en deux parties, 194. b
seule donne un plaisir perpetuel & certain.
 99 b
consiste au milieu, 11 b
à tous ouuerte, 22. a 33 b
en soy parfaite, 15 b
porte son prix en soy-mesme, 161. a
ne cherche le gain, 28. b
possedee à la volupté par les Epicuriens, mais à tort, 28 b
agrecable mesme aux meschans, 33 a
se fait voir à tous, 33 b
d'integrité assuree & ioyeuse parmy mesmes les fausses opinions & propos qu'on a d'elle. 34 b
ne s'esteint iamais en l'homme, ains y laisse quelque impression, 70. b
souuent esprouuée s'acquiert beaucoup de force, 84. a
belle de soy-mesme, n'accroit ny ne décroist pour la beauté ou laidour du corps,
 133. 134. a
effet de la Vertu monstré par vne belle comparaison, 135. a
Vertu exerce sa puissance sur des choses perdables, *ibid.*
aime plus ceux qui sont affliges, *ibid.*
suffisante pour rendre la vie heureuse, 186. a

188. a
estue l'homme par dessus tout ce qui est du monde. 172 b
difficile à trouuer, & a besoin de guide,
 510. a.
maistresse de l'ame. *ibid.*
moyen de l'honorer, 233. a
la Vertu qu'une extrême necessité fait naistre dans nous est tres-aspre & violente, 395 b
Vertu ne s'acquiert qu'avec travail, 151 a
Vertus sont à desirer d'elles-mesmes, non pour aucun espoir de profit, 35 a
Vertus sont pareilles, 135. b
Vertueux ne meurt iamais trop tost, 157 a
se contente de peu, & est profitable aux plus industrieux. 181. b
bonne resolution du Vertueux contre la mort,
 190. a
difference entre la vie heureuse des dieux, & celles des hommes Vertueux, 189. a
qualitez de l'ame vertueuse, 233. b
resolution d'un homme vertueux, 230. b
Vestales Vierges departent leur vie en diuers seruices, 413. b
Vice, 77. b 112. b 369. a 417. a 421. b 442. b
Vice à son deffenseur, 235. b
Vices abondent és lieux publics, 366. a
Vices ne sont en un seul lieu: 5. a
tous Vices sont en tous, mais non pas tous remarquez en un seul homme, 35 ab
Vices toujours mauuais desplaisent, 43. b
Vices viennent sous apparence de vertu. 117. a
Vices comment se discernent d'avec la vertu
 64. b
Vices nuisent par l'atouchement, 421. b
dompter les Vices est grande victoire, 500. a
personne ne confesse les vices, 120. a
Vices & playes de l'ame se doiuent manier aussi doucement que les playes du corps, 73. a
Vices sont rompus & dissipés par le travail,
 123. a
Vices cachés sont los plus dangereux. *ibid.*
Vice a regné en tous les siècles, 103 a
Vices approchez de la vertu luy donnent lustre, 341. b
les Vices abrègent nostre vie, 436. b
Vices se laissent vaincre à la vertu. 41. b
Vices flestrissent les forces de l'esprit, 228. b
Vice commun aux ieunes gens dissoius, 145. b
Vie briefue. 47. b 104. a. 113. a 116. a 299 b 436. a 439. b
Vie heureuse qu'est-ce, & le moyen d'y paruenir 186. a elle n'est imparfaite si elle est bonne,
 153. b 155. a 168. b

Table des Matieres.

Vie ne se fait heureuse par la longueur, 47. b
Vie n'est que crainte, 102. b: qu'un supplice, 448. b: qu'un chemin à la mort, 449. a
Vie pleine de diuers accidens, 459. a
trois sortes de *Vie*, 415. a
Vieillard ards oisifs ne sont que trainex leur vie, 190. a
Vieillesse, maladie incurable, 224. a
 elle a ses plaisirs & douceurs, 83. b
 la faut conseruer, 217. a
Vin allume le courroux, 370. b
Vin congelé par la fouare, rend fol celui qui le boit, 497. a
Vin deffendu aux enfans de Platon, 370. b
*Vin*ant selon nature n'est iamais pauvre, 88. b
Viure est-il bon? 26. a
Viure selon nature difficile, 110. b
 bien *Viure* se peut trouner en tout lieu, 100. a
Viure en necessité mal, 84. a
Vlysses n'a pas esté si asseuré & certain patron de sagesse que Caton, 418. a
Vniuers se diuise en trois, 487. b
Volesus Proconsul d'Asie, & son acte cruel, 365. b
Vœux, quels se doiuent faire? 58. b 137. b
 Voyez Souhaits.
Vœux superflus & iniurieux, 58. a
Vœux publics au commencement du regne de Neron, 392. a
Vœux publics sont seurs, ibid.
Vœux, les vns occultes, les autres manifestes. 137. b
Voix, qu'est-ce? 489. a
Voix viue profite plus que la lecture des liures, 78. a 105. a
Volonté qui se change facilement tesmoigne un esprit inconstant. 88. a b
Volupté, 64. b 83. b 217. b 235. a 348. a
 nulle *Volupté* certaine, 18. b
Volupté brisue & fragile, 64. b
Voluptez, ou passées ou sutures, sont nuisibles: 99. b
Volupté du sage & du fol contraire, 407. a
Volupté de deux sortes, 64. b 156. b
Volupté ordinairement conioincte avec meschanceté, 406. b
 loüange de *Volupté* tres-dangereuse, & pourquoy? 407. a
Voluptez naturelles comment sont differentes des vicieuses, 407. b

Volupté se peut unir avec la vertu, & comment: ibid.
Vray & *vray* semblable sont differens, & comment, 339. a
Vsuriers de bien-faits, 71. b
Vieille de nature rendu nuisible par l'abus des hommes, 523. b
 rien de *Vuide* au monde, 503. b
Vulcan à qui *Iupiter* rompit la cuisse, 548. b
Vulturnus vent. 522. a

X

X *Antipe* femme de *Socrates* luy-versa un pot à pissier sur la teste, 434. b
Xenocrates, son opinion touchant le souverain bien, 168. b
Xenophantus chantant, esmeut *Alexandre* en telle sorte qu'il mit la main aux armes, 165. a
Xerxes denonça la guerre à la Grece. 59. a: vtile conseil que *Demaratus* Lacedemonien luy donna, 59. b: son acte cruel & inhumain enuers *Pythius*, 382. b
Xerxes, pourquoy pleura. 443. a

Y

Y *Voire*, où croistr 173. b
Yuresse plaisante, 345. b
Yurongnerie, 5. a 164. a
Yurongnerie ordinairement accompagnée de cruauté, 166. a
Yurongnerie folie volontaire, 165. b
Yurongnerie reprochée à *Caton*, 427. a
Yurongne peut bien aucunesfois celer un secret. 165. a
 difference entre *Yurongne* & *yure*, 164. b
 exemple d'*Yurongnes* discrets & aduisez, 165. a

Z

Z *Aleucus*, & ses loix, sont infiniment louées, 180. b
Zeno fait bien à un indigne, pour l'auoir promis, 31. b
 natif de la ville d'*Elea*, 178. a
 perd tous ses biens par un naufrage, 425. a
Zeno ambheur de la secte Stoïcienne, 471. b
Zephyre, vent: 521. a
Zodiaque, & ses planettes. 538. a

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

TABLE DES SOMMAIRES
DE CXXIII. EPISTRES DE SENEQUE
ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.



Seneca en ceste Epistre enseigne comme il faut arrester & employer bien le temps qui se perd par trois diverses façons. Qu'un homme n'est point pauvre par si peu qu'il ait de bien.

suillet 74. b

II.

Des personnes qui ne peuvent s'arrester longuement en un lieu, & qui pensent que le frequent changement de lieux puisse oster les tristesses & facheuries de l'esprit.

73. a

III.

Il reprend Lucilius familièrement de ce qu'il auoit usé de ce mot Amy, comme fait le vulgaire : & monstre que celui seul est vraiment & proprement amy, auquel nous pouuons commander tous nos affaires & secrets, comme à nous mesme.

75. b

IV.

Il admoneste Lucilius de poursuiure l'estude de la Philosophie, & de s'accoustumer au mespris de la mort, & se mocque des choses qui sont superflues à la vie de l'homme.

76. a

V.

Mauuaise coustume de quelques vns, qui pour monstre & faire croire qu'ils estoient du tout adonnez à la Philosophie portioient les cheveux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les sourcils renfroignez, estoient desireux de se faire remarquer sur tous les autres hommes, par vne sale & rude façon de viure, comme sont bien encor quelques vns de nostre temps.

77. a

VI.

Il se resouït avec Lucilius, de ce qu'il cognoïst que sous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu, & apres il enseigne que la hantise & familiere conuersation des

bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enseignemens des Philosophes. 77. b
V II.

Il apprend qu'il faut fuir les assemblées, les Spectacles des ieux publics, comme aussi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuvent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux mesmes se rendre tels en nous hantant.

78. a

V III.

Monstre qu'il ne faut s'adonner à l'oïsticté & saineantise : Mais conseille de choisir un repos honneste, pendant lequel le Sage pourra mettre par escrit les preceptes de la Philosophie, Reiette la vie de ceux qui s'adonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choses legeres qui ne peuuent rendre la vie de l'homme bien-heureuse.

79. a

I X.

Il monstre que l'homme sage, encor qu'il soit content de soy mesme, a besoin d'un amy. Et en fin pour un petit present qu'il a accoustumé de faire au fond de ses lettres, il y met vne sentence d'Epicure.

80. a

X.

Que la solitude est utile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle est pernicieuse aux fols, comme sont aussi toutes autres choses. En fin il adiouste un fors bel enseignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

81. b

X I.

Il veut monstre qu'il a bonne esperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutes fois à son aduë, encor apres qu'il sera paruenü à la perfection de sagesse, ne perdra iamais ceste grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy est commun avec plusieurs autres grands personnages. Il adiouste à la fin un precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui se veulent retirer de toute vilenie. C'est qu'ils se doiuent proposer de uant les yeux quelque grand et vertueux person-

†

rage, sur lesquels ils ietteront tousiours leur
pensée, & s'imagineront qu'il soit present à
toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne
feront rien encore qu'ils soient seuls qu'ils ne
voulissent faire en leur presence. Il y a un ex-
emple pareil en l'Épistre xxv. 82. b

XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme estant
venu à sa maison des champs, si y trouua plu-
sieurs testimoignages & preuues de sa vieillesse.
En outre il dit qu'un chacun de nous doit estre
à toute heure appresté & disposé à la mort.

83. a

XIII.

Il propose plusieurs remedes utiles & neces-
saires, contre la crainte des choses qui sont es-
pouuantes, plus par opinion que par effect,
& lesquelles peuuent aduenir, & n'aduenir
point. 84. a

XIIII.

Qu'il s'est retiré de la compagnie des hom-
mes, & de tous affaires, & mesme de des-
siens propres: qu'il employe tout son temps à
l'estude, & qu'il ne pense qu'au bien de la poste-
rite par des enseignemens & admonitions salu-
taires, q's'il met par escrit. 85. b

XV.

Si le sage doit estre content de soy mesme, ou
s'il doit auoir un ami duquel il se puisse fier &
prendre conseil. 87. a

XVI.

Qu'il ne faut pas ieindre legerement nostre
esprit dans les precepies de la Philosophie, mais
il l'en faut sauler & abreuer du tout. Apres il
dissout l'argument par lequel quelques uns
vouloient soutenir, soit que toutes choses sus-
sent gouuernées par le destin, comme les Stoy-
ciens croyent, ou qu'elles a diuissent sans raison
& par aduanure, comme les Epicuriens en-
seignent que la Philosophie est inutile. En der-
nier lieu, il expose une tres-belle sentence d'E-
picure, quelle mesure & quelle borne il faut
donner à nos cupiditez. 88 a

XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doie differer
le temps de philosopher, pour crainte de la pau-
nreté: laquelle tant s'en faut qu'elle puisse por-
ter aucune incommodité, qu'au contraire elle est
commode à ceux qui veulent vrayement & d'un
bon courage philosopher. 89 a

XVIII.

Comment le Philosophe se doit porter du-
rant les festes Saturnales. Qu'il faut choisir
quelques iours pour faire essay comment nous
pourrions souffrir le pauurete. Met en fin

quel voisinage il y a entre la cholere & la fu-
reur. 91. a

XIX.

Il veut persuader à Lucilius, qu'il ne se retire
pas a la solitude ni a cachettes, mais que reiet-
tant tous ennuis, & des tiltres d'honneur pleins
de vanité, il suive le repos d'esprit. 92. a

XX.

Qu'il faut philosopher par les effectz & par
la bonne vie: & que celuy qui voudra surue a
bon escient la philosophie, doit recercher la pau-
urete. 92. a

XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'estre point
cognus des hommes, qui ayans laissé les beaux
tiltres d'honneurs, se sont iettez entre les bras
de la philosophie. Car une belle renommee &
une gloire qui durera à la posterité, ne se peut
mieux acquerir que par les escrits, & par la fa-
miliarité des hommes sçauans. 93. a

XXII.

Par quel moyen se doit desuelopper & des-
faire celuy qui se voyant chargé du maniemet de
beaucoup de grands affaires, pense de s'adon-
ner à la Philosophie. 94. a

XXIII.

Que le sage seul ressent une vraye & ferme
ioye. & que plusieurs hommes achueuent plustost
de viure qu'ils n'ont commencé. 95. a

XXIIII.

Que c'est folie de se tourmenter de l'attente
d'une chose qu'on ne sçait si elle doit aduenir.
Remedes tres-certains contre les euacmens
dont les hommes ont accoustumé de s'espouuen-
ter. 96. a

XXV.

Que tous esprits ne se corrigent par un mes-
me remede, ains se faut accommoder à leurs
ages & humeurs. Qu'il faut s'accoustumer à se
contenter de peu. Que l'on doit faire toutes
choses comme si l'on estoit à la presence de quel-
que homme vertueux & grave. 98. a

XXVI.

Qu'il n'est pas seulement vieil, ains qu'il est
en decrepitude, & qu'il a encor l'esprit vif &
gaillard, exempt de toute crainte de mort. 98 b

XXVII.

Que qui ne sçait corriger soy mesme, est in-
capable de reprendre autrui: Plaisante bisioire
de certain Caluissus. Sabinus. Quelles sont les
vrayes richesses. 99. a

XXVIII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement qui
changeans de pays portent leurs vices avec eux.

XXIX.

Qu'il est difficile que *Marcellinus* homme civil & de bel esprit, puisse recevoir correction. Toutefois qu'il n'en a point perdu l'esperance, & qu'il essayera toutes choses pour y parvenir Il adiouste à la fin le dire d' *Epicure*, que l'homme qui s'est adonné à la philosophie, ne doit point desirer de plaire au peuple. 100. b

XXX.

Il escrit, qu'encore que *Basius Aufidius* soit cassé du corps, toutesfois avec une ame ferme & constante, il n'est aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 101. b

XXXI.

Que la seule vertu est nostre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple. 103. a

XXXII.

Il loue ceux qui viennent retirer au repos d'esprit sans qu'on sçache ce qu'ils font Que nous rendons nostre vie plus courte par nostre inconstance. Il blasme le desir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celui vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheté de viure. 104. a

XXXIII.

Il loue *Epicure*, & l'estime homme plein de courage. Il parle aussi des discours des Stoiciens qui sont graues & sententieux, & qu'il ne se fait pas tant arrester sur les inuentions des anciens, qu'on ne doye essayer de faire de nouveaux chemins à la vertu. 104. b

XXXIII.

Il se resioyit d'ouyr dire ce que *Lucilius* fait, & ce qu'il escrit: & soustient que celui est parfaitement bon, qui ne peut par aucune force, ni par aucune necessité deuenir meschant. 105. b

XXXV.

La difference qu'il y a entre aimer & estre amy: & que pour estre constant il faut auoir auourd'huy la mesme volonté qu'on auoit hier. 105. b

XXXVI.

Quelque ieune homme à la persuasion de *Lucilus* s'estoit retiré à l'estude de la Philosophie, dequoy plusieurs le repreneoient, comme tousiours les choses bonnes desplaisent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit *Lucilius* d'apprendre ce ieune homme de mespriser ces folles reprenections, & de perseuerer au dessein qu'il a fait. Il enseigne aussi à ne craindre point la mort. 106. a

XXXVII.

La folie est subiette à beaucoup de passions.

cruelles & seruiles, & la sagesse les chaste bien loin. Si tu veux rendre toutes choses subiettes à toy, il te faut assubiettir à la raison. 107. b
XXXVII.

Que ceux ne sentent aucun soulagement qui changeans de pays, portent leurs vices avec eux. 107. b

XXXIX.

Vn parler ordinaire est plus profitable, & sert plus que les abreges & commentaires bien reliez qu'on portoit sur soy. La grandeur du courage, est de mespriser les choses grandes, & suivre les mediocres. 107. b

XL.

Il reprend la façon de parler de *Serapion Sophiste*, qui versoit un torrent de mots pressez & poussez par force. Que la parole d'un Philosophe doit estre moderee & retenue comme s'auie. 108. b

XLI.

L'argument & le subiet de ceste Epistre est tout diuin. Il monstre que Dieu est pres de nous, avec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit louer l'homme, mais l'ame & la perfection de la raison. 109. b

XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'un soit homme de bien: Il y en a plusieurs à qui la volonté & le courage ne desaut point pour estre meschans, mais seulement la puissance & les moyens. 110. a

XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conscience ne craint point le bruit & la renommee du peuple. 111. a

XLIV.

De l'origine de la vraye noblesse, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philosophie. 111. b

XLV.

Il n'est pas besoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos estudes nous ne deuons pas rechercher les choses subilles, ains seulement les utiles & profitables. 112. a

XLVI.

Il loue vn liure composé par *Lucilius* qu'il luy auoit enuoyé. 113. a

XLVII.

Il reprend la superbe & la cruauté de quelques uns enuers leur esclaves & seruiteurs, & loue *Lucilius* de ce qu'il vit familièrement avec les siens. 113. b

XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit estre communiqué entre amis. Il se moque apres des soppisteries & des argumens cornus que quelques Philosophes faisoient au lieu d'enseigner la vertu. 115. a

XLIX.

Il parle de la vifesse du temps. Se-moque des Poetes & des Dialecticiens : & qu'il faut employer l'estude aux choses qui peuuent apprendre nostre ame à la vertu. 116. a

L.

La saine que plusieurs font de croire que les vices qui naissent de nous, prouiennent des choses : que les choses encor tendres se corrigent facilement, & celles qui sont enuieillies, le peuuent estre avec la peine & l'adiligence. 117. a

LI.

Il faut suyr les lieux dans lesquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminées & laches : & qu'il est bon de s'adonner au travail & à la peine pour ne tomber au vice. 117. b

LII.

Il y a trois sortes d'hommes qui suiuent & s'approchent de la Philosophie & de la sagesse. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'estudient à bien & viftement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enseignent à bien viure. 118. b

LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de se mettre sur la mer : des maladies de l'ame, & de la guerison que la seule Philosophie leur peut donner. 120. a

LIV.

De la maladie à laquelle Senecque estoit plus sujet : des meditations & belles pensées qui luy venoient dans l'ame pendant l'accor de son mal : de sa resolution à la mort. 121. a

LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la saine du corps. Du repos d'esprit que font ceux qui se sont retirez aux champs. Et description de la maison de Vatia. 121. b

LVI.

Il décrit le bruit qui se fait aux bains & aux esluues, & que ceux qui sont trop delicats qui ne peuuent estudier qu'avec un grand silence, & que souvent les choses exterieures ne nous troublent pas plus que nostre ame mesme, laquelle ne peut sentir un paisible repos, qu'elle ne soit bien composée & deschargée des vices. 122. b

LVII.

Sur l'accasion d'un voyage qu'il fit en mauvais temps allant à Naples, il dit que l'ame souffre quelques passions que les plus sages &

vertueux ne peuuent exiter, prouenans de la nature de nostre mortalité. 123. a

LVIII.

Premierement il montre la pauvreté de la langue Latine : apres comme ceux font fustement qui veulent restreindre cette langue pauvre d'elle-mesme, au lieu de l'amplifier Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celui qu'il appelle ENS, de l'essence, de genre, de l'espece, de l'idée, pour lesquels il faut inuenter des mots nouueaux : & que des disputes qu'on fait seulement pour esuaier l'entendement, on en peut tirer du profit pour instituer nos mœurs & nostre bonne vie. 124. b

LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit prise à lire une lettre de Lucilius, il prend comme par occasion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoïques. Il escrit le plaisir & contentement qu'il a pris de ceste lettre, qu'elle est la vie du sage, du iugement saine, que chacun doit faire de soy, & de ne croire point les flatteurs. 127. a

LX.

Il deteste le vau de nos parens qui nous souhaitent des richesses : & la gourmandise qui entre en despense par ambition, & nous fait desirer & chercher les biens de la terre & de la mer. 128. b

LXI.

Que tout le temps deuant la vieillesse on doit penser à bien viure ; & en la vieillesse on doit penser à bien mourir. 129. a

LXII.

Que les affaires ne l'empeschent point à l'estude des sciences liberales. Que le mespris des richesses est le vray chemin aux richesses. 129. b

LXIII.

Il console Lucilius de la mort de Flaccus son amy, & montre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent seulement faire monstre de leur douleur, laquelle ils suyuent avec ambition. 129. b

LXIV.

Il loue grandement un liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le lisoient, & n'estoit à pas un l'esperance de pouuoir atteindre à sa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la sagesse, & les inuenteurs, & pense qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouster. 131. a

LXV.

Qu'à l'opinion des Stoïciens il n'y a que trois causes de toutes choses en ce monde, & par l'opinion d'Aristote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conseille aussi par un docte discours,

apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame de s'adonner à la cognoissance de l'univers.

131. b

LXVI.

Il monstre par l'exemple de Claranus qui estoit desia vieil, & avoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, sa seule vertu suffisoit, laquelle ne peut estre rendue plus honorable par la beauté du corps, ny par sa deformité estre estimee plus laide. Il discourt apres de quelques propos tenus entre eux, mesmement qu'encor qu'il y ait trois distinctions de biens, ils sont toutes fois tous esgaux.

133 b

LXVII.

Après avoir en peu de paroles discouru de la foiblesse & imbecilité de sa vieillesse, il explique cette question: Si tous biens sont desirables. En fin il conclud, que ceux qui ne semblent point estre tels, sont toutes fois tels.

137. a

LXVIII.

C'est chose salutaire de quitter les affaires pour se retirer au repos de l'ame: mais cela se doit faire en sorte que le monde ne s'en apperçoive point. Il enseigne aussi ce qu'on doit faire apres qu'on sera en ceste solitude: & que la vieillesse par les experiences qu'elle a fait, est un temps plus propre à la sagesse.

138. b

LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arrester la suite du corps pour resenir l'ame en repos. Apprend comme il faut surmonter les vices: & non seulement recevoir la mort, mais l'appeller s'il en est besoin.

139 b

LXX.

Le temps de la vie s'escole sans le sentir. Que c'est folie de se plaindre de la brieveté de la vie. Qu'il faut attendre la mort sans aucune crainte, & si l'occasion le requiert, la prier. Qu'il peut advenir plusieurs choses pour lesquelles le sage peut se donner la mort.

140.

LXXI.

Il faut quand on veut prendre conseil de ce qu'on doit fuir ou desirer, avoir esgard à un bien souverain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il persuade apres que cela seulement est bon, qui est bonneste, & que la vertu rend toutes choses heureuses: Qu'une mort bonneste est autant à desirer qu'une bonneste vie, comme il le prouve par exemples.

142. a

LXXII.

On ne doit jamais, quelques affaires qu'on ait, discontinuer l'estude de la Philosophie, ny se remettre à l'advenir. Que d'est qu'avoir l'ame saine. Qu'il faut donner congé aux affai-

res & negocies.

144. a

LXXIII.

Il defend les Philosophes qu'on accusoit d'avoïr les malheurs à mespris. Et loat le Prince qui nourrit ses citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyen de pouvoïr suyvre la Philosophie.

145. b

LXXIV.

Celuy qui mesure le bien par l'honneur est riche dans son ame. Il estime misérables ceux qui s'atristent pour les biens de fortune & pour la crainte de la mort. Comparaison de l'homme sage & vertueux, avec la grandeur de Dieu.

147. a

LXXV.

Quel doit estre le parler de l'homme sage: que son langage se doit accorder avec la vie. Comparaison du maldecin du corps avec celui de l'ame.

Beaux enseignemens pour ne craindre les maux & suyvre la vertu.

149. b

LXXVI.

Qu'en sa vieillesse il va oïr les leçons d'un Philosophe, & en ce faisant il enseigne qu'il faut toujours apprendre. Qu'il n'y a qu'un seul bien, sçavoir, est, ce qui est bonneste.

151. a

LXXVII.

Il descriit la flotte des navires d'Alexandrie, & la mort de Trillius Marcellinus, à l'exemple duquel il monstre qu'il ne la faut point craindre.

153. b

LXXVIII.

Il parle d'une longue maladie & de fluxions de rheumes qu'il avoit soufferte. Et les remedes que la visite de ses amis, & le conseil des Medecins luy donnerent, lesquels il apprend à Lucilius pour guarir d'un pareil mal qu'il avoit.

155. a

LXXIX.

Il prie Lucilius de luy escrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Aetna. Quelle sera nostre ame quand elle sera montée au Ciel, & quelle peut estre telle icy bas, si elle se descharge des vices.

157. a

LXXX.

Il reprend ceux qui s'adonnent si fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'esprit. Que l'homme de soy-mesme peut rendre son ame meilleure, & acquiescer sa liberté.

158. b

LXXXI.

Ceste Epistre contient un abrégé presque de tout le Traicté des biens-faits, & monstre que les ingrats ne nous doivent point faire perdre la volonté de donner des biens-faits: & comme il faut estre recognoissant.

159. b

LXXXII.

Il blasme la vie molle & delicate, tous l'estude des lettres. Le reste de ceste Epistre est plein

lxxxiii.

Il parle de sa vieillesse, & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il use pour entretenir sa santé. Puis apres de l'yrongnerie, & qu'on ne doit fier ses secrets à un homme subiet au vin.

164. a

lxxxiv.

Que ceux qui s'adonnent, à l'estude, doivent lire, & apres escrire: par la comparaison des mousches à miel qui vont amasser le suc des fleurs, & apres le rangent en rayons.

166. a

lxxxv.

Il assemble plusieurs raisons, par lesquelles les Stoiciens prouuoient que la seule vertu suffisoit à bien & heureusement viure. Et refuse les opinions de ceux qui soustenoient le contraire.

167. b

lxxxvi.

Louange de Scipion l'Africain, & de sa temperance: & mesmement en ses bains. Blasme l'excès de despence, & dissolution des hommes de son temps. Et quelques beaux & profitables discours des vergers & des arbres fruitiers.

170. b

lxxxvii.

Il décrit de la frugalité qu'il tint en un petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despenses des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuuent appeler bien.

172. a

lxxxviii.

Des sciences liberales, comment & combien de temps on les doit suivre. Des études vains & inutiles, & des exercices que plusieurs font, qui ne leur profitent rien. Que toutes nos études doivent seruir à la vertu, & que c'est la vrays science & l'estude liberale.

175. a

lxxxix.

Definition de la sagesse: diuision de la Philosophie selon l'opinion de plusieurs. Il se iette apres sur le blasme de l'auarise, & de la gourmandise des Romains.

178. a

xc.

C'est la Philosophie qui nous apprend à bien viure. Que c'est elle qui nous fait trouuer la verité des choses diuines & humaines. Si l'inuention des mestiers & des arts, mechaniques procede de la Philosophie.

180. a

Il parle de la tristesse, que sent Liboralis son amy du bruslement de la ville de Lyon, que le feu consuma entierement dans vne seule nuist. Tous les ouvrages des mortels sont condamnez

xcii.

Les biens extérieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'est entretenu que pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenuë que d'elle mesmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offensent point la vertu de l'ame.

186. a

xciii.

Il reprend ceux qui se plaignent de la mort de leurs amis. Et soustient que la vie de celui qui s'est rendu vertueux & sage, est parfaite, & assez longue.

190. a

xciv.

Il dispute si les decrets & arrests des Philosophes sont plus profitables que les enseignemens & instructions particulieres: dit que les decrets generaux sont ceux qui parlent de la fin des choses, de la sagesse, de l'estat du sage en general. Mais les instructions & enseignemens sont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enseignons comment se doit porter le mary enuers sa femme, & le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers sa Cité. Montre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

191. a

xcv.

Ceste Epistre n'est qu'une dependance & continuation des propos de la precedente. Et pour resoudre ceste question, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en sont composez. Il entre apres en un beau discours contre la gorge & la gourmandise, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il discourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonsttrations.

196. b

xcvi.

Qu'il n'y a rien de miserable en l'homme, sinon que quand il pense qu'il y ait quelques choses miserables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce sont arrests donnez au ciel, & qu'il faut consentir à la volonte de Dieu.

202. b

xcvii.

Que plusieurs vices qui semblent estre nais de nostre temps, auoient esté aux siecles passez. Que les hommes imitent plustost les vices que les vertus. Que les mesthans ne sont iamais assouuez en leur ans.

203. a

xcviii.

La fortune porte avec soy la nature, & la condition du bien & mal. Vne bonne ame

Et constante corrige les maux de fortune. Vne ame qui est en peine de l'aduenir, est miserable auant sa misere. Exemples de plusieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 204. b.

X C I X.

Comme il faut chastier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blasme ceux qui veulent faire monstre d'une grande douleur, & qui cherchent quelque volupte entre les larmes. 209. a.

C.

Il souffient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius est fort bon. Et monstre quel doit estre celuy d'un philosophe. 211. a.

C I.

De la mort subite & inopinée de Senecio par vne squinancie. Que les richesses croissent plus facilement qu'elles ne cōmencent. Qu'il ne se faut rien promettre de l'aduenir. 212. b.

C I I.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la louange & la splendeur, qui suit nostre nom apres la mort est bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrans d'une lumiere diuine. 214. a.

C I I I.

Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traistre, à l'homme c'est l'homme. Que la Philosophie peut seruir de remede à ces maux. 216. a.

C I I I I.

D'un voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer sa sante. Qu'il ne faut point passer la mer, ny changer des villes pour fuir les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais estre autre qu'on n'estoit point. Il conseille de viure avec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, & avec Socrate & Zenon Grecs. 216. b.

C V.

Comme il faut suy l'esperance, l'enuie, la haine la crainte, & le mespris. Peu parler avec les autres, & beaucoup avecques soy. Le plaisir qu'on prend à parler, fait en fin desconuir les secrets. 219. b.

C V I.

Si les biens de l'ame & les vices, sont corps Ce qui commande au corps est corps. Qu'on employe trop de subtilité en choses superflues. Il y a de l'intemperance au sçauoir, comme en toutes autres choses. 220. a.

C V I I.

Qu'il ne se faut point offencer des pertes & incommoditez qui nous aduenient. Il faut commander à nostre ame de les supporter. Na-

ture tempere toutes choses par des changes. ens. Qu'il se faut soubs-mettre à la volonité de Dieu. 220. b.

C V I I I.

Ceux qui vont à l'eschole de la Philosophie, apprennent tousiours quelque chose. Quelques uns vont à l'eschole comme au theatre pour passer le temps. Il auoit appris sous Attalus criant contre les vices. à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chassé la Religion estrangere. Qu'il faut employer le temps present, & ne remettre rien à l'aduenir. 222. b.

C I X.

Vn homme sage peut seruir à vn autre sage, & à soy-mesmes. Il preuue cela par raisons, & par demonstrations. Et qu'on voit plus clairement aux affaires d'autruy qu'à ses siens. 225. a.

C X.

Les Stoyciens ont soustenu qu'un chacun de nous auoit un Dieu pour l'edagogue. Qu'un commencement de calamité, a esté quelquefois cause d'une grande felicité.

La cognoissance des choses humaines & diuines nous fait voir clairement. Dieu s'est approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn sage & beau discours contre les richesses. 226. a.

C X I.

Contre les Sophismes & cauillations d'aucuns Philosophes, lesquelles ont ce vice qu'elles plaisent sous l'apparence de subtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à mespriser la vie, & apres à la bien gouverner. 228. a.

C X I I.

D'un amy de Lucilius que Senecque pensoit estre trop endurcy aux vices, pour se pouuoir former à la vertu. Qu'il haysoit maintenant les folles despences & les superfluites, mais qu'il commenceroit bien tost à les reprendre. 228. b.

C X I I I.

Senecque dispute si la iustice, la magnanimité, prudence, & les autres vertus, voire mesmes les accidens à icelles, sont animaux. Se moque des Stoyciens qui soustenoient ces resueries par les raisons qu'il consulte. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enseigne que la iustice, & les autres vertus sont choses sacrees. 228. b.

C X I I I I.

Que bien souuent la façon corrompue de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il se moque puis apres du langage de Macanas, qui estoit aussi effeminé & lasche, que sa fa-

Table des sommaires des Epistres.

çon de vivre. Des diverses façons de parler que plusieurs personnes suivent, qui prennent plaisir à faillir. Vn beau discours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandise & folle despense. 213. a

CXXV.

Que le parler est comme un visage de l'ame. S'il est sardé & affecté, l'ame est aussi molle & basse. L'ame d'un homme de bien est toute belle & sainte comme sa parole. Il se courrouce apres contre les folles despences, & contre la superfluité & l'avarice. 233. b

CXXVI.

S'il vaut mieux auoir des passions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entièrement reiecter s'il est possible. 235. a

CXXVII.

Si l'opinion des Stoiciens, qui disent que la sagesse est bonne, mais qu'il n'est pas bon d'estre sage & veritable. Il reioitte apres toutes les questions qui se font là dessus. Et desire qu'on luy enseigne ce qu'il doit euitter, & ce qu'il desire. 236. a

CXXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui poursuioient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoistre. 338. b

CXXIX.

Comme on peut deuenir bien tost riche. Qu'il faut emprunter de soy-mesmes. Le sage ne cherche que les richesses naturelles, lesquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larçons. 339. b

CXXX.

Comment, & par quel moyen la cognoissance du bien, & de ce qui est honeste, nous est aduenue. La difference qu'il y a de l'un à l'autre. Beaux exemples de ce qui est honeste. 341. a

CXXI.

Que tout ce qui est moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raison qu'il en rend. Que toutes les bestes ont sentiment de leur constitution & complexion naturelle. La constitution c'est la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir sur le corps. Tout ce que dessus est confirmé par belles raisons & exemples. 334. a

CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuit, & de la nuit le iour, comme chauue-souxis. Qui font toutes choses contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Doqueries subtiles contre ceux qui vivent de ceste façon, & contre leurs vices. 344. a

CXXIII.

Il n'y a rien de facheux, ny la fainmesme, si on la supporte patiemment & legèrement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on se peut passer de beaucoup de choses superflues. 346. b

CXXIV.

Il dispute si le bien se cognoist, ou par l'intelligence, ou par le sentiment: si c'est par le sentiment, ceux qui suyuient la volupté, ou suyuient les douleurs n'en pourroient pas estre repris. Que c'est la raison qui iuge cela. Ce discours est fort beau & merite d'estre leu par les plus sçauans. 348. a

Ces Epistres sont pleines de tant de diuersité de choses, & de belles sentences, qu'il est mal-aisé de comprendre l'argument d'une chacune par vn brief sommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES
DES EPISTRES.